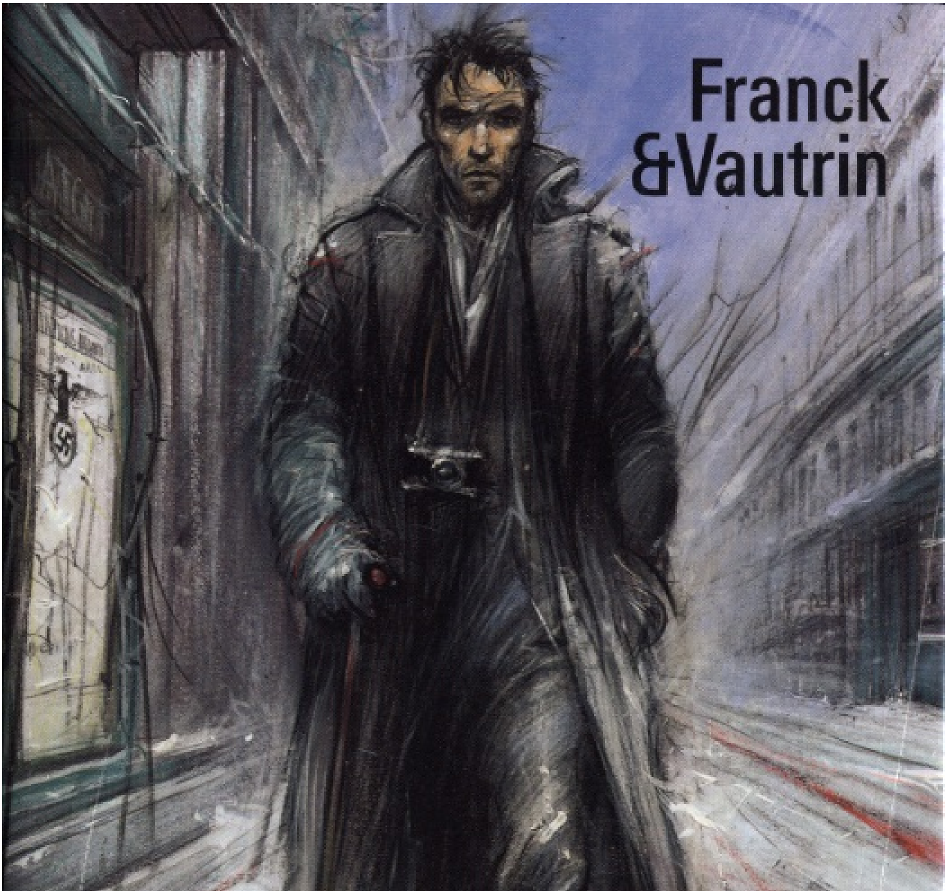
Franck & Vautrin



BORO S'EN VA-T-EN GUERRE

Les aventures de Boro, reporter photographe

Franck & Vautrin

Les Aventures de Boro,

reporter photographe

Boro s'en va-t-en guerre

ÉDITIONS FRANCE LOISIRS

PREMIÈRE PARTIE

11 novembre

Armistice

En cette nuit de novembre 1940, l'ombre s'étendait au-delà de la Seine et des piliers du pont Alexandre-III. Un voile noir enveloppait Paris. Depuis minuit, comme chaque jour, la Ville Lumière avait célébré l'anniversaire du couvre-feu en soufflant ses bougies. Les lampadaires étaient éteints, les restaurants fermés, les artères désertes. Quelques rares voitures autorisées glissaient plus loin, au milieu de boulevards vides et silencieux.

Une canne, un pas… Blèmia Borowicz allait par les rues, noir comme la muraille. Il était vêtu de sombre pour disparaître derrière les arbres à la moindre alerte ; afin de ne pas faire sonner le pavé, il s'était chaussé de caoutchoucs.

Il marchait à l'heure allemande : trois heures du matin en zone nord, deux heures de moins de l'autre côté de la ligne de démarcation. Les Boches avaient remis les pendules à l'heure. Depuis, Boro comptait les minutes. Toutes lui paraissaient interminables.

Dans la poche de son raglan, sa main enfermait le Leica fétiche que sa cousine lui avait offert en 1931. Son pouce caressait l'inscription qu'elle avait fait graver sur le dos du boîtier : *Boro-Maryik.* Cet appareil ne le quittait plus depuis le premier jour de l'Occupation. Le photographe avait remisé les modèles plus récents, les objectifs plus lumineux. Le Leica de Maryika était comme un symbole. Il avait visité mille champs de bataille, avait fixé des images que la presse du monde entier avait

publiées, s'était relevé d'épreuves terribles, apparemment insurmontables. Il en serait aujourd'hui comme il en avait été hier. La défaite passerait…

Blèmia Borowicz traversa en se hâtant le cours de la Reine. Il se colla contre un arbre sur le trottoir d'en face et s'agenouilla, car il avait cru percevoir un grondement suivi d'une sorte de râle mécanique semblable au passage d'une vitesse après halte prolongée au point mort. Mû par un réflexe ancien, il coucha sa canne et sortit le Leica de la chaleur de sa poche. Mais il la remit bien vite. Outre que la lumière était insuffisante pour impressionner sur la pellicule un sujet mobile qui n'eût présenté que des formes floues, il était fort probable que le sujet lui-même manquerait tout à fait d'intérêt.

Boro ne photographiait presque plus. Durant les premiers jours de l'Occupation, il avait sillonné Paris pour prendre en mémoire la géographie nouvelle de la ville. Il avait récolté une moisson devenue des plus ordinaire — les oriflammes nazies claquant au

fronton des grands hôtels, de l'Assemblée et du Sénat, les panneaux en allemand et caractères gothiques, les Fridolins en calot… Il avait rapidement compris qu'en ces temps sinistrés, il ne ferait pas davantage. Car même si la chance lui avait souri, lui permettant d'exécuter un reportage exceptionnel, aucun organe de presse ne l'eût publié. Son dernier travail d'une certaine valeur datait du 22 octobre dernier : Montoire. Quatre mois auparavant, le 14 juin exactement, il avait couvert l'entrée des Allemands dans Paris.

Deux camions passèrent dans un grincement de ridelles. Leurs phares étaient voilés. Aucun soldat n'était juché à l'arrière. Ils tournèrent à droite et s'aventurèrent sur le pont. Ils étaient dotés de plaques d'immatriculation allemandes. Ils roulèrent vers les Invalides où claquait un drapeau rouge orné de la croix gammée. Boro les suivit du regard. Lorsqu'ils se furent perdus du côté d'Orsay, il se releva et contourna le Grand Palais.

Sous la feuillure des arbres, il aperçut quelques

voitures immobilisées. Son regard s'arrêta sur la troisième de la file stationnée le long du trottoir de gauche. Un sourire apparut sur son visage. Ce sourire s'élargit lorsqu'il vit distinctement une forme surgir des profondeurs de la nuit, surveiller à droite puis à gauche, traverser furtivement, compter les automobiles et se diriger justement, en silence, vers la troisième stationnée le long du trottoir de gauche. C'était la plus belle de toutes. Merveilleusement fuselée, d'un admirable vert anglais rehaussé par des ailes noires et longues mourant sur deux phares chromés.

La jeune personne n'avait pas perdu le nord de ses habitudes. Avant d'ouvrir la portière pour se glisser dans l'habitacle, elle prit soin de se pencher vers le miroir-rétroviseur extérieur. En un mouvement bref mais délicieusement émouvant, elle fit boucler une mèche brune sur la pomme de sa joue.

Boro compta jusqu'à dix. Il observa alentour. S'étant assuré que la rue était absolument déserte,

il lança sa canne en avant et, le plus allègrement du monde, s'approcha de la voiture où il était attendu.

C'était une Aston Martin avec roues à fils.

Deux pantalons pour un parachute

— Bonjour, miss Crimson !

Il referma la portière sans bruit et se tourna aussitôt vers la jeune Anglaise. Elle portait un chapeau rond. Ses lèvres étaient maquillées. Le regard brillait dans l'ombre.

— On ne se voit pas. C'est très regrettable.

Il lui offrit la main, paume offerte, en corolle. Elle y posa la peau souple d'un gant de chevreau. Il

baisa le cuir.

— Vous arrivez tout juste ?

— J'avais une réception, figurez-vous ! Elle ôta sa main.

— A l'ambassade d'Angleterre ! J'ai présenté le roi George à Otto Abetz. Lorsque je les ai quittés, ils entamaient une partie de cricket !

Sa voix sifflait dans les aigus. La colère gommait presque son accent.

— Le voyage a été rude ? s'enquit Boro. Je vous trouve d'une sale humeur… Pourtant, nous ne nous sommes pas vus depuis si longtemps ! Un an ! Rendez-vous compte !

Elle s'appuya contre la custode et croisa les bras. Elle haïssait sa fausse ingénuité. Elle détestait qu'il lui eût donné rendez-vous en pleine nuit, dans une voiture, à quelques centaines de mètres seulement des édifices occupés par les nazis. Tout cela éclipsait la joie qu'elle s'était faite de le revoir.

— Savez-vous que je suis anglaise ? gronda-t-elle.

— Comment l'aurais-je oublié ?

— Ignorez-vous que l'Angleterre est en guerre avec l'Allemagne ?

— Première nouvelle ! fit Boro en lui adressant un large sourire. Depuis quand ? Et est-ce cela qui fait grincer vos nerfs ?

Elle l'eût giflé.

— Je viens de l'autre côté de la Manche.

— Et moi, de l'autre côté de la Seine…

— Comment pouvez-vous comparer ?

— Je suis un simple reporter, fit remarquer Borowicz. Vous, si je ne m'abuse, vous êtes une sorte d'agent secret. Cela vous donne certaines compétences que je n'ai pas.

— Est-ce à dire qu'il m'est plus facile de venir de

Londres que vous de Montparnasse ?

— J'ai traversé un fleuve.

— Et moi la mer !

N'eût été la gravité de la situation, elle eût abaissé la poignée qui lui meurtrissait le dos et se fût éloignée dans la nuit après avoir rompu définitivement avec cet enfant gâté qui pérorait au volant de son automobile. Même si son sourire, une fois encore, la charmait au-delà de ce qu'elle avait cru. Même si, déjà, ses facultés de résistance avaient cédé lorsqu'elle l'avait vu approcher sur le trottoir : il avait une façon de marcher, de balancer sa canne, de regarder alentour, la tête haute et le port victorieux, qui témoignait de cette liberté, de cette insolence, de ce défi des périls qui l'avaient enchantée puis séduite, un soir, en 1933, au-dessus de l'Equateur ou du Brésil — elle ne se souvenait plus.

— Vous vouliez me voir ? fit-il avec une légèreté insupportable.

L'avant-veille, un inconnu s'était présenté chez lui, porteur d'un message de la part de Julia Crimson. Celle-ci souhaitait le rencontrer entre le 10 et le 12 novembre, en un lieu et à une heure qu'il choisirait. Boro avait tenté d'obtenir des informations plus précises, mais l'émissaire n'avait pas voulu en dire davantage.

— Pourquoi cette voiture ? demanda Julia. Il y a tout de même d'autres endroits dans Paris !

— Il n'en existe aucun de plus sûr, répondit Boro. Ni même de plus excitant…

Il appuya sa nuque sur le dossier en cuir et promena ses mains autour du volant en bois.

— Le tableau de bord est en ronce de noyer, les accélérations sont fulgurantes, le moteur tourne comme une horloge… Voulez-vous l'entendre ?

Elle l'observa, bouche bée, sortir une clé de sa poche, la glisser au tableau de bord et démarrer l'Aston Martin. Il joua quelques instants avec

l'accélérateur, écouta le feulement du moteur, grimaça soudain à un raté à peine perceptible.

Il coupa le contact.

— C'est le carburateur… Il a fallu le changer parce qu'on ne trouve presque plus de carburant dans Paris. Cent vingt pompes seulement dans toute la Seine… Maintenant, cette voiture roule à l'alcool. Le problème, avec l'alcool…

Il s'adressait à elle comme s'il lui confiait une information de toute première importance.

— … Le problème, c'est qu'il faut aider à la vaporisation en démarrant à l'essence. C'est une question de pression du pied sur la pédale. Or, je ne sais pas bien faire…

— Boro, dit-elle, le coupant brusquement. Il faut que vous sachiez que je ne suis absolument pas venue vous voir pour parler de questions d'approvisionnement en essence…

— C'est un tort, répliqua-t-il. Vous devez savoir

qu'on ne trouve plus rien à Paris, car les Allemands prennent tout. Ils raflent les matières premières et l'alimentation.

— Blèmia ! s'exaspéra-t-elle.

— Ici, nous jouons aux cartes… Cartes de textile, de tabac, de vin, d'articles ménagers !.. Et ce n'est pas le pire !

Julia glissa sa main derrière son dos et abaissa la poignée de la voiture. Aussitôt, Boro se jeta contre elle et ramena la portière.

— Vous êtes terriblement inconséquente ! s'écria-t-il. Savez-vous que nous sommes occupés ? Surveillés ? Susceptibles d'être embarqués pour un rien ?

— Merci ! répliqua-t-elle sèchement.

— Cessons ce jeu.

Il posa sa main sur la jambe de la jeune femme.

— Julia Crimson, je suis enchanté de vous revoir. Elle montra la clé sur le tableau de bord.

— Démarrez.

— Avec plaisir !

Il se concentra sur l'opération. Cette fois, le moteur n'eut aucun raté.

— Écoutez ! fit Boro, ravi…

Il s'excusa de ne pouvoir monter en régime.

— Le bruit… À cette heure-ci, tout le monde dort, sauf les patrouilles. Il faut rester prudent.

Il coupa les gaz.

— Vous ne partez pas ? s'enquit-elle.

— Comment voulez-vous ? C'était à son tour d'être étonné.

— Pour rouler, il faut une autorisation !

— Et vous ne l'avez pas ?

— Bien sûr que non !

— Vous vous fichez de moi ! s'écria Julia Crimson.

Il mit un doigt sur ses lèvres, lui intimant de parler plus bas.

— Je n'ai pas d'autorisation pour au moins une excellente raison.

— Et laquelle, s'il vous plaît ?

— Vous le savez bien !

— En aucun cas.

— Je ne vous l'ai donc jamais dit ?

— De quoi s'agit-il ?

— Mais que je ne sais pas conduire ! Elle se frotta les yeux.

— Vous ne savez pas conduire ! répéta-t-elle à mi-voix. Et vous jouez derrière le volant comme un petit garçon…

Il ne l'écoutait pas.

— Ce ne sera pas très confortable, dit-il. Je m'en excuse à l'avance.

— Qu'est-ce qui ne sera pas très confortable ?

Il défit ses poings fermés et lui caressa délicatement le front.

— D'autant que l'Aston Martin a un gros défaut. C'est le seul, mais il va beaucoup nous gêner.

— De quoi parlez-vous ?

— Les sièges ne s'abaissent pas.

— Car vous croyez que…

Il se pencha vers elle et lui baisa les lèvres.

— Je crois, en effet, dit-il simplement. Elle parut

scandalisée.

— Ne faites pas la difficile, objecta-t-il. J'ai respecté nos habitudes.

Elle se laissa légèrement aller. Il se tendit par-dessus le levier de vitesses et lui effleura de nouveau les lèvres.

— D'habitude, remarqua-t-elle, vous faites mieux les choses : notre chambre est en mouvement.

— Oui, mais d'habitude nous sommes en paix. Elle le repoussa fermement.

— Cela exige un instant de réflexion.

Il revint à sa place, derrière le volant. Il boudait un peu.

— La première fois, c'était dans un zeppelin.

— La deuxième, dans un sous-marin.

— La dernière, vous m'avez entraînée sur une grande roue.

— Elle bougeait à peine plus que les suspensions de cette voiture.

— C'est vrai, concéda-t-elle.

Il glissa son bras derrière la nuque de la jeune femme. Un parfum d'avant-guerre gagna son esprit.

— Est-ce à dire que vous considérez ma voiture à l'arrêt comme un moyen de locomotion ?

— C'en est un, indéniablement.

Il coula son autre main entre les boutons du manteau. Elle prit son visage entre ses paumes. Il était aussi joyeux, aussi juvénile que par le passé.

— Blèmia Borowicz, vous êtes incorrigible ! murmura-t-elle.

— Certes, mais je sais recevoir !

— Malgré les apparences, vous êtes un homme d'habitudes. Elle lui offrit sa bouche. Il ferma les yeux. L'instant d'après, elle l'amenait sur ses

genoux. En découvrant ses dessous, il eut un bref mouvement de surprise.

— Pardonnez-moi, dit-elle, mais j'ai fait très simple.

— C'est au contraire très raffiné. Pourquoi deux pantalons ? Elle monta vers lui.

— Parce que, mon cher, figurez-vous que je suis venue en parachute !

Le pourquoi du comment

— Pour le retour, dit-elle, j'ai mieux à vous proposer qu'une décapotable en stationnement !

Ils rajustaient leurs vêtements, chacun sur son siège.

— J'ai plusieurs voitures, déclara Boro. Je reconnais que celle-ci est la moins appropriée.

Il l'avait fait déposer là pour recevoir Julia Crimson sans déroger à leurs habitudes : ils se

retrouveraient dans un engin mobile. Et, pour consacrer leurs retrouvailles aussi passionnément que les fois précédentes, il avait choisi de se risquer pendant le couvre-feu qui garantissait l'ombre, le silence et l'absence totale de toute promiscuité déplaisante. Elle avait souhaité le rencontrer ; il avait aménagé le cadre de leur tête-à-tête.

— Je ne veux plus jamais vous voir dans une chose aussi exiguë que l'intérieur d'une auto !

— Plaignons-nous ! s'exclama-t-il. Souvenez-vous de notre sous-marin de poche !

— Pour vos trente ans, dit-elle, je vous offre un lit plus extraordinaire encore que tous ceux que nous avons essayés.

— J'accepte le cadeau, fit-il avec gourmandise. Même si vous me faites souffler mes bougies un peu tard : les trente ans sont vieux de six mois.

Elle ouvrit la fenêtre de l'Aston Martin. Un vent

froid s'engouffra dans l'habitacle. Au-dehors, les arbres frémissaient dans un murmure rageur. La masse sombre du Grand Palais s'élevait à main droite. La nature seule animait la nuit. Nul mouvement, nul bruit ne troublait l'obscurité alentour. Julia Crimson remonta la vitre.

— J'attends votre proposition, fit Boro en lui décochant un regard amusé. J'espère qu'elle vaut le voyage. Car j'imagine que vous êtes venue de Londres spécialement pour me faire une offre.

— Spécialement, reconnut-elle.

— Je n'en espérais pas moins de vous.

— Et pourquoi cela ?

— Dites d'abord : comment êtes-vous arrivée jusqu'ici ?

— Le parachute… Et, avant, l'avion.

— Au retour, où vous repêche-t-on ?

— Près de Rambouillet.

— Comment y retournez-vous ?

— Sans difficulté.

— Vous n'en direz pas plus ?

— Rien. Ce sont là des consignes de sécurité élémentaires.

Boro approuva.

Elle lui prit la main.

— Je me suis envolée de Londres hier matin. Un coucou m'a larguée dans la Beauce. Je repars demain soir. Il y a deux places.

Il se carra contre la portière et plongea son regard noir dans le sien.

— Expliquez-moi, Julia. Je ne saisis pas tout…

Elle le connaissait si bien qu'elle avait déjà

compris que sa mission était vouée à l'échec. Cependant, elle mena le combat pour lequel elle était venue jusque-là. Pour lequel on l'avait en fait envoyée là.

— A Paris, vous n'échapperez pas aux Allemands. S'ils vous trouvent…

Elle fit une grimace d'horreur. Comme si le dégoût, déjà, la submergeait.

Il ne dit rien, mais la laissa exposer ce qu'elle voulait qu'il entendit. Cela prit dix bonnes minutes. Lorsqu'elle eut achevé, il n'avait pas changé de position. Il l'observait toujours. Il demanda :

— Est-ce vrai que vous avez passé la Manche uniquement pour tenter de me rapatrier ?

Elle dit que oui.

— Cela signifie que les Anglais ont pris le risque de vous perdre et de perdre un avion dans le seul but de me faire venir à Londres ?

— Oui.

— Rien ne justifie cela.

Il parlait bas. Il était en proie à une colère froide qui, en quelques secondes, balaya leurs complicités habituelles.

— On offre un avion et un parachute à quelqu'un qui le mérite. À Léon Blum ou à Georges Mandel. Pas à moi. Ni mon histoire ni mon destin, ni même ce que je représente, ne vaut votre déplacement. Il s'agit d'un passe-droit.

— En effet, reconnut-elle.

— Ce n'est pas la première fois. Mais à Alto Corrientes, j'étais à la mort…

— Ici, vous le serez bientôt.

— Il s'agit d'une spéculation.

Elle lui parla de Friedrich von Riegenburg, de la princesse Romana Covasna, du *Brigadeführer* SS

Werner von Hobenfahrt et de tous les dignitaires nazis qu'il avait humiliés ces dernières années.

— S'ils vous retrouvent, rien ni personne ne vous sauvera.

— Est-ce pour cela que je devrais vous suivre à Londres et y attendre tranquillement la fin de la guerre ?

— Il ne s'agit pas de cela, se défendit-elle.

— Il ne s'agit que de cela ! répliqua-t-il avec force.

Il ressentait comme une humiliation que Julia Crimson et, au-delà d'elle, Artur Finnvack se fussent imaginé qu'il pouvait accepter l'offre qui venait de lui être faite.

— Figurez-vous, ma chère Julia, que le jour même de la déclaration de guerre, je me suis présenté aux autorités militaires. Je voulais m'engager. On m'a refusé. À cause de ma jambe rebelle…

Il se frappa rageusement la cuisse.

— J'avais jeté ma canne aux orties. J'avais dit à tous mes amis qu'ils devaient désormais me considérer comme un boiteux volontaire. Et j'ai voulu y croire moi-même. Je me suis juré que je ne boiterais pas devant l'officier recruteur… La cheville n'a pas tenu… Je me suis fait sortir.

Il continua de marteler sa jambe.

— Jamais je ne quitterai ce pays. Jamais !

— Vous êtes d'un insupportable orgueil !

— Je n'envisage l'avenir qu'ici.

— Vous seriez plus utile en Angleterre.

— C'est un conditionnel. Je préfère le présent.

— Blèmia, dit-elle, vous êtes étranger.

— Naturalisé et de père français.

— Mais né en Hongrie. Et juif.

— Pas pour eux. Il faut deux parents juifs, ou trois grands-parents. J'ai un parent et deux grands-parents. De ce côté-là, ils me ficheront la paix.

Elle soupira.

— Je dois rendre les armes ?

— Ce n'était pas la peine de les prendre.

Elle l'avait toujours su.

— Et maintenant ? demanda-t-elle. Il consulta sa montre.

— Le couvre-feu se termine dans dix minutes. Vous allez reprendre votre avion, et moi faire ce que j'ai à faire.

— Vous parlez comme si tout était simple, murmura-t-elle.

— C'est ma manière à moi de ne pas me laisser submerger par les impossibilités, rétorqua-t-il.

Il lui offrit sa main, en corolle, comme au début.

— Me ferez-vous savoir si vous êtes bien rentrée ?

— De quelle manière voulez-vous ?

— L'homme qui m'a contacté de votre part…

— Je ne le grillerai pas pour de tels passe-droits, répondit-elle en émettant un petit ricanement.

Boro ouvrit la portière de l'Aston Martin.

— À Londres ou à Paris, ce sera à vous, la prochaine fois, d'imaginer notre lit mobile !

Il fit un moulinet d'adieu avec sa canne.

L'instant d'après, il allait d'arbre en arbre, dans les profondeurs des bas-côtés des Champs-Elysées, en direction de la statue de Clemenceau.

Deux avocats, un tigre et un reporter

Une lumière brillait au loin, de l'autre côté de l'avenue des Champs-Elysées. Au fur et à mesure que le reporter avançait, elle grandissait, point rouge brasillant comme un fanal. C'était la lampe d'un commissariat de police. Boro avait remarqué celui-ci la veille, alors qu'il se promenait sur la plus belle artère du monde afin de repérer les lieux de sa mission. Il l'avait signalé aux deux avocats responsables de l'opération à laquelle il avait été convié.

Cependant, la statue de Clemenceau était suffisamment éloignée du poste pour qu'il n'y eût pas grand danger à déposer une gerbe aux pieds du patriote français. La date et l'homme choisis sonnaient comme des symboles. D'autres manifestations étaient prévues dans la journée de ce 11 novembre 1940.

Boro s'appuya contre un tronc d'arbre et consulta sa montre. Il était cinq heures vingt-neuf. Une minute, c'était assez pour comptabiliser les actes de résistance à l'occupant qui étaient parvenus jusqu'à lui depuis son départ de l'agence Alpha-Press. Quelques publications clandestines, tracts ou journaux dont beaucoup émanaient des communistes (on les distinguait des autres parce que les écrits séditieux attaquaient Vichy tout en s'abstenant — pacte germano-soviétique oblige — de critiquer Berlin). Des croix de Lorraine avaient paru sur les murs, grossièrement dessinées à la peinture blanche ou tracées à l'aide de crayons gras. Sans doute fallait-il aussi compter quelques actes individuels, mais l'information manquait. Et si

des regroupements se produisaient, visant à élaborer des projets ou des actions, Boro l'ignorait. Lui-même n'avait rien entrepris. Il se contentait de répondre à toute demande qui lui était faite.

A cinq heures trente et une, comme pour célébrer la fin du couvre-feu, une camionnette Citroën B2 apparut à l'angle de l'avenue Montaigne. Elle roulait lentement. Ses feux étaient voilés. Boro sortit de l'ombre où il s'était dissimulé. Sa canne se balançait à son poignet, retenue par un lacet noir. Il tenait son Leica à la main.

Il porta l'appareil à son regard, visa la camionnette et déclencha. Il avait choisi un temps de pose très long, accordé à l'ombre d'une fin de nuit d'automne. Les clichés seraient flous, mais cela n'avait guère d'importance. Ils serviraient surtout à témoigner. Un jour.

La Citroën dépassa le reporter de quelques mètres et s'arrêta devant la statue de Clemenceau. La portière latérale s'ouvrit. Un homme mit pied à terre. Il portait quelques brassées de fleurs qu'il

déposa aux pieds du pourfendeur des défaitistes de 1917. Il fut rejoint par un autre individu qui tenait entre ses bras repliés un grand carton blanc. Celui-ci mesurait près d'un mètre. Il était ceint d'un ruban tricolore. Il figurait une carte de visite sur laquelle un nom était inscrit : *Le général de Gaulle.*

L'homme appuya le carton contre la pierre. Il répartit les bouquets apportés par son compagnon, observa un court instant le tableau de cet acte anodin, pourtant passible de la peine de mort, puis réintégra la camionnette. Boro avait le champ libre.

Il se plaça face à la statue, bloqua ses coudes le long du corps pour ne pas bouger, appuya sur le déclencheur. Il recommença trois fois. A l'intérieur de la voiture, les deux avocats surveillaient le commissariat. Il était entendu qu'ils préviendraient le photographe en cas de mouvement suspect.

Boro changea d'angle et de position : accroupi, le Leica sur les cuisses ; la main gauche en appui sur l'épaule droite, l'appareil tenu au creux du coude ; allongé, le 24 X 36 posé sur le trottoir, l'objectif

soutenu par un caillou plat.

Il fit onze clichés, respectant des temps de pose très longs. Lorsqu'il eut fini, il rejoignit le chauffeur et les deux avocats dans la camionnette. Il rembobina la pellicule, ouvrit le dos du Leica et tendit le rouleau à l'homme qui avait les fleurs.

— Je vous la donne, dit-il. Moi, je ne peux rien en faire.

— Aucun journal ne rendrait compte de cette… L'avocat hésita une couple de secondes, cherchant ses mots.

— … cette action ?

— Aucun. Peut-être une feuille clandestine, et ce n'est même pas sûr.

La plupart des journaux d'avant-guerre avaient émigré en zone libre. Ceux qui étaient restés au nord de la ligne de démarcation dépendaient de la censure, celle de Vichy comme celle de la Propaganda Staffel dont les officiers décidaient de

tout : choix des informations, grosseur des titres, caractères employés…

— Les Allemands ont l'encre, le plomb et le papier, dit Boro. Cela ne laisse pas beaucoup de liberté…

— Conservez la bobine, fit l'autre avocat. Mais cachez-la. C'est plus prudent…

Les trois hommes se tenaient à l'arrière de la camionnette, agrippés au dossier des sièges avant. Le conducteur ne pipait mot. Il dépassa la place de la Concorde et emprunta le boulevard Saint-Germain. Un jour gris naissait peu à peu. Le ciel s'ouvrait comme un tissu déchiré.

Boro ne connaissait pas ses compagnons de voyage. Ils s'étaient présentés chez lui deux jours auparavant. Ils cherchaient un photographe ami pour immortaliser la petite cérémonie qu'ils avaient organisée. Ils étaient convenus du rendez-vous devant la statue et avaient proposé à Boro de le ramener ensuite sur la rive gauche.

Avant de déposer le reporter devant l'église Saint-Germain-des-Prés, l'un des deux avocats l'informa qu'il avait posté plusieurs centaines de lettres tapées à la machine, dépourvues de signature, appelant les sympathisants de leur cause à venir déposer ce jour-là des fleurs au pied de la statue de Clémenceau. Il eut un sourire triste. Alors que Boro s'apprêtait à descendre de la Citroën, il lui tendit la main et le remercia.

— Faites ce que vous voulez des photos, dit-il à voix basse. Mais, je vous en prie, faites-en quelque chose.

Ils se séparèrent sur ces mots. Compagnons de quelques minutes, Boro ne devait jamais les revoir. L'un s'appelait André Weil-Curiel. L'autre, Léon-Maurice Nordmann, serait fusillé par les Allemands un jour gris de 1942.

Balade du matin, promenade du chagrin

Trois heures plus tard, le jour étant venu, la toilette faite et quelques décisions solidement arrêtées, Blèmia Borowicz marchait à longues embardées sur le boulevard du Montparnasse. L'émigré, l'enfant des bas quartiers de Pest, le boiteux de charme, le « Kirghiz », comme l'appelait l'inusable Mademoiselle Fiffre, claudiquait rageusement vers une mission qu'il s'était imposée

et qu'il avait différée car, jusqu'à ce jour, il ne détenait pas toutes les cartes nécessaires. Quelques heures avant de rejoindre la belle Julia Crimson dans l'Aston Martin vert bouteille, il avait découvert dans sa boîte aux lettres l'atout qui lui avait manqué. Il le serrait dans la poche de son raglan, en proie à une détermination un peu désespérée.

Où allait-il de si bon matin ?

A l'agence Alpha-Press.

Qu'y ferait-il ?

Le ménage des esprits !

Pourquoi cette violence contenue dans le moindre de ses gestes ?

Parce que, depuis que l'on vivait à l'heure allemande, le photojournalisme tel que Boro l'entendait, tel qu'il l'avait défini et vécu à l'origine en se liant d'amitié et de fougue avec ses compatriotes Prakash et Pázmány, n'avait plus cours. Parce que

le pacte des chevaliers blancs de l'information avait été rompu. Parce que la liberté de la presse était bafouée. Parce que l'œil du photographe se glissant dans le tissu des apparences pour aller chercher entre les actes le sens profond des événements n'avait plus sa place dans un univers aliéné.

Par tous les pores de sa peau, Boro se sentait d'humeur grise. Il enrageait.

Tôt habitué à déceler les infamies inscrites sur le carnet de bal de l'Allemagne nazie, il s'était cabré dès le premier jour de la défaite.

Le 13 juin 1940, dans la nuit, il avait été réveillé par Anne Visage. L'ancienne attachée de presse du gouvernement de Léon Blum lui avait annoncé que les Allemands négociaient avec le commandement militaire leur entrée dans Paris. A vrai dire, la négociation n'en était pas une. Les vainqueurs exigeaient ; s'ils n'étaient pas entendus, ils attaqueraient la ville.

Ils furent entendus.

Comme d'habitude.

Ils l'avaient été en mars 38, lorsque Hitler avait proclamé l'Anschluss. Puis six mois plus tard, à Munich, où les nazis avaient triomphé de la lâcheté occidentale. Nul n'avait bronché en mars 39, quand les troupes allemandes avaient envahi la Bohême. On avait tout de même tiqué au pacte germano-soviétique. Et les grandes puissances avaient enfin accepté de descendre dans l'arène lorsque, le 1er septembre 1939, l'Allemagne avait envahi la Pologne.

C'avait été une drôle de guerre. Les généraux croyaient la ligne Maginot imprenable, et sans doute l'était-elle jusqu'à Sedan où elle s'arrêtait. Ils avaient oublié de compter les années entre 1914 et 1939, si bien que leurs stratégies avaient vieilli en même temps qu'eux. La France attendait que l'Angleterre réarme, que le blocus naval de l'Allemagne porte ses fruits, que les États-Unis se mettent en mouvement, que les empires coloniaux offrent leurs richesses en hommes et en matériel.

Pendant ce temps-là, les *Panzerdivisionnen* donnaient la main à l'aviation d'assaut pour écraser la Pologne, dépecée entre Hitler et Staline après trois semaines de combats. De l'autre côté, sur le flanc ouest, quatre divisions britanniques aidaient les troupes françaises à chatouiller les vert-de-gris de la Wehrmacht. Au nord, l'Armée rouge envahissait l'Estonie, la Lettonie et la Lituanie. En novembre, elle attaquait la Finlande. À Paris, après avoir voté la déchéance des députés communistes, coupables de composer depuis le pacte germano-soviétique, la Chambre obligeait Daladier à démissionner : trop mou, pas assez chef de guerre. Paul Reynaud lui succéda. On construisit plus de chars, on les dispersa dans les régiments. La guerre n'en fut pas pour autant plus nerveuse. Les biffins s'ennuyaient. Ils jouaient aux cartes et écrivaient à l'arrière. Jusqu'au mois de mai.

En avril, l'Allemagne s'était fait de nouvelles dents sur le Danemark ; elle y était entrée comme dans du beurre. Quelques semaines plus tard, la Wehrmacht passait à l'offensive à l'ouest. Le 10

mai, elle envahissait la Belgique et la Hollande. Le 13, elle fonçait sur la Meuse et crevait Sedan. Guderian lançait ses blindés jusqu'à la Manche. Le 18, Pétain était nommé vice-président du Conseil. Le 19, Weygand succédait à Gamelin. Le 27, les troupes belges capitulaient. Le 28, le corps expéditionnaire britannique rembarquait à Dunkerque. Dans toutes les églises de France, on imitait Notre-Dame de Paris où des prières solennelles étaient dites en présence de milliers de fidèles pour la victoire des armées de la France et de ses alliés. Le 6 juin, la Somme succombait. L'Aisne, trois jours plus tard. Le 10, le gouvernement quittait Paris, déclarée ville ouverte le lendemain. Le 13, les autorités ordonnaient que fussent brûlés les réservoirs d'essence situés en banlieue parisienne. Dans la nuit, Anne Visage téléphonait à Boro.

Il se trouvait à l'agence Alpha-Press. Dans son bureau. Seul. La mobilisation avait fait voler en éclats cette agence qu'il avait créée avec ses amis hongrois. Béla Prakash, le Choucas de Budapest,

était au front. Pierre Pázmány l'avait rejoint. Il en était revenu, ainsi que Bertuche. Dans les couloirs vides ne circulaient plus que les femmes, menées tambour battant par Germaine Fiffre. Mais le poumon de la cheftaine du personnel allait comme la peau d'une caisse crevée. Elle ahanait à son poste. Il n'y avait plus guère de travail. Elle ne commandait plus à rien, et même le cœur n'y était pas. On savait qu'après avoir franchi Sedan, ils entreraient dans Paris. On les attendait. Sans se l'avouer, Boro s'était préparé pour ce jour-là. Les Allemands, d'ailleurs, avaient transmis le message. À leur manière : chaque matin, chaque soir, des bombardiers au fuselage sombre survolaient Paris, passant au ras des immeubles dans un tintamarre d'enfer. Anne Visage avait dit :

— Ils viendront par le nord. Ils seront là vendredi. Vendredi 14 juin 1940.

Ils avaient déferlé depuis la porte de la Villette. Blèmia les avait suivis jusqu'à la gare du Nord, la gare de l'Est, les Invalides où, le premier jour, ils

s'étaient fait remettre leurs drapeaux, ceux qui dataient de la Première Guerre mondiale. L'ennemi victorieux de 1918 était aujourd'hui asservi.

La rage au cœur, Boro les avait regardés défiler. Place de l'Étoile, neuf heures quarante-cinq. Ils venaient de Wagram et de Friedland. Ils saluèrent le Soldat inconnu et redescendirent par Kléber et la Grande-Armée. Plantés aux bordures de l'Arc de triomphe, protégés par une gigantesque croix gammée sur fond rouge battant la mesure au-dessus de la Flamme, des canons pointaient leur gueule en direction de la Seine.

Boro les connaissait. Il les avait vus à Munich, à Guernica, en Inde. Mais jamais autant. Jamais si bien alignés. Des hordes de motocyclistes revêtus de manteaux de cuir. Des camions. Des voitures légères. Des fantassins allant au pas. Des cavaliers. Des canons tractés. Des milliers d'araignées tissant sur Paris une toile en fil de fer barbelé qui immobilisait déjà le reste de l'Europe.

Dans l'après-midi, des autos munies de haut-

parleurs avaient parcouru les rues, annonçant les premières nouvelles de l'Occupation : tout acte d'agression contre les Forces allemandes serait puni de mort. Ailleurs, on prenait des précautions : des officiers envahissaient la préfecture, réquisitionnant les dossiers des communistes et des étrangers.

Comment, ce vendredi-là, Blèmia n'aurait-il pas songé à son père, le caporal Grilenstein, photographe au Havre, tombé au champ d'honneur sur la Marne ? Et comment n'eût-il pas eu une sombre pensée pour sa mère qui l'avait fait vivre dans son pays, la Hongrie, où l'enfant avait poussé, herbe indépendante, auprès d'une ortie détestable, Jozek Szajol, épicier en gros promu beau-père ?

Le caporal Gril avait combattu des fantassins levés des tranchées. Dans des corps à corps furieux, des empoignades à la baïonnette, des volées de shrapnels, des volutes de gaz moutarde. Comment ferait son fils ? De quelles armes disposerait-il face à la marée vert-de-gris ? Ce 14

juin, pour la première fois, Blèmia Borowicz s'était posé la question. Cinq mois plus tard, il n'avait toujours pas trouvé de réponse.

Libre, indépendant, fantasque, incapable de se conformer à la fatalité des événements, l'émigré de Budapest ressentait plus intensément que beaucoup l'emprise étouffante de l'occupant sur son pays d'adoption. Le malaise était sourd et permanent. Ces temps-ci, Boro s'énervait pour un rien. Et, même s'il avait mesuré depuis longtemps le danger représenté par la propagation des idées antisémites, même s'il s'était cru cuirassé contre le fiel et l'accumulation des articles calomnieux diffusés sur la culture et la morale juives, force lui était de constater qu'il supportait bien mal la prudente résignation de la plupart de ses compatriotes. Elle lui paraissait d'autant plus angoissante qu'elle relevait d'une soumission à l'Ordre — d'une souscription moutonnière à une idéologie déviante dont le poison, lentement inoculé, coulait déjà, à bien des égards, dans les veines de la société française d'avant-guerre.

Comme pour renforcer cette juste rancœur, le hasard se faisant pour ainsi dire le complice de l'exemplarité, sa déambulation venait de le conduire le long des grilles d'un cinéma fermé aux portes duquel l'autorité occupante avait apposé les scellés.

Une petite flamme s'alluma dans le regard du reporter. Une inscription à la peinture goudronnée achevait de couler sur les murs et disait l'infamie du moment. Il était écrit : *Mort aux Juifs ! Juifs = rats !*

Boro recula d'un pas sur le trottoir. Ici, dans cette petite salle de quartier, il avait vu projeter les films de Grémillon et de Renoir. Ici, il avait vibré aux accents pacifistes de *La Grande Illusion* et souri aux séquences prophétiques de *La Règle du jeu.* Désormais, pour cause de barbarie, l'écran était vide. Les sièges repliés. Le vieux projectionniste en blouse grise avait été congédié. Le directeur de la salle, sans doute emprisonné pour programmation subversive. Bannis, Hochbaum, Ivens ou Chaplin ! Exit, monsieur Renoir ! Excommunié, le Front popu ! Adieu, grassouillettes beautés allongées

dans l'herbe ! Adieu, Jane Marken, adieu madame Dufour, mère dodue et peu farouche d'*Une partie de campagne* ! Adieu, pêcheurs des bords de Marne, adieu guinguettes ! *Farewell,* soubrettes et garde-chasse ! Adieu Renoir, Renoir fils d'Auguste, réfugié aux États-Unis ! Renoir, le plus français d'entre tous les créateurs, qui, comme nombre de ses pairs, avait préféré vivre l'éloignement et l'exil plutôt que le servage des esprits.

Blèmia ferma le poing et repartit d'un bon pas. La colère reflétée sur son visage sensible lui seyait à merveille.

Ce matin-là, vêtu d'un élégant costume de lin gris, la canne haute et bien piquée devant lui, la mèche rebelle, le photographe avait l'allure frémissante d'un cheval sauvage de la Puszta. Il menait grand train sur sa jambe traînante, balançant son jonc, serrant les dents. Chemin faisant, il remâchait les mots d'une sévère admonestation destinée à secouer l'apathie qui s'était emparée de ses amis de l'agence Alpha-

Press.

Dans cette disposition d'esprit plutôt combative, marchant désormais au milieu de la voie publique, le reporter plongea vers la rue de Rennes. Une colonne de militaires allemands, fusil Mauser à la bretelle, montait vers le boulevard au pas cadencé.

Loin de s'effacer, la silhouette assurée de Boro garda le cap.

L'espace d'un instant, le regard du fils du caporal Grilenstein croisa celui du sous-officier qui menait sa troupe dans un ordre parfait.

Défiance passagère, défiance partagée.

D'un côté, l'ordonnance des têtes, le rugueux des uniformes, la rigidité des fusils. De l'autre, la décontraction d'une veste flottante, les cheveux décoiffés d'un homme seul, la libre cabriole d'un jonc.

— *Links, rechts ! Links, rechts !* martela le feldwebel en haussant le menton comme par défi.

Regard bleu délavé contre prunelle de charbon.

Les bottes de la horde guerrière grondaient sur l'asphalte, inondant la chaussée à la cadence battante d'une averse d'orage.

Les deux hommes n'avaient pas baissé les yeux.

Boro passa. Les soldats s'éloignèrent. Casques, cuir et forêt de bras. Ondulante cohorte. Cent voix martiales entamaient dans la distance un chant ricanant :

Aï-hi, aï-ho,

Aï-hi, aï-ho,

Aï-hii !

Aï-ho !

Ha ha, ha ha aha !

Le dos lourd, Blèmia Borowicz poursuivait son chemin. Ses prunelles avaient viré au franchement sombre. La caverne de ses orbites encrait ses paupières. Ses pommettes bien dessinées, ses maxillaires serrés épousaient l'aspect résolu de son caractère. Cependant, bien qu'il marchât d'un bon pas, il ne semblait plus désireux d'emprunter l'itinéraire le plus court. C'était un peu comme s'il avait redouté d'atteindre trop vite les bureaux de la rue du Four.

Il consulta nerveusement le cadran de sa montre Reverso. Il était à peine neuf heures du matin. Il ralentit sa marche et prit l'allure du flâneur. Il avait calculé que, hormis Germaine Fiffre arpentant les parquets de l'agence dans ses plissés de vestale, personne ne serait encore à son poste. A l'évocation de la silhouette de cheftaine de la chère femme, Blèmia esquissa un sourire. Puis, au lieu de poursuivre par la rue de Rennes, il obliqua soudain par la rue de Mézières.

A son habitude, il dévisageait les passants qui

croisaient sa route. Employés, commissionnaires, livreurs, balayeurs, télégraphistes — tous jouaient les actes pressés que leur commandaient leurs occupations du moment. Les boutiquiers, plus sédentaires, étaient perchés sur le seuil de leurs officines. L'estomac relâché, la mâchoire basse, ils humaient le fumet d'une journée qui s'annonçait bien morne.

Depuis belle lurette, Boro avait appris à décrypter les états d'âme des Parisiens. Il déchiffrait en expert leur mine compassée. Ce matin-là, il cherchait en vain un indice de vie au fond des regards. Une lueur. Un signe de fusion, d'humour ou de fraternité. Il ne croisait que des êtres sans consistance. Sur les fronts, les paupières baissées, les visages retenus, il lisait les signes feutrés d'une tartuferie aux odieux faux-fuyants.

Décidément, c'était à pleurer ! Tous les symptômes d'une humiliante maladie conduisant à la mort du pays étaient réunis. Une contamination particulièrement pernicieuse de toutes les franges

de la société. Une peste dont l'avènement sournois et progressif, mâtiné de lâcheté et de lassitude, gagnait chaque jour du terrain, envahissant les cervelles des plus faibles pour en faire des suiveurs, des domptés, des collaborateurs à tout crin du nouveau régime.

Boro sacra entre ses dents : il venait de croiser un joli jupon au bras d'un officier nazi.

Mais quoi ? Force était de se rendre à l'évidence : sentimentalement attachée au maréchal Pétain, promu porte-parole de la légitimité nationale et incarnation du patriotisme, l'opinion française penchait naturellement en faveur du cacochyme héros de Verdun. Habitée par l'obscur sentiment que quitter le sol de la Patrie humiliée serait une trahison, la population vivotait dans son jus de médiocrité. Nulle noblesse dans ses actes quotidiens. Nulle pureté dans ses propos. Nulle grandeur d'âme dans l'accomplissement de ses tâches. A croire que la boustifaille des familles, la protection des bas de laine, l'usure des chaussures

Bata ou la chasse au café Gilbert mobilisaient seules les énergies défaillantes. Pusillanimes et débrouillards Français ! Les rues étaient envahies de gens moyens et routiniers, de personnes désabusées ou simplement combinardes, sans envergure ni capacité de se rebiffer, qui se contentaient pour la plupart d'organiser leur coude à coude journalier avec les troupes d'occupation et de vivre au mieux leur nouvelle existence de cloportes.

Au spectacle de la rue, Boro rageait de plus belle.

Le métèque français

Aux abords de Saint-Sulpice, Boro se jeta par mégarde dans une foule de notables qui, par flots successifs, évacuaient la sortie d'un immeuble. Le trottoir était infesté de têtes chenues, vénérables, exhalant une sacro-sainte odeur de bénitier et d'anciens combattants. Alentour, ce n'étaient que gants, cannes, cols demi-souples et médailles. On ne voyait que du sérieux. Du strict, du cravaté, du chapeauté, du décoré, du réglementaire et du sombre. L'entrain de la vie n'était plus là. A croire

que cette France-là était en noir et sous voilette. Des familles pressées se dispersaient, des hommes à béret faisaient du rase-mottes le long des murailles. Ils brandissaient dans leurs mains blanches et affaiblies quelques pancartes et calicots racolant pour l'Association des amis du Maréchal. La contamination menait son train. Et cette inclination générale d'une foule pour le triste, le bien convenable et le désabusé avait de quoi vous déchirer le cœur.

Valsez, vieillards ! Boro tailla sa route. Au coin de la rue Bonaparte, cependant, il y avait pire. Le reporter tomba en arrêt devant une affiche aux couleurs déjà passées.

Le cynique inspirateur de ce placard tendancieux avait eu l'idée d'y faire représenter un lot de vieux brodequins militaires usés jusqu'à la trame, des godillots couverts de poussière, tout juste bons à mettre au rebut. Cette allégorie au parfum de défaite avait été diffusée en son temps par les services du ministère des Finances pour inviter les

Français à contribuer à l'effort de guerre.

La vue de ce racolage publicitaire que la conclusion d'un armistice déshonorant rendait obsolète et dérisoire eut le don de faire déborder la mauvaise humeur du Hongrois. En proie à ce faux calme qui précède les grosses colères, il relisait les lettres noires qui demandaient toujours aux passants :

VOUS SOUSCRIVEZ ?

Les dépenses de guerre ne représentent pas seulement des armes et des munitions mais aussi des chaussures, des vêtements, des vivres.

Souscrivez aux bons d'armement ! Vous assurerez une protection complète a ceux qui sont partis !

— Impudentes ganaches ! s'écria soudain le reporter.

Il venait de penser au Choucas de Budapest, à son ami Prakash, à son *aller ego* fait prisonnier aux avant-postes de la ligne Maginot et interné dans un stalag de Franconie. Submergé par un sentiment d'écœurement, il prit appui sur sa jambe valide et se mit en devoir de lacérer le panneau.

Il s'était attaqué à une surface de trois mètres sur quatre au moins : la manœuvre de destruction ne pouvait passer inaperçue. Outrée par le spectacle, une dame hâta le pas pour croiser au large de cet individu mal embouché. Mais un monsieur d'un certain âge, le feutre à bords roulés bien vissé sur la tempe, la canne posée sur le bras, sanglé dans un trois-pièces gilet, avait, lui, fait halte derrière le quidam et, l'interpellant avec une fermeté aux résonances toutes civiques, s'étrangla du gosier en poussant un glapissement retentissant :

— Jeune homme ! Vous dégradez la chose publique !

Boro se retourna. Il était presque soulagé de trouver un contradicteur sur qui passer sa rogne.

— Monsieur ? demanda-t-il.

— Monsieur, s'indigna l'autre, en mettant en pièces cette affiche, vous commettez un délit !

— Je fais disparaître les vestiges périmés d'un cynique langage !

— Vous bafouez nos hommes d'État !

— Je dénonce l'incurie d'un gouvernement qui nous a menés jusqu'au purin où nous sommes !

— Vous vous en prenez à la France, monsieur ! Vous vous en prenez aux prisonniers !

— Je ne pense pas, monsieur ! Je me contente d'effacer les rodomontades d'une poignée de va-t-en-guerre qui nous ont foutus dans la mélasse !

Le monsieur réprima un « Oh ! » qui lui sortait spontanément de la bouche. Il se détourna à demi, cherchant quelque aide parmi le groupe de badauds qui s'était agglutiné au bruit de l'algarade.

Un individu imposant, avec une moustache assez rase, avança spontanément sa brioche mal contenue dans un costume croisé, et intervint avec le bon droit de ceux qui ont l'habitude du commandement :

— J'étais là, monsieur, dit-il avec l'air important. Je passais… J'ai tout vu… tout entendu… Vous faites en effet injure à ceux qui sont partis !

— Les pauvres ! Ils ont été bien mal payés de l'avoir fait !

— La Patrie leur est redevable, plastronna l'important. Elle sera reconnaissante envers ses enfants. Elle n'oubliera jamais leur sacrifice.

— Eux non plus ! Des fusils contre des chars ! Ils ne sont pas près d'oublier le traquenard !

— Nos soldats se sont battus avec courage ! N'offensez pas l'armée française !

Boro se fendit d'un sourire féroce et fixa le bonhomme :

— Que faisiez-vous, monsieur, aux temps héroïques ?

— Mais… j'étais mobilisé. Avec le grade de capitaine.

— Vous défendiez au coupe-chou ? A la baïonnette ?

— J'étais affecté spécial.

— Tiens, comme c'est spécial !

— Je… je protégeais l'instrument de travail de la Nation.

— Caviar ou foie gras ?

— Pneumatiques. Je suis directeur d'usine et j'étais mobilisé sur place.

Les yeux du gêneur s'étaient curieusement rétrécis.

— Mais… vous-même, jeune homme, que faisiez-vous aux heures difficiles ?

— Je… je boitais, ne vous déplaise.

L'industriel observa un silence prudent. Ah mais, supputait-il en fixant la jambe raide de son vis-à-vis, et si cet olibrius était tout simplement un héros de guerre ?

— Une… une balle dans le genou ? se risqua-t-il en rougissant. Vous avez été blessé sur les premières lignes ?

Boro se frappa la jambe d'un revers de son stick :

— Rassurez-vous, monsieur. Cette guibolle-là n'a jamais fait la guerre.

Les yeux du lourdaud brillèrent de soulagement.

— Vous êtes réformé ?

— Pour malfaçon congénitale.

— Une tare ? dit le gros homme en se gargarisant du vocable.

— On peut appeler cela ainsi, l'encouragea Boro. Chez mon père, nous sommes tous juifs et boiteux.

— Vous vous payez ma tête ?

— Il est juif ? demanda une ménagère.

— Il n'en a pas l'air, lui glissa un mitron qui n'était pas descendu de son vélocipède.

— Dois-je me mettre de profil pour vous mettre d'accord ? s'enquit Boro qui commençait à piaffer.

Autour de lui, les gens tendaient le cou avec méfiance.

— Vous nous faites marcher, dit l'industriel en rompant le silence. Vous êtes français comme n'importe lequel d'entre nous.

— Oui, renchérit le vieillard au chapeau à bords

roulés. Maintenant, j'y vois plus clair et je pense que notre jeune ami, même s'il n'a pas perdu sa jambe au combat, est un citoyen qui n'admet pas la défaite. Voilà qui explique son geste de révolte à l'encontre de cette affiche.

Puis, se découvrant devant Boro :

— Pardonnez-nous, jeune homme, si nous vous avons blessé dans votre amour-propre de patriote.

— Pas du tout, grand-père ! Je ne me sens pas la fibre nationale.

— Ça, c'est suspect, fit l'industriel en fronçant la ligne de ses sourcils.

— C'est naturel ! trancha Boro qui n'en pouvait plus. C'est dans mon sang. C'est dans ma race ! Voyez mon teint. Voyez ce bistre sous les yeux. Je suis un bâtard. Un irrégulier. Un métèque !

— Un métèque ?

— Oui. Mais un métèque français.

— Je ne vois pas la différence.

— Vous ne m'étonnez pas. Et c'est pourquoi je vais vous l'enseigner !

Joignant le geste à la parole, Boro, qui avait armé son bras comme une bielle, détendit son poing fermé et, centrant son punch sur le nez du poussah, ouvrit l'appendice comme un fruit mûr.

La vue du sang sur son plastron de chemise étonna le gros homme, puis lui coupa si bien les jambes qu'il pencha vers la droite et se laissa choir dans les bras du vieillard. Masqué par son chapeau, ce dernier, affaissé sur ses jarrets par un quintal et demi de viande abandonnée, lutta un moment contre cet excédent pondéral. Il tituba à gauche, il tituba à droite, puis, le sourcil froncé, le front soucieux, oscilla sur sa base et, déraciné vers l'arrière, s'apprêta à tomber comme un arbre. Vingt bras eurent beau se lever pour l'étayer charitablement, il boula fers en l'air et, lesté de son fardeau, s'écroula sur une dame du premier rang. Cette dernière, raplatie sous le faix des deux

hommes, commença à couiner dans l'aigu. Personne ne se soucia de sa mauvaise posture, pour la bonne raison qu'elle était invisible. A l'inverse, le nez de l'industriel et même toute sa figure offraient un spectacle vermeil de premier ordre. Cette rutilance groseille qui coulait d'un honnête homme inspira les sauveteurs.

— Une chaise ! Vite, une chaise !

— Il y a un blessé par ici !

— Peut-être plusieurs !

Les badauds s'ébrouaient. Le civisme était en marche. Le public avait du travail.

Déjà Boro, à qui toute cette pantalonnade avait rendu une forme éblouissante, s'éloignait en direction de la rue du Four.

Vive les trompettes de la vie ! A l'agence aussi, ils allaient entendre parler de lui.

Linge sale en famille

Pour ainsi dire naturalisée vive dans la posture de l'écouteur aux portes, Germaine Fiffre, drapée dans sa tunique à mille plis, avait ce matin-là des allures de sainte attendant les stigmates. Preuve de son trouble intérieur, une rougeur aux contours d'archipel envahissait lentement la carte laiteuse de son long cou tendu vers l'avant.

L'oreille collée à la paroi de l'huis, la vierge tutélaire de l'agence Alpha-Press présentait à qui

passait par le couloir le contour bourbonien de son profil tourmenté. Les mains nerveuses, écartées et posées à plat de chaque côté du visage, la respiration courte et contenue, elle auscultait le moindre bruit en provenance de la cage d'escalier.

Le front de la demoiselle était bombé. Il dénotait l'entêtement, même si la bonté et la générosité du caractère étaient peintes sur le reste du visage. Son chignon tiré vers le strict était là pour rappeler le puritanisme de sa pensée. Ses yeux, constamment mobiles sous des paupières lourdes et fardées de bleu, roulaient en des directions inattendues et trahissaient sa nervosité du moment. Seul le menton plutôt bégu de Germaine lui retirait quelque intelligence.

D'un coup, elle se roidit, poussa un aboiement rauque apparenté à celui du chevreuil et, s'adressant à la téléphoniste occupée à raviver son rouge à lèvres, articula dans l'aigu :

— Attention, Pitchetti ! Le voilà ! C'est bien lui ! Je l'entends ! C'est son pas, il arrive !

Dès lors, toute énergie retrouvée, puissante comme une tour en marche, Germaine s'ébranla dans le couloir. Un tourbillon parfumé à l'eau de rose l'accompagnait là où allait sa course, un appel d'air gonflait le parachute de sa tunique fleurie aux couleurs d'un jardin d'été.

— Sautez sur vos pieds, Bertuche ! Ho hisse et ho, monsieur Diaphragme ! Toc, toc, toc, monsieur Pázmány ! Abandonnez la lecture de votre journal, je vous prie ! C'est à nous ! Il est là ! Voilà monsieur Borovice !.. glapissait-elle en ouvrant les portes de différents bureaux sur son passage. Sautez sur vos pieds, tous ! Voici le patron ! Il est pour ainsi dire dans mon dos ! Je vous attends à la salle de conférences !

Quelques instants plus tard, celui qu'on venait d'annoncer en si grande pompe et tralala franchissait le seuil de l'agence. En trois enjambées, il se retrouva face au desk de mademoiselle Pitchetti.

Parvenu à cet endroit stratégique, il marqua un

imperceptible temps d'arrêt, inclina son grand corps taillé dans le muscle et s'accouda au comptoir.

— Bonjour Angela ! dit-il en plongeant un regard énamouré dans les yeux bleu pâle de la jeune Italienne. Chaque fois que je vous regarde, je passe un cap difficile.

Pour directe qu'elle fût, une attaque au charme de la part de Boro était monnaie courante. Pitchetti ne s'en offusqua pas, même si l'escalade des mots lui parut plus inattendue. Elle resta la fiche en l'air tandis que clignotait une lumière au fronton du standard. Elle portait ce jour-là un chemisier dans les tons prune qui ne laissait rien ignorer de ses appas.

Boro ne la lâchait pas des yeux.

— Ce n'est pas charitable de me mettre en difficulté, Monsieur Blèmia, se défendit la jeune fille dans un souffle. Vous savez bien que je vais finir par rougir.

— Angela ! Vous feriez ça pour moi ?

Le reporter paraissait aussi ravi qu'un enfant dans l'attente d'un somptueux cadeau.

La ravissante standardiste cilla pendant une fraction de seconde. Elle cherchait vainement à distinguer chez son interlocuteur la part de sincérité qu'il fallait accorder à l'hommage dont elle était l'objet.

Pitchetti ne savait plus sur quel pied danser. Elle risqua une diversion :

— Voilà bien trois jours qu'on ne vous avait pas aperçu à l'agence !

— C'est qu'à part contempler votre joli décolleté, mon enfant, je n'ai guère de motifs de me plaire ici.

La voix du patron était caressante et grave. Angela exhala un soupir et détourna la tête. Lorsqu'elle releva les yeux, elle vit deux prunelles de velours posées sur ses seins.

— Vous le faites exprès ! s'écria-t-elle en s'empourprant malgré elle. *Mamma mia* ! ajouta-t-elle en se sentant rougir, voilà que ça me reprend !

Elle traça précipitamment le signe de la croix sur sa personne, exactement comme sa mère le faisait avant elle si d'aventure son maçon de mari rentrait ivre mort et essayait de la lutiner devant ses enfants.

— *Mamma mia* ! répéta-t-elle.

Une divine chaleur l'envahissait tout entière ; un délicieux picotement s'était emparé de ses épaules. Elle se dandina sur son siège et chercha son poudrier dans son sac.

— Merci pour cette minute heureuse, susurra son séducteur sans pour autant s'arracher à sa contemplation.

— Au moins, vous serait-il possible de ne pas déchirer mon corsage avec les yeux ? murmura la jeune Italienne en abaissant les paupières. Je

trouve cela dégradant pour le tissu.

— Le tissu se trompe sur mes intentions, Angela. D'ailleurs, vous connaissez mon manque d'intérêt pour le péché.

— Toutes les femmes le connaissent, monsieur Blèmia ! capitula Pitchetti.

Il était trop tard pour jouer les pimbêches. Elle était redevenue rouge pivoine. Elle ajouta :

— Vous êtes célèbre sur les cinq continents !

— On a beaucoup exagéré mon passé diabolique, dit sérieusement Boro. Seuls vos sentiments m'intéressent.

— Économisez votre salive, patron, je ne crois pas au baratin des hommes. Tous des farceurs et des girouettes !

— Vous semblez bien désabusée, Pitchetti !.. J'en arrive à me demander quelle sorte de fréquentations vous avez.

— Mais… des fréquentations ordinaires, monsieur…

— On vous aura fait souffrir inutilement, Angela ! Livrez-moi sur-le-champ le nom de vos galants et je me ferai un devoir de venger votre honneur.

— Mon honneur est intact, dit la doucette en fermant les deux derniers boutons de son corsage. Quant à désigner un cavaleur plutôt qu'un autre… Je connais assez bien le cas des messieurs de l'agence…

Elle ouvrit son poudrier, examina soigneusement sa frimousse dans la petite glace et conclut :

— Ils sont tous sur la liste !

— Les ladres ! dit Boro en s'éloignant soudain dans le couloir.

Et, se détournant à demi :

— Mademoiselle Pitchetti, vous aussi, vous êtes priée d'assister à la réunion du personnel. Pressez-

vous, je vous prie !

— Mais c'est que, d'habitude, monsieur, je n'y participe pas… Je ne suis… je ne suis qu'une petite employée…

— Foin des habitudes ! Aujourd'hui, il va en être autrement… Vous allez entrer dans la famille grâce à votre mérite personnel. Apportez du café bien chaud, Angela ! Nous allons laver notre linge sale tous ensemble ! Peut-être même saborder ce vieux rafiot d'Alpha-Press qui tangue dangereusement et fait eau de toute part depuis déjà quelques mois…

Couler le bateau ? Fermer l'agence ? Mettre la clé sous le paillasson ?

Angela Pitchetti n'en croyait pas ses oreilles. Au milieu d'un carrousel de lampes clignotantes, la jeune standardiste restait foudroyée. Elle avait toujours la fiche en l'air et la houppette à la main.

C'est qu'avec monsieur Borowicz, il fallait s'attendre à tout. Même à boire l'eau de la rade.

Monsieur Borowicz n'avait peur de rien. Il aimait les nettoyages et les précipices. Les renoncements et les remises en cause. Les coups de vent et les places nettes. Il aimait les idées neuves. Il aimait par-dessus tout l'ingéniosité qui se déploie et qui renaît des circonstances désespérées. A cet égard, monsieur Borowicz était bien le diable slave sur lequel se plaisait à gloser mademoiselle Fiffre. Une âme capricieuse, vibrante et forte, logeait en toutes saisons dans son corps vivace et indestructible. C'était un être doué de passions aux amplitudes inattendues. Il était fait pour la lutte, le mouvement, la séduction. Un être double. Contradictoire. Angela Pitchetti venait d'en faire les frais. L'espace d'un instant, elle avait eu affaire à l'homme de velours. Maintenant, elle regardait s'éloigner l'homme d'action.

Le bateau coule

Après un passage éclair dans toutes les alvéoles de l'agence, le patron fit irruption dans le bureau du fond, une vaste pièce d'une cinquantaine de mètres carrés qu'il partageait avec Béla Prakash depuis la création d'Alpha-Press. Ce bureau faisait office à la fois de lieu de réunion, de centre nerveux et de salle de dépouillement de la presse internationale.

Comme il l'avait exigé, tous le rejoignirent : Pázmány, Bertuche, Diaphragme, mademoiselle

Fiffre et aussi les nouveaux, les stagiaires, ceux qu'il connaissait mal, ceux qu'il ne connaissait pas. Tous affichaient des faces de joueurs de poker.

Blèmia Borowicz fit quelques pas dans le vertigineux espace parqueté sans prononcer une parole.

Puis, selon un rite retrouvé, il s'approcha de la baie vitrée, jeta un coup d'œil à la brisure des toits, aux terrasses, aux cheminées alentour. Paris donnait l'impression de somnoler. Plus bas, deux engins blindés entourés de leurs équipages camouflés semblaient lézarder dans les gris du paysage.

Sans se retourner, le reporter jeta un regard par-dessus son épaule. Avec des glissements de vicaire et des murmures de sacristie, Germaine Fiffre officiait au milieu des groupes qui attendaient son intervention.

Boro fit soudain volte-face. Il passa rapidement le cap d'une lame de parquet qui geignait, et fit

mouvement en direction des deux bureaux — celui de Prakash et le sien —, deux meubles identiques édités par Porteneuve dans les années 30, deux plateaux de macassar montés sur patins d'après un dessin initial de Ruhlmann. Ces masses jumelles qui célébraient l'amitié des deux Hongrois se faisaient face sous deux lampes massives tombant du plafond.

— Bonjour à tous, prononça sombrement le reporter en déposant son Leica sur les journaux du jour dont un échantillonnage jonchait le plateau.

— Bonjour, monsieur Borovice, déglutit Germaine Fiffre en prenant la parole au nom des employés.

— Salut, Boro, l'accompagna Pázmány à qui son ancienneté et sa légitimité de cofondateur donnaient quelques privilèges.

Blèmia prit appui sur le dossier de son siège de bureau. Il était pâle. Il ferma le poing et annonça :

— Ce que j'ai à vous dire ne va pas être agréable

à entendre, mais vous vous souvenez de la règle que nous nous sommes fixée…

— « Les griefs, les contentieux seront étalés au grand jour, les querelles vidées sans acrimonie devant les membres à part entière de l'agence réunis en assemblée extraordinaire », récita mademoiselle Fiffre, énonçant scrupuleusement le principe édicté par les trois pères fondateurs : Prakash, Pázmány et Boro lui-même.

— C'est bien cela, Germaine. Aujourd'hui sera donc décrété jour de lessive.

Un imperceptible brouhaha parcourut la salle. Puis tomba un silence des plus lourd.

— Monsieur Borovice, questionna la secrétaire générale, faut-il demander aux stagiaires de sortir ?

— N'en faites rien, ma bonne Germaine, répondit le reporter en posant son regard sur chacun. Je veux faire partager à tous les propos que nous allons échanger. Ils visent à remettre en cause

l'éthique de cette maison. Car c'est de nous-mêmes que nous avons à parler. De notre comportement. Un examen critique qui, par parenthèse, vaudrait pour la France entière… Des choix qui concernent donc tous ceux qui veulent devenir les photojournalistes de demain et qui sont venus frapper à notre porte pour apprendre leur métier.

— Le cher maître fait dans le solennel ! railla Pázmány en décochant un coup de coude dans les côtes de Bertuche.

Et, se penchant à son oreille :

— Il a trempé ses phrases dans l'amidon !

Bertuche opina, un fin sourire au coin des lèvres :

— Tu frises le pompier, Boro ! C'est du Bouguereau en 24 X 36 !

— Gardez quand même la pose, mes chers amis… Le petit oiseau va bientôt sortir et personne ne sera volé ! répondit l'intéressé.

Faussement enjoué, il se tourna vers la Fiffre et lui demanda :

— Dites-moi, Germaine, vous qui respirez par un grand nez, ne sentez-vous rien ici ?

— Non, monsieur…

Avec un soin méticuleux, la demoiselle flaira plusieurs fois la salle.

— Rien.

— C'est qu'on s'habitue vite aux mauvaises odeurs, Germaine. Pourtant, tout pue à Alpha-Press. Une véritable infection. Et, comme toujours dans des cas de gangrène a l'état ras, il va d'abord falloir débrider la plaie…

Boro sonda son auditoire. Depuis l'endroit où il se trouvait, la gêne était palpable. Dispersés dans l'espace, les gens lui faisaient l'effet d'être peints sur la découpe des fenêtres latérales. Plus fantomatiques encore, les dernières recrues de l'agence, un jeune reporter répondant au nom de

Gus Valmier et un tireur aux origines russes, Constantin Babel, se tenaient au pied du perroquet surchargé de vêtements. Littéralement tapis dans un terrier d'ombre, leurs regards demeuraient insondables. Les autres membres du personnel restaient eux aussi immobiles. Ils semblaient même tellement inertes — tous réfugiés dans un morne silence, silhouettes ourlées par le contre-jour ou fuyards sculptés par les ténèbres — que Boro leur demanda de s'avancer. Il sentait monter en lui une plate violence.

— Allumez-moi toutes ces lumières, Germaine ! commanda-t-il brièvement en pointant les lustres.

— Bon, fit la vieille fille en s'exécutant de mauvaise grâce. Tant pis pour les recommandations. Nous enfreignons les mesures d'économie préconisées par le gouvernement, mais c'est égal !

— Dorénavant, nous n'obéirons plus à rien ni à personne, rétorqua Boro. Nous agirons conformément à notre conscience.

— Que te commande la tienne ? se risqua Bertuche.

Le premier, il s'était avancé dans le cercle de lumière. L'ancien chef des archives avait pris quelque embonpoint depuis qu'il agissait en tant que reporter à part entière. Ses joues pleines coulaient sur son col. Dans son costume à larges carreaux, il faisait plus songer à un clubman aisé qu'à un reporter prêt à risquer sa vie pour rendre compte de la fournaise d'un champ de bataille.

— Qu'as-tu donc à nous reprocher ? demanda-t-il encore en se laissant tomber lourdement dans un fauteuil.

La voix de Boro claqua au-dessus des têtes. Elle avait la sécheresse d'une mèche de fouet :

— Votre lâcheté professionnelle ! Vous n'avez aucune opinion tranchée. Vous êtes incapables de porter un jugement sur votre propre activité. Vous avez perdu votre libre arbitre !

— Nous exerçons notre métier de photographe, voilà tout, risqua une voix prudente, planquée dans un coin enfumé.

— Vous vous photographiez les pieds ! Vous n'avancez plus ! Vos péripéties se noient dans la tisane des Chartreux ! Vos élans sont inspirés par la moutarde forte Grey-Poupon ! Votre érotisme s'arrête à la lisière des bas Montagut !

— Les circonstances en sont la cause ! tenta Pázmány.

Boro l'interrompit en étendant devant lui une main nerveuse.

— Ne réalisez-vous pas que les images que vous ramenez ne rendent plus compte de la vérité singulière de notre regard ? Ne voyez-vous pas que nous avons perdu notre âme ?

— Faute de supports indépendants ! tempéra la Fiffre.

— Plus de commandes de grands reportages,

avalisa Bertuche en avançant son estomac bombu.

Pázmány l'approuva d'un signe de tête.

— Faut-il te rappeler, Boro, dit-il, que tous les journaux dignes de cette appellation sont dorénavant muselés par la propagande ?

— Est-ce une raison pour les alimenter de vos photos ? Vous acceptez ce qu'on vous impose ! Vous subissez ! Vous végétez ! Vous êtes comme des légumes ! Vous approuvez les *Maréchal nous voilà* ! Bientôt, ce sera *Sieg Heil, mein Führer !*

— Pas moi ! lança soudain la Fiffre comme si elle n'y tenait plus. Pas moi ! Quand j'ai vu toutes ces croix gammées dans Paris, j'ai eu envie de mourir ! Le père Clemenceau doit se retourner dans sa tombe !

— Vous dramatisez tout, dit Diaphragme en haussant les épaules. Il faut attendre encore un peu avant de juger des vraies intentions de l'occupant.

— Les bons apôtres pillent les maisons des Juifs

dans mon quartier, fit observer Mademoiselle Fiffre avec aigreur.

— Tout ce que nous avons à faire pour redresser la barre, c'est de changer nos méthodes de travail et d'accepter de remodeler nos sujets pour les conformer aux nouveaux contours de la presse, dit Bertuche.

— Est-ce que tu te rends compte de l'énormité de ce que tu nous proposes ? rugit Boro. Tu nous suggères de travailler avec des journaux pilotés par les syndics de faillite de la France !

— Je te propose de faire confiance au gouvernement mis en place pour veiller sur les biens et les personnes.

— Bienvenue au paradis vichyssois ! grinça Boro.

— Laval est un type intelligent… rusé… un Auvergnat. Il mettra Hitler dans sa poche. Et puis, nous avons quand même un fameux rempart avec le Maréchal…

— Le rempart de la poignée de mains de Montoire ?

Bertuche, excédé, leva les yeux au ciel.

— Je te propose de survivre !

— Survivre ? soupira Mademoiselle Fiffre. C'est vite dit. Et, comme elle venait de recevoir un nouveau rappel à l'ordre de Bertuche sous la forme d'une œillade furibarde, elle ronchonna piteusement :

— Le plus désolant, c'est que le chiffre d'affaires a baissé…

— C'est à pleurer ! s'emporta aussitôt Boro. Tant de médiocrité !

Il avait oublié depuis longtemps les belles phrases qu'il avait préparées.

— Regardez-vous et vous comprendrez mieux l'urgence de cette réunion ! Regarde-toi, Bertuche ! Tu vis dans le moelleux ! Tu t'aplatis déjà devant les

nouveaux maîtres. Tu es perméable ! poreux ! élastique ! Bientôt, tu seras corvéable !.. Tiens, vois ce que tu lis ! Regarde la saleté que cet ignoble torchon laisse sur tes doigts ! Tu lis *Le Pilori,* Bertuche ! *Le Pilori.* À ce train-là, tu finiras par t'asseoir à la table de l'occupant !

— Il y a chez les Allemands des gens de bonne compagnie.

— Te voilà mûr pour la Propaganda Staffel !

— Tu deviens franchement insultant pour notre camarade, blêmit soudain Pázmány.

— Toi-même, mon pauvre Páz, poursuivit Boro en passant outre, tu ronges les miettes de l'information ! Ton dernier reportage sur la vie artistique parisienne est la caricature de ce que tu sais faire ! Tu frises l'indignité ! Tu macères dans l'indigence !

— Je ne pense pas qu'il ait démérité, dit Bertuche d'un air pincé. Je retrouve dans les images de Páz

cette bonne vieille dose d'humour qui éclaire un peu nos jours sombres…

— Quoi ? La France rigolarde ? L'acteur Jean Tissier roulant un tonneau de bière ! Noël Pelât, le jockey d'obstacles, montant son cheval à l'envers ! Jean Weber à la Comédie-Française sur les genoux de la statue de George Sand ! Junie Astor jouant à chat perché sur un mur ! Danielle Darrieux s'exerçant à loucher dans un concours de grimaces !

— La petite Junie Astor est assez rigolote.

— Si tu poursuis sur cette voie, tu finiras par photographier les premières communions, les boîtes de cirage et les grains de Vais contre la constipation !

Cinglé dans son amour-propre, Pázmány venait de jeter un regard noir en direction de Boro.

— Allons, allons, mes enfants, intervint Diaphragme en propulsant sa grande et dodue

carcasse aux avant-postes de l'escarmouche verbale. Ne vous déchirez pas ! Et toi, Boro, admets que nous n'avons pas changé. Nous sommes comme d'habitude…

— Vous n'êtes hélas qu'une longue habitude, corrigea sèchement Boro. On peut même dire que vous filez une mauvaise routine. Pour tout dire, vous faites du surplace. Rien que de la mauvaise graisse !

— Si c'est pour moi que tu dis cela, le procès est inique, se vexa à son tour Diaphragme. Mon père avant moi était obèse et nous luttons désespérément contre le poids depuis quatre générations. D'ailleurs, j'ai perdu vingt kilos depuis le début de cette guerre.

La sortie de Diaphragme, son zézaiement de gros bébé firent fonction d'exutoire et déclenchèrent un fou rire général. En fait, les nerfs des assistants étaient vissés à fond. Chacun éprouvait au fond de lui-même le besoin d'échapper à la pression impitoyable maintenue par Boro.

Fort opportunément, la porte s'entrebâilla pour livrer passage au minois de la charmante Angela Pitchetti, chargée d'un plateau encombré de tasses fumantes. Chacun s'en fut quêter une boisson chaude auprès de la standardiste.

Inflexible, Boro n'avait pas bougé. Il attendit que chacun revînt à sa place et, s'adressant plus particulièrement à Pázmány, reprit sa diatribe là où il l'avait laissée. Son ton avait changé. Il semblait avoir balayé sa colère et essayait désormais d'entraîner ses camarades sur le terrain de la gravité.

— Alpha-Press a été créée par trois chasseurs de la Puszta hongroise, trois échappés d'ailleurs qui défendaient une conception du monde et qui avaient juré de lutter contre tous les sectarismes, commença-t-il. Est-ce que tu tolères la moindre déviance en ces heures froides où nous ne savons plus où se trouve Gerda, où Prakash est prisonnier, où la vérité se cherche ? Réalises-tu seulement, Páz, que tu ne rends plus compte de la réalité des

faits ? Que tu ne racontes plus l'histoire du monde libre ?

— On ne peut plus voyager, batailla Pázmány.

— Plus d'essence. Plus de reportages, fit en écho Diaphragme.

— Décidément, vous avez le masochisme triomphant ! éclata Boro, incapable de se contenir plus longtemps.

— Que veux-tu, mets-toi cela dans la tête, l'armistice est signé ! Les cartes du nouveau jeu sont données, poursuivit Pázmány. Il faut se résigner.

— Jamais ! tonna Boro. Jamais, tu m'entends ? JAMAIS ! Ses yeux étaient devenus terribles. Son teint avait viré au très pâle. Ses mâchoires serrées armaient son visage d'une carène d'os saillants.

— Si nous ne pouvons plus exercer vraiment notre métier, articula-t-il lentement, nous nous saborderons. Si Alpha-Press n'a plus de raison

d'être, nous deviendrons des clandestins.

Le silence tomba brusquement sur l'assemblée. Nul geste, nulle parole. Une attention terriblement lourde succéda aux échanges antérieurs.

Boro s'appuya des deux mains au dossier de son fauteuil. Son regard croisa celui de tous. Il dit, la voix très basse :

— Je suis venu, en l'absence involontaire de Prakash, vous suggérer de mettre la clé sous le paillasson et de nous disperser.

On eût dit que les deux lustres avaient brusquement perdu l'éclat de leurs ampoules. Qu'un bombardement silencieux avait dispersé toutes les énergies.

Il y eut deux minutes d'un silence absolu.

Bertuche fut le premier à sortir des tranchées.

— C'est de l'abandon pur et simple ! s'écria-t-il.

— Monsieur le directeur nous annonce sa petite nouvelle tout de go ! gronda Pázmány à son tour. Comme si elle était définitive ! Tu n'es pas seul à décider, Dieu merci ! ajouta-t-il avec quelque ressentiment. J'ai mon mot à dire !

— Et Prakash également ! fit observer Bertuche.

— Prakash est de mon avis, trancha Boro. Il est à mes côtés.

— Qu'en sais-tu ?

— Je l'ai consulté.

— Tu lui fais dire ce que tu veux. Il n'est pas là ! Il est prisonnier de guerre !

— Nous avons correspondu. Les prisonniers de guerre ne sont pas interdits de parole, rétorqua Boro.

— Leur parole n'est pas libre, déclara Diaphragme.

— Il suffit de savoir user des bons intermédiaires et de coder ses mots. Je lui ai écrit. La lettre est passée. Il m'a répondu depuis Nuremberg.

Boro fouilla dans la poche de sa veste. Il exhiba une carte au papier jaunâtre de la Kriegsgefangenenpost. Elle portait un cachet rouge mentionnant sa provenance : *Offlag XIII, Unterlager A, Gepeüst 21.* L'*Absender,* l'expéditeur, était le sous-lieutenant Prakash, matricule 593, baraque 67, bloc IV.

— Vous pouvez voir, dit Boro d'une voix blanche. Bertuche tendit la main en direction de la carte. Il en lut le texte. Celui-ci avait été préalablement imprimé selon la formule consacrée :

Cher tous,

J'ai reçu le colis que vous avez bien voulu m'envoyer et qui m'a fait grand plaisir. Je vous en remercie sincèrement.

Je profite de l'occasion pour vous rappeler de bien suivre les instructions données précédemment concernant le contenu autorisé et l'emballage bien solide. Sincères salutations.

— Je ne vois rien concernant sa décision, déclara Bertuche après quelques secondes. D'ailleurs, comment aurait-il pu la formuler ? Les prisonniers n'ont pas le droit d'écrire. Seulement de signer leur carte.

— Justement, Bertuche. Tu n'as pas prêté assez d'attention à la signature.

— Rien que de très banal, dit Bertuche en retournant la carte. Elle est tracée au crayon. Tout comme l'adresse.

— Reviens à la signature. Que lis-tu ?

— Un galimatias allongé… Un paraphe en un seul mot qui se termine par Prakash…

— Bon, s'impatienta Boro. Que lis-tu exactement ?

Bertuche approcha la carte pour mieux la déchiffrer.

— *… Zedrobas L. Prakash…* Quelle fantaisie est-ce là ?

— Retourne *Zedrobas…* Je veux dire, lis à l'envers !

— Sa… bor… dez… Sabordez !

— Maintenant, analyse le mot *Prakash,* tu vas distinguer des lettres plus grasses que d'autres…

— En effet, dit Bertuche en épelant : p, a, a, h…

— Précédées par un « 1 », n'est-ce pas ?

— En effet.

— Voilà qui fait « Alpha ». La signature de Prakash signifie bel et bien : « Sabordez Alpha. »

— Astucieux, reconnut Diaphragme.

— Voici son vote, dit Boro. C'est sa volonté qui est exprimée là, et c'est aussi la mienne. S'il s'était trouvé parmi nous, nous aurions été deux des pères fondateurs sur trois à prendre la même décision.

Il ajouta, fixant Pázmány avec froideur :

— Tu n'aurais donc pas pu nous faire revenir en arrière.

Páz avait viré au vert olive.

— C'est absurde ! bredouilla-t-il.

— Rien ne justifie une telle mesure ! plaida Bertuche. Alpha-Press est un merveilleux instrument de travail. Tu t'apprêtes à priver d'emploi une vingtaine de personnes…

— Sur ce point, il a raison, monsieur Borovice, intervint Germaine Fiffre.

— Il a doublement raison, appuya Bertuche. Pour

nous convaincre du bien-fondé de tes ukases patronaux, il te faudra articuler ta décision sur de meilleures raisons que la simple loi du plus fort !

— La loi du plus fort ? dit amèrement Boro… Ce n'est guère dans mon style ! Mais, lorsque les circonstances commandent…

— Procédons à un vote général ! ordonna Pázmány.

— Cela ne changera rien, objecta Boro.

— Qui se rallie aux deux fondateurs ? demanda Bertuche.

D'un seul coup d'œil, Boro fit un rapide tour d'horizon. Les visages étaient fermés, immobiles.

— Moi ! claironna Germaine Fiffre en levant résolument la main.

Elle souriait.

— Monsieur Borovice est un Kirghiz. Il va

toujours du côté des précipices. Mais, pour une fois, en vertu d'une force obscure, je sens bien que la folie qui est la sienne doit l'emporter sur la raison collaborationniste.

— Et moi aussi, dit Angela Pitchetti. Je vote pour lui parce que monsieur Boro m'a reconnu le droit de m'exprimer. Parce que je pense à Gerda. Aussi à monsieur Prakash. Et je me mets du côté du courage.

— Qui d'autre ? demanda Boro.

— Pas un chat, persifla Pázmány.

— J'hésite, zézaya Diaphragme en lançant un regard navré du côté du patron. J'ai une famille a nourrir…

— Qui veut continuer avec moi ? insista Pázmány en se tournant vers l'assistance.

D'un seul élan, il obtint presque tous les suffrages.

— Le moins qu'on puisse dire est que ta proposition ne fait pas l'unanimité, constata Bertuche avec quelque satisfaction.

Il se leva du fauteuil dans lequel il s'était vautré.

— Mes amis ! entonna-t-il en frappant dans ses mains pour rameuter le ban et l'arrière-ban du personnel, la cause me semble entendue ! Alpha-Press doit continuer avec les moyens du bord. D'ailleurs, nous sommes dans le droit fil de la tendance qui se dessine au sein de la profession… *Le Matin* vient de reparaître avec un très long article d'Abel Hermant.

— Sur les chapeaux de femme, railla Boro dans l'indifférence générale.

— Les artistes parisiens ont repris leurs activités, poursuivit Bertuche. Les théâtres rouvrent. Jouvet est furieux contre les Allemands, mais il sera sur la scène de l'Athénée.

— À condition de ne pas jouer Jules Romains,

qui est à New York, l'interrompit à nouveau Blèmia.

— Pia, pia, pia, cause toujours ! dit Bertuche sans se retourner. Les écrivains sont à la tache. On s'apprête à mettre des films en chantier. Jusqu'aux familles juives qui commencent à rentrer ! Nous n'aurons donc pas mauvaise conscience de travailler dans le Paris occupé !

— Essayons, murmura Pázmány.

— Ce sera sans moi, dit Boro d'une voix blanche.

Il ouvrit rageusement le tiroir de son bureau, en jeta le contenu dans un carton qui traînait au sol, y ajouta son Leica, quelques objets fétiches et une pierre calcinée ramassée à Guernica.

Il quitta la salle sans se retourner.

Il était seul. Il était libre. C'était le début de quelque chose de neuf.

Montoire-sur-le-Loir

Saint-Sulpice était désert, le boulevard du Montparnasse inerte, le carrefour Vavin noir et ténébreux. Avant guerre, Boro aimait retrouver ces quelques balises géographiques qui bornaient sa biographie parisienne. Rentrant chez lui, il passait toujours devant la Rotonde, le Dôme, où il avait brûlé tant de jours et tant de nuits dans les années 30, peu après son arrivée de Hongrie. Les peintres, les modèles et les artistes qui battaient le pavé des bohèmes avaient été ses premiers amis : Fernande,

la maîtresse de Foujita — devenue la sienne —, Kiki de Montparnasse qui l'avait présenté à Man Ray, lequel l'avait recommandé à Alphonse Tourpe, directeur de l'agence Iris, « un œil sur le monde », où il avait fait ses classes… De tous ces feux, de tous ces vertiges il ne restait rien. Les artistes qui avaient ouvert le bal de Montparnasse avaient filé vers le sud depuis longtemps. Les autres, beaucoup plus pauvres, s'étaient égaillés du côté de Plaisance où le pain était moins cher et les touristes moins nombreux.

Ceux-là aussi avaient repassé les frontières. Ils avaient cédé la place au vert-de-gris dont les bottes s'étaient posées sur les trottoirs, là où allaient les artistes de jadis.

Blèmia Borowicz franchit Vavin, morne plaine, emprunta le boulevard Raspail qu'il quitta bientôt pour le passage de l'Enfer et ses pavés symétriques. Il écouta le bruit de sa canne frappant le pavé à la cadence du talon puis, insensiblement, alors qu'il approchait du porche d'où s'envolait

l'escalier pour chez lui, il ralentit le pas et se fit silencieux. Aucun danger ne le menaçait. Mais l'heure était à la méfiance, aux précautions, au repli sur soi.

Il grimpa les escaliers jusqu'au dernier étage où se trouvait l'ancien atelier d'artiste qu'il avait découvert en 1933.

Rien n'avait changé depuis le premier jour. La grande pièce ne comptait que quelques meubles bas, notamment une grande table en verre qui accueillait les verres des amis, adeptes des nuits blanches d'avant 1940. Les coussins blancs, répartis au sol selon une architecture de hasard, n'avaient pas été foulés, écrasés, lancés par-dessus les têtes depuis bien longtemps. Ils étaient à l'image de Boro qui les contemplait sans les voir, en ce petit matin du 11 novembre : ils ne servaient plus à grand-chose ; ils avaient la gueule de bois.

Le reporter suivit le couloir jusqu'à la chambre. Il jeta son raglan sur le lit. Puis il passa dans la pièce d'en face, transformée en laboratoire de

développement. L'année de son installation, Boro avait fait obstruer les fenêtres, amener l'eau et construire des bacs de pierre scellés dans les murs. C'était en 1933, quelques mois seulement après la prise de pouvoir de Hitler. Le chancelier-dictateur avait fait la notoriété de Borowicz. Celui-ci l'avait photographié à Munich, chez le photographe Hoffmann — qui allait devenir son portraitiste attitré —, où travaillait une jeune fille nommée Eva Braun que courtisait le futur maître du Grand Reich. Un gros plan sur le visage du visiteur, à demi dissimulé derrière un bouquet de fleurs, un autre sur une main frappant une fesse, quelques clichés d'ambiance… Les premières photos accomplies avec le Leica que Maryika venait de lui offrir avaient permis à Boro de quitter le labo d'Alphonse Tourpe, de s'installer passage de l'Enfer et de fonder Alpha-Press{1}.

Que restait-il de cette période de création florissante ? Des décombres. Des souvenirs. L'acre goût des trahisons.

Béla Prakash, le Choucas de Budapest aujourd'hui prisonnier, manquait cruellement à Blèmia Borowicz.

Il ne travaillait plus. Son dernier reportage datait du mois d'octobre : Pétain et Hitler à Montoire-sur-le-Loir. Le tuyau lui avait été donné par un ancien collaborateur de Pierre Lazareff. Il avait filé jusqu'à Tours et, de là, avait gagné le chef-lieu de canton où Hitler devait amarrer son train spécial. Il était arrivé deux jours avant la rencontre. Il n'avait pas eu le temps, ni même l'envie d'entrer dans l'église du xi< siècle, de visiter le cloître et le couvent, de faire le tour des murs d'enceinte. Le seul monument à voir était situé à l'écart de la ville : la gare. Elle se trouvait au confluent de quatre lignes de chemin de fer, non loin d'un tunnel qui serait utile en cas de bombardement.

Pendant près de trois jours, les quatre Leica du photographe avaient impressionné les habitants de Montoire œuvrant à la préparation du bien-être des chefs d'État. On avait nettoyé la gare, les rues

alentour, les terrains proches. Des camions avaient déchargé des caisses de fleurs, des massifs, des palmiers. Cette végétation luxuriante et joyeuse avait été disposée de part et d'autre d'un immense tapis rouge menant au quai principal.

Après les civils, les militaires s'étaient chargés d'embellir l'endroit. Boro avait revu ces limousines verdâtres, grisâtres, saumâtres, ornées de fanions à croix gammée et d'officiers allemands à casquettes plates. Elles avaient traversé le village à un train d'enfer, sans égards pour les habitants, avaient stoppé devant la gare où de nouveaux ordres avaient été donnés : lignes téléphoniques supplémentaires, automitrailleuses, canons antiaériens…

Le 22 octobre, dans un tintamarre de sifflets eux-mêmes pris dans des nuages de fumées noires, d'ordres gueulés et de contrordres proclamés, un train noir stoppa en gare de Montoire. Presque aussitôt, une voiture de même couleur se présenta devant la gare. En descendit un homme aux traits

marqués, à la chevelure courte et grisonnante. Il arborait un chapeau, une moustache et un mince porte-documents. Boro reconnut le sinueux Pierre Laval. Il ne l'avait jamais rencontré ni photographié. Sans doute manquait-il de la souplesse nécessaire à qui voulait suivre ce fils de cafetier auvergnat devenu avocat, maire d'Aubervilliers, plusieurs fois ministre, anciennement d'extrême gauche, opposé à la déclaration de guerre à l'Allemagne, devenu ministre d'État en juin 40, principal artisan du vote des pleins pouvoirs à Pétain, nommé par celui-ci vice-président du Conseil en juillet.

Laval s'engouffra sur le quai, disparut dans le train, en ressortit une heure plus tard, réintégra sa voiture et fila en direction de Vichy. Aussitôt après, le convoi venu de Berlin s'ébranla vers le sud. Boro et les journalistes présents apprirent que Pierre Laval avait été reçu par Hitler et son ministre des Affaires étrangères, Ribbentrop. Il était chargé de préparer l'entrevue principale, qui aurait lieu deux jours plus tard. Quant au Führer, il rejoignait la frontière espagnole où Franco l'attendait. Deux

dictateurs réunis autour du tapis vert. La rumeur prétendait que l'Allemand voulait obtenir de l'Espagnol un droit de passage afin de débarquer des troupes en Afrique du Nord. Le lendemain, la même rumeur assurait que Hitler était revenu bredouille.

Le train s'arrêta de nouveau à Montoire. Dans la nuit du 23 au 24, des drapeaux français et allemands avaient été accrochés au fronton de tous les édifices publics. La gare en était pavoisée. Dans la matinée, une auto ornée d'un fanion tricolore s'arrêta au bord des quais. Cette fois, Pierre Laval était accompagné du maréchal Pétain. Celui-ci était en grande tenue : uniforme bleu horizon et képi à feuilles de chêne. Un bataillon d'infanterie allemand lui rendit les honneurs. Ribbentrop et le maréchal Keitel, chef suprême des armées allemandes, vinrent à sa rencontre. Ils le conduisirent jusqu'au quai. Boro s'était installé à quelques mètres de la voie, en deçà d'un cordon militaire. À travers l'œilleton de l'objectif, il fixait, fasciné, cet homme court sur pattes qu'il avait croisé neuf ans

auparavant, chez le photographe Hoffmann.

Adolf Hitler !

Naguère petit, morveux, les cheveux sales, les pommettes rendues écarlates par la colère, méprisant, violent, relâchant ses sphincters à la moindre contrariété. Ce jour-là, sanglé dans un uniforme, un baudrier, le torse médaillé, la visière de la casquette rabattue sur les yeux, la moustache aussi courte qu'à Munich, le même petit regard électrisé, vif, chafouin, un rictus qui s'ouvrit en sourire lorsque Pétain apparut en haut des escaliers.

Boro laissa tomber son Leica. Il vit la poignée de mains mais refusa de la photographier. Il suivit des yeux les deux hommes lorsqu'ils montèrent dans la voiture du Führer, celui-ci aidant son hôte à grimper les marches, puis il tourna les talons et quitta la gare. C'était comme s'il quittait son métier de reporter photographe. Il ne pouvait manger de ce pain-là. C'était au-delà de ses forces.

Quelques jours plus tard, le maréchal Pétain s'adressait à la nation. De cette voix chevrotante qui ne savait annoncer que des désastres, il expliquait aux Français qu'ils devaient faire un effort de « régénération », que Montoire marquait une première étape dans le redressement du pays :

« C'est dans l'honneur et pour maintenir l'unité française — une unité de dix siècles —, dans le cadre d'une activité constructive du nouvel ordre européen, que j'entre aujourd'hui dans la voie de la collaboration. »

Boro n'avait que faire de ce nouvel ordre européen. Et si collaborer lui paraissait une nécessité, il ne l'envisageait que du côté des autres. Mais quelle action tenter, et en quelle compagnie ?

En ce 11 novembre, il s'endormit sur ces pensées et s'éveilla quelques heures plus tard sur les mêmes. Un devin le lui eût dit, qu'il eût été fort surpris de savoir qu'il obtiendrait un début de réponse ce même jour, en début d'après-midi, de la bouche de la jeune fille qui, tandis qu'il pénétrait

dans l'ombre du laboratoire photographique, se précipitait sous le porche du 21 après avoir lancé un regard inquiet en direction du dernier étage.

Une fille de sa mère

Elle gravit les escaliers en toute hâte, surveillant ses arrières. Une ombre la suivait. Elle s'arrêta au premier palier, se plaqua contre le mur et attendit. Son cœur battait le gong dans sa poitrine. Pourtant, elle n'avait pas peur. C'était un peu comme si elle jouait. Sa main sur son sein mesurait la qualité de l'émotion. Elle observait vers le bas, dissimulée dans l'angle de la porte palière. Il lui sembla percevoir un souffle, puis un frottement, comme une semelle sur le parquet. A moins que ce ne fût le

manteau contre la pierre. Elle demeura immobile, retenant sa respiration. Tout paraissait normal. Peut-être s'était-elle trompée.

Elle prit son élan, franchit une volée de marches et atteignit le degré suivant. Elle surveilla. Rien. Monta encore. Au quatrième, elle perçut très distinctement un halètement bref et, s'étant penchée, crut apercevoir un tissu ondoyer, comme un battement d'aile. Elle s'agenouilla sur la dernière marche et fit silence en elle. Elle s'obligea à retenir son souffle, à calmer les battements de son cœur. Il y avait bien quelqu'un. Il était là. Elle le devinait, en retrait de la rampe, attendant qu'elle redescendît ou, tout au contraire, qu'elle montât encore.

Ce qu'elle fit. A pas lents désormais, puisqu'elle avait la certitude d'avoir été suivie. Il était trop tard pour agir, pour réagir, pour s'extirper d'une situation voulue par d'autres. Ils étaient trop forts pour elle.

Elle frappa à la porte du dernier étage. Sa mère lui avait dit que la réponse pourrait se faire attendre, l'hôte des lieux étant souvent occupé au fond de

l'appartement où, lui avait-elle précisé, se trouvait le décor préféré du monsieur : une chambre et un lit. Vanessa d'Abrantès avait cru percevoir une nuance d'envie sur le visage sillonné d'Albina. Un bref agrandissement de l'œil, en tous points semblable à celui qui alluma le regard de Blèmia Borowicz lorsqu'il eut ouvert sa porte à cette jeune fille qui n'était pas une inconnue.

— Quel bonheur ! s'exclama-t-il aussitôt. C'est comme si vous étiez sur le pont supérieur du *Normandie !*

Il s'effaça.

— Entrez donc dans les cales de mon navire !

Il portait une longue blouse grise par-dessus un pantalon de flanelle. Le col d'une chemise sombre bâillait sur l'élancement du cou.

— J'allais développer, s'excusa Boro en remarquant l'intérêt que Vanessa portait à sa tenue.

Il ôta sa blouse.

— A cette heure ?

— Vous êtes bien dehors…

Il lui prit le bras et la conduisit au salon.

— Installez-vous.

— J'ai trop froid, dit-elle.

Elle battit des paumes sur ses épaules.

— Vous n'avez donc pas de charbon ?

— Pas de charbon, pas de café, une très vieille bouteille de slibovice, trois cigarettes et un peu d'eau chaude.

— Va pour l'eau chaude, dit-elle. J'ai quelques brindilles de thé. Nous partagerons.

Il se campa face à sa visiteuse, bras croisés, jambes légèrement écartées.

— Je vous trouve rayonnante, et déjà je suis subjugué…

— Cela change de la première fois, coupa-t-elle.

— Mais vous étiez si petite ! Treize ans !

— J'ai toujours été très en avance pour mon âge.

— Je n'en ai jamais douté ! Pas même cette première fois ! Mais seul votre poney Bismarck vous intéressait. Les hommes…

— Vous aviez choisi la compagnie de ma mère !

— Si peu, se défendit-il.

— Il paraît que vous lui faisiez payer vos baisers…

Il se gratta le sommet du crâne.

— Quatre mille six cent vingt-six francs et quarante-huit centimes… N'était-ce pas un peu surévalué ?

— Mon loyer était très cher, s'excusa Boro. Et j'avais quelques termes de retard.

Elle le toisa, il se sentit déshabillé. Elle afficha une grimace un peu morveuse.

— Je ne crois pas que je donnerais autant.

Il fit un pas vers elle. Elle claqua la langue contre son palais.

— Nous sommes en guerre. C'est un jour sans.

— Vous êtes devenue si jolie…

— On me le dit.

— Ce n'est pas une raison.

— Cela me permet de choisir.

Elle esquiva gracieusement la main qui cherchait son épaule.

— Ma mère avait un siècle de plus que vous, il me semble ?

— Dans ces affaires-là, je n'y connais rien en calcul mental…

— Pas moi. Sauf erreur, vous me précédez de dix années.

— Je ne sais pas compter, répéta Boro. Et puis, s'agirait-il d'une vengeance ?

— Petites représailles, rien de plus. M'en voudrez-vous si je défends l'esprit de famille ?

Avant qu'il eût pu répondre, elle s'était approchée, avait saisi son cou dans sa main glacée. Ses lèvres cherchèrent les siennes. Une langue chaude pénétra dans sa bouche. Elle l'embrassa avec un appétit qui le laissa sur sa faim. Car lorsqu'elle se fut éloignée, elle refusa qu'il l'attirât de nouveau. Lui restaient seulement un sillage délicieusement parfumé et un goût merveilleux dans la bouche.

— Puis-je visiter ? demanda Vanessa d'Abrantès en se tournant vers l'entrée.

— A condition de commencer par la chambre.

— Nous ne commencerons ni ne finirons par là.

J'ai quelque chose à vous dire.

— Je l'ai rapidement supposé.

— Mais, d'abord, le thé, je vous prie.

Elle le suivit à la cuisine. Il gratta une allumette au-dessus du gaz. Une flamme amaigrie s'échappa du bec et grimpa de quelque deux bons centimètres, puis redescendit bientôt à un niveau plus raisonnable. Boro posa une casserole d'eau sur le feu.

— Avez-vous de quoi faire infuser ?

Il présenta une théière en terre cuite. Elle y fit tomber quelques feuilles de thé déballées d'une enveloppe. Il s'extasia :

— Vous avez de sacrées richesses !

— Pas moi, dit-elle. Mes parents. Moi, je ne suis qu'une lycéenne qui s'ennuie à Janson-de-Sailly.

— Et votre mère ?

— Figurez-vous qu'elle file l'amour parfait avec un homme que vous méprisez absolument, et je vous donne raison sur ce point. Car cet homme est un assez sale personnage.

— Qui est-il ? s'enquit poliment Boro.

— Mon père.

L'eau tardait à frémir. Faute de puissance, la flamme s'essoufflait. Boro observait la scène avec recul. Elle ne manquait pas de piment. Il était là, à préparer une tasse de thé au côté de la fille d'une femme qui l'avait beaucoup aimé et d'un homme, le marquis d'Abrantès, qu'il avait pour ainsi dire combattu les armes à la main aux premiers jours de la guerre d'Espagne. Un espion cagoulard pronazi[2].

— Savez-vous, dit-il à Vanessa, que votre mère m'a aidé à démasquer son mari alors qu'il trahissait sur la ligne Maginot ?

— Je crois même que ce n'est pas tout.

— Je l'ai poursuivi jusqu'en Allemagne.

— Aujourd'hui, vous iriez à Vichy… C'est là qu'il a fait son nid.

— Son miel, je suppose, rectifia Boro.

— Vous ne croyez pas si bien dire… Grâce à lui, je ne meurs pas de faim. Chaque fois qu'il vient à Paris, il m'apporte de quoi grossir.

— C'est une manie chez ces gens-là, grommela Boro.

Il méprisait les personnages officiels, Pierre Laval en tête, qui passaient la ligne de démarcation leurs coffres et leurs valises remplis de ravitaillement. Il n'y avait pas de pain, pas de viande, pas de beurre, pas de sucre, mais ceux qui avaient contribué à piller les garde-manger et les richesses du pays, livrant à l'Allemagne ses matières premières, ceux-là s'engraissaient à plaisir. Le marquis d'Abrantès comme les autres.

Boro posa deux tasses sur un plateau. Il versa

l'eau sur les feuilles de thé.

— Oublions votre père, dit-il. Cela vous mettrait dans une position fâcheuse.

— Mais pas du tout ! s'exclama la jeune fille. J'aime qu'on en dise du mal ! J'ai moi-même commencé si tard !

Ils revinrent dans le salon. La table basse accueillit sa première invitée depuis des lustres. Boro se posa sur un coussin et Vanessa sur un autre, à distance. Elle versa le thé, goûta, fit la grimace.

— Tiède, sans sucre et sans goût.

— Vous allez parfois visiter vos parents ? interrogea Boro.

— Seulement pour passer la ligne de démarcation.

La jeune fille sourit et bougea le visage avec exaltation.

— C'est une impression unique. Quelque chose de tout à fait palpitant… Vous ne savez jamais si vos voisins ont des faux papiers, si le train s'arrêtera une, deux ou trois heures, s'il y aura des arrestations…

— Cessez ! intima Boro.

— Mais pourquoi donc ?

Elle s'approcha de lui et glissa deux doigts le long de sa joue.

— Pourquoi ne pas jouer avec ce qui nous est imposé ?

Il rejeta sa main.

— Vous me plaisez, murmura-t-elle. C'est quand vous vous refusez que vous êtes le plus adorable !

Il se leva. En cet instant, elle ressemblait à sa mère. Une enfant gâtée de l'avenue Foch. Une princesse se mêlant à la fange pour y chercher l'ivresse.

— Un jour, vous devriez m'accompagner. Vous comprendriez la fascination qu'exerce le danger… Il est…

Elle cherchait ses mots.

— … Il est comme le regard d'un loup… Voilà, un loup. Dans l'ombre, tapi, prêt à bondir sur vous. Chaque fois, le passage de la ligne me procure cette impression… Je me sens comme un gibier…

— Et en quoi seriez-vous gibier, mademoiselle d'Abrantès ? questionna froidement Boro.

Il se tenait appuyé contre la porte, dans son dos. Elle se tourna vers lui. D'un mouvement souple, elle se leva.

— Je crois que je pourrais vous aimer, dit-elle dans un brusque élan.

Elle l'observa avec gourmandise.

— Pas comme ma mère… Ma mère est une mangeuse d'hommes. Elle croque, elle change, elle

change, elle croque…

— Comme le loup, répliqua Boro.

— Peut-être. Moi, je tiens plutôt du gibier. Par exemple, lorsque je passe la ligne, j'ai toujours peur. Du loup, précisément.

— Pourquoi auriez-vous peur du loup ?

— Mais je vous l'ai dit : parce que je pourrais être son gibier.

— En quel honneur ?

— En l'honneur des responsabilités qui sont les miennes, dit-elle avec une certaine gravité.

Elle hocha la tête.

— Je ne vais pas chez mes parents pour mon plaisir ou pour la seule excitation que me procure le passage de la ligne de démarcation. Souvent, je transporte des choses…

— Quelles choses ? s'enquit Boro.

— Par exemple, vous.

Il marqua un temps de surprise.

— Oui, vous, redit-elle. Je suis venue vous chercher. Pour vous emmener quelque part.

— À Vichy ?

Elle émit un petit rire cristallin.

— Non. Beaucoup plus près.

— Je devrais vous suivre ?

— J'y compte bien, répliqua-t-elle.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que nous avons besoin de vous. De vous et de vos photos.

Blèmia Borowicz croisa les mains devant lui.

— Je dois mettre une cravate ?

— S'il vous plaît.

Les étudiants et le Soldat inconnu

Elle passa devant lui lorsqu'il ouvrit la porte. Il sembla à Boro qu'une silhouette disparaissait dans les escaliers, fuyant devant eux. Il voulut s'élancer. Vanessa d'Abrantès le retint par la ceinture de son manteau.

— Ne le pourchassez pas, dit-elle. Il m'a suivie jusqu'à chez vous.

Le reporter se dégagea et lui attrapa le bras.

— Etes-vous inconsciente ?

— Peut-être, peut-être pas…

Elle le narguait d'un sourire épouvantablement tentateur. Il glissa son stick sous le bras droit, s'amarra à la rampe de la main gauche, hissa une fesse sur la balustrade et se laissa glisser de degré en degré. Il virevoltait, son manteau formant corolle derrière lui, la main droite levée pour assurer son équilibre.

Il était irrésistible.

Vanessa dévala les escaliers, incapable pourtant de le dépasser. Il arriva le premier au rez-de-chaussée, sauta sur sa jambe valide et se projeta, genou fléchi, avant de se redresser et de filer dans le passage. Elle le suivit, étouffée dans son fou rire. Elle le vit cavaler d'un côté, revenir de l'autre, stopper enfin devant elle, la lippe mauvaise, scandalisé par son hilarité.

— Où est-il ? Depuis quand est-il derrière vous ?

— Des lustres.

— Que vous veut-il ?

— Il me protège.

— Il vous surveille, vous voulez dire !

Elle ne parvenait pas à recouvrer son sérieux. Il était si drôle sur sa rampe d'escalier ! Si bizarre quand il se mettait à courir ! Si séduisant lorsque la colère fonçait encore la couleur de sa peau !

— Je crois bien que je vais vous aimer, dit-elle. Vous aimer pour de bon.

— Un autre jour.

— Mais je suis très sérieuse !

— Moi aussi, répliqua-t-il. Savez-vous de quel côté il est parti ?

— Derrière vous.

Il se retourna. Au bout du passage, une Peugeot

402 attendait sous les arbres. Elle était reconnaissable à ses six glaces latérales et à ses phares enchâssés dans la grille de la calandre. Un homme se tenait devant la portière arrière. Celle-ci était ouverte.

— Est-ce lui ? demanda Boro. Le reconnaissez-vous ?

— Le plus parfaitement du monde.

— Allons-y, fit le reporter.

Il marcha, la canne dressée. Vanessa d'Abrantès allait à son côté.

— Vous me faites penser à Don Quichotte.

— Parce que vous seriez Sancho ?

Elle se planta devant lui, l'arrêtant d'un poing tendu vers sa poitrine.

— Une Peugeot n'est pas un moulin, et cet homme est mon ami.

Il s'arrêta net.

— Expliquez-vous.

— Il s'appelle Marcel-Jérémie, il conduit la voiture et veille sur moi. Ordre de mon père.

Boro observa l'athlète qui les attendait auprès de la 402. Il avait la gueule triangulaire, les pommettes en gants de boxe, mesurait dans les trois petits mètres et semblait peser aussi lourd que l'automobile.

— Je connais les sbires de votre père, maugréa Boro. J'en ai estourbi quelques-uns, naguère… Si celui-ci vaut les autres, son compte est bon.

— Je vous ai dit qu'il était mon ami, répliqua Vanessa. Il me suit partout, c'est un principe. A part ce petit désagrément, il me rend mille services.

Elle marcha vers la Peugeot. Le chauffeur ouvrit grand la portière. Elle s'installa. Le reporter s'assit à son côté. Marcel-Jérémie rejoignit le volant.

— Où m'emmenez-vous ?

— Une question, d'abord.

— Simple, s'il vous plaît.

— Pouvez-vous me dire, ou me redire, d'où vous vient cet appendice merveilleux… Votre canne ?

— De ma jambe.

— Et votre jambe ?

— Je suis né avec.

— Vous claudiquiez à la naissance ?

— Je marchais à cinq pattes. La canne faisait la dernière. J'ai attrapé ça justement sur une rampe d'escalier tandis que ma mère glissait sur le ventre.

— Et où vous trouviez-vous ?

— Précisément dans le ventre qui glissait sur la rampe… Ma mère fuyait un violeur potentiel. Je l'ai aidée à s'échapper en la guidant sur la rampe. Je

suis un boiteux intra-utérin.

— Ah ! fit Vanessa.

— Où allons-nous ? répéta Boro.

La jeune fille tendit les jambes devant elle et se laissa aller sur le siège de velours.

— À une manifestation.

— Vous voulez rire ?

— La période s'y prête-t-elle ?

La 402 s'ébranla doucement. Elle ne roulait ni à l'alcool ni au gazogène. Sur le pare-brise, un « SP » en lettres grasses barré d'une diagonale rouge indiquait que la voiture bénéficiait de l'autorisation accordée aux industriels et aux commerçants qui contribuaient à la reprise de la vie économique. Par-devers lui, Boro se posa deux questions : grâce à quel privilège le marquis d'Abrantès avait-il le droit de rouler, et de rouler à l'essence ? À quel concours de circonstances devait-il de se trouver lui-même

dans une automobile appartenant à l'un de ses ennemis mortels, au côté de sa fille, laquelle venait de lui déclarer quelque chose qui ressemblait à une flamme ?

— A quelle sorte de manifestation m'emmenez-vous ? demanda-t-il alors que la voiture descendait vers Montparnasse.

— Lisez, répondit Vanessa d'Abrantès.

Elle lui tendit une pile de journaux datant de la veille : *Le Petit Parisien, L'Œuvre, Le Matin* et *Paris-Soir.* Ils étaient tous ouverts à la même page, celle où les rédactions publiaient le communiqué de la préfecture de police indiquant que ce 11 novembre 1940 ne serait pas jour chômé et que toute cérémonie de commémoration était interdite.

— Maintenant, voyez cela, poursuivit Vanessa.

Elle lui tendit un morceau de papier plié en quatre. Boro l'ouvrit. Il était de la taille d'un bristol. C'était un tract :

ÉTUDIANT DE FRANCE !

Le 11 novembre est resté pour toi un jour de fête nationale. Malgré l'ordre des autorités opprimantes, il sera jour de recueillement. Tu iras honorer le Soldat inconnu à 17 h 30. Tu n'assisteras à aucun cours. Le 11 novembre 1918 fut le jour d'une grande victoire. Le 11 novembre 1940 sera le signal d'une plus grande encore. Tous les étudiants sont solidaires pour que

VIVE LA FRANCE !

Recopie ces lignes et diffuse-les.

Mécaniquement, Boro consulta sa montre : il était seize heures.

— Nous avons le temps, dit-il simplement.

Il sortit son Leica d'une des poches de son raglan, quelques rouleaux de pellicule d'une autre. Il ouvrit le dos de l'appareil et le chargea.

— Comment avez-vous eu cela ? demanda-t-il.

— Dans la cour de Janson. On me l'a glissé dans la main en me demandant de faire passer.

— C'est un rassemblement d'étudiants ?

— De lycéens. Je crois que ce sont les élèves de première de Janson-de-Sailly qui sont à l'origine de cela.

Elle ajouta rêveusement :

— La première manifestation contre l'occupant. Rendez-vous compte, Blèmia !

Jamais encore elle ne l'avait appelé par son

prénom.

— Où nous conduit votre Marcel-Jérémie ?

— A l'Étoile, bien sûr !

— A Janson-de-Sailly, rectifia Boro. Dites-lui de passer par le bas des Champs-Elysées et de remonter lentement vers l'avenue Victor-Hugo.

Il éprouvait une sensation des plus étrange face au concours de circonstances initial qui prenait un tour tout à fait incroyable : la fille du marquis d'Abrantès était venue le chercher pour qu'il l'accompagnât à cette manifestation que son père eût maudite.

— Je crois que vous ressemblez davantage à votre mère qu'à monsieur le marquis, lâcha-t-il.

— Prouvez-le, minauda-t-elle en s'approchant de lui.

— Ce n'est pas le moment, dit-il, et moins encore le lieu.

Le reporter prenait désormais le dessus. Vanessa le comprit, qui s'appuya à la custode de la voiture pour voir opérer ce photographe de légende, adoré par sa mère, haï par son père, pour qui elle éprouvait une inclination grandissante. Au fond de sa poche, sa main serrait un mouchoir en batiste qu'il lui avait prêté lorsqu'elle n'était qu'une petite fille en pleurs. Elle l'avait conservé religieusement tout au long de ces années, se promettant de le lui rendre le jour où elle se saurait une grande personne.

Tandis que la Peugeot s'apprêtait à aborder la place de la Concorde, Vanessa d'Abrantès se posait une question toute simple : avait-elle enfin atteint l'âge des déraisons ?

Courageuse jeunesse

Il y avait des bicyclettes sur les Champs-Elysées. Des omnibus à gazogène. Des fiacres. Des chars à bancs. Des voitures attelées chargées de foin jusqu'à la gueule. Au-delà de la place de la Concorde, un troupeau de vaches coupait l'avenue, marchant vers les abattoirs. Un agent avait stoppé la circulation pour laisser passer le cortège de bovins.

Planté derrière la vitre de la Peugeot, Blèmia

photographiait. Scènes de l'Occupation, Paris, novembre 1940… L'agent avait levé son bâton blanc. Derrière, de part et d'autre de la voiture, patientaient trois bicyclettes dont l'une tractait une remorque fermée. Une charrette à bras soutenue par un homme seul. Trois ouvriers portant une échelle. Une conduite intérieure Citroën. Un side-car à pédales monté sur roues.

L'agent abaissa son bâton blanc. La Peugeot démarra. Boro quitta la fenêtre latérale pour la lunette arrière.

— Ralentissez ! ordonna-t-il au chauffeur comme ils approchaient de la statue de Clemenceau.

La carte de visite géante avait disparu. Mais les fleurs étaient plus nombreuses qu'au petit matin. Un cordon de policiers faisait circuler les badauds.

— Roulez, fit Boro.

Il retrouva sa place sur la banquette.

— Vous m'apprendrez à photographier ?

demanda la jeune d'Abrantès.

Boro ne répondit pas. Il était occupé à glisser un nouveau rouleau dans l'appareil.

La Peugeot contourna la place de l'Étoile et descendit par l'avenue Victor-Hugo. Aux abords de la rue de Longchamp, les passants se faisaient plus nombreux. Tous étaient très jeunes. Ils allaient lentement, par groupes de deux ou trois. Ils se croisaient, faisaient demi-tour, échangeaient quelques mots. Blèmia en photographia certains, de loin pour que les visages n'apparaissent pas. Puis la 402 fut devant Janson-de-Sailly. Un fort contingent d'adolescents stationnaient devant le lycée. Ils observaient en direction de la place de l'Étoile. Beaucoup consultaient leur montre. Vanessa était ravie : il y avait foule. Elle pria le chauffeur de s'arrêter. Marcel-Jérémie demanda s'il devait revenir chercher la demoiselle. La petite d'Abrantès répondit qu'elle rentrerait seule. Elle ouvrit la portière et tendit la main à Boro.

— Venez. Nous irons ensemble.

Mais le reporter était déjà descendu de son côté. Il fouillait la foule des lycéens, Leica en main. A travers les bribes de conversations qu'il percevait, il comprit que l'assistance était composée d'élèves de première et de terminale, d'étudiants de math élem et de philo. Condorcet, Carnot, Buffon et Henri-IV étaient attendus un peu plus tard autour de l'Arc de triomphe. Les jeunes qui se trouvaient là — une ou deux centaines, estima Boro — n'avaient pas plus de vingt ans. Ils patientaient dans le silence. Les visages étaient tendus. Cependant, au-delà de l'inquiétude immédiatement perceptible, se dégageait de cet essaim courageux l'impression d'une énergie considérable, affleurant, prête à jaillir. C'était cela que fixait Blèmia. Il avait renoncé à laisser les visages dans l'ombre. La qualité du reportage tenait aux expressions de ces très jeunes gens tout juste sortis de l'enfance. Le reporter passait des uns aux autres, la canne accrochée au poignet, lançant ce sourire si particulier, mélange d'excuses, de remerciements anticipés et aussi d'injonctions à ceux qu'il s'apprêtait à portraiturer. Et nul ne l'empêchait, chacun ayant compris qu'à cette

heure et en ce lieu, seuls les amis avaient été convoqués. Boro avait oublié Vanessa d'Abrantès. Il ne se demandait même pas ce que deviendrait son travail. Il était tout à sa tâche.

Une jeune fille le bouscula, qui lui dit :

— Photographiez-moi. Je veux qu'on sache que j'étais ici ce jour-là.

Elle était ravissante. Ingénue. Avec un sourire d'une folle générosité, le regard clair, une incroyable vivacité dans les gestes.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Boro.

— Léa, de Fénelon. Je suis en classe de terminale.

Il pressa le déclencheur du Leica. Une fois, deux fois. La lycéenne lui lança un baiser et dit :

— Il faut que j'aille ailleurs.

Elle était déjà partie.

Boro se dégagea des troupes dans l'attente et remonta d'une centaine de mètres. Peu à peu, les rangs se mettaient en ordre. Des profondeurs de Janson-de-Sailly, on avait apporté des hampes que les lycéens se passaient en silence. Lorsqu'elles atteignirent la tête du cortège, on les dénoua, on les hissa, et bientôt claquèrent au vent d'automne trois drapeaux tricolores. Aussitôt, la manifestation s'ébranla.

Boro traversa. Il impressionna un premier rouleau. Il s'appuya à un tronc d'arbre pour recharger l'appareil. Puis, délaissant les jeunes gens, il fila par les rues adjacentes en direction des Champs-Elysées.

Là aussi, des groupes s'étaient formés. Ils marchaient vers l'Étoile, distants les uns des autres. Ils étaient très repérables, les vélos, les voitures attelées et les autos s'étant faits plus rares. La rue sentait le crottin : sa nouvelle odeur depuis que les chevaux avaient retrouvé leur place sur le pavé.

Boro suivit les lycéens parisiens. Ils semblaient peu nombreux sur l'immense avenue. Mais, de tous les côtés, de Kléber, de Friedland, de Wagram, d'autres groupes montaient aussi.

Les premiers cris fusèrent à dix-sept heures. Ce ne fut d'abord qu'un slogan jeté maladroitement par deux jeunes filles, l'une blonde, l'autre brune, que Boro cadra presque à bout portant à l'instant où elles lançaient : *Vive la France !*

Ce fut comme un signal. Les groupes les plus proches reprirent l'appel. Il se répandit comme une clameur. Et tous les lycéens, tous les étudiants se rejoignirent.

Boro se mêla à eux. Il logea son Leica dans la poche du raglan et reprit lui aussi les slogans lancés par ses voisins : *Vive la liberté ! À bas Pétain ! Vive de Gaulle ! Mort à Hitler !* Et tous ces cris, *La Marseillaise, Le Chant du départ,* furent poussés, tonnés, clamés par ceux qui, à leur tour, arrivaient sur l'esplanade.

Les troupes de Janson-de-Sailly débouchèrent de l'avenue Victor-Hugo, drapeaux tricolores en tête de cortège. Elles grossirent et unifièrent les groupes venus de partout. Un millier d'adolescents se mirent à tourner autour de la place de l'Etoile dans le sens inverse à celui des aiguilles d'une montre. Soudain, Paris avait comme un air de fête.

Boro avait repris son Leica. Il aperçut Vanessa d'Abrantès. Il la photographia d'assez loin. Elle avait la bouche déformée par le cri qu'elle poussait à cet instant-là. Son regard brillait d'une allégresse que tous partageaient. On eût dit une libération. Les expressions étaient joyeuses, les voix claires, les mains tendues en V. Il y avait aussi de la fureur ici et là, le désir de s'époumoner le plus largement, le plus longuement possible avant l'arrivée des flics et des soldats.

C'est Boro, probablement, qui les vit le premier. Il était redescendu sur l'avenue des Champs-Elysées pour photographier la manifestation dans une perspective plus large. Aucun étudiant ne remontait

plus depuis la place de la Concorde. Mais des voitures, des camions, des engins blindés.

Boro revint en courant. Il n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche pour prévenir : une détonation claqua plus bas. Il y en eut bientôt une deuxième, une troisième, un chapelet. Les cris redoublèrent : *Vive la liberté !* Aux salves suivantes, les manifestants refluèrent sur les artères alentour. D'autres véhicules débouchèrent sur la place. Leica au visage, Boro les vit attaquer en zigzag, fonçant vers les adolescents. Des soldats sautèrent en grappes par-dessus les ridelles des camions. Ils chargèrent, crosses et matraques en avant. Les slogans des patriotes furent bientôt ensevelis sous les ordres beuglés en allemand par ces soldats bottés, casqués, armés, qui donnaient la chasse à la jeunesse parisienne. Sur la place de l'Étoile, des *Marseillaise* entrecoupées de cris répondaient au cliquetis des armes. Car d'autres soldats ajustaient maintenant de longs canons oblongs et noirs sur des trépieds bas. Ils se couchèrent sur le sol et commencèrent à balayer la chaussée à la mitrail-

leuse. Boro se réfugia sous un porche. Photo, photo. Les manifestants s'égaillèrent comme des colombes. Quelques-uns furent empoignés et jetés dans les camions. L'un d'eux fut atteint par une balle au moment où deux vert-de-gris le hissaient sur une plate-forme. Ils le montèrent quand même.

Boro avait la haine. Il rechargeait son Leica, armait, déclenchait, armait… C'était son combat à lui que de fixer sur gélatine ces preuves pour mémoire. Les Allemands tirant sur les derniers jeunes gens qui tentaient encore de se regrouper. Les coups de crosse, de matraque, les poings dans les reins, les balles blessant, tuant peut-être…

Le reporter quitta le porche sous lequel il s'était abrité. Il courut, rasant les façades. Il comptait quitter l'avenue de biais et disparaître dans les rues adjacentes. Mais il comprit rapidement qu'il n'en aurait pas le temps. Sa jambe folle ne l'entraînait pas assez vite. Sur sa droite, trois nazis cavalaient vers lui. Blèmia pesa sur sa canne, maudit sa patte malade et, en un réflexe aussitôt abandonné, fit

face à ses assaillants, jonc dressé. Il l'abaissa lorsque, s'étant retourné pour prendre appui contre un mur, il vit un jeune homme qui remontait, coudes au corps, pour fuir dans sa direction. En un geste incroyablement rapide, le reporter sortit ses rouleaux de pellicule. Il se jeta sur sa gauche et bloqua le fugitif. Les Allemands étaient à six mètres. Boro tendit les cylindres à l'étudiant et hurla :

— Gardez-les !

Il perçut une lueur de panique dans le regard de l'inconnu.

— Gardez-les pour plus tard ! répéta Blèmia. L'autre prit les rouleaux.

Le reporter se tourna vers les Allemands, dégageant le chemin de fuite du jeune homme. Il leva les bras, comme s'il était au spectacle.

— Vous ne courez pas très vite ! fit-il remarquer.

Il fut saisi aux épaules. L'étudiant avait décampé. Par-devers lui, Boro poussa un soupir de

soulagement : ses photos étaient à l'abri.

Croyait-il.

Le retour du Choucas

À l'instant où Blèmia Borowicz était embarqué manu militari par la force occupante, un homme qui lui ressemblait étrangement remontait la rue du Four. Nulle canne ne rythmait sa marche, mais la silhouette, la stature, et même le visage et la matité de la peau créaient si bien l'illusion qu'il arrivait souvent à Béla Prakash de remplacer son ami. Il existait comme une gémellité entre eux deux : ils étaient l'un et l'autre d'origine hongroise, reporters photographes et fondateurs de l'agence Alpha-

Press. Ils avaient participé à mille fêtes communes, en avaient partagé tous les dangers, quelques amours, la dive bouteille et une passion pour le plus petit appareil du monde, un 24 X 36 leste et capable de miracles : le Leica.

Béla Prakash avait perdu le sien à la guerre. Le reste lui avait été pris durant les cinq mois de captivité qu'il venait de passer en Allemagne.

Il arrivait. Il était passé chez lui. Il n'avait plus de chez lui. L'appartement qu'il occupait jusqu'à son départ avait été dévasté en son absence. Portes béantes, mobilier enfui, garde-robe disparue, plus un disque, plus un livre, pas un seul souvenir. Dans l'escalier, il avait croisé le propriétaire qui ne savait rien, sauf qu'il comptait revendre l'appartement, lequel n'était donc plus à louer, bien le bonjour monsieur.

Le Choucas de Budapest avait questionné la concierge. L'explication était des plus rationnelle par ces temps sinistrés : Prakash, ça faisait étranger. Un peu juif, même. Bâtard, de toute façon.

Les locataires de l'immeuble avaient décidé d'agrémenter leurs intérieurs avec les richesses du disparu. N'était-ce pas compréhensible ?

Le Choucas avait tourné les talons : il était en trop mauvaise posture pour discuter.

Un sourire lui vint lorsque son regard embrassa la plaque de cuivre qui ornait la façade de l'immeuble : *Agence Alpha-Press, quatrième étage, escalier au fond de la cour.* Il franchit le porche, traversa la cour pavée avec un indicible sentiment de bien-être, et emprunta l'escalier. Il posa la main avec délice sur la rampe, ferma les yeux et gravit ainsi les quatre étages, pariant que son pied reconnaîtrait chaque creux, chaque bosse des marches conduisant à l'agence.

Son pied reconnut.

Le Choucas poussa la porte d'Alpha-Press. Le Blount lui sourit de son sifflement habituel, qui rappelait l'expiration d'un poumon crevé. Et Prakash se retrouva à l'orée d'un monde que ses deux amis

hongrois et lui-même avaient créé cinq ans auparavant.

Mais le monde avait changé. En une seconde, le reporter perçut l'ampleur des bouleversements. Jadis, tout ici n'était que bruit, mouvement, exclamations. On appelait de Londres, on rappelait New York, on câblait à Bombay, les journalistes arrivaient, d'autres filaient au Bourget, il fallait traduire une dépêche, retrouver un négatif, foncer en conférence… Les couloirs étaient fréquentés comme des routes nationales, on doublait en dérapage sur le parquet ciré, on se perdait dans les entrelacs des couloirs, du côté du labo, de la salle de rédaction, du bureau des fondateurs… Aujourd'hui, tout n'était que tristesse et saleté. Grisaille et pauvreté.

Dans l'entrée, une lampe à l'éclairage glauque jaunissait le standard où, a la place de la joyeuse Angela Pitchetti, officiait une femme entre deux âges à l'allure sévère que Prakash ne connaissait pas. Les téléphones ne sonnaient pas. Les couloirs

étaient déserts. On n'entendait aucune voix, on ne percevait aucun mouvement. Pour la première fois depuis 1935, le Choucas remarquait des détails qu'il n'avait pas notés auparavant, pris par le temps et l'excitation : le parquet était très vieux, les murs avaient besoin d'une couche de maquillage, il faudrait aussi changer le globe des lampes…

La femme installée au standard entretenait une conversation animée avec un jeune homme qui avait déposé devant elle quelques rouleaux de pellicule. Elle voulait savoir de quoi il s'agissait, si le monsieur était l'auteur des clichés, pour quelle raison il s'était adressé à l'agence Alpha-Press.

— Un inconnu me les a donnés il y a une heure à peine ! s'écriait le jeune homme. Et votre adresse est inscrite sur les rouleaux. Lisez vous-même !

Béla Prakash s'approcha du comptoir et, d'un revers de main, attrapa les pellicules. Comme tous ceux qu'utilisaient les reporters de l'agence, les rouleaux étaient frappés aux armes d'Alpha-Press, 6, rue du Four, Paris Vie.

— Merci, monsieur, fit le visiteur.

— Rendez-moi ça ! s'exclama la dame patronnesse en essayant de reprendre les films des mains de Prakash.

Celui-ci eût souhaité questionner le jeune homme, tant son apparence était surprenante : il était tout de traviole ; la cravate, la chemise, le costume étaient mal portés, comme si une longue course ou une altercation avaient défait une mise convenable ; il roulait des yeux effrayés et paraissait incroyablement pressé. Au reste, sitôt que le Choucas se fut emparé des rouleaux de pellicule, il courut à la porte, fit cruellement chuinter le Blount et disparut.

— Rendez-moi ces photos ! s'exclama la dame du standard en fixant Béla Prakash.

Elle portait une blouse, une robe, un chignon et la mine grises.

— Qui êtes-vous ? demanda le Hongrois. Où est

Angela Pitchetti ?

— Partie ce matin tout juste. Je la remplace au pied levé.

La dame montra de fières dents.

— Je suis la sœur du nouveau boss.

— Le nouveau boss ? s'exclama Prakash. Tiens donc ! Racontez-moi un peu ça !

— C'est monsieur Bertuche, le patron.

— Depuis quand ?

— On pourrait dire toujours. Mais mon frère n'a jamais su faire reconnaître ses talents.

— C'est un homme discret, grinça Béla Prakash.

— Méritant !

— Tout dépend du point de vue, repartit le Hongrois.

Il ajouta, la lippe ironique :

— Il n'a sans doute pas encore eu le temps de vous apprendre que la base du métier de journaliste, de reporter ou de photographe, consiste à tout prendre.

Il fit jouer les rouleaux dans sa main :

— Ça, on développe, et on voit après.

Il se dirigea vers le couloir. La gardienne du nouveau temple le rattrapa d'un son guttural, puissant et désagréable :

— Où allez-vous ? Qui êtes-vous ?

Il revint vers le desk du comptoir.

— Je vais dans mon bureau… Figurez-vous, chère madame, que je suis le propriétaire en titre et en droit de cette agence.

Elle le considérait maintenant avec un dégoût qui ne s'expliquait pas seulement par sa mine — même

s'il portait un costume élimé, une chemise terne, des godillots fendus, s'il n'était pas rasé et s'il sentait l'humide.

— Je vais prévenir, grogna la personne.

— Pas besoin, fit Prakash. Je connais le chemin.

Il s'enfonça dans le couloir. Les portes des labos étaient closes. Derrière lui, la standardiste glapissait, lui ordonnant de revenir, de demander un rendez-vous, de rendre les pellicules…

Une lumière perçait à travers le verre dépoli du bureau qu'il partageait avec Blèmia. Prakash sourit. Il s'arrêta devant le battant et, par jeu, fit un geste dont il n'avait jamais usé en ce lieu : il frappa à la porte. Au moment où il s'apprêtait à tourner la poignée, une voix le cueillit à l'oreille :

— Un moment !

Il ne reconnut pas le timbre de Boro. Ni ses manières : jadis, la porte du bureau était ouverte à tous. Il la poussa.

— Faites-vous annoncer ! hurla une voix qu'il identifia dès l'instant où l'ordre fut prononcé.

Mais, en une seconde, le visage de Bertuche perdit la rougeur qui avait accompagné l'éructation. Lorsqu'il prit conscience de l'identité du visiteur, son teint vira au blanchâtre, à la trouille, à l'indigne. Diaphragme, copie conforme, joua des mêmes couleurs et des mêmes expressions.

Prakash referma la porte sur lui. Il s'approcha du bureau. L'ancien responsable des archives faisait face à l'ancien responsable du labo. Ils étaient assis de part et d'autre de la table, les jambes posées sur le plateau. Aux places et dans les positions qui étaient celles de Blèmia Borowicz et de Béla Prakash.

Un jeune homme que le Hongrois n'avait jamais vu dans les murs d'Alpha-Press s'employait à déposer les anciennes photographies accrochées aux murs pour les remplacer par de nouvelles.

Le Choucas abandonna les quatre rouleaux de

pellicule sur un coin du bureau et dit négligemment :

— Alors ? Les gros ont pris le pouvoir ?

Bertuche, cent kilos, Diaphragme, cent dix, dégagèrent leurs jambes et retrouvèrent la position assise. Cela leur offrait une dignité plus conforme au costume trois pièces, cravate et pochette assorties, que tous deux arboraient dans une tentative désespérée d'élégance.

— J'aime les gros, figurez-vous, poursuivit Prakash en regardant les murs. D'ailleurs, je vous l'ai montré. Et Boro aussi. C'est grâce à nous que vous avez quitté les coulisses pour faire du reportage. Je me trompe ?

— Pas du tout, monsieur Prakash, minauda Diaphragme. Mais ce n'est pas nous qui…

Il s'interrompit.

— … qui avons choisi, compléta son compère en chouinant.

— Je m'en doute bien, le rassura le Choucas de Budapest.

S'il avait disposé de la canne de Blèmia, il l'eût pointée vers les photos que le jeune inconnu punaisait sur les murs.

— C'est vous qui avez pris cela ?

— Au Leica ! sourit Bertuche.

— Le Voïgtlander, c'est fini ?

— Assurément ! Trop gros, trop lourd…

— Dommage, coupa Prakash. Vous vous en sortiez mieux qu'au 24 X 36.

Il s'approcha des clichés. Quatre petites filles pagayaient maladroitement sur un canot pneumatique.

— Manque de profondeur de champ. Et l'image a du flou…

Une centaine de bicyclettes stationnaient en files

multiples devant un grand magasin.

— Là encore… On ne vous a jamais appris à fermer pour voir plus loin ?

— Bien sûr, expliqua Diaphragme… Mais j'ai voulu donner un effet… comment dire… un effet de style !

— Pour l'effet, c'est garanti. Le style est saisissant… Et ça ? Il s'arrêta devant une cuve hydraulique découverte en plongée.

— Une image, marmonna Bertuche.

— Parfait ! Bien meilleure que cette batterie d'accumulateurs au plomb ! D'un grand intérêt journalistique !

Il posa le doigt sur une petite machine avec prise électrique.

— De quoi s'agit-il ?

— Ozonair, expliqua Bertuche. C'est une publicité

pour un générateur électrique d'oxygène et d'ozone.

— La réclame nous permettra de faire tourner l'agence, crâna Diaphragme.

— Parce que c'est vous qui comptez faire tourner l'agence ?

— On peut le dire, fit Bertuche.

— Et Boro ?

— Boro ne travaille plus. Ce matin même, il a mis la clé sous la porte.

— Germaine ?

— La Fiffre a suivi son cher patron. Pitchetti leur a emboîté le pas. Nous n'avons rien pu faire pour les retenir.

Prakash revint vers le bureau. Il posa ses deux mains sur les épaules de Bertuche et referma les doigts.

— Vous croyez sincèrement que votre réclame,

vos photos sans talent et sans intérêt valent celles que vous avez enlevées pour y mettre vos stupidités ? Vous rappelez-vous les clichés qui étaient sur ces murs ?

Ses phalanges cherchaient les os sous la graisse. A chaque pression, Bertuche tressaillait.

— L'Espagne ! Hitler chez Hoffmann ! Le Front populaire ! L'Ethiopie ! L'Anschluss !

L'ancien chef des archives poussa un petit cri. Béla ne l'entendit pas. Il serra encore.

— Vous volez l'image de l'agence ! Vous usurpez une réputation que vous êtes en train de détruire ! Vous n'avez aucun droit à être là !

Diaphragme leva un doigt :

— Minute, monsieur Prakash…

Le Choucas lâcha Bertuche et se précipita vers la porte. Il l'ouvrit.

— Sortez !

Les deux hommes ne bougèrent pas d'un millimètre.

— Il faut que vous compreniez, monsieur Prakash, lâcha Bertuche… Les temps ne sont plus les mêmes. Aujourd'hui, tout est différent.

— Sortez ! répéta Béla.

— Alpha-Press n'est plus à nous…

— Elle n'a jamais été à vous ! riposta Prakash.

— C'est ce que nous voulions dire, s'emmêla Diaphragme. Mais il va y avoir un administrateur… un administrateur provisoire.

Prakash en resta coi. Bertuche se leva de son siège et commença à faire les cent pas dans la pièce. Il affichait une mine préoccupée.

— Par les temps qui courent, dit-il, il faut lâcher du mou. Toutes les entreprises qui appartiennent…

Il s'emberlificotait dans les mots.

— … qui appartiennent à d'autres, reviennent à ceux qui… à ceux qui… qui peuvent les protéger. Les sauvegarder…

— Qui sont les autres dont vous parlez ? questionna Béla.

Il n'obtint pas de réponse.

— Vous pensez certainement aux étrangers.

— Oui ! s'exclama Diaphragme.

— Mais s'ils sont naturalisés ?

— Il reste le nom. Et puis…

— Et puis, s'ils sont juifs, c'est pire encore !

— Pire encore, échota Bertuche. Assurément, monsieur Prakash. Vous comprenez de quoi il s'agit ?

Il comprenait. Son nom, celui de Borowicz, celui

de Pázmány sonnaient creux. Cela lui avait coûté son appartement. Désormais, son travail aussi était emporté.

Il regarda les deux nouveaux directeurs de l'agence Alpha-Press. Suffisants, empotés, collaborateurs et traîtres. Le dégoût le submergea. Il hésita un court instant sur le parti à prendre. La prudence l'emporta : la situation dans laquelle il se trouvait l'empêchait de lever ne fût-ce que l'ombre du petit doigt. Il se contenta d'un baisser de rideau peu glorieux.

Il dit :

— Je vous abandonne, messieurs. Mais, croyez-le : on se reverra.

Il rafla d'un geste vif les quatre rouleaux de film qu'il avait déposés sur le coin du bureau et les empocha.

Lorsqu'il se retourna, il réalisa qu'une ombre épaisse lui barrait le passage. Une poitrine kaki, un

ceinturon et la veste en cuir des hommes de main. L'individu puait la bière.

— *Alles in Ordnung ?* demanda le sbire en en référant à une autorité supérieure qui se trouvait à l'autre extrémité du couloir.

— Fouille-le d'abord, Werner ! dit-on. S'il emmène de la pellicule qui nous était destinée, saisissez-la !

C'était la voix d'une inconnue. Elle se tenait en avant de la standardiste. Ses poings étaient refermés sur ses hanches massives.

De loin, Prakash eut l'impression que cette partie-là du corps donnait la réplique au visage large et lourd, encadré par des tresses roulées en macarons. De cette femme au faciès hommasse, à la laideur puissante, émanait un pouvoir fascinateur.

Le Hongrois sentit des mains fouiller ses poches. Il respira malgré lui les effluves d'une haleine lourde dont l'odeur sure et vinaigrée rôda un temps sur son

visage. Il entrevit la face émaciée de cet auxiliaire zélé : un chauve au visage inoubliable, ravagé de temps à autre par un tic qui lui fermait et lui ouvrait plusieurs fois de suite la paupière droite.

Il reçut une bourrade dans les côtes.

— *Gehen Sie hinaus !.. Weg !* commanda la voix du sbire. Délesté des quatre rouleaux, Prakash suivit le couloir et passa devant la garde-chiourme. Au moment où il s'apprêtait à faire grincer le Blount, elle le retint par la manche.

— Je pourrais vous faire arrêter, dit-elle.

Son regard de serpent s'appesantit sur l'ancien directeur.

— Connaissez-vous monsieur Blèmia Borowicz ? demanda la gorgone avec un suave accent germanique.

Il ne répondit pas. Elle poursuivit :

— Si vous le rencontrez, dites-lui que nous nous

sommes ratés de deux petites heures seulement. J'arrive tout juste de Berlin… C'est une malchance. Je suis sûre qu'elle ne durera pas.

La matrone émit un ricanement de tracteur monté sur chenilles.

— Forcément, je le retrouverai.

— Qui dois-je annoncer ? demanda Béla Prakash en retenant la porte.

— Une amie de longue date.

— Quelle amie ?

La gorgone plissa le regard et roucoula, armée d'un rictus qui glaça le dos du Hongrois :

— Une amie indéfectible !

Elle ajouta :

— Dites Frau Spitz. Il saura.

La prison du Cherche-Midi

Dans la cour de la prison du Cherche-Midi, Blèmia Borowicz observait les artilleurs allemands préparer leur pièce. Effarés, paniques, tétanisés, une quarantaine d'étudiants scrutaient la même scène. Dans un angle de la cour, exactement dans la ligne de mire, cinq adolescents regardaient eux aussi la mitrailleuse que les servants montaient sur son trépied. Cinq otages de dix-sept ans à qui étaient destinées les balles luisant de tout leur cuivre que les soldats alignaient sur leurs bandes

après avoir dégagé la boîte de culasse. Cela produisit un son terrible.

A part les vert-de-gris affairés, nul ne bougeait. Les participants à ce sinistre spectacle étaient déjà très éprouvés par les événements : on les avait obligés à se promener entre deux haies de nazis équipés de fouets et de matraques.

Boro avait été atteint à la joue : une longue estafilade sanguinolente renforçait la rage qui lui brûlait la poitrine. Ses nerfs étaient à vif. Il était incapable d'adresser le moindre mot de consolation à ses compagnons de détention. Pourtant, il était leur aîné. Il avait dix ans de plus que le plus âgé d'entre eux. Il aurait pu leur dire qu'il s'était trouvé dans des situations plus périlleuses que celle-ci. En Allemagne. En Espagne. En Inde. En Amérique. Comparée à la forteresse d'Alto Cor-rientes, la prison du Cherche-Midi n'était faite que de quelques murs plantés dans Paris. On pouvait certainement s'en échapper. Mais Blèmia n'était pas homme de discours. Son regard allait de l'arme lourde à la

chevelure cendrée d'une très jeune fille désignée comme otage. Elle avait le regard bleu. Ses mains étaient refermées sur sa poitrine. De quoi se protégeait-elle ? Du froid ? De la mort ? Et son voisin, ses quatre voisins, pas encore de barbe, à peine la voix grave, des rêves fous pour plus tard, et cette gueule cylindrique d'où jaillirait l'incendie, braquée sur eux ?

Boro posa ses mains sur les épaules du jeune homme qui se trouvait devant lui. Il le poussa doucement sur le côté. Il fit de même avec le lycéen qui le précédait. Ainsi parvint-il au premier rang. La mitrailleuse était à quinze mètres, diagonale ouest. Le canon s'orienta vers lui, donc vers les autres. Les bandes étaient engagées.

— Décalez-vous légèrement sur la gauche, chuchota Blèmia à l'adresse des étudiants.

Sa voix était calme mais autoritaire. Ils obéirent comme des enfants. Ils ne le quittaient pas des yeux. Boro se trouvait maintenant à la bordure du groupe.

— Si vous devez bouger, ce sera uniquement sur la gauche.

— Qu'allez-vous faire ?

La question avait été posée par un garçon dont le front était mangé par une mèche d'un roux très remarquable.

— Improviser, murmura Boro.

Trois soldats s'affairaient autour de la mitrailleuse. Deux autres se dirigèrent vers le groupe d'otages. Ils glapirent des ordres en allemand. A coups de crosse, ils repoussèrent les cinq étudiants jusqu'au mur de pierre de la prison. La culasse de l'arme fit trois allers-retours.

— J'y vais ! fit Boro.

C'était pour se donner du courage.

Cinq secondes plus tard, les emprisonnés rassemblés dans la cour du Cherche-Midi virent un boiteux jaillir de leurs rangs, marcher promptement

et avec autorité vers le peloton en lançant des invectives en allemand. Le feldwebel qui commandait s'apprêtait à réagir, mais l'autre avait déjà lancé sa canne. Il la fit mouliner, la lâcha, la rattrapa par le pied et tendit brusquement le bras. Il y eut un froissement, une zébrure dans l'air. Le lacet vint s'enrouler autour de la bande de la mitrailleuse. Les balles jaillirent sur le côté et se dispersèrent. Trois soldats se précipitèrent sur le boiteux. La canne les maintint à distance. Le ton avec lequel parla l'homme acheva de semer le trouble. Le ton et la langue : il s'exprimait en allemand.

— Je veux voir le commandant de la prison. *Schnell !*

Les nazis se concertèrent du regard. Le feldwebel lança un ordre. Une nouvelle bande fut engagée dans la mitrailleuse, et celle-ci braquée sur Boro.

Le reporter faisait face sans se démonter. Il avait repris son stick à pleine main. Trente secondes

passèrent. Elles furent interminables. Les Allemands n'osaient tirer, les otages n'osaient bouger, Boro attendait. Il se demandait si le salut viendrait, et d'où. Il s'adressa au feldwebel, forçant la voix :

— *Schnell !* Qu'attendez-vous ? Je vous ai demandé quelque chose !

On arma la culasse de la mitrailleuse. A cet instant, le groupe des étudiants, qui s'était insensiblement éloigné de la ligne de mire, commença de frapper du talon sur le sol. Les premiers accents de *La Marseillaise* surgirent dans la cour. Blèmia Borowicz demeurait impassible. Il avait remarqué qu'un soldat avait quitté la section, et tout son espoir se trouvait là, dans un ordre qui lui eût échappé.

Les otages s'étaient légèrement décollés du mur devant lequel on les avait alignés. Les chants patriotes enflaient. Le soldat revint. Il s'approcha du feldwebel et lui murmura quelques mots à l'oreille. L'autre n'eut pas le temps de réagir : un général

apparut au pied de la porte en ferraille qui s'enfonçait dans les profondeurs de la prison. En une seconde, Tadeus Schmertz embrassa la scène. Il se dirigea au pas de charge vers l'intrus à la canne. Par-devers lui, Boro avait adressé une prière muette au groupe des étudiants. Par chance, elle fut entendue : lorsque le galonné fut à un mètre du boiteux, les chants cessèrent. Un lourd silence descendit sur le Cherche-Midi. Blèmia joua son va-tout. Dans son meilleur allemand, il dit :

— *Das stimmt ! Aber sie sind Kinder ! Neugeborenes !* On ne frappe pas des enfants. On ne fusille pas des enfants !

Il glissa la main dans sa poche et sortit son Leica.

— Je suis photographe pour le *Völkischer Beobachter.*

— *Ihre Name…*

Boro avait prévu la question. Il avait prévu qu'ensuite on lui demanderait ses papiers. Il chassa

sur le côté.

— Ces hommes sont saouls, dit-il, désignant le peloton.

Sa main se porta à sa joue blessée.

— Ils nous ont frappés. *Geschlagen !*

Il poussa fort dans les aigus. Il monta encore d'un demi-ton.

— Ils puent l'alcool ! Ils voulaient fusiller des enfants !

Il se nourrissait de sa propre colère. Le nazi demeurait impénétrable. Ce fut cette impassibilité qui sauva Blèmia Borowicz : elle le conduisit à formuler un mensonge si énorme qu'il eut raison de la cuirasse du soldat.

Il montra son Leica.

— C'est mon outil de travail. Acheté chez Heinrich Hoffmann quand il travaillait encore à

Munich… Vous connaissez Heinrich Hoffmann ?

En face, la paupière cilla.

— Le photographe officiel du Führer, oui ! Et savez-vous par qui cet appareil fut acheté ? Qui me l'a offert ?

Tous les regards étaient fixés sur Boro. Le photographe ne les remarquait même pas. Il voulait faire vaciller l'autre.

— Mon parrain ! Friedrich von Riegenburg ! *Herr Feldgeneral* Friedrich von Riegenburg !

A ce nom, le général Tadeus Schmertz avait frémi — Blèmia aussi, intérieurement : il n'ignorait pas que, s'il prenait au nazi la curiosité d'exiger ses papiers, de faire appeler Riegenburg pour lui demander s'il connaissait ce journaliste du *Volkischer Beobachter* qui se prétendait son protégé, il serait immanquablement décapité à la hache après avoir subi les pires avanies physiques qu'on pût imaginer. La vision fugitive de son propre

corps découpé en fines lamelles de chair ensanglantée par un spécialiste de la torture décupla son culot.

— J'étais à Guernica avec mon parrain Friedrich !

— *Guernica, sagen Sie ?*

— *Ja, genau. Guernica,* acquiesça Boro en s'efforçant à l'enthousiasme. Cet extraordinaire champ d'expérience ! Cette répétition grandeur nature de l'extermination d'une ville. Bombes au phosphore ! Baoum ! Baoum ! Un grand morceau d'opéra pyrotechnique ! Un succès avant la lettre pour le Grand Reich !

Pour risqué qu'il fût, le coup porta. La croix de fer de l'officier de la Wehrmacht sembla cligner de l'œil.

— Friedrich m'a présenté lui-même à Leni Riefenstahl, poursuivit Boro. Et c'est elle qui m'a encouragé à devenir photographe. Raison pour laquelle mon parrain m'a offert cet appareil…

D'un geste vif qui avait toutes les apparences de

la spontanéité, il présenta le capot du Leica à son interlocuteur. On y lisait l'adresse du fabricant inscrite en allemand : Leica DRP Ernst Leitz, Wetzlar.

— Cet appareil est la copie conforme du III c des correspondants de guerre de la Kriegsmarine, poursuivit fièrement le reporter.

Les yeux gris moisi du général se posèrent instantanément sur les siens.

— À un petit détail près, monsieur le photographe, dit l'officier général d'une voix glaciale.

La cervelle de Boro se mit aussitôt en recherche accélérée. Un détail ? Quel détail ?

— Vous ne voyez pas ?

— Si !.. si !… Vous avez raison, *Herr General!* clama-t-il en esquivant *m extremis* le danger de l'insidieuse question. La version du Leica de la marine comporte en plus de l'inscription générique

la gravure d'un *Reichsadler.* Le svastika surmonté d'un aigle.

Depuis toujours, Boro était incollable en matière de Leica.

— *Wunderbar !* admit le général en déguisant les reliquats de son doute derrière un pâle sourire admiratif. Vous connaissez bien votre partie ! Et le Leica entre vos mains est un magnifique instrument d'observation…

Sans préavis, Tadeus Schmertz tourna le dos. Il garda ses mains gantées de cuir derrière lui. Il tenait une cravache. Son ceinturon s'ornait d'un petit revolver lové dans un étui de cuir haut porté. Pourquoi se taisait-il ? Pourquoi regardait-il obstinément la pointe de ses bottes ? Pourquoi paraissait-il songeur ?

Boro se risqua :

— Je n'ai pris aucun cliché de la manifestation de ces jeunes inconscients.

L'officier s'était retourné. Boro désigna les deux groupes d'étudiants : les otages et les autres.

— … ni aucune des brutalités de ces cochons, *diese Dummköpfe und Grobiane !*

Il s'était adressé au peloton.

— Mais si vous n enlevez pas la mitrailleuse de cette cour, alors je fais six rouleaux et je les envoie au *Feldgeneral* Friedrich von Riegenburg !

Ces derniers mots furent prononcés avec emportement, sur le ton d'une colère scandalisée.

— Nos forces ne doivent pas donner d'elles-mêmes cette image stupide ! Vous voulez que le monde entier sache que les Allemands fusillent des enfants ? !

Boro avait planté à son tour son regard dans l'œil gris du général. Il ne l'en retira que lorsque l'autre se fut retourné pour enjoindre dans un gueulement bref au feldwebel de retirer l'arme.

— Et moi ? Je peux sortir ?

L'officier resta de glace.

— Sortir et reprendre mes activités du jour ?

Avec une pointe d'humeur, Boro consulta sa montre.

— Figurez-vous, Herr Schmertz, qu'il est vingt-trois heures quarante-cinq et que je suis attendu au Ritz !

Boro se pencha vers l'oreille du général :

— Je dois présenter ma petite sœur à Otto Abetz…

Cinq minutes plus tard, les étudiants avaient réintégré les cellules d'où ils seraient relâchés les jours suivants.

Blèmia Borowicz, quant à lui, posait le pied sur le trottoir du 15, place Vendôme. Il débarquait d'une

limousine à la carrosserie noir de jais, soulignée par un délicat liséré jaune. L'élégante voiture aux ailes enveloppantes arborait le fanion personnel du général Tadeus Schmertz, ainsi que le pavillon à croix gammée.

Le reporter pénétra d'un pas assuré dans le hall du Ritz. Son regard embrassa un bref instant la perspective du rutilant palace. Puis, comme s'il était un vieil habitué, il se dirigea vers l'escalier central.

Grimpant vers le premier étage, il croisa de nombreux dignitaires nazis et quelques militaires de haut rang assortis pour la plupart à de splendides jeunes femmes dont les rangs de perles, les parures et les rivières l'éblouirent. Il sourit aimablement à ces beautés vénales. Mentalement, il les prenait en photo.

Non sans humour, comme aux temps ténébreux de la porte de Brandebourg, il s'était pris à siffloter entre les dents le *Horst Wessel Lied* dont les paroles, il s'en souvenait, allaient comme ceci :

Brandissez les drapeaux ! Rang après rang, ensemble,

Les troupes d'assaut marchent d'un pas régulier et tranquille.

Au terme d'un tortueux itinéraire qui le conduisit par un dédale de tapis jusqu'à l'univers confiné d'une lingerie, il emprunta plusieurs corridors réservés au personnel, étouffa d'une œillade le cri d'une caméristе croisée dans un escalier de bois mal éclairé et, sur les indications de la charmante enfant, rapidement gagnée à sa cause, ressortit à l'air libre par une porte de service située rue Cambon. Il constata que la rue ne dissimulait aucun piège et qu'un petit vent froid s'était levé. Il prit à gauche, passa sans s'arrêter sous une plaque apposée sur la façade et qui rappelait au passant que Theodor Herzl avait écrit là, en 1895, *L'Etat juif.*

A l'angle de la rue Cambon et de la place Maurice-Barrès, Boro marqua un temps d'arrêt et sonda le carrefour. Puis il releva son col, enfouit les mains dans ses poches et, piquant en direction d'une perspective d'immeubles aux fenêtres aveugles, mit le cap sur la rue de Rivoli.

Il était minuit passé de vingt-cinq minutes.

Retour glacé

Une heure du matin sonnait au clocher de l'église Saint-Germain-des-Prés. Une nuit opaque, un vent insidieux, une pluie fine et têtue tendaient la cape au-dessus des avenues désertes.

Les sens en alerte, le pas léger, Boro rasait les murs.

Il cherchait la complicité des ombres. Il observait longuement avant de traverser les rues. Il progressait par bonds successifs. D'un havre

l'autre, il se hâtait. De temps en temps, il marquait un arrêt. Laissait son cœur reprendre un rythme normal. Auscultait les bruits. Repartait.

Traverser Paris, quelle aventure ! En l'absence d'éclairage public, celui qui bravait le couvre-feu sous le regard myope des rares véhicules autorisés à circuler était un suspect. Un ennemi. Quelqu'un à rattraper.

Pour échapper à la vigilance de la troupe bottée, Boro faisait des prodiges. Il se fondait dans le décor. Il devenait arbre ou recoin de voûte chaque fois qu'il croisait un blindé léger. Il s'était transformé en simple pierre d'angle d'un grand immeuble haussmannien lorsqu'il avait failli heurter un officier de la Wehrmacht sortant d'un lieu de plaisir d'où s'évaporaient des rires. Il devenait muraille chaque fois qu'un pas suspect résonnait à ses oreilles. Au premier martèlement cadencé d'une patrouille, il se transformait en fond de cour, en réverbère éteint, en haie de troènes…

En vue du carrefour Raspail, il poussa un soupir.

A sa droite, le boulevard du Montparnasse était désert, traversé par une onde de vent froid et humide.

En fermant les yeux, il voyait, il revoyait toutes les lumières. Il entendait les rires et les hurlements de joie des noctambules, il retrouvait la trace bruyante et folle de ses rencontres de hasard, et imaginait une farandole de silhouettes déformées par le halo des réverbères blafards qui s'évanouissaient dans la distance, cohorte d'ombres venue exorciser son angoisse sous les dorures de Montparnasse. Temps estompés ! Temps révolus ! Un trou noir se refermait sur les visions du reporter.

Chaque pouce de ce territoire ami, la moindre terrasse close, les chaises en osier de la Rotonde, les guéridons de marbre du Select, les vitrines des fournisseurs de couleurs pour artistes, évoquaient en lui les images déteintes et émouvantes d'un passé proche et englouti.

Lentement, il sembla reprendre vie. Il remonta à la surface de la réalité d'un automne finissant. La

pluie fouettait ses joues. Les feuilles tourbillonnaient autour de lui. Pourtant, tout avait bel et bien existé : les fêtes, les cris, les noceurs, les artistes à l'énergie incontrôlable, le capot allongé des cabriolets des uns, la dèche coutumière des autres, les modèles, les génies, l'alcoolisme, dada, les surréalistes, Foujita, Pascin, Soutine, Krémègne, Korovine, les pensionnaires du Sphinx et le joli minois des garçonnes. Tout avait existé, mais rien n'était plus à sa place. Ni le cœur ni les gens.

Boro réprima un frisson. Il franchit le boulevard en claudiquant. Poussé par une force invisible qui l'entraînait sans cesse plus loin, il s'éloigna, longeant toujours les murs gris de cette ville éteinte, Paris, qui avait tant souri au bonheur.

Il avançait d'arbre en arbre. Il écartait ses rêves. Mais, tandis qu'il approchait du port, une sensation de plaisir l'envahissait. Ses muscles et ses nerfs déléguaient à tout son corps une sorte de liesse intérieure. Sa tanière était en vue. Passage de l'Enfer. Une grille à franchir, encore quelques

pavés. Un élan pour enjamber une ornière. Un crochet à droite. Le sursaut d'un trottoir. Une trentaine de pas sur le revêtement mouillé. Une porte ouverte dans le porche. Un couloir sombre. Quelques mètres à franchir à tâtons pour rejoindre la première volée de marches de l'escalier, le repère de la rampe afin de se guider dans le noir, et l'aventureuse escapade arriverait à son terme. Quatre étages plus haut, le reporter retrouverait la quiétude de ses draps.

Au lieu de cela, soudain, il se fit un courant d'air glacé sur sa nuque. À un imperceptible crissement de chaussure sur le dallage, Boro sut qu'il n'était pas seul. Il s'immobilisa, muscles tendus. Ses poings s'étaient refermés.

Quelqu'un, un être froid à l'haleine rapide, venait de se glisser à ses côtés. Presque aussitôt, une poigne gelée se referma sur son poignet et entreprit de lui broyer la main.

Le fantôme de Nuremberg

— Qui est là ? gronda Blèmia Borowicz.

— Un revenant ! l'avisa aussitôt une voix insinuante.

— Passez ! Je ne crois pas aux ectoplasmes ! se défendit Boro.

En même temps qu'il palpait le visage de son interlocuteur, il essayait de se dégager. La poigne ne lui paraissait pas méchante.

— Et d'abord, nommez-vous, vieux squelette ! s'impatienta-t-il. Faites passer votre carte de visite !

— Je suis le fantôme de l'oflag XIII ! rétorqua la voix moqueuse. Le spectre de Nuremberg ! Et j'ai très peur quand je suis tout seul dans le noir !

Comme il prononçait ces mots, de sa main libre le quidam battit le briquet. La lueur dansante de la flamme révéla un visage barré de longues ombres mouvantes dont les hachures paraissaient dessinées à l'encre de Chine par quelque dessinateur de comics.

Les yeux flottants, Boro inspectait l'apparition. Il resta sans voix.

Celui qui se tenait devant lui et le fixait de toute l'intensité de ses prunelles de charbon avait les traits amaigris. Sa peau rendait un mauvais teint de terre, et sa veste était déchirée à l'épaule. À l'étroit dans des vêtements étriqués, l'homme élevait vers le reporter une main décharnée et pacifique. Son expression était amicale.

À y regarder de plus près, il était brun et élancé comme un autre lui-même. Son front était large sous une crinière à mèches, ses pommettes étaient saillantes, son allure, fébrile. Il ressemblait comme deux larmes salées à son ami, son frère. Et, d'ailleurs, comment ne pas être assourdi par le coup de tonnerre d'une certitude qui peu à peu s'imposait, qui incendiait la cervelle de Boro à la vitesse d'un feu de grange ? Incrédule, le reporter plongeait son regard dans celui de l'étranger. Sur l'écran de sa rétine se dessinait une fantasia d'escarbilles scintillantes. Tout son être explosait de bonheur ; un rire nerveux l'envahissait. Il était bien obligé d'admettre qu'il se trouvait en face de son ami, son frère ! Que l'homme qui le secouait pour le réveiller ressemblait à Prakash ! Qu'il était Prakash ! Seulement Prakash ! Le noir corbeau de Budapest ! L'infatigable coureur de monde, le meilleur photographe après lui-même !

— Béla Prakash !

Dans l'obscurité retombée, les deux hommes se

donnèrent longuement l'accolade. L'un sentait le propre, l'autre le linge sale et les odeurs de graisse.

— Viens, abrégea Boro. Montons. Ne restons pas là.

Des phrases syncopées entrecoupèrent leur ascension vers les étages.

— Depuis quand m'attends-tu ?..

— Depuis trois heures glacées…

— Il fallait entrer…

— J'ai égaré ta clé, figure-toi… Elle sera restée dans une de mes poches d'avant-guerre !

Une volée de marches plus haut, Prakash s'excusa, non sans humour :

— Depuis la dernière fois où nous nous sommes vus, je n'ai pas arrêté d'échanger mes costumes… Costume de dandy contre vareuse de simple bidasse, costume de dernier défenseur d'une

casemate contre tunique d'officier à deux ficelles, costume de *Kriegsgefangener* avec peinture au pochoir dans le dos contre fripes d'épouvantail… C'est à croire que les fourriers de toutes les armées du monde se sont donné le mot pour m'habiller sur mesure !

— Les Alboches t'auraient-ils libéré ?

— Pas exactement.

— Aurais-tu fait jouer tes relations ?

— Pas exactement.

— Adressé une lettre personnelle au Führer ?

— Pas exactement.

— Bénéficié d'une mesure de clémence ?

— Plutôt d'un moment d'inattention.

— J'y vois plus clair, mon gaillard ! S'agirait-il d'une évasion ?

— Chut ! Disons d'un congé sans préavis…

Encore un étage. Leurs souffles rieurs se mêlaient. Sur le palier du second, Prakash expliqua :

— Oflag XIII. A force d'éplucher les pommes de terre, j'en suis arrivé à la conclusion qu'en toutes circonstances, les gens pondérés ont tort ! Je me suis dit qu'il fallait que j'émerge du troupeau anonyme des prisonniers résignés. Alors, pour me distinguer, j'ai commencé à faire du théâtre : Harpagon, Cyrano, Volpone… j'ai tout essayé ! J'ai donné de la voix !

Le Choucas souriait dans le clair-obscur de la fenêtre palière. Boro entrevoyait l'éclat de ses dents. À mesure qu'il s'animait, l'exubérance tapageuse de Prakash prenait le dessus sur toute prudence.

— Les jours passant, je suis devenu un charlatan de l'art ! s'exalta-t-il. Un grand bateleur d'estrade ! Pour faire bon poids, j'ai entonné Schubert le jour

de l'anniversaire du commandant du camp ! J'ai chanté *Die Forelle.*

— Il a pleuré ?

— Il a applaudi dans ses gants. Il avait l'amitié collante et des mitrailleuses sur chaque mirador, mais il a trouvé que j'avais une belle voix. Il m'a donc chargé de former une chorale.

Boro émit un sifflement d'admiration :

— Félicitations, *Herr Kapellmeister !…* Et après ?

— Après ?

— Ja ! Was ist nun ?

— J'ai étudié le bourdon et le contre-chant… Le solfège et le canon… J'ai pratiqué la sculpture sur canne, le portrait minute… J'ai aussi monté un atelier photo. Les gardes finissaient par ne plus savoir à quelle section je me rattachais. Avec un vieux Voïgtlander à soufflet et un pied à rotule ankylosé par la rouille, j'ai fini par pratiquer la photo

de groupe. Les officiers boches adoraient se regarder en grand uniforme. Ils se battaient pour avoir des agrandissements… C'est à partir de la chambre noire que nous avons creusé une galerie souterraine. Nous allumions la lampe rouge et nous avions la paix.

Était-ce un sournois coup de vent ? Était-ce un visiteur ? Le claquement d'une porte vitrée se répercuta dans toute la cage d'escalier et interrompit momentanément le bavard.

— Je propose que tu continues tes travaux de sapeur quand nous serons à l'abri ! chuchota Boro en l'entraînant par la main. Ne restons pas là…

Mais c'était mal connaître Prakash. Les souvenirs défilaient dans sa tête. Il avait retenu son ami et l'agrippait par la manche. Perché sur une marche, il avait même rallumé son briquet. Une inquiétude mortelle s'était emparée de toute sa personne et marquait son visage d'une empreinte farouche.

— Deux mois de travail sans discontinuer, dit-il

dans un souffle. Deux copains et moi… On a déblayé la terre comme des blaireaux. On avait les mains en sang…

La flamme du briquet s'éteignit sans prévenir, fauchée à l'improviste par un courant d'air. En bas, la porte battit à nouveau furieusement.

Boro en profita pour contourner son ami et s'élancer vers l'étage.

Prakash à ses basques, il parvint au palier du quatrième.

— Et une fois dehors ? s'enquit-il en farfouillant avec sa clé pour trouver la serrure.

— La course du lièvre ! répondit le Choucas. Itinéraire sinueux. Fortunes diverses.

— Par où êtes-vous passés ?

— Erfurt. Ensuite, le Jura souabe. Nous avons pris au plus juste.

— A la barbe des Boches ?

— Avec des angoisses de criminels… Le moindre regard d'un passant posé sur nous était brûlant. Mes deux compagnons ont été repris. L'un d'eux a été abattu. Tiré dans les reins. L'autre, roué de coups et laissé pour mort au bord du chemin. J'ai pu m'échapper à nouveau en sautant dans un train.

Le Choucas s'était tu.

Boro poussa la porte de l'appartement et entra dans le couloir sombre.

— Qu'est-ce qui fait qu'on est encore en vie quand d'autres sont morts ? balbutia soudain le fugitif en se déplaçant au fond de l'obscurité.

Boro sentit sa main chercher la sienne.

— Qu'avais-je mérité de plus que Julien Brabant, garagiste à Montélimar sur la nationale 7 ? gémit le rescapé hongrois. Ou que Louis Béziade, cultivateur à Sabres, dans les Landes ? interrogea-t-il encore.

Il tremblait. Ses dents s'entrechoquaient. Boro pouvait entendre le claquement de ses mâchoires.

— Et une fois en France ? demanda-t-il en refermant sur eux la porte du logis.

— Les Vosges. Une rencontre providentielle. Un cheminot. Un type formidable ! J'ai fini en bleu de chauffe devant le foyer de sa locomotive. J'aime la rage et le feu qui emportent les locomotives !

Boro alluma l'électricité. Ils restèrent un bref instant à se regarder l'un l'autre.

— Je vais te donner des vêtements chauds, dit Boro. Il précéda son compagnon dans l'enfilade du couloir. Par comparaison avec l'insécurité du dehors, il régnait à l'abri des murs une douceur de cocon accentuée par le moelleux de la moquette dont l'épaisseur amortissait leurs pas.

Boro, sur son passage, distribuait la lumière et réveillait toutes les lampes.

— Tu es fou ! s'étrangla Béla Prakash qui courait

dans son sillage. Tu vas nous faire repérer !

— J'embistrouille la défense passive ! s'empourpra Blèmia en tournant vers son ami un visage empreint d'une belle colère d'enfant rebelle.

— C'est de la folie furieuse ! répéta le Choucas en aveuglant plusieurs sources lumineuses. Et, en tout premier lieu, tu es cinglé de rester ici ! D'ailleurs, comment se fait-il que tes chers ennemis en manteau noir ne se soient pas encore fait un devoir de venir t'arrêter ?

— Ils ont essayé par deux fois au cours de l'été ! La première, j'étais absent, ou plutôt je suis revenu quand leur voiture était devant la porte. La seconde fois, l'alerte a été plus chaude. J'ai dû rester une heure allongé sur une poutre du grenier. Quand ils ont quitté les lieux, j'avais vraiment envie de pisser !

— Il est fou ! s'écria Prakash. Fou furieux ! Mon copain est dingo !

Et, secouant Boro par les épaules :

— Pourquoi continuer à narguer le sort ?

— Parce que j'ai décidé une fois pour toutes de ne pas obéir aux ordres du petit tyran moustachu ! s'entêta Boro en rallumant les lampes. Insubordination sur toute la ligne. Je sors la nuit sans ausweis. Je photographie les mouvements de troupes. Je mets du carburant dans mes voitures et… j'allume les lumières !

— En somme, tu fais tout ce que tu peux pour te faire arrêter !

— Ma rébellion ne date pas d'hier ! Et même si je n'ai pas encore trouvé exactement mon mode d'expression, même si ma jambe ne me permet pas de prendre les armes ou de nager le crawl jusqu'à Berlin, j'entends bien faire reculer l'armée allemande à moi tout seul !

Le Choucas de Budapest haussa les épaules. Il se pencha pour abaisser le faisceau d'une lampe en direction du sol, puis se hâta jusqu'à la fenêtre la plus proche pour en tirer le double rideau.

— Je suis passé à l'agence, déclara-t-il gravement. Quel gâchis !

— Je n'y mettrai plus les pieds.

— C'est ce que nos anciens amis m'ont appris. J'ai honte pour eux.

— Moi, je n'en suis qu'à moitié surpris, dit le reporter. C'est à l'aune des circonstances que les êtres se révèlent. L'indécision, la tentation du pouvoir, la quête de l'argent ont fait le reste… Même Páz, figure-toi. Même lui !

— Páz ? !

Prakash était abasourdi.

— Pierre est descendu de nos collines coumaniennes depuis bien longtemps, murmura Boro avec une nuance de mépris. Révolus, les temps où Capoulade-sur-moleskine était une parcelle de l'Alföld ! Son sourire est mercantile.

— J'ai peur que tu ne saches pas tout, dit

Prakash après un court instant de réflexion.

— Je suis préparé au pire.

— Eh bien… Pour coiffer les deux fantoches qui se sont arrogé le titre de directeurs, il y a un administrateur… Un administrateur provisoire avec une chemise brune, des bottes vernies et une haleine de barrique de choucroute…

— C'est dans l'ordre des choses.

— Ce n'est pas tout. Ce doberman auxiliaire reçoit lui-même ses ordres d'ailleurs… de plus haut… de plus arrogant… Ainsi, j'ai dû montrer patte blanche à la plus repoussante gorgone qu'il m'ait jamais été donné de rencontrer. Boro devint soudain plus attentif :

— À quoi ressemblait ta grosse putain du III[e] Reich ?

— Au croisement contre nature d'une gargouille et d'un bull-terrier… Et puis, non ! Je suis en dessous de la vérité et le serai toujours, car les

mots sont trop faibles pour décrire la froideur de son regard de serpent… Elle possédait… elle possède une tête large, une mâchoire lourde encadrée de fanons, un cou phénoménal, un poitrail et des hanches de cuirassier, un visage d'ogresse monté sur un corps de centaure…

— Frau Spitz ! prononça Boro en laissant percer une lueur d'effroi au fond de son regard. Frau Spitz !

— C'est bien le nom qu'elle a donné, acquiesça Prakash.

Sa voix était sifflante.

— Elle a dit qu'elle se faisait une joie à l'idée de te rencontrer.

— Je n'en sortirai jamais ! s'écria Boro. Une fois de plus, mes vieux démons m'ont rattrapé !

Il baissa la tête et murmura :

— Si la Spitz est dans les parages, je dois fuir les

lieux, et fissa !

La mine sombre, il quitta la pièce.

Prakash le rejoignit dans le cagibi aménagé en labo. Boro se tenait pensif devant un agrandisseur sur lequel il avait posé la main.

— Parle-moi de toi, dit doucement le Choucas. Comment fais-tu pour survivre ?

Boro esquissa un sourire.

— Je saute le repas du soir. C'est chic pour la ligne ! Je m'enferme au labo et me concentre sur ce que je fais !

L'air malicieux, il ajouta :

— Connais-tu ce vieux proverbe eskimo : « Qui tire ses photos à l'heure du dîner, soupe à minuit sur papier glacé » ?

— Tu crânes !

— Je compose avec la situation.

— Plus de commandes ?

— Plus d'interlocuteurs valables. Plus de réputations intègres. Plus de journaux dignes de ce nom.

— En somme, tu ne travailles plus ?

— Je ne vends plus mes reportages, corrigea le reporter. En revanche, je me promène constamment avec un appareil dans la poche. Je bricole des photos pour plus tard.

Il s'absorba un moment dans des pensées secrètes.

— Je crois que j'aimerais t'associer à mes projets plus éloignés, dit-il soudain en levant les yeux.

— Je n'ai plus d'appareil, murmura Prakash en courbant la tête. Avant d'être capturé par les Fridolins, j'ai enterré mon Leica dans la cour d'une ferme en lisière de la forêt de Bitsche… D'ailleurs, je n'ai plus rien. Mon appartement a été réquisitionné comme bien juif. Quelques voisins

sont venus faire main basse sur mes trois bronzes de Zadkine. Le Léger et le Terechkovitch sont restés accrochés dans le living. Il paraît qu'un capitaine de la Gestapo les contemple.

— Depuis quand es-tu à Paris ?

— Depuis hier.

— Où as-tu dormi en arrivant ?

— J'ai frappé à ta porte. Tu n'étais pas là. J'ai préféré passer mon chemin, au cas où tu aurais été surveillé.

— Où as-tu échoué ?

— Chez Marinette Merlu.

— La bignolette du XII^{e} ?

— Oui ! Ton ancienne fiancée des temps de mouise[3] !

— Une mignonne, celle-là ! Et la jambe, quel galbe !

— Oui. Quel joli fruit ! Elle a gardé pieusement en l'état la chambre où tu l'as séduite. Elle en a fait un musée ! Elle m'a dit qu'elle pensait toujours à toi et que, si des fois tu passais par là, elle t'accueillerait avec joie, bonheur et hospitalité.

— Je préférerais me rendre à son invite plutôt qu'à celle de la Spitz ! dit Boro.

Il sourit avec attendrissement.

— La galopine du 10 de la rue des Jardiniers ! murmura-t-il. Pas une ombre de vice, mais un corps fait pour exulter ! Est-ce qu'elle t'a régalé, au moins ?

Prakash opina rêveusement.

— Elle m'a étendu sur le matelas même où elle avait perdu son cristal.

— Ça, c'est de la rectitude ! exulta Boro. C'est aussi la preuve, s'il en était besoin, que tout ce qui est à moi est à toi ! En fouillant dans mes vieux lits, tu as trouvé un joli ventre douillet… En fouillant sur

les étagères, nous trouverons bien un boîtier photographique !

Il s'enfonça dans l'appartement et cria à l'adresse de son vieux copain :

— En premier lieu, mon frère, que dirais-tu de noyer tes puces dans une baignoire ?

Eau de feu et retrouvailles

Un quart d'heure plus tard, sans nouvelles de Prakash, Boro pénétra dans la salle de bains. Dans la main gauche, il brandissait un Leica II f équipé d'un 50 Elmar qu'il destinait à son ami ; la droite enfermait le goulot d'une bouteille à l'étiquette arrachée.

Il trouva le Choucas de Budapest profondément endormi. La tête inclinée sur le torse, les épaules affaissées, le menton englouti dans un bain de mousse, l'évadé des stalags de Franconie ronflait

avec la régularité d'une péniche en eaux lentes.

— J'aimerais que tu prennes connaissance de la suite de mes projets, dit Blèmia en secouant le Hongrois.

Prakash ouvrit un œil glauque.

— Je dors, précisa-t-il d'une voix éloignée.

— Moi, je bois, dit le reporter.

Il exhiba sous le nez de son collègue la bouteille emplie d'un liquide transparent.

— Sulfite de soude anhydre ? s'enquit mollement le dormeur.

Il laissait filtrer un regard vitreux sous ses lourdes paupières.

— Slibovice, rectifia Boro en arborant un large sourire. Une bouteille d'avant-guerre. Elle supplie qu'on lui torde le cou.

— Une rescapée des nouveaux bûchers ?

s'extasia le Choucas de Budapest.

Il avait un mal fou à tenir ses paupières ouvertes, mais souriait à la pensée de boire.

— Une femme fidèle. Elle t'attendait.

— C'est un miracle ! Je ne dors plus ! grogna Prakash. Il tendit la main au jugé et la referma sur le vide.

— Donne, mon frère, supplia-t-il en remuant dans son bain. J'ai éprouvé un vif plaisir à m'étriller au gant de crin, mais voilà que je préfère ton décapant ! Donne vite, que j'entre dans les brouillards de la Puszta !

Blèmia guida la bouteille jusqu'entre les mains du Choucas. Ce dernier but à longs traits, à même le goulot.

— Quelle soif ! se lamenta-t-il. Quelle poussière sur les chemins d'Europe !

D'un geste épuisé, il abandonna le flacon à son

alter ego. Boro s'empressa de porter la bouteille d'eau de feu à ses lèvres.

— Tu as raison, quelle soif horrible nous avons toujours en nous, et comme à cet instant j'ai le gosier sec !

Pendant dix longues secondes, il avala la slibovice à pantagruéliques goulées. Tandis que la cataracte de gnôle dévalait dans sa gorge, il observait l'ex-prisonnier de guerre. Lorsqu'il s'arrêta de boire, il exhala un râle de satisfaction :

— Choucas ! Noir corbeau ! Comme je suis content de te voir chez moi !

— Donne encore, mon frère dit Prakash en se dressant soudain dans son bain.

Il attrapa le flacon par le milieu du vase.

— Vois comme moi aussi je suis heureux de te sentir si vivant !

Le corps ruisselant d'eau, il but si longtemps que

c'en était déraisonnable.

— Par cette nuit glaciale, ânonna-t-il en reprenant son souffle, nous serons forts comme des chiens komondors ! Tout comme autrefois…

Il enjamba la paroi de la baignoire et se drapa dans du tissu éponge.

— À l'instinct de vie ! trinqua Blèmia.

— À l'instinct de mort ! rectifia Prakash en vidant la bouteille de son ultime substance.

Et il advint ce moment horrible et vertigineux où le flacon fut vide. Alors, les deux amis se regardèrent. Ils avaient chaud. L'éclat des lampes leur paraissait éloigné comme celui les étoiles. Ils se sentaient heureux et libres. Ils évoluaient avec grâce sur un fond de ciel dégagé à la pureté brûlante.

Prakash avait enfilé une veste chaude et un pantalon appartenant à son ami. Boro, avec l'obstination des pochards, était retourné sur ses

pas. À quatre pattes, il fourrageait dans un placard du laboratoire photographique. Entre plusieurs piles d'enveloppes de papier Gevaert périmé, il finit par dénicher une bouteille de margaux qui sommeillait sur le flanc.

D'un cri rauque et bref, il alerta l'escadron. Prakash accourut, égrenant ses pas dans le couloir — des pas lourds comme un branle de corps de garde.

Il découvrit Boro devant l'armoire ouverte. Au-delà, sur les étagères, il distingua toutes sortes de produits chimiques, plusieurs fioles de bromure de potassium étiquetées 1928, des papiers d'agrandissement, des doseurs poussiéreux et un antique tambour de développement.

En un clin d'œil, Prakash nota chez son ami les signes d'une agitation inhabituelle.

Il recula d'un pas lorsque le reporter lui brandit sa trouvaille sous le nez.

— Projetterais-tu de nous faire boire un vieux Métol-hydroquinone de derrière les fagots ? demanda-t-il, atterré.

— Tu n'y es pas, misérable ! répondit le Kirghiz. Je t'offre du meilleur ! Du grand civilisé d'Aquitaine !

Dans sa fièvre, le reporter bouscula d'un geste exalté quelques cuves et fit chavirer un Akriscop qui valsa sur son pied avant de tourbillonner dans le vide, se dispersant en éclats de Bakélite lors de son atterrissage sur le carrelage.

— Profits et pertes ! murmura Boro en haussant les épaules avec fatalisme.

Puis, l'œil brillant, il se mit en devoir de déboucher la précieuse relique.

— Récolte 1935 ! précisa-t-il encore. Un cru bourgeois Ortho Brom d'une extrême finesse de grain !

— À qui devons-nous ce bienfait ? s'enquit prudemment Prakash.

— À une femme de grand mérite ! l'instruisit l'œnologue. Et, présentant la bouteille :

— Anne Visage, cuvée du président Albert Sarraut !

Le visage de Prakash s'éclaira aussitôt :

— 4 juin 1936 ! Je me souviens de la folle allure et des yeux profonds de cette femme superbe ! s'écria-t-il. Anne Visage était venue te chercher pour faire la photo du nouveau gouvernement Blum posant sur les marches de l'Elysée ! C'était ce fameux jour imbécile où Pázmány s'ingéniait à photographier des mannequins flapis devant un Frigidaire[4] !

— Et voilà comment, toute trace du président Sarraut démissionnaire étant vouée à disparaître, j'héritai de quelques estimables bouteilles de margaux, conclut Boro.

— Pauvre Albert ! *Sie transit gloria !* psalmodia lugubrement le Choucas de Budapest.

Fiers d'avoir redonné forme au passé, de lui avoir rendu ses bornes et ses circonstances, les deux amis entreprirent sans plus différer de vider le sympathique flacon.

— Ni trop dur ni trop gris, ton vin, reconnut Prakash en s'essuyant la bouche au terme de la dégustation. Charnu ! Juste la bonne gradation.

— C'est vrai, reconnut Boro en caressant le ventre de la bouteille vide avec une gravité de chien de la Croix-Rouge veillant sur un cadavre. Mais, maintenant que ce margaux nous a quittés, nous sommes seuls… Pour ainsi dire orphelins. Et, en cas d'avalanche, nous n'avons plus rien à lamper.

Ils étaient vautrés sur les coussins disposés à même le tapis. Et leurs yeux brillaient.

— Béla ! Béla Prakash, petit frère hongrois ! entonna Boro, nous ne pouvons en rester là !

— Je suis de ton avis, mais comment aller plus loin ?

— Frère, il faut faire confiance à la Providence !.. Si nous sortons sur le boulevard, nous allons sûrement trouver l'inspiration qui nous mettra sur la voie d'une autre bouteille.

— Tu as raison, Borowicz ! Filons dans la nuit froide ! Entamons une nouvelle existence !

— Alors, afin de ranimer nos énergies, chante ! Chante pour moi exigea Boro. Danse, Choucas de Budapest !

Et l'alcool les dressa sur leurs jambes. Prakash entama une danse de berger Cszikôs[{5}]. Il faisait montre d'une agilité extraordinaire. Bras croisés devant lui, il bondissait comme un ressort, ployait sur ses genoux, se dressait à nouveau. Il avait des violons dans les oreilles.

Boro l'encourageait follement. Il tapait dans ses mains, sifflait, poussait des cris barbares. Les deux amis ne savaient plus ce qu'ils faisaient. Seule la fête les inspirait. Ils étaient les émigrés éternels.

De longues minutes plus tard, sans même avoir pris le soin d'éteindre les lumières derrière eux, les deux Hongrois se retrouvèrent à battre le pavé. Ils tenaient tout le boulevard. Ils chantaient en pleurant de rire. Ils faisaient à eux seuls autant de tintamarre qu'une équipe de football à la sortie d'un stade.

Boro tenait Prakash par le cou. Il exigeait :

— Raconte-moi les histoires que nous disait le grand Baross[6] quand il était saoul dans ses bottes rouges ! Raconte à Boro comment la tante Ruttka attendrissait la viande de cheval dans sa gaine !

Et Prakash racontait la tante Ruttka qui pissait debout au-dessus des caniveaux. Les deux amis criaient : « Vive la tante Ruttka ! Vive son urine claire ! » Ils n'avaient pas peur. Toute l'armée allemande pouvait venir les écouter. Les Hongrois de Paris chantaient dans leur langue maternelle. Ils étaient ivres pour le compte de Benjamin Ráth et des frères Kossuth. Ils sautaient, ils bramaient, ils

marchaient à longues enjambées et ils bravaient le couvre-feu. Ils agissaient pour le plaisir que procure le danger, pour l'accomplissement de la vie quand tout est mort autour de soi. Ils entrouvraient leurs mémoires pour pleurer la guerre d'Espagne perdue, pour toutes les folies qu'il leur restait à accomplir. Ils fredonnaient à l'injonction de feu Gabriel Baross qu'ils entendaient clair et net au fond de leur ivresse. Ils évoquaient les mânes du gaucho pleureur qui devenait si triste dès lors qu'il était si gai. Ils pleuraient sur Pázmány qui avait trahi leur confiance. Ils prétendaient qu'ils étaient des bergers Cszikós dans les brouillards de la Fata Morgana.

Et Boro disait à Prakash :

— Je n'ai pas oublié, racaille de Hongrois, vilain Choucas à bec de pioche, comment tu as déshonoré le cousin Miroslav par un beau soir d'été ! Et avoue, avoue combien de fois tu as rossé le maître de danse de ton village pour baiser sa femme quand elle allait glaner aux champs !

Il boxait Prakash. Il le frappait durement. Et l'autre

endurait. Les coups pleuvaient et ne lui faisaient rien.

— Blèmia ! Blèmia Borowicz ! geignait-il seulement, comment pourrais-je te décrire le moindre ventrouillage dans les meules de paille si tu me fais marcher sur une terre aussi désolée ? Comment pourrais-je danser en ton honneur si nous n'avons plus rien à boire ?

Et Boro se tut. Lui aussi avait la bouche sèche. L'entrain de la vie n'était plus là.

Un jour lointain et sale commençait à délaver le ciel.

Le pommier de Soutine

Blèmia Borowicz avançait désormais comme un somnambule. Derrière lui, traînant les pieds, la gueule ferrée, Prakash shoota dans une pierre. Attelés de la sorte, les deux hommes avaient l'impression de marcher depuis longtemps, de traverser des déserts sans âme qui vive et des steppes sans relais ni boisson.

Ils croisèrent au large de Denfert-Rochereau où le lion mouillait sa crinière sous un mauvais crachin du petit matin. En vue de la rue Ernest-Cresson,

Boro tourna à droite.

— Je sais où je vais, assura-t-il en hâtant le pas pour ne pas tituber.

L'espoir rôdait autour de son cœur. Au niveau d'un muret de meulière, il s'arrêta net.

— Entre dans le jardinet, ordonna-t-il à Prakash. Pousse la grille.

Prakash, sans discuter, poussa la grille. Boro passa devant lui, s'introduisit dans la propriété et dit encore :

— Referme la grille derrière toi. Prakash s'exécuta.

L'obscurité cédait le pas à un jour poisseux. Les deux compagnons se trouvaient dans un minuscule verger au tracé incertain. Ils piétinèrent l'herbe rase. Un sentier les conduisit au pied d'un pavillon transformé en atelier.

— La campagne à Paris, soupira le Choucas.

Mais pas l'ombre d'un ravitaillement.

— Chien galeux ! Bougre d'étranger ! Sais-tu bien où tu te trouves ?

— Dans une situation difficile. Nous nous sommes introduits chez autrui.

Boro le foudroya d'un regard blanc, attisé par la lueur blafarde qui labourait le ciel.

— Pas tout à fait, monsieur, grommela-t-il. Nous nous sommes invités chez Terechkovitch… Te souviens-tu seulement de ce peintre émérite ?

— Je me rappelle que lui et Soutine passaient leur temps à se fâcher et à se réconcilier. Au Dôme, Terechkovitch était un redoutable tapeur.

D'un geste excédé, Boro chassa la mèche mouillée qui lui barrait le front.

— Tu te trouves exactement devant son premier atelier. Ici, pour la première fois, il a pu poser sa valise grâce à la générosité d'un marchand qui

s'appelait Romoff.

— Bon. Mais Terechkovitch n'habite plus le secteur depuis belle lurette. Il est passé par Montmartre, il s'est égaré au music-hall, et ton histoire ne nous donne pas à trinquer.

— Va savoir ! réfuta gravement Boro en levant un index raisonneur.

D'avant en arrière, il titubait sur place.

Soudain, s'entourant de gestes mystérieux, il pointa son stick d'illusionniste sur le tronc d'un pommier dénudé de ses feuilles. Il se rendit au pied du fruitier et lui sourit comme à une vieille connaissance. Même, il en caressa l'écorce.

— Bel arbre, tu as beaucoup changé, murmura-t-il. Nous avons tous beaucoup changé.

Il se pencha et visa avec le fût de sa canne en direction d'une porte de cave qui s'ouvrait au ras du sol. A partir du tronc, il mesura cinq enjambées et y ajouta la mesure de trois pieds bout à bout. Il vérifia

qu'en s'avançant il avait bien gardé le cap de la cave et se tourna alors vers Prakash.

— Creuse ! ordonna-t-il. Creuse exactement là où je me trouve, ajouta-t-il en marquant la terre du contrefort de son talon.

— Comment le ferais-je sans la moindre bêche ? demanda Prakash. La terre est dure. Presque gelée.

— Je croyais m'adresser à un spécialiste, grinça Boro. Souviens-toi de l'évasion de l'oflag XIII, tête de pioche ! Creuse avec tes mains ! Mets-toi en sang !

Comme l'autre ne bougeait toujours pas, Boro jeta sa canne devant lui avec un soupir désabusé. Donnant l'exemple, il se livra à un mouvement de déploiement de ses membres qui ressemblait fort à un grand écart, même si ce n'en était pas un. Il ploya sa jambe valide, posa sa rotule sur le sol gelé, méprisant son genou rebelle qui restait derrière lui, dans l'état de raideur où l'avait soudé la

nature.

Il posa un regard de juge sur Prakash :

— Ta passivité m'afflige, Béla ! dit-il d'une voix lugubre. Je vais donc accomplir la tâche qui t'était logiquement dévolue.

Il avait trouvé à portée de sa main une branche morte coudée. S'en servant à la manière d'un pic, il entreprit de creuser une cavité dans la glaise.

Prakash le regardait faire, partagé entre l'étonnement et la commisération.

— Tu tentes une évasion ? demanda-t-il en souriant niaisement.

La bruine glaciale trempait son visage.

Boro ne répondit pas. Il travaillait avec sérieux et énergie à la sape qu'il avait entreprise. Il échancrait. Il emboutissait. Il effondrait avec acharnement.

— Tu te souviens de Soutine ? demanda-t-il tout

en ramenant la terre au sommet de l'excavation.

Prakash haussa les épaules et s'approcha du chantier.

— Comment ne pas s'en souvenir ? Physiquement il était affreux, mais il avait de beaux yeux doux et intelligents. Il aimait les bars. Il aimait les maisons closes et avait peur des femmes qui n'étaient pas des filles.

— Tu oublies quelque chose à son propos, dit Boro en interrompant son ouvrage de terrassier.

— Il picolait.

— Nous y voilà !.. Il picolait !.. Alors creuse !

Aussitôt, Prakash se jeta à genoux en face de Boro. Il empoigna une grosse pierre terminée en pointe. Le visage empreint d'une expression excitée, il commença à défoncer le sol pour en approfondir la fouille.

— Tu veux dire que Soutine a enterré une

bouteille dans le jardin de Terechkovitch ?

— Deux, peut-être trois, figure-toi !

— Je n'en crois pas un mot. Soutine était pingre !

— Il n'était pas avare, mais les questions d'argent le troublaient profondément ! Une nuit, nous étions tous réunis pour fêter la vente d'une de ses toiles à Zborowski. Vers trois heures du matin, il a estimé que nous avions suffisamment bu. Il était comme ça ! Il a pensé que nous gâchions le plaisir et l'argent. Il a entassé le restant des vivres dans un panier et a repris ce qu'il nous avait apporté en trop : une boîte de caviar et plusieurs bouteilles de vodka. Toute la bande a eu beau le supplier, il est resté inflexible… Il est sorti dans la nuit et je l'ai suivi sans discuter.

— Vous étiez ivres morts ?

— Nous avions bu le Danube et la Vistule réunis… Sous le pommier, Soutine a donné les signes d'une agitation visionnaire. Il répétait qu'il

fallait constituer un fonds pour les artistes nécessiteux, pour tous ceux qui manqueraient plus tard de nourriture… Pendant la guerre… quand elle viendrait… quand nous aurions soif et que nous serions juifs… quand nous aurions tout perdu et que nous aurions besoin de regrimper la pente…

— Et tu l'as suivi dans son délire ?

Boro lutta un moment contre un hoquet et répondit :

— Je l'ai suivi dans sa très grande sagesse ! Nous avons creusé un trou et nous avons caché le trésor !

Ils reprirent leur travail. Au bout de longs efforts, Prakash poussa un juron dans sa langue maternelle. Il dégagea l'anse d'un panier à la tresse rongée par l'humidité.

— Bon Dieu, mais c'est vrai ! s'écria-t-il.

Sa joie paraissait ne pas devoir trouver de limites. Avec les ongles, avec les doigts, à la façon d'un

chien taupier, il dégageait la terre qui obstruait encore la cavité. Soudain, sa main s'éleva triomphalement dans les airs. Elle brandissait une bouteille.

Comme il criait hourra et d'autres sornettes, s'apprêtant à danser autour du trou, une lumière s'alluma au-dessus du perron du pavillon et éblouit les pillards d'épicerie fine. Simultanément, la porte à deux vantaux de la cave céda sous la formidable poussée d'une apparition aux proportions d'hercule, aux épaules de lutteur de foire prolongées par l'ombre gigantesque d'une cape.

Cette forme humaine, ou plus exactement la projection de sa silhouette démesurée, se profila un moment sur la façade d'angle de la bicoque. Elle courut un bref instant sur le crépi en décrivant devant elle des moulinets avec un bâton ou une fourche, peut-être une faux, puis, mue par un furieux battement d'ailes, donna l'impression qu'elle s'arrachait dans les airs. Elle parut s'y dissoudre au contact du ciel gris, mais, l'instant d'après, se

matérialisa derechef, rebondissant sans encombre sur le sol glacé pour atterrir à quelques mètres seulement des fêtards vers lesquels elle fondit en poussant des cris inarticulés.

Boro, cloué sur place, n'avait rien tenté. Prakash, sous l'effet de la surprise, recula. Il s'empêtra dans une branche morte et tomba lourdement sur le cul.

En moins que pschitt, l'agresseur fondit sur lui. Il posa un brodequin chaussant du grand 45 sur sa cage thoracique et le cloua au sol. Au bout de ses poings noués sur un manche bien lisse luisait le reflet froid d'une cognée à l'ancienne.

— Canailles ! Vermine ! Moisissure de la France ! Vilains flicards du Maréchal ! sifflait le forcené. Vous ne m'aurez pas ! Vous n'aurez pas les tirailleurs !

Les deux bras dressés au-dessus de sa tête, les reins armés pour un assaut, l'attaquant s'apprêtait à fendre l'intrus dans le sens de la longueur. Ses yeux étaient immenses et blancs.

Tétanisé par la peur, le Choucas ferma les siens.

— Boro ! implora-t-il.

Puis il attendit que le Noir sorti de la cave lui défonçât le crâne et lui ôtât la vie.

Le Noir dans la cave

— Scipion !

La voix tonitruante de Boro sembla suspendre le geste de mort que le bûcheron s'apprêtait à accomplir en l'accompagnant d'un han de travailleur.

La pesante hache, contrariée dans sa trajectoire, parut zigzaguer dans les airs. Trop lourde pour obéir à l'injonction des forces terrestres, elle poursuivit cependant sa course vacillante et termina

sa trajectoire folle en ouvrant un cratère dans le sol où elle resta plantée à quelques pouces de l'épaule de Prakash.

Le noir bourreau se détourna alors vers le reporter et, tandis qu'il le dévisageait, l'expression féroce qu'il arborait céda peu à peu la place à un sourire d'une bonté extrême.

— Borop'tit ! s'écria-t-il en usant d'une belle tessiture de basse. Borop'tit, après toutes ces années !

L'instant d'après, les deux hommes se précipitaient l'un vers l'autre. Ils s'embrassaient. Se donnaient l'accolade. Puis, le visage lavé de toute haine, Scipion releva Prakash et le réconforta avec d'amicales bourrades. Après quoi, les Hongrois et le Sénégalais se retrouvèrent dans la cuisine du pavillon. Penchés sur la toile cirée, autour d'une bouteille de vodka débouchée à la hâte (mais à laquelle personne n'osait toucher), ils tentèrent d'ordonner leurs pensées.

Leurs questions s'entrecroisaient avec fièvre.

— Que diable faisais-tu dans cette cave ? demanda Boro qui semblait complètement dégrisé.

— Et vous-mêmes, que fabriquiez-vous à cette heure dans le jardin de cette maison inhabitée ? rétorqua Scipion en qui sommeillait une pointe de rancune.

— Pourquoi ce déguisement ? Cette cape rouge ? Cette chéchia sur la tête ?

— Pourquoi avoir pénétré dans ce jardin ?

— Pourquoi avoir cherché à nous occire si férocement ? interrogea à son tour Prakash.

— Pourquoi avez-vous crié comme ça ? s'énerva Scipion. Pourquoi tout ce ramdam ? Alors que c'est plein d'Allemands dans toutes les rues !

Il dérailla brusquement dans le grave :

— Enfin quoi, les p'tits Blancs, est-ce que vous

êtes mabouls ?

— Et toi, tas de charbon, rétorqua Prakash, cette folie meurtrière, c'était quoi ? Une crise de palu ? Un coup de béribéri ? Une pulsion anthropophage ?

— C'est vous, les bouanas, qui étiez saouls !

— C'est toi, le sauvage, qui étais dingo !

— Elle est belle, celle-là !.. Une demi-heure que je surveillais vos excentricités par le soupirail de la cave !

— À ce compte-là, pourquoi avoir attendu si longtemps avant de sortir de ta tanière ?

— J'avais mes raisons, se renfrogna l'Africain.

— Tout le monde a ses raisons, trancha Boro qui se retenait pour ne pas éclater de rire.

Ils se turent un instant. Ils auraient voulu tout comprendre. Mais trop d'émotions gouvernaient leurs cervelles. Trop de confuses pensées

brouillaient les territoires du passé, mêlaient les pistes d'autrefois à l'irrationalité du présent, remettant à flot la menace des dangers qui pesaient sur les épaules de chacun d'entre eux.

Blèmia, le premier, essaya de mettre de l'ordre dans la cacophonie du moment. Il posa sa main sur celle de Scipion et entreprit de lui faire le récit des dernières années. Mais Scipion l'interrompit rapidement :

— Tu ne vas tout de même pas me réapprendre des événements qui me sont familiers ! Tu oublies que j'y étais !.. Dis-moi, Borop'tit, qui t'a aidé à franchir les murs d'enceinte de la villa Cosini ? Qui t'a tiré des mâchoires d'un dogue allemand ? Qui a conduit pour toi une benne à ordures zigzaguant sous le feu des mitrailleuses ? Qui a roulé à tombeau ouvert au volant de cette épave chargée d'explosifs et de grenades jusqu'aux confins des routes d'Espagne[7] ?

— Je me rends, et je suis un ingrat ! reconnut Boro. Sans toi, pas de panache ! Tu as toujours été

mon bras armé et l'as des as du volant !

Le Noir se détendit, visiblement flatté par ce déluge de compliments.

— Tu peux continuer, Borop'tit, dit il d'une voix caverneuse. Dis-moi où est passée ta belle cousine ?

Boro, soudain, se fit pudique. Il laissa seulement entendre qu'il n'était point de jour qu'il ne pensât à elle et à Sean qu'il considérait comme son fils. Puis il éclaira Scipion sur le point de départ de leurs frasques de la nuit passée. Bénissant au passage le Dieu des ivrognes et des émigrés de les avoir préservés de toute interpellation, rafle ou exécution sommaire, il expliqua enfin comment et pour quelle raison lui était venue la soudaine inspiration de déterrer le trésor de Soutine.

Lorsqu'il eut terminé, il s'aperçut que Prakash, la tignasse ébouriffée, la tête posée sur ses bras croisés, s'était endormi à table. Mettant à profit son sommeil lourd et agité, Blèmia demanda à Scipion

des nouvelles de sa femme naine et de ses dix enfants.

— Ma femme de poche ignore où je suis, répondit l'ancien modèle de Foujita. Tout comme j'ignore où elle se trouve.

— Vous êtes séparés ?

— Elle vit avec un autre homme. Malgré cela, j'ai pris la précaution de lui faire un onzième enfant avant de partir pour le front !

— Tu as participé aux opérations ?

— Catégorie nettoyeur, Borop'tit ! Sitôt mobilisé, on m'a hâtivement distribué dans le rôle du négro ! Faute à la réclame Banania, j'imagine ! Faute à Lyautey !.. Les nègres avec les nègres !.. On m'a versé dans un régiment de tirailleurs sénégalais et on m'a mis la baïonnette au canon. J'ai compris que la France, belle patrie, terre des arts, me réservait le sort peu enviable de viande à Panzer. J'ai écrit à ma femme pour lui apprendre que, normalement,

j'allais mourir. Elle n'a pas répondu. Elle voulait sans doute déjà faire l'économie d'un timbre. Là-dessus, la guerre a pris fin plus vite que prévu. Je me suis retrouvé à La Charité-sur-Loire. Mes chefs m'ont dit : « Z'ami, y faut faire chouf ! Tu vas abattre les stukas avec un fusil Lebel pour protéger la retraite ! » Un mauvais sentiment de révolte s'est emparé de moi. J'ai regardé le ventre replet de mon officier et j'ai senti que sa demande était exorbitante. J'ai donc boxé la brioche du capitaine jusqu'à ce qu'il s'étale, et j'ai emprunté sa voiture.

— Tu t'es fourré dans un drôle de pétrin…

— Ça n'était pas le plus grave, Borop'tit ! Boum ! Zim, zim ! Les avions revenaient dans l'enfilade du pont. Ils plongeaient avec une rage soudaine sur la foule des réfugiés. Ils enrageaient. Mille fois, ils revenaient. Les mitrailleuses boches fauchaient à chaque passage. Les stukas étaient partout ! Butés insectes mécaniques ! Ils tiraient leurs postillons traçants… Les gens couraient. Ils se montaient les uns sur les autres pour passer les lessiveuses, les

landaus, les belles-mères, les économies de l'autre côté de la Loire… On se marchait dessus. Juste une foule aveugle. Il n'y avait plus de justice et plus de morale. On terrassait les plus faibles. Ou alors, dernière tête de lard, un soldat français de l'armée en déroute levait son flingot vers le ciel et cinglait une salve imbécile avant de recevoir des hauteurs une mornifle invisible qui l'ensanglantait définitif et l'étalait entre les jambes des civils en cavale. Borop'tit !.. Quelle bouillie ! Quel théâtre ! La vilaine tragédie ! Tout cet avant-guerre radieux qui foutait le camp !…

— Je me suis cramponné au volant de la voiture et je suis resté en plein milieu du pont. Les avions ont fini par partir. Les fuyards s'étaient égaillés dans les champs. À cinq ou six mètres de moi, il restait seulement une grosse dame et un enfant liés par la main. Je me souviens, ils regardaient couler la Loire. Plus loin, dans un champ, une vache s'était remise à paître. C'était de nouveau le printemps du 7 juin…

Scipion laissa lentement dériver son regard sur son ami Boro. D'une voix altérée par le rêve, il murmura :

— 7 juin 40 ! Une journée radieuse où tout était là. Une journée rudement calme et tranquille. Une fantastique envie de vivre battait dans ma poitrine. J'avais le soleil sur la peau… J'ai démarré le moteur de la Viva Grand Sport du capitaine et j'ai mis le cap sur Paris. Dans ce sens-là, en suivant les départementales, il n'y avait plus un chat… J'ai fini le voyage à bicyclette.

— Où allais-tu ?

— Je comptais retrouver ma femme, mais elle n'était plus là… Elle était partie pour Bordeaux avec le frère d'un ministre sous prétexte de garantir une vie décente à nos enfants. Je suis resté à Paris, terré dans cette maison vide qui était la mienne depuis que je l'avais rachetée. Les penderies avaient été nettoyées par les soins de Paulette. Plus un costume, plus un meuble de valeur. J'ai donc gardé l'uniforme et j'ai vécu l'Occupation

depuis ma cuisine.

— Et pour te nourrir ?

— La cave regorgeait de conserves de haricots verts, de coulis de tomates et de confitures de rhubarbe que ma femme n'avait pu emporter avec elle. En l'espace de quatre mois, j'ai dilapidé tout mon stock.

— Et depuis ?

— Je sors par les nuits sans lune. Je vis de rapines. Je fais des mauvais coups. Les gens s'enfuient dès qu'ils me voient avec un couteau entre les dents.

— Scipion ! Toi qui étais si doux ! s'écria Boro sur un ton de reproche.

Le sourire seyait à Scipion. Ses yeux prenaient des reflets anthracite. Tout son visage respirait la bonté.

— Borop'tit, pour toi, je suis toujours un agneau !

Pour les autres, je suis un agneau sous une peau de tigre !

Il rit de plus belle, démasquant une denture à l'émail éblouissant.

— A Montparnasse, conclut-il, les apparitions du nègre à la chéchia rouge sont devenues aussi célèbres que celles de Fantômas !

— Tu ne t'es jamais fait pincer ?

— Jamais… Sauf la nuit dernière.

— Qu'est-il arrivé ?

— Un sous-officier allemand. Il m'a surpris occupé à briser la devanture d'un restaurant sans tickets. Il m'a poursuivi. J'ai cru l'avoir semé. Il ne m'avait pas lâché. Il m'a observé depuis le jardin, puis a surgi devant moi alors que je me mettais à table.

— Qu'as-tu fait ?

— Je lui ai planté une lame dans le ventre.

— Où est la victime ?

— Au sous-sol.

— Splendide ! J'ai tout entendu ! hurla Prakash en sortant inopinément de son épais sommeil. Scipion est un héros ! Il a tué notre premier Boche !

Mort d'un critique

Boro, Prakash et Scipion regardaient le défunt.

Ils étaient descendus par un escalier en colimaçon au sous-sol du pavillon, et se tenaient dans une pièce basse qui faisait office de buanderie et d'atelier.

Le soldat de la Wehrmacht était étendu sur une planche posée sur des tréteaux. Dépouillé de son uniforme soigneusement plié à côté de lui sur une chaise, il était simplement vêtu d'un sous-vêtement

boutonné et d'un caleçon long. Seul un bandage d'ouate matelassé trahissait l'emplacement de la blessure : une boutonnière ouverte dans la partie basse de l'estomac.

— Je venais de terminer sa toilette mortuaire quand vous avez fait irruption dans le jardin, expliqua Scipion. J'ai pensé que vous étiez de la racaille de Vichy venue pour m'arrêter. J'étais résolu à vendre chèrement ma peau.

— Ton Fridolin n'a pas la stature d'un belluaire aguerri, fit observer Prakash.

Il fixait l'abdomen grassouillet du mort.

— En effet, dit Boro en se penchant à son tour sur le catafalque pour examiner la dépouille. Tout donne à penser qu'il était un pur épicurien.

Gunther Sturmreiter était bien trop mort pour répondre. C'était un quadragénaire imberbe au teint de cochon de lait. Ses grands yeux bleus avaient emporté des circonstances de son trépas une lueur

d'étonnement. Ses joues bien remplies rimaient mal avec son état de cadavre. Ses oreilles aux larges pavillons avaient conservé une coloration rosée qui donnait à son visage immobile une pathétique apparence de vie.

— Peau-d'Œuf avait la rondeur des tabellions de province, réitéra Prakash en poursuivant son autopsie visuelle. Le genre de Bavarois paisible qui boit ses douze chopes sur les douze coups de minuit et passe plus de temps au pissoir que sur le ventre de sa femme. Un calme, à mon avis. Ses mains sont délicates… Ses ongles manucurés… Peut-être même était-il du genre à apprécier Jean-Sébastien Bach !

— Depuis qu'il est mort, Peau-d'Œuf a effectivement l'air d'un brave zigue, concéda Scipion. Mais je jure que, de son vivant, c'était un démon sans humour…

— Pardonne à ton ennemi ! déclara sentencieusement Prakash. C'est difficile aujourd'hui de faire de l'humour en allemand. Les

Allemands, par les temps qui courent, ne font pas d'humour. D'ailleurs, ils n'en ont pas besoin. Alors ils ne s'en servent pas.

Et, toujours pince-sans-rire :

— Au fait, avec quoi l'as-tu seringué ?

— Avec un ciseau à froid.

— Outch ! Ça doit faire atrocement mal ! déclara Prakash en portant la main à son propre estomac.

— Comment peux-tu plaindre ce salopard alors qu'il me menaçait avec son automatique ? rugit l'Africain qui croyait distinguer dans l'intonation du Choucas une nuance de reproche. Je n'avais pas le choix ! Je lui ai planté dans le bide ce que j'avais sous la main !

— Allons, allons, Scipion ! intervint Boro en apaisant d'une bourrade affectueuse l'ancien chauffeur d'Ettore Bugatti. Ne donne pas dans le panneau de la provocation ! Ce Hongrois alcoolique te fait marcher !

— J'ai recouvré toutes mes facultés humaines, protesta Prakash.

Il s'approcha de l'uniforme, jucha la casquette du feldwebel sur sa tête hirsute et commença à faire les poches du mort.

De son côté, le reporter avait pris des mains de Scipion le portefeuille que ce dernier tenait serré contre lui. Il commença à étudier l'état civil du défunt.

— Sapristi ! Il ne faut jamais se fier aux apparences ! s'exclama-t-il au bout d'un instant. Sous son air bonhomme, le sieur Gunther Sturmreiter dissimulait peut-être une fameuse langue de vipère ! Savez-vous ce qu'il faisait avant d'être mobilisé ? Il était critique d'art ! C'est ce que racontent ses papiers.

— Il faut les conserver précieusement, dit Prakash qui, décidément, avait recouvré toute sa lucidité. Un jour, nous aurons peut-être besoin de faux papiers.

— Au fait, où est passée l'arme de ton agresseur ? s'enquit Boro en revenant à Scipion.

Ce dernier exhiba aussitôt un pistolet noir glissé dans sa ceinture, sous le chandail.

— Il avait aussi un fusil Mauser et une baïonnette, précisa-t-il en désignant un placard où il semblait avoir remisé l'arsenal.

— Apporte-les, commanda le reporter.

Il examina l'automatique.

— Manufacture Herstal, calibre 7,65, commenta-t-il brièvement. Fabriqué en Belgique, estampillé du *Reichsadler* comme tout leur matériel.

— Je peux démonter le fusil, proposa le Choucas. Il tiendra moins de place si nous voulons le transporter.

— Le transporter ? s'étonna Scipion. Tu comptes le transporter ?

— Pardi ! Nous n'allons quand même pas abandonner les lieux sans emmener ton butin de guerre !

Le grand Noir baissa la tête et fronça le nez de contrariété.

— Je ne voyais pas les choses comme ça, dit-il entre ses dents.

Avec lenteur, il tourna le dos à ses compagnons. Il avait les épaules lourdes. Machinalement, il s'était avancé jusqu'à l'établi où étaient disposés ses outils. Il posa sa longue main sur un élégant camion Jep en tôle peinte qui avait appartenu à l'un de ses enfants.

Pensivement, il commença à en remonter le mécanisme à ressort qui dévida aussitôt son grincement aigrelet de pignons et de roues.

— J'ai réparé le moteur de ce jouet pas plus tard qu'hier, murmura-t-il. Ça aurait dû être fait depuis longtemps… Avant la guerre ! ajouta-t-il avec

dérision.

Il se tourna vers ses amis photographes.

— A la réflexion, je ne sais pas si j'ai envie de partir, dit-il. Je ne sais pas si j'ai envie de quitter cet endroit qui est le mien et où j'ai été heureux avec mes gosses.

— Tu ne peux pas rester ici, s'emporta Prakash. Et nous non plus ! Le risque est trop important ! Imagine un seul instant que Gunther ait laissé un copain derrière lui… Imagine qu'on l'ait simplement vu s'engouffrer à ta suite dans la rue Ernest-Cresson… Ils reviendront.

Instantanément, au fond des prunelles du grand Noir, s'alluma un galopant feu de brousse. Il ferma ses gros poings, et de lugubres filaments rouges apparurent dans le blanc de ses yeux.

— Tam-tam Africa ! gronda-t-il en faisant furie de tout son corps tendu à l'extrême. Je suis l'âne qui est couvert d'une peau de lion ! Si la Gestapo

essaie de m'arracher les griffes, si la sous-vermine vichyssoise tente de me transformer en descente de lit, je leur ouvrirai les portes de l'enfer ! Je leur carderai la peau !

Et, soulevant sa grande carcasse étranglée d'émotion et de colère :

— J'ai tout perdu ! Je n'ai plus rien à perdre ! Si les Boches posent seulement un jambon dans le jardin, nous sauterons tous ensemble !

— Viens plutôt avec nous, proposa Prakash. Nous battrons l'armée allemande à plate couture ! Je te présenterai des femmes désirables !

Le Noir fit un signe négatif de la tête. Ensuite, il esquissa un sourire d'une tristesse infinie et, les yeux mouillés d'une buée intime, se tourna vers Boro :

— Tu te souviens de notre beau voyage à Munich, Borop'tit ? Eh bien, un Scipion sans ses mioches et sans sa femme, c'est aussi stupide

qu'une Bugatti Royale sans roue de secours ! Depuis que les enfants sont partis, un éléphant s'est assis sur mon cœur !

— Je comprends, Scipion, répondit Blèmia.

Puis, détachant son regard du sien :

— Il n'empêche que la vie continue et que nous sommes condamnés à regarder en face le présent qui s'amène. Pour ma part, depuis que mes vieux cauchemars ont repris le visage grimaçant de Frau Spitz, je n'ai pas très envie de me faire pincer par les séides de la Gestapo. Et franchement, Scipion, je ne te souhaite pas de tomber entre leurs mains.

Il dévisagea soudain ses interlocuteurs avec une nouvelle autorité.

— Nous devons avant toute chose enterrer le feldwebel Sturmmiter, trancha-t-il. Faire disparaître le corps.

D'un pas rapide, le reporter longea l'établi. Il se dirigea vers le fond de la pièce. Arrivé à l'angle, il

tourna sur sa droite, descendit trois marches et quitta le sol cimenté pour aborder un passage étroit tapissé de mâchefer. Il se courba soudain pour franchir une porte basse et disparut sous une voûte conduisant par un étroit boyau à une cave aux casiers à bouteilles vides.

Ses deux compagnons l'avaient suivi.

Devant eux se développait l'envolée d'un escalier de pierre à la pente très raide. Trois mètres plus haut, les marches accédaient par un palier à la porte double donnant vers l'extérieur. Deux fentes se terminant par une découpe en forme de trèfle avaient été pratiquées dans le bois et permettaient d'avoir une vue sur le verger. C'était sans doute depuis cet observatoire que Scipion les avait localisés avant de fondre sur eux avec la rapidité d'une gigantesque chauve-souris. Pour l'heure, Boro fixait le sol.

— Peut-on creuser ici ? s'informa-t-il auprès de l'Africain.

— Je pense que sous le sable se trouve une couche de castine enrobée de glaise. Plus profond encore, on doit tomber sur du roc. La canalisation d'eau passe le long du mur.

— Essayons.

Ils trouvèrent des outils dans un coin de l'atelier et se mirent en devoir d'offrir une sépulture à leur encombrant pensionnaire.

Dès l'entrée, les premières pelletées, les premiers coups de pic et de pioche trahirent un sol si compact et si tassé que la tâche s'annonça longue et difficile.

Pendant un long quart d'heure, sans échanger la moindre parole, nos fossoyeurs occasionnels fouillèrent, emboutirent, déblayèrent et firent montre d'un grand sérieux. Le front luisant de transpiration, la chemise trempée malgré la température frisquette, ils abattirent un splendide ouvrage.

— C'est la première fois que j'enterre la critique,

s'autorisa Prakash qu'un reliquat d'ébriété entretenait dans un état de douce euphorie.

Il s'était appuyé au manche de sa pelle et regardait travailler les autres. La mine réjouie, le menton posé sur le dos de ses mains superposées, il guetta pendant un moment le visage de ses compagnons, espérant y lire un signe avant-coureur de découragement. Mais il en fut pour ses frais et, graduellement, son fin sourire s'étiola.

Sans lui accorder la moindre attention, Boro et Scipion piquetaient à l'unisson le sol infesté de pierres.

— Nous allons rencontrer le roc, indiqua Boro en s'acharnant. Apprêtez-vous à souffrir !

Prakash haussa les épaules. Il cracha dans ses mains et joignit ses forces à celles de ses camarades. Pour se faire pardonner son inconstance, il s'appliqua désormais à travailler avec un zèle de brute.

Au bout d'une grande heure d'efforts, les trois hommes avaient creusé leur trou. Faute de drap, ils utilisèrent la cape du tirailleur à la façon d'un suaire et, à petits pas trébuchants, portèrent le soldat allemand jusqu'à sa dernière demeure.

Ils comblèrent soigneusement la fosse, damèrent la terre, puis, en consciencieux jardiniers, ratissèrent une couche de sable qui fit disparaître les dernières traces de leur macabre besogne.

— Maintenant, je boirais bien un verre, dit le Choucas de Budapest.

Il s'élança le premier en direction de l'escalier qui conduisait au rez-de-chaussée. Plus pesamment, les autres le suivirent.

Naissance d'une armée

Ils se retrouvèrent autour de la bouteille de vodka qui les attendait à la cuisine. Ils burent silencieusement le premier verre. Trinquèrent avec le deuxième. Le troisième leur apporta quelque chaleur supplémentaire.

Soudain, en veine d'amabilité, Prakash adressa un sourire engageant à Scipion.

— Ainsi, tu fais artiste peintre ? demanda-t-il avec un réel intérêt.

— Comment le sais-tu ?

— Dans la pièce voisine, en montant, le long d'un mur, j'ai aperçu quelques toiles.

— C'est un très puissant bazar qui m'est tombé dessus et qui me tient à cœur, avoua Scipion. Marie Vassilieff m'avait initié quand elle avait son atelier du passage du Maine, et Foujita me laissait dessiner. C'est ma nouvelle manière d'écrire des lettres d'amour !

Prakash opina du chef et remplit les verres.

— Je peux parfaitement comprendre cela, dit-il. De mon côté, j'ai rudement besoin de retrouver la sensation de plénitude que me procure un appareil photo.

— Nous avons tous besoin d'être des personnes chimériques, prononça doucement Boro. C'est sans doute la plus vieille histoire du monde.

Les yeux du reporter s'étaient posés sur le vague. Sa voix avait la résonance d'un écho affaibli.

Mâchoires serrées, ses compagnons semblaient eux aussi suivre le fil de leurs pensées.

Était-ce pudeur de leur part ? La conversation avait tourné court, même si les sentiments grouillaient dans les cœurs. Aucun d'entre eux ne se sentait capable de nommer la direction à prendre.

— La guerre ne durera pas toujours, murmura soudain Prakash en se secouant.

— Tes prophéties m'intéressent, sourit Boro. Même si, pour le moment, le gala continue.

Ils burent en silence.

Ils se sentaient bien ensemble. Scipion supputait qu'il n'avait plus rien au monde et qu'il venait de retrouver là une seconde famille.

Comme s'il lisait au fond des âmes, Blèmia Borowicz se jeta brusquement à l'eau :

— J'ai pris une décision pour Prakash et pour

moi-même. Nous allons passer à la clandestinité. Ce mort que nous venons d'escamoter de la surface du monde symbolisera notre premier acte de résistance à l'envahisseur.

— Puis-je faire observer que le mérite de ce fait d'armes, même s'il rejaillit sur nous, revient à Scipion ? objecta Prakash.

Il claqua superbement la langue pour saluer au passage la magistrale lampée de vodka qui venait de lui déchirer la gorge.

Boro lui adressa un radieux sourire.

— Tu viens de faire flèche en pleine cible, compère ! s'écria-t-il. Scipion est de l'espèce combattante, mais son avenir est aussi incertain que le nôtre ! Il doit donc se joindre à nous !

— Qui veut encore m'enrôler ? demanda l'ancien modèle de Foujita.

— Moi, dit Boro. J'ai besoin d'un chauffeur confirmé.

— N'es-tu pas des nôtres ? appuya Prakash. Cette cambuse est grillée. Tu n'as plus d'endroit où te poser ! Viens avec nous !

— Joins-toi à nous, Scipion, martela fermement Boro. L'espérance donne aux choses une couleur nouvelle.

Dehors, la pluie s'était calmée. Tamisé par le rideau, un pâle soleil d'hiver venait de se glisser dans la pièce. Il s'attarda un moment sur la toile cirée, creusant des ombres sur les visages. Bien vite, il s'éteignit, et le gris du ciel de novembre reprit le dessus.

Ils demeuraient engloutis dans leurs pensées. Ils sentaient confusément qu'il leur restait à accomplir les gestes fondateurs de quelque chose d'infiniment plus grave que ce qu'ils désignaient pour le moment comme un vague espoir.

— A l'armée des fous ! proposa soudain Scipion en englobant dans un même regard ses deux compagnons et en levant son verre à leur santé.

— À l'armée des passionnés ! enchaîna Boro. A l'armée des irréductibles face à l'énorme et molle armée des gens raisonnables !

Ils se regardèrent fraternellement.

— Il faut secouer l'apathie, dit Boro sur un ton d'ordre du jour. Il faut bousculer le ronron criminel de la collaboration et relancer le combat !

— Nous serons terroristes s'il le faut ! s'écria soudain Prakash.

Il tendit la main vers son verre et le vida d'un trait. Scipion en fit autant et, après lui, Boro. Sans qu'ils s'en fussent rendu compte, ils avaient fait un mauvais sort à la seconde bouteille de vodka.

— Après ce flacon, nous ne boirons plus jamais, déclara le Choucas en jetant le verre par-dessus son épaule.

Était-ce forfanterie d'aventurier ? À cette minute, Blèmia Borowicz flairait que sous le couvert de la bamboche rôdaient des certitudes qui ne

demanderaient qu'à s'affirmer.

— Allons ! décréta-t-il soudain en se dressant sur ses jambes. Nous n'avons que trop tramé.

Il attrapa son trench-coat et son stick.

— Je n'ai rien à me mettre sur le dos, objecta Scipion.

— Tu enfileras l'uniforme de Gunther. De cette façon, nous n'aurons même pas besoin de cacher les armes.

— Je n'entrerai pas dans la veste. De plus, je n'ai encore jamais croisé un nègre allemand depuis que je suis à Paris ! objecta l'Africain.

— Objection retenue, admit le reporter. Prakash sera donc l'Allemand.

— Où dirigerons-nous nos pas, Borop'tit ?

— Nous passerons chez moi pour y prendre du matériel photo, quelques objets de première

nécessité, et fournir à chacun des vêtements civils.

— Et après, où irons-nous ?

— Rejoindre l'Armée des ombres ! répondit Blèmia Borowicz en lançant au destin un véritable défi.

Aux yeux de ses camarades, jamais le fils du caporal Gril n'avait paru aussi sérieux.

DEUXIÈME PARTIE

Le monde en vert-de-gris

Fragile Albion

Sir Winston Léonard Spencer Churchill regardait ses pieds.

Il pesait d'un poids relativement supérieur à la moyenne des gentlemen assis à ses côtés, au quatrième sous-sol du PC d'Uxbridge où s'organisait la défense de Londres et de l'Angleterre méridionale.

Il n'était pas seulement un peu plus enveloppé

que les ministres, les chefs d'armées, d'escadrilles et de guerres plus secrètes qui l'entouraient. Il était surtout plus massif.

Un battle-dress rembourré aux épaules allongeait sa carrure, prise, en deçà de l'olivâtre, dans les fines rayures d'un costume à larges revers et gilet boutonné acquis chez sir Gordon Selfridge. Un œillet en voie de perdition pointait sa corolle à équidistance d'une perle en nacre et d'une multitude de stylographes accrochés à la poche de sa vareuse militaire.

Le mélange du kaki et de teintes plus bourgeoises ne surprenait personne : chacun savait que le Lion gardait un pied dans le civil et l'œil sur l'uniforme. Il passait sans malaise des lustres de Buckingham Palace aux fondrières d'un Londres affolé par l'estoc des gladiateurs volants qui retournaient la ville. Tout cela pour la même cause : le salut du roi et de ses sujets.

Ce qui ne laissait pas d'étonner la crème des officiers supérieurs assis dos aux cartes d'état-

major épinglées sur tous les murs, c'était le casque que portait Churchill. Une galette de tommy, plate, neuve, posée sur le crâne ministériel comme un chapeau pointu sur un Christmas pudding. Pourquoi ce huit-reflets en fer-blanc ?

Aucune attaque aérienne n'était signalée sur Londres. Et si tel avait été le cas, nul ne serait descendu dans les profondeurs des caves ou du métro : quand on se trouvait à Uxbridge, rien n'empêchait de chanter sous les bombes ; c'est à peine si on entendait les explosions.

De sorte que, tandis que le Premier ministre fixait ses pieds, ces messieurs hautement galonnés considéraient le casque.

Le seul à regarder ailleurs était aussi le seul civil du groupe. Un homme aux cheveux grisonnants vêtu d'une veste de tweed couleur muraille enrichie d'une pochette d'un mauve flamboyant. Il bourrait une bruyère courte à longues pincées d'un tabac blond puisé dans une blague en cuir ornée d'un point blanc. Ce faisant, il arborait un sourire

tranquille adressé à une jeune femme assise de l'autre côté de la longue table ovale où nulle autre présence féminine n'était signalée.

La demoiselle portait le calot et la veste bleue des aviateurs, deux barrettes aux épaules, des lunettes d'écaillé noire qui lui mangeaient le visage, vieillissant des traits juvéniles. Elle avait un œil vert qu'il ne devait pas être difficile d'électriser, une pommette qu'on rendrait joyeuse, un chignon trop sévère qu'on attendrirait de la main.

Artur Finnvack ignorait le nom et la fonction de la demoiselle qui lui faisait face. Ses galons ne l'impressionnaient pas, bien au contraire. Ils attisaient chez lui une curiosité d'enfant assez semblable à celle qu'il éprouvait dans son très jeune âge lorsqu'il déshabillait les poupées de ses cousines pour voir de quelle porcelaine elles étaient faites.

Il fut enlevé à ses rêveries par un chuchotis. Sir Stewart Graham Menzies s'était penché à son oreille et lui demandait pourquoi Churchill portait un

casque. Menzies était le chef du MI 6 britannique et le supérieur de Finnvack.

À mi-voix, ce dernier répondit que le Premier ministre voulait qu'on sache qu'il commandait autant au civil qu'au militaire. Il se rappelait que six mois auparavant, lorsque Sa Majesté le roi George VI l'avait choisi pour remplacer le très défaillant Neville Chamberlain, l'ancien chancelier de l'Échiquier était apparu au fronton de Downing Street comme il avait choisi de se présenter ce jour-là devant l'état-major réuni à Uxbridge : en chef de guerre.

Churchill avait été nommé par le roi le 10 mai 1940 à dix-huit heures précises : le jour même où Hitler avait lancé ses troupes contre la Hollande, la Belgique et le Luxembourg.

Aujourd'hui, l'heure était à peine moins grave.

Depuis plus de quinze minutes maintenant, le maréchal sir Hugh Dowding, commandant en chef du Fighter Command, la chasse aérienne britannique, bataillait seul contre le Premier

ministre. Finnvack écoutait d'une oreille distraite : il savait que la décision de Churchill était prise. Il se demandait même si le casque ne dissimulait pas le visage d'un homme assoupi, observant moins ses chaussures que la ligne floue d'un rêve. A soixante-six ans, c'était chose commune et excusable.

— … Leurs bombardiers en piqué ne résisteront pas à la chasse anglaise, s'entêtait le chef du Fighter Command. Leurs Messerschmitt 109 montent moins vite que nos Spitfire et nos Hurricane… Leurs liaisons radio ne valent pas les nôtres. Ils ne peuvent même pas les guider du sol !

Sir Hugh Dowding afficha un sourire de contentement facile. Artur Finnvack, qui avait fait étudier le comportement des Messerschmitt 109 en Espagne où la Luftwaffe les avait testés, n'ignorait pas que les deux mitrailleuses de capot et les deux canons de 20 millimètres placés dans les ailes étaient supérieurs aux huit mitrailleuses des appareils britanniques.

— … De plus, poursuivait Dowding, leurs 109

n'ont quasiment pas de rayon d'action. Ils décollent et ils reviennent, faute de carburant… Il suffira de les piler au-dessus de la mer.

— La mer est dangereuse, grommela sir Stewart Graham Menzies.

Avant la réunion, Menzies s'était entretenu de cette question avec Finnvack. S'il fallait intercepter la chasse allemande au-dessus de la Manche, les Anglais souffriraient plus du grand plouf que ceux d'en face : on n'avait pas eu le temps de s'équiper en hydravions, en canots de sauvetage, en pistolets lance-fusées…

— Notre meilleure chance, enchaîna Dowding après avoir quêté un appui du côté de Asher Lee, chef des services secrets de l'Air, ce serait qu'ils attaquent avec les 102…

— *God save the 102 !* murmura Menzies.

Tous approuvèrent. Churchill lui-même opina du casque après avoir porté la main gauche à la

jugulaire.

Il ne dormait pas. Il écoutait. Finnvack révisa son jugement : il n'était pas certain que le Lion eût pris sa décision. L'adjoint de Menzies s'avança légèrement sur sa chaise. Le débat n'était pas clos.

— Passons sur les brillants états de service du 102, ronchonna le Premier ministre. Ce n'est pas un avion : c'est une plaisanterie…

— … Un bimoteur, mais si épouvantablement médiocre qu'il faut trois 109 pour le protéger, compléta la jeune femme assise en face de Finnvack.

— Absolument exact, renchérit ce dernier.

Il leva sa pipe comme il l'eût fait d'un verre, trinquant au propos de l'inconnue.

— Cela prouve bien que, même en termes d'aviation militaire, le vêtement ne fait pas plus l'objet que la personne.

Au regard qu'elle lui lança, il comprit qu'elle avait parfaitement saisi la flèche. Deux secondes plus tard, elle la lui renvoya en ôtant ses lunettes.

— Merci, conclut-il.

Menzies était le seul à avoir suivi l'échange.

— Vous êtes incorrigiblement gonflé, chuchota-t-il à l'adresse de son bras droit.

— Vous la connaissez ?

— Katherine Road-Landestipple… Elle est à l'état-major.

— J'ai l'honneur de vous demander ma mutation…

— Accordé, mais pour un soir seulement.

— A vos ordres, répliqua Finnvack. Il alluma sa pipe.

Churchill posa sur lui un regard lourd. Puis il dévisagea les participants, s'arrêtant sur chacun

d'eux comme s'il voulait les jauger. Il ôta son casque et le plaça à l'écart de son coude, sur la table. Les ailes de son nez formaient comme un accent circonflexe au-dessus de la ligne crispée de la bouche. L'œil était froid. Profond. Il visa Dowding qui s'assit après avoir replié ses notes : le maréchal avait compris que les états de service du Messerschmitt 102 n'avaient plus cours. La parole était désormais au chef de guerre.

De la lune et des marées

Churchill se laissa aller sur son siège, repoussa

les pans du battle-dress et glissa ses pouces dans les emmanchures de son gilet. Il semblait réfléchir. Alors que toutes les attentions convergeaient désormais vers lui, il paraissait ne prêter d'intérêt qu'aux cartes fixées aux murs. Elles représentaient les côtes françaises, la Manche, la mer du Nord, la Grande-Bretagne, des Highlands aux Cornouailles. En ce jour de novembre 1940, elles n'avaient pas d'utilité directe. Deux mois plus tôt, trente paires d'yeux les avaient observées avec inquiétude.

C'est ce à quoi pensait Artur Finnvack.

C'est ce à quoi pensait Winston Churchill.

Il ramena le casque plat à portée de main. Sa bouche se tordit en une moue presque animale. Il gonfla la narine gauche et inspira. Puis il dit :

— Nous prendrons une décision avant de nous séparer. Elle sera définitive. Mais, d'abord, je vous rappellerai un fait. Et je vous demanderai, messieurs, de le méditer soigneusement. Car c'est lui, et lui seul, qui dictera ce que je commanderai…

Il tapota légèrement sur la ferraille peinte du casque de tommy et ajouta :

— … ce que je commanderai et à quoi vous souscrirez sans délai.

Il n'avait même pas laissé entendre que le choix pourrait être le fruit d'une réflexion commune. Il savait. Il ne lui restait plus qu'à convaincre. Et, s'il n'y parvenait pas, rien ne varierait et nul ne le ferait changer d'avis.

— Rappelez-vous ce jour de septembre où nous nous sommes retrouvés ici… Nous étions dans la phase finale de la bataille d'Angleterre. Depuis deux mois, jour et nuit, nos appareils canonnaient les Messerschmitt. Ils avaient la supériorité du nombre, mais nous avions celle de l'information. Une supériorité décisive. Sir Finnvack ne me contredira pas.

Sir Finnvack approuva.

— 15 septembre… Rappelez-vous, messieurs.

Tous se souvenaient. Churchill ne l'ignorait évidemment pas. Il céda cependant au plaisir de cette narration qui était celle de son plus grand jour de gloire :

— La lune, messieurs, le mouvement des marées et les vents d'équinoxe étaient à leurs postes de combat. Et pas de notre côté, je me permets de le préciser. Tous les éléments naturels étaient ligués contre nous. Hitler le satrape l'avait bien compris. Le 15 septembre devait être le jour de l'anéantissement de l'Angleterre. Je le savais. Et vous aussi. Mille bombardiers appuyés par près de huit cents avions de chasse allaient attaquer Londres. Tous les aérodromes de Hollande étaient bourrés de parachutistes. On comptait les péniches de débarquement dans les ports. Pour nous, tout cela ! Pour envahir la Grande-Bretagne !

Le ton avait enflé. Du poing, Churchill martelait le dôme de son casque. Miss Katherine Road-Landestipple demeurait immobile, paralysée, fascinée. Ses lèvres dessinaient un « 0 » presque

parfait. Son menton était appuyé dans le creux de ses mains, doigts fins, sans bagues, nacre pâle sur les ongles, l'index curieusement aussi long que le majeur. Elle n'avait pas remis ses lunettes. Artur Finnvack plaça sa paume en visière afin de l'imaginer sans calot. Elle était délicieuse.

— Quand nous nous sommes retrouvés ici, nous n'en menions pas large ! poursuivait sir Winston Léonard Spencer Churchill. Nous savions tous, messieurs, que si la RAF ne tenait pas le choc face à la Luftwaffe, c'en était fini. N'oubliez pas cela. Et n'oubliez pas non plus que nos pilotes étaient épuisés par deux mois de combats aériens. Que les Boches nous dépassaient en nombre. Que les marées, l'équinoxe et la lune étaient passés de l'autre côté ! On était là, dans ce PC aérien, à diriger les manœuvres de nos vingt-cinq escadrilles. Elles DEVAIENT l'emporter…

Finnvack n'oublierait jamais ce jour fameux où le sort de l'Angleterre s'était joué dans la même salle du PC d'Uxbridge. Menzies lui avait demandé de se

joindre aux officiers d'état-major, car c'était lui qui avait apporté l'information, toutes les informations relatives à la bataille d'Angleterre. Après des journées et des nuits de travail intense, surhumain, ses équipes étaient parvenues à déchiffrer les messages secrets envoyés de Berlin aux différents PC des villes occupées en Europe. Ce théâtre d'ombres avait trouvé son point final ici, devant les cartes que des sous-officiers animaient de pastilles colorées représentant les escadrilles alliées combattant les légions de Messerschmitt et de Heinkel. Churchill était présent. Lui aussi surveillait ces points apparemment dérisoires, dont chacun représentait une chance et un espoir. Aucune acclamation n'accompagnait la chute *de* l'un ou la victoire d'un autre. C'était la masse qui comptait. Le bouclier de la RAF levé contre les milliers *de* canons et de mitrailleuses pointés sur Londres et la Grande-Bretagne. Il suffisait que la Luftwaffe gagnât la maîtrise du ciel pour que l'armada maritime s'élançât à son tour : destroyers, torpilleurs, sous-marins, péniches, des légions frappées de la croix gammée soutenues par autant

de troupes aéroportées, cent mille parachutistes rejoignant les divisions au sol, blindés, batteries, canons tractés, voitures de commandement, motocyclistes, une vague déferlant sur les villes et les campagnes, envahissant l'Angleterre pour lier son sort à celui du continent occupé.

C'était David, et c'était Goliath.

De l'autre côté de la Manche, les cryptogrammes l'avaient révélé, le maréchal Goering suivait pareillement le déroulement des combats aériens. Enfermé dans un bunker du cap Gris-Nez, un œil dans ses jumelles, l'autre rivé sur des cartes semblables à celles du PC d'Uxbridge, l'Allemand livrait une partie de bras de fer à l'Anglais. De cette terrible épreuve, de ces morceaux de métal en lave et en fusion dégringolant dans la Manche glacée ou sur des terres dépeuplées — toute l'Angleterre s'était réfugiée dans ses sous-sols — allait naître un ordre nouveau, un ordre d'occupation ou, tout au contraire, l'espoir d'un soulèvement et d'une bataille gagnée.

— Nous l'avons finalement emporté ! tonnait la voix de Winston Churchill. Ils ont fait demi-tour. Ils ont débarrassé le ciel de leurs carlingues et de leur pourriture. Ils ont perdu…

L'orateur émit un ricanement sonore.

— Le 17, Hitler renonçait, rangeait ses péniches et affectait ses parachutistes à d'autres terrains de manœuvre… Bravo, messieurs ! Bravo à nos aviateurs !

Il applaudit doucement. Puis, posant ses avant-bras sur la table et se soulevant à demi, il questionna :

— Aujourd'hui, de quoi s'agit-il ?

Et répondit :

— D'une ville.

— Nous pouvons faire pareil que pour Londres, intervint Asher Lee.

— Et même mieux, enchaîna Lord Beaverbrook, ministre de la Production aéronautique. Nous n'avons pas seulement refait nos pertes. Nous avons plus d'appareils qu'il y a deux mois.

— Sans compter les radars et les ballons-saucisses, poursuivit sir Frederick Pile, commandant en chef de la DCA.

Churchill toisa tour à tour les trois intervenants, puis tendit le bras en direction du chef des services secrets.

— Expliquez-leur, Menzies…

— Que savent-ils ?

— Rien, répondit Lord Beaverbrook, pincé.

— L'opération s'appelle *Sonate au clair de lune…* C'est la réponse de Hitler au bombardement de Munich.

Deux jours plus tôt, la RAF avait lancé un raid contre cette ville, les nazis y célébraient le dix-

septième anniversaire du putsch de la Brasserie.

— C'est la pleine lune, précisa Menzies, et la Luftwaffe en profite une nouvelle fois… La cible est la ville de Coventry.

Un murmure parcourut la salle : seuls Menzies, Finnvack, Asher Lee et Dowding connaissaient l'objectif des aviateurs allemands. Coventry était un centre industriel important situé à cent cinquante kilomètres de Londres. On y construisait des blindés et des camions. La vieille ville recelait des merveilles architecturales.

Menzies laissa filer quelques secondes et reprit :

— Ils vont attaquer la nuit prochaine… Le *Kampfgruppe 100* décollera de Bretagne, des bombes incendiaires plein les soutes. Les édifices en feu serviront de balises aux bombardiers de gros calibre.

— Quels bombardiers ?

— Toutes espèces… Ils sont rassemblés sur huit

aérodromes quatre en France, trois en Hollande et un en Belgique.

Asher Lee émit un petit sifflement. Le maréchal Dowding l'interpréta comme le signe d'une défiance envers le Fighter Command. Il objecta que la RAF avait gagné la bataille d'Angleterre et qu'elle ne pouvait perdre celle de Coventry.

— En effet, grogna Churchill.

Il avait planté un havane de gros calibre dans sa bouche. Il craqua une allumette, inclina le visage vers l'arrière, lâcha quatre volutes épaisses, se rétablit, observa l'incandescence du cigare, et ajouta :

— Si c'est cela que nous décidons…

Ils le regardèrent, incrédules.

— Comment pouvons-nous défendre Coventry ? questionna-t-il.

— Facile, répondit le commandant de la DCA : on

entoure la ville de projecteurs et de canons antiaériens. Ça obligera les coucous allemands à faire de la voltige.

— Nous ne les obligerons pas à cela, répliqua froidement le Premier ministre.

Il dirigea la pointe de son cigare vers le maréchal Dowding.

— Je ne doute pas non plus que nous puissions chasser ces poux du ciel d'Angleterre… D'autant que nous connaissons tous leurs plans d'attaque à dix yards près. On sait même d'où et à quelle heure ils décolleront… Il suffirait d'attaquer les bombardiers au moment où ils s'assembleront, quand ils sont encore lourdement assis sur les pistes. Nous ferions un carnage sans courir beaucoup de risques.

Il s'interrompit, le temps de tirer goulûment sur son havane. Comme personne ne posait de question, il lâcha, aussi légèrement que la fumée filant par le haut :

— Le vrai problème, messieurs, c'est que nous ne ferons rien. *Nothing !*

Un silence de plomb accueillit ces propos. Katherine Road-Landestipple chaussa ses lunettes. Churchill tourna son cigare en direction de Finnvack et dit :

— Expliquez-leur, Artur.

Finnvack fixa Dowding. Il savait que le maréchal serait le moins enclin de tous à laisser le déluge de feu ennemi s'abattre sur Coventry alors que le Fighter Command avait les capacités de répliquer et d'anéantir une partie de la flotte allemande.

— Savez-vous pourquoi nous avons gagné la bataille d'Angleterre ? demanda-t-il doucement.

— Parce que nous connaissons les procédés de cryptage utilisés par l'armée allemande, répondit le chef de l'armée de l'air.

— C'est exact. Grâce à quelques bonnes volontés, notamment à celle d'un reporter français

que certains connaissent ici, nous avons pu mettre la main sur la machine Enigma[8]. Cette machine permet à la Wehrmacht, à la Kriegsmarine et à la Luftwaffe de coder leurs messages. Depuis plusieurs mois, les meilleurs savants du pays travaillent ensemble dans une station d'écoute à décrypter les messages d'Enigma que nous interceptons…

— Je sais cela, coupa Dowding, manifestement exaspéré par les précautions oratoires prises par Finnvack.

— Vous ne savez pas tout, intervint Churchill. Écoutez-le…

D'un geste de la main, il ordonna à Finnvack de poursuivre.

— Quelques jours avant l'offensive du mois de mai et le début de la guerre en Europe de l'Ouest, nous savions que Hitler avait massé ses troupes pour attaquer le Danemark et la Norvège. Hélas, le destin a joué contre nous : à la veille de la bataille

de France, l'état-major allemand a changé les clés d'Enigma. Nous ne sommes parvenus à renouer les fils que le 21 mai. Onze jours trop tard.

Artur Finnvack ébaucha un geste qui visait à rejeter sur la fatalité le retard de la technique.

— En revanche, nous avons intercepté l'ordre d'encerclement du corps expéditionnaire anglais…

— C'est pourquoi j'ai ordonné l'embarquement à Dunkerque, compléta Churchill.

— Nous avons également su que la Luftwaffe allait bombarder les usines Citroën et Renault à Paris, le 3 juin. Nous avons prévenu la France. Mais leur chasse n'a pas pu s'opposer aux appareils ennemis… En juillet, Enigma nous a appris que Berlin avait donné l'ordre d'abattre la RAF et de préparer l'invasion de l'Angleterre. Nous connaissions même les cibles, ce qui nous a permis de placer nos appareils, nos radars et les canons de la défense antiaérienne là où ils devaient se trouver. C'est ainsi que nous avons gagné la

bataille d'Angleterre. Comprenez-vous ?

Churchill ne laissa pas le temps au maréchal de répondre. Abandonnant son cigare dans un cendrier qu'Asher Lee avait poussé devant lui, il précisa :

— Grâce à Enigma, cette petite machine magique, nous avons sauvé le pays. Cette fois, nous sauverons Enigma en sacrifiant Coventry.

— Vous voulez dire, précisa sir Frederick Pile, que si nous défendons Coventry, les Allemands sauront que nous possédons les clés de leurs codes… ?

— C'est en effet un risque. La Grande-Bretagne refuse de le courir.

Churchill s'était levé.

— Enigma nous rendra certainement d'immenses services dans l'avenir. Si les Allemands changent leurs systèmes de transmission, nous perdons une arme majeure.

— Ne peut-on au moins prévenir les civils ? demanda Pile.

— *No !*

Churchill empoigna son casque et marcha vers la porte blindée qui protégeait l'accès du bunker souterrain.

— Nous ne bougerons pas. Nous n'évacuerons pas Coventry. Nous laisserons faire, et seulement cela.

Comme une paralysie du souffle et du mouvement avait accueilli ces dernières paroles, il se retourna et dit :

— Lorsque le roi m'a confié la charge qui m'incombe aujourd'hui, je vous ai prévenu. Rappelez-vous mes propos d'alors : « Je n'ai rien à offrir que du sang, du travail, des larmes et de la sueur. »

Il se coiffa du casque de tommy, ferma son battle-dress et disparut dans un couloir sombre qui

conduisait aux étages supérieurs.

Artur Finnvack ramassa ses notes et se leva à son tour. Un à un, ministres et soldats rassemblaient leurs papiers. Nul ne parlait. Chacun pensait à cette ville que l'Angleterre venait de sacrifier.

Finnvack décrocha sa pipe de sa bouche. Il se pencha par-dessus la table et, tendant le bras, posa sa main sur l'épaule de la soldate.

— Miss Road-Landestipple…

Elle tourna brusquement le visage de son côté.

— Attendez-moi, Miss Road-Landestipple.

— Pourquoi ?

Elle paraissait surprise.

— Je dois vous parler.

— Mais de quoi ?

Il lui adressa un sourire profond.

— *About you and the war*[9]…

Sonate au clair de lune

Le 14 novembre 1940, à dix-huit heures cinquante, les appareils du *Kampfgruppe* 100 quittèrent le terrain d'aviation de Meucon, en Bretagne, pour mener à bien l'opération de représailles voulue par Hitler : *Sonate au clair de lune.* Quinze minutes plus tard, les sirènes de Coventry alertaient la population de l'imminence d'un raid aérien. Sur les pistes d'Orly, de Chartres,

d'Evreux et de Cambrai, de Bruxelles, d'Anvers et d'Amsterdam, les Heinkel allemands prenaient leur envol pour attaquer, par vagues, les cibles incendiées par le *Kampfgruppe* 100.

Dans sa retraite de Regent Street, Artur Finnvack était en communication avec un envoyé du MI 6 qui rendait compte des événements depuis Coventry.

Conformément aux ordres donnés par Churchill, aucune précaution particulière n'avait été prise. L'information communiquée par Ultra avait été conservée secrète. En sorte que, lorsque les sirènes annoncèrent le début de l'attaque, ni la défense civile, ni les forces de police, ni les pompiers n'avaient été alertés ; aucun habitant de la ville ne savait que les premiers appareils en annonçaient d'autres, une nuée de frelons mortels dont les plans de vol et les objectifs avaient été soigneusement préparés.

Les premières bombes s'abattirent sur Coventry à dix-neuf heures vingt. Dix, vingt, trente foyers d'incendie se déclarèrent simultanément. Les

flammes montèrent haut dans le ciel, éclairant une cité prise de panique, s'apprêtant au désastre. Les premiers blessés furent amenés à l'hôpital. On y avait grossièrement protégé les malades en les couchant sous les lits et en les recouvrant de leurs matelas. Lorsque l'électricité manqua, on défit les phares des voitures, on les brancha sur les blocs électrogènes, et les médecins opérèrent ainsi, dans le chaos et le fracas. Une bombe creva un mur. Les blessés assistèrent au spectacle de la guerre.

Les bombardiers volaient bas, échappant sans difficulté à la défense antiaérienne balayée par les assauts. Ils survenaient par centaines, lâchaient chacun son lot de mitraille et de carnage avant de virer sur l'aile, de traverser la Manche afin de refaire le plein de munitions et de revenir un peu plus tard, avec d'autres escadrilles. Les bombes incendiaires menaient le bal avec les bombes explosives.

Trois heures après le début du feu, l'hôpital avait essuyé maints assauts. On opérait sous les lumières vacillantes des torches. Partout, allongés

au sol, sous les lits, sur des civières rapidement transbordées, les blessés, les brûlés, les amputés se tordaient en hurlant. Ceux à qui il restait quelques forces comptaient les déflagrations. Les bombes explosaient, les conduites d'eau et de gaz sautaient, les voies de chemin de fer se soulevaient, les édifices roulaient sur eux-mêmes. Dix heures de massacre. Des centaines de morts, des milliers de maisons détruites, les routes ravagées. Comme Rotterdam. Comme Guernica.

Dans son antre de Regent Street, Artur Finnvack n'avait pas dormi de la nuit. Depuis que l'attaque avait débuté, il ne cessait de se demander si ce jeu-là valait cette chandelle : la machine Enigma contre une ville entière ?

— Pas seulement contre une ville, avait rétorqué Churchill au cours de leur dernier échange téléphonique. Contre la guerre. Pour la victoire.

Finnvack imaginait le Premier ministre, et aussi le responsable du MI 6, le chef du Fighter Command, celui des services secrets de l'Air, tous ceux qui

savaient, qui avaient su, ayant passé une nuit semblable à la sienne, cramponnés à des téléphones ou à des radios… Lorsqu'ils se retrouveraient au PC d'Uxbridge, à midi, sans doute éprouveraient-ils quelque difficulté à se regarder en face, à sourire, à faire comme s'ils se rencontraient pour une réunion ordinaire.

Artur Finnvack se leva. Il était sept heures moins deux minutes. Il alla à la porte de sa tanière et attendit. À sept heures précises, il tira le verrou du battant et ouvrit. D'une ponctualité parfaite, Julia Crimson sortait de l'ascenseur.

La jeune femme ignorait tout de Coventry. Outre qu'elle ne faisait pas partie du cercle très étroit de ceux qui savaient, elle était rentrée de son voyage en France la veille, et les gazettes n'avaient encore rien imprimé.

Finnvack conduisit son invitée jusqu'au salon. Julia Crimson avait les traits tirés. Une réelle tension l'habitait. Il lui versa une tasse de thé — Lapsang Souchon fumé — qui infusait depuis

quelques minutes. Elle avala une gorgée, puis une autre, et dit :

— Il ne veut rien entendre.

— Nous le supposions, rétorqua-t-il simplement.

Il voulut savoir comment était son humeur, ce qu'il faisait, s'il était conscient du danger. Elle soupira :

— Il est tout à fait semblable à ce que nous connaissons de lui. Têtu et orgueilleux.

Elle ajouta dans un léger sourire :

— Mais si charmant !

— Un jour, dit Finnvack, il faudra que vous me montriez une photo.

— Il faudra surtout que vous le rencontriez.

Elle reposa sa tasse sur la soucoupe et croisa les jambes. Elle que Finnvack n'avait jamais vue qu'en jupe portait ce matin-là un pantalon gris datant d'au

moins trois hivers. Julia intercepta le regard de celui qui, officiellement, était son chef direct, mais qu'elle considérait plutôt comme un ami, un protecteur.

— J'ai gardé ma tenue de voyage, dit-elle avec un geste d'excuse. Figurez-vous que j'ai attendu votre coucou tout un jour et que j'étais si fatiguée en rentrant que je me suis flanquée sur mon lit et endormie aussitôt… Si vous me vouliez plus élégante, il fallait me fixer un rendez-vous moins matinal.

— Êtes-vous tout à fait persuadée qu'il ne viendra pas ?

— Hélas.

— Rien à faire ?

— Rien.

Artur Finnvack ramena à lui la pochette contenant son tabac. Il entreprit de bourrer soigneusement une Dunhill Army Mouth Shell Briar N° 4. Julia n'avait jamais compris pourquoi, lorsqu'un souci

l'assaillait, c'était toujours cette pipe que Finnvack choisissait. Il en emplissait le culot par petites pincées, s'absorbait dans des gestes si automatiques qu'il ne les suivait pas. Sa pensée galopait au loin. Lorsqu'elle revenait, ayant cueilli une idée nouvelle, les doigts abandonnaient le tabac un court instant, le regard se fixait sur celui de l'interlocuteur présent, et Artur Finnvack livrait un fragment de confidence.

Cette fois-là, il dit :

— J'ai une botte secrète.

Il tassa le tabac de l'index, vérifia le tirage et s'empara d'une boîte d'allumettes.

— Je ne connais qu'une seule personne capable d'influencer le sieur Borowicz.

— Sa cousine ?

— Oui : Maryika Vremler.

— Vous voulez dire que vous pensez qu'elle

pourrait réussir là où j'ai échoué ?

— Certainement, affirma Artur Finnvack sans relever l'once de dépit qui pointait sous la question posée.

— Alors débrouillez-vous avec elle.

— Julia ! gronda Finnvack.

Il alluma sa pipe, aplatit les brindilles rougeoyantes à l'aide de la boîte d'allumettes, puis souffla sur le nuage de fumée qui formait un voile mouvant autour de lui et ajouta :

— Je ne me soucie jamais de la vie privée de mes agents. Peu m'importe la manière dont les choses sont faites, si elles sont faites. En cette occasion, je crois que seule Maryika Vremler a une chance de convaincre notre imbécile qu'il ne doit pas rester en France.

C'était la première fois que Sir Artur Finnvack se permettait un jugement à propos de Blèmia Borowicz. La première aussi qu'il employait un

pronom suggérant une complicité à son endroit. Julia nota le fait. Elle se pencha un peu et demanda :

— Savez-vous où se trouve Maryika Vremler ?

— À Los Angeles, je suppose.

— Faut-il y aller ?

— Moi. Pas vous.

Il déposa la Dunhill Army Mouth Shell Briar N° 4 sur la table et se leva.

— Pardonnez-moi, mais je suis le seul à pouvoir la convaincre.

— Vous vous rendriez en Amérique ?

Finnvack ne répondit pas. Il pensait aux cinq cents appareils allemands qui, dans la nuit, avaient détruit les trois quarts de Coventry. La cathédrale, une merveille du XIVe siècle, était à terre.

— Quand partez-vous ? demanda Julia Crimson.

— Je la ferai venir. Il ajouta que même *lui,* dans les circonstances présentes, menacé par mille dangers à Paris, ne lui ferait pas quitter l'Angleterre.

La France hépatique

De l'autre côté de la mare, la vie avait repris son cours. Une vie toute en bosses, en aspérités. Toute en méfiances. Une pâle existence sans futur ni projets autres que ceux de la survie quotidienne.

Dans les rues éteintes du XII^e^ arrondissement comme ailleurs, on se cherchait, on se comptait. Dans la saignée des immeubles, on avait peur des

ombres, on était victime de ses propres doutes, on taisait ses opinions, on hurlait avec les loups.

Les gens marchaient d'un pas plus lourd. Il n'était même plus de mise de se précipiter chez le tailleur, le cordonnier, pour leur arracher le dernier coupon de vrai drap, les dernières chaussures en vrai cuir. Tout avait disparu depuis l'automne. Maintenant, au cœur des placettes irrégulières, des entrées sous voûtes, des cours profondes et nombreuses dans ces quartiers populaires, une étrange partie de marchandage se jouait sous le manteau et annonçait l'angoisse de manquer pour Noël.

Habiles au jeu des faux-semblants, doucement inventifs et méchants, certains Parisiens au caractère plus « flexible » que d'autres devenaient fourbes à volonté. Leur tendait-on la perche de quelques avantages en nature qu'aussitôt ils rappliquaient, prêts à toutes les bassesses.

S'ils n'étaient pas sûrs de leur interlocuteur, plutôt que d'user d'un langage sans subterfuge ils pliaient l'échine. S'ils se trouvaient en face d'un

fonctionnaire détenteur de quelques privilèges de préfecture ou d'embauche et que l'homme, en se pavanant, leur vantait la force et la puissance de l'Allemagne ou leur prouvait interminablement qu'elle dominerait le monde, ils se taisaient — craintifs, consentants, résignés. Ils empochaient leur passe-droit, leur sauf-conduit ou leur bon d'essence avec modestie et se faisaient souris blanches pour passer plus commodément par le trou de la boîte à double fond.

Le cou allongé, la taille efflanquée, la paupière baissée, poussant humblement devant eux les miettes du fromage qu'on venait de leur accorder, ils raclaient les murailles et rentraient nourrir leur famille.

Sur le cadran brisé des jours, rien n'était plus conforme. Mandaté par Hitler que l'arrestation de Pierre Laval avait rendu furieux, l'ambassadeur d'Allemagne en France, Otto Abetz, avait tapé du poing à Vichy et fait libérer l'homme au chapeau mou. A sa sortie de détention, ce dernier, toujours à

l'affût de la moindre circonstance qui lui permît de prendre la tête du cortège d'infamie des collaborationnistes, et soucieux de s'honorer de la confiance du Führer, avait déclaré : «Je sais maintenant où aller chercher mes amis : chez les Allemands. »

Paroles de fiel ! Impardonnables propos ! En écrivant une lettre d'allégeance au chancelier Hitler, en lustrant d'un geste de sa main carrée le tapis vert-de-gris proposé par le partenaire allemand, en s'asseyant à sa table de jeu, l'ancien vice-président du Conseil avait accepté que les cartes de la politique française fussent distribuées par Berlin. Désormais, la botte de l'occupant battrait le haut du pavé parisien et imprimerait la nouvelle cadence. Sous l'impulsion des ultranationalistes, l'Europe SS serait en marche avec son beau visage carré, correct, gothique, sous le grand casque d'acier !

Plus apaisante dans son image de timbre-poste, mais bien nauséabonde dans l'exercice d'un pouvoir tout dévoué aux grands intérêts

conservateurs, la stature « vertueuse » du Maréchal peu à peu faisait long feu. En abandonnant la direction quotidienne des administrations à des commis promus ministres, à des conseillers confits en cléricalisme ou fascinés par la brutalité hitlérienne, le frêle vieillard à la moustache propre contribuait à l'étouffement des dernières libertés sans instaurer pour autant la moindre discipline. En définitive, que de volonté érodée et d'orgueil tatillon se cachaient derrière le prestige du « vainqueur de Verdun » ! Quelle incapacité à gouverner le destin de la France se dissimulait sous la visière chamarrée de feuilles de chêne du héros inflexible !

Entre le casino et la source de la Grande Grille, Philippe Pétain régnait tout juste sur la France hépatique. Dans une odeur de sacristie campagnarde, la vieille droite enverrait la jeunesse française retourner les champs. Pour « forcer l'estime » des nouveaux maîtres du monde, elle leur lécherait les bottes. Le régime de Vichy expédierait les ouvriers français travailler en usine à l'essor industriel du Grand Reich. Et puisque, dans les

esprits faibles, le nazisme prenait de plus en plus les couleurs de la panacée universelle, rien d'étonnant à ce que l'application stricte des doctrines d'outre-Rhin passât par un renforcement de la chasse aux Juifs, aux terroristes et à toutes sortes de réfractaires.

Les signes de cette bonne intelligence entre le « peuple vainqueur » et ceux qui refusaient qu'on les appelât plus longtemps les « mollusques français » n'avaient pas tardé à orner la guirlande des temps obscurs. On voulait de l'exemplaire ? On en aurait !

Devant les murs et les panneaux, les visages des badauds étaient mornes. La chanson des mots roulait dans la tête de chacun. L'envie de pousser un cri se transformait en rage sèche pour les uns. Pour les autres, la soumission à l'ordre nouveau avait déjà pris le dessus. Pour les derniers, souffle retenu, le seul refuge était la prière. Un peu comme si, dans l'air alourdi par la mauvaise haleine des hommes, la France, habitée par l'amer dégoût de

son statut de pays asservi, suppliait Dieu de ne plus lui infliger de pestes nouvelles.

Feu ! Flammes ! Cendres ! Sous le ciel d'hiver, les chemins d'une frêle ténacité s'annonçaient creusés d'ornières. Tout conspirait à la faire dérailler. L'avenir laissait présager de bien cruelles épreuves.

La bignolette et le bougnat

Pour qui aurait passé son chemin sans demander son reste, le 10 de la rue des Jardiniers ne se distinguait en rien des autres immeubles du quartier

et, du moins en apparence, la vie battait simple et tranquille derrière ses murs au rythme paisible de ses occupants.

C'était une solide mais modeste demeure fondue dans le tissu urbain du XII^e arrondissement — une habitation en pierre de taille élevée sur six étages et coiffée au septième d'une rangée de mansardes abritant des chambres de bonnes.

L'accorte concierge, Marinette Merlu, régnait en maîtresse incontestée sur les abords, les êtres et les étages de cette maison. Qu'elle fût occupée au fond de la cour ou qu'elle se trouvât dans l'escalier, qu'elle se tînt derrière le fenestron de sa loge ou qu'elle tirât le cordon, elle était la grande ordonnatrice des visites et des passages, la prêtresse des distributions de courrier, la dispensatrice des petits bleus, la virago des démarcheurs et des curieux.

Elle orchestrait avec maestria l'harmonie et les usages de tout l'édifice. Mieux, elle connaissait à la minute près les emplois du temps de chacun des

locataires, leur situation de famille, la nature de leur travail et le calendrier de leurs jours de repos.

Debout la première, Marinette était attentive aux moindres faits et gestes. Elle était capable de diagnostiquer le plus infime grincement de lame de parquet, de situer à l'étage près l'écoulement d'un bain au travers des tuyaux. Elle savait aussi dans quel ordre s'allumeraient, dès la pointe de l'aurore, les faibles lumières bleutées qui trahiraient la reprise des activités derrière les persiennes.

Marinette savait par exemple que, à six heures et demie tapantes, l'ouvrier ajusteur logé au premier franchirait le porche de l'immeuble. Que, d'un geste machinal de la main droite, il ferait tourner sur son épaule la bretelle de sa musette, un havresac de toile grossière où son épouse aurait glissé le casse-croûte de midi. Et pas besoin d'écarter le rideau de sa fenêtre du deuxième pour savoir si Marcel Blanchet toussoterait un moment au bord du trottoir : les yeux fermés, la bignolette aurait pu décrire sa silhouette cassée, sa poitrine cave agitée

par les soubresauts d'une quinte d'habitude que lui avait léguée, comme un obsédant souvenir d'avant-guerre, l'abus du tabac brun. Elle aurait pu situer après quels raclements de gorge et à quel moment exact l'ouvrier cracherait devant lui. Elle aurait pu dire, enfin, après quel regard furtif jeté vers sa famille endormie, la casquette inclinée sur l'oreille, il s'enfoncerait d'un pas allongé dans l'obscurité finissante.

Un machiniste de la RATP et son fils — un apprenti prothésiste — résidaient au quatrième. Ils lui succéderaient dans l'ordre des départs. Les Martin — Paul et Pierre — ausculteraient le ciel blafard, échangeraient quelques propos sur le temps et la force du vent, puis enfourcheraient leurs vélos à guidon de course. Cabrés sur les cale-pieds — « Salut p'pa ! » « Salut fiston ! » — chacun partirait de son côté, au boulot.

L'agent d'assurances du troisième, Emile Boufaron, natif d'Agen, descendrait une heure plus tard. N'était-ce pas le privilège du col blanc

d'embaucher après les prolétaires ?

Le retraité du cinquième ne bougerait pas de chez lui. Monsieur Ravarin était sujet aux crises de rhumatismes déformants. Les poignets et les doigts tordus par la chiragre, il continuerait à vivoter au fond de son lit, goûtant la récompense d'une existence sédentaire d'employé de banque. Il voyagerait sur ses atlas.

Par cette claire et belle journée de décembre, sacrifiant au rituel ordinaire du vendredi, Marinette Merlu récupéra ses poubelles vides aux alentours de neuf heures. Arc-boutée sur les lourds et encombrants récipients en tôle galvanisée, elle se livra à trois ou quatre voyages épuisants. Du dos de la main, elle se caressa les reins, puis elle releva une mèche qui lui barrait le front. Ensuite, elle essuya ses mains sur le devant de son tablier et, supputant que tant de choses dans la vie de tous les jours font obstacle au rêve et vous empêchent de penser à soi, elle éprouva le besoin de s'octroyer

quelque repos.

Ses jolis petons de taille 35 douillettement logés dans des mules à pompons, elle traversa donc la rue sans se presser. Postée sur l'autre rive, elle resta un long moment immobile à inspecter la façade de son immeuble. Ce qu'elle vit la rassura sur l'ordonnance du monde. La rumeur agacée de Paris bruissait dans son dos — un bruit strident d'ateliers, un bourdonnement syncopé de poulies grinçantes et de machines à fraiser —, mais le calme du quotidien resplendissait sur les murs gris.

L'immeuble avait ouvert les yeux. Il faisait maintenant grand jour.

En turban, en bigoudis, un nœud dans les cheveux, les femmes du numéro 10 apparaissaient aux fenêtres ouvertes. Elles secouaient des chiffons, manipulaient l'Océdar, traquaient les « minous » sous les lits, battaient les tapis, nettoyaient les vitres. Sans doute était-ce la belle journée d'hiver ensoleillée qui inclinait à tant de zèle et d'entreprise.

De temps en temps, en secouant une peau de chamois ou en dépoussiérant un plumeau, il arrivait que l'une des locataires, penchée à sa fenêtre, exposât par mégarde un sein, gros, blanc et enflé, un mamelon rudement gai, relevé en bosse. Alors, l'artiste du ménage en grand posait sur le fugueur une main rude. Elle l'obligeait à réintégrer la touffeur de la robe de chambre en pilou, refermait la croisée, tirait le rideau et retournait au néant du traintrain.

La frimousse de Marinette s'anima soudain.

Depuis le troisième, madame Boufaron, un petit pruneau d'une trentaine d'années, venait de lui adresser un signe amical de la main. La jolie concierge lui retourna aussitôt sa politesse et, mue par une curiosité supérieure, laissa son regard escalader la façade.

Au fur et à mesure qu'ils gagnaient les hauteurs, ses yeux clignaient de plus en plus vite. Ils s'immobilisèrent sur les mansardes du septième et ne tardèrent pas à se teinter d'une nuance de bleu

supplémentaire. Un bleu presque outremer, comme au fond des calanques.

Un sourire mutin éclaira le minois de la jeune femme. Une fossette se dessina au coin de ses lèvres. Elle renouvela le signe d'amitié qu'elle avait adressé à sa locataire du troisième mais, cette fois, le geste de sa menotte se fit beaucoup plus enfantin, beaucoup plus spontané. Il lui échappa, pour ainsi dire. Il trahissait l'émotion, la joie de vivre. Il s'adressait à Béla Prakash, dont le visage épanoui s'encadrait dans l'ovale de l'œil-de-bœuf central.

— Ça va ? lui parvint la voix du Hongrois.

Elle hocha vivement la tête.

Il lui envoya deux baisers.

Marinette était aux anges. Évanouie, sa fatigue ! Et lorsque Boro, attiré par le remue-ménage de son voisin de chambrée, parut à son tour, mais cette fois au vasistas de gauche, la poitrine de la divette

se souleva sous son chandail. Elle porta la main à sa joue empourprée, ne pouvant retenir une exclamation de bonheur.

Boro ! Le cher Boro ! Son premier amour ! Celui qui, avant les autres, avait posé les yeux sur elle ! Celui qui s'était aperçu que sa grâce maladroite de jeune fille abritait les promesses voluptueuses d'un corps de femme ! Celui qui avait su exposer au grand jour les trésors négligés de sa pulpeuse enveloppe de chair ! Boro, son révélateur ! Son séducteur ! L'homme idéal ! Celui qui ne serait pas à elle mais qu'elle n'oublierait jamais !

Marinette ouvrit sa petite main et souffla un baiser dans les airs. Boro l'attrapa au vol. Lui aussi se souvenait avec émotion de cet instant d'une vie mouvementée qui remontait à quelque sept ans déjà, lorsque, locataire impécunieux, il avait ravi le cristal de la capiteuse demoiselle au nez et à la barbe de sa mère — la terrible, la coléreuse madame Merlu, sa logeuse.

— Mon café refroidit ! s'excusa le reporter depuis

les altitudes. Merci pour le morceau de pain !

Il rentra comme un diable dans sa boîte et disparut aux yeux de Marinette. Prakash n'était plus là non plus. Quant au troisième hublot, qui correspondait à la chambre occupée par Scipion, il restait obstinément fermé.

Éblouie par le soleil, la jolie concierge sourit en baissant le col. La tête lui tournait presque. Elle repensa à Scipion. Elle eut la vision du grand Africain allongé sur son lit-cage trop exigu pour sa haute taille. Elle l'imagina, affaibli par la chanson du cœur, occupé à contempler avec un regard mouillé d'une indicible tristesse la photo jaunie sur laquelle ses dix enfants et sa femme infidèle avaient posé devant le pommier de Soutine.

Elle chantonna pour conjurer la mélancolie qui montait en elle. Elle fit quelques pas en suivant la bordure du trottoir, exactement comme lorsqu'elle était une petite fille et que sa mère lui prédisait qu'à toujours traîner dans la rue elle finirait par être enlevée par des Bohémiens.

Elle ferma les paupières et étendit les bras. Elle continua à avancer sur l'arête et eut, comme autrefois, la sensation que les pierres peu à peu se réduisaient à un fil suspendu dans l'espace. Elle retrouvait exactement les marques de ses pas. Son jeu de gamine renaissait, aussi vivace, aussi vrai que lorsqu'elle rêvait d'être équilibriste dans un cirque. Elle était redevenue mademoiselle Pirouette.

Une voix rocailleuse et toute proche faillit la faire basculer dans le vide.

— Qu'est-ce qu'elle fabrique, la petite Marinette ?

Elle ouvrit les paupières. Deux mains rougies par l'eau de vaisselle encerclaient sa taille.

C'était Mouzerolles, le bougnat du 14. Un type dans la belle force de la quarantaine. Un rustaud avec des moustaches d'hercule de foire, un tablier bleu, des brodequins de 44, et toujours l'envie de poser ses grosses pattes sur elle.

— Je me suis dit comme ça que t'étais devenue somnambule ricana le cafetier. Tu menaçais de décheviller à tout moment dans le caniveau…

— Je tenais debout, t'en fais pas ! Et je sais très bien où j'allais.

— Les yeux fermés ?

— Tu peux pas comprendre, Mouzerolles ! Je prenais mon congé.

— En plein hiver ?

Elle détourna la tête avec dédain.

Il poussa un bref gloussement et, d'un geste du menton, désigna l'immeuble :

— Qu'est-ce qu'ils vont devenir tes paroissiens, si tu t'envoles ?

— Mes paroissiens ?

— Oui, tes invités du septième ! C'est que tu t'en es mis trois ou quatre sur les bras en ce moment.

Ils peuvent pas se passer de toi, à ce qu'on dit ! C'est que ça mange gros et que ça coûte bon, tous ces jeunes gens ! En plus, c'est encombrant… Et ça peut guère sortir dans la journée, si je comprends bien…

Marinette haussa les épaules avec rage.

— Mêle-toi de tes oignons, Albert. Ce qui se passe chez moi ne te regarde pas !

— C'est compter sans l'intérêt que je te porte, Marinou. Mon amour pour toi est une grande affaire, tu le sais bien…

De ses mains puissantes, il l'enserrait toujours. L'entrain qu'il mettait à lui pétrir les hanches la dérangeait beaucoup.

— T'es qu'une bête brute, Mouzerolles ! Tu peux pas comprendre.

— Crois pas ça, petite ! Je comprends des tas de trucs ! Tiens, quand je t'ai vue avancer vers moi sur le bord du trottoir, j'ai compris que tu volais comme

un cygne… Avec une joie pas ordinaire…

— Lâche-moi, brute à pattes !

Elle tenta de recouvrer sa liberté et s'ingénia à dénouer les grosses mains qui l'empêchaient de respirer.

— Lâche-moi ! répéta-t-elle.

— Gagne ta liberté ! souffla le rustre en cherchant vaguement sa bouche.

Elle se mit à crier.

— Tes invités sont des Juifs ! dit soudain le bougnat en relâchant son étreinte.

Ses petits yeux s'étaient rétrécis jusqu'à devenir de simples braises. Son ton avait cessé d'être bonasse.

— Tu sais que ces gens-là n'ont rien à faire chez nous, martela-t-il encore. Tu t'exposes à la dénonciation.

— Tu ferais ça, Mouzerolles ? Toi que je connais depuis que je suis petite ?

Elle s'aperçut que les yeux sombres du cabaretier flottaient sous ses paupières lourdes. Un vent de panique l'envahit tout entière. Son joli teint frais prit la couleur de la terre. Elle lutta un moment contre une douleur fulgurante et s'écria avec une frayeur hébétée :

— Tu serais capable d'une saloperie pareille, Mouzerolles ? Tu serais capable de dénoncer quelqu'un ?

— Bien sûr que non, s'apaisa l'Auvergnat.

Son énorme battoir s'empara de la petite main de Marinette.

— Tu sais combien je t'aime, murmura-t-il en retrouvant une gaucherie naturelle de bon géant. Je t'aime depuis ton premier rouge à lèvres !

— C'était un baiser pour rire ! se défendit Marinette. J'avais dix-sept ans ! C'était la fin du bal.

Je m'essayais. Bon. Tu passais par là, tu en as profité.

— Après toutes ces années, j'ai encore en tête de vouloir profiter de ton miel, Marinou, poursuivit obstinément le quadragénaire.

Ses yeux s'étaient rapprochés. Il avait l'air tout chose. Marinette s'en alarma :

— Dis donc, toi, tu vas pas nous faire un coup de calcaire, au moins ?

— Je veux que tu m'acceptes.

— Mais je t'accepte, Mouzerolles ! Je t'accepte pour mon bon voisin. Bonjour, bonsoir. Et chacun rentre dans sa niche !

— Je te veux pour moi tout seul.

— C'est impossible. C'est… c'est déraisonnable ! Non mais, sérieusement… Tu nous vois ensemble, Mouzerolles ?

Il grava sur elle des yeux méchants.

— Pourquoi pas ? Si tu disais oui, je pourrais t'aider, pour le ravitaillement par exemple. Je sais que tu as du mal à nourrir toutes tes bouches. Je peux te céder une moitié de cochon que j'ai à la saumure. Un peu de farine aussi… Et du tabac si tes protégés en manquent…

— Mon derrière contre un porcelet ? s'enchanta Marinette. Je savais que tu étais radin, mais à ce point-là !

Elle éclata d'un rire plein de santé qui sembla renverser le géant. Il reprit sa main énorme. Gardant la bouche serrée, il la dévisagea avec une grande intensité. Sur son visage congestionné se dessinait un air de ruse animale. Il esquissa un simulacre de sourire engageant.

— Je peux encore t'attendre, dit-il. Mais je ne te conseille pas de coucher avec un de ces étrangers. Sinon…

— Sinon ?

Il lança son regard dans le vague. Il sembla lutter un moment contre lui-même.

— Sinon ? s'inquiéta encore Marinette.

Mais il ne répondit pas. D'un geste las, il passa la main devant ses yeux.

— J'y vois trouble, finit-il par dire à voix basse.

Il pivota de toute sa masse et s'éloigna d'un pas d'automate.

Un calme glacial avait envahi Marinette.

Elle repoussa en elle le mauvais pressentiment qui envahissait tout son être et lui conseillait de tenir compte des menaces du bougnat. Bientôt, cependant, le vacarme de Paris reprit le dessus dans sa conscience. Elle entendit des rires et se retourna sur les trognes blagueuses de deux compagnons en bleu de travail qui passaient à sa hauteur.

Elle se sentait cafardeuse, presque au bord du malaise.

Elle leva la tête vers les mansardes et pensa soudain qu'elle devait aller faire la queue chez Félix Potin si elle voulait profiter de l'arrivage de rutabagas annoncé la veille.

Tout en défaisant son tablier, elle traversa la rue.

Gerda, la tête sur le billot

Chaque jour, Pierre Pázmány empruntait l'escalier menant à l'agence Alpha-Press. Il montait

sans hâte, avec autant d'allégresse que s'il gravissait la pente d'un funeste Golgotha. Il n'était plus chez lui dans cette agence qu'il avait pourtant fondée avec ses camarades hongrois. Son autorité ne pesait pas plus lourd qu'une feuille de marronnier promenée par les alizés. Bertuche et Diaphragme menaient la danse. Ou plutôt, ils obéissaient aux maîtres de ballet, c'est-à-dire à la puissance occupante, personnifiée par l'exécrable dondon à rouflaquettes qui avait surgi quelques heures après le départ de Boro, en cette terrible journée du 11 novembre.

Frau Spitz.

Elle terrorisait le personnel. Elle demandait des comptes. Elle fouillait les archives. Elle recherchait Blèmia. Il semblait même que la seule raison de sa présence à Paris tînt dans cette quête qui animait ses ardeurs et mobilisait ses énergies. Elle s'était octroyé le poste d'administrateur provisoire. Nul ne savait qui l'avait nommée, si c'était pour longtemps, en quoi consistait sa tâche. Elle était toujours

flanquée de cet olibrius en vert-de-gris nommé Werner, prénommé Werner, dont le regard autant que la carrure dissuadaient quiconque de poser la moindre question. Frau Spitz avait pris possession de l'agence. Perchée sur le siège qu'avait occupé Angella Pitchetti puis, l'espace de quelques heures seulement, la sœur de Bertuche, elle surveillait qui entrait, qui sortait, qui parlait de quoi, où on allait, avec qui, pour combien de temps. Werner Werner l'assistait dans cette occupation particulière. Il se tenait planté à côté du desk, vissé à deux mètres de sa patronne, et montrait les dents lorsque le locuteur questionné tardait à répondre. Le reste importait peu à la personne. Elle ne s'occupait pas des comptes et ne participait pas aux séances de caquetages prétendument journalistiques organisées chaque jour par les sieurs Bertuche et Diaphragme.

Depuis que l'ancien responsable du labo avait proposé qu'on fît une « interview du Cid » à la Comédie-Française où se produisait Jean-Louis Barrault, Páz avait lui aussi décidé de déserter ces

réunions où l'inculte le disputait au grotesque et à la collaboration. De fil poisseux en aiguille oxydée, il en était venu à penser qu'il n'avait plus sa place dans ce cloaque et, suivant le sillage des deux autres fondateurs de l'agence, s'apprêtait à son tour à claquer la porte. Raison pour laquelle, ce matin-là, le futur démissionnaire gravissait les marches avec un peu plus d'entrain que d'habitude.

Le Blount chuinta, Werner Werner se raidit, Frau Spitz darda sa costaude mâchoire en direction de l'arrivant. Elle se tenait à son poste, derrière le comptoir, ses mains de bûcheronne aux ongles ras posées sur les fourches des téléphones.

Elle en libéra une pour tendre son courrier au reporter, puis reposa son battoir à la bonne place, prête à décrocher pour écouter, pister, surveiller.

Trois lettres, toutes ouvertes. Pázmány les empocha. Werner Werner se déplaça d'un mètre pour ouvrir le passage au Hongrois. Celui-ci ne bougea pas.

— *Ach !* souffla le nervi.

— *Was ?* doublonna la surveillante.

— *Nein,* fit le rebelle.

De part et d'autre des joues rubicondes, les macarons grimpèrent de trois bons centimètres avant de reprendre leur place et leur fonction, dissimulant l'appareil auditif de l'officière. Páz avait eu le temps d'entrevoir un lobe déchiré et un pavillon blanchi par une cicatrice.

— Fini ! dit-il d'une voix claire. On ne lira plus mon courrier ici.

Il tapota sa poche où la correspondance était enfouie.

— Je quitte le navire. Je vais voir ailleurs si la mer est plus chaude.

— *Was ?* répéta Frau Spitz.

— Je démissionne ! annonça Pierre Pázmány

avec un petit geste emphatique du bras.

Bertuche, qui passait par là, contourna Werner Werner et se planta devant le reporter.

— Les calories te seraient-elles montées à la tête ?

La veille, Páz avait photographié une cohorte d'ouvriers faisant la queue pour obtenir les trois cent soixante grammes de viande auxquels la classe ouvrière avait droit chaque semaine. Il avait proposé de poursuivre son reportage dans les restaurants parisiens où les officiers allemands avalaient joyeusement et quotidiennement leurs deux cent quarante grammes de bœuf bien tendre. Le reste, comme la plupart des matières premières et des sources énergétiques, était envoyé directement au Grand Reich pour payer les frais d'occupation. Le comité de rédaction avait unanimement refusé la proposition du reporter.

— Les calories passent mal, en effet, répondit ce dernier en toisant Bertuche du haut de son mètre

quatre-vingt-sept. Mais ce n'est pas tout.

— Tu regrettes de ne pas avoir couvert la rencontre de Molotov et de Hitler ?

— Ça, j'avais refusé !

— Tu as eu tort ! Un voyage à Berlin t'aurait ouvert l'esprit !

— Mon esprit n'est pas de ce côté-là !

— Il parle comme Borowicz ! fit remarquer Bertuche.

— A propos de Borowicz, siffla la gorgone du comptoir, savons-nous où il se trouve ?

— Non, fit Bertuche.

Il tourna les talons, peu désireux d'aller aussi loin dans la trahison. Werner Werner amorça un mouvement de barrage, interrompu par un ordre gestuel de sa patronne. Qui proféra :

— Ce n'est pas le gros qui m'intéresse. C'est le

grand. Elle fixait Páz d'un œil jaune qui se rétrécissait en même temps que les mains labouraient la surface du desk, les phalanges griffant le bois méthodiquement, comme un râteau. C'est la pensée qui vint à Pázmány lorsque son regard tomba sur les battoirs en mouvement.

Comme Bertuche avait fui vers l'arrière, elle dit :

— Herr Pázmány, vous ne démissionnerez pas !

— Et pourquoi cela ? s'enquit le reporter avec une prudente légèreté.

— Parce que nous avons besoin de vous.

— Allons donc ! L'agence n'existe plus qu'à peine, la matière manque aux reportages, et je vous propose de soustraire une bouche à nourrir aux frais généraux. C'est une très bonne affaire, il me semble !

— Pour l'agence, certainement. Mais vous n'avez pas été sans remarquer que le fonctionnement de votre Alpha-Press ne m'intéresse pas.

La main se souleva puis retomba. Werner Werner se raidit en un imperceptible garde-à-vous. Un réflexe de protection élémentaire conduisit le Hongrois à faire un pas en arrière en direction de la porte. Frau Spitz leva de nouveau le bras, pointant un index vers la sortie. Obéissant à cet ordre muet, Werner Werner se coula derrière Pázmány, dos au battant, jambes écartées. L'Allemande quitta le comptoir et s'en alla fermer la porte du couloir qui conduisait aux arrière-boutiques.

— Herr Pázmány, ricana-t-elle en exhibant les reliefs d'une dentition réduite au flou artistique, vous ne croyez tout de même pas que je passe mes journées auprès de vos téléphones pour organiser l'emploi du temps des journalistes ou contrôler l'information que vous diffuserez !.. Vous avez certainement remarqué, Herr Pázmány, que ces besognes sont fort bien accomplies par d'autres qui ne demandent qu'à manger dans nos mains ! Vous savez cela, Herr journaliste !

Páz n'avait d'autre choix que d'acquiescer. Il était

bloqué sur sa trajectoire arrière par le nervi en baudrier et uniforme, tandis que, côté face, la Hun glapissante prenait son envol, perdant en une minute à peine la retenue dont elle avait fait preuve depuis son arrivée à l'agence. Elle éructait, Frau Spitz. Gesticulait. Montait dans le registre épicé d'une colère qu'elle ne contrôlait plus. Aux joues, les macarons dansaient la gigue. Aux pieds, les talons cognaient le sol avec la fureur d'un sabot sans attache. Aux dents, perlait l'écume de ce nom honni que la gestapiste roulait sous sa langue, mordait et déchirait entre canines et molaires, jurant qu'elle n'était là que pour lui, envoyée par Friedrich von Riegenburg pour faire la peau, après l'avoir dépecé, cloué, martelé, noyé, brûlé, découpé, à l'un des trois fondateurs de l'agence, le plus infâme des métèques, l'ennemi principal du Grand Reich et de son nouvel empire : Blèmia Borowicz.

Lorsqu'elle eut prononcé ce nom, elle s'arrêta, et le fleuve changea de rivage. Le flot jaillissant devint cours, ru, chuintement. Frau Spitz marmonnait le nom du Hongrois à voix très basse, comme une

scansion, et sa bouche était grimaçante, ses yeux couleur de glaise, le menton tremblant en cadence avec la lippe. Elle murmurait des imprécations en allemand, remuait les doigts comme des serres en expectative. Lorsqu'elle leva le regard sur celui qui se trouvait devant elle, ce fut pour émettre un long cri à demi étouffé par une rage refluant enfin, et elle dit, postillonnant l'acide de sa haine :

— J'attends ce moment depuis 1933 ! Depuis que votre *Kamarad Untermensch* a enlevé Frau Vremler à la mère patrie. Depuis qu'il m'a humiliée. Depuis qu'il a assis Herr Riegenburg sur sa chaise. Depuis Guernica. Depuis toujours !

Elle revint derrière le comptoir et, de nouveau, planta ses ongles dans le bois du desk. Elle fixa un regard glauque sur le reporter et ajouta :

— Vous ne démissionnerez pas, Herr Pázmány.

Páz avait à peine eu le temps de reprendre sa respiration.

— Vous resterez ici jusqu'à ce que votre ami revienne.

— Si vous voulez m'en croire…, commença le Hongrois.

Elle ne le laissa pas poursuivre. Son poing s'abattit sur la fourche d'un téléphone. Mais elle contint le flot de vomissures qui était monté en elle.

— Vous ne démissionnerez pas car je veux vous garder sous la main, Herr Pázmány. Vous partirez lorsque j'aurai capturé Blèmia Borowicz.

— Je ne pourrai pas vous aider dans cette tâche, objecta le Hongrois.

— C'est vous qui le dites.

— C'est moi qui le pense.

— Je crois que vous allez bientôt changer d'avis.

— C'est vous qui le dites.

— C'est moi qui le pense.

Ils restèrent quelques instants sur cette passe verbale, après quoi, ayant décroché tous les combinés téléphoniques pour ne pas être interrompue dans l'exposé de ses menaces, Frau Spitz s'exprima sur une question qui lui tenait beaucoup à cœur : le statut des réfugiés politiques allemands capturés en France. À peine avait-elle commencé que Páz ressentit un grand froid intérieur, une glaciation de ses fibres les plus secrètes. En même temps, un désespoir profond le gagnait car, avant même que la nazie eût achevé son exposé et délivré sa conclusion, il savait qu'il ne se sortirait qu'écartelé de l'odieux marché qui lui était proposé. Écartelé et sans vie.

Lorsqu'ils avaient occupé la France, les Allemands s'étaient emparés des dossiers des étrangers contenus dans les préfectures. Ils s'étaient fait livrer ceux que la police française avait conservés dans ses camps et ses prisons. A commencer par les réfugiés politiques allemands. Les communistes. Les anarchistes. Les Juifs. Les rebelles. Gerda la Rouge…

Pázmány gardait la tête haute, mais sentait ses jambes fondre sous lui.

— Elle est entre nos mains, poursuivait l'odieuse femme. Dans un camp. Loin. La tête sur un billot.

Derrière lui, Páz entendait un bruit régulier qu'il finit par identifier : c'était la paume de Werner Werner tapotant l'étui de son arme. Comme un métronome de sa douleur.

— Si vous ne nous aidez pas à capturer Blèmia Borowicz, Gerda la Rouge sera décapitée.

Il l'avait connue deux ans plus tôt. Elle était membre du Sozialistische Arbeiter Partei Deutschlands. Elle projetait de placer une bombe devant la porte de Goebbels. Elle voulait étriper Hitler… Ils faisaient l'amour sous les porches et dans les taxis. Elle lui balançait des coquards qui se transformaient en taches vert Véronèse. Elle travaillait avec un Kodak à objectif fixe. Elle avait une chevelure rouge aux reflets cuivrés. C'était un garçon manqué. Elle ne portait pas de bas, mais

des pantalons de toile. Son corps était tout en muscles. Souvent, il laissait reposer sa tête entre ses omoplates. Il l'avait passionnément aimée. Il était sans nouvelles d'elle depuis le début de la guerre[10].

— *Gut !* conclut l'Allemande en replaçant les téléphones sur leur tige. Je vois que ma proposition trouve un petit écho.

Pázmány avait baissé la tête. Il ne se résignait pas : il avait honte. Honte de ne pas avoir suivi Blèmia. Honte de ne pas avoir protégé Gerda. Honte d'être l'objet d'un marché aussi monstrueux.

Frau Spitz claqua des doigts. Werner Werner s'écarta de la porte.

— Aujourd'hui, vous pouvez partir en vacances, déclara Frau Spitz d'une voix claire. Vous le méritez bien. Mais, demain, je veux vous voir ici.

Elle ajouta comme il passait sous le chambranle :

— Avec quelques informations, s'il vous plaît.

Le petit bout de la lorgnette

En équilibre sur sa jambe valide, Boro, juché sur un tabouret, souleva le châssis de son vasistas.

Il reçut en plein visage une gifle de vent, un flux glacial venu du nord qui lui fit monter les larmes aux yeux. Il observa en cillant l'ombre épaisse au-dessus de la ville, vestige d'une nuit tourmentée de neige et de grésil.

Il entendit des bruits d'eau et de porcelaine à sa gauche, de l'autre côté de la cloison. Il sut de la sorte que Prakash venait d'émerger et qu'il

procédait à ses ablutions matinales. Il eut une pensée amusée pour Scipion qui habitait la chambre la plus proche du palier, donc la plus éloignée de la sienne, mais qu'il entendait souffler comme un phoque. Il supposa que pour dérouiller sa carcasse d'athlète l'ancien chauffeur d'Ettore Bugatti devait à cette minute même procéder à ses exercices de gymnastique quotidienne.

Blèmia poussa un profond soupir qui traduisait bien son besoin vital d'action. Avec la crosse de sa canne, il agrafa le rebord du vasistas et, cramponné à la hampe du stick, descendit du perchoir sur lequel il s'était hissé pour regarder à l'extérieur.

Il s'approcha du calendrier mural, cadeau de Marinette, arracha la feuille de la veille, jeta un coup d'œil au dessin humoristique du jour par Pruvost et lut le dicton. « A Noël grand vent ; aux arbres, fruits abondants. » Il calcula que ses deux amis et lui-même avaient débarqué au 10 de la rue des Jardiniers dans la nuit du 12 novembre, et qu'ils vivaient aux crochets de Marinette depuis un grand

mois déjà.

Après qu'il se fut lavé à l'eau froide et eut apporté à sa toilette un soin ordinaire et méticuleux, Boro éprouva le besoin de monter sur le toit en terrasse pour effectuer sa promenade habituelle — sa « promenade de fauve », ainsi qu'il la nommait — et entretenir sa forme physique.

Il enfila un gros pull-over à torsades, noua une longue écharpe à côtes autour de son cou et, affichant un fin sourire, adressa une pensée émue à l'auteur de ces tricots admirables. Mademoiselle Fiffre, qu'il avait, pour la plus grande joie de ses amis, récemment rebaptisée « la Vierge à l'irregardable pureté», avait largement mérité cette canonisation laïque. Reine de la maille à l'endroit, de la maille à l'envers et de la côte anglaise, la vieille fille avait confectionné son ouvrage avec des aiguilles du 2 1/2 et fait parvenir son douillet présent deux jours auparavant dans un banal colis postal adressé à « Monsieur Gril », diligenté au septième par les soins de Marinette. Quelque dix jours plus

tôt, Boro, désobéissant aux consignes de prudence édictées par la concierge et contrevenant aux promesses faites à ses camarades, était sorti nuitamment pour poster une enveloppe contenant ce laconique message :

> *Gril se porte bien. Il vit de nouveau au milieu des meubles bretons et fera signe si nécessaire.*

Au reçu de ce message sorti du néant, le cœur de Mademoiselle Fiffre avait fait un bond énorme dans sa poitrine. La bonne Germaine, qui vivait au ralenti depuis son départ de l'agence, avait dû tisonner sa cervelle pour la réactiver. Soudain, elle s'était sentie fébrile.

Elle s'était versé deux doigts d'un reste de porto qu'elle tenait de son vieil amoureux le pilote Codos et, le front soucieux sous un chignon fourni, s'était

laissée tomber dans un fauteuil profond pour réfléchir à son aise et décrypter le rébus nouvellement reçu.

Gril, évidemment, était le diminutif de Grilenstein, patronyme du père de son cher Kirghiz. Et les meubles bretons évoquaient fatalement le souvenir de madame Merlu mère — souvenir maintes fois évoqué, enjolivé et déformé dans les récits d'après boire ou manger tenus sans vergogne ni réserve par ces messieurs les reporters quand, une fois partis dans leurs vaticinations complaisantes et avinées, ils ne faisaient plus l'effort de ménager les chastes oreilles de Germaine.

Le Kirghiz avait fait signe ! Monsieur Borovice était vivant !

Mademoiselle Fiffre était aux anges.

Ce que Boro n'avait pas imaginé, c'était le pas de deux que l'ancienne secrétaire d'Alpha-Press avait entamé dans son petit appartement sitôt qu'elle avait déchiffré le message.

La revêche demoiselle s'était aussitôt attelée à son ouvrage de dame. Elle avait ficelé le cache-nez en moins de deux et, dès le surlendemain, s'était échinée sur la confection du pull-over.

Huit jours plus tard, Boro avait trouvé épinglée aux lainages une petite note où une écriture nerveuse et sèche avait écrit ces simples mots :

> *Voilà du chaud. Je me tiens à votre disposition pour tous travaux supplémentaires.*

Boro sourit en y repensant. Épatante Germaine Fiffre ! Intrépide pionnière ! Quelle pointure ! Quel panache ! Quelle magnifique laideur !

Il se dirigea en chantonnant vers la seule porte communicante de sa chambre. Elle ouvrait sur une sorte de cagibi allongé et spacieux qui, pourvu d'étagères, servait à remiser bagages, cartons à

chapeaux et vestiges d'une époque révolue.

Sans prêter plus d'attention que cela à un antique calorifère et à une machine à coudre réformée, le reporter arrêta son regard sur un escabeau placé sous la trappe d'accès au toit et qui restait en permanence à la disposition de ses usagers.

Ce « hausse-mioche », comme l'avait baptisé Prakash, avait été installé à demeure par les soins de Marinette. Il était destiné à faciliter la fuite des trois proscrits au cas où, dans l'urgence, ils devraient échapper à la mauvaise surprise d'une descente de police. Cette initiative de stratège, applaudie par le petit groupe à la majorité de ses membres, avait été entérinée au cours d'une des réunions quotidiennes tenues « chez Boro », autour de la radio. Elle était la conséquence directe des menaces proférées par Mouzerolles quelques jours auparavant.

Boro escalada les degrés de l'escabeau. Son torse émergea de la lucarne, et le vent aigre rabattit aussitôt ses cheveux sur son front. Se rétablissant,

il prit pied sur la terrasse de ciment. Cette dernière s'étendait sur environ deux cents mètres carrés. Encadrée de deux rangées de cheminées, elle s'en allait rejoindre à l'une de ses extrémités le versant d'un toit recouvert de zinc. De l'autre, elle se fondait avec l'enfaîtement de l'immeuble voisin.

En claudiquant, Boro se rendit jusqu'au départ de cette ligne de pente. Il allongea la main pour attraper la rampe de métal qui s'offrait à lui, et grimpa les six marches qui accédaient à une sorte de belvédère coiffé d'un dôme et ceinturé de balustrades. Du haut de ce kiosque aérien érigé par quelque adepte de Jules Verne, le survol de la capitale était superbe et étendu.

Le reporter avait tiré de sa poche une longue-vue télescopique. C'était un bel objet de marine à l'optique bleutée, une lunette d'approche gainée de cuir noir et cerclée de cuivres rutilants. Marinette l'avait offerte à « son grand homme » en signe de bienvenue. Elle en avait hérité à la mort de son oncle de Douarnenez, un certain Corentin Le Crech

que la légende des Merlu désignait comme un naufrageur, alors que le brave homme faisait profession de garder les phares et de surveiller les passes.

Boro avait déployé la lunette et la tenait braquée devant lui.

À perte de vue, décembre à Paris s'étiolait sous un ciel chagrin et froid. Le vent sec s'acharnait par rafales courtes et emportées sur les tôles et les conduits de fumée. Dans le dédale des immeubles se faufilait un tournoiement de vent, une sarabande de courants d'air qui affolait les girouettes et envoyait dinguer les enseignes.

Noyée dans l'éloignement, tramée par le crachin, irréelle et délivrée de toute pesanteur, la silhouette de saindoux du Sacré-Cœur s'élevait sur un fond gris qui rappelait la menace de la neige.

Depuis son donjon (c'est ainsi qu'il appelait le belvédère sur lequel il passait désormais plusieurs heures de ses loisirs diurnes), Blèmia auscultait le

monde. Penché à la rambarde, nez au vent, il avait une vue plongeante sur les rues. Il regardait passer ses compatriotes. Il les voyait vivre et s'organiser comme des fourmis prévoyantes et affairées.

Au cadran de sa montre, il était neuf heures passées de quelques minutes. Dans un peu moins d'un quart d'heure, il verrait apparaître Marinette au guichet du vasistas. À son tour, elle prendrait pied sur la terrasse. Elle lui apporterait sur un plateau son ersatz de café — un mélange de gland pilé, de poudre de malt et de chicorée. Elle y aurait adjoint un bienvenu quignon de pain, un petit pot de confiture et sa ration de journaux.

Elle le gourmanderait d'avoir quitté sa tanière et de s'exposer dehors par ce froid. Il l'embrasserait familièrement dans la nuque pour se faire pardonner. Elle se débattrait en riant. Elle lui dirait : « Pas dans le cou ! Pas dans le cou, misérable suborneur ! Encore moins dans l'oreille ! » Elle lui rabattrait le museau d'une taloche pour rire. Il battrait en retraite en lui faisant accroire qu'elle lui

inspirait autant de crainte que sa mère lorsqu'elle fronçait le sourcil. Il ajouterait qu'elle possédait autrement plus de grâce et qu'elle usait à merveille de l'atout de son charme. Il lui ferait compliment sur la forme de ses yeux et sur la souplesse de sa taille. Elle le repousserait gentiment. Un étrange sourire lui retrousserait les lèvres. Elle le remercierait de vouloir à toute force payer son écot — fut-ce au prix de phrases flatteuses. Elle admettrait qu'elles étaient douces à entendre, bien qu'elles ne fussent pas forcément sincères. Ensuite, la mignonne tournerait vers lui son assez joli minois ourlé de boucles blondes. Elle murmurerait qu'elle n'était pas dupe du fossé qui les séparait désormais, et qu'elle se doutait bien qu'elle n'était plus de sa pointure depuis qu'il avait goûté au parfum plus suave des femmes du monde.

Il protesterait pour la forme. Afin de regagner le terrain perdu, il reprocherait gentiment à la divette l'écart qu'elle avait fait avec son ami Prakash.

Elle lui répondrait qu'elle avait été émue par sa

détresse à son retour d'Allemagne. Elle concéderait en rougissant qu'elle trouvait le Choucas presque aussi beau que lui, bien qu'il fût beaucoup moins attrayant. Elle lui avouerait que de temps à autre, au cours de ces dernières semaines, il était arrivé à Prakash de venir la retrouver dans son appartement du deuxième. Qu'elle n'avait pas toujours eu le cœur de le renvoyer.

— Un prisonnier ! insisterait-elle en prenant l'air farouche. Un homme qui a tant souffert !

Après, elle deviendrait plus grave. Elle s'accouderait à la rambarde. Réfugiée au creux de ses pensées, elle laisserait errer un regard effrayé sur la réalité sordide de la ville occupée.

Boro l'entourerait de son bras pour la protéger du vent et de la peur. Il lui confectionnerait un rempart de tendresse.

— Raconte, dirait-il.

Il écouterait attentivement Marinette lui narrer le

triste monde de débrouille dans lequel il fallait désormais se résoudre à survivre.

La petite était sa gazette vivante. Sa chroniqueuse du temps présent. Grâce à elle, à son bon sens, à son instinct de révolte, Boro appréhendait mieux l'incurie du moment. Il percevait davantage les sordides calculs de Hitler qui, en s'appuyant sur Laval sans pour autant bousculer le vieux Maréchal, comptait sur la fiction d'un gouvernement « indépendant » pour mieux circonvenir la population et l'amener à collaborer.

A cet égard, la politique de Vichy, la dialectique de « la terre qui ne ment pas » avait décidément creusé une faille bien irréparable dans l'édifice de la société française. L'absence de chauffage (aussi loin que portait le regard, peu de cheminées fumaient), le rationnement, le pillage méthodique des Allemands et, indirectement, la razzia exercée par le marché noir (dont le trafic organisé communiquait aux Français des habitudes

nouvelles, de bien douteux réflexes), développaient chez nombre d'individus les instincts les plus nauséabonds et accusaient les bassesses les plus inattendues.

Il n'était pas jusqu'à la bonne chère qui ne divisât les citoyens, comme si manger à son aise était devenu un privilège réservé à une poignée de nantis.

Dans les fêtes que prodiguaient sous sa forme la plus artificielle les adeptes du régime, dans les milieux proches de la collaboration ou chez les fonctionnaires confits en dévotion devant les dogmes de Pétain, on rencontrait des pronazis et parfois, sans le savoir, des résistants en puissance.

Nombre de noctambules impénitents surpris par le couvre-feu décidaient d'attendre l'aube dans un de ces établissements privilégiés fréquentés par des officiers allemands. Le Bœuf sur le Toit était du nombre. Sous la férule de son patron, Moysès, le cabaret avait rouvert dès septembre. Il était interdit aux Juifs. C'était écrit sur la porte. On refusait du

monde.

Sur les banquettes rénovées, des beautés vénales, des « horizontales » appartenant aux deux sexes, des gens du monde, des intellectuels et des professionnels du plaisir sablaient joyeusement le Champagne avec l'occupant. La salle, pleine à craquer, était traversée par les rires, les caquetages, un va-et-vient frivole et continu. Curieuse étuvée, en vérité, que ce ragoût de mœurs douteuses à base de fourrures, de dos nus et de cuir où, dans un brouillard de cigare, un climat de luxure et un parfum de bœuf gras double, se mitonnait doucement le futur de la France ! Artistes, duchesses, pique-assiettes et putains s'y côtoyaient sous les lustres. Les uns s'asseyaient volontiers sur les genoux des nouveaux maîtres. D'autres se retranchaient au bar — ultime refuge du patriotisme et de la protestation muette —, un lieu où l'on ne voyait aucun uniforme et que des volets mobiles séparaient de la grande salle.

Ainsi l'eau de vaisselle du nouvel ordre trouvait

peu à peu ses égouts et ses pentes. Ainsi la haine, la rancœur s'accumulaient chez les mal lotis, les oubliés, les réfractaires.

Du haut de son poste d'observation, Boro braquait sa lunette d'approche sur la ville pleine de ces gens-là.

Les voitures particulières commençaient à se faire rares. Surgies du brouillard, les bicyclettes semblaient parfois porter des spectres. La bonne humeur avait déserté les esprits des Parisiens transis. Les Chantiers de la Jeunesse mangeaient les derniers rires des jouvenceaux ; portés par le vent, leurs chants obligatoires répondaient aux échos de cuivre des fanfares de la Wehrmacht paradant sur les avenues.

Paris avait froid.

Boro était glacé jusqu'à l'âme. Il n'en pouvait plus d'épeler sa vie de reclus. Sa vie inutile.

Les haut-le-cœur de Mademoiselle Merlu

Ce jour-là, lorsque Marinette fit son apparition par l'ouverture du vasistas, Blèmia, qui guettait sa venue depuis l'autre bout de la terrasse, eut l'intime sensation qu'un événement insolite était arrivé.

La jeune femme marchait vite. Plus elle s'avançait au-devant de lui, plus il découvrait sur son visage les signes de sa fatigue, de son découragement.

— Quelque chose ne va pas ? s'inquiéta-t-il en l'abordant. Pâle et contrariée, elle lui tendit distraitement le duvet de sa joue à embrasser.

— Rien, rien, éluda-t-elle, au bord de l'agacement.

— J'avais cru.

— Rien, te dis-je ! Rien qui mérite qu'on s'y attarde.

— Tu n'arrivais pas… J'ai eu un mauvais pressentiment.

Il affronta un grand œil glacé. Le sourire contraint de la jolie concierge avait cédé la place à une bouche plus mince que de coutume.

— Aussi, tu es drôle, toi ! s'écria-t-elle. Je ne suis pas un train exprès !

A un infime chevrotement de sa voix, il lui sembla qu'elle était au bord des larmes. Mais, l'instant d'après, elle s'était reprise. Elle était de nouveau la vaillante petite bignole au cœur de roche.

— Tu sais quoi ? dit-elle en laissant réapparaître ses manières de sauvageonne un peu brusque.

Hitler a encore fait des siennes ! Soi-disant pour sceller la collaboration, il a décidé de rapatrier les cendres de Napoléon II ! Il paraît que Pétain en personne va recevoir à Paris le cercueil de l'Aiglon !

Elle ajouta :

— C'est bien inquiétant. On soupçonne Laval et les Allemands d'attirer dans un piège le vieux Maréchal.

Elle tendit à son protégé le plateau habituel. Son geste était habillé d'une gêne étrange.

— Bois tant que c'est chaud ! commanda-t-elle.

Boro vit aussitôt qu'à côté de l'invariable tasse de faux café, il n'y avait pas la tranche de pain coutumière. Et pas de confiture non plus.

Il se garda bien de faire le moindre commentaire. Il commença à boire le breuvage insipide qui fumait sur le plateau. De temps à autre, par-dessus le rebord de sa tasse, il cherchait les yeux de sa jolie logeuse. Le visage défait, le regard baissé, les

joues happées de l'intérieur, cette dernière essuyait machinalement ses mains aux pans de son grand tablier bleu.

Enfin, elle leva les paupières.

À la vue du reporter qui ne formulait pourtant aucun reproche, qui ne lui posait aucune question, qui ne se risquait à aucune remarque concernant ce carême imposé, une vague de dépit intérieur submergea la jeune femme. Une respiration mal maîtrisée gonfla sa poitrine. Elle réprima un sanglot et, aveuglée par un noir chagrin, laissa échapper son ressentiment :

— En quel métal es-tu donc fait ? Engueule-moi, je préfère !

— De quel droit le ferais-je ?

— Tu ne m'as même pas demandé ce que j'avais fabriqué ce matin pour être en retard ! dit-elle, traversée par une pensée amère.

— Je n'osais pas précipiter les choses.

— N'as-tu pas vu que je ne t'ai pas amené ta tranche de pain ?

— Si. Mais je me suis dit que les cartes et les tickets ne sont pas éternels.

— Je n'ai pas mis la confiture !

— Sans doute n'en as-tu plus dans tes réserves.

— Je n'ai rien trouvé pour les remplacer ! Pas de beurre ! Pas de margarine ! Rien !

— C'était fatal que ça arrive un jour ou l'autre.

— Et tu trouves cela normal ? !

Un frisson derrière les épaules, les bras noués autour d'elle-même, Marinette, obéissant à son énervement du moment, commença à faire les cent pas. Enfoncée dans son naufrage pathétique, elle entreprit de se ronger les ongles.

Boro l'arrêta et prit sa menotte avec compassion.

— Pourquoi te mortifier, petite sœur ? Ton

hospitalité n'est pas à remettre en cause.

— Il s'agit bien de politesse !

Boro lui sourit.

— Tu as déjà fait beaucoup pour nous.

La bignolette haussa les épaules comme si elle avait peur de se laisser attendrir. D'un pas de grenadier, elle s'élança à l'assaut du belvédère et, du haut des six marches, déversa sa rancœur avec une agressivité qui la dépassait :

— Te rends-tu seulement compte de ce que c'est que de nourrir quatre bouches quand on a droit à cent grammes de viande par semaine ? Quand un œuf acheté sous le manteau coûte 3,25 francs pièce ? Quand l'huile vaut 120 francs le litre et le beurre 90 francs le kilo ?

Boro baissa la tête. À pas lents, il vint la rejoindre sur le perchoir qui dominait la ville.

Il s'appuya des deux coudes à la balustrade. La

tête rentrée dans les épaules, il se tourna vers elle. Cette fois, un air de tristesse terrible était inscrit dans les yeux du reporter.

— Nous n'avons pas d'argent, s'excusa-t-il. Tu le sais, Marinette, je ne peux pas me présenter au guichet de ma banque sans risquer d'être arrêté. Même chose pour Prakash. Quant à Scipion, sa femme l'a laissé sur la paille.

Les lèvres de Mademoiselle Merlu avaient repris leur minceur tranchante. La chair comme enfoncée dans les ailes du nez, elle s'écria :

— Il s'agit bien d'argent entre nous ! Tu me connais encore bien mal, Boro ! C'est après tous ceux-là que j'en ai !

D'un geste large, elle montrait Paris.

— Je suis à bout ! sanglota-t-elle. Je ne peux plus les voir ! Je n'en peux plus !

Elle lui raconta à quelles difficultés elle se heurtait chaque jour ; comment, chaque matin, un cabas en

toile cirée au poing, elle se rendait chez l'épicier, chez le boulanger, chez le droguiste où s'allongeait déjà la queue des ménagères.

Elle lui raconta avec un invincible dégoût de quelle manière le moindre trottoir se transmuait en parloir. En caquetoire. Sur quel ton de rapiats on parlait tickets et ersatz. Comment, pour tromper l'attente, on jasait comme des pies borgnes, comment on échangeait à mi-voix des combines d'alchimiste, des formules de décoctions à base de pissenlits ou de glands. Comment on apprenait le tour de main pour retrouver l'arôme du bon café Gilbert. L'art de saler le cochon. Celui de dépiauter le lapin en le retournant comme un gant.

L'orage était sous sa peau. Elle tremblait, Marinette. Elle avait ouvert une brèche sur la laideur du monde, sur la mauvaise perspective offerte par le pétainisme. Elle se débattait. Elle était trop seule.

Elle raconta encore de quelle façon on se résignait à de minuscules espérances. Comment on

s'accrochait à une problématique livraison de chicorée ou d'essence minérale. Comment on se donnait l'illusion de faire les courses. Comment, pour une plaquette de 125 grammes de beurre, il y avait de la délation dans l'air, et comment, pour le moindre soupçon d'origine ou de race, des espions chuchotaient derrière les persiennes.

Elle était intarissable, la pipelette.

Elle essaya de changer de sujet, mais là encore, elle buta sur ses obsessions. Le vilain cambouis était partout. L'haleine suspendue, les traits tirés, elle s'écria :

— Boro ! Boro ! Je pense aussi à nous ! Tu sais bien qu'on ne s'en tirera pas avec de l'eau bénite ! Comment allons-nous sortir du triste pas où nous nous sommes mis ? !

Elle regardait, effrayée, du côté des rues sombres, des impasses, des sentiers bordés de jardinets qui tissaient leur inextricable réseau de secrets à leurs pieds.

Elle demanda :

— Comment échapperez-vous à ceux qui vous recherchent ? Pour combien de temps encore sommes-nous en sûreté dans cette maison ?

Boro ne bougeait pas. Ses beaux yeux enfoncés regardaient l'infini. Le front bosselé et volontaire, il pensait à l'Angleterre. A Julia Crimson qui n'avait pas su le convaincre de franchir le Channel. Une sorte d'instinct plus fort que l'opacité de ses craintes lui disait que son rôle se jouerait ici, en France. Il sentait confusément qu'il lui fallait faire le gros dos. Attendre encore un peu que vienne son heure.

Il s'arracha graduellement au grand vide clair et flou où il était tombé, et prêta attention à Marinette qui n'avait pas cessé de parler.

— Pardonne mon bavardage ! finit-elle par murmurer avec des accents brisés. Pardonne. J'en ai trop dit.

Le silence les enveloppa. Boro avait les épaules

lourdes. Son œil était redevenu farouche.

— Mes camarades et moi, nous allons nous mettre en chasse pour trouver de la nourriture, dit-il. Scipion est un spécialiste du bris de vitrine.

— Je ne veux pas que vous mettiez le nez dehors ! Vous êtes recherchés ! Vous serez pris !

— Nous circulerons en voiture. Nous serons invincibles !

Il entrevoyait un plan pour les semaines à venir.

Un ami qui veut du bien

Lorsqu'elle le vit devant sa porte, un petit bouquet d'anémones serré dans sa main de Kirghiz, Germaine Fiffre poussa un « Ah » d'étonnement et lâcha aussitôt :

— Ce sont les fleurs préférées du patron.

Elle accepta le présent pour cette seule raison.

Elle n'avait pas revu Pierre Pázmány depuis le fameux jour où elle avait quitté l'agence pour suivre dans l'exil et dans la mouise son cher Kirghize, déchu de ses privilèges de directeur et injustement dépossédé de son instrument de travail.

Avec l'amabilité d'un chien de garde protégeant une clôture, elle demanda à Páz :

— Que faites-vous là ?

— Je suis venu vous voir, Germaine.

— On peut connaître la raison ?

— Si vous me laissez entrer…

Elle s'effaça devant lui tout en protestant qu'elle était à peine vêtue. Dans un froissement d'étoffe, elle rajusta sur son sein le drapé de son déshabillé à ramages.

Pierre Pázmány ne paraissait pas à l'aise en franchissant le seuil du modeste logis. Il gardait ses poings fermés. Comme s'il ne s'en jugeait pas digne, il n'accepta même pas le siège que Germaine lui offrait d'un geste.

— Pourquoi êtes-vous là ? demanda de nouveau l'ancienne responsable des chiffres à l'agence Alpha-Press.

— J'aimerais avoir des nouvelles de mon ami.

— Lequel ?

— Le seul.

— Je ne vois pas de qui vous parlez, répliqua Germaine, fermée comme une muraille.

Elle se serait fait hacher menu plutôt que de révéler l'adresse de la tanière où se cachait monsieur Borovice. La bouche rétractée, elle susurra qu'elle n'avait de nouvelles de personne.

— Figurez-vous que, depuis la mi-novembre, ma vie s'est réduite à une existence de rentière sans ressources.

— Boro s'est volatilisé, fit observer Pázmány d'une voix neutre. Il n'habite plus passage de l'Enfer.

Il ajouta :

— J'y suis passé récemment. Les scellés sont apposés sur sa porte.

— Possible, répondit Germaine. Comment le saurais-je ?

Pour toute réponse, Pierre Pázmány se mit à tourner autour d'elle.

— Boro doit ronger son frein… Comment vit-il ce

moment cruel de son existence ?

— Pourquoi le saurais-je ? répéta la Fiffre.

Elle regardait ses pieds et avait l'impression de les voir grandir sous elle.

— Parce que j'imagine que vous devez le visiter de temps à autre.

— Je ne le visite pas.

— Mais si, voyons !

— Je vous dis que non !

— Si.

— Non.

Ils se mesurèrent du regard.

— Vous vous méfiez de moi, Germaine ?

— Je suis sur la réserve.

— Pourquoi me traitez-vous si mal ?

— Parce que je n'oublie pas que vous êtes un peu tzigane, un peu sournois, un peu voleur de poules !

— Ma parole vous a-t-elle jamais manqué ?

— Vous n'avez pas voté pour monsieur Borovice à l'assemblée générale !

Et soudain, haute comme une tour, au bord de l'hystérie, la demoiselle pleine de fiel lança :

— Et puis, je n'aime pas la façon que vous avez de danser autour de moi… Là !.. Ça m'hypnotise ! J'attrape le vertigo ! J'ai peur pour mon scalp ! Ça me fait dérailler !

— Calmez-vous, ma bonne Germaine ! Regardez : je me pose.

Pázmány se jeta dans un fauteuil Voltaire. Il posa ses mains sur ses genoux et revint aussitôt à la charge :

— Reverrez-vous bientôt notre Blèmia

Borowicz ?

Ses mâchoires grincèrent comme des portes mal fermées.

— C'est imaginable, finit-elle par murmurer en tentant d'échapper au sourire narquois de son tourmenteur… Mais ce n'est pas obligatoire. Et quand bien même je rencontrerais monsieur Blèmia une fois par-ci une fois par-là, je ne m'arrogerais pas le droit de le questionner.

— J'aimerais beaucoup le revoir. Retrouver Prakash également…

Pázmány baissa la tête et murmura :

— Je sais que Béla est de retour en France. Je sais qu'il est venu à l'agence.

— Il est passé rue du Four en croyant pour ainsi dire rentrer chez lui, répliqua la Fiffre en proie à une colère mal refroidie. Chez les siens ! Bertuche et Diaphragme l'ont reçu comme un toton dans un jeu de quilles. Vos nouveaux maîtres pilotaient

l'entrevue depuis la coulisse !

— On m'a raconté l'algarade, admit Pázmány.

— À moi aussi !

Comme s'il se sentait fautif, Pázmány fit brusquement volte-face.

— Boro avait raison !

Il se leva d'un mouvement brusque, marchant jusqu'à la fenêtre. Il jeta un regard angoissé sur l'extérieur. Il respirait de façon oppressée.

— Nous ne sommes plus tout à fait maîtres de nos gestes…

— C'est un peu tard pour s'en apercevoir ! répliqua Germaine.

— Il fallait essayer, plaida Pázmány en tournant vers elle deux grands yeux de chien malade.

— Vous travaillez pour la collaboration, lança Germaine en fermant définitivement la porte à toute

tentative d'apitoiement.

Ils s'embourbèrent dans un silence prolongé. Páz faisait les cent pas, la tête rentrée dans les épaules.

— Bertuche et Diaphragme semblent s'accommoder de leur nouveau statut de potiches, concéda-t-il. La plupart de nos collègues également. Ils ne jurent que par le nouvel État français. Je ne partage pas leurs convictions.

— Alors quittez l'agence ! Sinon, vous aurez les mains sales !

Il la regarda fixement.

— Je ne peux pas, articula-t-il avec une véhémence soudaine.

La force de sa détermination creusa une interrogation muette dans le regard de son interlocutrice.

Il répéta sans baisser les yeux :

— Je ne peux pas !

Et, comme s'il avait lu dans ses pensées :

— Ça n'est pas ce que vous croyez, ma bonne Germaine. Je ne reste pas pour l'argent. Je reste parce qu'il m'est impossible de faire autrement.

— Vous ne voulez pas m'en dire plus ?

— Je ne souhaite pas vous en dire plus !

— Vous n'êtes guère explicite !

— Si je vous dévoilais la vraie raison de mon aliénation, sans doute me mépriseriez-vous encore davantage !

Germaine Fiffre s'avança vers lui.

— Pourquoi alors êtes-vous passé ici, monsieur Páz ? Pour m'avouer que nous ne pouvions plus nous parler ?

— Bien sûr que non, Germaine !

Le visage entre les mains, Pázmány parut s'abîmer dans ses réflexions. Quand il se redressa, ses mâchoires étaient contractées. Son teint était pâle. Il semblait avoir renoncé définitivement à l'idée de partager son secret avec Mademoiselle Fiffre.

— Dites à Boro que je voudrais le voir, murmura-t-il.

Et, comme Germaine ne répondait pas :

— Vous ne me faites pas confiance ?

Elle leva les yeux.

— Qui vous dit que je verrai ces messieurs ?

— Mon petit doigt, ma bonne Fiffre ! Pázmány poursuivit sur un ton plus léger :

— Je suis sûr que vous n'avez pas rompu les ponts avec Boro et qu'à l'occasion vous lui servez d'estafette.

— C'est absurde ! Je ne vois pas monsieur Borovice !

Pázmány sourit tristement.

— Dites bien à Boro et à Prakash que s'ils sont dans le besoin, je peux les dépanner.

D'un seul coup, il était redevenu le chaleureux Hongrois qu'elle avait connu au cours de toutes ces années de travail en commun.

Il s'approcha d'elle et prit ses mains dans les siennes.

— Germaine, je suis venu pour que vous disiez à mes amis que je n'ai pas changé. Germaine ! Je suis hongrois… Ils ont poussé dans le même jardin que moi ! Ils me manquent cruellement. La brouille qui nous a séparés n'a pas de raison d'être ! Dites-leur aussi que dans la place, je puis peut-être leur rendre plus de services que si j'étais avec eux à l'extérieur…

Elle se dégagea. Il revint à la charge.

— Ont-ils tout le matériel nécessaire à leur travail ? Trouvent-ils les films ?.. Il y a pénurie… Je peux leur en procurer. Personne ne le saura. C'est comme pour les travaux de laboratoire… Je peux traiter leur production avec la mienne… Vous vous souvenez du petit Willi Chardack ? Le tireur… Il me donnera la main… J'ai toute confiance en lui…

Germaine Fiffre avalait sa salive. Elle contemplait le Hongrois avec une intensité nouvelle. Elle s'écria enfin :

— Je peux vous faire confiance, au moins, monsieur Pierre ?

Il l'entoura aussitôt de ses bras, l'attira à lui, cherchant son regard, infiltrant le sien jusqu'au fond de ses prunelles. Il promit avec ferveur :

— Je les aiderai ! Je les aiderai ! Ce sont mes vrais amis ! Mes seuls amis ! Qu'ils ne se méprennent pas sur mon attitude ! Je ne pactise avec l'ennemi que pour mieux le berner.

— Ces messieurs sont recherchés par les Allemands… Ils sont réfugiés en lieu sûr, c'est une affaire entendue, mais, hormis deux boîtiers Leica et quelques affaires personnelles, je suppose qu'ils sont dans le dénuement professionnel le plus complet.

— Arrangez-moi un rendez-vous avec Boro et Prakash, proposa Pázmány. Nous allons faire table rase du passé.

Dans ses intonations, ses gestes, sa fébrilité, il y avait tous les germes d'une parfaite sincérité. Pierre Pázmány était revenu. Il était retrouvé. Il était intact !

Germaine craqua. Elle se rendit. Elle se laissa tomber sur le divan, pleurant à chaudes larmes.

— Je leur ferai parvenir votre message, promit-elle entre deux passes de son mouchoir. Je suis si heureuse de savoir que vous êtes avec nous !

Il l'embrassa sur ses joues mouillées. Il dit :

— Faites-moi signe dès que vous aurez la réponse de Boro. Juste un coup de fil à l'agence. Je comprendrai.

Elle restait comme une gourde sur le canapé. Elle contemplait les anémones qui déjà baissaient la tête. Elle ne trouvait plus rien à faire.

Comme il la regardait sans plus broncher, elle lâcha simplement :

— Je sortirai mon Hirondelle demain matin.

Vélocypédies

Les époques les plus noires ont du moins le mérite de remettre en lumière des pratiques oubliées, de leur rendre leur lustre, et ce n'est certes pas Germaine Fiffre qui eût craché dans la soupe des heureux possesseurs de deux-roues.

Brave Germaine pouvait traverser Paris la tête haute ! Elle allait à bicyclette en prêchant autour d'elle qu'on ne dirait jamais assez le bien qu'il faut penser du bon usage de la petite reine.

Son prosélytisme lui donnait mille fois raison. A tout âge, tous sexes confondus, toutes circonstances envisagées, en ville, à la cambrousse, une bicyclette libère l'âme. Elle transfigure les êtres les plus dépourvus de grâce. Elle les ennoblit. Mieux encore, elle modèle les corps, transforme les silhouettes, les étire dans l'espace, donne du flou, du vague, de l'élégance à la moindre vêture. Elle dévoile le galbe d'une jambe, dénoue la chevelure ou les tresses d'une femme offertes au vent, décoiffe le grincheux, démocratise le rupin, banalise le crétin, crée un

remous, une onde de gaieté sur son passage, barre les rues d'un trait vif, transmue un grenadier en petite aile, un facteur en messager des dieux, une vieille fille à galurin en joli cygne dans les airs, une bourgeoise mutine en gaie sportive photographiée par Lartigue.

Mademoiselle Fiffre n'échappait pas à la règle. Et la bicyclette du type « Hirondelle » chevauchée avec autorité et compétence par l'ancienne égérie de l'Aéropostale communiquait à sa propriétaire le grand bénéfice de ses vertus rajeunissantes.

Juchée sur sa bécane, Germaine avait trente ans ! Elle lâchait parfois le guidon. Les mains aux cocottes, elle filait dans les virages. La tête dans les épaules, elle était sujette à des exaltations de sprinteuse émérite. Au kilomètre lancé, elle rupinait comme une championne.

Bien qu'elle eût en sainte horreur l'idée de la compétition, il lui arrivait parfois de régler son compte à un petit télégraphiste qui s'était risqué à la défier sur le plat. Sitôt qu'elle l'avait coiffé au bout

d'une avenue, elle abandonnait son concurrent malchanceux. Dring, dring, le timbre moqueur, elle tendait sa main droite pour indiquer qu'elle tournait. Elle virait sur le flanc.

Plus loin, en proie à des fièvres de grimpeuse, elle dandinait du bassin et escaladait les pentes en position de danseuse. Ou bien, flânochant le long des boulevards, elle cédait dès les premiers soleils à des langueurs de peau, à des revenez-y de pure jeune fille.

Parfois, elle sautait en marche de sa bécane. Elle abandonnait la chaussée pour le trottoir, accompagnant sa chère reine d'un pas de promeneuse en la tenant familièrement par son col de chrome.

Elle fendait les groupes de chalands qui formaient des queues interminables devant les boulangeries. Elle passait sans s'arrêter. Au fond de son porte-monnaie, elle gardait jalousement ses tickets de pain pour ravitailler ses chers clandestins — « ses Hongrois et son nègre » — qui

l'attendaient sous les toits, au fond de leur chambre de bonne du XII[e], chez Marinette Merlu qui les avait hébergés de grand cœur.

Pour ces messieurs, Mademoiselle Fiffre se serait damnée. Elle envisageait même, afin de les gâter un peu pour Noël, une expédition à bicyclette jusque sur les rives de la Marne où elle n'oubliait pas que vivait, au milieu d'un peuple de marloupins, le plus hareng des hommes — Pépé l'Asticot, alias Lucien Palmire, trafiquant de peaux douces, dresseur de tourterelles de macadam et suborneur de la délicieuse Chantal Pluchet, ex-standardiste de l'agence Alpha-Press.

Depuis qu'elle avait laissé fleurir en elle cette idée, Germaine n'avait plus peur de l'avenir. Elle misait dur et ferme sur la débrouillardise des voyous et des Jules pour lui trouver du pain, du beurre et des jambons. Le ravitaillement, pensait-elle, était à portée de bicyclette.

Il faut admettre qu'en ces temps de gazogène et de restriction des carburants, le vélocipède prenait

un sens nouveau. La guerre redorait son blason. Le splendide modèle pour dames et ecclésiastiques adopté par Germaine arborait fièrement, sur son cadre émail noir à cinq couches, la marque de la manufacture française d'armes et de cycles de Saint-Étienne, agrémentée de la mention « Luxe ».

Fruit du savoir-faire vellave, ce destrier d'exception ne se réduisait pas à un simple pédalier qui, par banal effet de vilebrequin, se révélait capable d'impulser le mouvement à une chaîne graissée, elle-même tendue sur un pignon. Il était de la race hors pair de ces machines de fougue dont le poids est inférieur à douze kilos cinq cents — un engin aérodynamique à tête de fourche mi-ronde et à polissage extra-fin en tout point conforme à l'aboutissement cérébral du rêve de liberté que s'était forgé la fantasque comptable.

Ce matin-là, dans un style proche de celui de Guy Lapébie dans le Tourmalet, Mademoiselle Fiffre escaladait avec un déhanché de vieux briscard la montagne Sainte-Geneviève afin d'aller

porter à Boro les bonnes nouvelles dont elle avait fait la cueillette.

Les oies du Capitole

Boulevard de Bercy, Dugommier devant elle, la championne aux bas noirs aborda la rue de Charenton avec une détermination que renforçait la proximité du but à atteindre.

Par le truchement de son mécanisme démultiplié adapté à un moyeu trois vitesses, la fougueuse bicyclette Hirondelle transformait le fameux coup de mollet de la demoiselle en vitesse pure et lui

permettait de se faufiler à toute sauce entre les véhicules de l'armée occupante.

Encore une centaine de mètres et, à main gauche, elle arriverait au 10 de la rue des Jardiniers.

Les consignes calligraphiées par Blémia Borowicz étaient claires : si un torchon blanc était mis à sécher sur le fil à linge du balcon du deuxième étage, c'est que la voie était libre, si, en revanche, c'était un tissu rouge qui pendait à la balustrade de l'appartement occupé par Marinette Merlu depuis le départ de sa mère, c'est que l'immeuble n'était pas fréquentable.

Dans une telle éventualité, il fallait passer son chemin. De toute façon, au lieu de s'engager aveuglément dans les étages et de courir le risque de se faire piéger, mieux valait faire halte au rez-de-chaussée, frapper au carreau de la loge, consulter la concierge et n'agir que conformément à l'avis de Marinette.

Comme elle arrivait en vue du numéro 10, Germaine Fiffre repéra un honnête mouchoir blanc en panne de vent à hauteur du deuxième. Elle en déduisit que la voie était libre et sauta en marche de sa bécane.

Elle abandonna la chaussée pour le trottoir, remisa sa petite reine à l'entrée du porche et, par sécurité contre le vol, entrava la roue avant dudit destrier avec une chaîne.

Comme elle s'engageait sous la voûte de l'immeuble avec la ferme volonté de grimper incognito jusqu'au septième, la commissionnaire aperçut la frimousse de Marinette qui s'encadrait dans le rectangle mobile de la vitre-guichet.

L'instant d'après, vigilante sentinelle, la bignolette parut à la porte de son gourbi. Avec son physique à damner les facteurs et les huissiers, elle fit route en direction de Mademoiselle Fiffre. Elle tenait un plumeau rose à la main. Ses jolis pieds claquaient dans des mules. Elle avait l'air tendu.

— Que se passe-t-il ? chuchota-t-elle.

— Simple visite, la rassura l'ancienne secrétaire. Mais je suis porteuse d'un message…

Et, joignant le chuchotis à la confidentialité :

— Un message… pour lui…

L'air maussade sous un turban noué à l'indienne pour cacher ses bigoudis du matin, Marinette fit signe qu'on la suive chez elle.

— J'ai toujours peur des perquisitions, précisa-t-elle en mettant un doigt sur sa bouche.

Elle n'alluma pas la lumière de son réduit obscur et afficha sur la porte une pancarte portant l'inscription : *La concierge revient de suite.*

Elle reçut gravement la visiteuse au milieu de ses souvenirs du Mont-Saint-Michel. Pour plus de cérémonie, elle lui enjoignit de prendre place sur l'unique fauteuil.

Germaine Fiffre s'y cala sur des noyaux de pêche et tira plusieurs fois sur sa jupe qui ne trouvait pas sa juste place.

En face d'elle, Marinette avait choisi de s'asseoir sur le canapé. Entourée de sa horde de chiens ratiers — quatre exactement —, tous descendants et portraits crachés de feu Laval, le très affreux, très malodorant et très hargneux clebs de Madame Merlu mère, Marinette trônait, un peu plus grassouillette qu'autrefois, le teint un peu plus soutenu, l'abdomen un peu plus relâché, la robe un peu plus fleurie.

Au bout d'un instant, elle se pencha vers Mademoiselle Fiffre et s'enquit de la nature de son mystérieux message.

— Je ne le délivrerai qu'à son destinataire, fit savoir Germaine en pinçant les lèvres. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'envisageais de grimper jusqu'au septième.

— Vous n'êtes jamais montée là-haut,

mademoiselle, objecta la bignole. Et, vis-à-vis des gens de l'immeuble, je n'aimerais pas que cette sorte de va-et-vient commence.

— Va-et-vient ?

— Oui, allées et venues.

— Est-ce que j'ai une tête de va-et-vient ?

— Votre silhouette est inconnue dans le secteur.

— Je ne vois pas le rapport…

— Elle pourrait intriguer des malfaisants et, croyez-moi, nous en sommes entourés.

Mademoiselle Fiffre se rembrunit. Elle posa des yeux piquants comme des épingles sur la gardienne du temple et la toisa.

Marinette supporta les pointes de ce regard hostile et sourit avec mauvaise grâce.

— Mon message est d'importance, dit la Fiffre en se renfrognant dans son coin. Je ne vous reconnais

pas le droit d'entraver la libre circulation d'informations qui concernent ces messieurs au premier chef.

— Monsieur Boro n'est pas là, lui opposa farouchement Marinette.

— Je n'en crois rien, laissa tomber Germaine.

— Je vous dis qu'il est sorti ! Sorti contre mon gré, spécifia-t-elle.

— Très bien ! Je braverai donc la sciatique sur ce fauteuil défoncé en attendant son retour ! claironna Mademoiselle Fiffre.

Avec une raideur de tour et une mauvaise humeur qui n'était pas feinte, elle s'ébroua sur son siège, faisant gémir les ressorts du voltaire sous son poids. Ensuite, avec une insensibilité de mule peinte sur le visage, elle braqua son attention sur une carte postale punaisée au mur, et s'absorba dans la contemplation d'une vue du Mont-Saint-Michel à marée découverte.

Marinette jeta un coup d'oeil nerveux vers sa pendulette et trouva vite insupportable cette tactique muette qui la reléguait au rang de simple palourde.

Elle bougea sur le canapé. Les chiens levèrent la tête.

— Vous pouvez tout me dire, Germaine, temporisa-t-elle. Je lui transmettrai fidèlement votre message.

— Ce n'est pas mon idée.

— C'est la mienne.

Et, se voulant plus conciliante encore :

— Ne vous butez pas, Germaine ! Quand vous apportez un tricot, un lainage, un paquet, vous me le confiez, n'est-ce pas ? Alors, pourquoi faire différent cette fois-ci ?

— Parce que, cette fois, ce n'est pas la même chose ! s'écria la vieille fille. Parce que vous vous

mêlez des affaires de l'agence ! Parce que je meurs d'envie de voir l'endroit où vivent mes Kirghiz ! Parce que monsieur Boro n'est pas votre chose ! Parce que vous m'avez échauffé les oreilles !

Les deux suffragettes se mesurèrent du regard.

— Je ne veux pas que vous mettiez votre grand nez dans leurs chambres ! éclata soudain Marinette.

— Et pourquoi, je vous prie ?

— Parce que je n'y tiens pas !

Après ce cri en forme d'impasse, le plus laid des ratiers, qui s'appelait Rabiot, se mit à gronder, preuve de son osmose avec sa propriétaire.

Monsieur Borovice ne pactise pas

Une grande demi-heure s'était écoulée, qui n'avait pas arrangé les choses. Les deux femmes se tenaient sans bouger dans la pénombre de la loge.

De temps à autre, le ratier nommé Topinambour lâchait un pet malodorant et se rendormait.

Un sourire précaire sur les lèvres, Mademoiselle Fiffre regardait le Mont-Saint-Michel avec obstination.

Marinette s'efforçait de dominer un frémissement de ses mains qui partait du fin fond de son être.

— Je suis chez moi dans cet immeuble, je veille sur la sécurité de mes clandestins et je fais ce que je veux ! finit par s'énerver la bignole.

— C'est fort comme un canon, ça ! vociféra la Fiffre en se levant de manière inopinée afin d'imposer sa haute taille. Vous prendriez-vous par hasard pour une barrière infranchissable ?

— Et vous, pour un trait d'union irremplaçable ? se hérissa la farouche gardienne en se dressant à son tour sur ses mules.

A la vue de cet affrontement en préparation, les quatre roquets se jetèrent à quatre pattes sur le parquet et se mirent à japper d'une même voix de fausset.

C'est au milieu de cette cacophonie d'aboiements et dans ces circonstances de luttes intestines que Boro fit son entrée dans la loge. A gestes vifs mais mesurés, il referma la porte de la grotte sans faire de bruit.

Il revenait visiblement d'une expédition mouvementée à l'extérieur, et ses effets sentaient le frais.

Il semblait avoir marché rapidement. Son visage énergique était préoccupé.

— Monsieur Boro va nous départager ! s'emballa la Fiffre. Elle avait dit cela avec les yeux pâmés d'une bigote qui s'en remet au Bon Dieu. Elle tendit ses joues à son ancien patron pour la bise et entreprit d'expliquer son cas. Aussitôt, la concierge lui apporta la contradiction et, de reproches en anathèmes, les deux femmes et les quatre chiens recommencèrent leur concert.

— Taisez-vous tous ! leur intima le reporter. Silence, les chiens ! Mademoiselle Fiffre, vous avez la parole !

— Je ne parlerai pas devant cette oie du Capitole !

La Fiffre désignait Marinette.

— Nous n'avons rien à lui cacher, dit Boro.

— C'est ce que je me tue à dire à ce grand jars ! glapit Marinette.

Elle désignait mademoiselle Fiffre, bien sûr.

— C'est que, cette fois-ci… c'est spécial… distilla cette dernière avec autant de manières que si elle goûtait des confitures. Il s'agit… de monsieur Pázmány !

— Páz ? Vous l'avez vu récemment ? s'intéressa Boro.

— Il est venu me relancer jusque chez moi.

— Joli culot ! Racontez-moi ça vite, ordonna le reporter d'une voix brève.

Tandis que l'ancienne secrétaire commençait à dévider son chapelet, il se rendit jusqu'au fenestron de la loge. Il semblait vaguement inquiet. Il sonda les profondeurs de la voûte. Vérifia plusieurs fois en se penchant, pour distinguer les recoins, si quelqu'un ne s'était pas glissé à sa suite dans l'immeuble.

Il en fallait plus pour distraire Germaine Fiffre de sa tâche de narratrice. Elle déballa tout son paquet

avec la même application ennuyeuse que celle qu'elle mettait jadis à rendre compte de l'état de ses bordereaux de comptabilité.

Elle décrivit la façon inopinée dont son visiteur matinal lui était tombé sur le râble. Elle fit largement le détour par le sentiment. Passa par le menu. Raconta les anémones. Réitéra les offres de services formulées par Pázmány. Plaida pour sa réhabilitation. Parla de concorde. De retrouvailles. De pardon. D'une nouvelle façon de travailler en collaboration secrète avec le labo.

Boro s'abîma dans une courte réflexion, secoua son beau visage encadré de cheveux noirs et posa sur Germaine le sombre regard qui, autrefois, enjôlait les femmes et aujourd'hui s'allumait d'une bien farouche lumière.

— Je ne souhaite pas rencontrer Pierre Pázmány, articula-t-il enfin avec une impressionnante fermeté. Pierre Pázmány n'existe plus.

Il maintint la lumière brûlante de ses yeux profonds dans ceux de la grande girafe et ajouta d'une voix retenue et glaciale :

— Je ne le verrai pas. Ce ne serait pas conforme à mon projet de vie. Écoutez-moi bien, Germaine. Vous ne lui direz pas où je suis. Vous lui direz simplement que je n'ai pas pardonné son attitude inqualifiable. Que je n'irai pas quémander de l'aide auprès de gens que je méprise. Qu'il y a entre nous une poche de sang noir qui ne sera jamais évacuée. Vous devez répéter mot pour mot à Pázmány ce que je viens de vous dire, Germaine. Je ne pactiserai pas. Je l'ai rayé de mon existence, lui et les autres. Ni grâce ni compassion. Seulement le dégoût !

Marinette approuva en silence.

Gagnée depuis longtemps à la cause de la liberté, elle aimait qu'on veillât jalousement aux principes essentiels.

— Boro a raison, dit-elle en se tournant vers sa

concurrente mise en déroute par les propos du patron. Il faut de la rigueur, et c'est pour le protéger de la curiosité des uns et de la malveillance des autres que je vous ai interdit l'accès du septième.

— Je ne suis pas vexée, crâna Mademoiselle Fiffre d'une voix défaillante. J'ai simplement voulu aider à une réconciliation qui, selon moi, s'imposait.

Elle soupira.

— N'en parlons plus, dit-elle d'une voix tremblée. Et, affectant le détachement :

— J'ai traversé Paris pour rien.

— Merci de l'avoir fait, chère Germaine !

— Pas de gerbes, pas de couronnes, patron ! minimisa-t-elle en retrouvant pour un temps les accents de l'employée d'Alpha-Press. Ma fidélité dépasse mon amertume !

Elle s'apprêtait à sortir. La main sur la clenche de la porte, elle avança son museau dans la faible

lumière, se tourna vers Blèmia Borowicz et posa sur lui ses grands yeux de bestiole effarouchée :

— Il n'empêche, monsieur Borovice, que malgré toutes les grandes leçons que vous donnez ici et là, vous prenez trop de risques ! Vous sortez en pleine lumière et ça ne peut vous jouer que de mauvais tours !

— Sur ce chapitre, Mademoiselle Fiffre a entièrement raison, s'en mêla Marinette en faisant cause commune avec son ancienne rivale. Seulement voilà : monsieur Boro n'en fait qu'à sa tête ! On jurerait qu'il joue avec le danger par plaisir !

— Le plaisir n'est effectivement pas absent de mes préoccupations du moment ! admit Boro.

Et, balayant de son visage toute sinistrose, l'aimable reporter, en quelque sorte le Boro d'avant-guerre, réapparut, l'espace d'un sourire d'archange :

— Mesdames, dit-il en changeant de registre, Noël approche et vous n'en voudrez pas, je pense, à un pauvre hère sans foyer ni ressources de former quelques projets de nourriture fraîche pour sa petite colonie ! Vous avouerai-je que sur le sujet, justement, nous avançons… à pas de loup ! Ainsi, j'ai repéré mon objectif.

— En mettant ta liberté dans la balance ! soupira la bignole. Boro fit mouliner son stick et, tout charme et séduction :

— Tu ne crois pas si bien dire, reconnut-il.

Berezina et plombs dans l'aile

À deux heures du matin, le 23 décembre, par une nuit sans lune, l'équipe des proscrits au grand complet gagna l'Aston Martin garée avenue de Picpus.

Scipion se glissa au volant du bolide. Boro, à son côté, s'était naturellement distribué le rôle du navigateur. Il s'était réservé en outre celui de copilote si l'affaire venait à mal tourner.

Il avait préconisé qu'on se garât place Courteline, un endroit dégagé situé à guère plus d'une cinquantaine de mètres de l'objectif : le Félix Potin de la rue du Rendez-Vous.

On arriva en vue du temple du pain d'épices et de la morue salée sur la pointe des nerfs et les tempes inondées de sueur. L'endroit paraissait désert. Une affiche était placardée à un mur. Elle annonçait la mort du premier martyr fusillé à Paris : Jacques Bonsergent, ingénieur, vingt-huit ans, coupable d'avoir levé la main sur un sous-officier allemand au

cours d'une bousculade. Le matin même, l'homme avait été renversé dans l'herbe des fossés par le feu roulant des Mauser d'un peloton d'exécution. Pour sacraliser l'événement et lui donner plus de lustre, des affiches imprimées en allemand et en français avaient fleuri sur les murs de la capitale. Outre l'arrêt rendu par la cour martiale allemande, elles indiquaient aux passants que la lacération des affiches émanant de l'autorité occupante serait considérée comme un acte de sabotage et punie sévèrement.

Ni Boro, ni Prakash, ni Scipion ne virent l'affiche. Prakash, seul bras armé de l'expédition, fut désigné pour se tenir en couverture. Il était entendu qu'il ne devait faire usage de son arme qu'en cas d'extrême nécessité et seulement pour dissuader des gêneurs bien improbables en ce samedi, puisque, d'après les renseignements recueillis, le propriétaire du magasin se trouvait à la même heure à l'affût aux canards sur les rives de la baie de Somme en compagnie de quelques officiers allemands de haut rang.

Selon ses méthodes habituelles et expéditives, Scipion fracassa la serrure du rideau de fer. Il s'apprêtait à en lever complètement la structure mobile lorsqu'il se trouva devant deux paires de solides mâchoires appartenant à de jeunes dobermans. Son sang se glaça dans ses veines. Les yeux des fringants apprentis molosses lui parurent chargés de braises rouges. Leurs gorges profondes étaient prêtes à happer. Leurs crocs courbes et assassins étaient tranchants comme des cimeterres.

Dans un sursaut hors du commun, l'Africain ôta sa main droite du sombre claquoir de l'un des monstres et accomplit un prodigieux bond en arrière. Il entendit le piège à viande se refermer sur le vide avec un bruit de coffre-fort et, l'échine soudain glacée d'un dégradé de perles froides, fut percuté par les pattes du second animal dont l'élan et le poids l'expédièrent au sol au moment même où Prakash ouvrait le feu par trois fois.

Scipion reçut en pleine poitrine le corps inerte du

chien et, recouvert de la dépouille de son ennemi, barbouillé de sang, roula sur le côté. Dans un brouillard ensanglanté, il aperçut Boro occupé à s'escrimer avec le second molosse. En un effet de ralenti saisissant, il lui sembla qu'interminablement le reporter, transformé en saint Georges, poussait son stick au fond du gosier du monstre dans le but dérisoire de le maintenir à distance. Lacéré de la tête aux pieds, Prakash fit un bond de côté et entra dans le champ visuel de l'Africain. Son poing parut exploser d'une lueur rayonnante. Un coup de tonnerre résonna aux tympans de Scipion, et il comprit que le Choucas venait d'expédier une balle dans l'oreille du cerbère le plus proche. En éclatant, la boîte crânienne de ce dernier projeta sur le vitrage une pulvérisation sanglante et acheva de donner aux événements une allure de carnage.

C'est alors qu'en réponse à une cascade de verre brisé tonna le premier coup de fusil. En provenance des entrailles de la boutique, une nuée d'abeilles noires sorties brûlantes d'un canon lisse siffla son hurlement de mort et passa à quelques pouces à

peine au-dessus de la tête des Hongrois.

— C'est du 8 ! hurla la voix de stentor du chasseur à la hutte et, sans prévenir davantage, l'habitué des canardières de la Somme ouvrit le feu une seconde fois.

— Seigneur, j'en ai pris dans le cul gémit Scipion qui s'éloignait à quatre pattes.

— Sauve qui peut ! Maintenant ! s'écria Boro en donnant l'exemple du repli.

— Je ne vous laisserai pas m'échapper ! prévint le Félix Potin en rechargeant à tâtons son terrible bâton de feu.

Mettant à profit le silence momentané des armes, le commando s'éparpilla dans la rue comme une volée de moineaux.

En relevant la tête de dessus la culasse de son fusil Darnes, l'épicier, fort désappointé de n'avoir plus que des ombres dans sa ligne de mire, abattit son ultime carte. Il ouvrit un mousqueton et lâcha

un troisième taïaut aux basques des pillards.

Ce fauve n'était autre que la mère doberman de ses enfants assassinés. C'est dire assez l'énergie déployée par cet animal furieux à vouloir venger les siens.

En quelques foulées seulement, il rattrapa Prakash et acheva d'arracher le fondement de son pantalon. Avec un sourd grondement, la nuque lourde, secouant la tête, il joua un moment à lacérer la pièce d'étoffe qui lui pendait aux crocs et ne s'en détachait pas, puis, au prix d'un bond phénoménal, entreprit d'égratigner le jambon du Hongrois : un derrière blanc et nu qui dandinait à mi-hauteur d'un réverbère où son possesseur l'avait hissé pour le soustraire aux morsures.

Toutefois, après cinq ou six vaines tentatives pour tailler un peu de viande fraîche dans la gibbosité de cette proie suspendue dans les airs, le fauve, lassé par un jeu qui l'obligeait à sauter, opta pour un projet plus réaliste. Un regard biais venait de lui indiquer qu'au bout de la rue un gibier plus

accessible tentait maladroitement de lui échapper. Aussitôt, relançant sa haine d'un jappement bref, l'animal enragé choisit de courser Boro.

Ce dernier força l'allure. Il fila au hasard des rues pour échapper à son poursuivant. Son avance était maigre. Il dérapa à deux reprises dans des flaques, chuta lourdement et se coupa une main, mais trouva la bonne inspiration, tourna à droite, disparut momentanément à la vue du molosse et se hissa sur la crête d'un mur.

La brute, avec une voix d'orage, passa sans flairer sa présence et poursuivit sa route, tête baissée dans ses épaules musculeuses.

Le danger passé, le fugitif ferma les yeux et se laissa glisser de l'autre côté du mur. Il atterrit sur un compost destiné par quelque jardinier à l'engraissement du sol. Cette litière végétale amortit providentiellement sa chute.

Boro se trouvait dans un jardinet ou un verger.

Avançant à contre-jour d'une lueur indécise où se profilaient des squelettes d'arbustes, il pataugea un interminable moment dans des sillons de terre meuble et finit par suivre l'énigme sombre d'un chemin mal dessiné. Insensible à la douleur de ses chevilles malmenées au passage des fondrières, inconscient du marteau de son sang qui désordonnait à ses tempes, mains écorchées, il poursuivit sa progression en somnambule.

Les dents serrées, à l'aveuglette, sous une averse froide à vous couper l'haleine, il sinua plusieurs fois par une succession de venelles.

Le paysage urbain avait cédé le pas à une alternance de hangars, de toits goudronnés, de jardins ouvriers et de fabriques. Les membres gourds, les épaules endolories, la démarche titubante, le reporter se risqua à pénétrer dans l'enclos d'un immeuble lépreux situé au fond d'une impasse. Il perçut au loin les aboiements furieux de son ennemi à quatre pattes et referma précipitamment la porte cochère derrière lui.

Il se trouvait momentanément à l'abri de la pluie. La perspective d'une voûte venteuse au sol tapissé d'un enfer de pavés s'offrait à lui. Il reprit son souffle, tenta de clarifier ses idées. Pensa à ses amis. À sa précieuse voiture, restée place Courteline.

Il reprit sa marche en palpant le terrain de l'extrémité de son stick. Ses pas hésitants le conduisirent jusqu'à une cour délimitée par des entrepôts désaffectés. Il traversa le vaste terrain en friche, contourna des myriades de nids-de-poule emplis d'eau de pluie, dérapa à une ou deux reprises sur la surface glissante de la castine tartinée d'une épaisse crème de boue, et jura en rétablissant son équilibre de justesse. Crotté comme un barbet, il suivit le couloir d'ombre qui longeait un mur d'usine et pria le ciel de ne pas tomber sur un propriétaire grincheux.

À l'extrémité de ce *no man's land,* il ouvrit sans difficulté un portillon dissimulé par les rejets d'un vieil if, et resurgit dans une seconde cour plus petite

et plus civilisée. Au loin, tout au bout d'une allée de platanes, il distingua l'alignement des immeubles, et leur présence lui laissa présager une rue.

Sans hésiter, le reporter se dirigea vers l'allée et l'emprunta, portant ses pas en direction de la ligne de façades.

Son espoir de ressortir sur la voie publique fut de courte durée. Au bout de sa déambulation, il se retrouva face à un muret rehaussé de hautes grilles. Il longea un moment cette barrière de métal brasé, hérissé de pointes, dans l'espoir de trouver la sortie, mais à peine venait-il de la découvrir sous la forme d'une double porte, à peine venait-il de poser sa main nerveuse sur la clenche de métal que, surgie du néant, la mâchoire béante du molosse claqua pour happer sa main.

Il opéra un recul instinctif. Tout à son excitation de le retrouver, le chien était après lui et le suivait derrière les barreaux. L'écume à la gueule, le mastoc s'énervait derrière les fers de lance et les épis, et se lançait follement, tête en avant, contre

les ferronneries. À tout moment l'animal déchaîné risquait d'ameuter le quartier qui, au reste, paraissait toujours étrangement calme et déserté.

Boro se hâta le long de la grille. Il aurait donné cher pour trouver une issue à sa course aveugle et dérisoire.

Comme, s'apprêtant à rebrousser chemin, il longeait une petite maison de gardien qui faisait suite au dernier pilastre de la grille, son regard s'attarda sur l'une des fenêtres.

Ce qu'il vit alors, et qui lui parut impossible, lui coupa le souffle. Planté comme un arbre sec, il se tint coi. Les yeux démesurément ouverts, soudé par le corps et par l'âme au sol spongieux, il demeura statufié.

Il crut un moment qu'il rêvait debout.

A mi-façade du bâtiment, la découpe d'une silhouette de femme nue sous sa chemise de nuit blanche capturait la lumière de la lune.

Persuadé que son imagination désordonnée lui avait communiqué cette vision, Boro passa sa main devant ses paupières comme pour les nettoyer. Il rouvrit les yeux. La jeune fille était toujours là.

Il fit quelques pas en direction de l'apparition. Chemin faisant, il lui sembla que celle qui n'était encore rien de plus qu'une ombre gracieuse engendrée par son imagination enfiévrée s'animait quelque peu. Elle avait allumé une bougie qu'elle tenait à hauteur de ses épaules et de son buste baignés d'une lumière surnaturelle. Il lui sembla aussi qu'elle lui adressait une sorte de courte révérence.

Il s'avança plus près, au point de discerner sur le pâle visage de celle qui l'observait, front collé à la vitre, l'imperceptible trace d'un sourire.

Encore un pas et il se trouva au pied d'un mur épais dominé par la haute croisée. Il ne maîtrisait plus l'état de son cœur qui cherchait à sortir de lui.

Elle était là. Elle était bien là, derrière la fenêtre.

Éclairée de l'intérieur par une simple chandelle, le visage estompé par la buée, elle le couvait de ses superbes yeux dormants : deux lacs verts où il aurait aimé mourir.

L'haleine suspendue, Boro se tenait immobile devant elle. Il n'osait plus bouger de peur de la faire disparaître à jamais. Il n'entendait plus les jappements du chien, qui semblait s'être dissous comme un mauvais démon dans la nuit.

Il la regarda avec une intensité nouvelle.

Elle était frêle. Sa bouche n'était pas fardée. Son visage au front intelligent était impérieux, ses sourcils hauts et bien dessinés. Ses cheveux longs et noirs se déployaient à l'état naturel. Ils étaient partagés par une raie de milieu qui contribuait à l'équilibre général de ses traits réguliers. Rien de mièvre chez cette personne. Le nez droit était bien dessiné ; les pommettes hautes ; l'éclat troublant de ses grands yeux verts rehaussé d'une lumière exigeante.

Sans arrogance mais sans crainte, elle dévorait ce bel homme brun que le hasard avait déposé devant elle. La buée peu à peu estompait l'aveuglante fixité de son regard.

Boro, le premier, se libéra des liens étranges et invisibles qui les avaient tenus si longtemps sous le boisseau d'une fascination mutuelle. Abandonnant le terrain où l'avait cloué le sortilège de la beauté, il fit signe à la jeune fille qu'il s'apprêtait à la rejoindre.

Derrière l'écran de buée, le visage de la donzelle aux yeux verts montra aussitôt les symptômes d'une bien étrange agitation. Son front si lisse et si altier parut se déformer sous l'empire de la peur. Sa main se posa contre la vitre, battante comme l'aile d'un papillon. L'impalpable créature se mit à bouger négativement la tête pour interdire à son admirateur de mettre ses intentions à exécution. Ses longs cheveux tressaient un écheveau noir et désordonné autour de ses épaules nues. Son corps naufragé oscillait devant le vitrage. En même temps, le souffle de son haleine, seul substitut à la violence

des mots qu'elle aurait voulu lui crier mais qu'elle retenait au fond de sa gorge, tramait sa face blême d'une vapeur opaque. Elle ressemblait de plus en plus à un fantôme, tandis que Boro s'éloignait d'elle pour rallier le perron qui accédait à la maison.

Il franchit les trois marches en un seul bond. D'un coup, il se sentait bien dans son enveloppe humaine. Il tourna la clenche de la porte d'entrée. Il se trouva dans un couloir sombre distribuant à gauche et à droite sur des pièces. Il se dirigea sans hésiter vers celle de droite où, sans conteste, elle se trouvait. Il poussa l'huis, un haut battant Louis XV qui recula en grinçant sur ses gonds. Il mit le pied sur un parquet ciré. Il se sentait soudain capable d'aborder le paradis. Mais le ciel ne se trouvait pas derrière la double porte. Le ciel n'existait pas. Et la jeune fille aux yeux verts n'existait pas non plus. Loup des enfers ! Personne n'était là. L'habitation entière était vide.

Boro s'élança vers une autre pièce également vide. Puis vers une troisième. Les portes

rebondissaient contre des murs éteints. Les ferrures grinçaient. Les boiseries étaient vieilles et moisies. La trace laissée par l'empreinte des tableaux était ancienne. Le salpêtre rongeait les plinthes.

Rien n'était là. Rien ne bougeait. Rien n'existait.

Rien, à part un mouchoir abandonné sur la tommette. Un mignon mouchoir de batiste qu'une main avait serré et qui se dépliait lentement sur le carrelage, hâtif et mystérieux comme une pousse de fougère quand renaît le printemps.

Bain glacé

De l'autre côté de la Seine, par-delà le pont des Arts, le faubourg Saint-Germain, l'animation de Buci, une fois quelques volées de marches escaladées, franchi le cap d'un Blount, d'un desk et d'un couloir, première porte à droite, dans la tiédeur d'une lampe inactinique, au fond d'une cuve de développement, Pierre Pázmány suivait une image qui prenait forme de la même manière que cette pousse de fougère renaissant au printemps, et qui lui procurait une émotion comparable à celle que le mouchoir avait inspirée à Boro.

Que voyait-il dans la transparence ocre du bac ? Une jeune fille aux cheveux teints au henné. Gerda la Rouge. Telle qu'elle lui était apparue quelques années auparavant, à Clichy, lors de la manifestation qui avait opposé les forces de gauche aux militants du Parti social français réunies là par le colonel de La Rocque. Les négatifs que Páz avait retrouvés montraient la jeune fille sur les barricades, poing tendu, appareil photo en bandoulière. Elle faisait face aux gardes mobiles. Autour d'elle, quelques traînées floues ombraient le

ciel gris par-dessus les têtes : les cailloux et les boulons que les manifestants lançaient sur les forces de l'ordre.

Sur un autre cliché, la jeune Allemande aidait à renverser une voiture. Sur un troisième, elle s'était réfugiée sous un porche et elle regardait Páz venir vers elle. Le Hongrois se rappelait qu'elle l'avait embrassé à pleine bouche avant de percuter sa poitrine de son poing refermé pour lui prouver qu'elle avait du caractère.

Il y avait encore d'autres photos. Des dizaines, des centaines peut-être. Pázmány avait photographié sa maîtresse en chaque occasion de leur vie commune. Cependant, il lui était impossible de les revoir toutes. Autant à cause du nombre des rouleaux à visionner que pour l'effet que provoquait en lui l'éveil du souvenir. L'absence de la jeune fille était le pire dommage enfanté par la guerre. Une plaie ouverte au fond du cœur. Et même si d'autres raisons, peut-être d'autres hommes avaient présidé à l'éloignement, même si celui-ci était antérieur à

l'entrée des Allemands dans Paris, Pázmány préférait oublier les dates et les causes pour ne plus voir que la réconciliation qui lui était proposée : lui seul avait les moyens de la sauver. Il la ferait libérer. Elle reviendrait. Elle serait dans ses bras. Pour toute la vie. A quel prix ?

Blèmia Borowicz. L'ami des jours anciens. Le frère. Le Kirghiz venu du même continent éloigné.

Páz se remémorait les fêtes communes. Les rires des temps de joie. Les divergences, aussi. Combien de fois s'étaient-ils accrochés sur des questions de focale ou d'ouverture, et n'y avait-il eu que cela ? Les algarades avaient été nombreuses. Plusieurs fois, Pierre avait failli partir, quitter l'agence. Cela ne dénotait-il pas les germes d'une brouille ? Le possible d'une trahison ? Etait-ce d'ailleurs une trahison ? Oui, sans doute. Mais laisser mourir la femme qu'on aime, n'est-ce pas pire que mettre en péril un ami de toute façon très menacé ?

Pázmány tournait en rond. Jour et nuit, les

mêmes pensées faisaient le siège de sa raison. Elles rôdaient dans sa cervelle comme une mouche bourdonnante cherchant la sortie. Où aller ? Qui aider ? Qui condamner ? Blèmia ? Gerda ?

Le Hongrois se pencha vers la cuve. Sa vision, soudain, s'était brouillée. Il s'empara d'une pince et agita le papier dans le liquide. Mais la cause n'en venait pas du produit ou des bains. Le flou se trouvait en lui. Le flou naissait à hauteur d'œil. Il glissait le long de la joue. Il enrobait le cœur, il pinçait le ventre, grondait dans la conscience.

Pázmány perçut un frottement sur sa gauche. L'espace d'une seconde, il y eut comme un trait vif dans l'espace. Puis l'odeur de l'Allemande. Un mélange de tissu rance et de gras pelliculaire. Une glaciation soudaine et impalpable, comme si la température ambiante avait baissé d'une quarantaine de degrés.

Pázmány assembla précipitamment les photos sous la pince. Il jeta une feuille de papier non impressionné au-dessus des clichés. Mais Frau

Spitz avait compris de quoi il retournait. Elle posa une main lourde sur l'avant-bras du photographe et dit :

— Je comprends toujours les chagrins d'amour. Je les respecte. Nous pouvons regarder ensemble, si vous préférez.

Páz dégagea son poignet.

— Je vous en ai apporté d'autres. De très récentes. Voulez-vous les voir ? *Wollen Sie ?*

— *Nein,* repartit Pázmány avec une certaine brusquerie.

— Ce sont des photos toutes neuves. Prises la semaine dernière et très fraîchement arrivées.

Et, avant que Páz ait eu le temps de refuser encore ou de se détourner, Frau Spitz avait jeté une nouvelle photo dans le bain. Une photo tirée de ses propres archives.

— Elle est encore belle, vous ne trouvez pas ?

D'un seul mouvement, Pázmány s'était penché. Il avait empoigné les bords de la table et respirait court devant ce visage qui ondulait à la surface du fixateur. Elle avait les traits creusés, Gerda. Deux rides profondes lui barraient le front. La lèvre supérieure était plus gonflée que l'autre.

— Ici, on la voit mieux.

Un deuxième cliché recouvrit le précédent. Gerda portait une blouse rayée. Ses cheveux étaient enfermés dans un fichu grossièrement noué autour du cou.

— Il fait très froid, là-bas…

— Où est-ce ? articula le Hongrois.

— En Poméranie. Dans un camp, sous la neige.

— Elle doit beaucoup souffrir.

— *Viel,* approuva l'Allemande. On le voit à l'œil.

Le regard avait perdu cette insolence presque

animale qui avait tant séduit le reporter. Il était lourd d'une résignation douloureuse.

— Regardez, là… C'était deux semaines plus tard.

Une troisième photo chassa les précédentes. Gerda vue de trois quarts face. Nue sous une pomme de douche. Une plainte s'échappa des lèvres de Páz. Entre les deux photos, la jeune fille s'était considérablement amaigrie.

— La dysentrie… chuchota l'Allemande.

Il y avait pire. Les mains. L'une, crochetée sur la poitrine, longue et décharnée, sans ongles ; l'autre masquant la bouche mais pas l'horreur, la douleur, la tristesse exprimées désormais par le regard.

— Il faudrait faire vite, chuchota la gestapiste. A mon avis, elle s'affaiblit beaucoup.

— Elle reviendrait ?

— Le jour même.

— Quel jour ?

— Celui où Blèmia Borowicz me sera livré.

— Je ne peux pas faire cela, gémit Pierre Pázmány. Vous n'imaginez pas…

La fin de la phrase se perdit dans un long sanglot.

— Personne ne saurait que c'est vous, chuchota encore Frau Spitz. Il suffirait de nous donner une adresse. Pas forcément la sienne, si c'est trop difficile. Celle de quelqu'un qui le connaît. Qui va le voir. Il doit bien être en relation avec un émissaire ?

— Je ne sais pas, se lamenta le Hongrois.

— Aujourd'hui, vous ne savez pas. Mais demain ?

La Spitz promena ses doigts dans le fixateur.

— De toute façon, nous allons faire peur à *l'Untermensch.* Lui donner quelques nouvelles. Ce

sera son cadeau pour l'année nouvelle.

Elle gloussa, et ce fut comme un raclement de gorge venu des profondeurs.

— Notre petite opération va vous aider. Il sortira du bois. Je crois qu'il tentera de vous contacter. Alors, il faudra me prévenir aussitôt.

Son index s'arrêta sur le fichu de Gerda.

— Vous savez, les cheveux, avec la maladie, ils tombent. Surtout quand on a très faim.

Le doigt cloua le cliché au fond de la cuve.

— Je me demande même ce qu'on trouverait aujourd'hui si on enlevait le foulard…

Pázmány fit un pas en arrière. Il ne voulait plus rien voir. Plus rien entendre.

— J'ai votre parole qu'elle serait libérée immédiatement ?

— Vous l'avez.

— Écrivez-le-moi.

— Allons dans un bureau trouver du papier et un crayon. La gorgone darda son regard jaune vers le visage ravagé de Pierre Pázmány.

— Faites-moi confiance, mon petit. Je suis votre amie. *Ihre Freundin.* Venez.

Elle lui prit la main et ils sortirent du laboratoire.

Ventre qui rit n'a plus d'oreilles

Marinette, grande prêtresse du réveillon, s'en fut

jusqu'à la desserte et éteignit la lumière. Le plus naturellement du monde, deux candélabres que personne n'avait remarqués auparavant prirent sur la table le relais de l'éclairage. La jeune femme réapparut à l'angle de la cheminée. Lavée de toute fatigue, la nuque droite, les bras nus, la taille déliée, elle s'avançait, tenant d'une main un bougeoir, de l'autre une carafe de cristal taillé. Elle déposa le nectar de Beychevelle sur la nappe au milieu des vivats. Dans les ombres noires de la pièce étirées par l'or des chandelles, le vin faisait le gros dos en attendant la caresse des hommes.

— Saint-Julien 1928, annonça la fine guêpe. Si vous n'êtes pas gentils avec moi, si vous ne me parlez pas galamment ce soir, vous n'aurez pas à manger la suite. Et ce soir… ce soir, mes chéris, vous le regretteriez !

A l'arrivée des rillettes, les cœurs sautèrent une mesure au fond des poitrines.

Quand Marinette posa la corbeille de pain blanc sur la table, un ange aux joues sales traversa la

salle à manger, mais personne ne se risqua à demander l'origine de ce miracle boulanger. On fit mine de ne rien remarquer.

Lorsque chacun fut servi de charcuterie, on se recueillit une petite minute devant les assiettes. Dans le confort ouaté du songe, les esprits vagabondaient. Lorsque réapparut la réalité du monde et que l'on rompit le pain parisien, il se fit tout simplement un silence de trappiste. C'était la messe qu'on allait dire.

Tartine après tartine, les visages rudes de ces messieurs devenaient plus aimables. On huma le contenu des verres. On fit danser le beychevelle tout autour de la paroi de cristal pour faire valoir sa belle robe, pour lui apporter tout l'oxygène que méritait son immense talent d'arrière-bouche. On trinqua avec un regain de religiosité. Après boire, on se regarda avec émotion. Du coin de sa serviette, Boro essuya gentiment une goutte crapule au coin des lèvres de Marinette.

— Merci ! lui dit-il. Merci de nous entraîner du

côté de l'harmonie et de nous rappeler que la terre est bienveillante !

Sous le coup de l'émotion, les pommettes de mademoiselle Merlu s'étaient empourprées de deux macarons rouge vif qui soulignaient l'éclat de ses prunelles.

— Et tu vas voir, Boro, s'écria la mignonne, foudroyée par le plaisir qu'elle donnait, tu n'es pas au bout de tes surprises !

S'ouvrant un chemin devant elle, elle glissa jusqu'à sa cuisine d'où elle revint avec grâce et empressement.

Suspendu au bout de son bras tendu, un plat fumant circula au-dessus des têtes et atterrit au centre de la nappe.

— Turban de boudin, porc salé, son languier et ses pommes claironna la cuisinière.

Ce mets roboratif qui avait si bien fait son entrée fut salué par un tonnerre d'applaudissements.

Vingt-cinq minutes plus tard, une farandole de côtes de porc sur lit de chou rouge et d'oseille fit également son effet, et le repas bien lancé prit des couleurs d'estouffade générale.

Un étrange sourire de confiance accroché dans la barbe, les mâchoires des convives mandibulèrent plus qu'elles ne mastiquèrent.

Elles broyaient. Elles déchiraient. Elles rongeaient jusqu'à l'os.

Goûtant avec bonheur son succès, dégagée de tout ressentiment, lavée du poids de sa charge, divinisée par ses invités, la bignolette trônait au centre de la tablée telle une Junon en plus accessible.

— Tout doit disparaître ! lança-t-elle en léchant une goutte de sauce qui perlait à ses doigts.

Aux succions de chair, aux régalades de vin succédèrent des grognements de fond de gorge, des soupirs d'aise.

Le dessert, un plat de pain perdu flambé au rhum, paracheva l'étouffement des convives.

— J'ai un peu moins faim, reconnut volontiers Prakash en s'écartant de son assiette.

A minuit, un réveille-matin sonna l'alarme et déchaîna le branlebas. On s'embrassa sous le gui pour marquer le passage à la nouvelle année. Mademoiselle Merlu chanta un couplet. Scipion pleura à chaudes larmes. Prakash proposa à l'oreille de Marinette de rester avec elle pour la nuit. Elle fit signe que c'était d'accord et posa sa tête bouclée sur l'épaule du Hongrois. Faute d'être habitués à de pareilles pantagruélades, les loups repus se sentaient invinciblement gagnés par une douce chaleur qui les vissait aux sièges. La soirée, placée initialement sous le signe de la religiosité puis sous celui, plus païen, de la liesse et de l'exubérance, céda peu à peu le pas à une phase plus mal définie où un relâchement délicieux et progressif du corps le disputait à la vigilance des consciences.

A l'exception de Boro, qui se tenait droit sur sa chaise et semblait perdu dans ses pensées, les proscrits, abandonnant temporairement toute préoccupation se rattachant aux réalités poignantes de leur vie, étaient passés sans transition d'un appétit de bœuf à une mollesse végétale.

— Je fais ventre qui rit, plaisanta Scipion en éloignant sa chaise de la table.

Terrassé vif par l'abondance de nourriture, il croisa les mains sur son abdomen et ferma les paupières.

L'instant d'après, tous se tournèrent vers lui avec indulgence. Il ronflait de bon cœur, la tête inclinée sur son propre estomac. Recroquevillé sur sa chaise, les pouces entrelacés, il offrait le spectacle d'un géant dégonflé. Un sourire de satisfaction dessiné au coin des lèvres, pactisant avec une léthargie bienheureuse que rien, à part la déflagration d'une bombe installée aux lisières de son tympan, n'aurait pu troubler, il rêvait à ses nombreux enfants.

Tout paraissait soudain rudement calme au 10 de la rue des Jardiniers. Même les ratiers à poils courts, fils de Laval, s'étaient laissé engloutir dans un néant réparateur. Noués corps à corps comme un chapelet de saucisses posé sur le dessus-de-lit de leur maîtresse, les chiens de Marinette, qui avaient nom Ticket, Rabiot, Rutabaga et Topinambour, payaient un lourd tribut à leur digestion. Ce n'était que justice puisque ces goinfres à quatre pattes avaient somptueusement pris leur part du festin en nettoyant les reliefs et les os.

Prakash caressait délicatement la tempe de Marinette qui se faisait plus lourde au creux de son bras. Le Hongrois sourit en fixant son regard sur l'ami Boro qui, pendant le plus clair de la fête, avait paru absent au monde.

— Où es-tu, frère ? demanda doucement le Choucas de Budapest.

— Avec toi.

— Où te trouvais-tu pendant toute cette soirée ?

— Avec vous.

— Pas seulement ! Ton esprit nous a quittés souvent.

Les paupières de Boro battirent à plusieurs reprises. Désertant à regret le creux de ses pensées, il laissa ses sombres prunelles dériver lentement sur le corps abandonné de Marinette. Caressée par la lumière nimbée d'or des bougies, la poitrine de la jeune femme, dont la chair rebondie formait un globe de velours doux et vivant, se soulevait au rythme apaisé de sa respiration.

— Elle est si bien dans tes bras, dit-il sans bouger.

— Tu n'as pas répondu à ma question, Blèmia, s'entêta Prakash. Où étais-tu, ce soir ?

— Oh, dit Boro en soulevant une main nerveuse et allongée, tu sais comme je suis ! De temps en temps, je navigue… Je pars, je divague puis je

reviens !

— C'est une histoire de femme, n'est-ce pas ?

— On peut le raconter ainsi, murmura le reporter. On peut le dire autrement. Si tu veux savoir, ami, je me suis égaré plusieurs fois dans une maison vide.

Il décroisa ses longues jambes et ajouta avec un air de gravité extrême :

— Je suis retourné en pensée là où se trouve la jeune fille aux yeux verts. Là où il doit faire si froid ce soir.

Cet aveu, loin de rassurer Prakash, le plongea dans l'inquiétude. Il connaissait trop Boro pour ne pas redouter le pire.

— N'y va pas ! recommanda-t-il sourdement. Ne sors pas cette nuit ! Ne mets pas ta vie en danger pour toucher un fantôme !

— Des tas de jours ont passé et je n'ai toujours pas pu me défaire de l'empreinte de ses yeux,

répondit Boro en remontant une mèche sur son visage immobile. Sa force est en moi comme un astre noir !

Ses propres prunelles brillaient d'un éclat si sauvage et si surnaturel que le Choucas comprit que rien n'arrêterait son ami. Il inclina la tête en signe de soumission.

— Va, dit-il. Si tu n'es pas rentré demain matin, j'irai à ta recherche.

Boro se leva avec un sourire résolu. Il ouvrit la porte de la loge et se rendit d'un pas ferme jusqu'à l'entrée donnant sur la rue.

Il l'ouvrit brusquement et se trouva nez à nez avec le bougnat du 14. Mouzerolles faisait le pied de grue sous sa moustache noire.

Boro lui décocha un sourire poli accompagné d'une courte révérence :

— Entrez, offrit-il au quidam épinglé. La maison manque de personnes sympathiques !

— J'ai un cadeau pour vous, grommela l'épicier. Je voulais le remettre à Marinette.

Un journal traînait dans sa poche. Il le prit et l'offrit au reporter.

— C'est celui du jour. Si vous l'aviez lu, vous ne feriez pas bamboche.

Boro ouvrit *Le Matin.*

— Je ne vous aime pas beaucoup, c'est un fait certain, grommela l'autre. Mais si vous faites arrêter la jeunesse française, nous serons carrément en bataille. Lisez plutôt en page 3.

Boro reflua dans le couloir et brancha la minuterie. Il déplia le journal. La photo lui sauta aux yeux. C'était celle d'une jeune fille courageuse, le 11 novembre dernier, place de l'Étoile. Il entendait son rire et son timbre si gai. Elle avait dit : « Photographiez-moi. Je veux qu'on sache que j'étais ici ce jour-là. » Il l'avait fait. La photo occupait deux demi-colonnes en page 3 du *Matin.*

— Si c'est une imprudence, elle est grandement coupable, marmonnait Mouzerolles.

Un titre surmontait le portrait : *Arrestation d'une étudiante.*

Le commentaire glaça Boro plus encore que la publication du cliché. Léa Defiaz, élève de terminale au lycée Fénelon, avait été arrêtée grâce au reportage photographique d'un journaliste qui l'avait portraiturée le 11 novembre, place de l'Étoile, au cours d'une manifestation interdite par les autorités.

Sous le portrait de la jeune fille, la rédaction avait pris soin de faire apparaître une mention qui, en ces temps d'occupation, avait perdu son caractère obligatoire : *photo Blèmia Borowicz.*

TROISIÈME PARTIE

L'hiver des ténèbres

Les galons du cœur

Depuis une heure quatorze minutes et quelques secondes éternelles, la vie de John Smith Denisson Jr avait basculé dans le sublime. Un sublime d'assez grande taille, aux lèvres purpurines, vêtu d'un tailleur brun-roux et de bottines dont les lacets faisaient des boucles sur le mollet tout cuir de la jeune femme ainsi que dans le cœur chancelant du soldat. En ce 1er janvier 1941, John Smith Denisson mesurait sur quels cieux enchantés s'ouvrait la nouvelle année. *Happy New Year !*

Elle s'était présentée dans le hall de Regent Street à midi tapant. Un cab l'avait déposée devant la porte, elle et ses trois valises. John Smith Denisson Jr avait doublement manqué de réflexe : non seulement il avait laissé la sentinelle en charge du bâtiment s'occuper des bagages, mais il n'avait pas couru au-devant de l'Apparition pour lui demander qui l'attendait et ce qu'il pouvait faire pour lui être agréable. Paralysé par une timidité qu'il ressentait à chaque grande occasion, il l'avait certes accompagnée — mais le regard seul avait bougé.

Elle s'était approchée du concierge, avait posé une question inaudible, avait reçu une réponse indiscernable, s'était assise sur une chaise en bois, près de ses valises, et, depuis, elle attendait.

Une heure et bientôt quinze minutes. Sans le moindre soupir. Une seule palpitation de la poitrine. Le plus infime signe d'impatience. A croire que la belle n'était pas seulement la plus splendide créature que le soldat eût jamais vue de si près ;

elle avait aussi la retenue de l'humble et du pas prétentieux.

John Smith Denisson Jr se tenait en faction à l'angle des ascenseurs. Mille interrogations encombraient l'entonnoir de son esprit. Elles se résumaient à une simple préoccupation concernant la rencontre de tissus d'apparences assez incompatibles : la maille du bas, au-dessus de la chaussure, résisterait-elle au drap de l'uniforme si, par bonheur, ces deux matières étaient amenées à se mêler ?

Au-delà des considérations de vêtements, John Smith Denisson Jr se demandait comment un simple soldat de Sa Majesté devait agir pour aller au contact avec un élément de cette nature, surtout pendant ses heures de service. Il se disait aussi que jamais il n'eût osé enclencher les hostilités s'il s'était trouvé près d'elle, mais à Time Square ou dans n'importe quel jardin public. Qu'au reste, dans des circonstances civiles et non pas militaires, rien n'eût justifié qu'elle restât si près de lui — cinq

yards, selon ses estimations — pendant si longtemps — une heure et dix-neuf minutes à l'horloge surmontant le desk du concierge.

Sa fonction devait donc le servir. N'était-il pas préposé à la sécurité de l'ascenseur ?

Certes.

Mais sa responsabilité ne s'étendait pas au linoléum de l'entrée.

« Encore que… » réfléchissait-il tout en caressant l'étui de son arme de service. Il pouvait raisonnablement penser — et pourrait légitimement prétendre devant n'importe quel supérieur — que la présence de cette femme constituait bel et bien un danger en ces temps de guerre, dans un immeuble qui abritait certainement de l'officiel et du grave puisqu'on l'y avait placé en mission de protection.

Il l'avait regardée. Il décida de la surveiller. Il était comme son grand-père pendant la guerre des Boers, montant la garde auprès d'une suspecte

afrikaander.

Elle était suspecte à plus d'un titre. Elle ne portait pas de chapeau. L'élégance de son vêtement tranchait sur le simple et le besogneux qu'arboraient les femmes de Londres, peu soucieuses d'exhiber leurs atours entre deux lâchers de bombes, des cadavres par milliers et des ambulances filant, pleines, le long de façades éventrées. Elle était soigneusement maquillée, ce qui laissait supposer qu'elle avait le temps. Les valises qui l'accompagnaient, lacées de cuir et cerclées de laiton, trahissaient une liberté de mouvements confinant peut-être à la forfaiture. Sa beauté était une arme affûtée par une longue chevelure brune dégringolant comme un chapelet de grenades sur des épaules aussi larges qu'un tablier de tank ; son regard était chaud comme la pointe d'un lance-flammes, sa bouche dessinée comme le fût du canon ; sa taille avait la finesse d'un filin de parachute, la grâce de sa silhouette évoquait le fuselage d'un Spitfire, et ses bras, longs, souples, aguicheurs, étreignaient certainement

aussi fort que la paire de menottes se refermant sur les poignets du condamné.

John Smith Denisson Jr respirait court. Il découvrait que, au-delà du prestige, l'uniforme apportait une aide insoupçonnée aux rougissants de son espèce : il permettait de mater les femmes.

Maryika Vremler releva le visage et sourit au soldat boutonneux qui l'observait. Elle était bien consciente de l'effet qu'elle provoquait sur le jeune garçon, mais elle avait décidé une fois pour toutes qu'elle ne pouvait agir sur cet étrange pouvoir physique qui en avait noyé plus d'un. Elle savait l'utiliser et le faisait parfois, surtout lorsqu'un metteur en scène lui confiait un rôle, attendant d'elle qu'elle se montrât devant les caméras comme elle était ce jour-là en face du jeune homme : naturelle.

Elle souriait, comme sa mère lui avait appris qu'une jeune Hongroise bien élevée devait faire ; elle respectait cette aimable convenance avec autant de naturel que si elle s'était trouvée devant le Danube de son enfance, en tresses et jupette

bleue, à jouer Brahms ou Chopin. Cependant, derrière ce sourire qui paralysait John Smith Denisson Jr, Maryika Vremler dissimulait une incertitude née de toutes les situations présentes. Et, en amont de l'incertitude, s'amassaient les nuages noirs de la panique.

Une semaine auparavant, alors que Maryika avait décidé de quitter de nouveau l'Europe et de retrouver Sean en Amérique, un câblogramme envoyé de Londres, retourné de Los Angeles, l'avait trouvée à Dublin. Il était libellé en des termes aussi simples qu'alarmants :

> *Blèmia va avoir besoin de vous. Tentez de vous mettre en relation avec l'agence Associated Press Incorporated à Londres.*

C'était tout. Pas de date. Pas de signature. Maryika savait quelles activités dissimulait l'agence

Associated Press Incorporated. Elle s'était déjà rendue à Regent Street. En 1937. Son cousin, qu'on croyait mort, était alors en Espagne, prisonnier des franquistes[11]. Que se passait-il cette fois ?

Un flair de policeman

À deux heures moins trois minutes, Maryika Vremler se leva. Le concierge la reçut avec une grimace taciturne. A la question qu'elle posa, il se contenta de répondre :

— *There's nobody*[12]

— Insistez, insista-t-elle.

Il secoua la tête et plongea du nez vers le bas. La jeune femme soupira. Son regard croisa celui de John Smith Denisson Jr. Il trahissait une telle détresse que le jeune soldat fit un pas. Par-devers soi, il se répéta qu'il était en mission. A voix haute, il demanda :

— *Can I help you ?* Puis-je vous aider ?

Il s'était imperceptiblement raidi : elle devait savoir que son intervention avait un caractère quasi officiel.

— Je suis venue ici pour rencontrer une personne de l'Associated Press Incorporated.

John Smith Denisson Jr n'ignorait pas que l'Associated Press Incorporated avait élu domicile en ces murs : une plaque en signalait l'existence à l'entrée de l'immeuble. Mais il ne savait pas de quoi il s'agissait, ni de qui, ni pourquoi, ni pour qui : jamais personne ne s'enquérait de cette société. Il

décida de rester muet sur cette question afin de ne pas dissiper les quelques chances dont il se croyait doté.

Il fouilla son esprit et découvrit une entrée en matière subtile, qui mariait à la fois la rigueur de la fonction et la curiosité de l'homme. Il demanda :

— Avez-vous une pièce d'identité ?

Maryika Vremler lui tendit un passeport. Il le feuilleta soigneusement tout en faisant le point sur ce que sa lecture lui apprenait : elle s'appelait Speer, née Vremler, veuve, de nationalité américaine, native de Budapest, Hongrie. Tout cela traduisait un tempérament certain et n'eût pas prêté à conséquence si l'âge de la personne eût été en rapport avec son pedigree. Mais elle était née en 1911. Elle n'avait que vingt-neuf ans. John Smith Denisson Jr en avait deux de moins. Il ne croyait pas qu'on pût avoir vécu cent vies, dont une en Amérique et une autre en Hongrie, avec des noms différents et plusieurs maris, à vingt-neuf ans.

— Il doit y avoir une erreur quelque part, fit-il martialement remarquer.

— Pourquoi y aurait-il une erreur quelque part ? objecta Maryika, Ce passeport est très officiel !

— *Indeed, it is…*

Le soldat était dans l'obscur. Il réfléchissait à vive allure, partagé entre le désir de demander conseil à quelqu'un et le souhait de régler seul cette affaire qui lui semblait des plus délicate. Mais le hall de l'immeuble était cruellement désert. Il y avait seulement une sentinelle à l'extérieur et un concierge derrière son desk. Étant caporal, John Smith Denisson Jr estimait être le supérieur de ces deux-là. C'était donc à lui d'agir. Seul.

— D'où venez-vous ? demanda-t-il en s'efforçant de glisser un soupçon d'autorité dans le propos.

La réponse l'intéressait moins que la voix de l'inconnue : il lui avait semblé percevoir un accent d'étrangeté.

— J'arrive d'Irlande.

— Quand ?

— Ce matin même.

— Pourquoi l'Irlande ?

— Je m'y trouvais.

— Qu'y faisiez-vous ?

Maryika promena son regard alentour : quelqu'un ne viendrait-il pas, qui la libérerait de ce poison ? Elle lâcha dans un soupir :

— Je cherche seulement une personne travaillant à l'Associated Press Incorporated. Est-ce si compliqué à trouver ?

— Vous devez d'abord répondre à mes questions.

— En quel honneur ?

— Je suis au service de l'Angleterre, répliqua

John Smith Denisson Jr avec pompe et grandiloquence.

Maryika pouffa. Le soldat, enivré par le grain de la peau, la langueur du cil et un parfum pénétrant, mélange, selon lui, d'un peu de sel et de beaucoup de poivre, interpréta la moquerie comme une insoumission caractérisée. L'objet était rebelle ! La réussite n'en serait que plus glorieuse.

— *I repeat :* que faisiez-vous en Irlande ?

— Je m'apprêtais à repartir pour l'Amérique.

— Alors pourquoi êtes-vous à Londres ?

— J'ai reçu un câblogramme de l'Associated Press Incorporated me demandant de venir ici.

— L'avez-vous ?

— Dans mes valises. Elle les montra.

— Voulez-vous que je défasse les bagages ?

— *Later…* Pourquoi l'Irlande ?

Elle planta un regard résolu dans l'œil suspicieux du caporal.

— Qu'est-ce qui vous intéresse ? Si je vous donne mon adresse, cela suffira ?

John Smith Denisson Jr déglutit tout rond.

— Nous sommes en guerre, s'excusa-t-il. Quelques précautions sont nécessaires…

— J'étais en Irlande depuis près d'un an, déclara froidement Maryika. Je tournais un film, figurez-vous. Devant des caméras. Je suis actrice… Et je comptais aussi revenir en Europe. Pour y vivre. La guerre a coupé court à mes projets. J'ai renvoyé mon fils en Amérique et je suis venue ici pour répondre à la convocation de l'Associated Press Incorporated… Cela suffit-il ?

— *Certainly not,* répliqua le caporal.

Il n'aimait pas le ton qu'elle avait employé pour lui parler. Et puis il avait décelé deux nouveaux éléments. A charge. Elle avait un enfant, elle venait

d'Amérique.

Il se tourna vers le concierge qui observait la scène, tassé derrière son comptoir. Il lui adressa un mouvement de menton très militaire, puis revint à la femme suspecte.

— Vous êtes veuve, vous avez un enfant, vous voyagez entre l'Amérique, l'Irlande et l'Angleterre… Ce n'est pas une situation très ordinaire.

— J'ai mieux encore à vous proposer ! s'exclama Maryika. Ses joues s'étaient empourprées. Un éclat vif allumait sa prunelle.

— Figurez-vous que je suis née à Budapest. En Hongrie. La Hongrie n'est-elle pas une ennemie de l'Angleterre ?.. Et il y a pire encore ! En 1933, lors de la venue de Hitler au pouvoir, je me trouvais en Allemagne ! Mon mari, mort depuis, était allemand. L'Allemagne a fait de moi une vedette du cinéma mondial !

John Smith Denisson Jr en restait la bouche

ouverte. Lorsqu'il la referma, il était à la fois fier et déçu : fier d'avoir démasqué une aventurière certainement traître à la patrie, déçu que la tâche du soldat eût contrarié le désir de l'homme.

— Et même, poursuivait la fourbe avec une crispation dangereuse de la lèvre supérieure, je connaissais Goebbels. Et Hitler, aussi ! Figurez-vous, soldat, que nous nous sommes croisés à Munich, chez Hoffmann, son photographe attitré… Êtes-vous satisfait de ces renseignements ou vous en faut-il encore davantage ?

Le caporal se sentait l'âme d'un colonel. Il gonfla la poitrine, posa négligemment la main sur la crosse de son arme, et, aussi officiellement que possible, ordonna :

— Suivez-moi.

A peine avait-il dit cela qu'il comprit que son rôle l'avait emporté trop loin : où l'emmènerait-il ?

Il ne pouvait faire machine arrière. D'autant

qu'elle le toisait avec une telle insolence qu'il lui était impossible de ne pas répondre par un acte ou une parole à cette insubordination humiliante.

— Suivez-moi, répéta-t-il.

Il fit coulisser la grille de l'ascenseur et s'effaça devant elle. Il appuya sur le bouton du dernier étage. Il se tenait très éloigné d'elle, le dos plaqué à la paroi. Il s'efforçait de ne pas baisser sa garde devant la jeune femme. Il y parvenait difficilement. Personne ne l'avait jamais observé avec une telle expression. Elle ne cillait pas. Elle était comme face à l'être le plus méprisable de la terre. Il y avait du dégoût sur sa lèvre, du mépris sur sa paupière et, au-delà de cela, une indifférence vertigineuse. Chaque fibre de son corps exprimait en silence ce que crachait la bouche : *bastard*[13].

L'ascenseur stoppa dans une symphonie de grincements. On était au dernier étage. John Smith Denisson Jr ne savait plus quoi faire ni ou aller. Il lui avait commandé de le suivre parce que, depuis longtemps, il rêvait d'intimer cet ordre-là à une

personne qu'il soumettrait à la puissance de son autorité. Mais il n'avait pas prévu la suite. Et la suite l'obligeait à appuyer sur le bouton du rez-de-chaussée.

Ce qu'il fit après s'être gratté l'occiput.

La soldate et la starlette

À l'instant où la dextre du malheureux groom militaire se portait à la racine de sa moite chevelure, une Wolseley noire parcourue sur les flancs d'une flamme mordorée s'arrêtait le long du trottoir de Regent Street. Aussitôt, le soldat en faction se raidit

en un garde-à-vous des plus officiel, tandis qu'une ombre à casquette jaillissait du coin avant droit du véhicule pour se précipiter à l'angle arrière gauche.

Artur Finnvack, qui connaissait les usages militaires, avait déjà plongé le bras en direction de la poignée ouvrant la portière côté passager. Ce faisant, il avait déploré avec force soupirs que la politesse galonnée respectât le grade avant le sexe. Dans son geste, il avait pris soin de prévoir la meilleure trajectoire, ce qui permit à l'angle de son poignet de faire crisser le délicat maillage du bas de soie. Un bruit doublé d'une sensation qui lui fit temporairement oublier le sort de la malheureuse Angleterre.

Tandis que le chauffeur dégageait la voie de son propre côté, il se pencha vers sa voisine et lui suggéra de mettre pied à terre.

Il la rejoignit sur le trottoir. La jeune femme s'employait à visser ses lunettes sur son nez. Il lui empoigna le bras. Elle résista à la pression légère.

— Je veux toujours savoir où je m'embarque, dit-elle en lui jetant un sourire aussi chaud que celui qu'elle lui avait adressé une heure auparavant, au sortir du PC d'Uxbridge où ils s'étaient de nouveau retrouvés pour organiser, autour du maréchal sir Hugh Dowding, un bombardement massif sur la Somalie italienne.

Elle observait la façade. A quelques nuances près, elle était de même couleur et aussi attrayante que les parois olivâtres de la guérite du soldat.

— C'est là que vous avez installé votre garçonnière ?

— La guerre oblige à certains sacrifices, concéda-t-il sans enthousiasme.

Elle permettait également de brûler quelques étapes. Ainsi, quand la Wolseley avait abordé les premiers faubourgs de Londres, Finnvack avait tapé doublement et directement au cœur de son sujet : il avait tout d'abord obtenu l'autorisation d'appeler la jeune femme par son prénom puis, immédiatement

après, celle de bifurquer du côté de Regent Street.

— Chez moi, cela ne vous inspirait pas ? demanda Katherine Road-Landestipple.

— Certainement, répondit Artur Finnvack.

— Alors pourquoi pas ?

— Je suis comme vous : je dois savoir où je m'embarque. Chez moi, c'est presque une question de survie.

— Les décors extérieurs ne vous inspirent pas ?

— Je n'ai pas goûté aux charmes des décors extérieurs depuis de très nombreuses années, répliqua Finnvack.

Il avait ordre de ne jamais recevoir qui que ce fût chez lui, et ne se rendait qu'exceptionnellement dans les demeures privées d'autrui. En sorte que les bureaux de l'Associated Press Incorporated constituaient, au sens propre comme aux multiples sens figurés possibles, l'enveloppe de toutes ses

couvertures.

— Voulez-vous que nous y allions ? proposa l'agent secret.

— Là-dedans ? s'offusqua Miss Road-Landestipple. Dans cette réserve de cubes ?

— Ça nous laisse le choix.

— Quelles sont les alternatives ?

— Les géométries du cube jointes aux harmonies du cercle.

— Rien que cela ?

— Vous pouvez ajouter le triangle… Mais je requerrai votre participation.

— La laine me démange, confia-t-elle. Pour le reste, je n'ai pas d'exigences particulières. Ni de dégoûts insurmontables. Quel étage ?

— Sixième.

Il lui prit le bras et, d'un geste, renvoya la voiture.

— Venez, dit-il en s'aventurant dans le hall de l'immeuble. Nous tergiverserons après, si nécessaire.

Le voyant rouge de l'ascenseur signalait une occupation interdegrés. Katherine Road-Landestipple planta ses talons aiguilles à trois mètres de la porte. Sa pensée bifurqua.

— Êtes-vous déjà allé en Somalie ?

— Oui.

— Pensez-vous que ce si joli pays…

Elle n'eut pas le temps d'achever sa phrase. La bouche d'Artur Finnvack s'était collée à la sienne. Ce ne fut pas un baiser romantique, pas non plus les prémices des géométries particulières auxquelles tous deux aspiraient. Il l'embrassa sans la quitter du regard et n'accepta de se dégager qu'après avoir reçu un battement de cils lui indiquant qu'elle avait compris. Mais, tandis qu'il

croyait avoir désormais conquis la pleine maîtrise de la situation, elle inclina joliment le visage et murmura :

— Dire qu'il faut commettre de telles indiscrétions pour obtenir ne fût-ce qu'un baiser !

— Toutes les opérations militaires doivent rester secrètes, répliqua-t-il. Le silence peut être obtenu par tous les moyens.

Elle lui effleura le bras.

— Vous voulez dire que je vous ai forcé la main ?

Elle recula d'un pas pour éviter la porte de l'ascenseur, qui s'ouvrit comme un brusque revers de main. Une jeune femme en jaillit, à peine plus aimable qu'une gifle. Elle était suivie par un caporal en uniforme qui balbutiait, rouge et fiévreux, en se hâtant derrière elle, qui l'abreuvait de termes animaliers et cannibales prononcés dans des langues étrangères. Le sens était si clair qu'il n'y avait pas besoin d'interprète pour comprendre une

pensée si finement exprimée.

Finnvack maintint la porte de l'ascenseur ouverte et s'effaça devant Miss Road-Landestipple.

— J'espère que nous nous quitterons meilleurs amis que ces deux-là, prononça-t-elle en mettant le pied dans la cabine.

Il ne répondit pas. Quelque chose le chiffonnait. Tout à ses pensées, il laissa son invitée refermer la porte de l'ascenseur, appuyer sur le bouton du sixième étage, se presser contre lui, chercher sa bouche et y enfourner une langue agile et volontaire, défaire les boutons du veston puis ceux de la chemise, glisser une main experte sur la poitrine, l'aine, le dos, remonter jusqu'au cou tandis que l'autre cherchait ailleurs creux et bosses, négligeant l'esprit de Finnvack, lequel passait aussi vite d'un fragment à un éclat, une insulte, une langue étrangère, une carte d'Espagne accrochée au mur, trois observateurs dont deux femmes, Blèmia Borowicz…

— *Excuse me !* lâcha-t-il soudain.

Il referma les bras sur les épaules de Miss Road-Landestipple qui se lova aussitôt au plus près. Ainsi son doigt bloqua-t-il le bouton d'arrêt, puis celui du rez-de-chaussée. Lorsque la cabine eut oscillé après avoir hoqueté, il repoussa doucement la jeune femme.

— Plaît-il ?

Il chercha un mot, une raison, et ne trouva rien de mieux à dire que :

— Remettez vos lunettes, s'il vous plaît.

— You're kidding ?[14]

Le visage de la soldate exprimait une violence en tous points comparable à celle de la personne que l'ascenseur avait éjectée quelques secondes plus tôt. Finnvack en conçut d'amers regrets.

— Laissez-moi un numéro de téléphone… balbutia-t-il.

— *Why?*[15]

— *Not today. Sorry…*[16]

— Un empêchement ? railla-t-elle.

— Une nécessité.

L'ascenseur mourut dans un léger vacillement. Finnvack poussa brutalement la porte. Il sortit devant Katherine Road-Landestipple, avisa le caporal en uniforme, la jeune Hongroise, les deux valises posées entre eux près de l'entrée de l'immeuble. Il se précipita vers Maryika Vremler, la prit par le bras et ordonna au soldat de garder les bagages. L'autre en éructa d'indignation.

— De quel droit, civil, me donnez-vous des ordres ?

Le bras de Maryika palpitait sous celui de Finnvack. Miss Road-Landestipple passa devant eux, guerrière et inaccessible. Elle avait revissé chignon et lunettes.

— Vous ne m'avez pas répondu, fit John Smith Denisson Jr. Il s'adressait à Finnvack.

— Parlez au gardien du temple, conseilla Maryika. Il est bouché comme un cabinet…

— *Keep an eye on the luggage, will you*[17] ? répéta Finnvack.

Il fit un pas, Maryika Vremler à son bras. Le caporal voulut le stopper d'un mot. Comme cela ne suffisait pas, il avança la main et tenta un geste. Finnvack fouilla ses poches, sortit une carte et la présenta au groom militaire.

— Les valises, ordonna-t-il de nouveau.

L'autre lut, se raidit, se mit au garde-à-vous et se jura que lui aussi, un jour, serait général, sans uniforme, déboutonné, et que, d'un coup de galon magique, il embarquerait les plus belles filles au sixième étage des septièmes cieux.

Miss Road-Landestipple venait de passer la porte. La colère, la honte et le dépit attaquaient

dangereusement le vert translucide de son regard. Elle avait reconnu Maryika Vremler. Elle l'avait vue jadis dans un film de Wilhelm Speer qui avait fait grand bruit : *Der Weg des Totes.* En choisissant les simagrées de l'artiste contre l'honneur de l'uniforme britannique, sir Artur Finnvack, tout adjoint de Menzies qu'il fût, avait infligé à la Couronne britannique bien plus qu'un camouflet sans conséquence. C'était d'une véritable trahison qu'il s'agissait.

Le problème tenait en ceci que Miss Road-Landestipple avait beau tourner et retourner la question dans son esprit blessé, elle ne voyait pas à quel supérieur hiérarchique elle pourrait rendre compte de la forfaiture.

Artur Finnvack, anagramme

Maryika avait aussitôt reconnu le parfum — réglisse, cuir et vanille — qui enveloppait la pièce en un halo d'odeurs douces. Elle ne se rappelait pas que le canapé Chesterfield était parcouru de tant de sillons, lignes d'une vie bien remplie. Ni que le parquet était en chêne et les plafonds lambrissés. Elle avait également oublié que la pièce était si vaste, si diverse. Tandis que son hôte s'était retiré — «Je me change et je reviens » —, elle en faisait le tour. C'était comme si sa mémoire revenait sur elle-même, trois ans auparavant, lorsqu'elle avait rencontré Finnvack la première fois, dans le seul but de sauver son cousin Blèmia d'un danger mortel[18].

Elle se souvenait de la table octogonale, du plateau ovale ceint de chaises dépareillées, de la

cheminée sans vie, des larges portes coulissantes closes sur d'autres secrets. Et aussi des trois canapés de velours rouge faisant face à une terrasse encombrée de plantes vertes qui ne ressemblaient pas à celles de jadis. Les Ficus *elastica,* les *Euphorbia pulcherrima,* les *Berberis vulgaris,* les *Sambucus nigra,* les *Magnolia grandiflora* et autres *Odontoglossum* étaient tous artificiellement peints et plantés. Maryika en conçut un soudain déplaisir.

Elle s'approcha de la baie vitrée et tenta de l'ouvrir. Mais les verrous étaient poussés. Malgré tous ses efforts, elle ne sut pas les défaire. Elle revint vers le chesterfield, choisit un des fauteuils en vis-à-vis et s'y assit.

Le temps pour elle d'ouvrir le premier bouton du col en dentelle de son chemisier, Artur Finnvack était devant elle. Il portait un pantalon de velours à larges côtes et une chemise en laine. Il avait délaissé la cravate.

— La dernière fois, fit-il remarquer, vous aviez

choisi la verdure…

— Elle n'était pas fausse.

— Les plantes ne sont ici que pour leurs vertus de protection. Je préfère n'importe quel faux arbuste à une paire de volets clos.

— Contre quoi vous protègent donc ces leurres ?

Finnvack montra le bâtiment à la façade grise qui faisait face au leur. Il mourait deux étages plus haut, dans le ciel sombre de ce début d'après-midi.

— On vous espionne ?

— On pourrait.

Maryika n'insista pas. Pour avoir déjà posé les mille et une questions qui de nouveau l'assaillaient, elle n'ignorait pas que sa curiosité demeurerait entière. Elle devait se contenter de ce qu'elle savait. Artur Finnvack était une sorte de démiurge, un manitou à qui rien ne résistait — elle, devait-elle s'avouer, pas plus que qui que ce fût. Il avait sauvé

la vie de Blèmia, il sauverait la sienne si nécessaire, et l'Angleterre, le monde entier… Cet homme était irrésistible. Un bloc d'humanité posé à trois pas d'elle, un calme lénifiant, l'oeil gris, charmeur, ce qu'il fallait de sourire et de gravité. Et, par-dessus tout cela, le même sentiment que celui qui avait déjà parcouru la jeune femme trois ans auparavant : elle connaissait Finnvack. Plus précisément, même si elle était certaine de le rencontrer ce jour-là pour la deuxième fois seulement, rien de ce qu'il était ne lui paraissait inconnu. Elle ignorait l'essentiel, mais tout le reste lui était familier. Pourquoi ? Comment ?

Elle se souleva légèrement et demanda si *Finnvack* était son vrai nom. Il secoua négativement la tête.

— Et Artur, votre prénom ?

— Pas davantage.

Son visage s'éclaira d'une lueur gaie. Il s'empara d'une pipe et d'une pochette de cuir qui traînait sur

un guéridon bas.

— *Artur Finnvack* est une anagramme que j'ai choisie… Elle évoque deux personnes à qui je dois d'exister.

— Vos parents ?

— Ce serait trop simple !

Maryika nota qu'elle avait posé la question en anglais et qu'il avait répondu en allemand. Elle lui demanda s'il parlait le hongrois. Il éclata d'un rire d'une extrême jeunesse et dit que non. Elle eut le sentiment qu'il avait perçu le sens plus profond d'une interrogation moins anodine qu'il n'y paraissait.

— Je connais seulement une insulte et un mot de bienvenue, précisa-t-il.

— Je me rappelle que vous parlez quinze langues.

— Oui, mais je pourrais vous réciter cette insulte

et ce mot de bienvenue dans tous les dialectes du monde.

Il avait plongé sa pipe dans la pochette de cuir. De temps en temps, il portait le tuyau à sa bouche pour vérifier la résistance du tabac. Maryika suivait ses gestes avec attention. Elle ne connaissait personne qui fumât la pipe.

— … On devrait apprendre cela aux enfants : une parole d'ouverture et une parole de fermeture dans chaque langue. Cela suffit pour se débrouiller dans tous les pays du monde.

Il roula la blague à tabac et présenta sa bouffarde à Maryika.

— M'autorisez-vous à l'allumer ?

— Bien sûr, répondit-elle… Je suis curieuse de savoir quel goût a cette chose.

— Mélange, fit-il.

— Je sais ! s'écria-t-elle.

Elle s'était avancée d'un bon mètre et se tenait devant lui, index dressé.

— Mettez le feu à votre engin ! Je suis certaine de moi !

Une flamme vivace jaillit d'un briquet à molette. Elle plongea dans le fourneau, se releva, fléchit encore, comme à la gymnastique.

— Réglisse et vanille !

— Bravo, dit Finnvack en éloignant l'ébonite de sa bouche. Plus un soupçon de cannelle.

Il tassa les brindilles en s'aidant de son pouce. Il observait Maryika avec une amabilité joueuse.

— Cette insulte en hongrois… C'est grâce à elle que j'ai fait attention à vous, en bas, dans le hall.

— Ai-je vraiment proféré des grossièretés en hongrois ? s'offusqua Maryika.

Elle était comme une enfant délicieusement prise

en faute.

— Je plains ce caporal qui, semble-t-il, vous a causé quelques misères.

— Mais il est innommable ! Savez-vous ce qu'il m'a fait ? Il m'a promenée dans l'ascenseur parce qu'il ne savait pas s'il voulait m'arrêter ou m'embrasser !

— Bien sûr qu'il le savait ! rétorqua Finnvack en brandissant sa pipe. Mais il ignorait comment s'y prendre !

— Pour m'arrêter ?

— Bien sûr que non !

Une rougeur colora les joues de la jeune femme.

— Vous êtes charmante, lâcha Finnvack.

Le compliment lui était venu très naturellement. Elle n'en ressentit aucune gêne. Il avança la main à la rencontre de la sienne. Leurs doigts

s'effleurèrent.

— Voulez-vous que nous poursuivions en français ? questionna-t-il.

Jusqu'alors ils avaient parlé en allemand.

— Je suis sensible au rituel. Or, la première fois que vous êtes venue ici, vous aviez choisi le français.

Elle admira l'élégance avec laquelle il la priait d'en venir au fait.

Elle ouvrit son sac, en sortit le câblogramme qui l'avait conduite jusqu'à Regent Street et le tendit à Artur Finnvack. Celui-ci le déposa sur le guéridon sans même le lire.

— Quand avez-vous reçu cela ?

— Il y a trois jours. À Dublin.

— Les transmissions sont un peu longues par les temps qui courent… Que faisiez-vous en Irlande ?

Elle lui raconta le film, Sean, son projet de rentrer en Amérique… Lorsqu'elle eut achevé son récit, il lui demanda ce qu'elle comptait faire désormais. La question la prit de court. Elle réalisa qu'elle ne se l'était pas encore posée.

— Tout dépend, balbutia-t-elle.

Il ne répondit pas. Il tirait doucement sur sa pipe. Une ride longitudinale lui barrait le front.

— J'avoue que je ne sais plus, reconnut Maryika. Je comptais rentrer en Amérique pour y rejoindre mon fils. Mais ce câblogramme… Je croyais Boro en danger. Je pensais qu'on avait besoin de moi.

— Votre cousin va pour le mieux, la rassura Finnvack.

— Comment le savez-vous ?

— Je le sais, répliqua-t-il en tapotant le fourneau de sa pipe dans un cendrier surmonté d'une boule en liège.

— Qui vous l'a dit ?

— Il est à Paris…

— Avec les Allemands ?

— Bien sûr, avec les Allemands ! Ils sont entrés en France en mai dernier !

— Mais c'est pure folie.

Maryika secouait la tête, vaincue par l'impuissance.

— Riegenburg ! Goebbels ! Hitler et la photo de sa Gretchen ! Ils voudront tous sa peau !

— Inévitable, approuva Finnvack.

La pensée de Maryika battait la chamade. Elle se rappelait les multiples humiliations que son cousin avait fait subir aux nazis, grands et petits, qui avaient croisé sa route. Elle eut aussi une pensée pour Dimitri. Pour le Choucas de Budapest. Pour ses parents, restés en Hongrie.

— Je crois que je n'avais pas bien compris, murmura-t-elle. L'Amérique est si loin. On mesure mal l'incendie qui ravage l'Europe.

— Que comptez-vous faire ? redemanda doucement Artur Finnvack.

Il avait abandonné sa pipe dans le cendrier. Il posa ses deux mains à plat sur les genoux de Maryika. Pas une seconde elle ne songea à se défaire de cette double empreinte qui la calmait, la rassurait, ramenait en elle la sérénité qu'elle avait perdue depuis que Sean et sa gouvernante avaient disparu dans le ventre du navire en partance pour l'Amérique.

— C'est moi qui vous ai envoyé ce câblogramme, disait doucement Finnvack.

Il exerça une pression légère sur la robe de Maryika.

— Il faut faire venir Boro ici. Ou en Amérique. En n'importe quel lieu où les Allemands ne sont pas.

Vous pouvez nous aider.

— Pourquoi moi ?

— Nous avons envoyé un agent. Il n'a rien obtenu.

Il la réchauffa d'un regard déterminé.

— Vous êtes la seule personne qu'il écoute.

Il ramena ses mains à lui. Elle se pencha à son tour et les saisit. Elle les serra vigoureusement. Son regard demeura vissé au sien. Il savait quelle question elle allait lui poser.

Elle la lui posa.

Il savait aussi que rien ne s'opposait à ce qu'il lui apportât la réponse qu'elle demandait.

A condition qu'elle lui fît le serment de ne jamais dévoiler la vérité.

Elle promit.

Il lui confia ce secret que, jusqu'alors, seule Julia Crimson connaissait. Après quoi, elle l'observa longuement et dit :

— J'avais imaginé quelque chose de cet ordre.

Il ne répondit pas. Elle se tut pendant de très longues secondes. Il percevait sa respiration et imaginait son déchirement. Enfin, elle dit comme si elle se parlait à elle-même :

— Mon fils est en Amérique sans sa mère. Mais sa vie n'est pas menacée. Blèmia peut mourir de rester à Paris.

Après un nouveau silence, elle demanda :

— Quand faudrait-il partir ?

— Le plus vite possible.

— Demain ?

— Un petit mois… Le voyage exige quelques préparatifs.

— Lesquels ?

Il eut peur, soudain, de la question qu'il devait lui poser. Il se lança sans grande adresse :

— Eh bien, j'aimerais savoir… ânonna-t-il. Pouvez-vous me dire, tout simplement, si vous connaissez… si vous avez déjà… enfin, s'il vous plairait d'apprendre à faire du parachute…

— Du parachute ?

— Oui. C'est le parachute ou le sous-marin…

Maryika n'avait pas compris qu'il lui faudrait passer par cette épreuve. Après un instant, elle demanda :

— Que me conseillez-vous ?

— L'avion, sans aucun doute, répondit Finnvack. Les côtes sont très surveillées. Ou alors, il faudrait passer par le Portugal, mais c'est moins sûr.

— Bien, répondit-elle. De toute façon, je suis

malade en bateau…

Elle ajouta, ingénue :

— Le mal de l'air, c'est pire que le mal de mer ?

La conscience en berne

De l'autre côté de la Manche, sur les trottoirs parisiens blanchis par le givre, Blèmia Borowicz tanguait. Afin de limiter les risques, il était sorti avant le retour du couvre-feu.

Il connaissait parfaitement la route à suivre. Mais

il allait sans chemin intérieur. La première journée de cette année 1941 l'avait mis au supplice. Pas une seule minute son esprit ne s'était défait du visage de cette jeune étudiante, Léa Defiaz, que son imprudence avait envoyée en enfer. Par-devers soi, il n'avait cessé de s'accuser des pires maux. Pourquoi avoir photographié ce visage de si près ? Et y en avait-il d'autres ? Quelle incroyable légèreté l'avait conduit à oublier d'oblitérer l'adresse d'Alpha-Press sur la pellicule de ce 11 novembre alors qu'il venait de claquer la porte de l'agence, passée à l'ennemi ?

Il s'était voué lui-même aux pires gémonies. Les autres avaient fait silence autour de lui. Seule Marinette avait exprimé l'once d'un soulagement : Mouzerolles n'était pas le pire individu de son entourage, et donc pas l'ennemi principal. La bignolette était allée le trouver pour défendre l'honneur de ses pensionnaires. Boro, lui, s'était réfugié sur son belvédère, rongeant son frein et sa douleur au-dessus de ce Paris désert, frigorifié, sans vie, sans âme.

A cinq heures, il était descendu. Dans le couloir du rez-de-chaussée, il avait croisé le Choucas de Budapest.

— Tu sors ? avait demandé celui-ci.

Blèmia n'avait pas répondu.

— Ne t'attarde pas après le couvre-feu, avait conseillé Béla.

Puis, comme Boro poussait la porte :

— Veux-tu que je t'accompagne ?

Blèmia avait filé dans le cafard glacé d'un sinistre après-midi.

Le métro l'avait conduit jusqu'à l'église Saint-Germain-des-Prés. Quelques pas de plus, et il s'était retrouvé devant le porche de la rue du Four. Jamais il n'avait gravi les étages conduisant à son ancien bureau en usant d'autant de précautions. Il fallait prendre garde au frémissement des marches, à l'irruption d'un voisin.

Le 1[er] janvier, l'agence serait fermée. Boro avait gardé la clé. Il comptait entrer, fouiller, récupérer la pellicule du 11 novembre, puis disparaître à nouveau. Il agissait ainsi car il ne pouvait pas ne pas tenter l'impossible pour sauver les amis de Léa Defiaz, ceux qu'il avait enfermés dans cette maudite pellicule, place de l'Étoile. Secrètement, il savait cependant que sa démarche n'avait aucune chance d'aboutir : le négatif se trouvait certainement ailleurs, sur le bureau d'un commandant de place, d'un tortionnaire, d'un quelconque employé de la Gestapo.

Parvenu à l'étage, Boro colla son oreille contre l'huis protégeant l'accès de l'agence. Il n'y avait pas de bruit. Aucun rai de lumière ne filtrait d'une serrure ou d'un interstice. Le reporter sortit la clé et l'introduisit dans la serrure. Il tourna dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Mais la clé cala sur une butée. La porte n'était pas fermée. Quelqu'un se trouvait à l'intérieur.

Boro abaissa lentement la poignée. Il poussa le

battant avec mille précautions. Miraculeusement, le Blount resta muet. De l'autre côté, l'ombre étendait un voile inerte sur le desk, les téléphones et le mobilier de l'entrée.

Le reporter referma la porte et donna un tour de clé. Pendant quelques secondes, il éprouva le délicieux sentiment d'être revenu dans ses murs. C'était comme s'il mettait le pied à Alpha-Press au retour d'un très long périple. Ainsi lorsqu'il s'était retrouvé là après l'Espagne, après l'Amérique, après l'Allemagne, après l'Inde… Cette fois, il venait seulement de la rive droite. Mais ce voyage-là, qui durait déjà depuis longtemps, était certainement l'un des plus éprouvants qu'il eût jamais faits.

Le couloir lui tendait les bras. Boro s'y aventura. L'agence paraissait déserte. Le reporter ne comprenait pas par quel hasard il avait trouvé la porte ouverte. Avait-on vendu ? Le lieu était-il désormais inoccupé ? Mais alors, son bureau… Il hâta le pas, longea la salle des chiffres, celle des archives, la pièce du matériel, et stoppa devant la

porte à double battant protégeant le refuge qu'il partageait naguère avec Béla Prakash. Elle était désormais doublée d'un revêtement en gros cuir qui calfeutrait l'endroit contre les indiscrétions. On avait adjoint au système une barre métallique qui pouvait être abaissée de l'intérieur, bloquant ainsi l'entrée mieux qu'un verrou.

Boro entra. Aussitôt le saisit le parfum rance des intrusions. Le lieu était occupé par d'autres. On avait déplacé les tables, changé les photos. Un manteau, qui n'était ni le sien ni celui du Choucas, était suspendu à une patère. Et sur chacun des bureaux était posé un bristol blanc renseignant le visiteur sur l'identité des nouveaux patrons. A gauche, côté Prakash : Bertuche ; à droite, occupant sa propre place : Diaphragme.

Boro rugit de colère. Il leva son stick et l'abaissa sur l'une puis sur l'autre des cartes de visite. Sans même regarder les clichés accrochés aux murs, il les gifla de l'extrémité de sa canne. Trois cadres se brisèrent. Puis une statuette de plâtre représentant

Jeanne d'Arc montée sur un cheval griffu. Les livres, les papiers, les journaux rejoignirent la pucelle sur le matelas du sol. Les tiroirs furent ouverts, vidés, éventrés. Les pellicules qui traînaient prirent la lumière. Et lorsque tout fut **à** sac, Boro ouvrit la porte et s'enfonça dans le couloir.

Direction le labo. Un peu de fixateur, de révélateur et d'acides divers par-dessus tout cela, et les deux usurpateurs seraient bien déconfits.

Boro fulminant parcourut les six mètres qui le séparaient du fond de l'agence. Devant lui, son stick battait les murs. Il le retint soudain, à quelques pas seulement de la chambre noire. Sa rage se tarit brusquement. Fut-ce une prémonition ? Sur le point de poser la main sur le bouton de la porte, le reporter se ravisa et, brisant brusquement tous ses élans, il abaissa la poignée sans bruit. Le spectacle qu'il découvrit alors, mélange d'ombres, de lumières et de monstruosité démoniaque, le paralysa d'un coup.

La madone des labos

Une forme humaine était penchée sur l'agrandisseur. Un sac. Un tas. Une masse corpulente éclairée par les reflets rougeoyants des lampes inactiniques.

Cette forme avait des mains. Ces mains tiraient des rubans de négatifs de leurs pochettes protectrices et les glissaient dans le support de l'agrandisseur. Les clichés inversés apparaissaient sur le plateau de l'appareil où aucun papier n'était posé. La personne observait. Elle cherchait quelque

chose. Tout cela avec une nervosité ponctuée de *Han,* de *Heil,* de brusques mouvements du corps qui se déportait tantôt sur la droite, tantôt sur la gauche, en d'étranges convulsions.

Boro ne bougeait pas. Il se demandait ce que cherchait la personne. Après un temps d'observation, il fit un pas de côté, se racla la gorge et demanda :

— Peut-être puis-je vous aider ?

Le sac, le tas, la masse pivota. Deux cris simultanés, deux mouvements de stupeur, deux expressions sidérées se manifestèrent conjointement chez les deux individus lorsqu'ils se reconnurent.

Frau Spitz fut la première à se ressaisir. Elle attrapa une paire de ciseaux qui servait à découper les négatifs. Elle les pointa vers *l'Untermensch.*

— C'est vous que je veux ! glapit-elle en avançant la lippe, puis le poing gauche.

Sans transition, elle ouvrit une bouche à six dents et hurla :

— Werner ! Werner ! *Komm !*

Elle réitéra six fois. A la septième, Boro lui adressa un sourire aimable et dit :

— Nous sommes seuls, chère Frau Spitz. Et j'ai refermé derrière moi.

La gestapiste projeta son bras. La lame des ciseaux s'arrêta à trois bons mètres du reporter.

— Trop loin, ma chère.

Elle avança. Il recula. Au passage, elle attrapa un pied de lampe, l'arracha à sa prise et le brandit devant elle. Boro se coula dans l'ombre du labo. La furieuse faisait des moulinets avec son arme improvisée. Une bonbonne chuta.

— Où avez-vous appris l'art de toréer ?

— Je vais vous tuer ! Je ne suis venue à Paris

que pour vous. Je vous cherche. Je vous ai trouvé. Je vais vous tuer !

Elle roulait des yeux furieux, claquait des mandibules et avançait en crabe dans l'ombre rougeoyante du labo. La scène avait quelque chose de diabolique. Blèmia observait de loin sa vieille ennemie. Il avait dégagé le lacet du stick de son poignet, et sa main était prête à lancer le pommeau du jonc.

— Vous êtes toujours aussi élégante, persifla le reporter. La robe-sac vous va à merveille, et l'embonpoint ne vous empêche pas de vous rapprocher de moi. Mais pas trop près, s'il vous plaît !

Il s'était baissé pour attraper un pied d'appareil photo qu'il balança dans les jambes de Frau Spitz. Celle-ci trébucha, se retint au plateau d'une table, mais, dans le mouvement, le pied de lampe roula au sol. D'une tension du pied, Boro l'expédia au loin.

— Ne vous coupez pas avec ces ciseaux, Frau Spitz. D'ailleurs, vous devriez me les remettre… J'ai peur que vous ne vous fassiez des misères.

— *Schwein !*

— Avez-vous des nouvelles de notre cher handicapé ? L'homme en chaise ? Ma présence doit lui manquer !

— C'est pourquoi je suis là ! glapit Frau Spitz.

— Vous voudriez me ramener en Allemagne ?

— Ou vous abattre.

— Difficile, non ? Croyez-vous qu'une paire de ciseaux suffise ?

— Je vous ai fait sortir du bois, Herr Borowicz… Je suis sûre que vous avez vu la photo de cette… Léa Defiaz… Une fille juive, avec un nom pareil !

— C'est vous qui l'avez fait arrêter ?

— Grâce à vos œuvres.

— Relâchez-la.

— Hélas !

Boro sortit de l'ombre. L'Allemande se précipita sur lui. Il plaça une chaise entre eux deux. Il battit en retraite, près de l'armoire des négatifs.

— Pourquoi, *hélas ?*

— Vichy a demandé son élargissement.

— Qui à Vichy ?

— Un compagnon de l'ordre de Parsifal. Un homme de chez nous.

— Je le connais ! s'écria le reporter. Le marquis d'Abrantès !

Il lui sembla que son cœur souriait soudain. Il avait compris : Vanessa avait demandé à son père d'intercéder en faveur de l'étudiante.

— Vous ne pouvez donc pas utiliser cette pellicule…

— On en trouvera d'autres. Jusqu'à ce que vous soyez abattu, on vous fera chanter avec vos photos.

En un quart de seconde, Blèmia passa en revue cinq années de reportage. Sa table des matières professionnelle ne présentait pas de risques particuliers. L'agence regorgeait de centaine de milliers de clichés, les siens mais aussi ceux des dizaines de collaborateurs qui s'étaient succédé depuis la création d'Alpha-Press. Nul n'aurait su dire sans risque d'erreur — sauf les photographes eux-mêmes — qui avait immortalisé quoi et quelle était l'identité des visages apparaissant au premier ou au deuxième plan. Seule la pellicule du 11 novembre était dangereuse. Mais, par un amusant retournement de situation, l'un des plus grands ennemis du reporter lui avait en l'occurrence sauvé la mise. Par-devers lui, Boro lança un baiser à Vanessa d'Abrantès.

C'est au moment où sa poitrine s'allégeait d'un poids immense que Frau Spitz choisit de lancer son

offensive. Elle se rua vers lui, la lame des ciseaux pointée vers l'avant. Boro fit un pas de côté, escamotant l'offensive. Frau Spitz buta contre la porte, en profita pour allumer la lumière et fit face. Sa bouche était déformée par un rictus sauvage.

— Comme je vous retrouve, Spitz ! s'exclama Boro. Vous aviez la même mine quand je vous ai vue pour la première fois à Nuremberg chez ma cousine Maryika. Et la même encore à Alto Corrientes, en Espagne. Vous ne changez pas !

Elle s'approchait doucement, ramassée sur elle-même, les épaules voûtées, ses macarons formant deux étranges boucliers de chaque côté du visage. La haine embrasait ses joues. Une pensée traversa le reporter : il devait la tuer. C'était la seule manière de se protéger. Elle manifestait tant de violence à son endroit, elle bénéficiait de tant d'appuis à Paris comme à Berlin, elle était si peu dangereuse ici, à ce moment-là, qu'il fallait en finir. C'était elle ou lui. Elle maintenant, ou lui plus tard.

Il la regarda autrement. Il devait se préparer.

Comment ferait-il ? Pourrait-il ?

— *Schwein !* coassa-t-elle de nouveau.

Il lança sa canne. Il la fit mouliner, la lâcha, la rattrapa par le pied et tendit brusquement le bras. Il y eut un froissement, une zébrure dans l'air. Le lacet vint s'enrouler autour du poignet. Boro tira vers le bas. L'Allemande lâcha les ciseaux et tomba. Le reporter s'approcha. Il voulait qu'elle se levât, qu'ils fussent face à face.

— Debout ! ordonna-t-il.

Elle s'agitait sous lui comme un ver monstrueux. Elle proférait des paroles en allemand, qu'il ne comprenait pas. Il se baissa et ramassa les ciseaux. Les deux pointes dans le cœur ? Il les rejeta au loin et répéta, mauvais :

— Relevez-vous !

Il la poussa du pied. Elle opéra un basculement, un retournement, mais, loin de se redresser, elle s'empara d'un bidon de fixateur et le jeta sur son

adversaire. Boro le reçut à la tempe. Il trébucha. Un voile le paralysa. En un clin d'œil, elle fut debout. Elle délaissa la paire de ciseaux pour recourir à une arme autrement plus redoutable qu'une double lame de trente centimètres. Dans un brouillard mauve, Boro la vit se baisser et soulever à deux mains l'une des batteries qui servaient à brancher les lampes du studio en cas de panne de courant.

Il se replia vers les agrandisseurs. Au passage, il se saisit d'une bonbonne quelconque, révélateur ou fixateur, qu'il déboucha. Elle avançait vers lui. Il distinguait sa silhouette dans le contre-jour de sa cervelle embrouillée. Le coup qu'il avait reçu le plongeait dans un coton tiède dont il ne parvenait pas à s'extirper. Que ne lui avait-il plongé les ciseaux dans le cœur !

— Alors, Herr Borowicz ! Regardez donc ! Suivez mes gestes. Ils vont vous envoyer en enfer !

Elle avait posé la batterie et en dévissait les boutons. Blèmia lança le contenu de la bonbonne.

— *Es ist nur Wasser !* De l'eau !

La gorgone arborait toutes ses dents jaunes. Elle avait reçu le liquide sur le plastron de sa robe-sac.

— Vous vous êtes trompé de bouteille, Herr Borowicz ! C'est moi qui ai l'acide !

Elle empoigna la batterie et avança lentement vers son adversaire. Celui-ci était coincé entre la table supportant les agrandisseurs et une armoire où étaient rangés les négatifs les plus récents. Cependant, sa vision de la situation s'éclaircissait peu à peu : l'impact du coup reçu s'éloignait.

— *Sehen Sie ! L'acide !* Des petits trous minuscules !

Elle était à trois mètres. D'un petit geste, elle secoua la batterie devant elle. Trois gouttes atteignirent Boro à la main. Aussitôt, il ressentit une sensation de brûlure.

— Je vous aurai aux yeux ! Il fallait porter des lunettes, Herr Borowicz !

Elle avançait toujours. Il lança sa canne. Elle fit un tour dans le vide et retrouva sa main.

— *Nein !* Dans une minute, vous serez aveugle !

Elle riait. Sa face était congestionnée. Elle jeta un peu d'acide. Boro voulut s'élancer, mais quelques gouttes de liquide le bloquèrent net. Elle visait les yeux. Il coucha son visage dans son avant-bras replié. Il s'apprêtait à passer en force, risquant le tout pour le tout, lorsqu'il entendit la porte du laboratoire s'ouvrir. Il dégagea son visage. Un homme s'encadrait dans l'embrasure. Il tenait un luger à la main.

Werner Werner est de retour

— *Ach !* glapit Frau Spitz. Werner Werner ! *Wo warst du denn ?*[19]

— *Zigaretten…*

La diva des batteries éructa le temps qu'il fallut à Boro pour évaluer la situation et constater que sa chance avait définitivement mal tourné. Sa connaissance de l'allemand lui permit de comprendre que la gestapiste promettait au supplétif attaché à son service de lui faire perdre sa virilité sous les cornes d'un taureau, les roues d'un camion ou l'hélice d'un aéronef la prochaine fois qu'il enfreindrait les consignes. L'autre acquiesçait d'un claquement des talons à chaque insulte, ce qui ne l'empêchait pas de braquer son arme sur le prisonnier et d'afficher à son encontre la face aguerrie d'un tortionnaire patenté.

L'Allemande posa sa batterie sur une chaise et

considéra *l'Untermensch* avec une grimace où se lisait un immense bonheur patriotique.

— Nous n'allons pas vous liquider maintenant, expliqua-t-elle. Il vous faut de la souffrance. Je veux vous voir dans la même situation que celle où vous avez placée Herr Riegenburg.

— Epargnez-moi ! s'écria Boro.

— Le fauteuil roulant vous fait peur ?

— Certainement, mais ce n'est rien à l'idée de vous savoir derrière moi, occupée à me pousser !

— Soyez sans souci, répliqua l'Allemande. Vous ne me verrez pas.

Elle ordonna à Werner Werner de ne pas soustraire le prisonnier à son angle de tir. Puis elle s'approcha et planta son regard dans l'œil sombre du reporter.

— Vous aviez de beaux yeux.

— On m'en a parfois fait le compliment. Le vôtre me touche plus qu'aucun autre. Il émane d'une personne de goût.

— Je suis fière d'être la dernière à vous l'avoir dit.

Boro fronça le sourcil.

— Expliquez-moi.

— Je vais vous nettoyer les yeux à l'acide, Herr Borowicz.

Un horrible frémissement parcourut l'échine du reporter.

— Cinq gouttes par œil suffiront. En tout cas pour le voyage.

— Quel voyage ? articula Blèmia.

— Je vous ramène à Berlin. Vous n'y verrez plus, et comme nous irons par train spécial, vos hurlements ne gêneront personne.

— Pas même vous ?

— Moi, ils me raviront.

Boro déglutit avec difficulté. Sa situation paraissait la plus périlleuse de toutes celles dont il s'était débrouillé jusqu'alors. Il n'avait rien à proposer en échange d'une grâce qui, de toute façon, ne lui eût jamais été accordée. Deux adversaires le menaçaient, dont l'un était placé à trois mètres seulement, une arme braquée sur sa poitrine. Il suffisait qu'il tentât la moindre sortie pour être abattu sur place ; et, même s'il parvenait à placer quelque distance entre ses geôliers et lui, l'alarme serait aussitôt donnée. Il n'avait aucune chance.

— D'accord, abdiqua-t-il. Vous avez gagné.

— Dites plutôt que vous êtes perdu, riposta Frau Spitz.

— J'en conviens. Je demande une grâce ultime. Celle de mourir dans mon bureau.

L'Allemande grinça comme une vieille porte.

— Vous n'avez pas compris, Herr Borowicz ! Vous mourrez en Allemagne ! Après de très longues et très raffinées souffrances. Ici, vous ne perdrez que le regard.

— Alors je vous demande de bien vouloir m'accorder mon bureau comme ultime paysage. Qu'au moins mes yeux se referment sur d'anciennes habitudes.

— Vous les regretterez plus encore ! s'enthousiasma l'Allemande. D'accord. Perdez la vue dans votre bureau.

Elle ordonna à Werner Werner d'escorter le prisonnier dans son ancien bureau.

— Mais vous-même ? s'inquiéta le reporter. Vous ne voulez pas assister au spectacle ?

— *Jawohl !* Et même, je verserai personnellement l'acide. Werner Werner vous tiendra la paupière ouverte.

— Gare à ses doigts ! protesta Boro.

— Mais avant, se délecta Frau Spitz, je vais téléphoner à Friedrich.

— Ce cher Riegenburg ! s'écria Boro.

— Il va vouloir vous entendre.

— Nous nous verrons à Berlin !

— Pas vous.

— Merci.

— Je crois qu'il sera enchanté de vous écouter.

— Alors appelez-le et passez-le-moi !

— C'est ce que je vais faire. À la première goutte d'acide, je collerai l'émetteur sur votre bouche. Vous lui direz bonjour.

— Composez le numéro au standard, et passez la communication dans le bureau, conseilla Blèmia. Vous ne le joindrez qu'ainsi.

Frau Spitz le considéra un court instant,

dubitative. Boro afficha une aimable crispation des mâchoires. Il jouait son va-tout.

— *Gut,* marmonna l'Allemande.

Elle ordonna donc à Werner Werner d'emmener le reporter dans le bureau et de l'attacher à un fauteuil. Après, il reviendrait chercher la batterie. Elle transmettrait la communication dans la pièce du supplice et passerait Friedrich von Riegenburg à son cher ami Blèmia Borowicz.

Elle répéta, narquoise : sein *Freund Blèmia Borowicz,* puis s'en fut dans le couloir en chantonnant le *Horst Wessel Lied :*

Brandissez les drapeaux ! Rang après rang, ensemble,

Les troupes d'assaut marchent d'un pas régulier et tranquille.

— *Raus !* ordonna Werner Werner.

Boro passa devant. L'autre le poussait du canon de son luger. Ils parvinrent ainsi à la porte du bureau. Ils entrèrent dans la pièce. Werner Werner alluma le plafonnier. Il ne marqua aucun étonnement devant le désordre des lieux. Il détacha une paire de menottes de son ceinturon.

— Laissez-moi seul une minute, demanda Blèmia.

Comme le supplétif grimaçait poétiquement en secouant la tête, il ajouta :

— Avant de le perdre à jamais, je veux voir Dieu une dernière fois. J'ai besoin d'être seul pour prier.

— *Was ?*

— Prier. Je veux m'agenouiller et joindre les mains.

— *Nein,* objecta philosophiquement Werner Werner. Après.

— Après, je crains d'être occupé à autre chose.

L'Allemand arma son arme. Boro faisait jouer son stick. De ce côté-là, il n'avait pas plus de chances que des autres. Par la porte restée ouverte, il entendait la gestapiste demander Berlin à un standard éloigné.

— Werner, articula posément le reporter en allemand, si tu ne me laisses pas seul une minute afin de remercier Dieu de m'avoir placé dans cette situation, je dirai à ta patronne que, quand tu t'es absenté pour acheter des cigarettes, tu n'avais pas verrouillé la porte.

— *Ach !* s'écria le nazi.

— Dans ces conditions, je crains fort que ton appareil génital ne soit pas en meilleur état que le blanc de mon œil. Frau Spitz passe pour quelqu'un qui tient ses promesses !

Werner Werner tangua sur une jambe.

— Reste à la porte. Tu me surveilleras aussi

bien.

Boro montra le double battant.

— Mets-toi là. Ça t'évitera de vivre sans espoir.

Il poussa doucement le supplétif. Celui-ci braquait le canon de son arme devant lui.

— Et n'oublie pas : en plus, tu passerais en conseil de guerre !

Werner Werner recula de trois pas.

— Encore quelques centimètres, fit Boro. Pour que je ne te sente pas trop près de moi. Dieu ne te le pardonnerait pas !

Il s'arrêta. Werner Werner se planta sur le seuil.

— *Schönen Dank,* murmura le Hongrois.

Et, d'un seul coup, il rabattit la porte. Puis le cuir isolant la pièce. Enfin il abaissa la barre transversale et la logea dans les ferrures scellées dans le mur. À cet instant, le téléphone sonna dans

la pièce. Il courut au bureau et décrocha. Dans le récepteur, il entendit la respiration sifflante de Friedrich von Riegenburg. Il jeta :

— Une autre fois, mon cher Friedrich ! Le Reich attendra bien encore un peu !

Il se précipita à la fenêtre. Il entendit deux déflagrations assourdies. Le cuir appliqué sur les portes se déchira. Il enjamba la balustrade et se jeta sur la passerelle dont Prakash, Páz et lui-même avaient conçu les plans un soir de grande ivresse, cinq ans plus tôt. La construction métallique, imaginée pour rapprocher le monde des gisants de celui des alcooliques, avait été revisitée par la conscience architecturale d'un technicien du bâtiment. Désormais, elle passait au-dessus des toits, s'arrimait à une échelle d'incendie et plongeait vers le rez-de-chaussée de l'immeuble d'en face.

Blèmia Borowicz ajusta son stick entre ses dents, empoigna les montants et glissa vers le paradis.

La fille aux yeux verts

Quelques instants plus tard, bravant une fois encore le couvre-feu, Blèmia Borowicz quittait la rue du Vieux-Colombier. Il était heureux. Léa, la jeune étudiante, était sauvée. Aucun des manifestants qu'il avait imprudemment photographiés place de l'Étoile ne serait inquiété. Enfin, il venait d'échapper à une torture terrible, prélude à sa mort annoncée. La vie, soudain, lui souriait. La guerre, l'Occupation, les événements avaient desserré l'étau des jours habituels. Même les rues de ce 1er janvier paraissaient sauvées des catastrophes quoti-

diennes : sans doute épuisées par les libations, les troupes en vert-de-gris avaient déserté les places. Il gelait. La neige tourbillonnait. Mais pas un camion, pas une moto, pas l'ombre d'une patrouille ne salissait le paysage d'un Paris inerte.

Boro avançait avec la prudence d'un équilibriste. De la pointe de son stick transformé en alpenstock, il assurait d'une main ferme sa progression sur la mer de glace qui recouvrait l'espace nu des trottoirs. Il faisait un froid à vous couper le souffle.

Ce n'était pas la première fois que le proscrit se retrouvait dehors à des heures interdites. Chez Marinette, il avait même pris l'habitude de ne prévenir personne, de passer comme une ombre devant la porte de ses deux amis après s'être assuré de leur sommeil, et de filer nez au vent dès que la maisonnée était endormie. C'était son plaisir, après quelques pas en aveugle, de respirer l'air vif et de braver le couvre-feu le temps d'un tour du pâté de maisons. L'expédition durait chaque fois un quart d'heure. Pas de patrouilles à redouter aux

abords de la rue des Jardiniers. Pas de Kommandantur. Pas de boîtes de nuit susceptibles d'attirer la racaille et l'occupant. Des rues bien sombres. Des recoins où se jeter. Une promenade de santé. Un petit tour pour mieux dormir. Tandis que, cette nuit-là, première nuit de 1941, l'aventure était autre. La destination plus lointaine. La sécurité plus scabreuse.

Boro longea la Seine, suivant les quais. C'était là un périmètre invisible des artères de surface. Il sifflotait, canne levée, le visage offert aux tourbillons. De temps à autre, il s'abritait sous un pont puis repartait, l'âme légère. Comme il traversait à Austerlitz, courant sur la passerelle pour s'abriter au plus vite de l'autre côté, une image lui vint, qui le tourmenta plus agréablement encore que la pensée de Frau Spitz, défaite et déconfite, écumant de rage après avoir découvert sa fuite : la jeune fille aux yeux verts. Il s'arrêta non loin de la gare de Lyon, abrité sous un porche obscur, pour penser tout à fait à elle. Existait-elle seulement dans ses songes ? Avait-il rêvé sa gracieuse

silhouette comme une ombre légère ? Ne s'était-il pas simplement construit une chimère à la taille de son besoin vital, lui qui ne pouvait se passer de la compagnie des femmes et était sevré depuis si longtemps de son plus cher élixir ? Lui qui avait toujours recherché leur étreinte si amicale, si consolante ? Lui qui s'adoucissait dans le froissé de leurs draps ? Lui qui les aimait toutes, femmes fleurs, femmes collines, femmes gainées de soie, femmes aux visages calmes, femmes aux bouches enfantines, aux désirs nacrés, à la folie fiévreuse, femmes défaites ou guerrières attachantes ? Lui qui assurait qu'il ne connaissait rien d'elles, raison pour laquelle, bien sûr, il voulait toujours découvrir la suite du grand livre des désirs ?

Boro se remit en route. Un pas, une canne. Retrouverait-il le chemin ? Il s'agissait d'abord de rallier la rue du Rendez-Vous, de sinistre mémoire, de marcher jusqu'au Félix Potin et, à partir de là, de refaire le trajet approximatif de sa fuite. C'était le seul moyen de se retrouver.

Les pommettes creusées par le gel, les larmes aux yeux, Boro luttait contre la morsure du vent. Il serrait les mâchoires. Plus il avançait, plus ses certitudes fondaient comme sucre en eau chaude. Dans son souvenir, la maison vide était perchée sur un terrain vague. N'était-ce pas déraison de sa part que de se jeter ainsi dans le dédale des rues obscures pour retrouver un spectre ? N'était-ce pas pure folie, alors qu'il ne savait même pas en quel espace se situait la bâtisse qu'il cherchait, d'ajouter au flou de sa destination les dangers d'une mauvaise rencontre ?

Il haussa les épaules et allongea le pas.

Il retrouva facilement l'épicerie. Le rideau en était tiré. Les fenêtres du premier étaient obscures. La plainte du vent rôdait sur les façades. De grands nuages sales restaient en suspens devant la lune.

Tournant le dos à ce lieu qui, pour impressionnant qu'il fût, lui était désormais de peu d'intérêt, Blèmia tenta de s'orienter en fixant la perspective de la rue mangée par les ombres.

Avec une sorte de pureté primitive, il remonta le cours de ses souvenirs embrumés. Il marchait avec entêtement. Comme par magie, les feuilles du décor s'ouvraient peu à peu devant lui. Un croisement se présenta. Il se jeta à droite, et le tapis de ses rêves se déroula enfin sous ses pieds.

Il escalada à nouveau la crête du mur, se tordit les chevilles dans les fondrières, retrouva l'impasse et referma la porte cochère derrière lui. Il traversa le terrain vague et longea l'alignement livide des entrepôts désaffectés. Empruntant l'allée de platanes chauves, il arriva en vue de la grille.

Il jeta un regard émerveillé du côté des volutes en fer forgé et, par-dessus son épaule, aperçut le pavillon en pierre de taille qui montait la garde à l'entrée de la propriété abandonnée.

Il inhala une fine parcelle d'air glacé, chassa les larmes de froid qui brouillaient sa vue et fixa la fenêtre où elle lui était apparue la première fois.

Elle était là.

Elle était derrière la vitre, la fille aux yeux verts.

Une main posée contre le carreau, elle le regardait. À croire que leurs yeux s'étaient donné rendez-vous dans un coin de l'espace.

Elle était vêtue d'une robe du soir blanche. Elle avait peigné avec soin ses cheveux noirs et caressait la vitre, à peine un effleurement. Ses grands yeux verts ne le lâchaient plus. Et lui, il la dévisageait, fantôme de porcelaine éclairé par le cône blafard de la lune. Elle arrondit soudain le bras, montra la porte et lui fit signe de venir la rejoindre.

Boro sentit ses jambes se dérober sous lui.

Elle renouvela son invite. Il eut la vision fugace d'un visage impérieux qui lui souriait. Puis elle disparut, allant à reculons, absorbée peu à peu par la profondeur de la pièce où elle se trouvait.

Il détendit ses mains crispées. Une sensation de glace coula tout le long de son échine. En proie à

une inexplicable angoisse, il marcha en direction du perron et franchit rapidement les trois marches inégales. C'était comme un défi.

Il poussa la porte d'entrée. Elle le guignait depuis le seuil de la pièce.

— Je vous attendais, dit-elle avec un mince sourire mystérieux.

Elle tenait un flambeau d'argent à la main. Elle se retourna et s'enfonça dans la profondeur de la pièce. Elle marchait sans bruit.

Il s'attacha à ses pas. Elle se fondit rapidement dans l'ombre. Ils traversèrent une salle dépouillée de ses meubles et de ses tableaux, débarrassée de toute présence humaine. La fille aux yeux verts se retourna, s'assurant que son visiteur se hâtait derrière elle.

Il la rejoignit au bout d'une seconde pièce qui n'était pas moins vide que la précédente. Elle s'était arrêtée devant une cheminée. Elle posa le

candélabre sur le manteau.

Il s'approcha d'elle. Elle portait une coûteuse robe de soie. Un modèle moulant. Avec des épaulettes minces. Celle de droite glissait sans cesse. Elle bougea imperceptiblement. Pour la première fois, il huma son parfum. Elle sentait le jasmin.

Le front sérieux, il posa une main sur sa hanche. Il lui trouva une tiédeur vivante. Elle se retourna d'une pièce. Un parfum pénétrant montait de son décolleté, de cette chiffonnade de soie et de moire d'où émergeaient deux épaules à la pâleur éclatante.

Elle chuchota :

— C'est bien d'être venu. Même si vous êtes en retard de quelques heures pour fêter le passage à la nouvelle année !

— J'ai voulu vous revoir avant. J'ai été empêché.

Elle rit. Un rire en cascade. Sa gaieté paraissait peinte en trompe l'œil sur son visage.

Elle leva à nouveau les yeux sur lui. Il était si grand à côté d'elle !

— Avec votre physique, vous pourriez avoir tous les emplois de Cary Grant, dit-elle.

Boro remarqua les clips en diamant qui ornaient ses oreilles. Elle était maquillée avec excès. Elle fut prise d'un rire nerveux.

— Vous avez le même air d'ahuri si comique et si distingué…

Brusquement, avec la magnifique impudeur des femmes libres, elle se haussa sur la pointe des pieds, emprisonna le cou du reporter de ses deux bras et déposa un chaste baiser sur ses lèvres. Dans ses tempes, Boro entendit bruire le sang.

— J'étais sûre que vous reviendriez, souffla-t-elle. Comment vous appelez-vous ?

— Blèmia. Blèmia Borowicz. Boro pour les dames.

— Moi, c'est Noémie. Mon père m'appelle Noé.

Elle recula d'un pas et plaqua sa chevelure vers l'arrière.

— Je voudrais pouvoir vous faire confiance, murmura-t-elle.

— Moi aussi.

Il lui tendit sa main. Elle la prit, la garda un instant entre les siennes, puis commanda :

— Enlevez vos chaussures et suivez-moi. Il ne faut surtout pas faire de bruit.

Il s'aperçut alors qu'elle-même était pieds nus malgré le froid.

Elle s'empara du flambeau qu'elle avait déposé sur la cheminée, et le précéda.

Elle marcha jusqu'à une trappe dissimulée sous la cage d'un escalier. Elle en souleva le battant. Une sorte d'échelle de meunier plongeait en pente

raide dans les abysses d'une cave obscure.

— Je vous emmène au plus profond de mes secrets, dit-elle. Essayez de ne pas trahir ma confiance.

Comme il se risquait à sa suite et descendait les premiers degrés de l'échelle, il entendit monter des entrailles de la terre une apaisante mélodie dont les accents très purs étaient modulés par une voix de femme accompagnée par les arabesques d'un piano.

Anticipant sur la surprise de son hôte, Noémie posa un doigt sur sa bouche.

— Refermez la trappe derrière vous, chuchota-t-elle.

Les secrets de Noémie

La jeune fille suivit un étroit corridor voûté pendant une quinzaine de pas, puis elle se retourna vers Boro. Un doigt sur la bouche et le sourcil froncé, elle lui recommanda une fois de plus le silence.

Insensiblement, ils remontaient en direction de la source musicale.

La cave où ils se trouvaient était relativement sèche. Elle se développait à partir d'un ancien souterrain et comportait une longue galerie naturelle distribuant deux cellules creusées par l'homme et séparées par des murs de soutènement.

Ils parvinrent à l'entrée de la première cellule. L'accès en était obturé par une lourde tenture, une

sorte de rideau de théâtre destiné à protéger l'intimité des occupants et à les isoler du froid.

Noémie s'approcha du velours. De ses petits doigts, elle élargit une fente qui permettait à un observateur discret de plonger sans être vu dans la familiarité des étranges locataires du lieu.

— Approchez, souffla-t-elle.

Et, comme le reporter ne bougeait pas :

— Approchez, je vous dis !

Elle le tira par la manche. Il colla son œil à l'ouverture et aborda aussitôt une nouvelle frontière onirique. Un monde irréel et lisse s'offrait à lui. Une paisible image du bonheur et de l'harmonie.

Là, au fond d'une cave, un homme et une femme avaient trouvé refuge.

Il était en habit. Ses cheveux calamistrés étaient plaqués à l'embusqué. Visage grave emboîté dans un plastron amidonné, il se dévouait à la musique.

Les paupières mi-closes, il officiait derrière un piano. Il en caressait le clavier avec des gestes sûrs, les narines pincées, le fume-cigarette vissé à la bouche. Il s'enrobait d'une fumée grisâtre qui devait sentir le miel.

Elle se tenait debout devant lui, la hanche appuyée contre le Steinway de concert, la taille cambrée dans une robe d'un autre âge. Son cou était ceint d'une guimpe. Un lourd chignon relevé sur le sommet de la tête lui donnait un air d'institutrice.

— Mon père. Ma mère, chuchota la voix de Noémie à l'oreille de son invité. Ils ont voulu fêter la nouvelle année et célébrer la vie. Ils sont beaux, n'est-ce pas ?

Ils avaient aménagé leur oubliette de telle sorte qu'on aurait pu se croire dans n'importe quelle pièce à vivre d'un appartement parisien. Les murs étaient recouverts de papier peint et de photographies encadrées qui évoquaient une famille entière et des jours de bonheur. Les meubles et jusqu'au piano

étaient enrichis de bibelots familiers, de pâtes de verre, de napperons brodés et de statuettes qui rappelaient les salons de la bourgeoisie éclairée des années 30. Boro remarqua également la présence de portraits de Debussy, de Ravel et de Poulenc, ainsi qu'un cliché de Gabriel Fauré entouré de Clara Sansoni et de Léon Jehm.

— Mon père est médecin, chuchota la jeune fille. Maman a chanté à l'Opéra de Vienne et à Pérouse. En 36, elle a entrepris une tournée dans les grandes villes américaines. Sa voix est restée un pur cristal.

Noémie s'était glissée aux côtés de Boro. Respectueuse de l'œuvre en cours, elle se tenait la tête inclinée tout contre lui. La grappe de ses cheveux dévalait sur les épaules du reporter.

Le timbre de mezzo-soprano de la voix féminine avait une clarté d'émission si rare et un modelé si maîtrisé que Boro restait cloué devant l'épaisse draperie. Sans bouger, il écouta un long moment la gracieuse mélodie.

— Bach. Un extrait de la cantate *Actus tragicus,* énonça la voix savante de Noémie.

Elle avait imposé sa petite main dans celle de Boro. Elle surveillait son visage immobile et concentré.

Lorsqu'elle capta son regard, elle lui sourit et demanda :

— Est-ce que vous avez envie de venir chez moi, Blèmia ?

— Certainement, dit-il.

Il ajouta :

— Même si je ne suis plus sûr de rien.

Elle lui retourna un regard clair où s'inscrivaient reproche et colère feinte, puis ajouta :

— Alors suivez-moi. Vos mains sont glacées.

Elle le conduisit jusqu'au bout de la galerie où se trouvait la deuxième cellule. Derrière une tenture,

Boro découvrit l'existence d'une autre pièce aménagée.

— Mes appartements particuliers ! annonça Noémie avec une fausse pompe.

Elle se laissa emporter par un joli petit rire en cascade qui dura trop longtemps. Puis elle montra le lit, la coiffeuse et deux fauteuils disposés sur d'épais tapis.

— Les vestiges de notre splendeur passée !

Ils se tenaient à l'entrée de la grotte. La jeune fille mit fin à sa fausse gaieté et tourna vers son invité un visage séraphique :

— Entrez, dit-elle.

Elle le poussa dans la pièce et laissa retomber la tenture derrière eux.

Elle posa son flambeau sur la coiffeuse, courut allumer deux chandelles posées l'une sur une table de chevet, la seconde sur un guéridon mangé par

les ténèbres, et disparut derrière un paravent.

— Voulez-vous connaître la surprise que je vous réserve ?

Son rire incongru parvint jusqu'au reporter. Il lui parut quelque peu étouffé par la distance, et il en conclut qu'elle avait changé de pièce.

— De toute façon, vous n'avez plus le choix ! claironna la voix moqueuse de Noémie en se rapprochant à nouveau.

La jeune fille resurgit des ténèbres. Elle tenait deux coupes de Champagne à la main. Elle lui en tendit une. Elle s'approcha du candélabre. Son visage sensible s'ourla d'un délicat liséré de lumière dorée. De façon inattendue, elle demanda, presque suppliante :

— Réchauffez-moi, Boro. Mettez-moi tout au fond de vos bras.

Elle se retourna et se lova contre lui. Elle claquait des dents. Elle paraissait très émue, très

bouleversée. D'une voix palpitante, elle commanda :

— Serrez-moi ! Apprenez-moi à vivre.

Il l'embrassa. Elle s'abandonna aussitôt. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il rencontra les siens. Ils lui parurent démesurés. Excessivement attentifs. Son visage était mangé par le casque de ses cheveux noirs.

— Bonne année, monsieur Borowicz, chuchota-t-elle en dardant sur lui ses yeux exigeants.

Il s'inclina.

— Bonne année, Noémie, prononça-t-il doucement.

Il s'apprêtait à boire sa coupe, mais l'insolente interrompit son geste.

— Pas comme ça. Exactement comme je veux !

Elle l'obligea à vider le contenu de sa coupe

après qu'ils eurent enchevêtré leurs bras. Quand il eut sacrifié à son caprice, elle courut jusqu'à une flaque d'ombre, disparut une fois encore à la vue du reporter, et revint en serrant précieusement la bouteille de Champagne.

Elle remplit à nouveau les coupes.

— Cette soirée est un jeu d'amour, dit-elle. Nous sommes un couple illégitime.

Elle lui tendit son verre.

— Buvez ! Buvez, vous dis-je, c'est le seul moyen de lutter contre le froid !

Il la contemplait sans rien dire. Ce silence insistant la troubla. Elle se réfugia vite derrière les mots, comme si elle éprouvait le besoin de se cuirasser.

— Quand j'étais plus jeune, l'année dernière, commença-t-elle, savez-vous ce que je désirais le plus au monde ?.. Devenir actrice !

Elle se pencha sur un coffret métallique, y prit un étui de papier Job et quelques pincées d'un ignoble tabac fait de bûches et de sciure mêlées. Elle entreprit crânement de se rouler une cigarette.

— Un rôle de composition, je présume ? questionna Boro avec un sourire narquois.

Elle éparpilla ses cheveux, s'enroba de fumée bleue, fit une moue de petite fille et disparut derrière le paravent.

Lorsqu'elle réapparut, elle avait effacé son maquillage. Blèmia fut frappé par sa pâleur.

— Je suis sotte, dit-elle. Pardon de mon comportement. Tout cela ne sert à rien. Vraiment à rien.

Elle ajouta, parlant très vite :

— Aimeriez-vous faire l'amour avec moi, Boro ?

Puis, avant qu'il eût prononcé une seule parole :

— Pour vous, pas de secret ! Je n'ai jamais fait l'amour avec personne. Mais je vous ai choisi pour me conduire là où je veux aller.

— Pourquoi m'avoir élu ?

Elle rit.

— Vous n'êtes pas obligé de me croire, mais la première fois que vous m'êtes apparu, j'ai vu un prince !

Elle courut se jeter dans les profondeurs du lit. Elle claquait des dents.

— Venez me rejoindre, Boro, supplia-t-elle. Je crois que je suis sur le point de me transformer en statue de glace.

Et quand il se fut glissé auprès d'elle :

— Réchauffez-moi, exigea-t-elle. Prêtez-moi votre instinct de vie pour m'aider à trouver le courage de supporter la mienne !

Elle renversa la tête en l'arrière. Sa respiration s'accéléra. Son souffle devint chaud.

Noé

Plus tard, il se pencha vers elle pour assister à sa lente résurrection. Son visage était émouvant. La découpe de son front, ses pommettes hautes trahissaient une nature volontaire. Il remarqua une minuscule veine bleue qui se perdait dans sa tempe. Un sourire survivait sur ses lèvres.

Il respecta sa méditation tourmentée. Il observa ses yeux fermés, ses paupières sous lesquelles les

globes oculaires bougeaient sans cesse, trahissant le tumultueux remue-ménage de sa cervelle.

Il lui caressa le front, puis le visage comme pour en effacer toute tension. Il se sentait très proche d'elle, à l'écoute de sa lutte intime.

Il inclina la tête vers elle.

— Tous les êtres tâtonnent, murmura-t-il. Nous sommes tous dans un couloir plus ou moins sombre, Noémie, à chercher la sortie.

Elle rouvrit les yeux. Sa lèvre inférieure tremblait imperceptiblement. Elle sourit et, d'un coup, sembla s'ouvrir au monde.

— Moi, c'est fou, murmura-t-elle. Mon imagination m'a toujours joué des tours pendables. Quand j'étais plus jeune…

— L'année dernière ?

Elle haussa les épaules.

— … J'organisais mon sommeil. Je me disais : ce soir, je vais être clown… ou aviatrice… ou grande exploratrice. Pendant six mois, j'ai travaillé sur un chantier archéologique du côté de Gizeh. J'ai trouvé de nouvelles salles au fond des pyramides…

— Et tu es tombée amoureuse du jeune directeur des fouilles ? s'amusa Boro.

— En rêve seulement ! Figure-toi que depuis mon enfance, j'ai toujours été au moins deux ou trois personnes à la fois.

— Qui es-tu en ce moment ?

— Une fille de porcelaine entre les bras d'un ours !

Ils se dévisagèrent avec une tendre complicité. Elle le débarrassa brusquement du poids de ses grands yeux verts et poursuivit obstinément sa route :

— Pendant le cours récent de mes journées glacées, j'ai essayé d'être un grand peintre. Une

dessinatrice hors du commun ! Et je crois que mon rêve a trouvé son prolongement naturel dans la réalité… Chaque jour, désormais, au fond de cette cave, je dessine ou je peins. Et même si je peux encore progresser, j'ai trouvé la voie qui me convient.

— Tu n'es plus exploratrice ?

— Ne fais pas semblant de ne pas comprendre ! Hier, je rêvais d'être l'exploratrice que je ne peux plus être ; aujourd'hui, je suis la dessinatrice que j'ai été obligée de devenir. Ce n'est pas pour autant que j'ai renoncé à mes rêves !

— Ça doit être exténuant !

— Moque-toi encore de moi une seule fois, Blèmia Borowicz, et je te pince jusqu'au sang ! gronda Noémie. Les rêves sont toujours exténuants ! Mais maman dit que c'est la seule chose que l'on ne pourra pas nous prendre, fût-ce par la force.

Elle respira plus vite, soudain oppressée.

— Pourquoi toi et ta famille avez-vous échoué ici ? demanda le reporter.

— Parce que, répondit-elle en renouant avec l'angoisse qui lui serrait la gorge, parce que le poing furieux de l'occupant frappait à notre porte ! Parce que nous n'avions pas le choix ! Nous avons été contraints de vivre cachés. Nous ne devons notre survie qu'à la générosité d'un ami de mon père, un industriel ruiné qui a eu le bon esprit de nous prêter cette cache où lui-même avait séjourné une huitaine de jours avant de pouvoir rallier Gibraltar.

Les yeux verts de Noémie se posèrent un moment sur le torse musclé de l'homme qui se trouvait à son côté.

— Nous sommes juifs, souffla-t-elle dans un moment d'intense défi. Noémie Albeniz, c'est mon nom. Nos vies sont brisées. Lorsque vous êtes obligé de vivre dans une cave, il vous faut réapprendre à respirer un monde nouveau. Cultiver

un don est la seule façon de ne pas sombrer. Mes parents avaient la musique. Moi, j'ai découvert le dessin.

En l'entendant parler de la sorte, la cervelle de Boro se gonflait d'idées confuses. Pendant un moment, il donna libre cours aux turbulences de son âme. Noémie n'était-elle pas sa parfaite petite sœur ? N'était-elle pas celle qu'il avait confusément cherchée tout au fil des années ? Celle que lui envoyait le destin en un instant où lui-même était si démuni, si isolé, tellement déchiré par le renoncement à son métier de photographe qu'il avait l'impression de patauger au milieu de sables mouvants ?

Il mit fin à son absence et se tourna vers la jeune fille. Il la regarda au fond de ses immenses yeux de jade.

Elle dit simplement :

— Tu étais loin d'ici, n'est-ce pas ?

— Pas vraiment. Je crois que j'étais en train de me laisser envahir par un nouveau projet de vie.

— Et j'y avais ma place ?

— Ne me brusque pas, répondit Boro.

Il s'en voulut aussitôt d'avoir fourni cette réponse négative à la jeune fille.

— Je me sens aussi démuni que toi pour affronter la barbarie du monde extérieur.

Il lui raconta qui il était. En quelle situation de fuite il se trouvait lui-même. Quel était son passé. Ses origines. Il raconta Budapest et le parcours aventureux que lui avait dessiné à travers le monde son passionnant métier.

— Toi aussi, tu es une manière d'explorateur, dit-elle doucement. Ton Leica te conduit au-devant des êtres. Tu captures les regards et les gestes. Tu inscris la mémoire et tu récites le présent. C'est un noble accomplissement.

Elle se tut un bref instant et parut réfléchir. Une ombre ne tarda pas à assombrir son visage.

— Comment t'y prendras-tu pour raconter toutes les atrocités qui se préparent devant nous ?

— J'irai dans le camp de ceux qui combattent.

Noémie prit la main du reporter et la posa sur son front. Puis elle leva les yeux vers lui et murmura :

— Protège-moi, je t'en prie. Toi seul peux le faire ! Ce soir, mes parents me quittent. Ils vont essayer de franchir la ligne de démarcation et de passer en zone libre grâce à de faux papiers.

— Que feras-tu ?

— Je resterai ici. J'attendrai que tu viennes me chercher, dit-elle farouchement.

— Et si je ne trouve pas de solution ?

— Je dessinerai ! Je dessinerai ! J'attendrai tes pas sur la neige. J'attendrai en priant pour que les

nazis ne découvrent pas ma cache !

Elle s'était lovée tout contre son amant. Sa nuque faisait un angle bizarre avec son corps. Elle avait le regard fixe. Ses yeux contemplaient avidement la voûte noire. Boro comprit qu'elle regardait la mort.

Elle prit sa main et la glissa sur son ventre nu. Elle ferma les yeux. Elle avait à nouveau froid. Curieusement froid.

— Suis-je douce ? demanda-t-elle.

— Merveilleusement.

— Je vais te montrer mes dessins, décréta-t-elle soudain. C'est important pour moi.

Elle se glissa hors du lit.

L'instant d'après, elle était de retour auprès de lui et lui tendait une liasse de papier Canson.

— Dis-moi sincèrement ce que tu penses, implora-t-elle. Ne me ménage pas. Il y a des

moments dans l'existence où le poids de soi-même devient trop lourd. Et, sans un autre, on ne peut pas avancer.

Il lui prit les dessins des mains et commença à les examiner.

D'emblée, il eut la sensation de plonger dans l'œuvre d'un grand artiste. La rigueur, la sûreté de trait, l'autorité des compositions, la sensibilité nerveuse qui accompagnaient la série de portraits qu'elle lui soumettait lui coupaient le souffle.

Boro effeuillait cette œuvre avec gravité. Un univers sensible se nouait sous ses yeux, un matériau nourri d'obsessions. Il découvrit d'abord des visages. Puis des mains. De grands nus piégés par la lumière. Partout, des peaux comme du lait, des profils fermes comme la pierre. Partout le désarroi, le poids de la solitude.

Noémie se tourna un bref instant vers Boro. Sa voix rauque l'arracha à sa contemplation.

— Je suis lourde à porter, n'est-ce pas ?

— Ce que tu racontes est magnifique. Mais ce que tu racontes ne supporte pas les chaînes.

Elle s'éclaira :

— Un jour, je peindrai le bonheur, Blèmia. Je t'assure que je saurai le faire !

Et, soudain, craintive :

— N'est-ce pas que je saurai le faire ? N'est-ce pas que je peux monter au sommet ?

— Tu as déjà fait pas mal de chemin, dit Boro.

Il rejeta la liasse qu'il venait d'épuiser et aborda la dernière œuvre. Ses nerfs se tendirent comme des cordes.

— J'ai fait ce dessin après la première fois. Quand nous nous sommes vus à travers la vitre.

C'était son propre portrait qu'il contemplait. Son image, interprétée avec une force magistrale.

Et ses propres yeux le poignardaient.

— Noé…, murmura-t-il.

Elle se jeta dans ses bras.

Dix jours d'incapacité à paraître

Le docteur et madame Albeniz partirent dans l'après-midi. Longtemps, Noémie écouta décroître le crissement de leurs pas dans la neige tandis qu'ils s'éloignaient avec leur valise. Elle avait refusé de les suivre.

Boro resta la nuit suivante à ses côtés. Noémie avait trop de chagrin pour qu'il la quittât.

Le lendemain, il décida de prolonger son séjour sous terre et de demeurer auprès de sa bien-aimée. Poursuivant avec elle le difficile exercice de la clandestinité, il s'habituait à l'étrangeté de cette cave, à ce refuge où le temps était suspendu.

Ils nouèrent quelques vagues projets. Blèmia parla de ses amis, du danger auquel il avait miraculeusement échappé à l'agence. Ils sortirent dans le parc.

Le soir, le visage voilé par une indicible tristesse, Noé maîtrisa à grand-peine un sanglot convulsif et le supplia de rester une nuit de plus. Boro pensa confusément à Prakash : le Choucas devait se faire un sang d'encre. Cependant, la fragilité de la jeune fille arrêta le balancier de ses scrupules. Il consentit à prolonger son séjour.

Le temps d'un ravissement partagé, elle secoua la tête, répandit sur ses épaules le ruissellement de

ses boucles brunes et lui demanda de prendre la pose pour elle. Elle exécuta plusieurs esquisses de son profil, travailla un moment sur le rendu de ses mains et n'eut de cesse qu'il ne se dévêtît.

Elle le dessina plusieurs fois, dans différentes attitudes, comme si elle voulait graver sur le papier chaque muscle de son corps. Elle s'approcha de lui à plusieurs reprises jusqu'à le frôler. Chaque fois, il ressentait une violente exaltation. Elle posait sa main hésitante et froide sur son torse, puis exigeait qu'il l'aimât. Ils faisaient l'amour avec emportement. Suivant le cours torrentueux de ces instants sans durée, sans consistance ni contours, les deux amants prenaient l'exacte mesure de leur passion.

L'amour accomplissait des prodiges.

Boro était ensorcelé. Boro était amoureux. Il se sentait haut comme un géant.

Il s'en ouvrit à Prakash avec une candeur désarmante.

Il le fit à l'aube du troisième jour, alors que son camarade venait de lui sauter sur le poil à l'improviste. C'était au moment même où il réintégrait sa soupente après deux nuits d'absence consécutives.

Au lieu de chercher à excuser sa fugue, Boro était gai comme un collégien qui se fait coincer par le pion.

— Aie, aie, aie ! s'écria-t-il en faisant un saut de côté comme celui qui biaise une attaque avec la pensée terrible qu'un coup de poignard aurait aussi bien pu lui percer le dos. J'échappe à la vigilance de la pipelette et voilà que je tombe sur ses spadassins !

Sa légèreté de ton, ses propos primesautiers irritèrent quelque peu le Choucas.

Boro lui fit signe d'entrer à sa suite dans sa chambre. Prakash écouta d'une oreille attentive le récit de l'évasion de son camarade, et salua d'un soupir soulagé la nouvelle de la libération de la

jeune étudiante photographiée place de l'Étoile. Il devint maussade lorsque Boro s'étendit ensuite sur ses exploits amoureux. Il leva le doigt pour se faire écouter à son tour et mit un terme à la description des seins doux et fiers de la jeune pousse pour laquelle son compatriote se damnait chaque nuit. D'une voix où macérait un fameux jus de colère, il raconta comment, à la même heure et par un froid de gueux, lui, Prakash, pauvre imbécile, persuadé que son meilleur ami était tombé entre les griffes de la police française, avait traîné ses bottes dans les rues verglacées, et — au risque de sacrifier sa propre liberté — avait essayé de tracer, commissariat après Kommandantur, l'endroit où le malheureux, probablement mis à la question, était selon toute vraisemblance en train de se faire déchiqueter !

Le ton cérémonieux et raide de Prakash eut pour effet immédiat de déclencher l'hilarité de son camarade. La tête renversée, les dents éclatantes, Boro, cédant à une irrépressible bourrasque de rigolade, se jeta sur une chaise pour s'y tordre plus

commodément.

— Mais non, cher croque-mort ! s'esclaffa-t-il en pointant du doigt la mine déconfite de son camarade. Je m'en mettais plein les dents ! J'explosais de bonheur ! J'étais dans les bras de l'amour ! Et c'est là le secret de ma bonne humeur ! En plein marasme, n'est-ce pas assez farce de découvrir les promesses de la vie ?.. Vois, Choucas, je vais à merveille ! ajouta-t-il en se dressant pour esquisser un entrechat.

Et, prenant en compte pour la première fois l'œil furieux que lui lançait Prakash :

— Seuls les matins sont amers quand je retrouve ta gueule cireuse et tes expressions jalouses !

— Jalouses ? Moi qui ai tout mis en œuvre pour te sauver !

— Pardon de t'avoir tiré du lit, compère ! Là ! Je te présente mes excuses… Tu es content ?

Mais Prakash n'était content de rien. Au contraire,

le ressentiment gagnait du terrain dans sa cervelle échauffée.

— Quand je pense, dit-il entre ses dents et en regardant Boro avec une aveuglante fixité, que Monsieur exerçait ses talents avec une culbuteuse alors que je risquais ma vie pour lui !

D'un coup, Boro avait cessé de rire.

— Qui parle d'une culbuteuse ? ! Elle s'appelle Noémie. C'est la femme que j'aime !

— Pour le moment !

— Pour toujours !

— Pauvres grands yeux verts !

— Tu ne comprendras jamais rien à rien ! Je l'aime ! Je veux la sortir du trou à rats où elle se trouve !

— Infortunée jeune femme séduite et abusée comme toutes les autres !

— Tu es envieux de mes succès !

Les yeux immobiles et lourds, les deux coqs étaient montés l'un contre l'autre comme deux champions de basse-cour.

— Si tu continues, Choucas, je vais te caresser l'échine avec ma badine ! s'énerva soudain Boro avec l'envie d'en découdre.

Il fit siffler son stick sur sa jambe et se sentit monter à la tête un sang généreux, annonciateur de pugilats.

Tout contre son visage, celui de Béla Prakash était d'une pâleur mortelle. Les veines de son cou se gonflaient d'une imperceptible tension bleue.

Il marmonna :

— Voilà pour ton compte !

Et, d'un direct bien appuyé lancé du poing droit dans l'œil de son offenseur, il lui ferma la paupière et l'envoya valser sur le cul.

Ce coup unique et bien calculé par le bouillant Choucas de Budapest dompta définitivement la combativité de Boro, étendu pour le compte. Il éteignit la dispute.

Prakash prit son ami sous les aisselles, le traîna sur quelques mètres et l'étendit sur son lit avec des précautions d'infirmière diplômée. Quelques gants de toilette mouillés et deux ou trois robustes taloches plus tard, Blèmia rouvrit son œil valide. Il reconnut son vainqueur et lui décerna un grand sourire.

— Je n'avais pas volé ce pain ! dit-il sans la moindre rancune. Et tu frappes toujours aussi fort de la droite !

L'affaire ainsi réglée sans témoin fut sans conséquence pour l'amitié des deux hommes. En revanche, elle eut l'insigne avantage d'arracher à Boro la double promesse d'espacer ses visites sentimentales et même de les annuler dans l'immédiat. Cette décision, pour surprenante qu'elle puisse paraître, avait été d'autant moins difficile à

prendre qu'elle avait été guidée par l'amour-propre.

Il avait suffi au séducteur de se camper devant sa glace à raser pour admettre avec humour que le splendide coquard bleu paon qui lui ornait paupière et pommette valait à son possesseur une incapacité de paraître en société pour dix jours au moins.

Dans la soirée, Boro fit sa première apparition devant le public restreint de ses amis. En découvrant sa joue tuméfiée, Scipion ne voulut jamais croire que Boro P'tit avait rencontré sa porte d'armoire. Marinette goba l'affaire plus facilement, le Choucas ayant étayé les dires de son ami en apportant sur le sujet la bonne foi de son témoignage exclusif.

— J'étais là quand c'est arrivé ! plastronna-t-il. Blèmia s'est vraiment fait très mal.

Sainte Merlu préconisa l'arnica et les compresses. Boro déclina ses soins. Ce faisant, il

s'attira les foudres de la bignolette. C'est que Marinette, sous des dehors de frais minois, dominait de moins en moins les accès d'un caractère emporté.

— J'exige que tu te soignes ! vitupéra-t-elle. C'est ça ou je vous flanque tous à la porte !

Sur son ordre, on bivouaqua donc chez Marinette.

On bourra le Mirus de sciure de bois et, ce soir-là, en marge d'un monde de violence et de ténèbres, la petite colonie du 10, rue des Jardiniers veilla un peu plus tard qu'à l'accoutumée.

Après trois applications de feuilles de sauge et une onction de pommade à l'arnica, le visage de Boro eut droit à quelque repos. On laissa la fille Merlu passer à la seconde de ses spécialités : la cuisine.

Elle servit une soupe d'orties blanches assortie de feuilles de radis dont les queues rappelaient le

goût du cresson. Elle fit son sermon habituel sur l'art de se serrer la ceinture. Elle disserta longuement sur l'onagre des terrains sablonneux qui se prépare comme le salsifis, sur la façon d'accommoder les racines des jeunes rosettes de bardane qui poussent sur les terrains vagues et les décombres, et annonça à ses invités que, du train où allait la disette, il faudrait bientôt envisager de lancer une culture de topinambours sur le toit en terrasse.

En guise de dessert, elle déploya ses titres d'alimentation restants pour le mois. Elle les étiqueta avec soin avant de les ranger dans son porte-monnaie : *Pain, viande et charcuterie, matière grasse et fromage, pommes de terre et divers, carte de vêtements, savon.*

— Très important, le savon, fit remarquer Prakash.

A ce propos, Marinette dressa la tête. Cadenassée dans son obsession de manquer, elle fit observer à ses hôtes qu'elle avait épuisé ses

réserves de gris de Marseille et qu'elle n'était donc plus en mesure d'assurer la lessive du mercredi pour ces messieurs. Elle préconisa d'une voix brève et sans appel qu'on essayât de fabriquer quelques pains de savon à partir de la recette des cendres d'ortie tamisées. Scipion, promu chimiste, fut unanimement désigné pour tenter la confection et le malaxage d'une nouvelle saponure.

Ensuite, on joua aux cartes. La manille était un bon prétexte pour rester ensemble.

On laissa tricher Scipion, qui adorait gagner. Marinette était sa partenaire. Rompue de fatigue, elle piquait parfois du nez dans son jeu.

Boro et Béla faisaient équipe dans l'autre camp. Parfois, Blèmia jetait un coup d'œil à sa montre. Il pensait au parc sous la neige, à la fenêtre embuée, à la silhouette irréelle qui, sans doute, guettait les allées vides. Ses larges épaules se voûtaient comme si un obscur pressentiment appuyait sur sa nuque.

— Joue, Blèmia ! C'est à toi !

La voix fidèle du Choucas le relançait dans la vie.

Le poignard dans les côtes

Dix jours après le début de son entraînement, Maryika Vremler n'aurait pu répondre à la question qu'elle avait posée à Artur Finnvack : le mal de l'air est-il pire que le mal de mer ? Mais, s'il l'avait interrogée sur le rôle qui lui avait été confié ou, mieux encore, s'il avait été curieux d'assister aux grandes scènes qu'elle avait répétées puis jouées devant ses instructeurs, il eût été confondu par ses

talents d'actrice.

Elle avait été merveilleuse. En tous points extraordinaire. Quel que fût le lieu où elle était passée — Dean Stanley Street, Barnes où officiaient les Forces aériennes libres basées à Londres, Camberley, le camp des FFL, l'École spéciale d'entraînement de Ringway, dans la banlieue de Manchester, Thame Park, près d'Oxford —, elle avait laissé un souvenir inoubliable. Chaque fois, Miss Vremler s'était défaite de ses atours de vedette internationale pour enfiler le battle-dress et les croquenots d'apprentie soldate sans manifester la moindre supériorité sur les volontaires qu'elle avait côtoyés. Sir Finnvack avait exigé des officiers qu'il avait personnellement choisis pour cela qu'ils l'entraînent sans jamais épargner ses efforts ni son endurance.

Ils ne l'avaient ménagée en rien. Pas une fois elle n'avait demandé grâce. Elle s'était livrée à l'entraînement avec cette détermination quasi obsessionnelle que les metteurs en scène qui

l'avaient fait tourner admiraient tant chez elle. De même qu'elle était capable de se présenter sur les plateaux dès l'aube pour n'en repartir qu'à la nuit si nécessaire, de même qu'elle refusait presque toujours qu'on engageât auprès d'elle des « doublures images » pour la soulager, elle ne s'était jamais dérobée devant les exercices les plus durs et avait souhaité accomplir ceux qui ne semblaient pas immédiatement indispensables.

Elle était là pour apprendre à sauter en parachute. Les garçons qu'elle côtoyait étaient des soldats. Elle aussi. Il ne suffisait pas qu'elle sût se balancer d'un avion et atterrir sur le sol sans se fracasser les genoux. Il fallait aussi qu'elle pût se défendre si elle était attaquée. Et elle le serait. Pas un seul instant elle n'avait songé que son voyage serait une promenade d'agrément. Elle connaissait les nazis. Elle en avait été la victime. Elle les avait ridiculisés. Si elle tombait entre leurs mains, ils feraient d'elle une bouillie d'actrice, une momie déchirée, un souvenir.

— Vous vous le reprocheriez jusqu'à la fin de votre existence, dit-elle à Finnvack un jour qu'il l'avait rejointe au mess des sous-officiers du château de Thame Park. Donc, je m'entraîne aussi pour votre propre tranquillité.

Elle lisait quinze mots par minute en morse, savait coder une dépêche, reconnaître en moins de dix secondes la meilleure cachette d'une pièce où elle venait de pénétrer, le moyen le plus efficace pour s'évader d'un train en marche. Elle avait appris à utiliser un poste émetteur, à se diriger face aux étoiles, elle savait dégainer et tirer en marchant, en courant, en s'agenouillant, en roulant sur soi.

— Le plus dur, avait-elle dit à Finnvack, ce n'est pas de tirer au pistolet. Même le bruit ne me dérange pas. S'il le fallait, j'ajusterais un silencieux. Savez-vous ce qui me rebute le plus ?

Le mess était vide. Ils tournaient le dos aux boiseries sculptées et faisaient face aux immenses fenêtres du château qui ouvraient sur une pelouse enneigée et deux lacs glacés. A la belle saison, les

massifs de tulipes tressaient des corolles multicolores à la base des troncs centenaires qui mouraient dans le ciel opaque. Ce jour-là, Maryika Vremler portait une tenue militaire assortie au gris des nuages. Ses cheveux étaient enfermés dans un calot de tissu qu'elle portait incliné sur l'oreille. Dans cette grande salle très solennelle, vide et haute de murs, elle paraissait menue comme une poupée. Et c'est cette poupée qui déclara, d'une voix qui contrastait singulièrement avec son propos :

— De tous ces exercices, un seul m'est insupportable. Devinez lequel ?

— Les explosifs ? hasarda Finnvack.

— Vous n'y êtes pas du tout ! s'écria Maryika. Avec une bonne mèche et un contacteur fiable, n'importe quelle jeune fille ferait sauter un pont ! Il suffit de choisir le bon pilier et de se tenir à distance ! Non ! Le plus redoutable, c'est le poignard !

En un tournemain, elle passa derrière Artur

Finnvack, se grandit sur la pointe des pieds pour le saisir au cou, l'immobilisant de la main droite tandis que la gauche percutait le foie.

— Là, vous êtes mort.

Elle revint devant lui et fit mine de lui transpercer le cœur.

— Là aussi… Et notez que j'ai enfoncé la lame par le bas. Même si vous la faites dévier, elle ne peut pas me toucher.

Elle était ravie.

— Et ce n'est pas tout ! Je suis un vrai petit soldat, maintenant ! Savez-vous à quelle heure nous nous levons chaque matin ?

— Sept heures ?

— *Exactly* ! C'est du reste tout à fait charmant, car on m'apporte un café dans ma chambre. Ensuite, j'apprends à faire la guerre. Figurez-vous que je sais pénétrer dans n'importe quelle maison !

Répondre sans hésiter à tout interrogatoire ! Et, demain, je pars pour Edimbourg. Devinez pour quoi faire ?

Il secoua la tête.

— C'est une sorte de jeu de piste. Vous devriez m'accompagner pour que nous nous exercions ensemble. Figurez-vous que je serai lâchée dans la campagne avec une double mission : trouver un refuge pour me cacher, et vivre pendant trois jours sans me faire pincer. Après quoi, je dois revenir à Londres par mes propres moyens. Je n'aurai pas de papiers, pas d'argent, et, comme vous le savez, les routes d'Angleterre n'ont plus de panneaux indicateurs. C'est parfait pour perdre les parachutistes allemands, mais ça complique les affaires des soldâtes américaines nées à Budapest !

Elle souriait, enchantée.

— Vous pariez quoi que j'y arriverai ?

— Un déjeuner chez Morgan's.

— Mardi ?

— A midi, répondit Finnvack en consultant machinalement sa montre. Si vous n'êtes pas là, j'y déjeunerai seul. Ce sera votre punition.

— Marché conclu, s'écria Maryika Vremler d'une voix vive. Elle topa dans sa main, déposa un baiser léger sur sa joue et fila. Artur Finnvack pencha le front sur la vitre glacée. Il regardait sans le voir le parc immense qui s'étendait devant lui. Il réfléchissait.

Le lendemain, un camion poussif déposa Maryika Vremler dans la campagne d'Edimbourg. Elle n'avait pas de papiers, pas d'argent, aucune tenue de rechange, pas la moindre miette de ravitaillement, aucun plan, pas de boussole, pas d'arme, nul contact.

Elle chercha une terme et en trouva une au sud de Newtongrange. Elle y resta soixante-douze heures, cachée dans un appentis qui sentait l'huile de vidange.

La première nuit, après avoir sondé toutes les portes de la ferme, elle défit la visserie de celle qui lui avait paru la moins résistante ; s'aventura dans un couloir sombre qui menait à une cuisine où quelques braises achevaient de se consumer : découpa deux tranches épaisses d'un jambon suspendu à une solive ; les mangea sans hâte, assise devant le feu finissant ; revint dans l'appentis et s'allongea sur une bâche, se recouvrit d'une autre et attendit que filent les heures jusqu'à

la deuxième nuit.

La deuxième nuit, elle refit le même périple, tailla cette fois dans une miche de pain dont elle agrémenta le goût avec un œuf cru qu'elle goba d'un coup ; se lava à l'eau glacée d'un robinet qui fuyait, puis décida de changer de campement, l'odeur de l'huile l'insupportant au plus haut point.

Elle passa le troisième jour dans une étable où beuglaient quatre vaches faméliques. Lorsque la fermière y vint, elle décampa et se dissimula dans la benne d'un camion garé sous une soupente. Le soir venu, elle avait remporté la première manche de l'épreuve. Elle resta une nuit de plus que nécessaire afin de profiter encore du pain et du jambon.

Le malin venu, elle se campa à la sortie de la terme. Elle attendit, pouce dressé. Le camion dans lequel elle avait trouvé refuge cahota sous son auvent, effectua un demi-tour grinçant et pointa le museau sur la petite route où elle attendait. Le fils de la famille ouvrit la portière, il demanda où la jeune personne se rendait.

— A Londres, dit-elle.

— Je peux vous déposer à Torquhan, ça fera toujours vingt kilomètres de pris.

Elle les prit. Assise sur le siège côté passager, elle nota sur une feuille qu'il lui donna, avec un crayon qu'il lui prêta, l'itinéraire qu'elle devait suivre pour atteindre une gare, et, de là, Londres. Elle prétendit que son fiancé l'avait abandonnée sur la route de leurs noces, vers Edimbourg où sa famille attendait, mais elle préférait fuir tant la douleur et la honte l'accablaient. A Londres elle se porterait volontaire pour le champ de bataille ; l'Europe étant à feu et à sang, elle exploserait sur une mine et serait ainsi consolée des chagrins définitifs que l'homme de sa vie avait provoqués en elle.

A Torquhan, le jeune conducteur avait les larmes aux yeux. Il poussa un peu plus loin, avant à cœur de faire revenir sa passagère sur cette déplorable idée : mourir à la guerre pour un chagrin d'amour qu'il pourrait peut-être consoler, si elle n'y voyait pas d'inconvénient et consentait à écouter les

arguments qu'il avait à proposer.

Elle écouta jusqu'à Killochett, demanda un complément d'information qui la mena à Bowland, et de là à Galashiels où elle expliqua qu'elle n'était pas tout à fait libre, le cœur ne se libérant pas aussi vite que ne défilaient tous les miles supplémentaires parcourus pour lui faire cette proposition — qui la touchait infiniment mais qu'en l'état actuel de sa situation prématrimoniale rompue elle ne pouvait accepter.

— *But…* Si je vous emmène à Londres ?

Elle refusa, considérant que six cents kilomètres constituaient un sacrifice valable peut-être pour une mission, mais aucunement pour un simple exercice.

Elle descendit à Abbotsford.

Elle rêvait d'un bain et de vêtements propres.

Elle entra dans un magasin où elle déroba du petit linge et un savon.

Un prêtre baptiste lui fit faire quelques miles à dos d'âne. Elle monta ensuite au sommet d'une charrette à foin et dormit la quatrième nuit entre Newton et St Boswells, dans un hangar à tracteur où un duo de mécaniciens lui offrit l'hospitalité.

Elle quitta l'endroit le matin après s'être lavée à l'eau d'une fontaine et avoir changé de lingerie sous l'œil attentif et non dépourvu d'envie des mécaniciens.

À Cactcleugh, elle se fit passer pour une institutrice ayant perdu sa classe, ce qui lui permit de franchir les dix kilomètres qui la séparaient de Rochester assise à proximité de la barre d'un autobus de ramassage scolaire. Après quoi, une collègue la laissa à Raylees. D'où elle rallia Knowesgate où aucun train n'était attendu. Pas plus à Belsay. Elle s'égara dans les campagnes ceinturant Ponteland. Elle voulait rejoindre Newcastle, mais, pour se repérer, ne disposait que des pieds des panneaux indicateurs dont les intitulés avaient tous été dévissés. Elle savait que si

elle voulait honorer la proposition d'Artur Finnvack et gagner son pari, elle devait impérativement monter dans un train. Mais les villes étaient plus dangereuses que les campagnes où les contrôles étaient absents. Cependant, elle n'avait guère le choix.

Elle erra pendant plus de six heures dans une lande déserte avant de poser le pied sur une parcelle de terre battue qui la mena à un chemin creux, lui-même se confondant plus loin avec une allée terreuse, puis sablonneuse, puis pierreuse, puis asphaltée.

Une route.

La nuit tombait. Épuisée, Maryika se laissa choir sur une butte. Elle avait froid, faim et soif. Son regard errait ici et là, plus loin, plus haut, sans croiser le moindre signe annonciateur d'une vie urbaine proche. Hormis, peut-être, au carrefour de l'ombre et de la nue, loin vers l'est, une forme oblongue et grise qui aurait pu être celle d'un ballon captif. Comment savoir ?

Maryika se releva. Elle suivit le cordon de la route. Chaque fois que quelques rares voitures se présentaient, elle levait le pouce, espérait un peu, puis, désappointée, poursuivait son chemin. Elle ne savait même pas si elle avait pris la bonne direction. Et se maudissait d'avoir accepté ce jeu de piste imbécile, d'être venue à Londres, d'avoir abandonné Sean, sacrifié au moins une année de sa carrière, accepté ces innombrables détours pour une raison qui lui parut soudain d'une très profonde absurdité : emmener son cousin Blèmia loin du champ de bataille.

Rien ne prouvait qu'il fut à Paris. Et, s'il y était, rien ne prouvait qu'il comptât quitter la France. Et, s'il restait en France, rien ne prouvait non plus qu'un danger le menaçât. Et, si danger il y avait, rien ne prouvait qu'il écouterait sa cousine et accepterait de la suivre à l'autre bout d'un monde dont elle-même ignorait les frontières.

Une pétarade se faisait entendre. Maryika se retourna. Dans le lointain, elle distingua le regard

bleu de deux phares voilés.

— *That's enough*[20] ! grommela-t-elle.

Elle se campa au milieu de la route. Jambes écartées. Poings aux hanches. Elle arrêterait le petit bolide et se ferait reconnaître. Même si personne n'avait entendu parler d'elle dans ces contrées reculées d'Angleterre, dans n'importe quelle ville de plus de mille habitants elle croiserait bien un amoureux du septième art qui serait enchanté de l'aider en lui avançant le tarif d'un billet pour Londres.

La guimbarde approchait dans un ruissellement sonore. Maryika n'avait pas bougé. Elle tendit les mains devant elle. Plus près, l'auto semblait grogner ; plus près encore, elle maugréait. Quand elle fut à vingt pas, une trompe semblable à un cri de colère résonna dans l'obscurité. Les freins grincèrent. La voiture se déporta légèrement sur le bas-côté. Maryika ayant anticipé le mouvement, le pare-choc s'arrêta à trois centimètres de sa jambe. Aussitôt, la jeune femme se cassa en deux. Elle

venait de découvrir le moyen de rallier Newcastle en une seule étape.

Un gentleman dans la nuit

La portière s'ouvrit comme une bouche carnassière. Un homme descendit de voiture. Il considéra Maryika avec un brin de colère et un bouquet d'inquiétude.

— *What…* commença-t-il.

Elle se massait la jambe.

— *You've injured me*[21] s'écria-t-elle. Ma jambe est certainement cassée !

Elle boitilla jusqu'à la porte arrière de l'auto qui, constata-t-elle avec un certain plaisir, n'était guimbarde que du côté du moteur.

— Vous allez me conduire jusqu'à un hôpital ! Et vite !

Elle abaissa la poignée. Aussitôt, une douce odeur de cuir et de bois la saisit agréablement. Elle posa le pied sur la moquette d'une vieille limousine anglaise.

— Installez-vous, proféra une voix très chaude.

D'instinct, Maryika eut un mouvement de repli. Une main se tendit vers elle.

— Montez. Nous vous emmenons. C'est bien le moins que nous puissions faire.

Elle prit place sur un siège, dos à la route.

En face d'elle, dans l'obscurité, elle distinguait une silhouette et la tache plus claire d'un visage. À l'avant, le chauffeur avait retrouvé sa place.

— Nous allons à Newcastle, intima l'homme assis à l'arrière. Nous déposerons cette jeune femme à l'hôpital ou chez un médecin.

Il parlait un anglais chantonnant qui trahissait un caractère juvénile.

Avant même que Maryika ait eu le temps de poser une question ou de se plaindre de l'horrible souffrance qui irradiait dans sa cuisse, l'individu assis en face d'elle avait déposé sur ses genoux un voile d'une douceur extrême, un plaid en fourrure qui sentait la châtaigne, luxe et confort somme toute bien mérités. Maryika coucha sa tête vers l'arrière. La voiture avait repris la route et avançait lentement mais en souplesse. La pétarade que la jeune femme avait perçue de l'extérieur était tout à fait inaudible.

— Vous êtes dans une Wolseley d'avant la

guerre, dit la voix venue d'en face. Par malchance, les carburants d'aujourd'hui ne valent pas ceux d'hier. Ils rongent les contacts et paralysent les cylindres. Il y en avait six. Il en reste trois.

— Je me moque bien des performances de votre engin, grogna Maryika. Vous m'avez brisé la jambe.

— À l'allure à laquelle nous nous sommes rencontrés, il ne peut s'agir que d'une entorse. Voulez-vous que j'observe ?

— Certainement pas ! s'écria Maryika en repliant brusquement sa jambe.

— Que faisiez-vous sur cette route ?

— Et vous-même ?

— Je vous poursuivais… dit l'homme en cassant sa phrase dans les basses comme s'il avait voulu adresser un sourire vocal à sa passagère. Comment vous appelez-vous ?

— La Dame du soir, éluda Maryika.

Elle scrutait l'ombre, s'efforçant d'apercevoir un visage. L'homme portait une casquette. Sans doute une cravate. Il devait être assez grand. Il était assis dans la diagonale du strapontin. Il se parfumait avec une eau de toilette lavande, violette, fleur de réséda et quelque chose qui ressemblait à de l'anis étoilé.

Rencogné dans l'ombre, il demanda à Maryika d'où elle venait et ce qu'elle fabriquait à une heure pareille, sur une route pareille, par un temps pareil. Elle dit qu'elle se trouvait en vacances près d'Edimbourg lorsqu'elle avait appris le décès de sa sœur. Elle rentrait à Londres pour l'enterrement.

— Vous n'avez pas pris la route la plus directe ! s'amusa l'homme invisible.

— Je suis partie très vite.

— Je le vois bien : vous n'avez pas de bagage.

— Je n'en ai pas besoin, répondit-elle très vite. Londres n'est pas si loin.

— Pas même une trousse de toilette ?

— J'avais prévu une journée de train…

— Une fois que vous êtes dedans, oui. Mais il y a aussi la route depuis Edimbourg…

Elle avait bien compris qu'il s'agissait d'une question posée avec délicatesse. Elle avait bien compris que malgré sa bienséance, l'inconnu se livrait à un véritable interrogatoire, et qu'elle vivait là, peut-être, l'épreuve la plus difficile de l'exercice auquel l'avaient contrainte ses instructeurs. Si elle répondait mal, si elle laissait deviner un mensonge, le soupçon naîtrait, rendant la situation plus périlleuse. Car, maintenant que son œil s'était habitué à l'ombre, Maryika savait que la casquette que portait l'homme assis en face d'elle pouvait être celle d'un policeman, d'un douanier ou d'un militaire de haut rang. Elle distinguait également un vêtement de cuir épais sur lequel jouait l'ombre pâle de la lune. Lui-même, lorsqu'il avait dit qu'il la poursuivait, ne s'était-il pas reconnu un rôle ou une fonction ?

En dépit du danger, la pensée qui avait traversé Maryika une heure auparavant ne lui effleura même pas l'esprit : elle ne se fit pas reconnaître.

— Comment avez-vous fait depuis Edimbourg ? questionna l'homme à la casquette.

— Pourquoi devrais-je vous répondre ?

— Vous n'êtes pas obligée.

Le silence succéda à cette passe rapide. Le chauffeur conduisait lentement, sans se préoccuper des passagers. Maryika se demandait quel lien l'unissait à celui qui l'interrogeait.

— Une voiture m'a déposée là où vous m'avez embouti la jambe, dit-elle, une pointe de colère dans la voix. Vous auriez pu vous arrêter sans me passer sur le corps.

— Pardonnez à James, murmura l'homme assis. Il ne sait pas ce qu'il fait.

— Vous plaisantez ? ! Quand il tamponne une

femme sur la route, il ne sait pas ce qu'il fait ? Et vous non plus ?

Elle rejeta vivement le plaid de fourrure. Son ire était absolument feinte. Dupe ou non, l'inconnu n'y répondit pas. Même, il laissa Maryika gronder contre James, la Wolseley, les routes anglaises et la lenteur des trains, sans ouvrir la bouche. Lorsqu'elle eut retrouvé sa place sur son siège, droite et fière, il lui tendit un porte-cigarettes qu'elle envoya valser d'un mouvement du poignet.

— Et si je voulais fumer ? demanda-t-il.

— Vous vous pencheriez, répondit-elle sèchement, et vous chercheriez sous vos pieds.

— Je ne fume pas, répliqua-t-il seulement.

— Alors, pourquoi ces cigarettes ?

— Pour vous les offrir.

Elle tenta de le voir mieux. Comme la Wolseley entrait dans Newcastle, il lui demanda comment

allait sa jambe.

— Mal, dit-elle avec froideur.

— Permettez…

Avant qu'elle ait eu le temps de réagir à son geste, il s'était penché et avait posé sa main sur la cheville, là où le pare-choc de la voiture ne l'avait pas touchée. Elle eut le réflexe de crier. Et aussi celui d'ôter sa jambe.

— James, dit-il en se redressant. Nous n'allons pas à l'hôpital, mais à la gare.

Il revint vers elle. Elle crut discerner un sourire.

— Le prochain train pour Londres part à vingt-deux heures cinquante-six. En temps de paix, il lui faut cinq heures. Comptons qu'il en mettra dix.

Elle était abasourdie.

Elle n'avait pas eu le temps de reprendre ses esprits que, déjà, la voiture entrait dans la cour

circulaire de la gare.

Il fut dehors avant elle. Sur son invite, elle descendit. La stupeur de la jeune femme fut à son comble lorsqu'elle vit l'inconnu s'approcher du chauffeur, lui balancer une bourrade à travers la fenêtre ouverte, le remercier pour le service rendu puis, sans hésiter, prendre Maryika par le bras et la conduire d'un pas vif à travers la gare déserte.

— Il ne s'appelle certainement pas James, dit-il en se hâtant, et la bagnole n'est pas à moi.

Elle voulut s'arrêter pour le voir mieux. Mais il l'entraînait sans lui laisser le temps de respirer. Elle savait seulement qu'il était grand, qu'il portait un blouson de cuir avec un col de mouton et que sa casquette n'était pas celle d'un policier, mais d'un officier de la Royal Air Force.

Il la conduisit au contrôle sans lâcher son bras, montra une carte aux armes du roi et exigea deux billets pour Londres.

— Je savais que la voiture ne vous avait pas touchée, dit-il en l'emmenant au pas de course vers un escalier qui dégringolait jusque sous le quai d'en face, mais j'ai voulu vérifier. Pardonnez-moi d'avoir chatouillé votre guibolle.

Ils gravirent d'autres marches et débouchèrent au pied d'une locomotive noiraude qui crachait des geysers de fumée.

— Montez devant !

Elle avait à peine posé le pied sur la plate-forme qu'il l'avait soulevée, emportée et déposée sur un siège dans le premier wagon. Il prit place en face d'elle et souleva sa casquette.

— Je m'appelle Donald Éliott Tennessee.

Elle reprenait sa respiration.

— Je suis *flying officer* au 602 City of Glasgow 6 *squadron.*

— Quel genre d'officier ? bégaya-t-elle, mal

remise de sa surprise.

— *Flight-lieutenant.* En français : capitaine-aviateur. Je commande une escadrille d'avions de chasse.

— Je voudrais descendre ! dit-elle en feignant de se lever.

Il ne l'en empêcha point. Mais elle se rassit. Il lui adressa un sourire magnifique.

— Quand je vous ai vue seule au milieu de cette route, dans cette tenue qui ressemble à un uniforme sans en être un, j'ai tout de suite compris que ces messieurs de Londres vous avaient envoyée loin de la ville-patrie pour ces exercices terrifiants et inutiles. J'ai demandé à James de ne pas vous écraser.

— Qui était donc James ? demanda-t-elle. Il ouvrit les bras en signe d'ignorance.

— Où l'avez-vous rencontré ?

— En ville, mais je ne sais plus laquelle. Il était au volant de sa voiture. Je l'ai prié de m'emmener à la gare de Newcastle. Le prestige de l'uniforme et l'amour des Anglais de souche pour leurs pilotes ont fait le reste. Si je le lui avais demandé, il m'aurait même conduit à Hyde Park !

Donald Eliott Tennessee éclata d'un rire tonitruant. Maryika le regardait en souriant. Elle n'avait pas compté rentrer si vite et si facilement à Londres mais, après tout, elle n'avait pas demandé de faveur particulière et n'avait en rien démérité de son devoir de combattante en exercice. Le contrat était presque rempli. Elle serait à l'heure chez Morgan's.

Elle poussa un soupir d'aise, se cala plus confortablement contre la vitre obscure, étendit ses jambes fatiguées sur la banquette et, d'un coup, s'endormit.

Les grilles de Hyde Park

Elle avait toujours été troublée par Artur Finnvack. Quand elle le rencontrait, une émotion indéfinissable s'emparait d'elle. Elle n'en avait découvert la cause que lorsqu'il lui avait avoué son extraordinaire secret. Et, tandis qu'il lui parlait, assis sur l'une des chaises à dosseret de cuir de chez Morgan's, elle observait ses traits, écoutait sa voix, suivait le mouvement de ses mains, cherchait dans l'œil, les manières, les expressions, une confirmation de ce qu'il avait dit.

Il l'avait félicitée pour sa ponctualité. Elle avait raconté son périple. Elle était arrivée à Londres moins d'une heure auparavant et avait seulement

eu le temps de passer sous la douche, d'enfiler une robe noire et de se précipiter au restaurant.

Il l'attendait. Elle avait omis de prévenir Thame Park. Il s'en chargea lui-même tandis que, seule à la table, elle se maquillait.

Depuis, ils avaient parlé de Blèmia Borowicz. Et seulement de lui. Finnvack ne détenait que de maigres informations, et elle des souvenirs brûlants. Elle les avait racontés. Tout en conversant, elle n'avait cessé d'observer son vis-à-vis : elle cherchait des confirmations. Au dessert, comme elle grignotait une part *d'apple-pie* sans le quitter du regard, il lui prit la main et dit :

— Vous ne croyez pas à la réalité de ce que je vous ai rapporté ?

— Au contraire.

Dehors, elle lui donna le bras.

— Je ne suis pas retourné à Hyde Park depuis le printemps dernier, dit-il. C'était quelques jours avant

Dunkerque. Il y avait des jonquilles partout, des enfants et des canards, des amoureux dans les bosquets.

— C'était encore la paix, dit Maryika.

— Plus tout à fait. Mais on ne s'attendait pas à tout cela.

Il montra les ballons captifs qui poussaient comme des champignons gris au-dessus de la ville. Puis un immeuble éventré surveillé par des pompiers volontaires de la Home Guard en battle-dress gris. À leur droite, à leur gauche, des militaires croisaient d'autres militaires, et les saluts échangés avaient quelque chose de plus grave qu'avant le bombardement de Coventry. Comme Maryika en faisait la remarque, Artur Finnvack répondit qu'aucun Britannique ne pardonnerait aux Boches l'attaque de la ville.

— On se bat aujourd'hui pour participer au fire-watch. Avant, les volontaires étaient moins nombreux.

Chaque nuit, dans toutes les villes d'Angleterre, des bénévoles montaient sur les toits afin d'éteindre les bombes incendiaires larguées par les appareils allemands. Et dans les rues, dans les cours, au fond des jardins, on s'entraînait à défendre sa maison, son quartier, sa ville, son pays. Partout se lisait cette détermination absolue. Le royaume était en guerre. Les passants qui allaient par les rues, masque à gaz à la ceinture, prendraient les armes dès que l'ordre en serait donné. Ils se rangeraient sous le commandement des officiers des pays envahis par le Reich, eux dont les uniformes, dans les rues, se distinguaient les uns des autres, mais qui n'en appartenaient pas moins à la même armée : celle de toutes les Résistances. On vivait dans le métro, mais on en jaillirait, quittant ces dortoirs improvisés pour rejeter l'Allemand à la mer s'il posait le pied sur l'île. La nuit tombée, dans le *black-out* absolu, les retardataires se dirigeaient à la lampe de poche, évitant les voitures aux phares voilés, mais ce théâtre d'ombres ne demandait qu'à paraître sur une scène illuminée par les faisceaux des projecteurs d'attaque.

L'Angleterre résistait. L'Angleterre était seule au monde.

A Hyde Park, des ouvriers découpaient au chalumeau les grilles qui fermaient les jardins. La ferraille allait rejoindre des poêles, des casseroles, des faitouts, mille objets en métal que les Londoniens déposaient sur les trottoirs et qui seraient transformés en armes.

Maryika s'arrêta. Elle leva les yeux vers les pointes métalliques attaquées par la flamme des chalumeaux.

— Pour moi, dit-elle à Finnvack, voici la guerre.

Ils se tinrent là, immobiles, elle appuyée sur lui, à contempler ce spectacle d'absurde destruction : l'histoire, le passé, la mémoire, la beauté incendiés et détruits.

— J'aimerais partir vite, murmura Maryika. Boro a certainement besoin de moi.

Elle pensait à Paris. Elle se demandait en quel

état elle retrouverait les grilles du jardin des Tuileries.

QUATRIÈME PARTIE

Les trois têtes de Kerberos

Drôle de poulet !

La neige tombait sur la rue des Jardiniers. L'heure était à la mouillure et au doute. Le 17 janvier, peu après dix-huit heures, Marinette fit son apparition au septième étage, ce qui était inhabituel.

Elle frappa à coups redoublés chez Boro. De son petit poing fermé, elle fit tant de ramdam dans le secteur que, bientôt, la tête de Prakash apparut par l'entrebâillement de sa porte tandis que la voix de

Scipion s'élevait au travers de la cloison pour savoir ce que signifiait ce remue-ménage inaccoutumé.

Tiré d'un sommeil réparateur, Boro parut à son tour.

La jeune concierge était pâle et défaite. Elle revenait de faire ses courses dans le quartier. Elle bégayait.

Boro l'engagea à se calmer. Prakash lui conseilla de respirer par le ventre. Elle envoya promener son amant occasionnel d'un geste brusque et fit signe qu'elle était assez grande pour se prendre en charge toute seule.

— C'est grave, dit-elle.

Elle relata d'une traite les circonstances dans lesquelles elle avait été abordée dans la rue par un inconnu. Elle parla d'abondance. Elle dit qu'en l'espace de quelques secondes, elle avait été plongée dans un monde effrayant. Elle revint malgré tout à l'essentiel, où il était question d'une

enveloppe bistre glissée dans son cabas, puis dégoisa une série de phrases sans queue ni tête au sujet de gens qui la surveillaient sans doute étroitement depuis plusieurs jours, et d'ennemis qui savaient son nom et son adresse sans qu'elle eût eu la moindre perception de leur existence.

Les proscrits du septième, chagrinés de voir l'imagination de leur bienfaitrice battre la campagne, se rangèrent à l'idée que, sous l'effet d'une intense frousse, Marinette, littéralement commotionnée par l'abordage dont elle venait d'être l'objet dans la rue, avait momentanément perdu la boussole de ses mots.

Scipion lui fit boire un verre d'eau. Prakash suggéra de la raccompagner au deuxième afin qu'elle se remît de ses émotions. Elle déclina son aide d'un ton péremptoire, dit que, décidément, les Hongrois, les Africains, les poètes, elle en avait soupé, qu'on ne comprenait pas à quel danger elle avait été confrontée, et s'en fut d'un pas nerveux se réfugier chez elle.

Scipion et Prakash haussèrent les épaules. Ils réintégrèrent leurs chambres respectives.

Resté seul sur le palier, Boro décacheta la lettre. Le message émanait de Mademoiselle Fiffre :

Bien cher neveu,

Mon cousin Henri est de passage à Paris. Hier, à son instigation, nous avons fait tourner le guéridon du petit salon. Au lieu de nous pencher sur le passé, nous avons interrogé l'avenir. Henri est résolument un homme d'avenir ! Il m'a dit qu'il n'aurait de cesse qu'il ne vous ait rencontré car il s'intéresse, comme vous, à la greffe des roses, à leur multiplication, et se passionne pour la création de nouvelles essences de qualité. De nos jours, vous n'êtes pas légion à vous préoccuper du sort des fleurs. Voilà qui vous explique mieux son ardeur de jardinier et son entêtement à vouloir comparer son expérience et la vôtre. Je lui ai dit qu'il y avait de la folie dans votre cas, mais rien ne

le rebute ! Je lui ai donc promis de vous faire signe à déjeuner, même si je sais d'avance que votre robuste appétit sera déçu et que nous n'aurons rien de bien marquant à mettre dans nos assiettes. Afin de compenser la frugalité de l'invitation, et pour vous inciter tout de même à venir nous visiter, sachez que je vous ai tricoté une veste confortable, un paletot de marin à col châle pour adoucir votre hiver. Pourquoi ne viendriez-vous pas le dimanche 19 à partir de midi ? Après notre frugal repas, nous relancerons le guéridon et, si vous le voulez bien, ensemble nous ferons valser les fantômes de l'Histoire. J'y compte !

Tante Germaine.

Dans le calme de sa chambre, Boro lut et relut ce message sibyllin. Son style et son contenu n'en finissaient pas de le conduire d'étonnements successifs en stupéfiantes conjectures.

Quelle mouche avait donc pu piquer l'ancienne

secrétaire de l'agence Alpha-Press ? A l'instar de Marinette Merlu qui venait de montrer ses nerfs, Germaine Fiffre était-elle soudainement devenue délirante ? Vieille fille réduite à l'ennui par une inactivité soudaine, s'était-elle rabattue sur des enfantillages de pure compensation ? Parlait-elle nouvellement le langage des fleurs ? Jardinait-elle sur son balcon ? Avait-elle tourné pythonisse au point de lire les oracles dans les messages de l'au-delà ? Concoctait-elle des réunions ésotériques ? Ou bien encore, se prenant brusquement pour une émule de Miss Marple, jouait-elle, sur le papier, à quelque jeu de rôles inspiré par Agatha Christie, récente prêtresse de tous ses fantasmes depuis qu'un soir cafardeux de novembre elle avait fait la découverte émerveillée de ses romans à énigmes ?

De la part de Germaine, on pouvait s'attendre à tout. Et, faute de croisières sur le Nil ou de couchettes dans l'Orient-Express, toute excentricité envisageable pour un jupon de son âge était plausible.

A la recherche d'indices susceptibles de l'aiguiller dans la direction de cette folie d'acquisition récente, Boro se pencha sur l'écriture cabrée de sa correspondante. Il authentifia sans difficultés les jambages anguleux et les griffures de plume caractéristiques de l'écriture fiffrienne.

Toutefois, en y regardant de plus près, tout lui parut bizarre dans le rédigé de ce texte largement étalé, dans la galopade nerveuse et mal dominée de cette lettre trahissant un emportement de sismographe malmené.

Quelle urgence, quelle précipitation se cachaient donc sous cette graphie désordonnée ? Quel désarroi fallait-il lire derrière ces idéogrammes couchés par un vent inhabituel ?

Quant à la réalité des faits, elle était bigrement chahutée ! Le reporter n'était évidemment pas le neveu de l'ancienne secrétaire. Il n'était d'ailleurs son parent à aucun degré ni d'aucune manière. Il n'avait jamais fait valser les guéridons ni évoqué les mânes des décideurs de l'Histoire.

A fortiori, il n'avait jamais, ni de près ni de loin, touché au moindre sécateur ni sélectionné le moindre porte-greffe. Objectivement, ses talents d'horticulteur se limitaient depuis la nuit des temps à l'envoi de bouquets de rattrapage destinés à apaiser les grincements de dents des plus chicaneuses de ses maîtresses hâtivement conquises et sitôt délaissées. Le jardinier des cœurs inclinait davantage à la fréquentation des fleuristes de la capitale qu'à l'amélioration du charnu de la rose Uprichard dans les parcs de Bagatelle !

Incertain sur le parti à prendre, Boro ressortit dans le couloir et s'en fut frapper chez Prakash. Il lui communiqua l'extravagant billet avec mission de le faire lire à Scipion et de venir illico le rejoindre chez Marinette.

Quelques instants plus tard, les compagnons se retrouvaient tous autour de la table de la salle à manger du deuxième.

La bignolette avait recouvré sa lucidité et son bon

sens. Le front plissé par l'attention, elle prit à son tour connaissance du courrier de « tante Germaine ».

Quand ses yeux eurent fini de courir sur les lignes tracées à l'encre violette, elle leva son visage surexposé par l'éclat des lampes de la suspension et déclara d'une voix blanche :

— Qu'est-il arrivé à cette pauvre vieille fille ? On jurerait qu'elle a écrit tout ceci sous l'empire de la menace !

— Ou de l'excitation, contesta Prakash. Germaine est une personne émotive. Ses nerfs la gouvernent…

— L'un d'entre vous a-t-il jamais eu vent de l'existence d'un neveu ? trancha Boro.

Cette question jeta sur les assistants un trouble supplémentaire. L'ancienne muse d'Alpha-Press n'avait fait mention à personne de l'existence d'un quelconque cousin Henri. D'ailleurs, la Fiffre n'avait

jamais fait état de la moindre parentèle. Elle était aux yeux de tous une caraque bien trop secrète, une célibataire beaucoup trop nouée pour se livrer à ce genre de confidences d'ordre personnel. Aussi loin que remontait la mémoire collective, à part Codos, son vieil amoureux de l'Aéropostale, et — ectoplasme encore plus vague — une hypothétique sœur cadette mariée du côté de Nevers (à moins que ce ne fût Angoulême), il semblait qu'aucune vaillante petite âme ne se fût jamais risquée aux bornes du pays désertique où, sur fond de buffet Henri II, tricotait Germaine.

On plaisanta un moment en évoquant la solitude, les élans brisés, les foucades avortées, les sursauts, les béguins, les pâmoisons, les fards piqués et rentrés de cette généreuse et extravagante personne, mais le cœur n'y était pas. Bien vite, les saillies, les traits d'esprit cessèrent d'eux-mêmes et, comme un nuage arrive au coin d'un ciel d'été, une part d'ombre s'installa sur les visages.

Chacun se rembrunit, chacun se replia sur soi. Les échanges s'espacèrent, les reparties se firent moins vives, cédant la place à des supputations qui trahissaient la confusion sournoise des pensées et racontaient l'obscur tâtonnement des esprits.

— Revoyons-nous demain, décréta soudain Marinette avec un petit sourire détraqué. Il est tard. Au matin, nous y verrons plus clair.

Ils se levèrent lourdement et chacun, ruminant de sombres raisonnements, s'en fut se jeter sur son lit.

Étendu sur le sien, Boro lutta longtemps contre le sommeil. Il se vit marchant au milieu d'un vaste champ de neige. Il avançait avec difficulté, cherchant à s'extirper de l'épaisse gangue immaculée qui le retardait, l'engluait dans sa masse collante et fraîche. Alors même qu'assailli par un sursaut de mauvaise conscience il décidait de rendre visite à Noémie et de ne la plus jamais abandonner, il s'endormit comme un enfant.

Papillons noirs et vieux cauchemars

Le lendemain, Marinette monta jusqu'aux chambres de ces messieurs, prit la parole et ne la lâcha plus. Elle n'avait pas dormi de la nuit. Elle fit valoir les raisons de son angoisse persistante et les informa de son mauvais pressentiment. Depuis quelque temps, elle n'entrevoyait que des choses moches. Et franchement, à l'écouter recommencer son récit et évoquer avec un débit obsessionnel la façon dont les choses s'étaient déroulées la veille, comment ne pas s'inquiéter ?

Sous l'emprise de la nervosité, la bignolette se tordait les mains. Elle prenait la raison et le ciel à témoin. Trouvait-on naturelle la manière dont elle avait été abordée par le porteur du message ? Trouvait-on anodin qu'un homme qu'elle ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam ait pu la contacter en pleine rue, au sortir de chez l'épicier ? Comment ne pas être troublé par le sang-froid de cet intrus ? Comment ne pas être glacé à l'idée qu'il la suivait depuis un certain temps déjà et qu'il était suffisamment renseigné pour avoir l'infaillible certitude qu'elle, Marinette Merlu, était le lien le plus direct pour faire parvenir une missive à Blèmia Borowicz ?

Au reste, qui était-il, cet inconnu ? Qui était-il, ce messager sorti du va-et-vient de la foule ?

Littéralement hallucinée par son souvenir, la jeune concierge le décrivit avec force précisions. Visage passe-partout. Cou englouti dans un raglan à col relevé. Une casquette sur les yeux. Un être gris. Atone. Couleur muraille, de la bâche aux

chaussures à tiges. Ni petit, ni trop grand, ni bavard, ni notable, juste glacial dans l'éclat fugitif de son regard bleu ardoise. Le bec fin, l'air plutôt fouine, l'accent parigot.

— Z'êtes bien mane Merlu ? J'ai ce p'tit poulet pour vous… Faites passer, c'est urgent !

Le temps d'un froissement d'étoffe, d'une lettre glissée dans l'entrebâillement d'un cabas. Après, fuitt, du vent ! plus rien ! Son tourmenteur était parti ! Un passant comme un autre. Un courant d'air ! Un ectoplasme ! Un dos sans relief, vite fondu dans la foule. Filée, l'alouette ! Envolée en une minute ! Escamotée, pour ainsi dire !

— Beaucoup de bruit pour rien ! argumenta Scipion.

— Certainement pas, répliqua la bignolette. Car il y en avait deux.

— L'autre ?

— Un type tout en vert. Un loden vert, un

chapeau vert et la mine verte.

— Était-il avec le premier ? demanda Boro. Se sont-ils séparés ?

— Ils étaient ensemble, mais pas vraiment.

Marinette s'emberlificota dans une description où celui couleur muraille était accompagné, mais de loin, par celui couleur verte, lequel avait paru hésiter sur la conduite à tenir quand celui couleur muraille s'était éloigné après avoir remis la dépêche.

— Ce qui signifierait que la muraille était suivie par le vert et que, dans un deuxième temps, le vert a hésité sur le point de savoir s'il devait suivre la muraille ou notre petite Marinette.

Scipion applaudit à la proposition de Prakash.

— Et quel parti a-t-il pris ? questionna Boro d'une voix tendue.

— Je ne l'ai pas revu.

— C'est donc que la muraille l'intéressait plus que toi, commenta Scipion à l'adresse de Marinette.

— De toute façon, il n'y a pas de risque, apprécia Prakash. Le bonhomme était envoyé par Mademoiselle Fiffre !

— C'est à voir.

— C'est du sûr ! Son écriture est certifiée par Borop'tit ! Elle est bien l'auteur du message !

— Alors, il se passe quelque chose de nouveau, trancha Boro. Ma présence là-bas est indispensable.

— N'y va pas, Blèmia, intervint le Choucas de Budapest. Je prendrai ta place.

— Surveillons les parages, proposa Scipion. Voyons si nous découvrons une muraille ou un espace vert.

Ils ne virent rien de remarquable. Entre les numéros 2 et 25, la rue des Jardiniers était pareille

à elle-même.

— J'irai, fit Boro.

— C'est imprudent, commenta le Choucas.

Plus tard, tandis que les deux hommes regagnaient leurs chambres, Prakash lui déconseilla à nouveau formellement cette expédition hasardeuse au centre de Paris. Elle ajoutait aux dangers ordinaires ceux d'un saut dans l'inconnu. Qui pouvait certifier que le message émanait vraiment de l'excellente Germaine ? Qui pouvait jurer que le billet ne lui avait pas été extorqué et dicté sous la contrainte ? Pourquoi n'y pas voir l'œuvre d'un faussaire ? Ne fallait-il pas lire entre les lignes de cette « invitation » la marque d'un piège tendu par Frau Spitz pour faire tomber Boro dans ses filets ?

— Il y a là une odeur d'inconnu qui ne me dit rien qui vaille, répéta le Choucas de Budapest. Au moins, laisse-moi t'accompagner.

— Nous verrons, dit Boro en serrant chaleureusement la main de son compagnon.

Chacun se retira dans son terrier. Cette nuit-là fut une nuit de cendres pour Boro. Placée sous le signe d'ignobles cauchemars, elle le laissa sans forces, les yeux caves, la bouche ouverte, la tête rejetée en arrière et le teint livide comme un demi-mort.

Au terme de quelques heures d'un sommeil lourd et agité, le reporter se dressa d'un bond sur sa couche. Le front trempé par la transpiration, le regard égaré, il laissa dériver ses sombres prunelles en direction de la fenêtre. Il était cinq heures trente du matin. Un mauvais vent du nord soufflait par les interstices du vasistas. L'aube blafarde n'avait pas encore chassé le velours de la nuit. Les mains derrière la nuque, les épaules rentrées, Boro lutta un moment contre son corps endolori. Il s'étira, sortit du lit et s'en vint au pied de la fenêtre. Derrière une fougère de glace, il vit que la neige recouvrait les toits de Paris.

D'un geste familier, il arracha au calendrier la feuille de la veille. Le proverbe du jour énonçait que « Froid et frimas en janvier emplissent granges et greniers ». Le dessin humoristique de Pruvost montrait deux amoureux rentrant par une nuit sans lune. Elle lui disait : « J'adore frissonner ! » Il lui répondait : « Ça tombe à pic : j'habite à côté de l'ambassade des Soviets. »

Le reporter froissa le feuillet et le jeta dans la corbeille à papiers. Il inspecta l'état de son œil et de sa pommette dans sa glace à raser et fit la grimace. L'hématome virait au vert amande et promettait du mauve.

Il s'habilla sans hâte, glissa son Leica dans la poche de son raglan et fila silencieusement dans l'escalier. Quelques minutes plus tard, il longeait les murs dans le froid du couvre-feu.

Il retrouva facilement la rue du Rendez-Vous, le Félix Potin, l'impasse et la porte cochère. Il la referma derrière lui. Il franchit le terrain vague, passa devant les entrepôts désaffectés et suivit

l'allée des platanes. Il sauta par-dessus la grille, se rétablit dans la neige et courut vers la propriété abandonnée. Moins de cinq minutes plus tard, il était dans les bras de Noémie. Il prétendit que le coquard lui avait été infligé par un soudard qui chantait *Maréchal nous voilà !* sous son nez, ce qui avait valu à l'autre un gnon dans l'estomac, et à lui ce fruit vert qui ne l'empêcherait pas de voir à travers un viseur.

Il la prit en photo. Au contact de son cher Leica, le reporter sentit monter le long de son échine un étrange frisson d'accordailles.

Noé avait piqué une fleur de papier crépon au creux de son corsage, une fleur écarlate, une fleur de révolte. Elle lui souriait. Elle était plume et tournoyait sur elle-même. Ballerine à la beauté parfaite, elle évoluait sans pesanteur entre les murs de sa cave. Elle se demanda à voix haute si elle reverrait jamais ses parents. Il lui abandonna sa pellicule, disant que, par ces temps de disette, il ne trouverait jamais d'adresse où la faire développer.

Ils échangèrent un long baiser. Dans leurs regards, sous leurs paupières mi-closes, se mêlaient l'horreur de la guerre et la saveur de la vie.

A peine avaient-ils éteint les lampes du sous-sol qu'une silhouette tapie dans un recoin du jardin sortit de l'ombre. L'homme était coiffé d'un feutre aux bords rabattus et vêtu d'un long manteau en loden vert. Il approcha son faciès émacié de la grille de la maison. Il se demanda où était passé l'individu qu'il avait pour mission de suivre et qui s'était brusquement volatilisé dans l'ombre et la neige. La maison dissimulait-elle un nid de résistance ?

L'homme au loden vert leva une dernière fois la tête en direction de la bâtisse. Il hésita un court instant puis, satisfait de la moisson des dernières heures, il s'en fut d'un pas sautillant de vieil oiseau.

Au saut du lit

Cette même nuit, une Traction avant noire pénétrait passage de l'Enfer, côté Raspail. Elle s'arrêta devant l'immeuble où habitait Blèmia Borowicz. Trois hommes en descendirent, qui poussèrent un quatrième vers l'entrée du bâtiment. Une fois encore, Pierre Pázmány joua des coudes pour éloigner ses gardes-chiourme. Comme de coutume, ils ne s'écartèrent pas d'un pouce.

Ils venaient de la Direction des étrangers et des affaires juives, basée rue des Saussaies. Ils ne portaient pas les longs manteaux en cuir des gestapistes, mais des vestes en grosse toile bleu marine ornées de cols de fourrure qu'ils avaient remontés comme des boucliers. Leurs pieds étaient semblablement chaussés, bottines courtes à

semelles épaisses, et au bout de leurs bras pendaient trois matraques courtes en caoutchouc rigide. Malgré leur aspect inoffensif, Páz était bien placé pour savoir qu'elles renfermaient un bon grammage de plomb, suffisant en tout cas pour renvoyer dans les brumes un candidat au sommeil fraîchement sorti de son lit.

Les nervis s'étaient présentés chez le Hongrois quarante-cinq minutes plus tôt. Ils avaient grimpé les étages sans bruit, et, plutôt que de cogner à la porte, avaient mystérieusement gratté, tout doucement d'abord, puis avec un peu plus d'énergie. Ils n'avaient jamais dépassé un seuil sonore que les voisins auraient pu juger inacceptable. C'est cela qui avait trompé Pázmány. Depuis quelques semaines, il avait rétréci la taille de son appartement à la mesure d'une pièce unique, la seule qui fût chauffée : le vestibule. Il y avait transporté une table, trois chaises et son matelas. Il y était allongé près de la porte d'entrée lorsque ses visiteurs s'étaient présentés. Páz dormait d'un mauvais sommeil : depuis qu'elle lui avait présenté

des photos de Gerda, Frau Spitz régnait sur ses jours comme sur ses nuits. Il s'était donc réveillé au premier bruit. Oreille tendue, il avait perçu un chuchotement. Il s'était glissé contre le battant, avait écouté. Un frottement. Trois petits coups.

— Blèmia ?

De l'autre côté, on avait murmuré un « chut » si imperceptible que Pázmány n'avait pas cru bon d'attendre une réponse. Il avait tiré le verrou. Il attendait Boro. Ce fut la Cagoule. Trois hommes qui, il ne le savait pas encore, avaient fait leurs classes avec Deloncle, Pétain et le commandant Loustaunau-Lacau. Ils s'étaient engouffrés dans l'ouverture de la porte. L'un d'eux avait projeté son pied botté dans la poitrine du Hongrois qui s'était retrouvé plié en deux, puis en trois après qu'une première matraque lui eut endolori l'occiput avant de lui caresser le pariétal gauche. Double semonce. Groggy, le reporter n'avait pu empêcher les trois brutes de visiter les lieux. Ils s'étaient montrés parfaitement méthodiques dans la castagne comme

dans le vandalisme. Ils avaient tout crevé, brisé, basculé, violenté, détruit. Sans un mot d'explication. Sans même paraître se concerter.

Le saccage accompli, ils s'étaient emparés du Hongrois et l'avaient entraîné vers le rez-de-chaussée, passant devant des portes curieuses puis craintives qui s'étaient ouvertes puis refermées au passage de la petite bande.

Páz s'était retrouvé dans la Traction, gardé à droite, à gauche et devant. Pas d'échappatoire possible. On ne lui avait même pas laissé le temps d'enfiler une veste par-dessus son pyjama.

Il avait froid. Il avait peur. Il avait bien tenté de poser les questions qu'on formule en pareilles circonstances — où ? quoi ? pourquoi ? —, mais il s'était rapidement replié dans le silence, respectant à son tour une consigne qui paraissait solidement établie entre les trois hommes qui ne s'interpellaient pas davantage. Le voyage s'était donc déroulé dans une absolue discrétion, sans plus de violence.

Et voilà qu'on arrivait chez Blèmia. Après être sortis de voiture, les nervis encadrèrent leur prisonnier, un devant, deux derrière. Les pas résonnèrent sous la voûte. Les escaliers plièrent sous le martial de l'empreinte. Páz se massait l'arrière de la boîte crânienne et, en même temps, la cervelle tout entière. Il lui semblait découvrir une raison à cette promenade nocturne. La promenade l'ébranlait ; la raison le terrifiait. Boro ! Sans doute était-il venu là pour chercher un secret, un objet, quelque chose qui lui manquait dans son exil. On l'avait intercepté. Abattu. Pour quelle autre raison eût-on fait venir là un de ses plus proches amis, le plus à même, en l'absence de Béla Prakash, de reconnaître en toutes circonstances son vieux camarade ? Pour l'identifier. Pour dire que le corps exposé était bien celui de Blèmia Borowicz, né à Budapest en 1910, venu en France dans les années 30 et assassiné en ce mois de janvier 1941.

Páz montait, le cœur serré. Et plus on approchait, gravissant des degrés qu'on avait si souvent escaladés à la bouteille, à la chope, à l'ivresse des

chansons et des amours, plus l'occiput du Hongrois lui paraissait douloureux, enfermé dans un étau où même Gerda la Rouge ne trouvait plus sa place.

Parvenu au dernier étage, l'un des trois nervis poussa la porte. Aussitôt, Pierre Pázmány constata que l'acte qui se jouait là n'était pas celui qu'il attendait. Percuté dans le dos, il franchit le seuil d'un très bon pas et s'arrêta à la lisière d'un col orné de deux svastikas noirs sur fond blanc.

Le chevalier de l'Ordre noir

L'homme était assis dans un fauteuil roulant et

observait Pázmány avec une fixité terrifiante. Il portait l'uniforme noir et la casquette plate des officiers supérieurs de la Schutzstaffel, le Schwarze Korps de la SS. Une croix de fer battait sur sa poitrine. Son cou était enfermé dans une gaine de cuir épais qui maintenait le menton à l'horizontale. Ses mains, gantées, reposaient sur les accoudoirs de la chaise d'infirme. Le dossier était surélevé. Les tubulures en bronze se mariaient élégamment avec le cuir fauve des coussins. Les roues, à fils comme celles d'une voiture de sport, supportaient des pneus bicolores, flancs crème, bords noirs.

L'impotent occupait sa place comme un monarque son trône. Il était d'une immobilité d'autant plus prodigieuse qu'émanait de lui une énergie considérable. Cet homme était dévoré par un feu intérieur intense qui brûlait ses pupilles, tendait les muscles de son visage et laissait penser que, s'il avait pu se libérer des lanières de soie noire qui l'arrimaient à son siège, il se fut jeté à la carotide de l'Empire britannique et n'eût pas lâché prise avant d'avoir bu tout le sang du Channel.

— *Es ist nicht der Kommunist,* siffla l'homme.

— Je vous l'avais dit, Herr Riegenburg. Nous ne savons pas où est David Ludwig. Dimitri[22].

Frau Spitz apparut dans l'ombre. Elle se tenait derrière le fauteuil de l'infirme, les deux mains posées sur des poignées étincelantes.

— Approchez-moi, ordonna l'officier SS.

Le fauteuil glissa silencieusement sur ses pneus. Páz avait compris à qui il avait affaire. Friedrich von Riegenburg, bras droit du chef de la Gestapo et du fondateur de l'Ordre noir, Heinrich Himmler, était l'un des responsables du Reichssicherheitshauptant, le service de sécurité du Reich. Il portait la responsabilité du massacre des populations espagnoles à Guernica, entre autres hauts faits de même nature perpétrés dans l'Europe conquise par les armées allemandes. Il était surtout le pire ennemi de Boro depuis ce jour de février

1934 où Dimitri lui avait brisé les cervicales, sauvant ainsi la vie de Blèmia et celle de sa cousine.

Le nazi fixait toujours le photographe hongrois. Son corps était totalement paralysé, à l'exception de la main droite. Celle-ci était posée sur le bras du fauteuil. L'index dressé dans telle ou telle direction indiquait à Frau Spitz dans quelle direction elle devait orienter le siège.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda le nazi en désignant le photographe.

— Pierre Pázmány, répondit Frau Spitz. Grand ami de *l'Untermensch.*

Páz perçut la flèche mordorée qui traversa l'œil bleu glacé du nazi.

— Sait-il où se cache *l'Untermensch ?*

— Il ne tardera pas à nous le dire.

Les trois nervis qui avaient tiré le Hongrois de

son lit se tenaient à distance respectueuse de l'officier supérieur. Páz se fit la réflexion que pas une fois il n'avait entendu le son de leurs voix.

— Il a triché, avez-vous dit ? questionna Friedrich von Riegenburg.

— Oui, puisqu'il ne nous a apporté aucun renseignement. Nous en savons beaucoup plus par d'autres.

Frau Spitz grimaça effroyablement avant de poursuivre, fixant Pázmány de son regard jaune :

— Mais nous sommes plus forts que lui. Désormais, il jouera correctement.

— De quoi parlez-vous ? déglutit le photographe.

— Montrez-lui la maison, ordonna Riegenburg. Nous reprendrons cette discussion après.

Frau Spitz pesa sur les poignées du fauteuil roulant et celui-ci revint à sa place initiale, face à l'entrée.

— *Herein !* fit la gestapiste en montrant le salon. Pázmány passa le seuil de cette pièce qui avait abrité tant de fêtes et de réjouissances. Il n'en restait rien. Les tableaux avait été passés au fil d'une baïonnette tenue par un vandale. Le même destructeur avait éventré les fauteuils, brisé la table basse, jeté le bar à terre, précipité les bouteilles et les verres en un effroyable chaos. Páz fit demi-tour.

— Le couloir. Le labo. La chambre.

C'était un ordre. Il émanait de Friedrich von Riegenburg.

Le Hongrois s'aventura dans le couloir. La chambre, où plus d'une fois il avait entraîné Gerda, passant outre à l'interdiction de Boro qui cédait tout sauf l'accès à son lit, avait été transformée en musée rempli des décombres du passé. En fait, il n'y avait plus de chambre : le matelas avait été éventré ; draps, rideaux, tentures formaient un amas de tissus souillés et lacérés.

La nausée vint à Pázmány. Il se retourna vers le

labo. La porte était ouverte. Un homme scrutait les quelques négatifs que Blèmia conservait ici. Páz s'approcha et, d'un geste vif, s'empara du cahier de son ami. Puis il revint vers l'entrée. Protégé par sa garde-chiourme, Friedrich von Riegenburg l'attendait. Deux des nervis à matraque avaient disparu. Un nouveau venu s'entretenait avec l'officier nazi. Il portait un loden vert. L'homme décocha au Hongrois un sourire à faire grimacer un serpent dévorant un chat. Sa paupière droite se ferma, puis s'ouvrit par trois fois. Il poursuivit la conversation qu'il avait entamée avec le SS. D'où il ressortait que l'homme avait « logé » l'individu accroché par hasard deux jours plus tôt. Il se cachait rue des Jardiniers et, pour l'heure, était probablement en réunion illicite dans une maison nichée au creux d'un terrain vague.

— Nous pouvons y retourner, si vous le souhaitez. Et l'arrêter avec ses complices.

— *Nein !* glapit l'Allemand.

Il arborait une expression d'intense jubilation qui

mit Páz mal à l'aise.

— Plus tard !

— *Ja,* plus tard ! échota Frau Spitz.

— Prévenez Oskar, ordonna Riegenburg à l'adresse de sa femme de peine. Je veux qu'il prenne le relais.

Il dirigea son index vers la droite. Le fauteuil fit face à Pázmány. L'officier darda sur le Hongrois le même regard fixe qui l'avait accueilli quelques instants auparavant. Puis, d'une voix sifflante comme un poumon crevé, il dit :

— Vous m'avez rapporté, Frau Spitz, que Monsieur avait joué avec nous.

— Il pèche par excès de discrétion.

— Il le regrettera, articula l'invalide.

— Je vous l'ai dit : c'est un ami de *l'Untermensch.*

— *Ach ! Der Untermensch.*

Friedrich von Riegenburg se tut un instant. Un bistre passa sur son front, sous la casquette. Puis l'Allemand devint aussi violacé que le Hongrois était blanc.

— Vous ne savez pas choisir vos relations, s'essouffla Riegenburg.

Un démon passa. Pierre Pázmány avait baissé la tête. Il respirait court.

Après une pause qui lui avait permis de rassembler des énergies nouvelles, le nazi déclara :

— Nous prendrons *l'Untermensch* en ciseaux dans un double piège. Maintenant, rappelez à Monsieur quelles sont nos règles du jeu.

La gestapiste abandonna les manettes du fauteuil et s'approcha du photographe. Elle dit en le regardant sans qu'il la vit, car il avait conservé la tête baissée :

— Cette maison est comme votre amie Gerda la Rouge.

Elle avait prononcé ces mots avec un mépris assassin.

— Détruite. Brisée. Anéantie. *Kaputt !*

Páz releva lourdement le front. Il considérait un espace qui allait du dossier du fauteuil de l'infirme au macaron gauche de l'Allemande.

— Nous n'avons pas terminé notre œuvre et il se peut que nous ayons encore besoin de vous. A la prochaine incartade, la communiste aura la tête tranchée. En attendant, nous n'avons abîmé que…

— … la cuisine, grinça Friedrich von Riegenburg.

Frau Spitz alla vers le fauteuil. Sur le côté droit, sous la main inerte de l'officier, un porte-documents était accroché. La gestapiste l'ouvrit. Elle en sortit une photo. Elle la tendit à Pázmány.

— C'est pour vous. Cadeau de la Grande Allemagne.

Páz tendit la main. Il approcha cette main de son

visage. Avec la photo. La photo de Gerda, son amour. Très proche de celle que Frau Spitz lui avait déjà montrée. A un détail près.

Mister Tilt à l'entraînement

Maryika fut transférée de Thame Park à un camp d'entraînement situé près de Portsmouth, en face des côtes françaises. Les pelouses, les lacs et les châteaux avaient disparu, remplacés par des constructions en tôle et en bois. Il faisait un froid d'enfer. La nourriture manquait. Les apprentis parachutistes dormaient sur des lits de caserne — une

toile tendue entre deux montants métalliques — jetés dans une ancienne laverie promue dortoir.

Chaque matin, à huit heures, un sous-officier hollandais réveillait les quinze hommes puis les trois femmes qui constituaient le seul bataillon de l'endroit. Il hurlait un guttural « A l'exercice ! » qui annonçait le début de la journée. Après quoi, la matinée s'écoulait en mouvements d'assouplissement, présentation des parachutes, cours théoriques : étant donné petit *a* la terre, petit *b* le corps, petit *c* le mouvement du corps vers la terre, grand D l'énergie cinétique développée, grand E la vitesse à laquelle va se produire la rencontre de l'un en l'autre, comment doit opérer le parachutiste pour ne point s'écraser au sol lors de l'atterrissage ?

— Il faut s'étaler ! s'écriait le sous-officier hollandais. Maryika l'avait surnommé Mister Tilt. Mister Tilt était chargé du réveil, de l'extinction des feux et de tous les aspects théoriques liés au saut en parachute.

— Oui, s'étaler ! Parce que si vous tombez sur un seul point du corps, il explose ! La tête, elle explose ! Le dos, il explose !.. Tout explose !

Y compris lui-même. Il allait et venait devant sa petite vingtaine d'élèves, cavalant d'un mur à l'autre, tel un pantin énervé. Et, chaque jour, Mister Tilt reprenait sa litanie, expliquant pourquoi il ne fallait pas se recevoir sur ses seules jambes, mais aussi sur les pieds, le dos, les épaules, les hanches…

— Amortissez ! Jambes collées, fléchies. Hop ! Il mimait.

— Jamais les bras éloignés du corps ! Toujours collés. Comme ceci.

Il singeait.

— Parce que, sinon, qu'arrive-t-il ?.. Il arrive ce qui devait arriver et vous arrivera si vous ne faites pas attention à vos bras et à vos coudes… Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Collés, répondait quelqu'un.

— Sinon, si le coude tape, ça peut casser l'épaule ! Un parachutiste sans épaule, c'est comme une épaule sans parachutiste : ça ne sert à rien !

Mister Tilt s'approuvait lui-même.

— Et tout souple : le corps, les membres, l'esprit. Répétez après moi.

On répétait. Après, on déjeunait.

L'après-midi, on mettait en pratique l'enseignement du matin : on apprenait à tomber. D'abord sur du foin, puis sur un revêtement plus dur ; d'une chaise, d'une échelle, d'une plate-forme.

— Et quand tomberons-nous d'un avion ? demandait Maryika.

— Quand vous saurez ralentir, répondait Mister Tilt.

Il se chargea de le leur apprendre. Ce fut l'objet

de la deuxième période de stage.

— Un parachute bien mené, ça obéit au doigt et à l'œil ! Il y a des suspentes pour ça ! Observez les suspentes !

Il dessinait un parachute sur un tableau noir.

— Grâce aux suspentes, on se dirige et on ralentit ! Un parachute sans suspente, c'est comme une suspente sans parachute : ça ne sert à rien !

On leur présenta les parachutes. Ils apprirent à les endosser, à s'en défaire, à les rouler, à les dissimuler, à jouer sur les suspentes… La troisième semaine, enfin, on leur donna une combinaison matelassée.

— Ce soir, annonça Mister Tilt, vous sautez !

Il promena un regard héroïque sur la petite assistance.

— Vous allez monter en avion. Vous allez sauter en parachute ! Je vous regarderai d'en bas !

— Vous ne venez pas avec nous ?

— Je ne peux pas, répondit Mister Tilt, brusquement assagi. Je ne peux pas parce que là-haut, j'ai le vertige. Je n'ai jamais sauté en parachute.

— Un entraîneur sans parachute, c'est comme un parachute sans entraîneur, remarqua quelqu'un : ça ne sert à rien !

Mister Tilt fit la moue.

En fin d'après-midi, ce jour-là, ils montèrent dans un camion bâché. Maryika avait revêtu sa combinaison. C'était un vêtement gris, rembourré aux genoux et aux épaules, muni de plusieurs mousquetons et de poches innombrables. Le vêtement était un peu trop grand pour elle, mais il suffisait à la jeune femme d'observer ses compagnons de saut pour constater qu'aucun n'était mieux loti qu'elle. Avant le départ, ils avaient

procédé à quelques échanges. Pour obtenir des tenues plus ajustées, il eût fallu des couturières.

Maryika suivait le lent défilé de la campagne anglaise. Mister Tilt n'avait pas voulu leur dire de quel aérodrome ils sauteraient.

— Secret défense !

Et, tandis que l'équipage cahotait, victime des ornières et des dos-d'âne, il précisait à la petite troupe qu'on avait bien de la chance de ne parcourir que quelques miles, ainsi ballottés.

— Normalement, on saute dans le nord de l'Angleterre ou à l'intérieur du pays. Jamais on n'encombre les côtes proches du front. Vous êtes des privilégiés, et je ne sais pas pour quelle raison. Mais profitez-en !

Quelqu'un demanda pourquoi le nord, et pourquoi les terres. A quoi Mister Tilt répondit que même si l'Angleterre avait la supériorité du nombre sur l'aviation allemande, cet avantage ne jouerait

jamais que sur le renouvellement ou le remplacement des appareils.

— On a gagné la bataille d'Angleterre avec six cents Hurricane et Spitfire parce que les trois mille avions de la Luftwaffe n'avaient pas assez d'essence pour rester plus de vingt minutes au-dessus de l'Angleterre. Nous, nous pouvons bombarder la France un peu plus longtemps à condition que nos avions décollent des aérodromes situés sur les côtes. Les autres sont trop loin. Quand ils arrivent sur la Manche, les appareils ont déjà brûlé la moitié de leur carburant.

— Donc, habituellement, on réserve les bases près des côtes aux mouvements militaires ? demanda quelqu'un.

— *Absolutely !* Sauf pour vous… S'il n'y a pas d'opération, vous serez en l'air dans moins d'une heure.

Mais il y avait une opération. Et plus on approchait de la côte, plus elle paraissait

d'envergure. Lorsqu'ils avaient quitté le camp d'entraînement, la campagne était tranquille, et ce qu'ils pouvaient entrevoir du ciel, sous la bâche du camion, serein et pacifique. Les miles passant, il leur avait semblé à tous que des vrombissements assez lointains recouvraient les hoquets des suspensions du camion. Depuis que Mister Tilt avait achevé son petit exposé aérien, on distinguait très nettement d'autres mouvements sonores mêlés à des bruits plus facilement identifiables, comme des cloches et des sirènes. Maryika, qui était assise derrière la ridelle, se pencha et observa le ciel. Elle ne vit qu'un fragment très clair, très pur, avec seulement, à la verticale de son étroit point de vue, une traînée plus sombre qui pouvait être un sillage de fumée à peine grisé. Cependant, en amont, de graves événements semblaient se dérouler : on entendait distinctement gronder des nuages d'appareils.

— Ils atterrissent, fit Mister Tilt. Si c'était un bombardement, le camion s'arrêterait.

Comme s'il obéissait à la prévision d'un devin perspicace, le camion s'arrêta. Mus par un instinct d'autoprotection bien naturel, les passagers se tassèrent sur eux-mêmes. Mais Mister Tilt avait raison : aucun appareil ennemi n'attaquait. Plus pacifiquement, le chauffeur du poids lourd avait stoppé devant la barrière blanche et rouge de la base aérienne.

Un soldat de la police militaire, treillis olivâtre et casque blanc, vint inspecter la qualité du chargement. Puis, sans plus de contrôle, le camion pénétra dans l'enceinte de l'aérodrome.

— A mon avis, déclara gravement Mister Tilt, il y a urgence. Ils ne nous ont même pas fouillés…

Il n'y avait pas seulement urgence. Il y avait aussi précipitation. Angoisse et affolement. Le camion parcourut quelques centaines de mètres dans l'enceinte de la base, zigzaguant entre des écueils invisibles de l'arrière, puis sa course cessa soudain dans un cahot vertigineux. Aussitôt, Maryika sauta à terre. A l'instant où elle posait le pied sur une

herbe rase et gelée, une forme grise, étroite et fuselée descendait du ciel. Elle descendait par paliers, assez lentement, avec une certaine grâce, une nonchalance rassurante.

— Un Hurricane ! glapit Mister Tilt. Regardez !

L'exclamation était superflue. Tous les regards suivaient déjà l'atterrissage de l'appareil. Le camion s'était arrêté en bout de piste, bloqué par un long écheveau de barbelés. Trente personnes au moins, la main formant visière, observaient le ciel. Et lorsque le Hurricane se fut posé, seuls les passagers qui venaient de descendre du camion songèrent à applaudir. Les autres, soldats au sol ou aviateurs en attente, conservèrent la main en visière, lorgnant un point éloigné, mobile, qui tournait autour de la piste à deux cents pieds d'altitude. Maryika suivit le regard des autres. Puis, ne comprenant pas pourquoi cette sorte d'oiseau de proie motorisé fascinait les foules, elle fit quelques pas et se tourna de l'autre côté.

Alors, pour la première fois depuis qu'elle était

arrivée en Angleterre, pour la première fois depuis toujours, elle comprit ce qu'était un champ de bataille.

La défaite du Spitfire

Lorsqu'elle était enfant, ses parents avaient conduit Maryika dans un zoo proche de Budapest. C'était loin du Danube, loin de ses chères *Gymnopédies,* dans un monde étranger à toutes les habitudes de cette enfance nacrée où la jeune danseuse devenue actrice avait vécu.

Ils avaient fait le détour par les quartiers

populaires de Pest pour emmener Blèmia. A cette époque, l'intrépide cousin ne s'était pas encore fracassé la rotule. Il courait dans la campagne, devant la voiture attelée, prétendant attraper un *Danaus plexippus* qu'il voulait offrir à sa cousine. C'était idiot, d'abord parce que Maryika ne s'intéressait pas du tout aux papillons, ensuite parce que le *Danaus plexippus,* diurne et vénéneux pour les insectivores, ne se trouve qu'en Amérique du Nord.

Elle ne goûtait pas davantage au *Crocodylus porosus,* à l'*Alligator mississippiensis* ou au *Gavialis gangeticus* qui avaient fait la joie du jeune Borowicz. Même, ils l'avaient un peu dégoûtée. Longtemps ces animaux amphibies à la peau rugueuse et à la dent carnassière avaient peuplé ses cauchemars. Le zoo en exposait plusieurs centaines. L'œil jaune, écroulés les uns sur les autres, rampant malaisément d'un coin d'eau à un coin d'ombre, leurs pattes flottant dans une boue sale, la mâchoire claquant brusquement, les crocodiles étaient ce jour-là à la parade.

Vingt ans plus tard, contemplant le spectacle qu'offrait à sa vue l'aérodrome sur lequel elle venait d'être conduite, Maryika Vremler pensait au zoo de Budapest. Devant elle, aplatis comme les reptiles de son enfance, enfoncés semblablement dans la terre les uns à côté des autres, sans ordre, certains déchirés, d'autres basculés en avant ou sur le côté, les cockpits fixement ouverts, les hélices immobiles ou tournant encore, les ailes droites mais s'inclinant parfois, des centaines d'avions reposaient. Quelques-uns avaient atterri sur le ventre. Ils avaient dépassé les pistes et les hangars pour brouter l'herbe où ils s'étaient immobilisés, piteux, pitoyables, blessés, le nez dressé ou couché, les pales tordues, arrachées, une longue traînée de terre ouverte sous elles.

D'autres, Spitfire, Hurricane, Thunderbolt, forteresses volantes, croisaient plus fièrement sur des pneus qui n'avaient pas éclaté ; mais les fuselages étaient rompus, dépecés, ouverts par les balles et les obus ennemis. Où que portât le regard, il se heurtait à ces formes écrasées qui avaient

atterri en catastrophe, faute de carburant pour aller plus loin ou parce que les appareils, touchés par la chasse allemande, n'avaient plus de dérives, plus d'ailerons, plus de train. Ceux qui pouvaient poursuivre avaient passé leur chemin, préférant se poser sur des pistes plus dégagées, laissant celle-ci à ceux qui en avaient besoin. Et les voitures des pompiers allaient d'une carcasse à une autre, jetant quelques nuages de neige carbonique sur des flammèches naissantes ou renaissantes, s'écartant pour laisser aller des ambulances qui coupaient leurs cloches devant des appareils dont s'extirpaient des pilotes exténués qui se couchaient sur l'aile après avoir dressé le pouce, signe que tout était OK…

Six *squadrons* de la Royal Air Force venaient de rentrer de mission. Ils s'étaient envolés une heure et demie plus tôt pour aller bombarder une usine de roulements à billes implantée au cœur de la Ruhr. Les chasseurs avaient protégé les forteresses volantes, à l'aller en éloignant d'elles les Messerschmitt et les Focke Wulf, au retour en

laissant rentrer les bombardiers pour croiser le fer avec les as de la Luftwaffe.

On ignorait encore combien en avaient réchappé. On savait déjà que ceux qui avaient pu rallier l'aérodrome, c'est-à-dire ceux qui s'étaient échoués après avoir livré bataille, décolleraient de nouveau les jours suivants. Le spectacle était navrant, mais il n'était pas terrible : les ambulances n'avaient emmené aucun blessé.

Elles convergeaient maintenant vers l'extrémité de la piste. Là où, dans une cacophonie de sirènes, les camions d'incendie se dirigeaient aussi.

Les regards étaient désormais braqués sur l'avion qui tournait au-dessus de l'aérodrome, à deux cents pieds d'altitude. À l'instar de tous, Mister Tilt affichait une grimace où l'inquiétude le disputait au tragique. Pour une fois, il ne bougeait pas. Il ne parlait pas. Il regardait seulement.

Maryika s'approcha de l'entraîneur et lui demanda ce que cet appareil avait de particulier.

— Il est blessé, répondit Mister Tilt. Il a pris un chapelet de balles dans les trains. Il ne peut pas atterrir.

C'était un Spitfire type V. L'un des joyaux de la chasse anglaise.

— Il ne va pas se poser sur le ventre ?

— S'il le fait, il prend feu.

Maryika tendit le regard. Sous l'aile, elle distingua nettement une jambe d'un train d'atterrissage. Une seule jambe, et un seul train. Les deux autres roues n'étaient pas sorties de leur alvéole. L'appareil ne pouvait même pas se recevoir sur le ventre, profitant dans sa détresse du plan de la carlingue. Le train toucherait d'abord, tragique patte folle qui précipiterait la ferraille dans tous les sens.

Le Spitfire fit un passage au-dessus de l'aérodrome en battant des ailes pour montrer qu'il était en difficulté. Puis il s'éleva brusquement, effectua un virage serré sur l'aile, grimpa en

chandelle, bascula et revint en piqué. Il passa sur le dos. Looping. Revint sur le ventre.

— Le pilote essaie de décoincer les commandes, expliqua Mister Tilt. L'hydraulique ne doit plus répondre…

Malgré le tragique de la situation, Maryika ne pouvait s'empêcher d'admirer l'extraordinaire adresse de l'aviateur qui lançait sa machine, la rattrapait, la basculait, revenait sur le terrain, son appendice sous l'aile, virait au-dessus de la tour de contrôle et reprenait ses folles acrobaties. Le moteur piaulait. Il fumait aussi. Mais le train ne rentrait pas.

Un groupe d'aviateurs s'approcha de l'endroit où se trouvait Maryika. Quelques-uns avaient des jumelles. La jeune femme se retint pour ne pas en demander une paire. Elle tendit l'oreille et, aux propos échangés par ses voisins, elle comprit que le pilote était leur capitaine d'escadrille. Il s'était fait toucher au-dessus de la Manche après avoir expédié deux Focke Wulf au large. S'il ne parvenait

pas à rentrer le train, il tenterait d'atterrir, opération désespérée qui lui laisserait très peu de chances.

— Mais pourquoi ne s'éjecte-t-il pas en parachute ? s'écria Maryika qui, sitôt après avoir posé cette question avec la naïveté d'une enfant, se mordit les lèvres en souhaitant que personne ne l'eût entendue.

— *Too late.* Il n'est plus temps, répondit l'un des aviateurs sans lâcher son optique.

Quelque chose se préparait. Les camions d'incendie bordaient maintenant la piste. Les pompiers avaient revêtu leur combinaison d'amiante. Ils se tenaient sur les marchepieds des véhicules. Certains avaient une hache à la main. D'autres empoignaient des lances.

— La pression d'huile doit descendre, commenta l'un des aviateurs sans quitter le Spitfire du regard.

— Le radiateur chauffe, dit un autre. Il faut qu'il tente quelque chose maintenant.

Des étincelles s'échappaient du moteur. Quelques flammes courtes, aussi.

— Sur le Spit, déclara Mister Tilt qui s'était approché de Maryika, le radiateur est sur l'aile. Le train cassé bouche la prise d'air. Le moteur doit être incandescent.

L'avion évoluait au-dessus de centaines de regards. Rien ne bougeait plus sur l'aérodrome, excepté les ambulances qui se rangeaient au pas, cloches sonnantes, près des voitures d'incendie. La tension était tombée, telle une chape, sur les rescapés de l'opération militaire, sur le personnel et les apprentis parachutistes. Les équipes de secours étaient à leur poste. Chacun attendait. Tous avaient peur.

À l'étroit dans le cockpit de son Spitfire, le pilote avait mesuré les chances, les risques et les distances. Il venait de communiquer par radio à la tour de contrôle le seul plan qui lui paraissait

possible. Il n'avait plus d'essence. La pression d'huile faiblissait dangereusement. Le liquide antigel venait d'exploser sur la vitre, rendant la visibilité délicate. Il avait chaud. La sueur lui mouillait les épaules et le ventre. Il regrettait de ne s'être pas éjecté au-dessus de la mer. Mais il était trop tard. Il n'avait plus d'autre solution que de s'écrabouiller sur la piste. Seul un miracle le sauverait : il fallait que les pompiers parviennent jusqu'à lui avant que les flammes ne l'étouffent, avant que les munitions n'explosent dans les soutes mises à feu par la chaleur ; et à supposer que ses jambes ne se soient pas fracassées contre le tableau de bord ; qu'il ne se soit pas fracturé le crâne contre la vitre du cockpit…

Le pilote tenta une dernière fois d'agir sur les commandes hydrauliques pour rentrer le train rétif. Elles demeurèrent inertes.

Il vérifia que les camions et les ambulances étaient stationnés sur le côté droit de la piste, en bordure des champs. Puis il descendit presque en

rase-mottes. Pour repérer une dernière fois. Il remonta en chandelle et prit son cap à l'extrémité nord de la piste d'atterrissage. Il se poserait à près de cent quatre-vingts kilomètres à l'heure et ne disposerait que de cinquante mètres pour s'arrêter. A main gauche, des dizaines d'appareils encombraient le sol. Dans la terre gelée. Très loin des camions d'incendie.

Le pilote serra les sangles de ses harnais. Il vérifia qu'elles étaient tendues au maximum, l'immobilisant dans un carcan qui empêcherait son corps de basculer lors du freinage, mais peut-être le retiendrait prisonnier quand les flammes donneraient l'assaut. Il fit glisser son cockpit vers l'arrière et le verrouilla, étant ainsi assuré que les pompiers l'atteindraient s'il ne pouvait s'extirper seul de son cercueil volant. En bas, sur la partie de la piste dégagée, les secours démarraient doucement pour venir à sa rencontre.

Le pilote pria le ciel pour que la terre fût bien gelée et que le moteur ne prît pas feu en touchant

un bloc ou une bande de ciment qui seraient restés invisibles. Il abaissa son siège afin de protéger sa tête. Il revint en bout de piste, réduisit les gaz au maximum et baissa les volets. Le Spitfire se trouvait maintenant à l'écart des appareils parqués au sol, à cent pieds d'une bande de terre parallèle à la piste. Les véhicules de secours s'étaient arrêtés à trente mètres du point d'atterrissage. Tout le monde attendait.

Le pilote leva le bras dans un salut dérisoire. Il ferma les yeux une seconde, puis les rouvrit à l'instant où il coupait les gaz. D'un mouvement brusque, il tira sur le manche. L'avion descendit. Les camions d'incendie se mirent à rouler au petit pas, restant sur la piste. Les ambulances suivaient. Maryika se rongeait un ongle. Elle se mordit le pouce lorsque l'appareil toucha le sol. Il piqua sur le côté, soulevé par le train rebelle. L'aile gauche se rompit dans un épouvantable fracas. Une gerbe d'étincelles jaillit sous le ventre et un profond sillon déchira la terre en arrière de la queue. L'hélice se tordit. Deux pales claquèrent. Les engins de

secours avaient accompagné l'atterrissage et fonçaient maintenant droit sur le Spitfire, dans les champs. L'avion était démantibulé, mais il n'avait pas perdu assez de vitesse. Le pilote était masqué par une fumée noire qui s'échappait des moteurs.

Une flamme jaillit.

Les quatre tonnes de ferraille basculèrent d'un côté puis de l'autre. Une troisième pale se rompit au sol. Soudain, le Spitfire sembla grimper sur lui-même, se soulever, et le nez s'encastra dans la terre. La queue quitta le sol. Les aviateurs proches de Maryika jurèrent. L'un d'eux se précipita vers le terrain. La jeune femme regardait, paralysée par la terreur. Si l'arrière de l'avion se soulevait encore, l'appareil se retournerait, écrasant le pilote sous lui.

Il y eut quelques secondes incertaines, comme rythmant le pouls d'un agonisant, puis, lentement, la queue bascula sur le côté, emportant le cadavre de l'avion qui ploya sur la droite. On vit trente-trois croix noires peintes sur le côté du fuselage : les appareils ennemis abattus par le pilote. Puis celui-ci

apparut, casqué, arc-bouté sur sa machine, une main tentant de dégrafer son harnais.

Les ambulanciers, les pompiers avaient sauté à bas des camions. Ils couraient vers lui. L'herbe commençait à brûler sous la carlingue chauffée à blanc. Soudain, comme sortie de la bouche d'un démiurge, une flamme jaillit de quelque profondeur, puis une autre, et, en une seule seconde, la carcasse du Spitfire disparut derrière l'incendie. Protégés par leur combinaison d'amiante, leurs lances crachant des geysers de neige carbonique, les pompiers disparurent dans la fournaise tandis que, cinq mètres derrière, les ambulanciers apprêtaient un brancard.

Sans même prendre conscience qu'elle s'était éloignée de Mister Tilt, Maryika avait suivi le mouvement général qui avait conduit le groupe des aviateurs à quitter la piste pour faire quelques pas dans l'herbe, à la rencontre des équipes de secours. Elle avançait encore lorsqu'une main la retint par l'épaule :

— *Be careful.* Ça peut sauter…

Elle s'arrêta. Elle vit une forme humaine quitter le nuage de flammes et de fumée, franchir l'écran du désastre, soutenu par trois hommes en combinaison d'amiante. Le pilote titubait. Il paraissait hébété. Sa *flying jackett* était déchirée au col et à la manche. Il n'avait pas ôté son casque.

Deux aviateurs se précipitèrent. Ils écartèrent les hommes des secours et s'emparèrent de leur camarade. Le portant à demi, ils revinrent en courant vers la piste. Maryika les suivit. On entendit quelques détonations assourdies : les munitions explosaient dans les soutes du Spitfire carbonisé.

Le pilote avait disparu dans les bras de ses compagnons. On l'observait, on le touchait pour vérifier qu'il n'était pas blessé. Et lui, se débarrassant soudain de la poussée qui l'assaillait, se planta en bordure de piste et regarda brûler son avion. Quelques pompiers s'activaient encore. Les ambulances s'étaient repliées. Une odeur acre, puissante, indéfinissable, empuantissait l'air glacé.

Quand la queue se rompit, dévorée par la fournaise, le pilote secoua la tête, en proie à un chagrin que partageaient les autres. Tous regardaient le Spitfire disparaître. Lorsque les pompiers se retirèrent à leur tour, signant leur défaite et la mort de l'avion aux trente-trois croix, le pilote défit la lanière de son casque. Il tourna le visage et son regard croisa celui de Maryika. Un sourire égaya sa mine défaite.

— La Dame du soir !

Il vint vers elle et appliqua quatre baisers sonores sur ses joues.

— Je vais au rapport, puis je vous emmène dîner. Défense de bouger ! Vous me le promettez ?

Maryika promit. Donald Eliott Tennessee lui assena une gentille bourrade sur l'épaule et s'éloigna. Ses camarades formaient une haie fraternelle autour de lui.

Contact à tâtons

Ce même jour, tandis qu'outre-Manche le *flying officer* Donald Eliott Tennessee posait une demande de permission, un aveugle civil entreprenait à Paris l'ascension de la déclivité qui conduit à la montagne Sainte-Geneviève. Il était conduit d'une main ferme par un monsieur gris entre deux âges, avec un béret sur la tête et un brin de moustache à la Laval.

Canne en avant, visage cadenassé par des lunettes opaques, l'infirme affichait le curieux et sempiternel demi-sourire qui est le signe des malvoyants. Il avançait avec la raideur de corps que

confère la peur de rencontrer un obstacle. Son accompagnateur, un homme appartenant à cette race terne et dévouée qu'on trouve dans tous les diocèses, ressemblait à n'importe quelle personne de charité et de devoir. Pardessus étriqué et physionomie absorbée. Mitaines de laine noire et chaussures assorties.

Par ces temps de glace et de froid vif, les passants étaient rares sur le parcours des rues escarpées empruntées par les deux hommes. Au rythme tâtonnant de la canne, ils longeaient les trottoirs, empruntant un chenal étroit et sinueux pratiqué entre les congères. Ce chemin, parsemé d'embûches diverses, de poubelles renversées et d'amas de glace noircie, avait été aménagé tant bien que mal par les riverains. Il leur permit d'arriver sans encombre à hauteur du logement de Mademoiselle Fiffre, situé au 17 bis, rue des Fossés-Saint-Jacques.

Abandonnant pour un moment le bras de l'infirme, son guide recula à pas prudents et

économes. D'un bref regard, il inspecta les abords et les façades des immeubles voisins. Il laissa passer un véhicule à gazogène qui pétaradait dans la pente et, levant la tête, sonda du regard les fenêtres du deuxième étage. L'appartement de la vieille fille semblait assoupi derrière ses rideaux au crochet. L'immeuble dans son entier respirait un air de province, de modestie et de rente qui inspirait confiance.

L'homme au béret rejoignit l'aveugle. Il lui glissa quelques paroles à l'oreille et, l'embarquant par le bras, l'entraîna sous la voûte d'un pas résolu. L'instant d'après, tous deux s'engouffraient dans l'ascenseur.

Sur le palier du deuxième étage, l'aveugle se débarrassa de ses lunettes noires. Redevenu Boro, il échangea un rapide coup d'œil avec son compagnon. Celui-ci, impavide sous le béret, tenta pour la seconde fois de sortir du néant l'appartement silencieux devant lequel ils s'étaient immobilisés.

Tirée avec la dernière énergie, la sonnette de Germaine Fiffre transmit un écho grêle et aigu qui sembla résonner dans la distance et se perdre dans le lointain d'un interminable couloir.

En réponse à cette trille, un piaillement d'alto survolté parvint jusqu'aux deux hommes. Une porte claqua au tréfonds de l'appartement. Précédée par l'ébranlement d'un galop de girafe sur le parquet geignard, la voix féminine égrena un : « Voilà ! Voilà ! » qui, bien qu'encore étouffé par l'épaisseur de l'huis, s'était considérablement rapproché.

Un œil inquisiteur opacifia le verre de loupe du judas. Il observa Boro qui se trouvait en face de l'œilleton. Dans l'instant qui suivit, une main nerveuse s'acharna à ouvrir les ferrures de la porte. Débloquée de ses gâches, loquets, crampons et vertevelles, elle s'entrouvrit bientôt, livrant passage au visage chevalin de Germaine Fiffre.

— Monsieur Blèmia ! s'épanouit l'ancienne administratrice d'Alpha-Press en achevant de dégager la porte d'une ultime chaîne de sûreté.

Comme c'est bon de vous revoir en chair et en os !

D'un élan sans grâce, la vieille fille se jeta au cou de son Kirghiz préféré. Le temps d'une effusion sèche et malhabile, elle le tint embrassé tout contre son sein, puis, palpitante, recula pour le mieux contempler.

— Patron ! répéta-t-elle en hochant la tête. Comme vous m'avez manqué !

Sur le point de s'attendrir, elle redevint l'intransigeante personne qu'elle avait toujours été :

— Il est midi et demi. Vous êtes en retard, monsieur Borovice ! Il faut que je vous gronde ! Vous m'avez fait une de ces peurs ! Entrez !

Elle s'avisa alors de la présence du quidam à moustache grise et béret basque qui se tenait dans l'ombre aux côtés de son reporter favori.

— Qui est ce… monsieur ? demanda-t-elle en ouvrant de grandes prunelles effarouchées.

Et, soudain revêche :

— C'est que je n'ai pas prévu grand-chose à manger…

— Y a pas d'offense, ma p'tite dame ! L'Association des cannes blanches n'a pas traversé Paris pour faire bamboche ! gouailla l'autre, plutôt ravi de constater que la demoiselle prolongée ne l'avait toujours pas reconnu.

La main sur le cœur, il s'avança d'un pas et, incapable de résister à la tentation de plaisanter, approcha sa bouche de l'oreille de Germaine pour y murmurer d'une voix étrangement contrefaite :

— Quand il y a à manger pour Henri, il y a sûrement à manger pour bibi !

Au lieu de détendre l'atmosphère, cette allusion à la mystérieuse lettre alluma la panique au fond des yeux de Mademoiselle Fiffre. La vieille fille jeta un regard vif en direction de l'intrus et amorça une sorte de prudent repli vers son antre.

— Deux personnes… L'Association des cannes blanches…, bredouilla-t-elle en s'emberlificotant dans un fatras de pensées confuses. Je ne peux pas vous recevoir ! Ce n'était pas prévu ainsi !

— Attendez… Je ne m'explique pas bien votre attitude, Germaine, batailla Boro. Vous m'invitez à déjeuner, et maintenant vous m'interdisez votre seuil ?

— Mais… parce que vous êtes deux ! Je vous le répète, ce n'était pas prévu comme ça ! gémit la Fiffre.

Elle jeta un regard angoissé derrière elle, comme si elle en référait à quelqu'un d'autre, une personne cachée qui se serait tenue dans le sombre du couloir.

— Est-ce que tout va bien, Germaine ? s'enquit le reporter, gagné à son tour par l'inquiétude. Je veux dire : est-ce que tout est normal, Germaine ? insista-t-il en essayant de découvrir par-dessus l'épaule de la grande bringue la perspective du

couloir obscur.

— Tout est normal *ici,* précisa la vieille fille. Mais c'est de votre côté que tout semble de travers ! Vous êtes en retard. Quelqu'un vous accompagne. Et vous avez l'œil poché !

— Vous semblez redouter quelque chose… Vous parlez à demi-mot. De quoi avez-vous peur, Germaine ? réitéra Boro.

Il avait parlé à voix basse.

— J'ai peur de mal faire ! chuchota la grande girafe. J'ai toujours eu peur de mal faire !

— A qui rendez-vous des comptes ? Cousin Henri vous ferait-il des misères ? insinua le surnuméraire.

Les paupières de Germaine papillonnèrent plusieurs fois. Son visage se ferma. Cette fois, on la sentait vraiment sur le qui-vive.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler,

monsieur Je-ne-sais-même-pas-qui-vous-êtes, murmura-t-elle en tâtant le terrain derrière elle.

Elle recula, dos à l'appartement, fit un dernier pas un peu fou et réintégra sa caverne. Elle s'apprêtait manifestement à claquer la porte au nez de ses visiteurs.

Elle dévisagea le compagnon de Borowicz avec haine et suspicion.

— Finissons-en ! hurla-t-elle soudain en le désignant. Qui est ce type ?

— Ce n'est que moi ! dit l'inconnu.

Pour rassurer la Fiffre, il amorça le geste d'arracher sa moustache postiche. Elle se méprit sur la nature du mouvement et crut qu'il allait la frapper au visage.

Elle voulut claquer la porte.

Le Choucas de Budapest l'en empêcha : il bloqua le battant de la pointe de sa chaussure.

— Attendez, Germaine ! s'écria-t-il.

— Oui, Bon Dieu, attendez ! échota Boro qui souhaitait de tout son cœur mettre un terme à cette situation absurde.

— Dites à votre zigomar de me laisser refermer ma porte, monsieur Borovice ! hurla Germaine Fiffre, tournant hystérique et s'arc-boutant sur le battant.

Et, comme ses efforts pour se barricader restaient sans succès :

— Monsieur Marty ! Monsieur Girard ! A l'aide ! Au secours ! Ils enfoncent la porte !

Le visage blafard d'une fouine à casquette apparut aussitôt derrière le chambranle. L'homme tenait fermement un automatique. Boro comprit immédiatement qu'il avait affaire au mystérieux messager, celui qui avait suivi et abordé Marinette dans la rue. Ni petit, ni trop grand, ni bavard, ni notable, juste glacial dans l'éclat fugitif de son

regard bleu ardoise.

Sans doute l'homme n'était-il pas seul dans l'appartement, et c'était folie de vouloir l'attaquer, mais si Mademoiselle Fiffre était aux mains de ces gens, quels qu'ils fussent, le devoir commandait qu'on lui vînt en aide.

Le sang généreux du reporter ne fit qu'un tour.

— On défonce ! On culbute ! enjoignit-il à Prakash.

Quiproquo et cinq à table

Oubliant toute prudence, Boro prit son élan et, imité par le Choucas, se mit en devoir de forcer le passage.

En réponse à cette attaque frontale, la Fouine agit avec une grande économie de gestes et un flegme peu ordinaire. Il écarta Mademoiselle Fiffre de son champ de tir et, ouvrant toute grande la porte aux assaillants, les laissa pénétrer. Catapultés par leur élan, les deux Hongrois passèrent devant lui et s'étalèrent sur la moquette aux pieds de Mademoiselle Fiffre horrifiée.

— Calmons le jeu, dit la Fouine avec un parfait sang-froid. Relevez-vous, messieurs. Les mains en l'air !

Prakash s'exécuta. Boro resta au sol. Le reporter était chu lourdement sur son genou raide.

— A quels valets de préfecture de police avons-nous affaire ? demanda-t-il en frictionnant sa rotule douloureuse et en fixant la Fouine à casquette plate.

— Monsieur pue les brigades spéciales d'intervention ! diagnostiqua Prakash.

— Espèce de punaise, vous pouvez parler ! chuinta la Fiffre qui ne désarmait pas contre l'homme au béret. Vous, vous sentez les sacristies et l'Action française !

— Le physique ne fait pas forcément le moineau ! s'exclama Prakash en s'abstenant de tenir ses mains en l'air plus longtemps.

Il s'avança en souriant au-devant de Germaine Fiffre et, ôtant sa moustache, son béret, ses sourcils, lui ouvrit tout grands les bras.

Elle ne s'y jeta pas. Au contraire : la vue de l'ancien prisonnier déclencha chez elle une bordée de cris supplémentaires.

— Ah, c'est intelligent ! glapit-elle. Parce que c'était vous, monsieur Prakash ? C'était vous, sous le masque ? Et vous trouvez drôles vos farces de collégien ? Imaginez deux secondes que monsieur

Marty ait fait usage de son arme ?

Elle marcha jusqu'au Choucas et lui appliqua un retentissant soufflet sur la joue.

— Voilà ce que vous méritez !

Puis, se tournant vers Boro, toujours occupé à masser son genou endolori :

— Quant à vous, monsieur Borovice…

Elle suspendit sa phrase, passant sans transition d'un état de colère à un élan maternel. Elle se précipita pour prêter secours à son Kirghiz préféré.

— Mais aussi, monsieur Blèmia ! chougna-t-elle en le dévorant avec des yeux immenses où se lisaient à la fois un désarmant reproche et une infinie tristesse, pourquoi faut-il toujours que vous me mettiez dans les embrouilles ? Et puis, qu'est-il arrivé à votre œil ? ajouta-t-elle en l'aidant à se relever. Est-ce que vous avez été battu ?

— Rien de pareil, ma bonne Germaine ! Je vais

tout vous expliquer pourvu que vous me juriez que nous non plus, nous ne sommes pas tombés dans un piège.

— Un piège ? bredouilla Mademoiselle Fiffre. Quel piège ? Nous sommes ici entre braves gens !

— Qui est cet homme ? Pourquoi se tenait-il embusqué derrière la porte ?

— Mais… monsieur Borovice… c'est monsieur Marty ! C'est un de ces messieurs…

— Un de ces messieurs ?

— Un des messieurs de la lettre…

Celui qui répondait au nom de Marty adressa un sourire encourageant à la vieille fille.

— … un de ces messieurs de la France libre ! exhala finalement Germaine Fiffre.

L'homme au revolver s'inclina, le bec fin, l'air rusé, l'accent parigot :

— Sergent Marty, radiotélégraphiste, rallié à l'armée du général de Gaulle.

Il se tourna vers la grande caraque.

— Vous vous en êtes magnifiquement sortie, mademoiselle, la félicita-t-il. Vous méritez d'être citée à l'ordre du bataillon ! Dans le doute, il était plus sage de vous replier sur votre base.

— Je me suis laissé abuser par le déguisement de monsieur Prakash, s'en voulut Germaine en rougissant. Ce n'étaient vraiment pas l'endroit ni les circonstances pour faire des farces, monsieur Béla !

— Bêêêla ?.. comme un mouton ? s'enquit le dénommé Marty. Est-ce là le blase de celui qui vous accompagne, monsieur Borowicz ?

— Oui. Je vous présente Béla Prakash, reporter. Mon meilleur ami, dit Boro.

— Son meilleur ami, confirma Mademoiselle Fiffre. Je le connais bien. C'est un Kirghiz de la même espèce que monsieur Borovice. Ces deux-là

ont fait les quatre cents coups ensemble !

— Je sais qu'ils ont photographié la Terre entière pour l'agence Alpha-Press, dit le sergent en rempochant son arme. J'ai eu un dossier les concernant entre les mains. Et vous-même, depuis deux jours, mademoiselle, n'avez pas été avare d'anecdotes à leur sujet.

— C'est que, malgré tous leurs défauts, je les aime comme mes fils, avoua Mademoiselle Fiffre en piquant un nouveau fard.

— Décidément, tout le monde semble en pays de connaissance ! s'exclama Prakash.

— Ce qui tendrait à prouver que nous sommes en train de nous méfier les uns des autres pour pas grand-chose ! compléta Boro.

— Vous avez raison, et c'est indigne de nous ! claironna une voix proche.

Celui qui avait prononcé ces dernières paroles venait de s'encadrer dans la porte vitrée du fond du

couloir. Il arrivait du salon. Il se tenait à contre-jour. Enrobé par la fumée d'une cigarette, il était vêtu d'un costume gris. Il était très brun. Assez mince. Bien proportionné. D'une élégance naturelle. Un gentleman aux yeux pénétrants.

— Je vous présente mon cousin Henri ! entonna cérémonieusement Mademoiselle Fiffre en s'effaçant devant le nouvel arrivant. Enfin… corrigea-t-elle en riant derrière sa main, cousin à la mode de Bretagne !

L'homme ne réagit pas. Il paraissait sans fièvre et sans aspérités. Seulement lisse et magnétique.

Il marcha au-devant de Boro. Arrivé en face du reporter, il le regarda droit dans les yeux. Il échangea avec lui un long regard muet comme s'il souhaitait retarder à l'extrême le moment où l'on ne peut plus se tromper :

— Jean-Pierre Girard, horticulteur, se présenta-t-il enfin. Je suis venu vous parler de mes roses.

— Blèmia Borowicz, photographe, lui renvoya Boro.

Et, acceptant la poignée de mains proposée par son interlocuteur, il ajouta :

— Autant vous prévenir tout de suite : en fait de roses, je ne connais guère que celles du Bengale. Sans doute parce qu'elles sont réputées sans épines !

— Sans épines et aussi sans parfum, acquiesça Jean-Pierre Girard.

Puis, le rire aux dents :

— Tout juste le contraire de celles que je cherche !

— Vous voulez des roses avec des piquants ?

Les yeux pénétrants de l'envoyé de Londres quittèrent ceux de son interlocuteur auxquels ils étaient restés rivés et se posèrent un moment sur la porte du salon.

— Oui, dit-il avec un accent de vérité. Je sélectionne des fleurs avec du caractère et un parfum de liberté.

Boro se détendit.

— Je commence à mieux percevoir le sens de l'obscur message que vous m'avez fait passer par le sergent Marty, dit-il.

Girard se retourna, amusé.

— Vraiment ? C'était obscur ?

— C'était incompréhensible !

— Normal. Quant à la tournure de l'amphigouri, j'en laisse l'entière responsabilité à Mademoiselle Fiffre !

— Oh ! s'empourpra cette dernière.

— Sa pensée est tellement… tellement gothique, que pour dire « passez-moi le beurre », elle serait capable de faire un détour par Isigny — ce qui

d'ailleurs aurait une fois de plus le mérite de l'incompréhensible et promènerait n'importe quel agent du contre-espionnage !

Piquée en plein centre, Germaine haussa les épaules. Le teint pivoine, elle se tourna vers Boro :

— Ces messieurs de Londres se moquent de moi, mais ils oublient de dire comment ils s'y sont pris pour me convaincre de vous écrire ! protesta-t-elle. Ils avaient perdu votre trace, monsieur Blèmia, et voulaient à toute force vous rencontrer ! Ils m'ont fait un charme pour arriver à leurs fins, vous auriez vu ! Ils ont fait vibrer ma fibre patriotique ! Ils ont fait valoir que nous n'avions pas le droit d'abandonner le combat ! Ils m'ont impressionnée en me racontant leur débarquement en Bretagne, entre différents faits d'armes.

Elle se fit soudain midinette :

— Il faut dire que chez les hommes, j'ai toujours apprécié le courage ! J'aurais tellement voulu moi-même être pilote de chasse ou bien officier sous-

marinier !

— Engagez-vous dans la RAF ou la Navy, mademoiselle Germaine, glissa Marty en se haussant jusqu'à son oreille. Vous y trouverez votre accomplissement.

— Inutile d'en rajouter, sergent, ce n'est pas charitable ! se défendit la haute demoiselle.

— Non, non, je vous assure, insista Marty. Dans les camps d'entraînement, ils ont besoin de grands modèles comme vous !

— Blague à part, comment ça se passe en Angleterre ? s'enquit Prakash, désireux de prendre des nouvelles. Est-ce que les engagés français s'en sortent ?

— Bien dans l'ensemble, mais nous n'aborderons pas le sujet, car ce n'est pas le propos du jour, trancha Jean-Pierre Girard.

Il éteignit sa cigarette et l'émietta dans sa paume pour en récupérer les moindres vestiges.

— Est-ce que de Gaulle arrive à se faire entendre de Churchill ? demanda Boro.

— Si nous allions dans un endroit plus confortable pour parler ? éluda Jean-Pierre Girard.

Il fit signe aux deux Hongrois de franchir la porte du salon.

— Voilà le moment tant souhaité ! s'attendrit Germaine en mordant sa lèvre inférieure.

Soudain redevenue maîtresse de maison, elle poussa tout son monde devant elle :

— Entrez, mes amis ! Ne restez pas là, messieurs ! La table est là-bas. Un grand moment d'Histoire nous attend ! Ça ne tient plus à rien… Ou alors à un fil ! Il suffit de mettre cinq couverts au lieu de quatre !

Cousin Henri se déboutonne

Les cinq couverts étaient mis, l'argenterie rutilait au flanc des assiettes, le plan de table était établi, le vin débouché, le légumier en faïence de Gien fumait sur le dressoir, mais le début du repas était en panne et les festivités semblaient remises aux calendes.

La déconvenue de Germaine Fiffre était à la dimension du mal qu'elle s'était donné pour servir rapidement ces messieurs. Autant dire qu'elle était énorme. Elle se lisait à livre ouvert sur son visage défait.

Le temps d'aller en sautillant à la cuisine, de retirer la préparation du feu, de la présenter joliment

dans la vaisselle appropriée, de retaper un chignon, de renflouer un cil et de revenir, les convives (qu'elle avait pourtant pris soin de guider jusqu'à leurs chaises) avaient disparu !

C'était tel ! Quand le maître queux des temps de disette arriva avec son magistral plat de navets fourragers accommodés en ragoût de sauce blanche, il n'y avait plus personne autour de la belle nappe brodée, dressée avec amour. Plus personne pour humer le subtil fumet des topinambours escortés d'un reste de viande, de quelques miettes de jambon, d'un rien de lard fumé, de champignons blanchis hachés menu et de deux œufs entiers.

Germaine en aurait pleuré.

Parce que enfin, à quoi bon découper, émincer, barder, brider, parer, blanchir, étouffer, mouiller, si, le moment venu, ceux à qui est destiné le petit chef-d'œuvre d'invention culinaire que vous avez concocté vous montrent le cul et s'en vont faire des messes basses dans les pièces voisines ?

Ulcérée par tant de goujaterie, remontée contre les hommes, Germaine se dégonfla comme un pneu.

Au bout d'un interminable soupir, elle se tassa. Ses longs bras jetés à l'abandon sur elle-même, cuisses écartées, elle se laissa sécher et vieillir sous le lustre — fichue, froissée, exclue —, le corps lâché de guingois sur sa chaise Henri II à dossier de cuir.

Ces messieurs s'étaient enfermés au petit salon. D'où elle était, respirant malgré elle les vapeurs de son brouet dans sa petite salle à manger, la pauvre demoiselle pouvait entendre le ronron de leurs voix.

Elle se versa un verre de porto tiré de ses réserves secrètes et commença à se reboiser la glotte avec un peu d'alcool de dame, seul remède capable de lutter contre l'ostracisme dont elle se jugeait victime de la part de mâles dominants qui la renvoyaient une fois de plus à sa vie minuscule.

Dans la pièce voisine, sous l'œil vigilant de Marty qui condamnait la porte de communication de sa maigre carrure, Jean-Pierre Girard venait d'entamer une promenade pendulaire qui le menait du bord d'un guéridon jusqu'à l'angle le plus reculé de la pièce.

Chemin faisant et revenant, l'esprit occupé à autre chose, il avait entrepris de rouler une nouvelle cigarette, tâche dont il se tirait avec une remarquable habileté. Son regard vif s'attarda une fraction de seconde sur un ravissant saxe qui ornait un napperon mais, l'instant d'après, se désintéressant du gracieux marquis de porcelaine qui partait à la chasse à courre, l'envoyé du Général gomma sa cigarette d'un trait de salive et prit position devant la fenêtre.

Là, mains derrière le dos, concentré sur ses forces mentales, il observa un silence réfléchi avant de prendre la parole.

— Simplifions les préambules, messieurs, dit-il soudain d'une voix brève en s'adressant aux deux

Hongrois qui suivaient attentivement ses faits et gestes. Un voilier m'a effectivement débarqué près de Plogoff, en Bretagne, le 2 décembre, et je suis chargé de prendre contact avec des hommes sûrs, avec des hommes de conviction tels que vous, pour organiser un réseau de résistance contre les occupants.

Il se tourna vers eux :

— Voulez-vous en être ?

Surpris par cette mise en situation fulgurante, Boro et Prakash échangèrent un regard où se lisait la circonspection.

— D'un coup, vous marchez à la hache ! fit observer le Choucas.

— Mon temps est compté, rétorqua Girard. Et je sais que je peux me fier à vous.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que nous méritons une telle confiance, monsieur Girard ? s'enquit Boro avec une certaine réserve.

— Votre réputation n'est plus à faire, répondit Jean-Pierre Girard en tirant un briquet estampillé de sa poche. Je sais qui vous êtes et connais les aventures qui furent les vôtres avant la guerre. De plus, les précautions dont vous vous êtes entouré attestent de votre envie d'en découdre avec l'ennemi, monsieur Borowicz. Elles me permettent de sauter les étapes de la mise à l'épreuve.

Il alluma la cigarette brune qu'il venait de rouler. Le reporter respira l'acre odeur du tabac.

— J'aurais espéré que vous fumiez du Navy Cut, persifla-t-il. Votre brûlot sent le vieux mégot.

— C'est un mélange de récupération. C'est ce que nous fumons en mission pour raisons de sécurité.

— Ignoble et dégueulasse ! laissa tomber le Choucas.

— Franchement nauséabond, confirma Boro.

— Bûches et clopes, admit l'émissaire de la

France libre.

Un sourire mince traversa son visage.

— Aussi ne vous en offrirai-je pas, dit-il avec un calme de lac. D'ailleurs, que je sache, aucun de vous n'est fumeur.

Il observa les deux hommes au travers des volutes de sa pestilentielle fumée grise et ajouta :

— Je vous connais mieux qu'il n'y paraît, vous savez ! Cela fait partie de ma mission d'officier.

— En tout cas, ce n'est pas pour nos récents faits d'armes maugréa Prakash.

— Vous avez raison ! rétorqua aussitôt Girard. C'est plutôt pour votre attitude en face d'événements majeurs.

Une petite flamme irritée s'alluma dans l'œil du Choucas de Budapest.

— Parlons-en ! s'écria le Hongrois. Dans la

récente affaire « Hitler contre la ligne Maginot », j'ai carrément perdu la guerre avant de l'avoir faite ! Quant à mon copain, il a été réformé !

— Oubliez vos déconvenues, chers amis ! De 33 à 40, on vous trouve aux avant-postes de presque tous les points chauds du globe !

Boro chassa une mèche rebelle de son front.

— C'est seulement qu'il y avait quelques sacrées bonnes photos à ramener !

— Munich ! La Cagoule ! La guerre d'Espagne ! Enigma ! Vous n'aviez pas choisi les sujets les plus faciles !

— Du temps d'Alpha-Press, nous ne calculions pas.

— Alto Corrientes, la bataille de Madrid, le pont d'Arganda, Guernica ! Bombay ! Mysore ! J'aime les hommes de votre trempe, monsieur Borowicz !

— Pas le moindre héroïsme dans tout cela,

persista le reporter. Nous n'aspirions qu'à être en vie. Et à ramener des images !

— Pour témoigner ?

— Pour dire que l'homme est plus fort que la mort.

— Vous voyez bien ! Votre attitude relève du vrai courage.

— Ou d'une parfaite légèreté, argumenta Boro en riant.

— Vous n'arriverez pas à vous discréditer à mes yeux, rétorqua l'envoyé du Général. Vous avez une tête bien faite et un passé antinazi très encourageant.

— Oui, mais aucune compétence particulière.

— C'est ce que vous croyez !

— En outre, je suis un farouche individualiste. Je ne saurais m'inscrire dans aucun ordre.

— C'est là votre point fort. Vous êtes un réfractaire de naissance. C'est une raison suffisante pour vous avoir fait figurer sur ma liste d'hommes à contacter.

— Je n'ai jamais reçu aucun entraînement militaire. Prakash vous l'a dit, j'ai été réformé.

— La Résistance sortira des rangs des civils. Les militaires en sont encore à Giraud ! Ce sont des résistants de droite, si l'on veut. Ils sont hostiles à de Gaulle. Ils veulent bien bouter les Boches hors de France, mais c'est pour instaurer une dictature militaire, et nous n'en voulons pas !

— J'ai la jambe qui traîne.

— C'est un charme de plus !

— Vous avez affaire à un infirme !

— Personne ne vous croira.

— Je ne sais pas conduire.

— Un ami africain le fait pour vous. Vous pilotez de la voix et du geste.

— De moins en moins. Je suis redevenu cloporte. Je boite à pied.

— Allons, allons ! Vous avez trois voitures ! Elles vous servent de tapis volant, de lupanar, d'hôtel de luxe et de boîtes aux lettres.

— D'où tenez-vous vos renseignements, monsieur Girard ? finit par capituler le reporter.

— Oh ! Il nous arrive de lire par-dessus l'épaule de nos amis des services secrets en exil, monsieur Borowicz. En France libre, vos dossiers se trouvent entre des mains haut placées. Ils sont tout à fait élogieux et truffés de détails édifiants.

— On exagère souvent.

— Pas dans votre cas, répondit Girard d'une voix posée.

Il éteignit son mégot dans la coupe d'un cendrier

et demanda :

— Eh bien, serez-vous des nôtres ?

— Je ne saurais venir seul.

— Je l'entendais bien ainsi.

Le début de quelque chose

— De combien d'hommes sûrs disposez-vous ? demanda l'envoyé de Londres.

Boro consulta Prakash du regard et reçut son aval muet.

— Nous sommes quatre. Cinq, si j'inclus Mademoiselle Fiffre.

— N'est-elle pas trop fragile ?

— Elle est loyale et indestructible.

— Avec sa science de la bicyclette et ses robustes mollets, elle pourrait bien faire un magnifique agent de liaison, déclara Marty qu'on avait oublié.

— C'est noté, dit sèchement Boro.

Il ne pouvait s'empêcher de ressentir une instinctive inimitié envers le radio qui le fixait avec son regard de furet.

Il se détourna. On le tirait par la manche pour attirer son attention.

— Disposez-vous d'un quelconque armement ? s'inquiéta Girard.

— Nous possédons un parabellum et un fusil

Mauser, déclara Prakash. Prise de guerre.

— Est-ce à dire que vous avez commencé à décimer la Wehrmacht avant que j'intervienne ? demanda l'envoyé de Londres en laissant flotter l'ébauche d'un sourire sur son visage immobile.

— Un sous-officier allemand a eu un accident devant nous, dit le Choucas. Nous avons récupéré son uniforme et ses armes.

— C'est maigre. Mais c'est le début de quelque chose.

— C'est le début de presque rien, corrigea Boro. Nous ne battrons pas les Allemands avec des nez en carton et des pistolets à amorces !

— Un peu de patience, maudit Hongrois ! La lutte armée n'est pas commencée. Il faut d'abord que vous vous donniez les moyens d'exister. À courte échéance, nous vous fournirons ceux d'inspirer la crainte.

— Comment ?

— Par des parachutages. Armes et matériel. Mais, pour le moment, nous en sommes à l'acte I. Je vous charge de rassembler les hommes et les femmes susceptibles de former votre réseau le plus vite possible. L'AS telle que je la forme fonctionne de la façon suivante…

— L'AS ?

— L'Armée Secrète. Au sommet, le chef de section. Il cherche trois chefs de groupe. Chaque chef de groupe recrute trois chefs d'équipe. Chaque chef d'équipe trouve trois adhérents. En tout, cela fait quarante hommes. L'équipier ne doit connaître que son chef d'équipe. Le chef d'équipe connaît ses trois hommes et le chef de groupe. Le chef de groupe, ses trois chefs d'équipe et son chef de section. Idéalement, ce dernier ne devrait se trouver en relation qu'avec les trois chefs de groupe qu'il a choisis. Cette technique du cloisonnement évite les fuites et les dénonciations en cas d'arrestation. Elle limite la casse. Elle vous explique mieux pourquoi je ne voulais pas rencontrer deux hommes à la fois,

même s'ils sont destinés à travailler pour la même cause.

Girard abaissa sur ses interlocuteurs un regard incandescent :

— Messieurs, exceptionnellement et parce que nous en sommes aux balbutiements, je veux bien admettre un commandement bifrons. Vous serez chef de section et aurez les deux visages d'un même individu. Vous êtes frères dans la vie. Vous le deviendrez à la tête du réseau. Vous vous appellerez donc Janus.

— Comme le dieu à deux visages opposés ? demanda Prakash.

— C'est cela, acquiesça Girard. Comme celui qui voit devant et derrière.

Boro fronça les sourcils et réfléchit l'espace d'un instant.

— L'embêtant, c'est que ça ne va pas, dit-il.

— Qu'est-ce qui ne va pas encore ? demanda Girard d'un ton rogue. Je viens déjà de faire une exception contraire à tous mes principes !

— Votre organisation. Cette histoire de double tête. Deux en un. Ça ne colle pas ! On ne peut pas marcher comme ça.

— Mais puisque je vous ai dit que je vous traiterai comme une seule et même personne ! Imaginez !.. Vous êtes deux, mais votre tâche est désormais celle d'un seul chef de section.

— C'est que nous sommes trois, dit Boro avec une feinte modestie. Il y a aussi Scipion.

— Scipion ?

— Eh oui, dit Prakash en voyant où son ami voulait en venir. Forcément… Il y a Scipion l'Africain.

— Il est notre frère dans la clandestinité et dans la vie. À cette heure même, il nous attend au pied de la montagne Sainte-Geneviève avec une voiture.

Il est fatalement la troisième tête du chef de section.

— Soyez raisonnables ! Faites-en plutôt un chef de groupe.

— Nous ne pouvons pas le dissocier de ce que nous allons entreprendre.

— Nous ne pouvons pas, confirma Boro. D'ailleurs, pourquoi s'entêter ? Il suffit que nous prenions Cerbère comme nom de code.

— Oui, Cerbère, comme le chien à trois têtes.

— Kerberos en grec !

— Je me fiche de Kerberos ! vociféra soudain Girard qui venait de perdre son flegme et commençait à être submergé par les exigences des Hongrois.

— C'est à prendre ou à laisser, dit Boro avec un immense sérieux.

— Oui, dit Prakash. C'est le méchant chien ou un

réseau sans vous.

Girard cilla, émit un grognement sourd puis se domina pour étouffer la tempête qui couvait en lui.

— Mais alors, objecta-t-il, nous ne cloisonnerons plus rien !

— Nous n'en éprouvons pas le besoin, dit Boro.

— Pas le besoin, confirma Prakash.

— Vous êtes inconscients ! Vous risquez de compromettre la sécurité de vos camarades ! Qu'arrivera-t-il aux deux autres si l'un d'entre vous est capturé ?

— Ils feront l'impossible pour sauver sa tête ! C'est-à-dire la leur.

— Et s'ils échouent ?

— Si, par un fâcheux coup du sort, le malheureux captif était fusillé et que les deux autres s'en sortaient, Kerberos pourrait quand même se vanter

d'avoir eu de la chance d'en réchapper !

Jean-Pierre Girard ne répondit pas. Le visage creusé, la chair comme enfoncée autour des arêtes du nez, il laissa voyager son esprit sur l'immense tâche des jours à venir.

— Ma mission continue, dit-il d'une voix sourde. Je vais poursuivre mes consultations et multiplier les prises de contact.

Puis il s'exprima avec la diction froide et visionnaire qui était la sienne.

— D'ici à quatre jours, le 21 par conséquent, à treize heures, je rencontrerai un seul d'entre vous au buffet de la gare de Lyon. Un seul ! souligna-t-il en désignant Boro.

Il enchaîna presque aussitôt :

— Si je suis attablé devant un Vittel menthe, passez devant ma table et je vous suivrai. Marchez lentement en direction de la Seine. Itinéraire préférentiel : rue de Bercy, rue Villiot, quai de la

Râpée en direction du pont de Bercy. Je vous aborderai quand je jugerai le moment opportun et le lieu sûr. Vous me ferez le point sur l'avancement de vos recrutements sans me communiquer de noms, à part ceux des chefs de groupe. Pour les gens de votre réseau, je n'existe pas. D'ailleurs, d'ici à quinze jours, j'aurai disparu. Vous serez seuls. Vous disposerez d'un code et d'une radio. Vous recevrez des instructions sous forme de messages. Votre section sera plus particulièrement affectée à des missions de renseignement. C'est tout cela que je vous préciserai le 21.

L'œil vif au creux des orbites, Jean-Pierre Girard tourna la tête en direction du vitrage derrière lequel devait se morfondre mademoiselle Fiffre. Il adressa un sourire muet à Marty qui, affaissé le long du chambranle de la porte, attendait avec une inusable patience que son supérieur eût fini de délivrer son message.

— Pauvre Marty, souffla-t-il, tu dois être calciné de faim ! Moi aussi, d'ailleurs… Notre dernier repas

chaud remonte à quand ?

Marty haussa les épaules pour signifier son ignorance. Il ne bougea pas. Il avait des airs de chien fidèle résolu à se faire tuer sur place.

— Nous en avons fini, le rassura son patron. Va porter la bonne nouvelle à notre hôtesse. Présente-lui nos excuses. Et vivement, dis-lui qu'elle fasse réchauffer son frichti !

Quand l'autre se fut dissipé comme un fantôme gris derrière les rideaux du vitrage, Jean-Pierre Girard s'anima :

— Encore un mot. Si, quand vous arrivez au buffet de la gare, je suis attablé devant une grenadine, rentrez chez vous. Le rendez-vous est annulé. Si je ne suis pas là, suivez des yeux le serveur à moustaches. Si cet homme corpulent dépose un verre de grenadine sur le marbre d'une table inoccupée, passez votre chemin, fondez-vous dans la foule, ne repassez chez vous qu'après vous être assuré par maints détours que vous n'êtes pas

suivi. C'est que j'aurai été arrêté.

L'homme de Londres ramassa sa blague à tabac sur la table et leva les yeux sur ses deux interlocuteurs.

— Une dernière chose. Ceci afin que vous mesuriez le degré de confiance que je vous accorde… Pour vous seuls, je suis le lieutenant de vaisseau Honoré d'Estienne d'Orves, chef du 2e Bureau de la France libre. Pour les autres, je suis, je serai Jean-Pierre Girard. Et maintenant, messieurs, à table !

Le chien à trois têtes

L'Aston Martin fit ronfler son moteur.

A peine avait-elle décollé du trottoir que Scipion, tenu informé par ses frères d'armes de la nouvelle perspective de leur vie, donna libre cours à un enthousiasme débordant. Pour lui, c'était la résurrection.

— Tu te rends compte, Borop'tit ! hurlait-il en conduisant à un train soutenu. Tu te rends compte ! Une armée ! Une organisation ! Nous ne sommes plus seuls !

L'Africain se détendait à mesure. Un rire blanc éclairait son visage sympathique. Inconscient de ses gestes, il se laissa porter par l'euphorie de projets que lui chantaient les roues du voyage. Il écoutait ronfler les pneus sur le dos des pavés.

— Tu te rends compte ! répétait-il, émerveillé.

Il rêvait. Fini, les mornes journées passées sur un pucier même pas assez long pour recevoir le

cadavre ! Fini, les peines de cœur. Terminé, l'insupportable, l'inconsolable chagrin entretenu par la contemplation biquotidienne d'une photographie en passe de jaunir, sur laquelle s'épanouissaient, estompés à force de triturations et d'empreintes, le soleil de dix sourires d'enfants et le visage muet d'une mère infidèle.

La Résistance ! Un réseau ! Le projet éblouissait Scipion au point de le rendre incontrôlable.

Comme un grand chien flairant que plus rien ne retient, pas même la voix de son maître, l'ancien chauffeur d'Ettore Bugatti poussa un cri strident, se pencha sur le volant, opéra un brillant double débrayage, fit boire au carburateur une portion supplémentaire d'alcool et d'un mélange dont il avait le secret et, poussant la quatrième vitesse jusqu'à son ultime limite, accéléra. Aussitôt, les flèches des manomètres opérèrent une curieuse valse autour des cadrans, la tôle de l'habitacle vibra sur ses points d'appui, et l'Aston Martin, martyrisée par une semelle de plomb, bondit en avant,

rugissante de chevaux, comme au temps de sa jeunesse.

En l'espace de huit cents mètres, précédée et suivie par la chanson de son régime moteur poussé à l'extrême, la belle sportive grimpa de plusieurs octaves, se gargarisa dans son pot d'échappement avant d'accrocher la cinquième, et doubla tous les véhicules qui la précédaient. Elle se présenta à l'embouchure étoilée de la place de la Nation à plus de cent trente à l'heure et entama sa révolution avec des allures de cheval emballé. Elle passa au ras des pare-chocs chromés d'une Mercedes Benz conduite par un officier allemand, tangua pour redresser son assiette un instant compromise par un coup de volant intempestif, valsa de l'arrière, se remit en ligne avec élégance et, lancée sur sa fougue du moment, poursuivit sa route vers le faubourg Saint-Antoine sous les yeux médusés de la foule.

Secrètement ravi par les performances de sa voiture, mais réalisant que rien ne saurait modérer

la furia de l'ancien chauffeur de maître, Boro mit un terme à sa crise de démence en confisquant la clé de contact. Privé soudainement d'allumage, le bolide surcompressé sembla perdre toute vigueur. L'incontrôlable chauffeur n'eut d'autre ressource que d'échouer son véhicule au bord d'un trottoir dont les rives caressèrent rudement les flancs des roues à fils.

Dans l'air alourdi par la respiration des passagers, Scipion attendit, tête baissée, le sermon qu'il avait mérité.

Au lieu de cela, Boro se tut un long moment. La voiture resta là où elle avait terminé sa course. Elle avait atterri au pied de deux pancartes rédigées en allemand, non loin de l'étal d'un cordonnier qui proposait en réclame un lot de galoches à semelles de bois articulées par des traits de scie.

Scipion n'osait bouger. Boro paraissait en plâtre. Tassé sur lui-même, attentif aux instruments de bord, on aurait juré que le propriétaire de la belle anglaise attendait que le moteur oublie les

maltraitances dont il venait d'être l'objet. La clé de contact lovée dans sa main obstinément fermée, il écouta s'espacer puis s'éteindre le cliquetis des tubulures surchauffées. Ensuite il se tourna vers le fautif et lui enjoignit d'une voix égale d'avoir à conduire moins vite.

Coincé sur sa banquette dans l'étouffement chaud du pont arrière, Prakash écoutait la voix posée de Boro faisant la leçon à Scipion. Pas la moindre algarade. Pas d'éclat, pas de rancune. Le Choucas sourit et se dit que ce n'était pas là le signe le moins étrange de la personnalité changeante du reporter. Il observa un moment le regard intelligent de son ami en réflexion dans le rétroviseur. En cet instant, Blèmia Borowicz était froid, calme et grave.

Il conserva d'ailleurs l'air le plus ordinaire du monde pour expliquer à l'Africain avec un miel persuasif dans la voix la façon dont chacun, dorénavant, devrait se responsabiliser par rapport aux autres. Il enchaîna en explicitant la théorie du

cloisonnement. Il insista sur la façon dont il fallait désormais se fondre dans la masse et s'adapter aux circonstances. Il en profita pour révéler au grand Noir la façon dont serait structurée la petite armée des quarante premiers résistants. Il avait l'air de savoir parfaitement où il allait.

Enfin, les yeux rivés à ceux de son vis-à-vis, il en vint à aborder le rôle du chef de section tel qu'il avait été redéfini par Girard et partagé entre eux trois. Tassé sur son siège, Scipion inspectait le visage énergique de Boro. Il hocha plusieurs fois la tête, signe qu'il acceptait l'évidence de son influence hypnotique. Et le Choucas de Budapest sut à cet instant que même si le principe du triumvirat était adopté par Scipion comme il l'avait été précédemment par lui-même, il était implicite que Boro serait le patron.

N'était-ce pas d'ailleurs ce qu'il avait toujours été sans jamais avoir à le revendiquer ?

Le moteur s'était refroidi. Les tubulures avaient cessé de cliqueter. Boro rendit la clé à Scipion. Ce

dernier relança le moteur et démarra doucement. Boro répéta qu'à partir de maintenant, il fallait offrir le moins de prise possible à l'attention de l'ennemi.

De bien dérisoires recommandations, en vérité ! Dérisoires si l'on considère que dans le sillage de la belle anglaise une conduite intérieure grise, peut-être une voiture réquisitionnée — une voiture d'allure banale, en tout cas — avait entamé depuis leur point de départ une filature en règle.

Son conducteur, un homme mince au visage émacié, coiffé d'un feutre aux bords rabattus, s'appelait Oskar Bauer et faisait partie du SD Sicherheitsdienst, le service de sécurité de la SS allemande. Le sergent Oskar Bauer était un homme d'aspect ordinaire. A ceci près qu'il n'aimait que les enfants. Il les aimait d'une façon irrationnelle. Il les convoitait. Il avait honte de ce penchant contre nature. Le reste de sa vie n'était qu'obéissance et discipline. Il ne rendait de comptes qu'à Friedrich von Riegenburg.

Suivre une voiture sans se faire repérer était pour

lui un jeu d'enfant. Oskar était rompu à ce genre d'exercice. Même s'il s'agissait de suivre un bolide dans les rues de Paris. Il ne quittait pas des yeux le véhicule pris en chasse. Il observait dans les lignes droites ou sur les avenues les plus dégagées tous les préceptes de prudence que commande ce type d'opération. Il variait la distance entre les deux véhicules s'il l'estimait nécessaire, laissait se creuser l'intervalle si la voie était libre de toute circulation, revenait à vive allure sur sa proie dès qu'il le jugeait bon, et prenait le soin de rester en embuscade derrière une ou plusieurs automobiles quand, d'aventure, il pensait être trop près de son client.

Sans jamais s'être rendu compte de la présence du suiveur, Scipion remisa la voiture avenue Daumesnil.

Oskar en embuscade

L'un après l'autre, les trois hommes quittèrent l'habitacle capitonné et se dirigèrent vers leurs pénates. Le dernier à sortir de l'Aston Martin fut Boro. Il ferma soigneusement les portières comme n'importe quel automobiliste s'apprêtant à rentrer chez lui. Il s'en fut d'un pas de promeneur, une main enfoncée dans la poche de son raglan, l'autre faisant virevolter sa canne.

Une fois abordé le trottoir de la rue des Jardiniers, il se retourna. À l'exception de quelques promeneurs attardés, il ne vit personne qui justifiât la crainte d'être suivi.

Il poussa la porte du porche du numéro 10 et se glissa sous la voûte. Ses amis l'attendaient devant

la loge de Marinette.

— Cerbère 1 au rapport ! plaisanta-t-il en les saluant militairement.

— 2 et 3 présents ! rétorqua Scipion en se fendant d'un garde-à-vous.

— Tout le monde est là ! échota Prakash.

— Alors, vite ! Kerberos à la niche ! entonna gaiement Blèmia Borowicz en s'engageant dans l'escalier.

Rentrés sans encombre, du moins le croyaient-ils, dans leurs soupentes du septième étage, les trois compagnons essayèrent de jeter les premiers jalons constitutifs de leur réseau. Jusqu'à une heure tardive, ils évoquèrent plusieurs noms de personnes susceptibles d'assumer les responsabilités de chef de groupe.

En d'autres temps, ils eussent évidemment contacté Pázmány en priorité. Mais le risque paraissait faramineux, puisque leur ancien associé,

en acceptant de travailler main dans la main avec des renégats aussi compromis que Bertuche et Diaphragme, avait franchi le cap de l'inacceptable.

Fut retenu à l'unanimité le nom de Marinette Merlu, qui avait suffisamment fait ses preuves pour que la confiance de tous lui fût accordée.

Celui de Dédé Mésange s'imposa ensuite parce qu'il était un homme de conviction et possédait un caractère bien trempé.

Aux dernières nouvelles, le jeune mari de Liselotte Declercke n'avait pas dévié de sa foi communiste. Bien que sa jeune épouse fût avocate depuis peu et inscrite au barreau de Paris, Dédé, fidèle à son idéal égalitaire, avait refusé de quitter son petit pavillon de Créteil. Boro, qui avait conservé l'adresse des tourtereaux et entretenu des liens affectueux avec sa filleule, dit qu'on pourrait contacter le couple dans sa maison de poupée proche de l'usine de roulements à billes où Dédé vissait soigneusement sa conscience prolétarienne.

Enfin, on tomba d'accord sur le nom de Lucien Palmire, alias Pépé l'Asticot. Cet homme à la démarche chaloupée, à la silhouette lourde, aux bajoues de sénateur, après avoir régné sans partage sur la faune des harengs du Topol, coulait maintenant des jours honorables mais « renseignés » du côté de Joinville-le-Pont, auprès de sa délicieuse épouse, Chantal Pluchet.

Chantal Pluchet ! Chacun se souvenait du châssis de la môme téléphone. Et pas étonnant que les deux reporters consacrassent un petit bourdon d'émotion à louer la grâce de ses rondeurs et la vivacité de sa frimousse : la belle enfant, en proposant à tout le personnel de l'agence le spectacle quotidien de ses mensurations, le balancement de ses hanches et le galbe de ses jambes, avait amplement mérité d'Alpha-Press[23].

— Ah ça ! Elle avait du zinc ! épilogua Prakash.

— Il n'empêche qu'au finish, remarqua Boro, c'est ce hareng de Lucien Palmire qui lui a dribblé les fesses avec un vrai talent d'avant-centre !

Le Choucas de Budapest fit valoir que l'ex-standardiste d'Alpha-Press pourrait éventuellement servir de radio au sein de son groupe. Cette excellente idée entérinée par Cerbère, les têtes du même chien se rassemblèrent une nouvelle fois pour convenir d'une répartition des rôles. Scipion, chauffeur virtuose, se porta volontaire pour aller à Créteil. Il repasserait par Joinville. Chargé de contacter les deux partis, de les persuader du bien-fondé de la lutte, il lui faudrait aussi trouver une maison isolée qui puisse servir de nouvelle base à l'équipe. Prakash, quant à lui, se chargerait de l'initiation de Marinette. Dans l'après-midi, il opérerait également une reconnaissance à la gare de Lyon.

Lorsque les mailles d'un premier réseau furent tissées, Boro demanda aux deux autres têtes du chien la permission d'aller chercher Noémie. Il avait la ferme intention de la ramener avec lui. Prakash acquiesça de grand cœur. Scipion ne posa pas de questions.

Il était minuit au coucou suisse prêté par Marinette.

Dehors, le sergent Oskar Bauer s'était mis en faction devant l'immeuble. Depuis la rue glaciale, il poursuivait sa patiente observation des lieux et gardait la tête levée en direction des vasistas.

Lorsque la faible lumière de la lucarne de gauche disparut au septième, Oskar Bauer sortit son calepin de sa poche et nota l'heure d'extinction. Il compléta son compte rendu par quelques notes jetées d'une écriture hâtive. Puis il s'en fut rejoindre sa voiture grise au coin de la rue, et démarra aussitôt.

Go!

Le *flying officer* Donald Éliott Tennessee avait obtenu deux jours de permission : c'est le temps que son commandant de *squadron* avait estimé nécessaire à la cicatrisation de ses plaies.

Le *flying officer* Donald Éliott Tennessee passa ces deux jours avec Maryika Vremler.

C'est avec lui qu'elle fit son premier saut en parachute.

Ils partirent de l'aérodrome où le Spitfire de l'officier s'était écrasé. La place avait été nettoyée : aucun appareil n'était resté sur les pistes ou dans les champs alentour. La plupart avaient déjà repris l'air. Seule restait, douloureuse cicatrice, la tranchée que l'avion du capitaine d'escadrille avait creusée dans la terre glacée de sa plus grande défaite.

Donald Éliott Tennessee ne parlait pas de

l'accident. Il attendait un nouvel appareil. Comme ils marchaient vers l'Armstrong Whitworth Whitley qui devait les emporter, eux et d'autres, au-dessus de la campagne anglaise pour ce premier saut, il dit à Maryika :

— Si les Boches n'avaient pas bousillé les commandes de mes trains d'atterrissage, je ne vous aurais certainement pas revue. Alors ce n'est pas un revers, mais une victoire !

Ils portaient une combinaison qui engourdissait leurs gestes. Le harnais comprimait les muscles des épaules, et le parachute était lourd. Maryika avait un peu peur.

— Vous n'êtes pas obligée de sauter, lui disait Donald Éliott Tennessee. L'instructeur donnera l'ordre de départ, mais si vous ne voulez pas, dites-le-lui. Cela arrive.

— Pas à moi, répliqua Maryika avec un sourire étincelant. Je sauterai même avant vous.

— OK, fit le *flight-lieutenant.*

Ils grimpèrent dans la carlingue derrière une dizaine de parachutistes, et s'assirent contre les parois métalliques de l'avion. C'était un vieux zinc à deux moteurs, Spartiate et sombre. Au milieu du plancher, il y avait un trou découpé dans la tôle. Maryika fixait l'orifice, impressionnée. La présence de Donald la rassurait. Elle éprouvait une crainte diffuse, mais pas plus. Elle s'était repliée sur elle-même, loin des autres.

Le Whitworth s'ébranla dans un vacarme de tremblements et d'oscillations diverses. Il cahota sur la piste, tanguant bizarrement. Donald se pencha vers Maryika et cria quelques mots qu'elle n'entendit pas. Il prit sa main dans les siennes et la serra comme pour la réconforter. Elle l'y laissa. Parvenu à l'extrémité nord de l'aérodrome, l'appareil gonfla ses pectoraux motorisés et, d'une seule poussée, s'enleva dans les airs. Une sorte de calme précaire succéda aux tourments du départ. L'avion s'inclina comme pour tourner mais, bizarrement, il

suivit son cap en ligne droite. Il allait penché. Cela créait un effet désagréable.

Un homme revêtu d'une grosse parka de fourrure, sans harnais ni parachute, se planta devant le trou de la carlingue, jambes écartées. C'était l'instructeur. Il était large et massif. Il parlait très fort pour se faire entendre malgré les bruits du moteur. Il dit que les candidats au saut s'assiéraient au bord du trou, jambes dans le vide. Lui-même donnerait l'ordre de tomber. Il faudrait alors pousser avec les mains et se laisser aller, pieds droits. Le parachute s'ouvrirait automatiquement grâce à sa lanière retenue par un mousqueton à la carlingue.

Personne n'avait de questions à poser.

L'instructeur examina tous les harnais, tous les parachutes, tous les mousquetons. Le Whitworth volait à basse altitude au-dessus d'un champ proche de l'aérodrome. Il effectuait des cercles assez larges sans changer d'angle, en sorte que les apprentis parachutistes distinguaient parfaitement le périmètre sur lequel ils se recevraient. Il n'y avait

pas d'arbre. Pas de relief non plus. Une étendue plane.

— *Action !* cria l'instructeur.

Du fond de la carlingue, un homme se leva et marcha en vacillant jusqu'au trou percé dans la carlingue. Il s'assit résolument, jambes pendantes. C'était un très jeune homme. Il affichait un sourire un peu nerveux. Il s'adressa à la cantonade et dit :

— On se retrouve en bas ! Le premier arrivé attend les autres !

Une lumière rouge brilla au plafond.

— *Go !* hurla l'instructeur.

Le jeune homme poussa sur ses mains. Il disparut. L'instructeur se pencha. Maryika était trop loin pour voir s'ouvrir la corolle du parachute. Mais l'instructeur leva le pouce, indiquant que tout allait bien.

Une lumière verte s'alluma au plafond.

— *Action !*

Le deuxième volontaire prit la place du premier. L'instructeur vérifia le sac du parachute.

— Après, j'irai, murmura Maryika.

Nul ne l'avait entendue.

La lumière rouge brilla.

— *Go!*

Le parachutiste hésita une fraction de seconde. Puis il poussa sur ses mains et disparut. L'appareil poursuivit son vol circulaire.

La lumière verte s'alluma.

— *Action !* cria l'instructeur.

Maryika se leva. Donald l'encouragea d'un sourire. Elle alla près de l'instructeur et s'assit, jambes dans le vide. Sous elle, elle distingua le tissu blanc d'un parachute étalé sur l'herbe. La campagne défilait, pas trop vite. L'instructeur arrima

le mousqueton de la lanière du parachute.

Elle ne vit pas la lumière rouge, mais elle entendit l'ordre de saut, gueulé près de son oreille. En un éclair, elle chercha le visage de Donald, ne le reconnut pas, mais de toute façon elle n'avait pas le temps et, fermant les yeux comme elle faisait toujours lorsqu'elle plongeait dans l'eau froide d'une piscine, elle poussa sur ses mains, se souleva légèrement, bascula le buste et se laissa tomber.

D'abord, elle entendit un choc : c'était la lanière du parachute qui cognait contre le fuselage de l'avion. Presque aussitôt, elle se sentit saisie aux épaules, comme si une force la ramenait vers le haut. Puis ce fut le silence, le frôlement de l'air, une sensation très douce, la paix, quelque chose de lénifiant que la jeune femme eût voulu prolonger. Mais elle n'en eut pas le temps. Du sol montait une voix amplifiée par le cornet d'un mégaphone. En même temps, grandit le bruit de l'avion qui revenait sur sa courbe.

— *Stick your legs !* criait-on du bas. Et les

coudes ! Souple sur les genoux !

La terre approchait. Vite. Très vite. Maryika se raidit, les mains accrochées aux suspentes.

— Pliez les genoux !

Elle les ramena sous elle, un peu trop, lui sembla-t-il, mais elle n'eut pas le temps de rectifier le mouvement. Déjà la terre l'avait prise, et elle roulait sur les hanches, les épaules, le ventre et le dos, le parachute déployé derrière elle. Elle le dégonfla en agissant sur les suspentes. La toile fut vidée de son air et Maryika se releva. Elle avait envie de rire. Elle était heureuse. A trois mètres, Donald Éliott Tennessee venait de se poser à son tour.

— Bravo ! cria-t-il.

Il se dégagea du harnais et approcha. Il était très grand. Il était très beau. Maryika battit des mains. Elle avait oublié que, dans quelques jours seulement, elle sauterait d'un avion qui ne serait

pas semblable au Whitworth d'entraînement, vers une terre hérissée de dangers qu'elle n'avait jamais connus jusqu'alors.

Elle tendit la main au pilote anglais.

— J'ai envie de danser ! dit-elle.

— *Tonight,* répliqua-t-il.

Toujours riant, elle déposa un baiser léger sur ses lèvres.

Danse avec les mots

Ils dansèrent le premier soir, qui fut aussi leur première nuit.

Il y en eut d'autres.

Maryika, qui n'avait jamais aimé qu'un seul homme et qui, elle en était convaincue, n'aimerait jamais que celui-là, ne s'interdisait pas les jeux et les promenades. Elle y trouvait des compensations, des occasions de joies et de plaisirs.

Donald Éliott Tennessee la consola passagèrement du chagrin lié à l'éloignement de Sean. Il contribua également à la rassurer quant aux épreuves qui l'attendaient. Elles n'étaient rien, estimait la jeune femme, comparées à celles auxquelles le pilote était confronté, seul dans son avion, face aux aviateurs nazis. Lorsque l'effroi la gagnait à propos de ce temps futur qu'elle ne pouvait pour l'heure qu'imaginer, elle se mettait à la place de son amant et songeait que si elle pouvait choisir, elle choisirait l'avenir qui l'attendait plutôt que celui qui guettait Donald. Arrêtée, elle pourrait encore se défendre. Frappé, il n'aurait d'autre

ressource que de disparaître avec son Spitfire. Cette pensée la faisait frémir.

Elle sauta cinq fois et obtint son brevet. Elle apprit à enterrer un parachute, à coder les messages qu'elle pourrait envoyer, à utiliser l'encre sympathique. Lorsqu'elle sut pratiquer le morse à raison de vingt mots par minute, elle demanda un rendez-vous à Artur Finnvack et le pria d'envisager une date à laquelle, enfin, sa mission commencerait. Il répondit :

— Le 27 janvier.

— Pourquoi ce jour-là ?

— Le Fighter Command a ordonné une mission de très grande envergure. Vous serez lâchée en zone sud.

— Et après ?

— Après, le *flight-lieutenant* Donald Éliott Tennessee vous tiendra informée.

Elle tressaillit, l'observa. Il avait parlé sans vaciller. Ni du sourcil ni du timbre.

— Comment connaissez-vous le *flight-lieutenant* Donald Éliott Tennessee ? demanda-t-elle en s'efforçant de rester aussi impassible que son interlocuteur.

Mais l'actrice consommée qu'elle était n'avait su retenir une pointe d'aigreur dans le ton. En un bref instant, elle avait totalement renversé le paysage dans lequel elle circulait depuis son retour d'Edimbourg. Il avait suffi qu'Artur Finnvack eût prononcé le nom de son amant pour que celui-ci devînt un imposteur. Elle se le représenta soudain comme l'agent dépêché par Finnvack auprès d'elle ; le hasard n'avait pas décidé de leur rencontre, mais un ordre : un ordre commandé par un supérieur hiérarchique.

— Détrompez-vous, fit Artur Finnvack en la fixant droit dans les yeux. Tennessee n'est le bras armé de personne. Ni de moi ni d'un autre.

— Alors, comment le connaissez-vous ? répéta-t-elle.

Ils se trouvaient dans l'appartement de Regent Street. Derrière les portes refermées du salon, Maryika percevait des voix étouffées. Avant de la recevoir, Finnvack lui avait précisé qu'il interromprait une réunion d'état-major pour lui parler, et qu'il ne disposerait que de quelques instants.

— Je n'ai jamais rencontré cet officier, dit-il en tapotant sa pipe au bourrelet en liège d'un cendrier. Mais vous le connaissez et il participera à cette mission.

— Drôle de hasard, siffla Maryika.

— Ce n'en est pas un, tempéra Finnvack. Trois cents pilotes collaborent à l'opération dont il est question. Le *flight-lieutenant* Donald Éliott Tennessee est l'un d'eux.

— Qu'attendez-vous de lui ?

— Qu'il vous protège.

— Je n'ai pas besoin d'un chaperon !

Elle s'était levée. Artur Finnvack l'imita. Il y avait de l'impatience dans son regard.

— Les questions que vous vous posez sont sans fondement, déclara-t-il avec une sécheresse dans le ton qu'elle ne lui avait jamais entendue. Je vous ai dit que je prendrais le moins de risques possible avec vous. Si ce *flight-lieutenant* peut m'y aider, tant mieux. Sinon, nous choisirons quelqu'un d'autre.

— Qui ?

— Peu importe.

— Alors gardons-le, grommela-t-elle.

Il reprit sa place sur le canapé. Elle s'assit face à lui.

— Je le convoquerai.

— Nous reverrons-nous avant le 27 janvier ?

— Le 27, fit-il. Un peu avant le décollage.

Quand elle quitta le refuge de sir Artur Finnvack, Maryika était la proie de sentiments contradictoires. Elle en voulait à cet incroyable démiurge de jouer si aisément avec les personnes ; de l'utiliser, elle, pour tenter d'amener Blèmia à un peu de prudence ; d'utiliser Donald simplement parce qu'ils se connaissaient. En même temps, elle ne pouvait s'empêcher de l'excuser : n'avait-il pas raison de recourir à tous les moyens dont il disposait pour parvenir au but qu'il s'était fixé ? La guerre ne justifiait-elle pas qu'elle oubliât ses poussées d'orgueil et acceptât sans rechigner les circonstances que le destin lui présentait ?

Le lendemain soir, alors qu'ils dînaient dans une cantine de Piccadilly, Donald la renvoya dans les mêmes filets. Finnvack l'avait convoqué le matin même. Elle lui demanda pourquoi il avait obéi comme un petit chien en accourant si vite à l'appel lancé. Il la considéra avec un étonnement extrême.

— Oui ! poursuivit-elle. Vous ne le connaissez pas, il vous siffle et vous filez.

Il ne répondit pas.

— J'espère au moins que vous l'avez fait pour moi !

— Pas du tout, rétorqua-t-il assez froidement. Avant de le rencontrer, j'ignorais même que vous l'aviez vu.

— Alors, pourquoi y êtes-vous allé ?

Il la dévisagea avec une pointe de mépris. Avant même qu'il répondit, elle savait qu'elle avait tort. Il dit :

— Nous sommes en guerre. Le numéro deux des services secrets de Sa Majesté me convoque. J'y vais.

— C'est tout ? demanda-t-elle.

— C'est assez, fit-il.

La colère épaississait sa voix.

Maryika débarrassa les verres qui se trouvaient entre eux et lui prit les deux mains.

— Comment comptez-vous me chaperonner ?

— Je ne vous dirai rien.

— Ce sont les ordres ?

— C'est la guerre.

Elle lui trouvait un tempérament magnifique. Il était comme le capitaine Harbourgh dans *L'Aube des jours,* le film de Speer qu'elle avait tourné en 33 : intrépide, crâneur, sûr de soi et invincible.

— Sortons, dit-elle.

— Pour aller où ?

Elle attira sa bouche.

— Chez vous, souffla-t-elle.

C'était ainsi que les choses avaient tourné avec le capitaine Harbourgh.

De Charybde…

Il était presque huit heures du matin, rue des Jardiniers, ce 21 janvier. Un pâle soleil brillait.

Habillé de pied en cap, Boro quitta sa chambre de bonne et entreprit de dévaler l'escalier de l'immeuble. Il avait mal dormi, énervé qu'il était par les événements des dernières vingt-quatre heures, excité aussi par tout ce qu'il lui restait à accomplir.

La voie semblait dégagée. Monsieur Ravarin, le retraité du cinquième, dormait encore au fond de son lit. L'appartement du quatrième bruissait du bourdonnement d'un aspirateur Electrolux. Boufaron, l'agent d'assurances, n'avait pas encore mis le nez dehors. Le machiniste de la RATP et son fils étaient déjà partis depuis longtemps vers les lieux de leur travail. Le seul obstacle à contourner sur le chemin de la sortie serait finalement Marinette. Elle aurait vu d'un très mauvais œil l'escapade matinale de son locataire clandestin.

Pour la circonstance, Boro s'était emmitouflé jusqu'aux yeux dans le nouveau cache-col tricoté par la Fiffre. Il avait relevé le col de son raglan.

Il parvint sans encombre au pied de la cabine d'ascenseur, mais marqua un instant de recul. C'est que l'accès menant à la voûte de l'immeuble était passablement embouteillé.

C'était l'heure confuse où des grappes d'enfants se tenant par la main tourbillonnaient en glapissant autour des jupes d'une demi-douzaine de mères de

famille qui avaient abandonné l'astiquage des parquets et des meubles pour se consacrer au départ de leur marmaille vers l'école.

Devant la loge de la bignole du 10, rue des Jardiniers, il y avait grand concours de peuple. Un gosse dans les dix ans jouait gravement *Maréchal nous voilà !* sur son pipeau.

Sol, sol, do,

Mi, ré, do…

Il répétait son morceau pour la fête de la Maison de la jeunesse du quartier, où seraient évoquées toutes les gloires les plus pures de la France : Bayard, Foch, Péguy, Pasteur, et où seraient lus des messages du maréchal Pétain.

Autour de lui, la petite classe piaillait, les mamans du quartier s'agglutinaient. Telles des hirondelles

sur un fil de départ, elles entamaient leur bavette quotidienne. Bientôt, ce serait revue d'ongles pour les mioches. Marinette l'avait instauré ainsi ! Epaulée par l'épouse de l'assureur, très pointilleuse sur l'hygiène, la concierge alignait les enfants devant elle. Dans moins de quinze secondes, les menottes se tendraient vers la lumière. Recto, verso, la Merlu mènerait son inspection tambour battant.

Tout en rasant les murs de la voûte, Boro espérait qu'elle serait trop absorbée pour se retourner sur son passage. La veille, il ne l'avait pas tenue informée du déroulement de son entrevue avec le cousin Henri. Sans doute en avait-elle été ulcérée. Prakash en voulait pour preuve sa bouderie. Il n'avait pas tort. La bignolette s'était bien gardée de montrer son museau dans les étages pour demander des nouvelles. Elle avait sans doute estimé que c'était à ces messieurs de venir la tenir au courant.

Boro glissa un prudent coup d'œil sur sa droite et

sursauta quand il entendit résonner à ses tympans la harangue tonitruante que la jeune concierge adressait aux enfants :

— Allez, les p'tits asticots ! Montrez-moi vos ongles ! Benoît, qu'est-ce que je vois ? Qu'est-ce que c'est que cette tache d'encre ?

— Mais m'dame…

— Pas d'excuses, bonhomme ! C'est en frottant que ça s'en va ! En frottant, tout s'en va ! Allez, file jusqu'au robinet et frotte !

Implacable Marinette ! Inflexible grand cœur ! En passant dans son dos, Boro se fit plat comme une chemise repassée. Franchement, à quoi bon risquer l'esclandre ? Dans un peu moins d'une heure, Prakash viendrait lui rendre visite au deuxième. Il la mettrait au courant de la formation du réseau. Il lui demanderait si elle voulait bien s'engager plus avant dans la clandestinité.

Le reporter se hâta sous la voûte. Il gagna sans

encombre la porte cochère et sortit sans se retourner.

Dehors, les mamans veillaient à ce que les enfants suivent le trottoir pour aller à l'école. Les gosses s'éloignaient dans leurs galoches à semelles de bois. La femme de l'ouvrier ajusteur réparait tant bien que mal le lacet en papier tressé de son aîné qui venait de péter. Le galopin en pèlerine courut pour rattraper les autres. Il avait des mollets de coq.

— Il est en train de virer sa cuti, expliquait la mère pour justifier la maigreur de sa progéniture auprès des autres familles.

— C'est la viande qui leur manque à cet âge-là ! s'apitoyait une autre maman. Cinquante grammes, vous pensez !

— Et c'est pas leurs biscuits caséines qui leur rendront la force rajoutait une autre.

Boro était déjà loin. Il filait.

Une demi-heure plus tard, tirant sur sa mauvaise jambe, il abordait le terrain vague et volait au-devant de sa dulcinée.

L'image de Noémie ancrée dans son esprit, il longea un moment l'alignement des bâtiments désaffectés. Il emprunta l'allée de platanes chauves et, entre les troncs, entrevit la grille aux volutes de fer forgé. Il se hâtait.

Sitôt qu'il prit pied sur le terre-plein qui accédait au pavillon, son cœur se serra et la nausée tordit son estomac. Penché sur le manteau de neige fondante, il posa un regard incrédule sur les grandes et profondes scarifications qui entamaient le sol et trahissaient le déferlement, l'intrusion des barbares. Sur un large espace, vierge jusqu'alors de toute trace, il observa le graphisme noir, la tragique farandole des empreintes de pneus de plusieurs camions qui avaient manœuvré devant les fenêtres du pavillon.

Et il comprit qu'un bouleversement avait eu lieu.

Sans précautions particulières pour se dissimuler, il relança sa course claudicante. Il pataugeait dans la neige en bouillasse. Il était habité par la certitude qu'un malheur était advenu.

Plus que cinquante mètres avant d'aborder le perron ! Les hautes fenêtres étaient désertes. La neige fondante, maculée par des pas cloutés, transformée en fange, en purin, portait les stigmates d'un piétinement sans ordre. Ici, quelques heures auparavant, deux dizaines d'hommes avaient bafoué la blancheur et saccagé le recueillement du lieu.

Boro courait vers les hautes fenêtres derrière lesquelles, d'habitude, l'accueillait la silhouette fantomatique de Noémie. Mais la dame blanche, la dame de lune, la jeune fille des mirages et des cris, des pleurs et des rires, n'était pas derrière sa fenêtre à l'attendre. Sans doute ne serait-elle plus jamais là pour accueillir son amoureux !

Boro venait de franchir le seuil de la demeure.

Les portes du corridor d'entrée étaient ouvertes. L'une d'elles, celle de gauche, avait été enfoncée. Le montant de bois, ébouriffé par l'avalanche des coups de crosse, avait cédé tout autour de la serrure.

Boro fronça les sourcils puis s'élança.

Une pièce à traverser. Une autre pièce. Il connaissait l'itinéraire pour l'avoir maintes fois pratiqué. Les portes béaient.

La trappe donnant sur la cave était ouverte elle aussi. Ouverte sur le vide.

Boro abaissa des yeux inquiets sur la fosse qui s'offrait à lui. Le teint livide comme un demi-mort, il se jeta littéralement dans l'abîme. Ses gestes étaient vifs, mais ne lui appartenaient plus. Il ne sut jamais comment il avait dévalé les marches de l'échelle de meunier, comment ni à quelle allure il avait parcouru le long corridor dallé menant jusqu'à

la chambre de Noé.

Lorsqu'il arriva devant le rideau arraché, il s'immobilisa comme s'il voulait se donner le pouvoir de ne pas accepter ce qu'il s'apprêtait à découvrir. Il se tint un moment en retrait de la lourde pièce d'étoffe lacérée. Il flageola sur les jarrets, trouva un appui machinal sur son stick, esquissa deux pas de côté et fixa intensément ce qui avait été l'entrée du paradis.

Ses yeux suivirent le chenal d'une faible lueur grise étalée en diagonale sur le sol froid. Il se mit en marche et remonta ainsi qu'un automate ce chemin de lumière calme qui, passé le centre de la pièce, devenait rayon, formait un cône où dansaient les grains de poussière, puis remontait en oblique jusqu'à la source où il était né : un soupirail autrefois obturé et dont on avait arraché les planches.

La chambre était vide. Elle avait été dépouillée de tout son mobilier.

Plus de lit. Plus de table. Plus trace d'une présence humaine Plus rien !

Boro s'immobilisa, la cervelle envahie par une convulsion de sentiments contradictoires. Se pouvait-il qu'il se trouvât sur cette terre un esprit suffisamment tordu, quelqu'un qui lui en voulût assez pour retirer de sous ses pas toute trace d'une vie entrevue, tout vestige des éclats terriblement vivaces de l'amour ?

Le visage enfiévré, les yeux brillants, le reporter renifla l'odeur moisie qui l'entourait. Puis il s'aventura à l'intérieur de la sombre tanière. C'était à croire que tout ce qu'il avait vécu ici n'avait jamais été que rêve et chimères. La confusion le gagnait de minute en minute. Les idées généreuses qu'il aurait souhaité exprimer restaient prisonnières de la gangue de son esprit fêlé par la douleur.

Qu'était-il advenu de Noémie ? Avait-elle été arrêtée ? D'un coup, il imagina les camions bâchés et camouflés des Allemands envahissant le terre-plein du pavillon à l'aube. Les cris gutturaux. Les

ordres. Le cliquetis des armes. La cavalcade des bottes sur la terre gelée. Noémie se barricadant. Les coups de boutoir. Les gueulements. La horde cloutée et les aboiements de ses chiens qui se rapprochaient sur le dallage. Un déferlement de croquenots. L'irruption brutale ! Trente soudards pour étrangler une seule colombe !

Noémie ! Noémie emportée, submergée par le flot de drap vert !

Son dernier cri ! Sa dernière pensée ! Une interminable minute ! Son ventre déchiré, abandonné à la souillure…

Brusquement, Blèmia jaillit comme un ressort. Il se mit à courir.

Il ressortit dans le couloir, se précipita en direction de la chambre qu'avaient jadis occupée les parents de la jeune fille. Il écarta les pans lacérés du rideau de théâtre.

Ici, comme de l'autre côté de l'épais mur de

pierre, dans le silence humide, le cauchemar continuait.

Le piano avait disparu. L'élégant habillage des murs, les nombreux bibelots avaient été empalmés.

Boro demeura longtemps debout face à l'inacceptable. Les avant-bras noués sur l'abdomen, le regard perdu, il se balançait sur place. Il revoyait des images de son bonheur et tournoyait en lui-même.

Il fit quelques pas sans but précis. Il revint dans le couloir. Réintégra la chambre de sa bien-aimée. Se pencha sur le sol, scrutant l'endroit où, normalement, les quatre pieds du lit auraient dû laisser une empreinte. Il ne trouva rien. Son instinct lui commandait pourtant de poursuivre sa quête. Et, d'un coup, alors qu'il suivait en les palpant de sa canne les murs du fond de la salle plongée dans l'obscurité la plus épaisse, son pied gauche rencontra un obstacle léger qui s'enfuit devant lui. Il se baissa. Ployant sur sa jambe valide, prenant appui sur son stick, il lança sa jambe morte sur le

côté. Il envoya le jonc en éclaireur et balaya l'espace. Un frottement lui répondit. Il attira à lui sa pêche miraculeuse : un rouleau de papier.

Très vite, il se déplaça jusqu'à la lumière du soupirail. Il déploya le rouleau. Ses nerfs se tendirent comme des cordes. C'était son propre portrait qu'il contemplait. Son image telle qu'elle avait été interprétée avec une force magistrale par Noémie Albeniz.

Et c'étaient ses propres yeux qui le poignardaient.

— Noé, trouva-t-il la force de murmurer en contemplant l'espoir assassiné. Noé ! répéta-t-il d'une voix sourde.

Le visage las, les traits creusés, le reporter réfléchit un moment, puis un frisson s'empara de sa nuque.

Qui ? Quel fou ? Quelle puissance occulte s'acharnait ainsi contre lui ? Cherchait-on, en lui imposant cette épreuve inhumaine, à lui faire perdre

la raison ? Se moquait-on de lui ? Quelqu'un était-il caché quelque part, qui goûtait à sa douleur, profitait du spectacle de son désarroi d'homme floué, jouissait à la vue de son indicible souffrance ?

D'anciennes images tressèrent leur cortège de souvenirs cruels dans la cervelle du reporter. Une pensée insensée commençait à se faire jour dans le tréfonds de son entendement.

Boro n'avait rencontré qu'un seul être à la volonté suffisamment perverse pour cultiver l'ignominie à ce point. Une seule créature assez rongée de l'intérieur pour se transformer en fauve glacé. Cet homme, cette incarnation du diable, cette apparition de glace, ce cadavre ricanant au regard ennuagé par la pourriture de l'âme, Boro l'avait côtoyé autrefois. Il l'avait affronté. Dans les geôles espagnoles. Au cœur d'une citadelle. Il s'en souvenait comme si c'était hier. Son image ne s'effacerait jamais.

— Lucifer ! s'exclama-t-il. Friedrich von Riegenburg !

Alors, les yeux hallucinés, poussant un gémissement, dans une sorte de délire, il redressa la tête. D'un coup, son râle se transforma en cri de rage impuissante. Il fit quelques pas en avant, se tourna vers la pâle lueur du soupirail et, vaincu avant de se battre, il écarta les bras et cria :

— Je suis là ! Venez me prendre !

…en Scylla

L'après-midi de ce 21 janvier 1941, à treize heures précises, Blèmia Borowicz franchit la porte à tambour du buffet de la gare de Lyon. Il portait une

valise en carton qui avait fait son temps.

Ses joues étaient pâles et creusées. Ses yeux, enfoncés et injectés de sang, trahissaient la fièvre.

Après avoir livré pendant quelques heures un épuisant combat contre lui-même, il venait au rendez-vous fixé par Girard. Il n'avait vaincu son abattement qu'en nourrissant sa haine. Le mal moral qu'on lui avait infligé en kidnappant Noémie semblait l'avoir consumé d'une brûlure peu ordinaire. L'épreuve endurée avait gravé deux rides sombres aux coins de sa bouche d'où semblait s'être retranchée la saveur de la vie.

Une colère couleur cendre l'habitait.

Le poing droit noué sur son stick, il fit quelques pas hésitants, marqua un temps d'arrêt et balaya la salle d'un regard circulaire. En agissant de la sorte, il se comportait comme n'importe quel voyageur qui attend son train et cherche une chaise libre, une banquette où s'asseoir en attendant l'heure du départ.

Ses yeux fiévreux finirent par se poser sur le visage avenant d'un garçon de café aux épaisses moustaches. L'homme se tenait près du bar. Il était corpulent. Son regard attentif était rivé sur les nouveaux arrivants.

Boro fit quelques pas dans la salle enfumée. Le masque de son visage sec comme une pièce de métal apparut furtivement dans la lumière du lustre monumental.

Le serveur le remarqua aussitôt.

Sans qu'aucune expression particulière vînt troubler son faciès lisse et couperosé, le moustachu jeta sa serviette blanche sur son avant-bras, s'empara d'un plateau préparé à l'avance sur le comptoir, et s'avança rapidement jusqu'à une table inoccupée.

Il y déposa un verre garni accompagné d'une carafe d'eau. Il versa l'eau dans le verre qui se colora immédiatement en rouge grenadine. Il y planta une paille et s'en fut vaquer à d'autres

occupations.

Boro sentit aussitôt siffler ses oreilles. Une sale petite musique grinçait dans sa bouche. Des signaux s'allumaient.

Table vide ! Grenadine ! Girard absent ! Danger intégral !

Le reporter fit voyager son regard à vive allure sur l'immensité de la pièce. Tout se déroulait avec une effrayante logique. A demi masqués par l'un des piliers, deux hommes en manteau, silencieux comme des pierres, regardaient dans sa direction. Un flottement dans leurs yeux indiquait toutefois leur hésitation à choisir parmi tous les nouveaux arrivants celui sur lequel il convenait de fondre. À ses côtés, Boro dénombra au moins une demi-douzaine de voyageurs susceptibles d'être arrêtés.

Sans l'ombre d'une hésitation, il posa sa valise et ouvrit les bras. Il s'élança au-devant d'une inconnue qui s'apprêtait à croiser sa route. Il aborda la charmante, une jolie bourgeoise à col de renard,

avec la familiarité d'un mari qui retrouve son épouse après une longue séparation. Il la souleva de terre, fit s'envoler ses pieds graciles, emporta sa victime dans un tourbillon de valse. Leurs deux visages basculèrent dans le tumulte. Nuque renversée, elle se retrouva blottie dans ses bras.

— Je vous en supplie, lui glissa-t-il en jouant la comédie du bonheur, faites comme si nous nous connaissions… Embrassez-moi ! C'est une question de vie ou de mort !

Sans plus d'avertissement, il plaqua ses lèvres sur les siennes.

Il s'attendait à recevoir une claque. Elle ferma les yeux comme une femme vaincue, s'abandonna et lui rendit son baiser. Elle s'y connaissait assez pour ce qui était d'embrasser.

Bien sûr, tout cela n'était que sortilège ; bien sûr, l'échange de leurs baisers n'avait duré que le temps d'un ravissement partagé, mais elle paraissait troublée.

— Faute de chair, faute légère ! lui dit-il en dénouant son étreinte. Faites-moi sortir d'ici…

Il glissa son bras sous le sien et l'entraîna avec autorité. Elle éclata d'un rire animal, comme si elle le fréquentait depuis cent ans. Ils sortirent noués l'un à l'autre et se noyèrent dans la foule.

Comme ils arrivaient sans encombre à la station de métro, elle ralentit sa course, indifférente au tumulte et au coudoiement des grappes humaines. La foule continuait à avancer autour d'eux, à les bousculer, à pousser à hue et à dia avec une force aveugle.

Quelques mètres plus bas, au coin du boulevard Diderot et de la rue de Chalon, une grosse limousine était stationnée. Si Boro l'avait vue, s'il l'avait reconnue, nul doute qu'il eût abandonné les lèvres de l'inconnue pour filer au plus vite vers des étreintes éloignées du nouveau danger qui se profilait.

La voiture était une Mercedes gris acier. Son

capot était aussi long et effilé qu'un éperon. Ses portières, arrondies comme des joues, étaient protégées par de lourdes plaques de blindage. Ses vitres étaient fumées.

— Je suis mariée et j'ai deux enfants, disait la voyageuse à son prince charmant.

— Vous présenterez mes excuses à monsieur votre mari, répondit Boro d'un ton sincèrement désolé.

— Le vilain mufle ! s'exclama la jeune femme. Maintenant, voilà qu'il est grossier !

Elle souriait avec indulgence à son suborneur.

Boro détacha le regard du grain délicat de sa peau. Elle sortit un mouchoir parfumé de son sac à main et se mit en devoir d'effacer la trace laissée par son rouge à lèvres sur la bouche de Blèmia.

Il se laissa faire. Il ressemblait à un enfant un peu triste.

Ils se regardèrent. Brusquement, c'était comme s'il était seul avec elle. Incorrigible Boro ! Le roulement des gens, les bruits, les situations lui échappaient.

— C'était bigrement agréable, cette affaire-là, murmura-t-il en fixant la bouche charnue de la jeune femme.

— Vous avez raison, répondit-elle avec un grand sérieux.

Et, le fixant de ses prunelles résolues :

— C'était sauvage et inhabituel de ma part. Mais j'ai bien apprécié, moi aussi.

— Tant mieux ! murmura-t-il en l'attirant à nouveau contre lui.

Il jeta un regard pressé par-dessus l'épaule de sa compagne. Une grappe d'uniformes approchait.

— Voudriez-vous bien me prêter à nouveau vos lèvres, s'il vous plaît ?

Une étrange lueur prit feu derrière les prunelles de la Parisienne.

— C'est la dernière fois, je vous préviens, soupira-t-elle, même si c'est agréable !

Elle se haussa sur la pointe de ses petits escarpins et lui offrit à nouveau sa jolie bouche. Elle avait une langue très ingénieuse.

Dès que la patrouille se fut éloignée, le reporter dénoua son étreinte.

— Merci, madame, dit-il. Comme vous avez pu le constater, ce baiser agréable a aussi été très utile.

— J'en ai conscience, répondit la jeune bourgeoise en remettant de l'ordre dans ses cheveux.

Elle avait capté le regard nerveux lancé par Boro derrière lui. Elle avait localisé un groupe de trois hommes en civil. Ils progressaient dans la foule en observant les visages.

La jeune femme rajusta sa fourrure de renard qui avait tourné sur ses épaules.

— Pourquoi vous recherche-t-on ? s'enquit-elle avec une brusquerie soudaine. Vous n'êtes pas juif, au moins ?

Le reporter éleva un doigt malicieux devant son visage et sourit à sa conquête.

— Chut ! A moitié seulement !

Elle se mordit les lèvres.

— Seigneur ! s'exclama-t-elle. Quand je vais raconter cela à mon mari ! Il est préfet !

Elle planta ses grands yeux gris assoiffés d'un monde tendre dans ceux de Boro. Elle émit un petit rire clair. Elle dit qu'en tant que femme de fonctionnaire elle ne pouvait décemment pas rester une minute de plus. Elle souhaita bonne chance à son séducteur minute, plongea résolument dans la foule et disparut à jamais de sa vie.

Mercedes sur le trottoir

Boro s'éloigna à son tour, suivi par quatre paires d'yeux qui ne l'avaient pas quitté depuis sa sortie de la gare de Lyon. Lorsqu'il s'enfonça dans la bouche du métro, le chauffeur de la Mercedes enclencha le contact tandis que l'homme assis à sa droite ouvrait la portière de la voiture.

— *Wir bleiben hier*[24], prononça Friedrich von Riegenburg. Le cagoulard referma la portière.

— Nous n'avons pas besoin de le suivre, puisque nous savons où il va.

L'officier allemand affichait une mine désormais apaisée.

Pázmány, installé sur la courte banquette à côté de la chaise d'infirme, avait mesuré l'extraordinaire exaltation qui s'était emparée du nazi lorsque le reporter hongrois était apparu dans son champ de vision. Bien que paralysé, attaché à son siège pour ne pas tomber, la nuque maintenue dans un corset de cuir épais, l'homme s'était pour ainsi dire propulsé vers cet irréductible ennemi qu'il haïssait avec une force incommensurable. Il s'était tendu sur lui-même avec une telle énergie que même s'il n'avait pas bougé d'un dixième de millimètre, son corps s'était comme électrisé, enfiévré soudain par une étincelle qui avait allumé mille tressaillements, provoqué comme une convulsion du muscle et un déraillement de la paupière. A dix mètres de distance, protégé par l'opacité des vitres, il regardait Blèmia Borowicz avec la fureur d'un chien retenu en laisse devant une proie des plus convoitée. Le plus étrange venait de ce que l'homme assis devant, à côté du chauffeur, avait témoigné d'un trouble des

sens tout à fait comparable à celui de Riegenburg, dont il était devenu le subordonné. Le sieur Cosini — Pázmány avait fini par connaître le nom de son gardien — avait poussé une sorte de cri rauque en revoyant l'homme qui, cinq ans plus tôt, avait mis la main sur les armes de la Cagoule pour les détourner au profit de la République espagnole[25]. Il avait plaqué ses deux mains sur le pare-brise, avait approché son visage au plus près de la vitre et était resté ainsi, comme prostré, tout le temps que Blèmia avait passé avec la personne que Pázmány se représentait comme sa maîtresse.

— Pas maintenant, avait grimacé l'Allemand en recouvrant son calme, après que le Hongrois se fut perdu dans le souterrain du métro. Nous allons attendre encore un peu. Le supplice sera meilleur. Plus… raffiné.

Il fut la proie d'un hoquet, sans doute consécutif à la tension qui venait de le tétaniser. Une rougeur violacée empourpra ses joues. L'index valide se replia sous le cuir du gant. Deux minutes passèrent.

— Nous suivrons l'idée de Frau Spitz, reprit le nazi après que la crise fut passée. Nous arrêterons quelques membres de son entourage. La liste est prête. Il se torturera d'abord tout seul. Et quand nous l'arrêterons, nous torturerons les autres devant lui. Puis lui devant les autres. Et quand il sera rendu à l'état qui est le mien aujourd'hui, nous rentrerons à Berlin.

Il coassa, souriant de toute son âme.

— Lui et moi. Chacun dans son fauteuil. Jusqu'à la fin de la guerre. Et ensuite…

Il s'interrompit. Son doigt se tourna vers Pázmány.

— Que dites-vous de ce plan ?

— Vous n'avez plus besoin de moi, gronda le photographe. Puisque vous avez mis la main sur lui…

— Chance et hasard, repartit Riegenburg. C'est grâce à cette autre piste que suivait le

Sicherheitsdienst que j'ai été prévenu par Oskar Bauer… Qu'auriez-vous fait, Herr Pázmány, si l'un de nos agents, qui suivait ce d'Estienne d'Orves, ou plutôt son radio, n'avait remarqué la *Fräulein* qui nous a conduits à notre ami ? Vous auriez obtenu l'adresse que nous recherchions ?

— Je ne la connais toujours pas.

— Qui choisissez-vous ? Votre camarade hongrois ou votre bien-aimée manchote ?

Páz arma son bras et se souleva à demi sur son siège. D'un mouvement rapide, Cosini plongea son bras sous sa veste et en ressortit un automatique qu'il braqua sur le prisonnier.

— Pourquoi ces humeurs ? railla le nazi.

— Arrêtez Borowicz, libérez Gerda, exécutez-moi, mais cessez ce jeu démoniaque, supplia Páz. Vous jouez avec nous comme un chat dépèce une souris.

— DES souris, rectifia Friedrich von Riegenburg.

Vous pensez au bras de votre fiancée ?

L'arme braquée sur lui empêcha le Hongrois de se jeter sur l'invalide.

— Quand j'étais enfant, dans le château de Prusse de mon père, mes sœurs et moi avions trois chats. Il nous arrivait de les enfermer dans une pièce avec quelques souris. Parfois, un rat. Ou une tourterelle. Le premier jour, les chats jouaient avec les petites bêtes. C'était très amusant. Puis, la faim venant, le jeu devenait plus cruel. Les chats arrachaient une patte. Ou une oreille. Parfois un œil. Mes sœurs et moi ne leur ouvrions la porte que lorsqu'ils avaient mangé les souris, le rat ou la tourterelle.

Le nazi parut ému à ce tendre souvenir. Il ajouta, perdu dans une rêverie bleutée :

— Nos chats adoraient jouer avec les souris. Ils n'aimaient pas les manger. Mais dans tout *Lebensraum,* il faut survivre.

Páz ne l'écoutait plus. Il cherchait une poignée, une commande, un levier qui lui eût permis d'ouvrir une porte ou une fenêtre pour s'échapper de ce tombeau roulant. Peu lui importait de quelle manière il serait abattu ensuite. Boro était perdu. On arracherait les pattes, une oreille, un œil à Gerda. A quoi bon vivre avec ces trous d'acide dans la cervelle ?

Son regard ne rencontrait que du cuir et de la feutrine. Il était impossible de sortir de cette voiture sans l'aide du chauffeur qui, certainement, pouvait seul actionner l'ouverture des portes.

— Regardez ! rugit soudain le nazi.

Une demi-douzaine de gestapistes, reconnaissables à leur manteau de cuir noir, sortaient de la gare. Ils entouraient deux hommes menottes dans le dos.

— Le réseau de d'Estiennes d'Orves !

— Pourquoi n'ont-ils pas arrêté Boro ? marmonna

Páz.

— Parce que Boro, c'est pour moi. Ils avaient ordre de ne pas y toucher.

— Pourrai-je me charger de lui ? questionna Cosini.

Il n'avait pas lâché son arme. Il ajouta :

— Personnellement. Quand vous le souhaiterez.

Friedrich von Riegenburg suivait du regard les policiers de la Gestapo. Lorsqu'ils se furent engouffrés dans trois Tractions noires, il répondit au cagoulard :

— Vous prendrez vos hommes et préviendrez Oskar Bauer. Je veux que vous vous fassiez assister par la police française. Ainsi, l'arrestation aura lieu chez vous par des gens d'ici. Elle sera incontestable. Personne ne demandera de comptes à la puissance occupante. Vous m'amènerez *l'Untermensch* aussitôt.

— Quand ?

— Rien ne presse… Savez-vous si le journal est paru ?

— Oui.

— Avec la photo ?

— En page 2.

Le nazi ricana.

— Il va descendre d'un petit cran.

Son index fit un aller-retour de Pázmány au cagoulard.

— Changez de place, maintenant. Il faut que nous mettions au point le plan de la capture.

Il donna un ordre en allemand. Le chauffeur éleva la vitre qui séparait la partie avant de l'habitacle des passagers. Cosini descendit et contourna la Mercedes jusqu'à la place de Pázmány. Il y eut un bruit de ressort. La portière s'ouvrit seule.

— Descends, ordonna le cagoulard.

Il braquait son arme sous le nez du Hongrois.

Pázmány posa le pied à terre. C'était maintenant ou jamais. Il ne sauverait pas Gerda. Boro, peut-être, et lui pareillement. Une chance sur dix.

Il lança son avant-bras sur le poignet de Cosini, abaissant l'arme et la ligne de tir. Puis il projeta le cagoulard contre la carrosserie et claqua la portière sur son coude. Aussitôt, il fila. Le chauffeur sortit du véhicule. Cosini ramassa son arme. Les deux hommes coururent derrière le fuyard. Páz cavalait, coudes au corps. Il entra dans la gare, percuta un groupe de voyageurs et s'éloigna en direction des quais. Le chauffeur arrêta brusquement sa course.

— Herr Riegenburg ! cria-t-il.

Cosini buta sur lui.

— *Er ist allein !* Il est seul ! L'autre va en profiter !

Ils revinrent en courant vers la Mercedes.

Friedrich von Riegenburg attendait. Son visage était cramoisi. Il lui fallut une bonne minute pour cracher sa rage. Après quoi, il ordonna au chauffeur de se mettre en rapport avec la Gestapo et de faire rechercher Pierre Pázmány. Puis, ivre d'une colère qui faisait siffler sa voix comme une flèche dans des cieux tourmentés, il dit à Cosini :

— Arrêtez *l'Untermensch.* Maintenant.

Comme l'autre réfléchissait à la manière de rassembler ses troupes au plus vite, il ajouta :

— Je le veux vivant et entier. *Schnell !*

Photo : Blèmia Borowicz

En fin d'après-midi, après bien des méandres pour semer d'éventuels suiveurs mais ignorant tout de la traque dont il était l'objet, Boro, essoufflé par la course vive qu'il avait menée à travers la ville, sous les porches, dans les étages, se retrouvait dans le couloir menant à sa soupente.

Tout le petit groupe l'y attendait.

Il poussa la porte et trouva trois visages rongés d'inquiétude. Trois silhouettes plongées dans l'obscurité. Trois corps voûtés tournés vers le cadran éclairé de la TSF.

Le Choucas de Budapest rangea vivement dans la poche de sa veste le parabellum qu'il avait braqué sur la porte.

Boro jeta son raglan à même le sol et, perclus de fatigue, se laissa tomber sur le lit à côté de Marinette. Ses joues étaient creuses de découragement. Il chercha à percer la pénombre,

ne parvint pas à déchiffrer les traits de ses amis, et, après un lourd silence, les yeux posés sur le vague de leurs silhouettes, s'apprêta à fournir un rapport précis de la situation.

— Cerbère est à peu près mort avant d'avoir existé, annonça-t-il d'une voix lugubre.

Et, d'un geste de ses mains impuissantes :

— Tout est fini ! Étouffé dans l'œuf !

Prakash lui fit signe de ne pas gaspiller ses forces.

— Nous sommes au courant par la radio, l'informa-t-il brièvement. Ils vont diffuser un nouveau bulletin…

Marinette se détourna et chuchota :

— Tu es là, c'est le principal.

Scipion bougea sur son siège. Il monta le son de la TSF. La nouvelle-titre confirmait la catastrophe.

La voix glapissante du speaker de Radio-Paris envahit l'espace restreint de la chambre et déversa le flot des informations de la mi-journée :

> *L'officier de marine français Honoré d'Estienne d'Orves a été arrêté aujourd'hui en fin de matinée. Débarqué dans le plus grand secret sur la côte française, cet aristocrate, ancien aide de camp de l'amiral Godfroy, après un périple en Afrique, avait rejoint de Gaulle avec une poignée d'insoumis condamnés par contumace. Sous le faux nom de Jean-Pierre Girard, l'officier félon avait pris la tête d'un groupe d'espions à la solde de Londres, et parcourait les rues de la capitale à la recherche de complices susceptibles de former un réseau clandestin, quand il a été appréhendé. L'ex-officier français a été interné à Fresnes par les forces allemandes qui ont également arrêté M. André Clément. L'un et l'autre, conformément aux dispositions*

prises par les forces d'occupation, sont passibles de la peine de mort.

Prakash éteignit le poste.

Un vide immense succéda à la voix d'hyène ricanante de Jean-Hérold Paquis.

La tête entre les mains, les yeux grands ouverts sur l'écran de ses pensées, Boro regardait s'éloigner les corbeaux de ses cauchemars. Ils emportaient de la viande plein leurs becs. En l'espace de quarante-huit heures, tout ce qui avait représenté l'espoir d'un moment — l'amour d'une femme, l'ébauche d'un combat — avait sombré.

Il sursauta quand la main chaude de Marinette vint se poser sur la sienne et en caressa le dos avec une tendresse calme et profonde.

Comme au fond d'un rêve, il sentit le souffle de son haleine contre sa tempe et l'entendit chuchoter :

— Prakash m'a mise au courant de tout, Boro. Noémie et le reste… Nous mesurons ta peine… Mais il y a encore autre chose que tu dois savoir.

Tous se taisaient.

— Le journal est arrivé… *Le Matin…* L'as-tu vu ?

— Non, répondit Boro d'une voix sourde.

Il pressentait une nouvelle catastrophe.

— Il n'y a rien de bien nouveau dedans, s'exprima Prakash avec quelque difficulté.

— Donnez-le-moi, ordonna le reporter.

On le lui tendit. En page 2 du *Matin,* sur un quart de page, apparaissait une photo de Noémie Albeniz. Noémie dans sa cave, telle que Blèmia l'avait prise la dernière fois qu'il l'avait vue. Avec ce visage éclatant qu'elle avait toujours après l'amour, et la fleur de papier crépon qu'elle avait piquée sur son corsage.

— Ils ont pris la pellicule que je lui avais donnée, murmura Boro.

Il était défait.

Le texte accompagnant le cliché précisait que Noémie Albeniz, française de race juive, avait été arrêtée parce qu'elle occupait indûment un logis dont elle n'était pas propriétaire.

— Elle ne risque rien, dit Marinette, consolatrice. On n'a jamais emprisonné quelqu'un longtemps pour un motif pareil.

— Ils me visent moi, gronda Boro.

Il venait de constater que, tout comme le portrait de Léa Defiaz, celui de Noé était signé par lui-même : *Photo Blèmia Borowicz.*

Il entendit la voix de Scipion, si proche et si caverneuse :

— Tu es en grand danger, Borop'tit ! Lève-toi ! Nos amis de la Marne nous attendent. Dédé

Mésange aussi. Je les ai vus. Ils marchent avec nous.

A son tour, la voix de Prakash se fit pressante. Elle disait :

— Nous sommes à la merci de celui qui a dénoncé le cousin Henri. C'est de la dernière imprudence de rester ici plus longtemps !

La tête en feu, Boro se sentait incapable de répondre à ce strident signal de danger. Immobile, il écoutait battre son cœur empli de violence. Il écoutait le silence obsédant de ses échecs. Sa main abandonnée dans celle de Marinette ne bougeait pas. Elle attendait.

À l'aveugle, dans sa mémoire, il cherchait le souvenir de trois femmes d'Egypte, trois gitanes nippées d'indienne et d'organdi qui, un soir de pluie et de vent de l'année 1931, avaient tenu devant lui le livre de sa destinée et l'avaient entrouvert pour lui permettre d'en lire furtivement quelques pages[26].

Son regard visionnaire s'était agrandi. Il épiait l'indicible. Il souriait presque. Il apercevait l'ombre et les visages farouches de ces devineresses aux colliers de sequins, aux foulards claquant dans le flux d'air glacial. Il était transporté à l'angle de Raspail et d'Édgar-Quinet. À ses oreilles résonnait le timbre de crécelle des Bohémiennes en haillons.

Aussi clairement qu'hier, la plus âgée des femmes d'Egypte, qui était d'une grande laideur, avançait au-devant de lui son rostre de chimère :

« Même si tu es malheureux, tu ne seras jamais à plaindre… Plus tard, tu seras l'œil du monde… Tu iras regarder les hommes jusqu'au fond de leur nuit… Mais surtout, prends bien garde !.. »

Un frisson l'empoigna aussitôt à la base du dos, qui remonta comme un serpent tout au long de son échine et s'arrêta derrière sa nuque.

— Je ne t'oublie pas, sorcière ! hurla-t-il soudain comme au sortir d'un cauchemar. Je ne m'endormirai pas une seconde fois au rendez-vous

de l'Histoire !

Fort de cette allusion à la nuit d'émeute du 6 février 1934, il se dressa sur ses jambes. Une énergie surnaturelle l'avait envahi, même si un calme glacial tempérait son corps. Il s'avança jusqu'au vasistas et leva son regard vers le ciel chargé de nuages gris.

Eclairé par la lumière blafarde, son visage avait pris une expression de volonté inébranlable.

Il dit d'une voix douce, d'une voix que rien au monde n'aurait su faire plier :

— Je ne serai pas pris. Ce n'est pas mon heure. Ce n'est pas mon destin. Je ne me soumettrai pas. Qu'ils osent seulement ! Qu'ils viennent ! Le combat continue !

Il se tourna vers ses amis :

— Debout ! leur dit-il. L'un d'entre nous doit retraverser Paris. Il faut prévenir Germaine Fiffre qu'elle est en danger !

Sauve qui peut !

Un ange gardien avait déjà prévenu la grande girafe. Cet ange déchu s'appelait Pierre Pázmány. Au moment ou Blèmia Borowicz découvrait la photo de Noémie Albeniz, le Hongrois se manifesta rue des Fossés-Saint-Jacques.

Pour Mademoiselle Fiffre, c'était l'heure digestive. L'heure du répit et de la paix des cœurs. Germaine cousait, la vertueuse ! Les yeux perdus sur le vague, la perpétuelle demoiselle regardait atterrir en rêve la silhouette fuselée d'un bel hydravion

jaune, piloté par Codos.

Sur fond de hangar et de manche à air, l'avion s'apprêtait à toucher la surface d'un superbe lac bleu lorsque des coups ébranlèrent la porte d'entrée de l'appartement.

Mademoiselle Fiffre sursauta et porta la main à sa poitrine. Le timbre aigrelet de la sonnette résonna longuement dans le couloir.

Elle courut. Elle entrouvrit. Le reporter avait déjà forcé sa porte.

Une fois dans le couloir, il la dévisagea avec des yeux qui paraissaient frappés de folie. Elle porta la main à sa bouche.

— Vous avez le diable aux trousses, monsieur Pierre ?

— Je suis venu ici à mes risques et périls.

— Un malheur est arrivé ?

— Un malheur va arriver si nous ne faisons rien ! répondit Pázmány.

Il était pâle. Décoiffé par sa course, il haletait.

— Ne me demandez pas pourquoi, ne me demandez pas comment, Germaine, mais je sais de source sûre que Boro court un danger imminent !

— Qu'est-ce donc ?

— Il va être arrêté.

— Arrêté !

Germaine Fiffre se signa aussitôt.

— Pourquoi le serait-il ? Il est en sûreté là où il se trouve.

Puis, soudain prise d'un doute :

— Qui l'a dénoncé ?

Pázmány haussa les épaules.

— Pas besoin de le dénoncer !

— Que voulez-vous dire ?

— Que les Allemands le tiennent en laisse à son insu !

— Vous voulez insinuer qu'il est suivi dans le moindre de ses déplacements ?

— Oui. Boro est sous surveillance depuis le début de ses frasques !

— Mon Dieu ! murmura Germaine.

Une envie de vomir germait à ses lèvres et menaçait de lui retourner l'estomac.

— Mais… demanda-t-elle après un temps de réflexion, pourquoi ne l'ont-ils pas arrêté auparavant ? Pourquoi le laisser filer hier et l'arrêter aujourd'hui ?

— Parce que aujourd'hui les Allemands ont relevé leurs filets. Ils ont péché un gros poisson…

Ils ont arrêté d'Estienne d'Orves !

— D'Estienne d'Orves ? Je ne connais personne de ce nom, répliqua Germaine.

Elle était de bonne foi.

— Alias Jean-Pierre Girard, expliqua brièvement Pázmány.

— Cousin Henri ! s'exclama Germaine.

— Il est détenu et interrogé à Fresnes par les SS. En ce moment même, il doit passer un bien mauvais quart d'heure.

— Une personne d'une si haute distinction ! s'épancha la Fiffre.

Elle s'en mordait les lèvres.

— Comment diable une chose pareille a-t-elle pu arriver ?

— Son radio l'a trahi. Il paraît qu'en réalité l'homme était un agent du SD.

Le sergent Marty, un espion et un traître ! Cette fois, Mademoiselle Fiffre en aurait pleuré. La confusion, la panique, un insupportable sentiment d'insécurité la jetèrent sur son divan.

— Tout danse autour de moi ! gémit-elle. Je crois bien que je vais tourner de l'œil !

— Ce n'est pas le moment de vous laisser aller, mademoiselle Germaine, la houspilla Páz. L'affaire vous touche de près ! Vous êtes vous-même sur la liste des personnes à arrêter.

— Qu'ai-je fait de si terrible ? De quoi peut-on m'accuser ?

— Intelligence avec l'ennemi !

— Je me suis contentée d'accommoder des navets fourragers à la sauce blanche !

— Levez-vous ! Jetez trois affaires dans un sac et filez prévenir votre grand homme du danger qu'il court !

Germaine avala sa salive avec difficulté et posa des yeux d'antilope effarouchée sur la fenêtre.

— Que je traverse Paris ? demanda-t-elle en refrénant un léger tremblement des lèvres.

— Ventre à terre ! Qui d'autre pourrait le faire ? Depuis que nous nous sommes vus, je suis tenu sous cloche. Les Allemands me surveillent !

— Etes-vous sûr de ne pas avoir été suivi ?

— Oui. Je suis sûr, aussi, d'être passé par les armes s'ils me trouvent.

Une gerbe d'étincelles traversa le regard de Germaine Fiffre. Un éblouissement. Elle se retint à la table.

— Pas d'imprudence ! N'oubliez pas que vous êtes vous-même en danger ! Ils savent que vous marchez avec Boro. Ne revenez pas chez vous ! Partez ! Partez au loin ! Partez vite !

Germaine Fiffre n'hésita pas un quart de

seconde.

— Vous m'accompagnez. J'irai en danseuse sur la bicyclette. Vous vous occuperez de pédaler à fond de train. Même si vous le méritez, je ne veux pas qu'ils vous trucident. Après, nous irons sur la Marne. A Joinville.

Cinq minutes plus tard, son grand corps en travers de l'Hirondelle, Pázmány poussant le pédalier derrière elle, la vieille fille regardait Paris venir à elle.

Rien ne va plus ! Plus rien !

Lorsqu'elle déboucha rue des Jardiniers, la messagère lancée par Pierre Pázmány posa fermement les mains sur le guidon et ordonna la roue libre.

Une bonne trentaine de mètres avant l'objectif, elle sauta de son cheval fou à garde-chaîne en Celluloïd noir. Pázmány freina des godasses.

— Donnez-moi la bécane et attendez là, commanda la demoiselle.

Elle avait perçu une agitation inhabituelle autour du numéro 10, trop de gens, trop de parlotes, trop de visages inconnus.

Pour se donner le temps de réfléchir à cette situation et se fixer un nouveau cap, la Fiffre commença à fourrager dans ses affaires. Peu à peu, elle se recomposa une figure. Son robuste bon sens lui enjoignit d'adopter l'attitude gris terne qui sied au pékin ordinaire vaquant à ses occupations de quartier.

Un fichu sur la tête, elle prit son panier sur le porte-bagages et, conduisant sa bicyclette par le col, s'essaya à un premier passage devant l'immeuble. Avec un parfait contrôle d'elle-même, ni trop vite ni trop lentement, elle s'efforça de renifler la nature de l'alerte.

A hauteur de l'entrée de l'immeuble, elle aperçut sous la voûte un groupe gesticulant en discussion animée avec la concierge. La fille Merlu brandissait un balai et contenait à elle seule l'avancée des envahisseurs. Elle glapissait un chapelet de protestations auxquelles faisaient chorus les aboiements furieux de sa meute de chiens ratiers.

Germaine avança, le cou tendu. Elle avait dans les yeux une lueur de curiosité qui n'était pas sans évoquer celle d'une poule pondeuse cherchant une pierre pour se faire de la coquille. Elle avait dépassé la porte cochère.

Elle hésita sur la conduite à tenir. Machinalement, elle poursuivait sa progression. La roue avant de sa bécane heurta la tôle d'une automobile. Elle

contourna une Traction avant 11 légère garée à la diable sur la largeur du trottoir. Cette automobile de la race Citroën était peinte en noir et roulait à l'essence. De nombreux ausweis ornaient son pare-brise. Elle sentait la poulaille à plein nez.

Germaine réprima un frisson glacé et continua son chemin jusqu'à un « Bois et Charbons » qui se trouvait deux porches plus loin. Elle aida sa chère bécane à franchir le rebond du trottoir et la rangea devant le vitrage de façon à ne la point perdre de vue lorsqu'elle serait assise à l'intérieur du bistrot.

Elle pénétra résolument dans ce lieu enfumé et respira la lourde atmosphère tabagique et anisée avec le courage farouche des premières chrétiennes entrant dans la fosse aux lions. Elle se sentait invulnérable. D'ailleurs, inhalations de nicotine ou vapeurs éthyliques, il n'était rien — aucun fléau, aucune ébriété — qui pût la détourner de son ardent désir de secourir monsieur Borovice et ses compagnons.

Dès l'entrée, le bistrot auvergnat semblait

rébarbatif. Sa salle allongée abritait une obscurité de caverne. C'était une grotte au parquet de châtaignier et aux murs constellés de chiures de mouches. Une colonne centrale en fonte noire étayait le plafond.

Cette maronnasse gargote, ornée d'un manchon à gaz, se prolongeait jusqu'aux confins d'un escalier à vis et débouchait sur une arrière-salle où se devinaient la silhouette d'une charrette de livraison et quelques fagots de charbonnette.

Les lieux semblaient totalement dépourvus de vie, à l'exception d'une éblouissante flaque de lumière dispensée par le soleil d'hiver dont la découpe, aux dimensions de la porte vitrée, venait lécher le pied du comptoir en faux marbre.

Mademoiselle Fiffre franchit crânement cette éclaboussure de lumière. Après avoir salué d'un simple hochement de tête le bougnat et un consommateur accoudé au zinc, elle atterrit sur une banquette de moleskine fatiguée qui rendait son capiton.

Brave Germaine n'avait plus de jambes.

— Un Claquessin, demanda-t-elle dès que le patron eut passé d'un geste habituel sa lavette sur le marbre du guéridon.

— Ça ne va pas, ma p'tite dame ? s'enquit le fouchtra. Vous êtes toute pâle… C'est-y comme ça que vous avez besoin de vous refaire la cerise ?

La demoiselle se reprit.

— Tout va très bien, assura-t-elle en s'efforçant de prendre l'air affranchi. En vélo, vous savez comment c'est… Quand on n'a plus l'habitude de pédaler, on a vite le coup de pompe…

L'homme haussa les épaules et tirailla sa moustache :

— Dans l'fond, c'est ce que je dis toujours !.. Il était temps qu'on ait une bonne guerre et un peu de privations… Les gens des villes s'amollissaient, avec le progrès… Tandis qu'avec le Maréchal, on s'est remis à l'exercice, aux joies simples… Comme

dans le temps !.. Prenez chez nous, en Auvergne, on n'est pas en flanelle ! J'suis né deuxième de huit enfants, boulevard d'Estourmel, il y a plus de cinquante ans, et croyez-moi, ma jolie, chez les Mouzerolles, la vie était autrement plus dure qu'ici !

« Seigneur, faites qu'il se taise ! pensait Mademoiselle Fiffre. Donnez-moi la force de dissimuler mes émotions et la patience de ne pas lui griffer le visage ou de me suspendre à sa moustache ! »

Elle contrôla la gigue folle de ses doigts qui tambourinaient sur le guéridon, et but son Claquessin d'un trait.

Elle trouva la force nerveuse de sourire au Rutène. Elle desserra le nœud de son foulard. Elle étouffait. Elle chercha à imaginer ce qui se passait là-bas, chez Marinette. Mon Dieu, pensait-elle, combien de temps aura-t-elle le front de tenir tête aux policiers ? A-t-elle trouvé assez de ressources en elle pour leur raconter un conte à dormir debout et les éloigner ? A moins que les inquisiteurs à

chapeau mou ne soient déjà montés au septième, là-haut, sous les toits ? À moins qu'ils n'aient commencé à retourner les chambres de bonnes où sont logés ces messieurs ? À moins qu'on ne se batte en ce moment même dans les couloirs ?.. Le regard de la vieille fille s'affola. Elle n'ignorait pas que monsieur Prakash, en général, était armé. Elle savait que Scipion était un robuste combattant. Mais elle tremblait pour son cher Kirghiz. Pour l'élégant Boro ! Avec sa jambe ! Son handicap !

Tendue comme un arc, elle scruta avec insistance la perspective de la rue. Au travers des lettres blanches collées au vitrage — *Café filtre à toute heure, Sandwiches variés, Vins de pays* — elle cherchait à percer le mystère de la Traction avant. La silhouette de Pierre Pázmány se profilait au loin, là où Germaine l'avait prié d'attendre.

L'unique consommateur du lieu descendit du tabouret de bar où il était juché. Avec sa cigarette roulée éteinte au coin du portepipe, cet homme de taille et d'envergure modestes était l'image même

du pantruchois. Un rat de quartier à qui rien n'échappe. Un jaspineur de vert parlé.

Il vint se caler devant la porte d'entrée. Lui aussi inspecta la rue. Il se tenait le front contre la vitre, les mains dans les poches. Son visage parcheminé restait impassible.

Au bout d'un moment, il désigna la Traction de la pointe du menton et dit à la cantonade :

— A quatre, y sont v'nus, les saligauds ! C'est pas très bon signe. Ceux qui z'ont l'imper, c'est les pires ! Y sont même pas d'la préfectanche… C'est des lardus de basse besogne… Des hypocrites de première heure… Des tortionnaires par vocation !

Le timbre de sa voix cassée trahissait un as du blanc gommé, un adepte du Picon-citron-siphon. Ce gars-là était un certifié en belote à la vache, un pilier de bistrot, un érudit en crus de la Seine.

Germaine avait l'impression que c'était à elle en particulier qu'il s'adressait. Mariole, les mains dans

les poches, l'autre poursuivait :

— Les flicards se sont déplacés sur ragots ! Y a des salauds dans le quartier qui balancent ! Lettre anonyme, ça les connaît !.. Des frustrés, des aigris, des r'foulés qu'ont sans doute pas été assez récompensés en chair fraîche par Marinette…

— C'est pour moi que tu dis ça, la Brocante ? rugit le cafetier.

Il se mit à astiquer ses verres avec un zèle nouveau.

— Je dis ça pour celui qui se sent morveux, dit le petit homme imperturbable. T'as pas supporté, Albert, que la môme Merlu préfère donner l'hospitalité à des émigrés en cavale plutôt que de te prendre au chaud sous sa couette !

— Tu te trompes, mon pote. J'ai mes idées, mais ça va pas jusqu'à la dénonciation. Je me suis même offusqué que le photographe de Hongrie, il ait livré des photos de la jeunesse française, ce qui a donné

lieu à des arrestations.

— C'est des gens tout ce qu'y a de bien ! reprit le pantruchois. Artistes à la force du poignet… Vrais parigots d'adoption… Français par tentation… Et pas plus étrangers que toi, mon vieux Mouzerolles. Le Hongrois, le petit Boro, j'l'ai connu ça fait des lustres. Au début des années 30, il était locataire chez mame Merlu — j'parle de la mère… Elle vivait au milieu de ses meubles bretons et guettait le retour de Boro pendant des heures pour empocher son loyer. Lui, l'apprenti photographe, il était foutrement dans la mouise. À sa place, y en a plus d'un qu'aurait fait maigre du rire ! Mais pas lui ! C'gars là, il avait l'boyau d'la rigolade ! Belle gueule avec ça… Les dames en étaient folles… Autour de lui, c'était peuplé ! Et il en pinçait pour Marinette qu'était rose et bien faite. Tiens ! j'lui ai dégoté son premier appareil photo en ratissant un grenier chez un bourge… C'était un vieux Folding accordéon… Un engin à soufflet… On lui a foutu des rustines, et quand les trous ont été bouchés, il m'a tiré le portrait ! Et puis, plus tard, une fois qu'il a été riche,

une vraie vedette du reportage — encore mieux que Kertész, Brassai ou Cartier —, je l'ai rencontré par hasard. Élégant, je vous raconte pas ! Il sortait d'un palace. Y m'a r'connu tout de suite… Le lendemain, j'ai reçu du pognon dans une enveloppe. C'était écrit vous savez quoi ? « Pour Louis, qui m'a mis le pied à l'étrier. » Et moi, grosse bête, j'ai pleuré comme un veau…

L'homuncule s'était tu.

D'un coup, il s'écria :

— La vie, comme qui dirait, c'est une balançoire ! Un coup t'es en haut, un coup t'es en bas…

Il avait retiré son mégot de la bouche. Il murmura :

— Aujourd'hui, m'sieur Boro, il est dans un creux… Si quelqu'un voulait l'aider, y suffirait p't-être de faire vite… Sans blablaterie, y faudrait foncer par l'arrière-cour d'ici, grimper l'escalier extérieur en ferraille, escalader la façade où y a les

réclames, et passer par les toits.

Soudain, il se tourna vers Germaine et la dévisagea droit dans les yeux :

— Ma tête à brûler que Marinette va faire perdre un temps précieux aux lardus de Vichy ! Elle va les balader dans tous les coins de son appartement du deuxième… Elle va leur faire visiter des tas de placards ousse qu'il y a personne… À ce train-là, c'est p't-être encore jouable d'arriver au septième avant les bourres, d'alerter m'sieur Boro et ses copains et d'les ramener sains et saufs par le chemin des zoziaux !

— Vous croyez ? demanda Germaine, pleine d'espoir.

— Le grand péché du monde, c'est de ne pas croire à l'incroyable ! rétorqua Louis.

— Et vous pensez que je pourrais me rendre utile ?

— À tout crin ! opina le petit homme en

démasquant une denture approximative et en s'éclairant d'un sourire plein d'humanité. En vous r'gardant, j'ai tout de suite repéré sur quelle braise je soufflais !

Et, se faisant flatteur :

— Y a du chamois en vous !

Il s'approcha plus près encore :

— Qu'est-ce que vous diriez de faire l'ascension d'la réclame Dubonnet par la face nord, ma p'tite dame ?

— Mademoiselle ! ne put s'empêcher de rectifier Germaine. Elle battait des cils. Sa respiration était plus précipitée. Elle posa la main sur son cœur et s'inquiéta soudain :

— Est-ce que c'est haut ?

— Quarante-sept mètres d'à-pic au-dessus du douzième et une petite passerelle entre deux immeubles.

— Eh bien, se résigna Mademoiselle Fiffre en se signant, si l'on admet que la liberté est une flèche tirée en direction du ciel, je dois apprendre à vaincre ma peur !

Et, consciente du rôle qu'elle avait à jouer dans cette nouvelle aventure, elle se dressa, droite et blanche comme un cierge.

— Bon ! s'écria-t-elle. Eh bien… J'y vais… En avant, Germaine !

Germaine Fiffre tutoie les anges

Trois minutes plus tard, cramponnée aux barreaux d'une échelle d'incendie, l'ancienne muse de l'agence Alpha-Press, cheveux au vent et jupe retroussée jusqu'aux hanches, s'élevait dans les airs.

Elle avait présente à l'esprit une couverture de l'almanach des Postes de 1913, du temps qu'elle était encore jeunette, où un héroïque pompier au profil de médaille grimpait à la verticale d'un gratte-ciel de Manhattan. New York était aux pieds du volontaire. Les contours de la baie d'Hudson, à moins que ce ne fussent les méandres de l'East River, s'estompaient dans la brume. Le soldat du feu s'élançait au-devant d'un enfant réfugié à l'extrême bord d'une corniche déjà léchée par les flammes.

Ainsi perdurait la filiation des grandes entreprises : Mademoiselle Fiffre, figure d'exception, oublieuse d'elle-même — femme de devoir, femme de courage —, insensible au vertige et dure à la peine, grimpait vers un ciel de gloire.

Elle escaladait le vide, s'élevant au-dessus de la ville échelon après échelon : Dubo — Dubon — Dubonnet. Elle bravait le danger pour voler au secours de son héros menacé par la barbarie des hommes.

— Monsieur Boro ! murmurait-elle entre ses dents serrées, monsieur Boro !.. Monsieur Blèmia… Nous allons leur montrer de quoi nous sommes capables !

Les oreilles bourdonnantes de lointaines abeilles, elle entendait derrière elle le souffle de Louis la Brocante qui, mité des poumons à la gorge, ahanait comme une forge. De sa voix de mêlé-cass, le petit ferrailleur l'encourageait dans son effort et, bien que largement distancé, levait la tête pour apercevoir les jambes gainées de bas noirs de la robuste sportive. Il luttait alors avec la dernière énergie contre l'asthme et la toux, s'échinait pour regagner du terrain et revenir au contact de la grimpeuse qui s'élevait au-dessus de lui, offrant la vue toujours plus lointaine, toujours plus évanescente, toujours

plus immatérielle et inaccessible de sa croupe enfermée dans la poigne d'une petite culotte de rayonne rose dont la hardiesse inattendue lui tourneboulait les sens.

De temps à autre, Germaine évaluait la distance qui la séparait encore de la lisière du toit. Elle soupirait. Elle agrippait le barreau suivant, se hissait plus haut encore. Le vent, par petites bourrasques rageuses, décoiffait sa permanente.

Parvenue à mi-hauteur, elle décida de tenir tête au vertige et regarda en bas. Elle vit distinctement Pázmány, qui n'avait pas bougé de l'endroit où elle lui avait commandé d'attendre, se faire embarquer sans ménagement dans une nouvelle Traction qui venait d'arriver. Que pouvait faire l'alpiniste ? Elle envoya un baiser au Hongrois et se dit que, si elle tirait les autres d'affaire, tout irait bien pour celui-ci également.

Elle monta.

Chemin faisant, la tête dans les nuages, celle que

Codos, pilote de l'Aéropostale, avait amoureusement surnommée Manche-à-air cherchait à se forger une juste représentation des événements dont le 10 de la rue des Jardiniers devait être le théâtre.

Mais, bien qu'elle possédât depuis son plus jeune âge une capacité d'invention féroce, bien que son esprit fertile en rêveries eût souvent conduit la demoiselle prolongée sur le chemin des chimères, comment aurait-elle pu échafauder une hypothèse plausible ?

La réalité des faits était autrement plus grimaçante que tout ce qu'elle imaginait, et l'issue de la bataille livrée par Marinette Merlu autrement plus incertaine que la plus pessimiste de ses évaluations. Les péripéties de l'homérique pugilat tragi-comique qui se déroulait sous la voûte de l'immeuble voisin étaient si imprévisibles que, même sans être revisitées par le talent de l'immense Feydeau, elles eussent, en d'autres temps, explosé le boyau du rire sur les théâtres du

Boulevard.

Devant la loge de Marinette, on jouait la scène du quatre à guichets fermés.

Les portes claquent !

Dès le début de l'algarade, Marinette Merlu avait brandi un balai au manche écarlate. Elle avait repoussé sans trop de mal une brochette de quatre chaussettes à clous qui, sans la consulter, envisageaient de se frayer un passage vers les étages.

En agissant de la sorte, Marinette obéissait seulement aux réflexes d'une bignole ordinaire. Elle défendait l'intégrité du territoire dont elle avait la garde.

La pression des envahisseurs s'accentuant, elle entama une procédure d'intimidation. Elle réclama un mandat, un ordre de perquisition.

Elle glapit à qui voulait l'entendre :

— A qui ai-je affaire ? A des flics ? A des malfrats ? A des huissiers ? A la justice ou à la pègre ?

Elle finit par dire :

— J'en appelle au Maréchal !

Le commissaire qui menait la horde prit l'air ennuyé. Il souleva son chapeau, se découvrit et révéla un crâne de navet. Marinette reconnut vaguement ce fonctionnaire. Il s'appelait Ploutre et exerçait dans le XIIe.

Elle lui dit :

— Commissaire Ploutre, qu'est-ce que vous faites avec ces rats d'égout ?

Elle désignait les trois sbires en bleu marine.

Ploutre lui répondit qu'il était tenu d'accompagner ces messieurs. Qu'ils étaient basés rue des Saussaies, rattachés à la préfecture de police, et faisaient partie du bureau de la Direction des étrangers et des affaires juives.

Il présenta leur chef. Il nomma le sieur Cosini, dont les services avaient été alertés par les plus hautes autorités d'occupation.

Marinette écoutait. Il lui fallait gagner du temps. Le plus de temps possible pour permettre à ses protégés de filer.

— Monsieur Ploutre, dit-elle en restant résolument en travers du passage, vous êtes un bon Français. Comment pouvez-vous agir ainsi ?

— Il y a chez vous quelques artistes dépravés recherchés activement par les services de renseignement de la Gestapo, trancha le dénommé Cosini. La lie de la racaille israélite. Des nuisances. Nous venons d'arrêter l'un d'eux, qui se trouvait aux abords.

— Qui ? s'écria Marinette. Elle porta sa main au cœur.

— Un certain Pázmány.

— Connais pas, répondit la bignolette.

Elle était soulagée.

Bientôt, les autres ne désarmant pas, elle rugit de plus belle. Elle demanda sur quelles suspicions de vespasienne on se fondait. Elle cria qu'elle était française et qu'elle n'avait jamais imaginé qu'elle pourrait vivre un jour pareil cauchemar. Elle omit de préciser qu'elle était non seulement la concierge, mais aussi la personne qui possédait et habitait le logement que les policiers voulaient visiter de fond

en comble.

Hurlements et exaspération atteignirent rapidement leur paroxysme de part et d'autre. On se haïssait.

Seule face à tous, Marinette était sur le point d'être submergée. On la bouscula.

Elle recula pas à pas. Les brutalités étaient surtout le fait de Cosini. Ce petit homme nerveux, dont le feutre de la marque Fléchet venait de rouler au sol pour cause de mornifle, compensait sa courte taille par une réelle méchanceté. Il était très brun, très cassant dans son comportement. Ses cheveux étaient calamistrés. Il portait une moustache assassine et vociférait un français teinté d'un léger accent italien.

Marinette, rouée de coups, reçut le soutien de sa meute de roquets. Les fils de Pierre Laval attaquèrent au mollet. Ticket, Rabiot, Rutabaga et Topinambour se jetèrent sur l'ennemi commun. Ils déchirèrent du pantalon, s'enragèrent à qui mieux

mieux et passèrent à la viande.

Deux policiers mordus à l'arrière de la jambe hurlèrent de douleur. L'un était profondément entaillé (il avait peut-être un tendon sectionné), et le ratier refusait de lâcher prise. Marinette en profita pour assommer proprement le plus proche de ses agresseurs — l'inspecteur Chalumeau, sauf erreur — qui s'efforçait de la ceinturer.

Le commissaire Ploutre s'essaya à ramener le calme dans les corps et les esprits. C'était un policier de l'ancienne école. Il sépara les combattants et cria à l'adresse du fonctionnaire des affaires juives :

— Monsieur Cosini ! Monsieur Cosini, je vous en conjure ! Faites votre travail proprement !

A cet instant, un nouvel intervenant sortit des rangs. C'était un homme maigre qui portait un feutre et avait l'allure basse des condés en planque. Arrivé sur les lieux en même temps que les sbires de la rue des Saussaies, il avait été accosté par le

suiveur en loden vert qui lui avait signalé la présence du sieur Pázmàny.

Le sergent Oskar Bauer avait été chargé par Friedrich von Riegenburg de veiller à la bonne marche des événements. Et les événements menaçaient. C'est ce que l'homme du Sicherheitsdienst fit comprendre au commando de la rue des Saussaies. Un geste suffit, doublé d'un ordre proféré en allemand. Aussitôt, vif comme une ablette, Cosini échappa à la vigilance de la bignole. Il s'engouffra dans l'escalier menant aux étages, suivi par un seul de ses acolytes qui couvrit l'échappée de son chef en dégainant son browning.

Marinette Merlu, qui s'était élancée dans le sillage des deux hommes, s'immobilisa au bout d'une glissade et se trouva nez à nez avec cette arme de poing. Elle saignait abondamment du cuir chevelu. Elle regarda dans les yeux le policier qui la menaçait de son arme. Elle poussa un cri de rage, feinta, et, au lieu de forcer sa route par l'escalier, s'engouffra dans l'ascenseur.

Sa manœuvre surprit le clouté, qui réagit avec un léger temps de retard. Elle lui claqua la grille au nez et s'éleva dans les airs.

Ploutre était resté sous la voûte. Il s'essuya le front et chercha à amadouer les roquets en leur distribuant des biscuits caséines qu'il avait tirés de sa poche. Plutôt que de se mêler à la poursuite dans les étages, le commissaire s'orienta vers une attitude humanitaire. Il décida donc de prodiguer ses premiers soins au policier le plus cruellement mordu, et évacua ce dernier en direction de la loge.

L'inspecteur Chalumeau, quant à lui, restait assis sur le pavé. Il se massait le crâne et tentait de récupérer.

Oskar Bauer s'assura que le commando en bleu marine investissait correctement les étages, puis il revint vers la Traction où Pierre Pázmány gisait à l'arrière après avoir été matraqué par trois salves de gourdins. Il était inanimé.

— *Weg !* ordonna l'Allemand au chauffeur.

La Citroën s'éloigna vers un monde meilleur.

Depuis la cabine de l'ascenseur en mouvement, Marinette suivait des yeux la vertigineuse progression du policier qui l'avait prise en chasse et cavalait dans l'escalier.

Grâce à une allonge de faucheux, le lardu envisageait d'atteindre le deuxième palier juste avant qu'elle ait pu ouvrir la grille. Il y parvint *in extremis.* Et le vilain poulet eut le mauvais esprit de maintenir Marinette en cage et d'éclater d'un rire sardonique.

— Pas deux fois l'entourloupe, ma jolie ! triompha-t-il. L'inspecteur Camard est taillé pour la course !

Faute de pouvoir mieux faire, Marinette se mit en devoir de secouer la grille. Elle déclencha un vacarme propre à alerter tout l'immeuble. Par les portes en verre biseauté de sa prison, elle entrevit le dénommé Cosini faire usage de son arme et tirer dans la serrure de la porte d'entrée de son

appartement.

L'homme de la rue des Saussaies fit littéralement exploser l'huis et pénétra à l'intérieur en coup de vent. Camard abandonna aussitôt Marinette pour suivre son supérieur et lui prêter main forte si besoin était. Les deux hommes investirent pièce après pièce. L'arme au poing, ils accomplirent ainsi la visite complète des bahuts bretons, crédences et autres lits clos laissés en héritage par madame Merlu mère à sa fille.

Ils constatèrent que l'appartement était vide.

Marinette venait d'entrer dans la salle à manger où ils se tenaient. En mesurant la déconvenue des visiteurs, elle esquissa un sourire narquois. Son triomphe fut de courte durée.

Elle vit le subordonné de Cosini s'approcher d'une coupe en pâte de verre de l'école de Nancy où elle avait l'habitude de déposer ses affaires courantes. Les yeux inquisiteurs du policier tombèrent sur un trousseau de clés. Il s'en empara.

Il le brandit aussitôt comme une jolie prise et, avec un mince sourire, déchiffra une fiche de carton reliée aux clés par une petite ficelle en papier :

— Chef ! C'est écrit *Clés du septième !*

— Bravissimo, mon cher Camard ! exulta le dénommé Cosini.

Une expression de contentement éclaira ses prunelles d'une lueur inquiétante.

Il rafla les clés des mains de son subordonné. Frétillant d'excitation, il répéta :

— *Ecco la qua !* Nous y voilà ! Je les tiens !

Il raya presque aussitôt toute joie de son visage jaune et ajouta d'un ton pète-sec :

— Nez-Plat, occupe-toi d'elle !

— Avec plaisir, chef !

Camard s'approcha de Marinette. Sans la consulter, il lui écarta les lèvres, la forçant à ouvrir

largement la bouche. Avec un regard de connaisseur, il examina ses dents bien rangées.

— Il y a de quoi faire ! dit-il, satisfait de son examen.

Il empoigna la jeune femme sans ménagement et la fit tournoyer sur elle-même.

— Comment tu t'appelles, ma petite jument ? Elle garda la nuque raide.

— Je ne m'en souviens plus.

— Tu veux la schlague ?

— Je ne vous dirai rien ! Je ne vous dirai rien !

Il posa sur elle ses yeux de fauve.

— Sais-tu ce que c'est que la douleur ?

Elle s'entêta à ne pas vouloir répondre. La tristesse, la fatigue venaient soudain de lui tomber dessus. Elle haussa les épaules et s'abandonna.

Il avança la main et lui releva le menton.

— Tu veux que je te cogne la tête contre le mur ? demanda-t-il. Ou tu préfères que je t'arrache une dent de devant ?

Il fit mine de s'écarter d'elle. Il détendit le bras sans prévenir. Il lui donna une claque sur la bouche avec le tranchant de sa paume.

— Marinette ! exhala-t-elle en ravalant une bave sanglante.

— C'est déjà mieux.

Cosini, qui était sur le point de quitter la pièce, s'immobilisa et revint sur ses pas.

— Qu'est-ce que j'entends ?.. Marinette… Mais alors… Ma petite concierge, intervint-il d'un ton doucereux, vous avez le même prénom que l'occupante de l'appartement… C'est quoi au juste, votre nom de famille ?

A son tour, il gifla la jeune femme. Marinette avait

les yeux noyés de larmes. D'un coup, son secret devint trop lourd pour elle.

— Merlu, Marinette Merlu, répondit-elle en éclatant en sanglots.

— Alors comme ça, c'est toi la salope qui protège les métèques ! s'émerveilla Camard. On va drôlement s'occuper de toi, ma petite fauvette !

— Mange-la, Nez-Plat ! dit Cosini avant de tourner les talons. Laisse-m'en juste une cuisse pour le dessert !

— Face au mur ! intima Nez-Plat à Marinette. Un geste et je t'allume ! À genoux ! Donne ton bras gauche.

Il lui enserra le poignet dans la mâchoire d'un cabriolet et attacha l'autre bracelet au pied d'un bahut des plus massif.

— Dégrafe ta jupe avec ta main libre, commanda-t-il. Tu m'as l'air crémeuse à souhait.

Le tempo s'accélérait. La cruauté et le rire se faisaient la grimace et tricotaient un bien mauvais ouvrage.

Au moment même où l'ignoble Camard, dit Nez-Plat, envisageait de poser ses sales pattes sur la croupe de Marinette, Cosini retraversait tout l'appartement en courant sur le parquet ciré. Dans sa hâte il dérapa, s'étala de tout son long, glissa sur le ventre, finit sa course contre un meuble breton et s'écrabouilla le nez sur un joueur de biniou sculpté en plein cœur de noyer.

Il se releva, épongea son nez. Il vérifia que personne ne l'avait vu choir. Son orgueil de petit paon restant intact, il repartit un peu moins vite, vira prudemment sur le palier du deuxième et s'engouffra dans l'ascenseur. Au même moment, Chalumeau, le policier à demi estourbi par Marinette, arrivait en renfort par la cage d'escalier. Il était armé d'une mitraillette.

D'un signe, Cosini lui enjoignit de le suivre. Il se serra au fond de la cabine et lui fit une place à côté

de lui.

— Ils sont là-haut, chuchota-t-il en se tamponnant les narines. Plus un bruit ! Plus un éclat de voix ! Ils se cachent au septième. Tu ne sais pas, Chalumeau, quelle bonne fortune représente pour moi ce coup de filet magistral.

— En quoi est-il plus magistral qu'un autre, chef ?

— Il va me permettre de prendre une revanche dont je n'osais même pas rêver ! s'excita Cosini en reniflant dans son mouchoir. Imagine ! Imagine, Chalumeau, qu'un de mes plus farouches ennemis se trouve à ma portée… Quelqu'un qui, autrefois, m'a vaincu et humilié… Un désinvolte… Un imprévisible… Un fantaisiste de la séduction et des coucheries… Un type vraiment comme je ne les aime pas… Un gommeux de la presse !.. Un boiteux à qui je vais casser l'autre jambe avant de le remettre aux Allemands.

Il rangea son mouchoir et, parlant sur le souffle :

— Ah, Chalumeau ! Chalumeau ! Quel plaisir je vais prendre ! Au bout de cinq longues années, je vais enfin pouvoir me venger !.. Tiens, ôte-toi de mon passage. Laisse-moi entrer en scène le premier !

Chaussettes à clous et têtes à claques

L'ascenseur s'immobilisa au sixième étage.

Les deux hommes se glissèrent hors de la cabine avec d'infinies précautions pour calmer le rebondissement des portes battantes et le grincement des grilles de fermeture. Ils

empruntèrent l'escalier plus étroit qui menait aux chambres sous les toits, et parvinrent sur le palier du septième. Devant eux se déroulait la perspective d'un long couloir parqueté mais non ciré, éclairé de loin en loin par des vasistas qui faisaient office de puits de lumière et communiquaient directement avec le ciel.

À gauche, trois portes accédaient aux chambres de bonnes. À droite, la pente du toit rognait sur la largeur du corridor.

Les deux hommes s'approchèrent sans bruit de la première porte. Elle n'était pas fermée à clé et révélait une chambre vide où flottait encore une odeur de tabac. Le vasistas était fermé, le lit défait. Une chaussette oubliée était recroquevillée sous l'unique chaise. Dans un cadre, une photo jaunie montrait une toute petite jeune femme posant au milieu d'une dizaine d'enfants souriants, des mioches de tous âges dont la plupart avaient une tête de plus qu'elle.

— Des petits café au lait, grinça Cosini. Ça sent

le nègre chaud !

Sans plus de conciliabules, les employés de la rue des Saussaies poursuivirent. Ils procédaient par petites avancées silencieuses. Ils abordèrent de la sorte la deuxième chambre.

Cette fois, la porte était entrebâillée. Cosini risqua un œil circonspect par l'embrasure puis, armant son coup de pied, balança sa chaussure en avant. Il envoya dinguer le battant et, effaçant son corps, se rejeta en arrière. Chalumeau surgit alors dans l'ouverture, légèrement ployé sur les genoux, bras tendus devant lui. L'arme automatique calée à la hanche, il balaya la pièce d'un geste circulaire.

Là aussi, le lit était ouvert. Là non plus, le gibier n'était pas au gîte. Dans un cendrier tramaient des emballages de pellicule Perutz. Un manteau était resté suspendu à la patère.

— Départ précipité, chuchota Chalumeau.

Cosini paraissait furieux. Il fit non de la tête et mit

un doigt devant sa bouche pour imposer silence à son collaborateur. Il tendit l'oreille et ausculta la cloison. Un vague son de voix parvint jusqu'aux oreilles des policiers.

Cosini réprima un sourire.

— Réunion, chuchota-t-il à son tour. Ils sont là !

Ses yeux de chasseur étaient devenus plus sombres. Il pointa la cloison qui les séparait de leur prochain objectif. Il déplia trois doigts pour indiquer le nombre de leurs adversaires. Il tira un carnet et un crayon de sa poche. Il écrivit précipitamment à l'attention de Chalumeau :

> *Armés, je pense. La porte sera fermée. Pas question d'utiliser les clés. Tu l'ouvres à la sulfateuse ! Assaut immédiat !*

Les deux hommes se glissèrent à nouveau dans

le couloir. Chalumeau était sur les talons de son chef. La porte était effectivement fermée. Cosini désigna la serrure et se gara sur le bord. Chalumeau ajusta et fit feu. La mitraillette éternua et fit voler des éclats de bois. Un coup de pied, et ce fut l'irruption brutale dans la pièce qui se révéla… vide !

Cosini ne s'attarda pas sur le mobilier tout aussi rudimentaire qu'ailleurs. Son attention était monopolisée par la présence d'un poste de TSF de la marque Ducretet auprès duquel resplendissait la beauté sans mousse ni trompette d'un joli bouquet d'anémones bleues éclairées d'un pan de soleil.

— Je me suis fait avoir ! ragea le petit homme calamistré en fixant avec haine et ressentiment l'ingénieuse machine à capter les ondes, qui venait de les induire en erreur.

Il se laissa tomber sur l'unique chaise et approcha son regard furibard de l'œil cyclopéen de la TSF.

De ses méchants yeux anthracite, il fixa l'iris vert jade qui signalait la mise sous tension des lampes, et écouta un instant grésiller le haut-parleur. Par-delà la mer, au-dessus des falaises et des bocages normands, à travers la plaine de France, une voix aux résonances inimitables, une voix venue de la hautaine Albion, délivrait, message après message, sa litanie de phrases porteuses d'insolence, de subversion et de refus de la résignation :

La rose rouge est fanée.

Marie-Rose devient une jolie fille.

La vie commence demain.

Le chef de gare a un drapeau rouge.

Le soleil est devant vous.

J'ai la clé de ton cœur mais la serrure est brisée.

Replié sur lui même, Cosini, dans un réflexe coutumier, se rongeait les ongles.

— Radio-Londres ! Radio-bluff ! Radio-mensonges ! explosa-t-il en se contorsionnant sur sa chaise. Cette provocation est de son fait ! Je reconnais sa patte ! C'est signé Borowiche ! C'est lui tout craché ! Toujours l'ironie ! Toujours la moquerie ! Toujours l'humiliation !

En proie à un brusque accès de rage, il souleva le vase de fleurs et le fracassa sur le poste de TSF. Il écrasa la Bakélite, fit pâlir les lampes.

Les voix de l'Armée de la liberté demeurèrent.

Elles dirent encore :

Horatio prédit l'avenir.

Le panier vert est plein de cerises. Deux

fois.

Puis s'éteignirent.

Une main secoua le petit inspecteur. Il sortit de sa torpeur. Chalumeau se penchait sur lui.

— Chef ! Chef ! Ce raclement, là… Derrière la porte ! Vous entendez ?.. Cette chambre est différente des autres !

Les poings du petit homme se refermèrent instantanément tandis que son regard dérivait sur une porte de communication donnant accès à la quatrième chambre du couloir, la seule encore inexplorée.

— Bon Dieu ! s'écria Cosini en se dressant. C'est là qu'ils sont ! C'est là qu'ils étaient !

Il se rua sur la porte. Elle était bouclée à double tour.

De la doublure de son imper où elles s'étaient emberlificotées, il sortit les clés confisquées à Marinette.

Il chercha la bonne tige, fourragea dans la bouterolle, essaya tout le trousseau. En vain.

— Ils ont poussé la targette ! Une double targette ! éructa-t-il.

D'un geste, il fit signe à Chalumeau de vider son chargeur dans la porte. Panneaux, moulures, chambranle et dormants volèrent en éclats. Avec des gestes frénétiques, les deux argousins effondrèrent les vestiges d'huisserie criblés d'impacts. Ils firent irruption dans une sorte de cagibi en plus vaste. Ils trébuchèrent presque sur les pattes entrouvertes d'un escabeau dressé à l'aplomb d'un vasistas ouvert. L'air manqua soudain à Cosini.

— Là ! Là ! balbutia-t-il en pointant le ciel, ils s'échappent ! Ils s'enfuient par les toits ! *Porca miseria* ! Je les veux morts ou vifs !

Bataille sous un ciel de suie

Les fuyards détalaient, ombres chinoises sur l'envers du ciel. Plusieurs rangs de cheminées de brique rythmaient leur course. Des fumées courtes et nauséabondes poussées par un vent d'est glacial sortaient des conduits — feux de coke ou de boulets, feux de mirus ou feux de sciure. Les volutes, rabattues par les tourbillons d'air froid, tramaient leur haleine fade tout au long des faîtages, puis s'élançaient pour rejoindre d'autres fumées, d'autres vapeurs, d'autres buées, moutonnant comme des mers grises au-dessus des

immeubles tandis qu'au loin grondait d'une voix continue la rumeur de la ville.

Scipion avait pris la tête de la petite troupe. Il se déplaçait lourdement car il s'était bardé le dos de deux grosses musettes aux bretelles entrecroisées contenant toutes les maigres possessions des proscrits.

Sur les injonctions de Mademoiselle Fiffre, il se dirigeait vers l'extrémité de la ligne de toits surplombant le vide. Il courait en direction d'une minuscule silhouette qui agitait plus bas sa casquette. Elle appartenait à Louis la Brocante, resté à l'aplomb de l'échelle métallique pour en signaler la position exacte. Lorsque les rebonds du terrain, les mitres en tôle, les bouches d'aération ou les incertitudes des pentes recouvertes de zinc l'exigeaient, Scipion donnait la main à Mademoiselle Fiffre qui se défendait d'avoir besoin de la moindre assistance.

Prakash, derrière eux, se retournait sans cesse. Il gardait à la main le parabellum de feu le feldwebel

Gunther Sturmreiter, et se tenait prêt à l'utiliser pour retarder l'avance d'éventuels poursuivants.

Boro fermait la marche. Il avançait avec légèreté, usant de sa canne pour conserver un équilibre gracieux qu'il préservait miraculeusement chaque fois que la chute menaçait. Il ne donnait aucune impression de panique ou de nervosité. Il avait la magnifique aisance d'un promeneur au pas ailé.

En un moment où tout semblait perdu, où il ne possédait plus rien sur cette terre — ni endroit où se jeter ni biens matériels —, un grand calme habitait le reporter.

Il serrait au fond de la poche de son raglan la carène de son cher Leica, persuadé qu'en compagnie de cette merveilleuse petite machine à épingler le monde, à sonder les âmes, à capter les gestes, il trouverait le ressort de sa propre résurrection.

De temps à autre, il se retournait gravement, prêt à photographier ses poursuivants aussi simplement

que s'il avait été en mission de reportage dans n'importe quel point chaud du globe. Il s'était mentalement assigné la tâche de rendre compte à la face du monde de la réalité des traques organisées sur le terrain par les séides de Vichy. Qu'importe s'il était le gibier : il serait aussi le talentueux scrutateur de sa propre chasse à l'homme.

« Je fais ce que je dois », pensait-il.

Il régla son diaphragme. Auparavant, il avait apprécié l'intensité de la lumière dans l'axe du toit et noté qu'il aurait le soleil placé quasiment derrière lui. Il se cala sur l'hyperfocale et repéra à quelle distance, grâce à son objectif Summicron de 50 millimètres dont l'œil légèrement bombé ouvrait à F2, il commencerait à prendre des photos.

Il respira. Il était prêt.

Ses amis avaient presque rejoint la petite silhouette qui leur faisait des signes. Déjà, Germaine Fiffre appelait Boro.

Prakash se retourna dans le lointain et lui cria également de se hâter. Le reporter fit un geste vague de la main dans leur direction et se remit en marche en balançant son stick.

Tout de même, cette fois, ses amis et lui l'avaient échappé belle ! Il se souviendrait longtemps de l'apparition du visage blafard de cette excellente Germaine Fiffre dans l'encadrement du vasistas. Du moment où, martelant de ses poings le vitrage, elle avait attiré leur attention. De la façon dont ses compagnons et lui avaient levé la tête dans un même réflexe d'effroi.

Ils étaient en pleine réunion et préparaient leur départ. Marinette était redescendue dans sa loge depuis un bon quart d'heure. Elle leur avait souhaité bonne chance.

Sur le lit, il restait à empaqueter quelques effets et le matériel photo réduit à sa plus simple expression : deux boîtiers Leica, deux gammes de cailloux : 35, 50 et 90. Et un tripode dont on ne se servait jamais.

Boro rassemblait son fourre-tout. Scipion était déjà chargé comme une mule. Prakash était prêt. C'est lui qui avait été désigné pour alerter Mademoiselle Fiffre du danger qu'elle courait depuis l'arrestation du cousin Henri.

Et puis, d'un coup, le monde avait tourné à l'envers. Voilà que c'était Mademoiselle Fiffre qui donnait l'alerte, voilà que c'était elle qui sauvait le groupe d'une arrestation certaine !

Déjà, une mitraillette éternuait sa quinte mortelle au bout du couloir. Tout le monde s'était précipité du côté de l'escabeau et, de là, sur les toits.

Tout en progressant sur la terrasse, Boro sourit, absorbé dans ses pensées.

Soudain, il leva les yeux et perçut le cri déchirant de Mademoiselle Fiffre qui le rappelait à la réalité.

— Monsieur Borovice ! Monsieur Blèmia ! Les voilà ! Derrière vous ! Hâtez-vous !

Simultanément, un crépitement d'arme

automatique salua sa présence. Une bordée de projectiles développa ses méandres jusqu'à ses pieds. A une trentaine de mètres, Scipion et Prakash se jetèrent au sol avant de s'égailler en différents points de la terrasse.

Boro se retourna.

Un chapelet de vociférations lui parvint, porté par une voix chargée de haine qui gueulait :

— Communistes ! Youpins ! Tziganes ! Romanichels ! Anarchistes ! Négros ! Journalistes !.. Je vous aurai !

La mitraillette éternua une deuxième fois. Boro avait passé le lacet de cuir de son stick autour de son poignet. Il porta le Leica à son visage et, sans plus de précautions pour lui-même, cadra au travers du viseur ses poursuivants. 5,6 au 125e : il appuya à trois reprises sur le déclencheur.

Ils étaient deux. Celui qui arrosait l'espace avec sa mitraillette était resté en arrière. Il couvrait la

progression d'un individu nu-tête et plus petit qui, armé d'un pistolet, se rapprochait à vue d'oeil et tirait dans sa course.

— Six, sept, huit… égrena Boro en comptant les coups de pistolet. Logiquement, son chargeur est vide.

Il vit effectivement le petit homme s'arrêter, extraire le chargeur usagé, en glisser un autre dans la crosse de son arme et reprendre sa course.

Il voulut faire une photo de plus. Comme il visait, il entendit l'aboiement de la mitraillette et vit s'avancer vers lui un nouveau serpent de mort qui rampait en zigzag sur le revêtement. Ce picotement rageur et sec ébréchait le ciment ou soulevait des copeaux de zinc.

D'un bond, Boro se jeta sur le côté et, bien qu'il fût suivi dans sa retraite éclair par une nouvelle série d'impacts et de miaulements, il parvint à s'abriter derrière le fût imposant d'une cheminée de brique.

Il attendit un peu.

Il entendait venir vers lui le galop précipité du petit homme.

Prenant tous les risques, il avança le visage et, rapidement, shoota. Photo, photo, photo. Il avait cadré au jugé et fixé par trois fois le mouvement de son assaillant.

À moins de vingt mètres de lui, l'autre expédia un feu nourri mais approximatif avec son pistolet.

— Quatre… cinq… six… compta Boro.

D'un côté, le 125^{e} de seconde.

De l'autre, huit balles dans un chargeur de beretta.

Boro tendit sa canne à l'improviste. Cette apparition fut presque instantanément saluée par une détonation si proche que son intensité lui déchira le tympan.

— Il lui reste une balle, pensa Boro. Et il se trouve de l'autre côté de la cheminée. Possède-t-il un troisième chargeur ? Ou sommes-nous presque à égalité ?

Il tendit l'oreille. L'absence de bruit émanant de l'adversaire était impressionnante.

Au fond du décor, l'homme à la mitraillette avait lui aussi cessé de tirailler. Il avait mis un genou en terre et semblait lutter avec le mécanisme d'alimentation de son arme. D'un geste nerveux, il finit par rejeter la mitraillette et dégaina un revolver.

Alors qu'il s'avançait à découvert, persuadé sans doute que les fugitifs n'étaient pas armés, sa haute carcasse parut brusquement ébranlée par un terrible coup de marteau. L'homme recula sous l'effet d'une seconde bourrade et s'écroula, frappé de plein fouet par un projectile expédié par Prakash depuis le belvédère où il se tenait en embuscade.

Le petit policier, quant à lui, voyant que la situation ne tournait pas à son avantage,

commença à tourner derrière le pied de la cheminée.

À de menus frottements, Boro l'entendait se déplacer. Pour ne pas se trouver nez à nez avec son pistolet, il tournait en même temps que lui.

Soudain, Boro aperçut l'ombre de son adversaire. L'homme allongeait le bras.

« Il va me tirer dessus », pensa-t-il aussitôt. D'instinct, il se baissa. Mais ce n'était pas à lui qu'était destiné le coup de feu. Le tonnerre éclata aux oreilles du reporter, et il vit dans la distance Prakash qui chancelait et se tenait le bras.

— Vous n'avez plus de balles ! s'écria-t-il.

Crânement, il fit à découvert les quelques pas qui le placeraient en face du nervi.

Lorsqu'il découvrit le visage déformé par la haine de celui à qui il avait affaire, il sentit un fleuve de glace lui inonder la colonne vertébrale.

— Vous ? dit-il en pâlissant.

— Moi ! éclata la voix railleuse et triomphante du policier. Moi, Aldo Benvenito Marino Cosini, natif de Chieti, Italie ! Et je vous tiens, monsieur Borowicz ! Après toutes ces années, je vous tiens !

Boro s'efforça de masquer son émotion.

— Quel beau parcours, monsieur Cosini ! persifla-t-il. Des parfums Rouge de Sang à la milice vichyssoise !.. Quelle cohérence dans l'ignoble !

— Cosini, abonné numéro 49 ! s'inclina l'Italien en mettant la main sur le cœur.

Et, ricanant tout son saoul :

— *Ad majorem Galliae gloriam !* Souvenez-vous de la devise de la Cagoule ! C'est l'heure de payer vos dettes, Borowicz ! Rappelez-vous le mystère des Galeries Lafayette ! Le camion d'armes pour l'Espagne[27] !

— J'ai cent fois dans ma mémoire de quoi vous

faire passer au falot !

Il leva le museau de son automatique.

— Rassurez-vous… J'ai rechargé, dit-il en armant la culasse. Je suis un professionnel. Comme vous.

Sa joue fut traversée d'un tressaillement nerveux. Il porta un sifflet à sa bouche et émit plusieurs signaux stridents.

— Avant que je vous passe les menottes et que mes hommes arrivent, voulez-vous prendre une photo de plus près ? demanda-t-il en s'offrant aimablement à poser.

Bluffe-t-il ? se demandait Boro. A-t-il eu le temps de glisser un nouveau chargeur dans son arme ? Ses argousins vont-ils venir ?

Il n'osait se retourner pour voir où en était Prakash et si les autres avaient pu l'aider à fuir.

— Vous êtes à contre-jour, dit le photographe.

Les ailes du nez de l'Italien étaient pincées. Le blanc de ses yeux s'irisa d'une nuance nacrée.

— Je suis à contre-soleil ? Vous ne distinguez pas mon visage ? Quel dommage ! Quelle désolation ! Tenez, je pivote… Je m'incline devant l'artiste.

Le petit paon ne résistait pas à son incurable orgueil.

— Là ! C'est parfait, dit Boro.

L'autre clignait des yeux. Le soleil, soudain complice du photographe, s'était remis à briller.

Boro éleva son appareil et cadra l'Italien.

— Je suis bien resté le même, n'est-ce pas ? se pavana Cosini.

— Exactement le même, acquiesça Boro en appuyant sur le déclencheur.

Et, comme l'homuncule se prenait au jeu et

ricanait sans bouger, dans un geste coulé, jouant le tout pour le tout, Boro fit mouliner sa canne, la lâcha, la rattrapa par l'extrémité et tendit brusquement le bras. Il y eut un froissement, une zébrure dans l'air. Il lut la surprise à retardement dans le regard de Cosini. Le lacet s'enroula autour du pistolet. Le reporter prit appui sur sa jambe valide. D'un mouvement sec du poignet, il abaissa le jonc. L'arme se détacha du poing du policier et tomba au sol.

Boro s'en empara. Il braqua le beretta sur le cœur de son ennemi et dit :

— Maintenant, nous allons savoir si l'arme était chargée.

Il appuya lentement sur la détente.

Le petit homme ferma instinctivement les yeux. Le chien percuta dans un bruit sec et dérisoire.

— Vous voyez bien, dit Boro en empochant l'arme avec mépris, vous étiez un chat sans griffes !

Alors Scipion, pieds nus malgré le froid, sortit de derrière le fut de la cheminée. Il délesta Cosini de ses menottes et l'attacha à la grille d'aération la plus proche.

— Bonne nuit, monsieur le cagoulard ! lança Boro. En sifflotant *Maple Leaf Rag* en l'honneur du vieux temps, il s'éloigna en direction de l'échelle métallique. Scipion dansait derrière lui, décrivant de bien curieuses cabrioles.

Valse-blues et sanglots d'accordéons

Ils arrivèrent en vue de Joinville-le-Pont à la nuit

tombée.

L'Aston Martin, chargée jusqu'à la gueule de sa cargaison de passagers, longeait les bords de Marne tous feux éteints.

Au volant, Scipion. À la droite du conducteur, Boro. Sur ses genoux, Mademoiselle Fiffre — les cuisses serrées, le fessier cadenassé, le buste raide comme un bois flotté. Sur la banquette arrière, Louis la Brocante, qui avait calé sa carrure d'ablette entre deux coussins de cuir. Le petit homme avait accueilli la tête bringuebalante de Prakash au creux de son épaule. Affaissé sur lui, le blessé, dont le bras était entouré d'un pansement de fortune, reposait, terrassé par un sommeil fiévreux. En guise d'oreiller, l'as du marché Serpette lui prêtait son thorax un peu cave.

La belle anglaise accomplissait les derniers mètres en feulant doucement de tous ses cylindres. À l'orée de chaque carrefour, elle ralentissait, pointait avec prudence le mufle de son capot racé, semblait humer l'air, palpitait, restait immobile un

bref instant — ramassée sur sa carène, exhalant une haleine chaude dans la posture aérodynamique d'un guépard vu par le sculpteur Jouve.

Ignorant tout des feux voilés qui la suivaient habilement depuis Paris, l'Aston Martin se préparait au saut ou à la course.

Au sortir d'un pont qui franchissait la Marne en prenant appui sur l'île de Fanac, la voiture tourna sur la droite et dévala par un raccourci jusqu'à la lisière d'un chemin sur berge.

Sur cette bande de terre unie, Scipion réduisit l'allure.

La conduite intérieure qui suivait fit pareillement.

L'automobile anglaise longea ensuite une rangée de pavillons modestes enfouis dans des jardins. La lune presque pleine éclairait le chemin. De temps en temps, une nue effilochée comme de l'étoupe masquait d'un pan de son écharpe grise la face livide de l'astre mort.

Au fond de l'Aston Martin, oublié de tous pour ainsi dire, Louis la Brocante, embarqué volontaire dans une aventure qui le concernait initialement assez peu, se demandait pourquoi il avait accepté de participer à cette retraite de la Marne. Force lui fut d'admettre que, s'il se trouvait là, c'était par la grâce du souvenir inoubliable d'une simple culotte de rayonne rose.

Il soupira.

Amoureux mais transi, le petit homme finit par braquer de grands yeux suppliants en direction de Germaine Fiffre. Il désespéra rapidement de jamais capter le regard lointain de celle qui venait, bien involontairement, de faire basculer sa vie. Il se contenta dès lors, à contre-jour du pare-brise, au hasard des ombres et des fortunes de lumière, de déchiffrer son profil perdu.

La demoiselle aux mollets de guerrière conservait les yeux ouverts sur la nuit. Elle regardait d'autres hauteurs. Elle fouettait d'autres chats. Elle pensait au sort de Marinette. À celui de Pierre Pázmány.

Elle luttait contre une migraine de contrariété à la pensée de sa chère bicyclette Hirondelle, oubliée devant chez le bougnat de la rue des Jardiniers. Elle veillait surtout à ne pas gêner monsieur Borovice avec ses coudes pointus et son grand gabarit.

Soudain, la voiture freina. Scipion se pencha sur le pare-brise. Il en chassa la buée du dos de la main. Tout au bout d'une allée de trembles, une place fourchue proposait trois directions.

— Il faut aller plein centre ! apprécia le chauffeur en s'efforçant de percer les ténèbres. Il me semble que je reconnais les lieux…

— Prends en face, opina Boro. On est à guère plus de huit cents mètres de chez Pépé. Il faudra passer sur l'autre rive et après, nous y serons.

Le reporter venait de se repérer au fronton d'une guinguette au large de laquelle la belle torpédo s'apprêtait à croiser.

— Chez Gégène ! commenta Scipion qui semblait lire dans les pensées de son ami photographe. Tu te rappelles, Borop'tit ? Ça fait un sacré bail !

— Sois gentil, arrête-nous une seconde, lui intima le Hongrois.

Il baissa la vitre et respira une large goulée d'air frais et humide. Nostalgique, son regard s'attarda un moment sur la terrasse du célèbre dancing, battue par le vent.

Envolés, grisettes, marins d'eau douce et danseurs de java ! Escamotés, blancs cassis et panachés ! Balayées, fritures de goujons et assiettées de jolies ablettes !

— Comment se peut-il que la guerre ait saccagé si vite les endroits les plus innocents ? murmura Boro en écoutant la plainte du vent. Quelle désolation !

Ses yeux caverneux remontèrent le long de la

façade du dancing fermé où s'allongeaient les ombres. Des stores malmenés par les à-coups de la bourrasque claquaient. Les volets étaient hermétiquement clos. Les chaises, les tables, les gais parasols avaient disparu. La gracieuse vigne vierge était morte du gel. Une glycine rabougrie tordait son chagrin autour de l'un des piliers de la pergola. Plusieurs pots de fleurs renversés avaient éclaté sur le sol, répandant leur terre végétale. Une flaque ridée par le souffle de la bise stagnait sur l'aire de ciment fendillée par les morsures de l'hiver.

— Méconnaissable ! redit Blèmia qui bataillait avec ses souvenirs.

— Englouti ! renchérit Scipion qui se rappelait lui aussi le temps de la valse et des succès que lui avait valus autrefois sur ces rives sa silhouette de grand Noir portant un canotier en paille d'Italie et un anneau doré à l'oreille.

Les deux hommes se turent, accaparés par leur passé. Le reporter s'était transporté en ce jour mélancolique de 36 où il était venu ici même

respirer l'odeur des amours mortes. En ce temps-là, il était épris de Liselotte et venait de découvrir que la pure jeune fille ne serait jamais sienne.

— Quelque chose ne va pas, monsieur Boro ? Je suis trop lourde, c'est cela ?

Boro entendit vaguement la voix de Germaine Fiffre. Il reçut son haleine fade sur le visage. Il sentit qu'elle bougeait sur ses genoux et perçut l'ossature de ses fesses tandis qu'elle essayait de se faire plus légère.

Il ébaucha un signe négatif. Ses yeux s'agrandirent sur le flou. Il conserva l'empreinte d'un vague sourire suspendu par un fil à ses lèvres. Dans un brouillard chiné d'ombres et de lumière, il venait d'entrevoir Olga Polianovna pâmée dans les bras de Casse Poitrine. La pierreuse et le voyou enroulaient la valse avec un grand sérieux. Il ne tarda pas à localiser P'tit Sifflet, pendu dans les vergues de la grande Ginette, et discerna la stature imposante de Pépé l'Asticot qui traversait la piste, une assiette de saucisses fumantes à la main.

— Ce fameux jour, Scipion…, murmura-t-il en croisant le regard attentif de l'Africain.

— Je me souviens, Borop'tit ! Je me souviens de t'avoir rencontré ici un soir où tu étais jaloux et malheureux !

— Et moi, je me souviens de toi un jour où tu étais encore sous le charme de ta femme naine !

L'Africain éclata d'un rire franc. Il se balança sur son siège de cuir et, le visage éclairé par une expression toute en dents, s'écria :

— Nous n'étions pas encore mariés ! C'est elle qui me déposait Chez Gégène ! Tous les dimanches ! Tu te rappelles ? Elle était peintre. Elle était riche. Elle me donnait mon argent de poche. Elle disait : « Amuse-toi, joli négro ! » Elle avait de l'amour à revendre, et elle allait planter son chevalet à l'endroit même où Van Gogh avait peint *Le Restaurant de la Sirène.*

— Avait-elle du talent ?

Scipion glissa une œillade à Boro.

— Un talent immense ! Elle faisait les enfants comme personne !

A trop parler de sa femme perdue pour toujours, le regard du grand Noir s'assombrit.

Blèmia Borowicz retourna à ses propres fantasmes.

— Vous voilà encore parti dans vos songes ! rouspéta inutilement Mademoiselle Fiffre.

Cliquetis et tempo : la batterie, la contrebasse appelaient effectivement Boro au bord du parquet de danse. Son regard se perdit dans la foule, voyagea à la recherche de Liselotte. Comme déséquilibrée par le poids de son chignon défait, la belle enfant au profil d'ange s'abandonnait vers l'arrière. De ses yeux de perle, enserrée par le robuste avant-bras de Dédé Mésange, elle regardait l'amour en face.

C'était il y a plusieurs années, c'était aux temps

faciles de la paix, c'était un gai jour de soleil, une de ces journées où le tournis des horloges s'arrête à l'ombre des tonnelles. Les rires des femmes s'envolaient dans le tournoiement des robes bleues, la vrille de la séduction faisait tourner les têtes. L'accordéon musette s'énervait. Dédé Mésange chipait Lise-lotte à Blèmia.

Le timbre désaccordé de la voix de Germaine surgit du brouillard :

— Monsieur Borovice, monsieur Borovice, il faut y aller ! Tous les chiens du quartier aboient après nous !

La main de la vieille fille secouait l'avant-bras du reporter.

— Les riverains vont croire à des rôdeurs, et ça va mal se terminer !

Boro remontait lentement à la réalité.

Il laissa s'estomper l'image des couples enlacés, chercha encore parmi les danseurs le bleu de la

robe de mousseline que portait Liselotte ce jour-là. Il ne trouva que les reflets dansants de l'eau noire.

Le reporter frissonna. Il fixa la nuit et sourit tristement. Puis remonta la vitre. Ses yeux papillotèrent.

— Fais ce qu'elle dit ! Roule ! commanda-t-il à Scipion avec une brusquerie mal contrôlée.

L'Aston Martin bondit en avant.

Derrière les haies, gardiens du bon droit, des hordes de chiens furieux jappaient au passage de la voiture.

Tout au long des clôtures, ils faisaient aux proscrits un cortège de haine.

On ne danse plus la java chez Pépé le retraité !

Peu après qu'ils eurent franchi un pont, la nuit se referma sur la zone pavillonnaire, les jappements s'espacèrent, les chiens retournèrent au néant et la voiture fila un moment le long de hauts murs.

Au bout de cette enceinte marquant les limites d'une imposante propriété, la belle anglaise tourna à droite. Presque aussitôt, à l'orée d'un sentier plongeant vers une perspective de grands arbres, la silhouette d'un homme corpulent surgit des fondrières du bas-côté et s'inscrivit à contre-jour de la lumière des phares.

Pépé l'Asticot, car c'était lui, était en robe de chambre. Il tenait au poing une lampe torche allumée et multipliait les signaux pour que l'auto

s'enfournât sous le couvert du parc.

Franchissant la grille ouverte à deux battants, l'Aston Martin pénétra dans la propriété engloutie par les ténèbres. Sur un nouveau signe de son guide, elle braqua ses larges pneumatiques dans l'axe d'une allée de gravier qui s'enfonçait sous les arbres.

— Je ferme la grille et je vous rejoins ! annonça la voix de Lucien Palmire. Roulez jusqu'au bout de l'allée, la maison vous attend !

Aussitôt, le moteur ronfla.

En quelques tours de ses roues à fils, la puissante automobile atteignit le perron à deux volées de marches d'une villa cossue dont la façade, faiblement éclairée, bravait les consignes de la défense passive.

Le temps pour les voyageurs de descendre, ils entendaient déjà venir à eux les pas précipités de leur hôte.

— Voilà ! Comme cela, nous sommes chez nous ! dit Pépé l'Asticot en refermant la porte d'entrée sur le groupe des fugitifs. Nos petites affaires ne regardent personne !

Aussitôt, le monde se fit plus chaleureux.

Madame Palmire, alias Zizi Polidor, alias Chantal Pluchet, avait allumé un joli feu dansant dans le foyer d'une magnifique cheminée veinée de marbre vert et escortée des dorures d'une glace à chichis.

Lorsqu'elle aperçut Boro, le premier à entrer dans la pièce, l'ancienne standardiste d'Alpha-Press poussa un petit cri de joie. Apparition gracieuse, elle fila aussitôt comme un trait le long du papier à fleurs. Elle s'irradia d'une blancheur éblouissante au passage d'une lampe basse, parut s'évaporer au contact de la lumière, et, l'instant d'après, le reporter referma ses bras sur la charge d'un corps tiède et palpitant qui venait de se lover contre le sien.

— Patron !

Chantal sentait *Caravane* de chez Bienaimé.

Boro recula d'un pas pour mieux découvrir la jeune femme.

— Laisse-moi au moins regarder comme tu es belle ! s'exclama-t-il.

— Vous ne serez pas déçu, monsieur Blèmia ! répondit en écho la voix de l'Asticot.

Le barbeau venait de faire son entrée dans la pièce. Les bras croisés sur sa ptôse stomacale, il se tenait dans la posture avantageuse du propriétaire arrivé qui fait visiter ses possessions.

— Sans me vanter, claironna-t-il, madame Palmire est encore un beau brin !

Le compliment n'était pas usurpé. L'ancienne standardiste avait pris un peu de menton mais conservait du « tsa ». Les totoches étaient fermes, la taille encore fine, les gambettes extasiantes.

Pour faire bonne mesure, Chantal avait revêtu

une ondoyante lévite de soie couleur chair qui ne cachait rien de ses formes opulentes et bien proportionnées.

Armée de son mutin sourire, elle se révéla très vite une hôtesse attentive, déployant auprès de ses invités un rassurant empressement de mère poule.

Aux uns, elle proposa une collation, un rafraîchissement, un apéro. Aux autres, elle offrit simplement le spectacle de sa personne et la grâce de son décolleté. A Prakash, elle prodigua les premiers soins : après un examen succinct de sa plaie, elle procéda à un ondoiement de liquide de Dakin. Puis, infirmière efficace et résolue, elle s'arma d'un téléphone et s'assura également les services d'un médecin.

Elle fronça le nez lorsque Boro manifesta sa méfiance à l'égard du praticien. Elle gloussa franchement quand le reporter lui apprit qu'il s'agissait d'une blessure par balle.

— Vous croyez peut-être que je ne m'en suis pas

aperçue, monsieur Boro ? s'écria-t-elle, offusquée.

Et, jetant dans la balance toute l'expérience technique d'une épouse qui a l'habitude des retours de hold-up :

— Une balle, il faut l'extraire ! Gare à la septicémie !

— Ezact, confirma Lucien Palmire avec une grande sobriété d'élocution. Une *bastosse,* y faut pas la garder.

— Qui vous dit que votre médecin ne va pas nous dénoncer ? questionna de nouveau Boro.

— Bistouri ? J'en réponds ! bonnit la môme Pluchet. Demandez plutôt à mon Lucien !..

— Alphonse Bistouri est une tombe ! confirma le barbeau. Un vrai cimetière sous la lune.

— Mieux que ça, mon Lulu ! pétarda Chantal qui trouvait son homme encore trop tiède. Phonse est le roi des toubibs ! Un peu faiseur d'anges, mais

souviens-toi du travail d'orfèvre qu'il a fait sur ta jambe après l'histoire de l'encaisseur de Chennevières !

— C'est ezact, réitéra Pépé. Phonse est l'as de l'ouvrage soigné ! L'aigle du catgut et de la pince hémostatique !..

— Vingt ans qu'il recoud ces messieurs de la gâchette les soirs de grand carnage !

— C'est ezactement ezact, tripla Lucien Palmire. Alphonse va réparer Prakash en moins que rien.

Et, la main sur le cœur :

— Il a toute notre confiance.

Trois quarts d'heure plus tard, le Choucas de Budapest était opéré. Le méchant projectile qui naviguait entre chair et cubitus fut extrait de main de maître. Pansé par la Faculté, parfumé par Chantal et réconforté par Boro, le Hongrois entama sa convalescence sur-le-champ : il demanda à boire une vodka. Cela fait, il en ingurgita une autre,

en envisagea une troisième. Le raffut de l'alcool dans son estomac semblait lui procurer un immense soulagement. Ses traits se détendirent. Un sourire traversa son visage fatigué.

— Je vais roupiller jusqu'à demain, déclara-t-il.

Bordé dans un douillet lit de plumes dressé dans la chambre d'amis mitoyenne de celle du couple Palmire, assuré que la môme Pluchet veillerait sur son sommeil, il s'endormit comme un enfant bienheureux, emportant pour dernière image du monde sensible celle, si ravigotante, des seins pigeonnants de son infirmière.

Une soirée en famille

De retour au salon, le petit groupe des fugitifs se détendit quelque peu. La journée avait été rude.

Boro résuma pour ses hôtes la façon dont lui et ses amis avaient échappé à l'étau de la police française et comment, in extremis, ils avaient esquivé la rafle des « manteaux bleus » en passant par les toits. Il adressa des remerciements publics à Louis la Brocante.

Le petit homme, intimidé par cette soudaine reconnaissance de ses mérites, avala sa salive avec difficulté. Incapable de dégoiser, il sourit à l'auditoire.

— C'est grâce à lui si nous nous en sommes tirés sans trop de casse, insista Boro sans se rendre compte qu'il distribuait désormais ses satisfecit comme un chef responsable de son groupe.

S'adressant à Lucien Palmire et à Chantal, il

précisa :

— Louis avait en tête le souvenir d'une échelle, assez raide il est vrai, mais qui offrait un sacré raccourci et nous a permis de jouer les filles de l'air !

— Oh, c'est Mademoiselle Fiffre qui a ouvert la voie, protesta la Brocante avec une infinie modestie.

Et, rouge de confusion :

— C'est elle la véritable héroïne de cette journée !

Sa fascination pour la grande mademoiselle prenant soudain le pas sur sa raison, le petit homme poursuivit :

— Je la reverrai longtemps s'élever au-dessus de moi dans le ciel…

Il s'arrêta en plein élan. Du coin de l'œil, il venait d'enregistrer le profil indifférent de Germaine.

Statufiée dans la pose du Sphinx, elle ne semblait pas entendre le son de sa voix ni même être au fait de sa présence dans la pièce.

Il se rembrunit et capta le regard moqueur de son voisin de canapé.

— Oui ? bredouilla-t-il en lançant un œil troublé vers Scipion.

Le grand Noir pencha vers lui la montagne de son corps d'athlète :

— T'es brûlé, p'tit lubrique ! chuchota-t-il à l'oreille du broc. Je t'ai vu dans le rétro ! Tu démaillotais la dame girafe avec des yeux de merlan frit !

Effrayé de voir démasqué son penchant amoureux, l'homuncule plaqua un index impératif sur sa bouche afin de recommander la discrétion à l'Africain. Scipion lui montra aussitôt les dents d'un rire silencieux et complice.

A l'arrière-plan, sur un geste du maître de maison, un majordome en veste blanche venait de

faire une apparition magique au détour d'une tenture.

Dans un style parfaitement coulé, ce domestique roula le bar jusqu'aux invités répartis sur les sofas ou enterrés dans les clubs. Sous les yeux éberlués de Louis la Brocante, il dévoila une imposante cave à spiritueux.

— Marie Brizard à l'eau pour les dames ? s'enquit-il en faisant le service. Anis gras ? Quintonine ? Suze ou cognac vingt ans d'âge pour ces messieurs ?

Sa voix était fendue par l'abus des vins blancs.

Depuis qu'il était entré en scène, les yeux de Boro s'étaient attachés à lui. Ce visage allongé… Ces sourcils plats et tombants, ces rouflaquettes en plus courtes… Cette gouaille à fleur de peau… Cette démarche et cette aisance… Mais bien sûr, c'était lui ! C'était l'unique !

— Paris-Sports ! s'écria-t-il en se dressant

comme un diable. Il serra dans ses bras l'ancien limonadier de la rue des Lombards. Ce dernier ne se fit pas faute de répondre aux effusions de Boro par d'amicales bourrades.

— Paris-Sports ! Après toutes ces années !

— Hé oui, m'sieur Boro, c'est bien moi ! Vous m'avez quitté en turfiste impénitent, vous me retrouvez en loufiat de circonstance !

— Un revers de fortune ?

— Une défaite à Longchamp ! Une gonzesse au-dessus de mes moyens, un chèque en moleskine, et voilà le travail !

— Pierre-Georges se retape une santé à la maison, opina l'Asticot. On n'allait pas laisser tomber un poteau de la première heure !

— J'fais jeune fille au pair et porte-flingue à domicile ! gouailla Paris-Sports. Un peu loufiat, un peu cibleur émérite… J'ai laissé tomber les pur-sang et j'ai mis les gonzesses en sommeil…

— Ça te réussit, complimenta Boro.

— Ça m'déplaît pas. C'est temporaire. Ici, je suis bien. J'apprends les magnes, j'vois du beau linge.

— Une place en or.

— Quequ'chose dans ce style-là ! philosopha l'ancien taulier des Lombards. Une sinécure loin des paddocks.

— Tu feras un dernier tour dans le parc, Pierre-Georges, lui intima le gros Lucien. Je veux être certain que l'arrivée de nos amis est passée inaperçue dans le quartier.

— D'accord, patron. Au fait ! J'ai préparé l'annexe. Léonie a défait les lits. Ces messieurs dames peuvent prendre leurs quartiers d'hiver quand ils veulent !

— Ça boume, dit l'Asticot.

Et, pour répondre au regard interrogateur de Boro :

— Il y a une maison en état de marche à l'arrière du parc. Un local intéressant et discret, avec entrée privative.

— Merci, Pépé, dit le reporter.

— *My pleasure,* mister Blèmia ! rétorqua le marlou.

Sur un simple claquement de doigts, il signifia son congé à Paris-Sports et ajouta, tout en consultant les lunules de ses ongles manucures :

— Dans le demi-monde, on est réglo ! Droiture extrême, c'est un principe ! Autrement plus qu'en politique !

— Je suis touché de tes bienfaits et mes amis apprécient, s'inclina Boro.

Il était sincèrement ému par tant de rectitude.

— Que ça ne nous empêche pas de boire et de trinquer à la liberté du travail ! trancha le hareng dont les yeux commençaient à piquer.

Il empoigna une bouteille par le col.

— *On ze rocks ? Extra dry ? Soda-water ?* proposa-t-il en servant des verres bien tassés à ses hôtes.

Se tournant vers sa moitié, il lui fit signe de faire circuler un assortiment de gâteaux secs.

— Les petits palmiers, madame Palmire !

— *Appetizers ? Chip cookies ? Savoury biscuits ?* suggéra cette dernière en présentant le plateau.

— Va pour les amuse-gueules ! siffla la Fiffre, particulièrement hérissée par l'irruption d'un vocabulaire angliche indubitablement glané dans les boîtes du Caire et de Dubayy.

On croqua du bout des dents. On se mouilla les papilles avec componction.

Soucieux de relancer une conversation qui s'enlisait, Louis la Brocante posa le crochet de ses ongles noirs sur un petit four au bord d'une assiette,

empalma la friandise et demanda ingénument à l'hôtesse :

— Vous les recevez directement de Londres ?

— *Yes indeed,* attesta monsieur Palmire.

Chantal compléta non moins ingénument :

— La semaine dernière, des associés de mon mari ont naufragé un bateau anglais du côté de Plougrescant…

Lucien fusilla sa femme d'un coup d'oeil assassin et jeta un regard gêné du côté de Boro.

— On ne s'est pas revus depuis si longtemps… On ne sait plus rien les uns sur les autres !

— Tout est à réapprendre, concéda Blèmia.

Il adressa un cordial sourire à l'Asticot — même si cette histoire de bateau anglais coulé le contrariait infiniment.

— A c'que je reluque, vous vous connaissez

depuis un bail, lança la Brocante en picorant un nouveau gâteau à la menthe.

— Pour ainsi dire depuis le Front popu, soupira l'Asticot.

— La bataille avec Briguedeuil et le Pachyderme ! confirma le reporter.

— Crécy et Azincourt ! enchaîna l'ancien barbeau, soulagé de voir que son ami Boro n'avait pas pris ombrage de ses litigieux faits d'armes. En ce temps-là, mes gars arquebusaient encore à la manivelle, au cric, à la clé à molette ! Vous vous souvenez, Boro ? À la fin, on s'est tous fait ramasser par le commissaire Ploutre. Mais avant de succomber sous l'avalanche de pèlerines, on a bouffé du garde mobile[28] !

— Moi, la dernière fois que j'ai vu monsieur Palmure, il avait un costume à damier et s'apprêtait à entraîner Mademoiselle Pluchet dans l'aventure du music-hall, dit avec une certaine perfidie Germaine Fiffre.

Face à cette brusquerie d'autruche (Germaine n'avait jamais pardonné au hareng du Topol d'avoir séduit l'une de « ses » filles de l'agence), le gros Lucien se sentit assez dépourvu.

— Pas Palmure, Palmire ! se borna-t-il à corriger.

— L'un ou l'autre ne change rien à l'affaire, fit Germaine. Dans les émirats, je ne suis pas sûre que l'odyssée de votre couple se soit bien terminée, monsieur Palmure… La carrière de Zizi Polidor a tourné court !

— Autant en emporte le vent de sable ! grommela le barbeau en écartant le sujet d'un geste agacé.

— Il a fallu payer en nature !

— Nous ne regrettons pas, s'opposa farouchement Chantal Pluchet.

— *Mektoub !* ajouta son mari avec une moue fataliste. Nous ne pouvions rien contre le mauvais vouloir des autochtones !

— Rien ! confirma Chantal.

Résolue à faire une mise au point à la face du monde, elle tourna sur elle-même de façon à ne rien laisser ignorer du galbe et de la longueur à n'en plus finir de ses jambes. Elle s'avança jusqu'au premier rang des invités. D'un geste de défi, elle s'hollywooda d'une mèche à la Veronica Lake. Une main sur la hanche, l'autre entrebâillant un pan de son déshabillé, l'ex-vedette s'adressa à celle qui venait de la diffamer :

— J'ai beaucoup aimé chanter, si vous voulez savoir, déclara-t-elle d'une voix animale.

— Zizi Polidor a eu tous les hommes à ses pieds, confirma illico Lucien Palmire.

— J'ai décliné les propositions les plus flatteuses pour une femme, fit encore savoir la vedette des concerts Palmire. J'ai été adulée.

— A quel prix, j'imagine ! grinça Germaine.

— Au plus juste prix pour un couple

indestructible, expliqua Lucien en offrant à sa femme le bouclier de son gabarit avantageux. Et n'oubliez pas, mademoiselle, que vous êtes ici sous mon toit !

Voyant le mauvais tour que prenaient les choses, Boro jeta presto le poids de la diplomatie dans la bataille. Confisquant la parole à la vieille fille, il feignit de s'intéresser plus à l'aspect humain du naufrage qu'à la défaite d'un couple de saltimbanques abandonné en plein désert par son protecteur, le cruel Cheik Ibrahim Abd el Rassim. Et Pas question de remettre en cause les responsabilités de l'organisateur de la tournée. En vérité, le reporter tenait à préserver le futur et à entretenir de bonnes relations avec l'Asticot. Il raconta donc comment il avait eu l'occasion, au cours d'un reportage, d'entendre en Libye un disque enregistré par une artiste dont le talent l'avait subjugué au point qu'il avait demandé son nom. Il eut le bon esprit d'ajouter que tout le personnel de l'hôtel fredonnait la chanson et dansait les yeux clos sur les accents inégalables de la voix rauque de

son interprète.

Chantal se reconnut dans le titre de l'œuvrette : *L'Esclave de Samarkand.* Son visage s'éclaira d'un radieux sourire.

Pressé de questions polies, l'ancien imprésario parla en termes mesurés des modalités de leur retour en France. Il n'encouragea toutefois pas son épouse lorsqu'elle commença à raconter son apprentissage de la danse du ventre. Et fit franchement grise mine quand elle proposa de donner en public un aperçu de sa science du déhanchement.

Comme elle entrouvrait à nouveau son déshabillé et montrait un important carré de peau, Lucien l'arrêta d'un geste.

— Laisse-leur quelque chose à croquer pour demain, mon cœur ! implora-t-il.

Et, claquant dans ses mains pour retourner à du plus convenable, le gros Lucien ordonna à une

ombre qui passait à proximité de la salle à manger :

— Vous pouvez servir, Léonie ! Nous allons passer à table dans un instant !

Le visiteur du soir

L'instant fut bref et quelque peu troublé. Les agapes qui attendaient les convives dans la salle à manger durent prendre leur mal en patience. Ainsi en avait décidé le dieu des circonstances.

Cette divinité à la matérialité impalpable, aux déplacements capricieux, aux volte-face

imprévisibles, avait eu l'idée, ce soir-là, de promener sa barbe dans l'ombre des grands arbres du parc, trempés par la bourrasque, et de jouer aux habitants du lieu un tour de sa façon.

Profitant de la présence de Paris-Sports qui effectuait sa ronde dans les allées de la luxueuse propriété, le dieu aux contours invisibles avait choisi de tresser autour de l'ancien turfiste un faisceau de matériaux impondérables qui, se réunissant, allaient créer le fil de l'événement principal. D'une main très sûre, il guidait donc la progression du porte-flingue entre les frondaisons du jardin.

Il faisait froid. Très froid. Le fond de l'air était aigre et le ballet des ombres prenait des allures de sabbat.

En trois occasions, Paris-Sports avait sursauté. Un lièvre s'était levé sous ses pas. Un rapace l'avait frôlé de ses ailes. Une branche morte s'était détachée derrière lui.

Que s'était-il passé d'autre, exactement ? Rien

que du très banal !

Pierre-Georges allait par les allées. Il effectuait sa ronde selon les recommandations de son patron. Animé par les scrupules de sa charge, mais nullement inquiet de la mauvaise tournure que pourrait prendre sa promenade nocturne, il était à cent mille lieues d'imaginer qu'il allait devoir faire face à des circonstances.

Au reste, l'ancien roi des paddocks se serait bien passé d'icelles. Sa pensée était ailleurs : elle s'était tout simplement envolée vers une chambre de bonne, sous les combles, en un endroit douillet où, à l'abri d'un édredon, il comptait bien, dès ce soir, procéder à l'exploration par les mains de la croupe rurale et rebondie de Léonie, la cuisinière.

La tête encanaillée par la perspective de ces exercices amoureux, les doigts du rêveur allaient se poser sur la touffeur des fesses de sa future maîtresse lorsqu'il crut entendre la chute d'un corps lourd atterrissant sur le sol.

Il éteignit aussitôt sa lampe torche et attendit.

A un glissement mouillé sur sa droite, à un craquement légèrement décalé dont la provenance était située derrière lui, il eut le sentiment que ses oreilles bougeaient. Les sens en alerte, il opéra un demi-tour sur lui-même et quitta le dessin quiet des allées ratissées pour le parcours humide du sous-bois.

Là, choisissant l'herbe rase pour étouffer ses pas, il ne tarda pas à se rapprocher de son gibier. Il situa l'intrus du côté du mur d'enceinte. L'homme se déplaçait lourdement.

Paris-Sports défourailla prestement son automatique embouché d'un silencieux, et tourna au plus court. Il se coulait entre les branches avec un savoir-faire de couleuvre vipérine. Sa connaissance du terrain, alliée à un bon sens de l'orientation et à un gabarit d'anguille, lui permit d'arriver en vue de sa proie avec une exactitude qui faisait honneur à son employeur. En vérité, l'ennemi était devant lui, à peine à quelques mètres, mais la

nuit était si sombre que seule la carrure du malabar le distinguait de celle, plus fluette, des bouleaux. L'indiscret possédait des mensurations impressionnantes. Il venait de s'accroupir pour mieux observer la découpe illuminée de la fenêtre du grand salon.

Il fallait profiter de cette circonstance de bon aloi.

En trois pas, Pierre-Georges fut sur lui. Pas de sommations. Pas de risque. Il porta son coup de haut en bas, sur la nuque. Il frappa le plus fort possible. La crosse de l'arme atteignit le rocher. Un vague râle, un soupir. Le visiteur était un sac. Il avait son compte.

— Mince d'hippopotame ! constata Paris-Sports en soupesant le quidam pour le décoller du sol. La manutention ne sera pas facile !

Il s'arc-bouta vers l'arrière, halant le paquet tant bien que mal. L'intrus résistait. Il pesait bien son quintal. Ses jambes raides entraînèrent avec elles un cortège de feuilles mortes.

Un bon coin pour les ablettes

Précédé par un ahurissant bruit de chemin de fer, un invisible monte-plats surgit des entrailles du sous-sol et déposa son chargement de victuailles aux portes d'un guichet encastré dans les murs de la salle à manger.

La cuisinière, Léonie, prononça le sacramentel « Madame est servie ! » Aussitôt, Lucien Palmire, parfait dans son rôle de raccommodeur d'atmosphères (mais peu au fait des bonnes manières), incita ses hôtes à prendre leur verre

avec eux pour se rendre autour de la table.

Là, à l'orée d'une longue nappe blanche, Boro et sa suite furent conviés à s'asseoir sans cérémonie ni plan de table.

Homard et salmis de palombes sur canapés de foie gras se dessinaient à l'horizon : rien que du royal.

— On vous a bricolé un en-cas ! annonça Chantal.

— Du bon mais sans chichis ! lui fit écho le maître de maison. Petit chablis de Lignorelles avec le crustacé, et cheval-blanc pour les bestioles !

L'Asticot déplia sa serviette et la noua autour de son cou.

Persuadé qu'il avait définitivement effacé des esprits l'envie d'évoquer le naufrage moyen-oriental de son couple et son passage obligé par les bouis-bouis de Port-Saïd, le hareng du Topol commençait à reprendre du poil. Il pointa un œil ruisselant

d'humanité en direction de Boro et formula *in petto* le souhait que son hôte eût oublié le piratage du navire anglais.

Dans ces dispositions d'esprit proches de l'entente parfaite, on entama le homard de Paimpol.

C'est le moment que choisit Paris-Sports pour faire une entrée discrète. Les cheveux plaqués par la pluie, le Tarzan du gazon mouillé s'approcha de l'Asticot. S'étant penché vers lui, il murmura :

— Monsieur, j'aurais besoin de votre avis.

Il ne spécifia pas sur quoi. Il prit l'air entendu, marcha à reculons et revint dans la coulisse en laissant derrière lui la trace de ses pas mouillés.

Pépé, à qui ce détail n'avait pas échappé, plia sa serviette et la lança sur la table.

— Excusez-moi, souffla-t-il à ses invités. Le train-train ! J'en ai pour deux secondes !

Il était déjà sur ses jambes. Il retrouva le larbin à

l'office.

— Nous avons eu de la visite, indiqua sans détour Paris-Sports en le voyant apparaître. Si monsieur veut bien me suivre, monsieur sera servi !

Les deux hommes traversèrent en toute hâte le décor de chaudrons et de marmites devant lesquels s'échinait, dans un brouillard de cornues et de bains-marie, l'ombre affairée de la cuisinière. Dédaignant les délicats fumets de cuisine qui s'offraient à leurs narines, ils descendirent toutes affaires cessantes à la buanderie par un escalier en colimaçon.

L'Asticot fut tout d'abord impressionné par la masse montagneuse de son visiteur. Il se pencha sur le vilain balbuzard, retourna le colis par le col et découvrit la face bestiale, énergique et butée d'un homme dans la force de l'âge.

— D'où sors-tu cette croûte de cuir ?

— De l'épais du bocage, répondit le turfiste. Il

espionnait la maison.

— Son physique ne m'apprend rien sur lui, constata l'Asticot.

— Ce gars-là sent la bière et la choucroute, remarqua Paris-Sports.

— Nous voilà dans de beaux draps.

— D'autant que j'ai trouvé ça sur lui, compléta le turfiste en exhibant un luger qu'il tenait par le pontet.

Il éleva sa prise dans la lumière bleutée de la loupiote de service.

— N'empêche qu'on est bien embêtés, répéta l'Asticot.

Il découvrit l'emblème du svastika gravé sur le fût de l'arme.

— Pur Chleuh ! Cette fois, on ne pourra pas m'accuser d'avoir coulé un bateau anglais !

Il se pencha sur l'estourbi pour le soulager de son portefeuille.

— Sois gentil, Pierre-Georges, s'écria-t-il en découvrant les papiers du mercenaire gestapiste, file me chercher monsieur Boro !

Moins de trois minutes plus tard, le reporter arrivait. Scipion était dans son sillage.

— Ces dames ne sont pas contentes qu'on les laisse refroidir avec le homard, annonça ce dernier. Elles renaudent !

— Nous faisons face à de l'autrement plus pressé, abrégea Lucien Palmire en désignant l'envoyé du III^e Reich.

— Werner Werner ! s'exclama aussitôt Boro en découvrant les yeux révulsés du séide de Frau Spitz.

Il expliqua en quelle occasion il avait rencontré le supplétif et comment il lui avait faussé compagnie à l'agence.

— Mon pauvre vieux Werner ! s'apitoya-t-il. Tu n'aurais pas dû prendre d'initiatives ! Avec une cervelle d'oiseau comme la tienne, il ne fallait pas rentrer ici. Il suffisait de rendre compte à ton bouledogue familier !

— Est-il bien endormi, au moins ? s'enquit Scipion. J'ai eu l'impression qu'il bougeait…

— Il bouge, confirma l'Asticot. Voyez plutôt, il revient à lui !

Werner Werner pinça les narines. Ses paupières papillotèrent. Son premier regard fut pour les quatre hommes penchés au-dessus de lui. Puis ses yeux bleus se concentrèrent sur Boro seul. Instantanément, les couleurs revinrent sur son visage de brute. Son front bas se plissa tandis que tout son faciès semblait se fendiller sous l'effet d'une émotion inattendue.

— *L'Untermensch !* bredouilla-t-il en reconnaissant Blèmia Borowicz. Le Juif ! Celui que tout le monde cherche !

Son visage plat s'était éclairé d'une joie archaïque.

— Qui me cherche ? Qui est ce « tout le monde » dont tu parles ?

— Frau Spitz… Et l'homme à roulettes.

— Celui à qui je devais parler dans le bureau d'Alpha-Press ? L'impotent ? Le démon dans son fauteuil ?

L'œil de Boro partait en vrille.

— *Ja !* déglutit Werner Werner.

— Friedrich est donc là ! s'écria le reporter. Il est à Paris ! C'est donc bien lui qui détient les clés de l'enfer !

— *Ja,* répéta l'Allemand.

Il affichait une grimace qui se voulait un sourire et que Boro referma d'un seul coup. Il empoigna le nazi par le cou et commença à le secouer durement

tout en le strangulant.

— Dis-moi ce que sont devenus mes amis ! s'écria-t-il avec une fureur qu'il ne parvenait pas à dominer. Réponds ! Ou, parole de sous-homme boiteux, je fais éclater ta face de pois chiche sur ce carrelage !

Déjà, sans retenue ni mesure, il lui frappait le crâne contre le sol.

— C'est peut-être beaucoup pour une seule tête, fit remarquer Paris-Sports en arrêtant Boro.

— Parle, crétin poméranien ! Qu'avez-vous fait des prisonniers ? Où se trouve Pázmány ?

Comme si l'image fugitive du prisonnier venait de lui traverser l'esprit, le géant fut secoué par un petit rire dément. Boro se pencha pour écouter le bourdon grave de sa voix.

— Le grand Hongrois ? Ton copain ? Double mètre ? Bientôt on lui retournera la peau ! *Schweinhund !* Qu'il crève !

— Quel sort avez-vous réservé aux deux jeunes femmes ?

Les lèvres de Werner Werner bougèrent à peine. Il avait l'air un peu sonné. Ses yeux avaient terni. Les mots n'arrivaient plus.

Boro s'impatienta :

— Noémie Albeniz ? Marinette Merlu ? Parle !

— Les otages ?

Le nazi fut secoué par un petit rire vite étouffé par un gargouillis.

— Elles sont comme des papesses ! Elles mangent maigre… Elles prient pour que nos services mettent la main sur toi…

Un silence impressionnant se creusa entre les hommes.

— Borop'tit ! Il tourne de l'oeil ! annonça Scipion.

— Tant que tu n'es pas rentré, elles ne risquent

pas un grand trou dans le front… soupira Werner Werner dans un bredouillis de plus en plus ténu. C'est toi qu'ils veulent ! On a pris des otages pour te faire venir… Pour te faire courir…

— Comment es-tu arrivé jusque chez moi ? questionna Pépé l'Asticot.

— Tout seul, souffla Werner Werner. J'ai suivi la voiture verte… On m'aurait donné la Croix de fer…

— Tu l'as suivie depuis où ? gueula Scipion.

— Depuis la descente du toit, gargouilla l'Allemand.

Il se tut. Il souffrait. D'un large mouvement de crosse, Paris-Sports abrégea ses douleurs.

La tête de Werner Werner chassa d'un coup sur le côté.

— Fracture du rocher, apprécia l'Asticot. Il ne claquera plus des talons !

— L'important, maintenant, c'est de nous débarrasser de sa carcasse, dit Boro.

Une sorte de détachement s'était emparé de lui. Werner avait parlé d'otages. Pour peu rassurante qu'elle fût, cette appellation signifiait que les nazis ne procéderaient pas à une exécution sommaire tant que lui-même, Blèmia Borowicz, ne serait pas entre leurs mains. Et, loin de se laisser capturer, le même Blèmia Borowicz entrevoyait désormais un plan grâce auquel Kerberos pourrait peut-être libérer les otages. Werner Werner lui avait donné la clé de la serrure qu'il cherchait vainement à ouvrir depuis ces derniers jours. Enfin !

— Je peux aller l'enterrer au fond du parc, proposa Paris-Sports en désignant la victime d'un index dégoûté.

— Un cadavre dans une tombe, ça s'exhume ! le dissuada Lucien Palmire avec une pointe d'humeur. Il ne faudrait pas qu'un jour ou l'autre la découverte de son corps mène nos ennemis jusqu'à nous.

— On aurait pu envisager une incinération à l'essence, proposa Scipion. Mais, en ces temps de rationnement…

— Je suggère la Marne, déclara le turfiste. Je connais un coin, à la pointe de l'île, une fosse bien sombre où fourmillent les ablettes. D'un coup de bateau, nous y serons — silencieux comme des spectres ! Pas de lumières, pas de coups de bêche ! On leste les poches du macchabée, on l'enchaîne à une gueuse déposée au fond d'une chevelure d'herbes, et vogue le courant !.. Avec l'appât Dudule, le poisson pullule !

— Bien joué, mec ! applaudit l'Asticot avec un enthousiasme véritable. C'est toi qui es le meilleur ! Tu peux monter sur le podium !

Il se tourna vers le reporter :

— Les petites bêtes argentées nettoient comme personne. Et les écrevisses leur donneront la pince !

— Werner aux petits poissons, grogna Boro. J'ai déjà moins envie de manger du homard.

— C'est que tu n'es pas encore entré dans une vraie peau d'homme, fils ! trancha l'Asticot. Bien vite, tu t'aguerriras !

Abandonnant Paris-Sports à sa funèbre mission, le corpulent barbeau fit trois courtes enjambées sur ses guibolles de joueur de pétanque et se retrouva au pied de l'escalier.

Sur le point de s'élancer à l'attaque des marches, il se retourna vers le reporter et vers Scipion :

— On ne dit rien à ces dames concernant notre visiteur. Ça pourrait troubler leur digestion… Remontons vite : je reprendrais volontiers mon crustacé thermidor là où je l'ai laissé… Et je n'aimerais pas que l'humeur de madame Palmire ait à souffrir d'un début de soirée qui a eu quelque mal à démarrer…

Une conscience dans les assiettes

Très en verve et soucieux de rendre à ceux qu'il accueillait sous son toit une part de la gaieté qui venait de leur être ôtée, l'ancien élégant du Topol rappela ses souvenirs à lui et entreprit d'en livrer quelques-uns :

— Avant guerre, commença-t-il, quand j'avais encore fière allure et que ma vue était perçante, je marche sur le boulevard, et qui vois-je passer ? Viviane Romance…

Boro ne prêtait qu'une oreille distraite au ronronnement de l'Asticot. Il s'était jeté dans les

allées de sa propre vie et entrevoyait des traces noires sur un sol de neige croupie, et les yeux verts de Noémie en surimpression d'une fenêtre dévorée par le givre.

Ses poings se serrèrent sous la nappe.

Un éclat de rire lui fit relever les yeux.

A l'autre bout de la table, signe que son anecdote était arrivée à son terme, Pépé l'Asticot se tapait sur les cuisses.

— On peut toujours haricoter sur la morale ! se bidonnait le barbeau en prenant les dames à témoin, ce jour-là, je n'étais le mécréant que de moi-même !

Boro lui renvoya un sourire complice. Observant la silhouette empâtée du hareng penchée sur ses voisines de table, il estimait qu'il avait frappé à la bonne porte. Ici, au bord de la Marne, lui et ses compagnons trouveraient à la fois une planque sûre et assez d'argent pour financer la suite des

opérations.

De quoi était faite cette suite ? D'un réseau, bien sûr. Avec pour première mission la libération des otages emprisonnés.

Restait à raviver la fibre patriotique du vieux cacique du trottoir et à convaincre les hommes du Topol de s'engager pour une cause bien éloignée de leurs préoccupations du moment. Le reporter décida de s'atteler à cette tâche dès le lendemain.

D'autres démarches l'attendaient encore. Il lui faudrait faire une incursion du côté de Champigny, histoire de voir si Albert Fruges, le peintre en bâtiment, jouait toujours du pinceau à barbouille en banlieue sud-est. Il rameuterait également Dédé Mésange à Créteil et en profiterait pour revoir Liselotte. Le tout, c'était d'avoir du monde. De lancer des informateurs. Après, viendrait l'assaut.

Il sourit à Chantal. La jeune femme constituerait un pion important sur son échiquier personnel. Elle lui serait utile pour convaincre les plus réticents

parmi les voyous, à commencer par son mari, Lucien Palmire, gros rocher du banditisme qui, malgré son embonpoint et ses trois-pièces gilet, faisait encore figure de chef de meute.

— Nous sommes contents de vous voir si heureux dans votre belle maison, déclara aimablement le reporter en s'adressant au couple Palmire.

— Tu es ici chez toi, Boro ! s'empourpra l'Asticot, pavoisé aux couleurs des bons vivants. Et tes amis également ! Demain, toi et moi nous aurons une petite conversation, ajouta-t-il. Je dois connaître tes projets.

Il rompit le pain, sauça dans le plat, et, le regard alerte, reporta son attention sur son invité.

— Tu sais, fils… Je t'ai à l'œil depuis tout à l'heure… J'ai l'habitude des hommes. Je sais que tu gamberges quelque chose.

— Je ne te cacherai rien de mes desseins, promit

Boro. Je souhaite même que tu y prennes ta place.

— Polope ! Ne dis rien, l'arrêta l'Asticot. Pas ce soir ! Ce soir, muto. Pas de précipitation. On se réapprend les uns les autres !

Après deux ou trois effets de sa belle chevalière en or, une amabilité envers la Fiffre et un clin d'œil à Boro, le caïd choisit, pour donner l'exemple, de s'épancher sur le terrain du présent.

— Le commerce s'effrite, dit-il.

Cassant les pinces de son homard, il fit montre d'une gravité nouvelle :

— Les Boches nous en font voir de toutes les couleurs.

Boro afficha une moue sceptique. Il n'avait pas l'intention de s'en laisser conter par le hareng.

— Le plus vieux métier du monde m'a tout l'air de continuer à nourrir son homme, glissa-t-il.

— Ne crois pas ça, journaliste ! répliqua Lucien en hochant douloureusement du chef. Nous sommes frappés de plein fouet par la guerre ! Victimes innocentes d'un énorme manque à gagner !

— En me promenant ici et là, j'ai pourtant eu l'impression qu'il te restait du personnel !

— Des filles mal dégrossies. On a bien du mal à recruter !

— Tes pensionnaires auraient-elles le derrière patriote ? demanda le reporter en utilisant le rince-doigts.

— Il y a plus de gagneuses que tu ne crois qui refusent de monter avec l'ennemi !

— Ah, les braves cœurs ! intervint Scipion.

— Immense manque à gagner, répéta Lucien Palmire. En plus, il nous faut compter avec les combinardes !

Boro et Scipion manifestèrent leur incompréhension.

— Celles qui dissimulent leurs bénéfices !

Le hareng ajouta sur le ton de la confidence :

— Il y a des femmes, mes amis… dès qu'elles sont montées avec un officier de la Wehrmacht, elles bafouent notre protection !

Scipion dessina une mimique compatissante.

— Pauvre bouana !.. fini, le pain des jules ?

— C'est ezact, noircicaud ! opina le hareng, la comptée ne rentre plus ! D'ailleurs, les femmes d'aujourd'hui, tu peux même plus les corriger ! Si tu lèves la main sur elles, elles menacent de te dénoncer à la Gestapo !

— Les temps sont durs, admit Boro.

Il jeta un coup d'oeil du côté de Léonie qui venait de servir le salmis. Une énorme marmitée d'oiseaux

odorants mijotés dans les sucs de Graves fumait sur la table.

— Il y en aura pour tout le monde, fit observer la servante en bougonnant.

Elle était née native du Gers.

Mademoiselle Fiffre, à qui son galant voisin présentait le plat, parut embarrassée par tant d'abondance.

— Allez, allez ! Effaçons tout ! Soyez sans façons, Germaine… Trouvez-vous des hauts de cuisses, lui conseilla l'Asticot.

— Mais alors, les affaires, Lucien, comment t'en sors-tu ? relança Scipion en montrant la décoration coûteuse de la pièce.

— Oh, on se débrouille encore un peu ! concéda Pépé avec une feinte modestie.

Il avait la bouche pleine.

— Tu sais, je suis à la retraite.

Et l'on servit le cheval-blanc.

— Comment un retraité occupe-t-il ses journées ? s'enquit Boro qui enregistrait le moindre de ses propos.

— Je lis les journaux. Je me consacre à ma famille. Je fais le tour des popotes. Je ne m'ennuie jamais, expliqua l'Asticot.

Bien qu'il restât discret et évasif sur la teneur de ses occupations, il apparut bientôt, d'après ses confidences, que l'ancien barbeau donnait toujours les cartes dans le milieu, et que son autorité, pour entamée qu'elle pût paraître, s'étendait bien au-delà des limites du département de Seine-et-Marne : elles s'exerçaient en zone sud et jusqu'en Suisse où ses placements prospéraient grâce à des appuis occultes.

Après le dessert, il proposa des cigares aux messieurs, s'attribua un barreau de chaise, remplit

les glass de ces dames et s'enroba de fumée bleue.

— Avant guerre, au moins, confessa-t-il, on avait les hôtels… le jeu… les clandés… C'était du nanan. Maintenant, le respect se joue plutôt sur le terrain. C'est la mitraillette qui prime ! Taratata ! s'énerva-t-il. Des chiens fous arrivent sur le marché ! Il faut avoir les nerfs solides.

Boro eut une pensée pour Werner Werner qui, à cette heure, devait boire la tasse.

— Quand même, les petits jeunes t'ont pas lâché, intervint Chantal, plaçant son grain de sel dans le grand banditisme. Ils z'ont pas oublié ton doigté.

— Avant de monter une affaire, ils me demandent conseil, reconnut l'Asticot. Et c'est spontanément que les bonniches bretonnes viennent se placer sous ma protection.

— Mais attention ! se défendit Chantal. Mon homme cavale pas !

— Rangé des voitures ! confirma l'Asticot.

Chacun aura compris que j'ai tout c'qui m'faut à la maison !

— Sauf qu'à soixante-cinq balais et les pouces, mon gros Lulu n'a plus le même appétit qu'un jeune marié, hein, mon chéri ? balança l'ex-téléphoniste en ébouriffant la coiffure de son homme.

— T'es sévère, Zizi ! protesta le vieux jules en démasquant ses dents en or.

Le sourire de Chantal s'effrita.

— Faut être honnête avec nos amis, Lucien ! déplora-t-elle. Tu m'dérouilles plus comme y a seulement cinq ans.

Lucien Palmire réprima un soupir. La mine soucieuse, il se tourna vers le reporter et lui confia en aparté :

— Pour un vétéran, pourtant, j'te jure qu'elle a pas lieu de se plaindre !

— Seigneur ! soupira soudain Mademoiselle

Fiffre en levant les yeux au ciel. Quand deux hommes se rencontrent, pourquoi faut-il qu'ils ne parlent que de sexe !

L'intransigeante demoiselle étouffa une aigreur de bouche due à une consommation abusive de vins et spiritueux, et toisa ces messieurs avec sévérité :

— Ne croyez-vous pas les uns et les autres, demanda-t-elle d'une voix lugubre, qu'il se passe suffisamment de choses graves autour de nous pour que nous n'ayons pas l'indécence de placer au centre de notre conversation l'état de délabrement des organes de monsieur Palmure ?

— Palmire.

— Palmire ou Palmure, Madame Germaine a raison, intervint fermement Louis la Brocante en apportant à son égérie une assistance inattendue.

Germaine Fiffre haussa les sourcils. Ses paupières battirent imperceptiblement, mais elle ne

se tourna pas vers le petit homme. Elle se redressa sur son siège et, s'essayant probablement à faire dans sa cervelle assiégée par l'alcool le tri de ce qu'elle souhaitait entendre ou au contraire ne pas enregistrer, elle poursuivit sur le mode sinistre l'énoncé de ses craintes :

— Qu'est-il arrivé à Marinette Merlu, injustement jetée en pâture aux tourmenteurs collaborationnistes ?

Les convives se regardèrent.

— Qu'est-il advenu de monsieur Pázmány ? poursuivit l'implacable rabat-joie en donnant à ses reproches une résonance de réquisitoire.

Pépé l'Asticot reboucha la bouteille de Martell hors d'âge qu'il venait de sortir.

— Resterons-nous inertes quand nos camarades sont en danger ? demanda encore la conscience de l'agence Alpha-Press.

Aussitôt, un ange aux joues sales traversa la

pièce. Il survola la nappe d'un lourd battement d'ailes, passa en rase-mottes au-dessus des reliefs du soufflé au Grand Marnier, et s'en fut s'écrabouiller le nez contre la glace. Boro s'était levé.

Il était livide. Il fixait Germaine avec une expression d'indicible refus.

L'ombre du Mal

Blèmia Borowicz s'appuyait à la table, grave et tendu. Ses doigts nerveux bougeaient imperceptiblement, imprimant un mouvement de

torsion à la tige de son stick.

Germaine Fiffre lui tournait le dos avec obstination. Elle serrait frileusement autour de son torse le châle que Chantal lui avait jeté sur les épaules. Elle était pâle. Nouée. Déchirée.

— L'étudiante…, énonça-t-elle d'une voix sépulcrale. Puis, d'Estienne d'Orves. Ensuite *votre* mademoiselle Albeniz, monsieur Borovice. Après, la petite Marinette. Et maintenant, peut-être monsieur Páz… J'ai peur !

Visage fermé, le reporter s'avança jusqu'à elle et posa sa main sur son épaule.

— Je sais tout cela, gronda-t-il. Je ne pense même qu'à cela !

— Monsieur Pázmány ! repéta-t-elle en se dégageant d'un brusque mouvement de l'aile.

Les convives interloqués restèrent soudés à leurs sièges.

— Monsieur Pierre et moi, nous nous sommes séparés devant chez Marinette, et je ne l'ai plus revu ! Vous imaginez un peu, s'il s'est fait ramasser par ces salauds des Affaires juives ? Cosini risque fort de l'avoir livré aux Allemands… Qui dit d'ailleurs qu'à cette minute même les Boches ne sont pas en train de le torturer ?

Elle se détourna au risque de se déboîter le cou et leva sur Boro des yeux injectés de sang :

— Quand je pense que vous n'avez même pas voulu le rencontrer lorsqu'il a demandé à vous voir ! Monsieur Pierre ! Votre ami, quand même ! Votre ancien frère !

Blèmia ne répondit pas. Il était en proie à une sensation de vertige. Celle-ci était attisée par la fatigue accumulée.

La nuque raidie par l'ivresse, la grande bique s'obstinait dans son rôle de pythonisse :

— Je ne vois que ce que je vois. Pour les gens

de votre entourage, tout va de plus en plus mal !

Le front barré par la contrariété, le reporter s'appuya sur le pommeau de sa canne et tourna le dos à l'assemblée.

D'un pas lourd, il retourna dans le living. Il se laissa tomber dans un fauteuil club et étendit devant lui sa jambe raide, essayant de délasser ses muscles.

Dans un grand bruit de chaises remuées, tous finirent par le rejoindre. Ils s'assirent. Un silence interrogatif soudait le couple Palmire à ses fauteuils. La Brocante et Scipion étaient en pierre dans leur coin. Germaine ne regardait personne. Boro conservait la tête baissée, ruminant de secrètes pensées. Lui aussi avait le sentiment qu'au-dessus de la ville planait une force invisible et immense. Qu'une main luciférienne cherchait à l'atteindre au travers des autres. Qu'un lacet tendu par cette main malveillante avait été posé au détour de sa vie pour l'étrangler. Hier, Frau Spitz. Ce soir, Werner Werner…

Quelqu'un commandait à tous. Partout. Derrière. Devant. Dans les replis de la foule. Dans le dédale des rues. Dans le secret des caches. Une ombre maléfique s'attachait à ses pas. Un être intelligent et pervers, gouverné par sa propre folie, cherchait à le déstabiliser. Cet individu était doté d'une patience de névropathe, d'un acharnement de monstre contre nature, d'une capacité de nuisance sans limite. Il sapait, retranchait, visait, frappait les êtres chers qui l'approchaient. Il divisait les plus fidèles. Semait la zizanie. Maintenant, voilà qu'il les acculait à s'entre-déchirer ! A l'heure dite, quand le jeu avec la mort serait arrivé à son terme, le bourreau montrerait son visage. Le rendez-vous était certainement déjà pris. Ou alors il se préparait. Blèmia Borowicz en avait la certitude.

Il redressa la tête. L'éclat de ses yeux, ordinairement si fiers, manquait à l'appel de son regard.

Les douze coups de minuit sonnèrent au carillon de la cheminée.

Pépé le barbeau toussota.

— Je vous sers un digestif ? proposa-t-il sans conviction.

Il versa mollement plusieurs verres et leva le sien. Après ce toast absurde, Mademoiselle Fiffre, les paupières ruinées par les couleurs diluées de son fard, parut se raidir. À l'issue d'un débat intérieur prolongé, elle tendit son verre vide à l'Asticot pour qu'il le remplît.

— Mirabelle, précisa-t-il. Mirabelle de Lorraine.

Elle but sans broncher le contenu de son verre. Elle garda un moment une expression voisine de celle d'un grand stoïcien ayant absorbé la ciguë, puis son regard se posa un bref instant sur Louis la Brocante. Elle sembla enfin admettre la présence de celui qui l'avait fait grimper au ciel, et laissa à nouveau dériver ses paupières ingouvernables dans sa direction.

Sa voix se fit presque douce :

— Vous êtes là, Louis ?

— Pour vous servir, répondit l'autre, le cœur grossi par l'émotion.

Germaine Fiffre respira à fond et lissa des yeux de biche qu'on ne lui connaissait pas. On eût dit soudain une pucelle mise à feu par la mèche de l'amour.

— Dubo, Dubon, Dubonnet, murmura-t-elle mystérieusement. Je souhaiterais aller me coucher.

— Certainement, dit le petit homme en se dressant. Appuyez-vous sur moi, madame.

Ils quittèrent la pièce d'un même pas.

Maryika resta tout le dernier jour avec Donald Éliott Tennessee.

Il fut délicieux, et elle d'une extrême nervosité. Ils partaient tous deux en mission, mais ce n'était pas la même. Il avait l'habitude, pas elle. Elle eut le sentiment qu'il voulait lui faire oublier les heures, et elle lui sut gré de cette attention.

En fin d'après-midi, ils quittèrent Londres dans une lourde conduite intérieure.

— A qui est cette voiture ? demanda Maryika.

— Mise à notre disposition par sir Artur Finnvack.

— Où nous conduit-elle ?

— A Tangmere.

— Où est-ce ?

— A soixante miles de Londres. Sur la côte sud.

— Que va-t-on faire là-bas ?

— Décoller.

Ils s'étaient connus dans une première voiture. Ils se quitteraient dans une seconde.

— Nos affaires sont là-bas, poursuivit-il. Votre tenue, la mienne et le reste… Mon escadrille, aussi.

Elle ressentit une morsure au cœur. La pince. Celle qui la saisissait chaque fois qu'elle montait sur une scène de théâtre au moment du lever de rideau. Le trac.

Elle lui demanda si elle pouvait connaître sa mission. Il dit que oui. Maintenant, elle pouvait. Jusqu'alors, ils n'étaient que trente dans toute l'Angleterre à avoir été informés du but de l'opération. Désormais, ils étaient au moins quarante. Dans trois heures — il consulta sa montre

—, tous les chefs de *squadron* aviseraient les capitaines d'escadrille. Lui-même avait été instruit par sir Artur Finnvack.

— C'est la plus grosse opération aérienne de ces derniers mois. Elle mobilise mille deux cents appareils.

Maryika ne fit aucun commentaire. Une pensée venait de lui déchirer la poitrine : la voiture dans laquelle ils se trouvaient était-elle la même que celle qu'elle avait arrêtée sur la route de Newcastle ?

— À vingt-deux heures, les forteresses volantes vont quitter les aérodromes du centre et du nord de l'Angleterre. Les chasseurs suivront une heure plus tard. Les bases du Sud et des côtes nous ont été attribuées parce que notre autonomie de vol est plus faible que celle des bombardiers.

Maryika se pencha pour observer le profil du chauffeur. Contrairement à l'autre, celui-ci portait un calot de soldat. Cela ne prouvait rien.

— Les chasseurs sont là pour protéger les forteresses, poursuivit Donald.

Il n'avait pas perçu le trouble de Maryika.

— Nous nous rejoindrons au-dessus de la Manche, où nous prendrons notre formation. Après quoi, nous volerons ensemble jusqu'à la cible désignée.

— Dans quelle voiture roulons-nous ? questionna Maryika.

— *I beg your pardon ?*

— Quelle est la marque de cette voiture ?

Donald en resta la bouche ouverte.

— Est-ce la même que celle dans laquelle vous vous trouviez la première fois ?

— Quelle importance ?

— Si c'est la même, et le même chauffeur, cela signifierait que vous ne vous trouviez pas par

hasard sur la route de Newcastle, que vous connaissiez sir Artur Finnvack avant, et que vous avez couché avec moi pour obéir aux ordres.

La voix était cinglante.

— Stop ! commanda Donald Éliott Tennessee.

Il s'était adressé au chauffeur.

Il se tourna vers la passagère. Ses mâchoires semblaient broyer de la terre.

— C'est une scène de jalousie ?

— Exactement l'inverse. Une manifestation d'indépendance.

La voiture avait ralenti. Lorsqu'elle s'arrêta, Donald ouvrit la portière. Il descendit dans un paysage de campagne. Maryika le suivit. En contrebas, une ferme exhibait d'anciennes dépendances. Hormis ses murs éventrés et ses toits percés, il n'y avait rien alentour. On pouvait à bon droit se demander pour quelle raison cette

ferme avait été choisie comme cible par les aviateurs de la Luftwaffe.

Donald entraîna Maryika à distance de la voiture. Lorsqu'ils furent hors de portée de la curiosité du chauffeur, il serra le bras de la jeune femme et dit :

— Dans quelques heures, vous allez sauter sur la France occupée. Et moi, je vais me faire mitrailler par la DCA et par les mitrailleuses des avions boches. Vous croyez que c'est le moment de parler voitures ?

— Absolument, fit Maryika en dégageant son bras.

Elle désigna l'auto.

— Quelle marque ?

— Austin.

— Et l'autre ?

— Wolseley.

— Le chauffeur n'est pas la même personne ?

— Comment voudriez-vous !

Ce fut son tour à elle de lui prendre le bras.

— Dépêchons-nous. Il fait froid.

Puis, quand l'Austin eut repris la route :

— Votre mission vous emmène où ?

— Une fabrique de caoutchouc à Oberkirch… À l'est de Strasbourg.

C'était l'occasion attendue par Artur Finnvack. Maryika profiterait de la couverture de ces mille deux cents appareils traversant la France. L'avion chargé de la parachuter bifurquerait au-dessus du Havre et glisserait vers le sud.

— Voici vos papiers, poursuivit Donald.

De la poche intérieure de sa veste, il avait sorti une pochette dont il extirpa une carte d'identité cartonnée et pliable. Maryika l'ouvrit. Elle s'appelait

Patricia Philippe. Née rue Saint-André-des-Arts, numéro 60, le 1er juin 1911. Domiciliée 10, rue Saint-Antoine, Paris IVe.

— Je ne connais aucun de ces endroits.

— Vous devez savoir les adresses par cœur. Et à partir de maintenant, vous oubliez que vous vous appeliez Maryika Vremler.

— D'accord, fit Patricia Philippe.

— Les papiers sont de vrais faux. Patricia Philippe est née rue Saint-André-des-Arts le 1er juin 1911. Si les Allemands vous contrôlent, vous n'avez rien à craindre.

— Sauf qu'elle n'habite plus rue Saint-Antoine…

— Elle est en Tunisie depuis 1938. Mais elle a gardé son appartement et une boîte aux lettres à son nom. Vous ne devez jamais y aller. Les voisins ne reconnaîtraient pas l'ancienne Patricia Philippe.

— S'il m'arrive quelque chose ? Si j'ai besoin de

contacter quelqu'un à Londres ? Ou de rentrer ?

— À Paris, vous vous rendez place Ravignan. Numéro 13. Vous poussez la porte et vous descendez deux étages. En bas, vous vous plantez devant une des fenêtres qui donnent sur l'extérieur. Entre dix heures et dix heures cinq. Vous attendez quinze minutes. Si personne ne vous aborde, vous revenez le lendemain. Ainsi quatre fois. Pas plus.

— Et si, au bout de quatre fois, il n'y a toujours personne ?

— Cela signifiera que notre agent a été arrêté.

— En ce cas ?

— Il n'y a pas de repêchage.

— C'est follement rassurant, grimaça Maryika.

Donald Éliott Tennessee l'entoura de son bras.

— Vous verrez combien Londres va vous sembler sécurisant, murmura-t-il. Ils nous

bombardent, mais au moins nous sommes entre nous.

De fait, les bourgs qu'ils traversaient paraissaient soudain très chaleureux. Certes, quelques villageois s'arrêtaient sur leur passage, fixant l'Union Jack qui flottait sur l'aile de l'Austin. Mais les regards exprimaient au pire de la curiosité, au mieux de la sympathie. Qu'en serait-il en France ? Il faudrait se taire, mentir, tricher. Pas pour jouer ; pour sauver sa peau.

Maryika soupira et s'accrocha à la manche de son bel officier. Elle laissa aller son visage sur la toile rugueuse de l'uniforme. Sa joue frotta les trois barrettes dorées qui égayaient le sombre de la tunique.

— Où serai-je larguée ? demanda-t-elle.

De sa main libre, Donald sortit une carte de la pochette. C'était la France. Une ligne rouge coupait le pays, cheminant entre les villes comme la longue griffe d'une cicatrice.

— Vous serez lâchée dans l'Indre. Il faudra que vous alliez à la gare de Châteauroux.

— Je ne connais ni l'Indre ni Châteauroux.

— Moi non plus. Vous devez étudier cette carte avant de partir.

— Je ne peux pas l'emporter ?

— Ni elle ni rien qui fasse penser que vous n'êtes pas en France depuis toujours.

— Je n'ai pas mis les pieds à Paris depuis longtemps, et à part la Rotonde ou le Sélect, je n'y connais rien.

— Ne le dites pas.

— De toute façon, si je parle, mon accent me trahira.

— Patricia Philippe a une mère allemande. Vous avez passé votre jeunesse là-bas avec elle. Vous comprenez l'allemand mieux que le français.

— Vrai, approuva Maryika.

— Cela convaincra les officiers, s'ils vous interrogent.

— Est-ce tout ? soupira-t-elle.

— Voici de l'argent.

Il lui tendit quelques billets.

— Et des cartes d'alimentation. Elle les prit et les examina.

— Comment se sert-on de ces choses ?

Il le lui expliqua.

— L'argent suffira-t-il ?

— Il y a d'autres billets cousus dans les vêtements qui vous attendent à Tangmere.

— Parce que je ne peux pas emporter mes propres vêtements ?

— Non. Ils ont été fabriqués ici ou en Amérique. Ceux que nous vous avons préparés sont signés de couturiers français.

Elle se demanda fugitivement si toute cette opération ne dépassait pas ses forces. Ses forces et ses capacités.

— À Châteauroux, poursuivit Donald Eliott Tennessee, vous prendrez donc le train pour Paris. Vous passerez la ligne de démarcation. Vos papiers sont solides : vous ne craignez rien. Une fois à Paris, vous essaierez de convaincre votre cousin qu'il doit rentrer.

— S'il ne veut pas ?

— Vous reviendrez seule.

— Comment ?

— La personne de la place Ravignan vous l'indiquera.

— Et s'il vient avec moi ?

— La consigne est la même : place Ravignan.

— Parfait, dit-elle en se laissant aller contre l'épaule du pilote. Et vous, je vous revois quand ?

— A Londres ! Nous fêterons votre retour ensemble.

Elle ferma les yeux. Profiter encore de ces quelques instants de paix. Vivre sans l'inquiétude qui lui tordrait le ventre sitôt qu'elle aurait posé le pied en terre occupée.

— Une dernière chose, fit Donald Éliott Tennessee.

Il lui tendit un écrin en velours mordoré. Maryika se redressa.

— C'est pour moi ? s'écria-t-elle joyeusement.

Il acquiesça. Son visage était étonnamment grave.

— Je peux regarder ?

Avant même qu'il eût répondu, elle avait ouvert la boîte. Elle découvrit un saphir monté sur un anneau d'or blanc.

— Il est magnifique !

Elle n'en pensait pas un mot.

— Mettez-le, dit-il.

— Bien sûr !

L'anneau lui allait parfaitement. Du moins pour ce qui concernait le diamètre. Elle tendit le bras et examina la bague dans la lumière finissante de cette fin de journée.

— Vous n'auriez pas dû, commença-t-elle.

Elle le pensait vraiment.

— Ce n'est pas un saphir, dit-il.

— Mais quoi, alors ?

— Du verre teint.

— Et l'or ?..

— De la ferraille.

Elle se replia à l'autre bout de la voiture et le dévisagea avec curiosité.

— La pierre est montée sur ressort. Appuyez dessus.

Elle appuya. La pierre bascula sur un axe minuscule.

— Soulevez-la.

Elle obéit. Dans la niche minuscule qui apparut à son regard, il y avait une petite perle de couleur sombre.

— Le vrai bijou est là, expliqua Donald. Vous l'avalez si rien ne va plus.

— Je ne comprends pas, fit-elle.

Il tendit la main vers elle, lui prit le poignet et referma la pierre sur son châssis.

— C'est une boule de cyanure, expliqua-t-il sobrement.

Il avait parlé avec la légèreté de qui eût décrit la brise, un jour de printemps, avant la guerre.

Casse-tête

Elle était brune, on voulait qu'elle devînt blonde. Elle résista. Elle fut rousse et eut les cheveux très courts. On l'affubla d'une paire de lunettes qui lui mangeait le visage mais la rendait méconnaissable. C'était le but recherché, à quoi elle finit par souscrire : oui, Maryika Vremler pouvait être re-

connue par ces Allemands qui l'avaient consacrée étoile en leur pays sept ans plus tôt. Ou par d'autres, Germains ou Français, qui connaissaient ses films. Deux précautions valaient mieux qu'aucune.

Elle fut revêtue d'une lourde jupe en laine grise, d'un chemisier de même couleur boutonné jusqu'au col, de talons plats et d'un manteau d'une grande austérité qui ne déparait pas avec la valise en carton bouilli de madame Patricia Philippe, traductrice franco-allemande vivant à Paris, dans le IVe arrondissement.

Dans le même bagage, les autorités tutélaires et invisibles qui veillaient sur sa personne avaient glissé trois tenues aussi ternes que celle qu'elle porterait sous son parachute. Elles y avaient joint la traduction en cours d'une œuvre de Herr Hans Voegel, professeur émérite de littérature à l'université de Berlin, qui avait approuvé par articles de presse interposés le départ du Grand Reich de Thomas Mann, Walter Benjamin, Albert Einstein et

autres indésirables. Enfin, dans les vêtements et les profondeurs dissimulées de la valise, à ouvrir d'un coup de lame après avoir défait un double fond indiscernable, des billets de banque et d'autres faux papiers avaient été glissés. Ces derniers, établis au nom de François Barret, étaient destinés à Blèmia Borowicz, si nécessaire.

Maryika avait déposé la bague contenant le cyanure dans la trousse de toilette.

La jeune femme était enfermée dans une sorte de bureau qui tenait lieu de vestiaire au *flight-lieutenant* Donald Eliott Tennessee. Elle étudiait sur une carte Michelin à grande échelle le chemin qu'elle devrait parcourir pour atteindre la gare de Châteauroux depuis son point de chute. Elle apprenait par cœur le numéro des routes et des chemins à suivre, les noms des villages qu'elle traverserait.

Il était vingt-deux heures trente.

Heure H - 1.

A vingt-deux heures cinquante, Donald poussa la porte de leur loge improvisée. Il était toujours en uniforme. Il mangeait une carotte. Maryika croqua dedans. Donald expliqua que tous les pilotes de la RAF mangeaient des carottes :

— Les vitamines A, ça nous permet de voir plus loin. Il examina la nouvelle Patricia Philippe et dit :

— Je préférais l'actrice.

C'était la première fois qu'il faisait allusion à la carrière de Maryika. Elle-même n'en avait jamais parlé. Il serra la jeune femme contre lui et ils restèrent silencieux, étranges figurants d'une veille porteuse de mille inquiétudes.

La bouche dans ses cheveux, il murmura :

— Je ne saurai pas si vous avez réussi votre saut.

Elle embrassa sa poitrine par-dessus la chemise et dit à son tour :

— Je ne saurai pas si vous êtes revenu de votre bombardement.

Il se dégagea. L'émotion l'avait saisi. C'était également la première fois qu'il montrait un trouble de cette nature.

— *Right !* fit-il comme pour se défaire d'un voile par trop enveloppant.

Il ouvrit la porte d'une petite armoire métallique qui avait jadis contenu des dossiers. Elle renfermait sa tenue de pilote. Il la décrocha, ôta son uniforme et enfila le pantalon et la chemise réglementaires, puis deux paires de chaussettes, enfin des bottes de cuir fourrées. Après quoi, il se noua une écharpe de soie claire autour du cou et revêtit un gilet en peau de mouton qui disparut sous un pull-over de laine blanche.

Maryika observait ses gestes, attendrie. Il lui dit comme en guise d'excuse :

— Nous sommes tous habillés de la même façon.

Il fait froid, là-haut. Et puis, si nous devons tomber des nuages…

Elle se précipita vers lui et lui enserra la poitrine de toutes ses forces. A son tour, elle était émue. Combien de fois cet homme avait-il affronté le carnage des combats aériens ? Et quelle chance aurait-il de s'en tirer s'il tombait de très haut, sautant d'un avion en flammes, mitraillé tout au long d'une descente aux enfers qui s'achèverait peut-être dans les eaux glacées de la mer du Nord ?

— Je penserai à vous très fort, murmura Maryika.

— Et vous, êtes-vous bien couverte ?

Elle lui montra sa combinaison. Elle traînait par terre, au-dessus du parachute. A côté, on avait déposé une valise plus grande que celle dans laquelle Patricia Philippe avait plié ses effets personnels.

Donald se pencha, ramassa la grosse valise et y enferma la plus petite. Puis il étendit le parachute

sur le sol et accrocha le bagage aux suspentes. Il vérifia la solidité des mousquetons.

— La première valise s'ouvrira peut-être en touchant le sol. Mais la deuxième est protégée. Vous cacherez tout ?

— Promis.

— On vous a appris ?

— Oui.

— Vous savez rouler votre parachute ?

— Aussi bien que du papier Job.

— Montrez-moi.

Elle replia la toile. Il la félicita. Un mugissement semblable à une sirène étouffée jaillit au-dehors.

— Il faut finir, maintenant, dit le *flight-lieutenant.*

Il aida Maryika à enfiler sa combinaison. Puis, revenant à son armoire, il prit une carte qu'il glissa

dans sa botte droite, un couteau de chasse protégé par une gaine en cuir qui vint se loger dans sa botte gauche, un revolver qu'il vérifia avant de l'enfermer dans un baudrier accroché à son ceinturon. Enfin, il ouvrit une enveloppe, compta des billets en devises étrangères et les fourra dans la poche plaquée de son treillis.

— C'est votre argent de poche ? demanda Maryika avec un rire qui sonnait faux.

— En monnaies française, belge, allemande et hollandaise. Pour me débrouiller si je tombe dans un de ces pays…

Elle l'aida à passer son blouson d'aviateur. Il se baissa et prit le parachute.

— Vous le mettrez au dernier moment.

Ils quittèrent le bureau-loge et se mêlèrent à d'autres aviateurs qui suivaient eux aussi les couloirs faiblement éclairés. Donald saluait les uns qui saluaient les autres. Beaucoup tiraient

nerveusement sur des cigarettes. Tous arboraient les mêmes foulards, les mêmes bottes, les mêmes blousons. Ils se quittaient au seuil de portes différentes qu'ils poussaient à tour de rôle.

Donald choisit la sienne. Il s'effaça devant Maryika. Il lui dit de rester près de l'entrée, dans un coin.

— Nous nous séparerons après. C'est le briefing de l'escadrille…

Une douzaine d'hommes attendaient dans un murmure bavard qui se transforma en une suite d'interpellations lorsque le *flight-lieutenant* eut refermé la porte. Les aviateurs saluèrent leur commandant d'escadrille. Donald répondit par un geste de la main. Abandonnant Maryika sur le seuil de la pièce, il gagna l'autre extrémité où une table bancale avait été dressée sous un tableau noir. Tous les pilotes fumaient. Aucun ne se retourna pour observer la visiteuse. Celle-ci, gênée par la fumée qui formait un voile étouffant, toussa. Donald consulta sa montre. D'un même geste, tous l'imitè-

rent. Mue par un réflexe de pure solidarité, Maryika fit de même.

— Il est vingt-trois heures seize, commença le *flight-lieutenant.* Réglez vos tocantes.

La montre de Maryika avançait de près de trois minutes. Elle la régla sur celle de Donald.

— Depuis quarante minutes, neuf cents bombardiers ont décollé de vingt-quatre aérodromes différents. Nous les rejoindrons pour les escorter. Nous ne serons pas les seuls. Il y a beaucoup d'autres escadrilles… Nous lancerons les moteurs à vingt-trois heures trente. Nous aurons deux minutes pour prendre notre formation. Après, cap sur la France. Nous volerons au ras des vagues pendant exactement seize minutes. Il faut faire attention : cette nuit, la Manche a le vertige. On va être sacrement secoués. Mais défense absolue de communiquer par radio. Si l'un de vous a un problème, il le signale en battant des ailes. Si c'est grave, il fait demi-tour. Les autres restent groupés. Je ne veux voir aucun avion isolé.

Il demanda s'il y avait des questions, et comme personne ne prenait la parole, il poursuivit :

— Les mécanos nous ont collé des réservoirs supplémentaires sous le ventre. Cinq cents litres de carburant en plus, ça permet d'aller plus loin, mais ça pèse lourd. Il faudra faire attention au décollage.

— On doit garder ces réservoirs jusqu'où ? demanda l'un des pilotes.

— On les largue juste avant de survoler les côtes françaises.

— Et après ?

— Vous connaissez l'objectif, et vous avez vos cartes. Après le largage, on maintient le cap pendant sept minutes, et on tourne, soixante degrés à droite. C'est là qu'on retrouve les forteresses. Et là aussi que ça risque de chauffer. On aura des zincs boches sur le dos. On tire au plus près et on ne s'acharne pas sur un appareil déjà touché : le Focke de couverture nous descendrait.

— Comme d'habitude, remarqua quelqu'un.

— S'il y a un pépin, vous appelez Bêta sur la fréquence trois.

Le *flight-lieutenant* consulta de nouveau sa montre.

— On y va. Rendez-vous sur le terrain dans trois minutes.

Maryika s'écarta de la porte. Sans qu'elle s'en fut aperçue, quelqu'un l'avait déjà ouverte. Ce quelqu'un lui prit le bras. La jeune femme sursauta et se retourna. Artur Finnvack lui souriait.

— *Ready ?* demanda-t-il.

— *Ready,* fit-elle.

Il était le seul homme qui ne fût pas en battle-dress ou en uniforme.

Donald sortit le dernier, après ses hommes. Il s'approcha de Maryika, se raidit en un salut

vaguement militaire lorsqu'il aperçut Finnvack.

— Je pars, dit-il.

— Je la conduis à son avion, enchaîna Finnvack.

Il s'empara du parachute de la jeune femme, le souleva à l'épaule et s'éloigna.

— *Good-bye,* murmura Donald.

Sa voix était grave. Maryika lui caressa le sourcil de l'index.

— *Take care*[29]…

— *You too*[30]…

Il esquissa un sourire un peu triste. Elle embrassa légèrement ses lèvres. Il la retint quelques instants contre lui puis l'abandonna, tournant brusquement les talons. Elle vit son dos. Puis il se perdit dans les couloirs qui menaient aux pistes.

Maryika Vremler rejoignit Artur Finnvack. Il

affichait une mine sombre.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle. Tout se passera bien.

Il lui fit répéter les consignes de sécurité que lui avait déjà données Donald. Il les compléta par quelques précisions que le *flight-lieutenant* ignorait. Comme ils s'apprêtaient à quitter les bâtiments pour s'engager sur le tapis noir de la piste d'envol, elle voulut le rassurer encore : elle accomplirait sa mission aussi parfaitement que possible. À quoi il répliqua qu'il avait confiance.

Il montra un appareil plus gros que les autres, qui stationnait à l'écart des Spitfire.

— L'avion qui doit vous emmener est bourré de tracts et de matériel.

Maryika s'était arrêtée. Elle regardait sans les voir les aviateurs grimper dans les cockpits des chasseurs. Les mécaniciens contrôlaient les visseries. Des lumières clignotaient au sommet de

la tour de contrôle.

Décollage

Le *flight-lieutenant* Donald Éliott Tennessee observait son escadrille. Il venait de boucler le harnais de son parachute et les sangles qui l'arrimaient au siège du Spitfire.

L'appareil était neuf. Sur la carlingue, dans le prolongement du cockpit, les mécaniciens avaient peint les trente-trois croix qui correspondaient au nombre d'avions ennemis abattus dont la caméra embarquée avait filmé la chute.

Les mains et le regard du pilote retrouvaient naturellement les contours familiers des cadrans, des manettes, du collimateur. Il savait que les onze autres pilotes de l'escadrille découvraient pareillement, et avec le même bonheur, cette architecture familière qu'ils savaient à merveille conduire, orienter, lire, interpréter.

Au pied des appareils, les mécanos s'apprêtaient à contrôler le démarrage et à ôter les cales. En face, dans le pinceau glauque des projecteurs, les ambulances et les voitures d'incendie se préparaient elles aussi. Un peu à l'écart, le gros quadrimoteur Handley-Page qui emporterait Maryika vibrait doucement ; les pales de ses hélices tournaient déjà.

Le *flight-lieutenant* arma ses mitrailleuses et consulta sa montre. Il était vingt-trois heures trente. Il leva le bras. Dans la nuit résonna le roulis des démarreurs. Puis, presque aussitôt, on entendit le ronronnement souple et puissant des moteurs Rolls-Royce. Ceux de la première escadrille,

commandée par Donald, ceux de la seconde, ceux du Wing, ceux du Group…

Tennessee quitta le premier la file des Spitfire et roula au pas sur la piste. Ceux de son escadrille suivirent. Le Handley-Page n'avait pas bougé.

Les chasseurs tanguèrent sur quelques mètres, se placèrent en position puis stoppèrent. Donald regardait tour à tour le Handley-Page dans son rétroviseur, et la tour de contrôle devant lui.

Le quadrimoteur était toujours à l'arrêt.

Une fusée blanche embrasa le sommet de la tour, monta dans l'obscurité et se perdit dans la nuée.

C'était le signal.

Les douze appareils de la première escadrille accélérèrent, puis prirent leur envol et trouvèrent leur position. Alors le *flight-lieutenant* Donald Éliott Tennessee mit le cap sur la France. Il vola très bas en direction du littoral et, presque aussitôt, ce fut la

mer.

CINQUIÈME PARTIE

La retraite de la Marne

L'œil derrière la porte

Páz savait que dans moins d'une demi-heure l'œil le regarderait au travers du judas.

Toujours le même œil. Toujours à la même heure. Exactement quand le soleil tirerait une ombre diagonale en travers du deuxième carré du carrelage à partir de la porte. A force d'être enfermé dans un quadrilatère de quatre mètres sur trois, le prisonnier finissait par connaître chaque pouce carré de son univers. Il connaissait aussi les bruits.

La nature des pas qui s'approchaient de lui. Les rites de ses bourreaux.

Páz attendait l'œil.

Ses jambes, plus particulièrement ses genoux, le faisaient souffrir. Nez-Plat s'en était occupé. Pendant des heures, il avait tapé sur la rotule, toujours au même endroit, avec une planchette à petits clous. Puis il était passé à l'eau.

— Comme les Chinetoques ! avait-il expliqué en s'illuminant d'un large sourire professionnel. Une goutte d'eau, c'est inoffensif, mais si elle tombe jour et nuit sur le crâne d'un mec, elle le rend maboul. Elle le remplit. Elle le démantibule ! Elle l'hallucine ! Tu vas voir, on va essayer sur toi !

Nez-Plat était passé aux actes.

C'était un garçon minutieux.

Les journées d'interrogatoires et de mauvais traitements se concluaient toujours avec Cosini. L'Italien, le chef, le *duce* de la conduite des Affaires

juives était le porte-voix de la clique des manteaux bleus. Il intervenait en fin de programme. À l'issue de sa journée de travail, il faisait une entrée fracassante dans la salle dévolue à l'instruction des affaires. Un brouhaha l'annonçait toujours. Des vociférations. On l'entendait venir, précédé ou entouré par une cohorte de pas. Il se faisait ouvrir diverses cellules réparties le long du couloir. Il jappait d'une voix de ténorino sitôt qu'il entrait dans l'une d'elles, insultant le malheureux prisonnier en termes orduriers.

Páz avait pris l'habitude de ce qui l'attendait. A peine Cosini aboyait-il dans la cellule voisine de la sienne qu'on le « nettoyait ». Nez-Plat, Chalumeau ou un autre lui plongeait une dernière fois la tête dans la baignoire. Quand il resurgissait à la lumière, il entendait les tours de clé et le grincement des verrous. Au travers des gouttes d'eau, il distinguait la petite silhouette de chat botté de l'ancien cagoulard. Il entendait la voix ricaneuse et insultante du fasciste énervé, gominé, survolté, s'adresser à lui avec un emportement qui le glaçait

d'effroi.

Et d'abord, la question rituelle

— Alors ? Est-ce qu'aujourd'hui la lie de la racaille étrangère a parlé ? Est-ce qu'elle a enfin avoué sa forfaiture ? Où en sommes-nous, inspecteur ?

Camard, dit Nez-Plat, baissait la tête.

— Trois évanouissements. L'ongle du pouce arraché. Dix-sept plaquettes aux genoux. Mais P 157 n'a toujours pas parlé.

— Nous pataugeons ! Nous pataugeons ! J'ai une obligation de résultats, Camard ! Démerdez-vous ! vociférait Cosini.

L'Italien était assailli de tics étranges.

— Les autorités allemandes s'énervent ! Elles veulent savoir où se terre le Juif Borowicz ! Et moi aussi, j'ai un compte à régler ! Je veux la peau du grand youtre boiteux !

Il expédiait chaque fois un coup de pied vicieux dans les côtes de Pázmány. Il exigeait de ce dernier qu'il rampât sur le sol. Il se penchait alors sur le « sous-homme ». Hyène fétide à l'haleine chargée de relents de chou, d'ail et de vin de comptoir, il aboyait au nez de l'infortuné. Il déraillait dans l'aigu avec des accents de mépris et de haine incontrôlés. Il savait humilier ses victimes, rabaisser au rang de miettes des êtres qu'il avait déjà giflés, battus, brûlés, desquamés, emplis d'eau, transpercés de courants électriques. Vaincus.

Pázmány désespérait de la nécessité de vivre. Son bourreau était raffiné. Pour que le temps paraisse plus long et plus insupportable au détenu étroitement garrotté sous le robinet de la baignoire, il se vantait en lui racontant comment il avait violé la petite bignole de la rue des Jardiniers sur son beau parquet ciré.

Nez-Plat s'acharnait sur son prisonnier parce que, disait-il, il ne pouvait rien contre les deux autres.

— Deux belles plantes ! Une Juive et une têtue qui cafte pas ! Juste à côté ! L'idéal à consommer ! Mais les autorités allemandes ont interdit qu'on y touche. C'est un capital, y paraît. Et puis elles ne savent rien…

Les questions de ses tourmenteurs tournaient inlassablement autour des mêmes thèmes : qu'alliez-vous faire au 10, rue des Jardiniers ? Depuis quand aviez-vous partie liée avec cette Mademoiselle Fiffre ? Vous avait-elle présenté un émissaire venu de Londres ? Parlez-nous de d'Estienne d'Orves. Quels sont vos correspondants ? vos interlocuteurs ? vos boîtes aux lettres ? Qui est le chef ? Où se trouve aujourd'hui Blèmia Borowicz ?

Rendu à la solitude de sa geôle, Pázmány se souvenait des indications données par Germaine Fiffre alors qu'ils se rendaient rue des Jardiniers : la Marne… Mais, au fil des jours, une ténacité plus forte que la barbarie s'était installée en lui. Il ne parlerait pas. Mieux : il s'entraînait à ne pas penser.

Parfois, l'espace de quelques heures, ses bourreaux lui ménageaient une rémission. Ils desserraient l'étau. Pázmány s'allongeait en grimaçant sur le bat-flanc de sa prison. Les genoux ramenés sur la poitrine, les bras rétractés contre le thorax, il s'endormait dans la position fœtale, les yeux grands ouverts, la nuque raide, s'acharnant à retarder les saccades de son corps meurtri.

On le nourrissait. On lui donnait à boire. Une jeune femme en uniforme de l'armée allemande entrait. Il grelottait de fièvre. Elle soignait ses plaies au visage. Elle parlait doucement de Gerda. Elle racontait son calvaire. Elle suppliait Páz de se montrer raisonnable, de donner l'adresse de la cache de Boro, vendant ses faux amis qui l'avaient abandonné. Elle le suppliait de sauver la vie de sa compagne et la sienne propre.

Páz tournait vers elle un regard brûlant. Ah, se reposer ! Pleurer. Fermer les yeux. Et puis dormir à jamais.

Le Hongrois posait sa main poisseuse de sang

séché sur l'avant-bras de la *Mädchen :*

— Allez leur dire que je ne sais vraiment pas où se trouve Borowicz, murmurait-il.

Elle le repoussait avec une haine subite.

— *Schweinhund*[31] ! lâchait-elle avant de partir.

Elle ramassait sa trousse de premier secours, claquait les talons et faisait le salut hitlérien.

La porte se refermait sur elle. Les clés tournaient dans la serrure.

L'œil regardait Pázmány.

Chamades et rumeurs de couloir

La vie sur les bords de Marne avait pris son tempo.

Prakash, le bras soutenu par une écharpe de soie noire prêtée par Chantal, parachevait sa convalescence en butinant dans le sillage de la maîtresse de maison. Il se rendait utile en lui portant ses cabas. Il se rendait agréable en écoutant de la bouche même de l'appétissante madame Palmire comment elle avait failli devenir l'ornement majeur du harem d'un émir du sultanat d'Oman.

L'industrieux Hongrois ne manquait jamais une occasion de complimenter l'ex-môme Pluchet sur ses toilettes, ni de faire grand cas de son physique. La ravissante y trouvait son compte et, bien qu'elle se sentît étroitement surveillée par Pépé l'Asticot (pour lequel elle nourrissait par ailleurs une tendre affection), c'était, pour la jeune femme, une

exaltante façon de revivre les émois de la séduction que de voir, au moindre geste gracieux — pour un infime frôlement de peau, pour un détail de maquillage —, le désir s'inscrire au fond des yeux brûlants d'un homme bien plus jeune que son vieil adorateur.

— Mince ! Quand je pense que j'étais sur le point de devenir une grosse rombière à trois rangs de perles ! s'exclama-t-elle au matin du troisième jour.

Elle se mordait les lèvres.

De ses beaux yeux changeants, elle fixait ceux de Prakash avec une insistance étrange.

— Ah ! soupira-t-elle encore avec un rire désenchanté, ce qu'on est gourde quand on est jeune ! En moins que rien, je me suis laissé marauder par l'argent… C'est fou ce qu'on s'habitue au luxe !

Soudain, comme si ses bagues lui tenaient trop chaud, Chantal ôta son diamant. Elle se débarrassa

également de son rubis et leva sur le Hongrois un regard ombré de mascara.

— Pour un beau garçon comme vous, Béla, je serais prête à tout abandonner, dit-elle précipitamment. A venir toute nue dans la corbeille !

Il était assis à côté d'elle sur la rambarde d'une terrasse dominant la Marne. Un pâle soleil d'hiver jouait à contre-jour de ses cheveux. Il pouvait respirer son parfum. Ils étaient seuls dans la villa. Pépé avait fait un saut en Traction jusqu'à la capitale. Il était occupé à battre le rappel des amis, comme le lui avait demandé Boro.

Exposés à la bourrasque qui secouait leurs cœurs, les deux tourtereaux inopinés se brûlèrent des yeux un long moment.

— Qu'attends-tu, grand nigaud ? s'écria Chantal au bout du compte. Tu n'as pas envie de chiper la gamine ? Ce matin, tu dois bien le sentir, je suis d'un abordage facile.

Prakash abaissa sur les seins de l'inconstante ses prunelles à la noirceur lente et passionnée.

Chantal était hors d'elle-même. Elle s'offrait toute.

— Ne franchis pas les limites, dit-il soudain à voix basse.

Il effleura la bouche de la jeune femme d'un baiser fraternel.

— Je n'aimerais pas trahir sous son toit celui qui nous reçoit si généreusement.

Un éclair de colère s'alluma brièvement au fond des prunelles de l'ancienne téléphoniste.

— C'est ton dernier mot ?

Il lui caressa le visage d'un geste apaisant.

— Oui, dit-il dans un souffle. Laisse-moi me conduire bien. Je me donne assez de mal pour ça.

Elle trouva la force de lui sourire. Elle savait pertinemment qu'il avait raison. Sous une

résignation de bon aloi, elle dissimulait un véritable bouillonnement de toute sa personne.

— T'as raté l'autobus du plaisir, beau mec ! dit Chantal.

— C'est bien ainsi, murmura Prakash.

Elle soupira.

Il sortit dans le parc. Elle le regarda s'éloigner sous les arbres.

Elle se mit à pleurer sans conviction.

Au fond de l'immense terrain arboré se trouvait la bâtisse que Lucien Palmire avait baptisée l'« annexe ». C'était, sous une toiture de tuiles bourguignonnes, une ligne basse d'anciennes stalles et d'écuries du XIX^{e} qui avaient été aménagées avec goût par le précédent propriétaire. Chaque chambre indépendante ouvrait par une porte-fenêtre sur un terre-plein empierré de jolis cailloux de rivière amoureusement ratissés.

A l'exception des volets du centre qui demeuraient hermétiquement clos, toutes les fenêtres de la bâtisse étaient ouvertes lorsque Prakash passa sur l'esplanade de gravier. Il poursuivit sa balade de santé et s'enfonça sous les arbres en sifflotant. Informé qu'il était du départ de Scipion et de Boro, partis très tôt remplir le programme fixé par ce dernier, il n'avait pas lieu de se presser. Main dans la poche, il poursuivit plus avant sa promenade.

Mademoiselle Fiffre était la seule à dormir encore à poings fermés. La grande girafe vivait dans le noir depuis deux jours et survivait en consommant des infusions de camomille à profusion. Elle se remettait cahin-caha d'un mal de bouche qui déguisait avec peine une carabinée gueule de bois.

Le fameux soir de sa sortie triomphante au bras de la Brocante, avant de succomber à un triple spasme qui lui avait mis dangereusement le foie sur la langue, la demoiselle prolongée avait trouvé la

force de subjuguer le petit broc au point d'en faire sa chose.

Il lui avait déclaré sa flamme. Elle avait eu le temps de lui promettre d'examiner son cas.

Après, malheureusement, était tombé le grand voile noir. Victime d'un irrépressible haut-le-cœur, Germaine avait été emportée ainsi qu'un fétu de paille. Elle avait dérivé au hasard des courants, charriée par un torrent furieux qui mugissait au fond d'abysses divagantes. Sous l'effet de ce retour de bile à la violence insoupçonnée, elle s'était enfoncée dans un remous comateux qui tantôt la dressait sur sa couche, ou bien, au contraire, l'y jetait, plus malheureuse que souffrante au début, puis de plus en plus malade, retournée de la tête aux pieds comme un gant, une poche, un vieux sac, volontaire pour la mort, suppliant Dieu qu'il la prît sous sa coupe plutôt que de la contraindre à poursuivre le cours nauséeux de cet abominable mouvement qui n'était plus tout à fait la vie mais bien plutôt l'antichambre vacillante, tournoyante,

écœurante, sans équilibre ni rime ni raison des supplices de l'enfer.

Avec des cris de cochon qu'on assassine, elle avait supplié toute la nuit que les diables l'achèvent.

Le brocanteur l'avait veillée jusqu'à l'aube, épongeant son front, nettoyant son vomi, retapant ses oreillers.

Quand elle s'était réveillée, misérable et drainée de ses derniers flux de bile, il était encore là avec ses bons yeux de chien de chasse.

Ils étaient restés enfermés quarante-huit heures en tête à tête.

Plus tard, l'histoire, puis la légende diraient qu'elle ne lui avait octroyé aucune autre privauté que celle de lui tenir la main, mais, de ce jour, le clan ricaneur des Hongrois entretint un doute concernant la chasteté de Germaine Fiffre.

En fait, leur imagination eut beau jeu de se nourrir de suspicion, puisque les résultats les plus

visibles, sinon les plus saisissants, de cet épisode mystérieux de la vie privée de la pudibonde demoiselle furent, coup sur coup, la révolution colorée qui s'opéra dans sa garde-robe (à l'ordinaire si éteinte) et l'état de dépendance hallucinée où sombra le brocanteur dès qu'il fut ressorti à la lumière du jour.

Germaine avait embrigadé Louis au point de régner non seulement sur son cœur, mais aussi sur son esprit.

Dès le quatrième jour, elle fît l'emplette d'une robe rouge carmin chez un fripier, arma la découpe de son visage de tonitruantes boucles d'oreilles de gitane et renvoya son soupirant (ou son amant ?) à Paris avec la triple mission de prendre des renseignements sur le sort de Marinette, de savoir ce qu'il était advenu de Pierre Pázmány, et de lui ramener sa chère bicyclette Hirondelle dans son fourgon à brocante.

Boro recrute

Au terme de ces péripéties de cœur et d'épiderme, la belle équipe aborda le cinquième jour de sa retraite banlieusarde sous des auspices incertains. Les grands desseins de Boro concernant la mise en place d'une armée de l'ombre, mouchards et autres, en vue de la libération de ses camarades, semblaient marquer le pas.

Pourtant, depuis son arrivée sous le toit de l'Asticot, le Hongrois n'avait rien fait qui pût retarder le galop du temps. Il sentait en lui une urgence d'agir qui le poussait derrière les reins comme le mufle d'une bête obsédante. Cependant, il se posait

les deux mêmes questions qui taraudaient tous ceux qui, à cette époque de l'Occupation, rêvaient d'en découdre avec les Allemands : Que faire ? Comment le faire ?

Dès le lendemain de son arrivée, sur le point de partir avec Scipion pour rallier Créteil, le reporter avait attaqué le morceau avec l'Asticot.

Il avait trouvé Lucien Palmire attablé devant une brouillade d'œufs au bacon et une tasse de chocolat. L'homme était en bras de chemise. Il était seul et respirait le propre et l'eau de Cologne. Il mangeait ses œufs avec une conviction et les signes d'un appétit neuf que ses agapes de la veille n'avaient pas amoindris. Son crâne, d'une rondeur parfaite, luisait de reflets incarnats. Une expression reposée était peinte sur son visage. A la vue de son teint de nouveau-né, le reporter sut que le barbeau sortait à peine de sa salle de bains à têtes de lion et à robinets dorés.

Boro s'assit à table et, à l'invite de son hôte, beurra une tartine. Les yeux agiles du hareng du

Topol se posèrent sur lui.

— Lucien, je n'irai pas par quatre chemins, commença Boro.

— Va au plus court, fils, coupa le proxénète. C'est la règle entre nous.

Son œil brillant de malice fila en embuscade au-dessus du bord de sa tasse de chocolat.

— Dégoise, jeune homme ! C'est le bateau anglais qui te fait chagrin ?

— C'est le bateau anglais, avoua le photographe. Pourquoi ne pas couler plutôt les vedettes de la Kriegsmarine ?

— Boro a raison, approuva Scipion qui venait d'apparaître à son tour et s'installait dans un raclement de chaise. Puisqu'il s'agit de contrebande, autant piller la flotte allemande et affaiblir l'ennemi !

Pépé l'Asticot préféra ne pas répondre.

Après un silence charpenté pendant lequel le demi-sel plongea obstinément son regard dans sa tasse, l'Africain adressa un clin d'œil à Boro. Puis il dessina un grand sourire d'ogre et lâcha :

— Réfléchis, bouana ! Tu ferais toujours le travail malhonnête auquel tu es habitué, mais au moins tu serais du bon côté de la francisque !

Cette fois, Lucien Palmire lui décocha un regard furibard.

— Descends de ton cocotier, chimpanzé ! répliqua-t-il vivement. Je t'ai vu faire ta grimace derrière le tronc !

Et, l'œil petit à force de colère :

— Crois-tu que je ne sache pas que la francisque est une arme à double tranchant ?

Usant d'un vocabulaire qui laissait la part belle à son indécrottable instinct discriminatoire à l'encontre des personnes de couleur, le hareng ajouta :

— Penses-tu sérieusement que j'ai attendu les réflexions d'un négro dans ton genre pour savoir vers quel camp je penche ?

— Non, bouana.

Pépé fixa l'Africain, tentant de lire sur son visage si c'était du lard ou du cochon. Scipion lui retourna l'image d'un grand Noir modeste.

— Et ne joue pas au plus fin avec moi !

— Non, bouana. Certainement, bouana.

— Mille putes ! écuma l'Asticot. Je ne suis pas pétainiste ! Je suis palmiriste ! Je pense à mon portefeuille, là ! Vous êtes contents ? !

Furieux, il s'était levé avec l'agilité déconcertante des obèses. Il commença à faire les cent pas, les mains derrière le dos. Au bout d'un moment, il se campa devant Blèmia Borowicz et se hissa sur la pointe des pieds afin de se grandir.

— En somme, toi et tes amis seriez plus enclins à

suivre les directives de cette grande asperge de général de Londres, qu'à faire confiance au Maréchal ?

Il répugnait visiblement à prononcer le nom de Charles de Gaulle.

— En cela nous n'avons pas varié, dit Boro. Nous sommes séditieux mais pas conformes.

— De Gaulle n'a pas d'avenir, jugea Pépé.

— De Gaulle est le seul recours de la France, trancha Boro. Au moins pour le moment.

— Pétain est une vieille baderne, énonça Scipion.

— Une scorsonère rabougrie, compléta Prakash qui venait de faire son apparition avec la belle Chantal pendue à son bras valide.

Lucien Palmire leur décocha un regard suspicieux.

— Où étiez-vous tous les deux ?

— Chantal refaisait mon pansement.

— Bonne bête, corrobora la petite. Il cicatrise à vue d'œil.

— Revenons au Maréchal, dit fermement Boro, bien déterminé à ne plus lâcher le morceau du principal. Travail, Famille, Patrie : ce ne sont pas des valeurs auxquelles tu nous as habitués, Lucien !

— Certes, rétorqua le barbeau en s'essuyant la bouche, mais s'éloigner du chemin tracé par l'autorité, c'est se mettre au ban de la société ! Je n'ai plus l'âge de jouer au gendarme et au voleur ! Désobéir au Maréchal, c'est aller hors la loi.

— Hors la loi ?

Pépé l'Asticot prit un ton pénétré :

— Sa doctrine est formelle « Suivez-moi. Gardez votre confiance en la France éternelle ! ».

— Fichaises ! s'écria Scipion. Le vieux berne la

France entière !

Lucien Palmire leva les yeux.

— Toi, Bamboula, occupe-toi de tes ancêtres les Gaulois !

— Comme si c'était pour te faire peur ! s'écria soudain Chantal. Elle est bonne, celle-là ! C'est toujours mieux d'être un bandit d'honneur que de manger dans la main des Boches !

— L'Etat français existe ! s'entêta le proxénète. Sa légitimité est à Vichy.

— C'est une usurpation, tonna Boro. C'est un ignoble pacte signé avec le fascisme !

— C'est un accord de circonstance. Même si ça n'a pas forcément d'avenir, dit le mac.

— Et ta dernière expédition à Zurich, elle avait de l'avenir ? lança Chantal, désormais acquise à l'autre camp.

L'Asticot tira la gueule. Puisqu'on en était à lui reprocher tous les versants escarpés de sa vie, il fit savoir, l'air pincé, que son passé ne regardait que lui.

— Tu as raison, c'est seulement de notre futur qu'il s'agit ! pétarada Chantal dont le visage se ferma.

Germaine Fiffre apparut sur le seuil de la salle à manger. Sombre comme une ombre du destin, le teint pâle mais maquillée comme une châsse, l'ancienne administratrice d'Alpha-Press s'avança. Elle était drapée dans un châle multicolore jeté sur sa vertigineuse robe rouge. Chavirant sur de très hauts talons assortis à cette parure, elle prit place et tendit sa tasse avec autorité :

— Thé de Chine, dit-elle simplement. Pas de sucre. Pas de lait. Seulement le thé.

Pépé l'Asticot tourna soudain le dos à la table comme s'il changeait de préoccupation.

— Pétain n'existe pas sans Hitler, reconnut-il en s'adressant à Boro, mais Hitler a mis la main sur le monde.

— Hitler est l'homme à abattre, s'entêta Blèmia.

— C'est ezactement ezact sur le papier, objecta le demi-sel en se hissant à nouveau sur la pointe des pieds. Mais, pour le moment, les Françouzes lisent davantage leur avenir dans les mottes de beurre que dans les chevrotements d'un général de brigade !

— Nous inverserons la tendance !

— Comment vous y prendrez-vous ? demanda Lucien Palmire en retombant sur ses talons. Pour les trois quarts des Français, de Gaulle est un traître, un insoumis ! Un mercenaire de la plus belle eau, et un vulgaire petit hussard à deux étoiles !

— Un jour, il aura une armée derrière lui.

Pépé l'Asticot haussa les épaules.

— Une armée ? Et vous en serez ?

— Oui.

— Où prendrez-vous les autres, mon pauvre Boro ?

— Là où vibre encore la capacité de se rebeller.

Le hareng du Topol décrocha lourdement vers le fond de la pièce. Il avait la carrure opaque, le visage incrédule.

En trois enjambées, Boro rattrapa le corpulent barbeau. Il l'empoigna.

— Viens avec nous, l'Asticot ! Nous avons besoin de toi !

— De moi ? Besoin ?..

Le barbeau n'en croyait pas ses oreilles.

— Je serais utile à quelqu'un ?

— Pourquoi pas ?

— Tu veux dire que des choses ne pourraient pas se faire sans moi ?

— C'est ce que je prétends.

— Alors là !..

L'Asticot était confondu. Il mit ses mains dans son dos et fit quatre fois le tour de la pièce. Au terme de quoi il s'arrêta devant le Hongrois et demanda :

— Si je viens, j'aurai un grade ?

— Capitaine, fit Prakash.

— Et mon casier ?

— C'est la guerre, Lucien Palmire ! s'écria Scipion.

— Si vous me refaites une virginité, je vous suivrai peut-être, monsieur Borowicz !

Pépé consulta Chantal du regard. À sa grande surprise, il vit sa bourgeoise s'illuminer d'un sourire encourageant.

— Capitaine ! rêva l'ancienne vedette. Ça ne manque pas d'une certaine allure.

— N'allons pas trop vite en besogne, maugréa Pépé l'Asticot.

Le gros marlou gambergeait ferme. Il allait, venait, repartait, les pouces aux cocottes de son gilet. Il était perplexe. Dubitatif. Troublé. Tenté. Charmé.

— Vous croyez que c'est sérieux, un projet pareil ? demanda-t-il au bout de quelques instants… Quel est votre objectif?

— Le premier : faire évader mes amis emprisonnés.

— Savez-vous où ils se trouvent ?

— Pas le moins du monde.

— Avez-vous un plan ?

— Peut-être.

— Puis-je en savoir un peu plus ?

— Quand j'aurai votre accord.

— Je vais y réfléchir, déclara l'Asticot.

— Je ne peux pas attendre, objecta Boro. Mes amis sont en prison. Je dois tenter quelque chose.

— Oui, décidez-vous, à la fin, vieille bretelle ! glapit soudain Germaine Fiffre dont les boucles d'oreilles s'agitèrent en tous sens.

— Non, mais des fois ! récrimina Chantal en volant au secours de Pépé. Vieille perruque vous-même !

Et, à la cantonade :

— Pourquoi s'en prend-elle à mon homme ? Il ne vous a rien fait !

En trois pas, elle se retrouva nez à nez avec son adversaire.

— Vieux tableau de toutes les couleurs ! lança-t-

elle à la Fiffre.

— Oh ! Ne me parlez pas sur ce ton, fille Pluchet ! rétorqua cette dernière en se dressant comme une tour.

— Laisse, Zizi, temporisa Pépé. Mademoiselle Fiffre ne sait pas ce qu'elle dit.

— Je veux bien mettre de l'eau dans mon vin, monsieur Boro, admit la Pluchet en réintégrant son coin, mais dites à votre hystéro que ça fait un bail que je ne fais plus partie du petit personnel !

— Hystéro ! La coupe est pleine ! hurla la Fiffre.

D'un geste, Boro calma les deux femmes. Puis, comme Germaine Fiffre se réfugiait dans d'inintelligibles vociférations, il rugit :

— Nom d'une vache ! Allez-vous m'écouter ?

— Nom d'une vache ? A une demoiselle ? bêla la voix désaccordée de Germaine.

— Parfaitement ! dit Boro. Asseyez-vous, Fiffre !.. Ou je vous empoigne !

— Oh!

— Votre réponse, Lucien Palmire ?

— Je suis en train de prendre ma décision, annonça le barbeau. Ne me troublez plus pendant quinze secondes.

D'un pas vif, il marcha jusqu'au mur le plus proche et se campa devant le portrait jaune sépia d'une personne d'âge.

— Sa mère, souffla Chantal.

Elle retint son souffle.

Lucien Palmire fixait la dame dans son cadre. Boutonnée de nacre jusqu'au menton, la paysanne endimanchée lui souriait paisiblement.

— Quel est votre plan, monsieur Borowicz ? questionna le barbeau d'une voix rendue fluette par

la réflexion.

— La première action consistera à attaquer une maison, dit simplement Boro.

— Pas plus ?

— Nous devrons être en nombre.

— Combien ?

— Cinquante.

— Nous l'avons déjà fait. Ensemble nous savons soutenir un siège… De quelle maison s'agit-il ?

— Pour des questions de sécurité, je ne puis en dire plus, répondit Blèmia.

Pépé l'Asticot quitta sa mère des yeux. Ses paumes étaient froides, son esprit enfiévré. Sa ciboule de voyou fonctionnait à vive allure.

Il fit quelques pas apaisés devant lui, s'arrêta face à la fenêtre et contempla les lointains de son parc.

— Pourquoi pas ? s'interrogea-t-il dans un murmure. Rebelle et séditieux jusqu'au bout… C'est bien dans mon caractère. Et cependant… ajouta-t-il en fouillant une dernière fois tout au fond de ses plus nobles scrupules.

Il se tut jusqu'à l'insupportable.

Boro tordait sa canne. Germaine faisait grincer ses dents. Scipion s'était arrêté de mastiquer. Prakash triturait son bras en écharpe. Chantal se rongeait les ongles.

Lucien Palmire se gratta la gorge et dit :

— Cinquante, c'est une petite armée…

— Il faut battre le rappel, insinua Boro.

Il avait parlé lentement.

— Dimanche, déclara le hareng avec componction, je les réunirai. Dimanche, ils seront là.

— Bravo ! cria Blèmia.

Tous applaudirent.

Pépé l'Asticot avait rajeuni. Il se voyait déjà colonel.

Le chien prend du poil

Là-dessus, conduit par Scipion, Boro partit pour Créteil.

L'Aston Martin fit ronfler son moteur. Via un parcours d'allées bien dessinées, elle emprunta la

discrète sortie située à l'arrière de l'annexe. De ce côté du parc, en effet, à l'opposé de l'entrée principale, depuis la propriété de Pépé l'Asticot on accédait par une grille à une impasse sur berge.

Cette porte à double battant était logée dans le renfoncement d'un mur ancien que tapissait un tissu de verdure. Au fil des années, une grotte naturelle s'était constituée. Faite d'un entrelacs de lierre et de lianes tressés dont les contorsions cachaient l'épaisseur du mur, elle était elle-même abritée par le couvert de grands arbres pleureurs. Cette luxuriance de la nature, pas tout à fait accidentelle, rendait la sortie invisible, à moins d'avoir le nez dessus. L'annexe elle-même, avec ses bâtiments ras, était dissimulée aux yeux des rares promeneurs.

La Marne coulait en face. En cette saison, grossie par les fréquentes averses de neige, la rivière paraissait plus sournoise. Au sortir d'une nuit de gel, elle était ouatée de brume. Une île partageait le courant assez fort où ondulait la

crinière des herbes.

À main gauche, l'impasse se perdait dans un sentier de pêcheur qui longeait la rive et les hauts murs de la propriété. Au bout d'un chenal encastré dans un enchevêtrement de joncs, la main de l'homme avait aménagé un débarcadère limité par des planches. Cette anse abritait la pointe de plusieurs barques tournées vers une poterne d'où l'on pouvait gagner la propriété.

À droite, l'impasse se développait en sentier carrossable. Elle rejoignait une route de castine qui se jetait elle-même dans une voie goudronnée. C'est par cette route étroite que Scipion rallia le centre de Joinville avant de filer vers sa destination.

Au passage de la Marne, Boro eut une pensée éteinte pour Werner Werner.

À Créteil, chemin du Bras-du-Chapitre, Scipion arrêta l'Aston Martin devant la maison d'Albert Fruges. Rien n'avait bougé : ni la baraque ni la moustache du ch'timi.

L'homme du Pas-de-Calais restait fidèle à la voix de Maurice Thorez. Il continuait à siffler *L'Internationale* sur les échafaudages en attendant que la vacherie humaine se lasse autour de lui. Du pacte germano-soviétique, il préférait ne pas parler : la manœuvre était hors de son entendement.

Quand il racontait sa guerre, le peintre en bâtiment riait aux larmes.

Très tôt replié, son régiment s'était dissous dans la nature. Devant l'avancée des panzers, l'as de la peinture Ripolin avait abandonné sa capote au coin d'un bois, jeté son fusil dans une mare et rallié son bercail à pied.

Le dimanche, le champion de la canne emboîtable continuait à aller rêver sous les ombrages complices de l'île Brise-Pain. Il péchait au vif ou à la coulée. Au bord des remous noirs, penché sur les herbes, il interrogeait les miroirs d'eau passante et guettait la carpe, le brocheton et le frétillant gardon. Il voyait toujours aussi rouge dès lors qu'on lui parlait politique. Persuadé que tout

pouvait changer sur le sol de cette pauvre France meurtrie pourvu que les forces de gauche s'unissent contre les droites collaborationnistes, les bourgeois conservateurs et les diktats de Hitler, il attendait quelque chose.

C'est dire si, avec sa femme Eugénie dite Génie, née demoiselle Malaviette, il fit fête au reporter et à l'Africain. Ces deux-là étaient les ambassadeurs des jours meilleurs ! Les deux Rois mages ! Ils incarnaient la jeunesse vivante ! Le retour de la castagne !

Une poussée de sang monta aux tempes de l'Albert quand Boro lui parla de la mise en place d'un réseau d'hommes décidés à mener la lutte contre l'occupant.

— Nom d'un p'tit Quinquin ! Je suis volontaire pour la subversion ! s'écria aussitôt le peintre en bâtiment.

Sur cet air-là, Albert Fruges, l'homme du Nord, était toujours prêt pour de nouvelles aventures !

Il déboucha une bouteille de vin blanc, navré toutefois de ne pas pouvoir offrir une bonne mousse belge à ses visiteurs.

— Je boirais volontiers mes douze demis sur les douze coups de midi, assura le peintre, sauf qu'aujourd'hui, la bière, c'est de la pisse de chat.

Imité par son épouse, Albert fit la grimace.

— Soi-disant une espèce d'ersatz de Champigneulles, décréta Génie d'une voix morne. Mon Albert ne boit pas ça.

On en vint à parler de Dédé Mésange. Fruges connaissait l'adresse de l'usine dans laquelle ce dernier travaillait : les établissements Delbuze-Bertholdini.

— Avant, chez Delbuze, ils faisaient les parquets pour les paquebots. Des persiennes et des fauteuils en teck pour les rupins. Mais, depuis peu, y s'sont mis à usiner des crosses de fusils pour le compte des Allemands. Ils travaillent pour Mauser. Ça

m'étonnerait que Dédé moisisse longtemps dans les parages !

L'usine était située à une dizaine de kilomètres. Guidés par l'homme du plat pays, Boro et Scipion firent donc le déplacement dans un paysage de murs gris et d'entrepôts de brique.

Il était presque midi quand ils arrivèrent en vue d'une série de bâtiments identiques ponctués de verrières bleuies par la défense passive. Scipion gara la voiture à bonne distance du portail de sortie des ateliers. Les trois hommes attendirent que retentisse le mugissement de la sirène.

A midi tapant, elle toussa un cri asthmatique, puis hulula un chevrotement de fin du monde. Presque instantanément, comme un couvercle qui saute, une double porte métallique coulissa au fond de la cour pavée, et un flot de salopettes bleues et de casquettes grises se déversa par vagues dans la rue.

Au-dessus des travailleurs, le ciel d'hiver avait la

fixité du plomb.

Très vite, la cohorte moutonna sur les trottoirs, épousa le contrefort des murs, envahit la chaussée. Les cyclistes prirent la tête. Les gars pédalaient sec. Les jeunes avaient des vélos de course. Ils allaient par pelotons plus bruyants. Derrière eux, la tête dans les épaules, la musette en travers du corps, la cigarette roulée au coin du porte-pipe, le gros de la troupe trottinait. Un groupe de plus en plus poussif formait la queue de la colonne. Les vétérans fermaient la marche : des types sans gaieté ni futur ; des travailleurs abîmés par trente-cinq ans d'usine ; des fumeurs ; des bacillaires ; des alcoolos ; des attardés, enfin, qui remontaient la foule grise et bleue en courotant dans leurs brodequins sans voir la voiture garée à l'angle.

Ses trois occupants cherchaient des yeux celui qu'ils attendaient. Soudain, Fruges ouvrit la portière. Il franchit la route et aborda l'un des aînés du syndicat, un type originaire du Pas-de-Calais, un ch'ti qui avait été mineur comme lui dans une vie

antérieure

— Antoine, t'aurais pas vu Dédé ?

— Ça m'étonnerait que vous le trouviez… Dédé, y s'est fait la jaquette depuis longtemps.

Les yeux sombres sous la visière de sa casquette, l'ouvrier s'approcha de la voiture. Son regard bleu serti dans l'écrin vibrant de ses cils, il fixa le capot rutilant de l'Aston Martin, dévisagea le chauffeur noir puis Boro avec méfiance.

— Vous êtes un ami à Mésange ? demanda-t-il en s'adressant à ce dernier.

— Un vrai, certifia Fruges qui s'était avancé.

— Je lui ai même présenté sa future femme, dit Boro pour faire bon poids.

— Madame Liselotte ? La ch'tiote à Declercke ? J'ai bien connu son père, autrefois ! Une bonne petite, apprécia l'ouvrier. Une fille canon qu'a surmonté la mort de son père pour faire son droit à

Paris. Elle nous conseille au syndicat. Et elle est pas manchote !

La glace était rompue.

Renseignements pris, il apparut que le jeune communiste avait quitté son travail un mois plus tôt. Catalogué pour ses convictions, il avait été remercié par la direction et vivait aux crochets des frères Charençon.

— Les maquilleurs de voitures ?

— Oui, Tatave et René, son frangin. La crème des amis.

— Je les connais également.

— Dans ce cas, suivez la Marne, m'sieur, c'est tout droit pour le chantier. Et moi, vu l'heure qu'il est, je vais casser la dalle.

L'ouvrier porta rapidement l'index à la visière de sa casquette, lança un geste du menton en direction d'Albert Fruges et repartit d'un pas lourd.

— Ils n'ont qu'une heure pour lécher la gamelle, expliqua Fruges en regagnant la voiture.

Ils quittèrent les lieux et suivirent les rives.

Quai du Halage, où se trouvaient la casse et les hangars de l'entreprise de carrosserie Charançon & frère, Dédé les accueillit à bras ouverts. Il travaillait sur le chantier, les pieds dans la boue, silhouette flottante dans un grand bleu de travail. Quand ils arrivèrent, il réchauffait ses mains engourdies par le froid à la flamme d'un bidon de tôle transformé en brasero.

Il portait un foulard rouge en tire-jus, une bâche sur ses cheveux ébouriffés et des lunettes rondes d'intellectuel. Sa barbe avait bien trois jours. Ses rouflaquettes taillées en pointe lui donnaient l'air gavroche. Il avait toujours son petit nez épaté, ses airs de sincérité, une grande soif d'absolu au coin des lèvres. Il attendait le Grand Soir. En attendant, il se spécialisait dans le « non-ferreux ».

— Je me fais mon trou, expliqua-t-il fièrement.

Les Charançon sont prêts à me prendre comme associé. Mon oncle René dit que tripoter la rouille et le vert-de-gris en temps de guerre, c'est du nanan ! — « Tu vas voir, les Chleuhs, tout le matériel qu'ils vont réformer, il prédit. Un jour, on rachètera les restes de l'armée française et p't-être même les restes de l'armée allemande ! Des camions, des bagnoles, des barges et même des tanks ! » Et moi, je le crois, René. Il a l'oreille fine. Il est en rapport avec un certain Joanovici. Un chiffonnier en gros. Un mariole qu'a toujours eu du pif. Ils font des affaires ensemble.

— Oui mais toi, qu'est-ce que tu deviens dans tout ça ? demanda Boro.

— Moi ? Je suis ! Je désosse les lavabos et je découpe les voitures ! Je récupère le cuivre et l'aluminium. Je suis devenu l'as du chalumeau oxhydrique !

— Qu'est-ce qu'elle dit de ta nouvelle carrière, Liselotte ?

— Elle dit que j'ai raison de préférer la liberté du travailleur à l'aliénation du grand capital !

Poussé dans ses derniers retranchements, Dédé finit par avouer que, pour le moment, malgré toutes les supputations et les châteaux en Espagne de l'oncle Charançon, la ferraille rapportait peu. En plus, René payait son personnel avec un lance-pierres. On vivait donc chichement, chez les Mésange. Liselotte assurait crânement la vie quotidienne.

— Mais la dèche empêche pas de chanter, hein !

Le dimanche, Dédé mettait du linge propre, sa liquette blanche et ses bretelles d'apparat ; Liselotte arborait son bracelet en ivoire, elle passait une jolie blouse à plis creux et enfilait des escarpins. On allait dans une petite boîte à gambille.

— Elle est comme ça, l'avocate ! s'enthousiasma Mésange en retrouvant ses traits d'adolescent. Elle a beau avoir la tête pleine de lois, savoir tourner

des effets de manche avec sa petite robe noire et faire tousser les juges au prétoire, elle est toujours aussi enragée pour danser !

On but un coup de gros rouge dans des verres à moutarde.

— C'est tout ce que j'ai à vous offrir, s'excusa l'ouvrier du métal. Dans les coins perdus du bocage industriel, le jus de carotte fait toujours faillite !

Boro aborda ses projets. Lorsqu'il parla de regroupements et de réseaux, il nota dans l'attitude de Mésange une sorte de recul instinctif. Il s'attendait à de l'enthousiasme. Il rencontra la prudence.

— Je consulterai mes camarades, dit le jeune militant communiste. Faut qu'on discute entre nous. On devra sûrement faire remonter ça plus haut.

Comme Boro insistait, Dédé Mésange se cabra :

— Qu'est-ce que tu crois, reporter ? On vous a pas attendus pour bouger ! Les organisations

spéciales, nos OS, fonctionnent depuis quatre mois déjà. Avec quelques amis, on a même effectué des sabotages économiques.

— C'est la suite d'un combat qui a commencé bien avant la guerre mondiale, lança Boro.

— Je pense comme toi qu'il faut se battre. Et on s'en occupe… Il y a des liaisons avec les bataillons de la jeunesse et les combattants de la main-d'œuvre immigrée. C'est de là que quelque chose sortira. Des camarades de poids plantent les premiers jalons pour la guérilla… D'ailleurs, veux-tu que je te présente quelques-uns de mes amis ?

Dédé tendit la main derrière Boro. Celui-ci se retourna. Trois hommes qui s'étaient approchés silencieusement le dévisageaient avec une calme intensité. Dédé se leva :

— Boro, je te présente mes camarades du mouvement ouvrier des immigrés. Trois piliers de la MOI. À gauche, Missak Manouchian, tourneur chez Citroën, un homme d'action et un poète… Au

centre, Wasjbrot, et enfin Boczov, qui est hongrois tout comme toi.

Boro rendit leur regard au fils de paysans arméniens et à ses deux camarades.

— Ils sont mes frères d'armes, compléta Dédé Mésange en baissant la voix.

Il leur indiqua le chemin de la maison.

— Entrez, je vous rejoins.

Quand ils se furent éloignés, Boro reprit :

— La vie de certains de mes proches est menacée. J'ai besoin de bras.

— Toute précipitation serait néfaste à la construction d'un large mouvement insurrectionnel, répondit Mésange. Mais je t'aiderai. De quoi s'agit-il ?

En quelques mots, Blèmia lui rapporta la situation dans laquelle il se trouvait.

— Il faut que tu parles à Liselotte.

— Dis-moi où elle se trouve.

— Elle est absente. Elle plaide à Fontainebleau.

— Mais toi, viendras-tu ?

— Je vais y réfléchir, conclut Dédé Mésange. Je te dirai…

Ils se quittèrent sans chaleur, mais avec de l'espoir.

Frau Spitz rate une marche

L'œil était derrière la porte et regardait Pázmány.

C'était un rendez-vous fidèle. Un cauchemar quotidien. Une auscultation, une fouille, un viol. Une présence de pierre et de glace. La sensation pour le prisonnier qu'une statue froide et cruelle s'installait derrière l'huis et que, sous le pétale de sa lourde paupière, le monstre marmoréen campé de longs moments devant la cellule se nourrissait du délabrement progressif de sa victime.

L'iris était bleu, immobile. Les bords de l'œil, cernés de rouge. Les cils courts et espacés. Le blanc, parcouru de filets de sang.

Pázmány était rentré de son dernier interrogatoire courbé en deux par la souffrance. Cosini lui avait administré une volée de coups de pied dans l'abdomen.

L'œil sembla interroger avec défiance le triste paquet humain qu'il apercevait étendu sur la paillasse. Un corps à la dérive, ramassé sur lui-même, la tête rejetée de côté. Il observait les signes

de la douleur, les spasmes dont était secoué le malheureux qui cherchait appui autour de lui contre les pierres du mur et régurgitait jusqu'à l'agonie le feu de ses entrailles vides.

— *Ach !* Cet imbécile finira par me le tuer pour rien ! sacra le monstre de marbre.

Le buste de la gorgone pivota. La statue redevint matrone. Sanglée dans son tailleur militaire, Frau Spitz se mit en marche sur ses jambes solides.

Elle remonta le long couloir d'un pas de grenadier et s'arrêta au judas d'une porte située sur le côté opposé à celle du Hongrois. Elle souleva le loquet de l'œilleton et observa le charmant spectacle de deux femmes mises ensemble dans une cellule plus grande que les autres où elles attendaient d'être passées par les armes. Elles ignoraient absolument tout du destin que Friedrich von Riegenburg leur avait préparé. Elles croyaient qu'elles seraient bientôt relâchées. Cela expliquait qu'elles jactassent tout au long du jour comme pies-grièches. Insouciantes ! Volages ! Stupides !

Frau Spitz s'écarta de la paroi de fer en poussant un mugissement de porc à l'abattage. Elles seraient réduites ! Anéanties ! Avec le sourire aux lèvres ! Devant le Borowicz ! L'une après l'autre, on les débarquerait face à *l'Untermensch* ficelé, joyeuses car n'ayant pas été maltraitées, et elles seraient saisies par l'arrière, giflées, battues, knoutées, découpées, torturées, liquidées. Sous le regard impuissant du Borowicz. L'enfer par deux fois. A quelques jours d'intervalle. De quoi se faire une conscience à l'acide jusqu'à la fin de ses jours. Après quoi, on partirait pour Berlin. Frau Spitz avait hâte de retrouver les lustres de la mère patrie.

Elle fit quelques pas le long du couloir, se demandant si elle préférait que les deux *Mädchen* fussent abattues devant leur ancien suborneur à quelques jours d'intervalle, ou si elle ne goûterait pas plus la solution que Friedrich avait proposée si Borowicz n'était pas capturé dans les trois jours : l'une serait fusillée devant l'autre, laquelle témoignerait dans la presse de leur statut d'otages. Mais cette possibilité présentait un inconvénient

majeur. Lisant les journaux et apprenant que la première de ses protégées avait été liquidée et que l'autre le serait s'il ne se livrait pas, *l'Untermensch* accourrait — s'il ne se présentait pas, l'exploitation des archives de l'agence Alpha-Press pourrait offrir d'autres noms d'otages. Quoi qu'il en soit, il faudrait libérer les deux femmes. Sur ce point, Friedrich von Riegenburg s'était montré intraitable : les lois de la guerre obligeaient le Grand Reich à tenir parole en matière d'otages ; à défaut, il ne serait plus crédible sur ce point.

Pour cette raison au moins, Frau Spitz espérait que le plan qu'elle avait soigneusement mis au point les jours précédents donnerait de brillants résultats. A ses yeux, aucun spectacle ne vaudrait celui-ci : le métèque hongrois devant les yeux crevés, les membres arrachés, le tronc découpé des deux donzelles.

Friedrich et elle s'étaient mis d'accord sur celle qui ouvrirait le tango de la mort : la Juive Noémie Albeniz.

Sourire aux lèvres, la Spitz se fit ouvrir la grille du quartier des prisonniers. Après avoir insulté le porte-clés somnolant pour sa tenue débraillée, elle se dirigea vers les bureaux des Affaires juives.

Elle s'arrêta devant une porte banale marquée du chiffre 2 tracé au pochoir. Elle entra sans frapper.

L'occupant des lieux se retourna sur la nouvelle arrivante avec une expression furieuse. Il venait d'être surpris en train de se raser.

— Vous vous pomponniez pour sortir ? ricana la Munichoise.

Bien campée sur les talons de ses bottes, la carrure massive, les bras croisés sur sa poitrine rebondie, elle savourait la transformation qui s'opérait sur le visage servile de son interlocuteur. De la colère la plus instinctive, le petit pommadé était passé à l'amabilité la plus cauteleuse. En réponse à sa courbette soumise et à son sourire éclatant, la gorgone opposa le rideau de ses lourdes paupières en forme d'écaillés bleutées.

Elle n'avait que mépris pour Cosini. Elle regrettait que ce bon Werner Werner eût disparu depuis quelques jours, parti sans doute dans le sillage d'une catin française. Quand il reviendrait, elle le ferait coller aux arrêts pendant huit jours, après quoi elle écouterait le récit de ses concupiscences et l'enverrait rôder autour des Affaires juives afin de flanquer les chocottes à Cosini et à sa bande. Les hommes en bleu ne craignaient personne, sauf leurs homologues en vert-de-gris. De temps à autre, il était bon de rappeler à ces frêles raclures qui commandait pour de vrai.

— Les Italiens sont coquets comme des femmes, déclara sournoisement Frau Spitz. Je pense qu'au lit ils doivent se révéler un peu petits.

Elle fit trois pas jusqu'à une étagère et attrapa un flacon de parfum. Elle en dévissa le bouchon de verre, huma le liquide ambré et fit aussitôt la grimace.

— *Ach ! Sie stinken, mein Schatz !* Vous puez, mon trésor, dit-elle en se pinçant le nez entre pouce

et index.

Sans plus d'égards pour ce subalterne sans envergure, l'Allemande fit le tour du bureau et s'installa à la place du petit homme.

— Continuez vos préparatifs, joli cœur, ironisa-t-elle. Et finissez au moins d'ôter votre savon à barbe.

Tandis que l'ancien cagoulard se précipitait sur une serviette chaude et se tapotait les joues, Frau Spitz commença à feuilleter les dossiers entassés sur le bureau.

— Les résultats tardent à venir, dit-elle brusquement. Et moi aussi, j'ai des comptes à rendre. Or, votre Hongrois résiste à toutes les tentatives. Il ne parle pas.

— Ce n'est pas faute de l'avoir travaillé ! s'excusa Cosini. L'inspecteur Camard a une poigne de fer. Il est expérimenté. Il dit que cette vermine met tous ses muscles et son intelligence au service de la

haine. Savez-vous, Frau Spitz, ce que c'est qu'un être humain porté par la haine ? Il renaît de ses cendres !

La rage écarta soudain les bouffissures du hideux visage de l'Allemande.

— Taisez-vous ! Je ne me laisserai pas avoir par un fanatique ! Un Centre-Européen ! Un Tzigane ! Une larve de demi-race ! J'exige que votre prisonnier cède ! Je veux qu'il me livre le Juif Borowicz !

— Si vous m'en donnez l'ordre, je peux encore aller plus loin dans les méthodes d'interrogatoire…

— Plus loin ?

— Par exemple, lui ouvrir le ventre et lui fourrer le crin de son matelas en guise de viscères…

— Vous me proposez de tuer un mort, et c'est bien ce que je vous reproche, âne bâté ! J'ai besoin d'un vivant !

La Spitz s'était levée. Elle arpentait la salle. Elle faisait geindre le parquet et gémir le cuir de ses bottes. Elle redressa d'une main machinale l'une de ses tresses roulées en macaron sur ses oreilles, et son faciès pervers se creusa d'un sourire pensif.

— *Mein Gott !* Il va falloir recourir à mon imagination.

Elle regardait au-delà de Cosini, signe qu'elle se projetait dans le futur. Elle devint grave et monolithique.

— Cigarette, dit-elle sans accorder le moindre regard à l'Italien.

Il lui fournit rapidement un paquet de Balto extrait de sa propre poche.

— Abdullah, exigea-t-elle en claquant sèchement des doigts.

A toute vitesse, avec des gestes d'esclave, il fourragea dans le tiroir d'un bureau où il avait rangé les cigarettes égyptiennes qu'elle fumait en

permanence.

— Abdullah, murmura-t-il.

— Allumez-la, commanda la matrone bavaroise. Elle inhala la fumée avec bonheur.

— Demain, vous allez transférer P 157, dit la gorgone aux lèvres sèches.

— Vous me retirez l'affaire ? C'est un désaveu ?

— Ne te vexe pas si vite, petit coq transalpin ! Je ne suis pas en train de toucher à ta virilité ! Je te demande seulement de préparer en grande pompe le transfert du prisonnier.

— Pour quelle destination ?

— Pour le mont Valérien. Pour l'endroit où l'on fusille la vermine de son espèce ! Je veux que tu informes ton client de sa destination. Il doit s'embarquer dans le car avec la certitude d'entamer son dernier voyage !

Sous ses paupières de dogue, Frau Spitz laissa filtrer un regard aux reflets de métal.

— Pour faire plus plausible, embarque quelques syphilitiques, un nègre et un couple de Juifs avec lui. Je veux que ça fasse vrai.

— Pourquoi ne le serait-ce pas ?

— Parce que, dans un endroit approprié, le camion doit tomber en panne et la surveillance se relâcher.

— Vous voulez que le prisonnier s'évade ?

— Je veux qu'il nous conduise à ses amis judéo-marxistes ! Je veux qu'il serve de lièvre !

— Vous êtes diabolique, Frau Spitz ! s'écria Aldo Cosini.

Il avait parlé avec un élan qui ne laissait pas de doute sur sa sincérité.

En retour, il reçut au plus profond de ses yeux

l'onde d'un iris bleu et irréel.

L'Allemande l'examinait avec un regard insistant.

— Approche-toi, Aldo, dit-elle en s'enrobant de fumée. Elle tirait sur sa cigarette. Elle ne semblait plus s'appartenir.

— Je fume, murmura-t-elle. Je fume.

Elle avait attrapé Cosini par le poignet. Elle lui retourna le bras derrière le dos et l'attira contre elle. Il pouvait lire en gros plan les plis de ses fanons.

— Tu dois m'embrasser, exigea-t-elle. J'en éprouve le besoin.

Ses yeux conservaient une froideur de jade. Elle avait dans les bras une force d'homme.

— P 157 s'enfuit, murmura-t-il pour gagner du temps.

Elle ricana.

— Il s'enfuit. Tes hommes tirent à la mitraillette,

Cosini.

L'Italien acquiesça.

La Bavaroise accentua sa pression. Elle posa sa main qui tenait la cigarette sur l'échancrure de la chemise blanche. Elle promena ses doigts boudinés dans la forêt de poils qui ornait les pectoraux du petit homme.

— Embrasse-moi ! commanda-t-elle. Je fume. Je suis énervée !

— Notre tir est mal ajusté, balbutia le tortionnaire. Nous manquons le fugitif.

— Bien, Aldo dit la matrone en approchant ses lèvres des siennes. *Sehr gut* Mais n'oublie pas… Il faut faire vrai… Et, pour faire vrai, il faut des morts…

Le monstrueux visage s'approchait insensiblement de celui de l'Italien. Ils luttaient haleine contre haleine. Leurs mâchoires se heurtaient presque l'une à l'autre.

— Tacatacatacatac ! s'empourpra la gorgone. Je m'énerve ! Je fume ! Les balles rattrapent ceux qui s'échappent ! Le syphilitique, le nègre et les Juifs seront épurés !

— Tous morts, sauf P 157 ! haleta Cosini.

— C'est ça, putain d'Italien dit-elle en laissant échapper un râle insatisfait. C'est ça ! Pázmány court. Et, derrière lui, je lâche mon chien de garde… Je lâche Oskar Bauer…

Elle lui renversa la tête en arrière et le submergea de son souffle. Une tache rouge en forme d'archipel avait envahi la base de son cou. Longtemps elle profana les lèvres de l'Italien.

Il rouvrit les paupières. Au comble de l'égarement, il cherchait à lire dans les yeux de la mégère les raisons de ce viol qui n'était qu'impuissance. Et, tandis qu'il découvrait sur son faciès une perversité répugnante, elle laissait filtrer des plaintes d'animal insatisfait et répétait :

— Rejoins-moi ! Ne me laisse pas seule !

Un dimanche à la campagne

— Eh bien, qu'attends-tu ? Ne sois pas timide ! Pousse la porte du pied, la Grenade !

Pépé l'Asticot s'adressait à un type râblé, à un vrai gniasse à l'ancienne qui pointait son physique de mauvais garçon à la grille du parc.

Derrière lui se tenait un autre spécimen des aigles du trottoir, un jules à l'air impénétrable dont la figure carrée, sculptée dans la racine de gentiane,

disait bien que, dans sa jeunesse, le propriétaire de ce blair épaté n'avait pas sucé que de la glace.

La Grenade enfonça littéralement la porte d'un coup d'épaule.

— Elle est un peu dure ces temps-ci, j'y mettrai une goutte d'huile ! s'excusa Lucien Palmire en assujettissant son épingle de cravate.

En chemise à pois et bretelles cuir, l'ancien patron des harengs du Topol dégringola avec la légèreté des obèses les six marches du perron de sa luxueuse villa des bords de Marne. Chemin faisant, son faciès couperosé s'éclaira. Il livra à la lumière de cette journée froide mais ensoleillée un éclatant sourire en or.

— J'ai fait repeindre en bleu pour vous recevoir ! annonça-t-il en montrant le ciel.

Il ouvrit tout grand les bras pour accueillir les arrivants.

— Bonjour les poteaux, les gégènes ! s'exclama-

t-il. Je vous attendais de pied ferme !

Il donna l'accolade au premier de ces messieurs, puis se tourna vers un petit tourmenté à moustache qui toussait dans son col à tarte, et constata avec plaisir :

— T'as pas changé d'un poil, Casse-Poitrine ! Genre pareil au même ! Toujours aussi ridère dans ton beau costume à chevrons !

Il en tâta les parements en connaisseur et apprécia :

— C'est du très beau, ça ! Et je m'y connais ! Qualité d'avant-guerre, faudra me donner l'adresse de ton tailleur !

— Un p'tit couseur de la rue des Rosiers que je protège de la Gestape, répondit sobrement le voyou. Il me ristourne mes amabilités en nature et me nippe gratos en cheviotte première classe !

— Gaffe de pas t'exposer en première ligne, Roger ! La question juive, c'est explosif !

— Te fais pas de bile, Lucien ; dans notre secteur, on se fait pas remarquer… On reste modestes et attentifs, tu vois… Juste serviables ! Les gagneuses dérouillent avec l'occupant… Les roteuses chantent les anniversaires en allemand… Mais nous, on s'contente d'un peu de troc pour mettre du beurre dans les radis noirs. Le reste du temps, on bricole. On vivote… On est pour ainsi dire les épinoches du grand bocal du marché noir ! D'ailleurs, t'as qu'à voir… Les requins, c'est les honnêtes gens ! Y a des bourges, tu t'figures pas ce qui s'mettent dans les fouilles ! Ça donne vraiment des idées de grand banditisme…

— J't'écouterai en confession, dit le vieux marlou. Y faudra rien m'cacher…

Pépé l'Asticot tournait déjà son large dos pour s'affairer ailleurs. Pas question de blesser les susceptibilités. Pas question de laisser tomber les autres seigneurs de la pègre qui faisaient leur entrée tour à tour dans le jardinet et pilotaient avec précaution les dérapages de leurs pompes

étincelantes sur le gravier des allées.

— J'espère qu'on n'est pas venus pour rien, s'exclama un des jules avec des airs de dégoût pour la cambrousse.

— J'voudrais pas érafler mes péniches en pécari, renchérit un élégant en empruntant le gazon avec des grâces de danseuse sur fil.

— P'tit Sifflet ! Ramier, les Charançon brothers ! La Taumuche ! s'emballait Lucien Palmire avec un large sourire. Entrez, entrez. Joinville, c'est quand même pas la jungle !

Il s'avisa de l'arrivée tardive d'un grand gaillard aux dents de canasson qui allumait une tige avant de s'extraire d'une rutilante Traction avant.

— Toi aussi tu es là, Pégase Antilope ! Mon vieux Pégase ! Toujours la Traction !

— La Citron, c'est la meilleure ! Elle a de l'avenir ! Elle tient la route ! Elle monte aux gaz ! Elle dérape pas si on la brusque ! Une vraie détaleuse pour les

hold-up !

Pendant un moment encore, Pépé serra des mains, embrassa les vrais hommes et poursuivit ses accolades. Il fallait voir sa grosse main de juge de paix armée d'une chevalière tapoter les joues, caresser les nuques, palper les épaules !

— Ah ils sont tous là, les sacrés gaillards ! Ils ont répondu présents !

— Un jour de gloire, à ce qu'il paraît ! C'est le moins qu'on puisse faire, dit la Taumuche.

— J'honore toujours mes engagements, échota sobrement la Grenade. Alors, s'il s'agit d'honorer Marianne, tu permets, je suis au premier rang !

D'un geste familier, il fit remonter la pente de son pantalon maintenu à la taille par une ceinture de large cuir fauve, et consulta les autres du regard.

— Hein, qu'on honore toujours ? Pas vrai, les gars ?

Ils honoraient tous.

Rien que du viril, de l'humain, du véritable. Des lustres qu'on se pratiquait sur le carreau de Paname. C'est dire un peu si ces retrouvailles de la famille mêlé-cass étaient solennelles — une belle occase offerte par la vie de se retrouver entre harengs, entre anciens flingueurs acharnés, entre ex-monte-en-l'air, pensionnés honoraires de centrales ou réformés du pied-de-biche.

Déjà, les conversations allaient bon train. On se regroupait par affinités. On se renseignait sur les casiers, sur les nouveaux condés. On se demandait des nouvelles des épouses, des égéries, des ex, des répudiées et de la marmaille dans certains cas.

Au finish, môssieur Palmire, grand organisateur de la réunion, tapa dans ses mains et rameuta ses troupes.

— L'apéritif est servi au salon ! La table est mise à la salle à manger ! Madame Palmire va jouer du plateau à roulettes ! Elle a mis les petits plats dans

les grands ! Elle a sorti son service de Sarreguemines. Je vous invite à entrer ! Une surprise vous attend !

La grande truanderie s'approcha.

Elle s'essuya les pieds avec soin dans l'entrée. Elle avait de bonnes manières. Le gnouf et la réussite avaient inculqué depuis belle lurette aux amis de monsieur Lucien le respect du parquet ciré et de la civilisation du feutre sur encaustique. On patinait dans la grâce.

Chantal Pluchet, habillée en madame Palmire, réceptionna ces messieurs à la porte du salon.

Dans son tailleur aquarelle, avec ses cheveux platine et ses yeux arc-en-ciel, elle jetait tout son brillant. Parée comme une châsse, elle semblait avoir oublié ses faiblesses pour Prakash, et affichait diams et bagouses.

Les gars du Topol lui baisèrent la main avec la classe des Cary Grant et autres Charles Boyer

dans les films de la Métro. Tact, cérémonie et savoir-faire étaient au rendez-vous des belles manières. Dans le demi-monde, c'était la règle à suivre : la main sur la gueule des dodues, mais une vraie considération pour la femme des amis.

Tout de même, une sacrée surprise les attendait au détour du chariot des apéros.

Naissance d'un tribun

Le premier cocktail oriental (dont Chantal tut jalousement le secret de fabrication) désorienta les dégustateurs.

On sirota la mixture sans rien dire de notable.

C'était sucré, indigeste et exotique.

Le deuxième cocktail oriental surprit par sa couleur indigo. Son râpeux de cimeterre interrompit les rires et redessina les sourcils.

Dépaysés par ces mélanges venus d'ailleurs, les voyous se cherchaient des yeux. Beaucoup n'osaient pas se prononcer. Muets comme un banc de chevesnes, ils déglutissaient en rond et en silence.

Certains roulaient des yeux d'explorateurs occupés à remonter un bras caché de l'Orénoque. D'autres, plus pragmatiques, inventoriaient les cavités de leurs palais pour essayer de se faire une intime conviction sur la nature du liquide qu'ils venaient d'ingérer. Ils goûtaient le ressac d'un goût de fleurs, de fruits et d'alcool gras. La curiosité en tout cas le disputait à l'étonnement.

Ainsi désarçonné par ces essences qui n'avaient

qu'un lointain rapport avec le tout-venant des boissons généralement pratiquées dans les bars de Paname, le gotha de la pègre resta un long moment en équilibre sur un pied.

A vrai dire, les langues de ces hommes rudes (toujours un peu épaisses des excès de la veille) hésitaient dans les bouches. Entre écœurement et franche répulsion, elles cherchaient à tâtons, au pied des molaires et des bridges, des repères gustatifs qui les eussent rassurées sur le genre de traquenard où elles étaient tombées.

— Mazette ! C'est… c'est très différent du Picon citron siphon, modula prudemment quelqu'un.

— C'est plus féminin que l'extrait d'anis ou de gentiane, risqua un expert qui ne voulait blesser personne.

— Ça n'a pas grand-chose à voir avec un bon Pernod pour Arthur ! se plaignit P'tit Sifflet.

On se tut.

On prit du recul.

On se concerta à nouveau.

— Les fruits sont présents, mais c'est traître en alcool, diagnostiqua Pégase Antilope.

— Ça pèse bien dans les quarante-cinq degrés à l'ombre, et ça chante derrière les oreilles, compléta Ramier.

— Moi, je trouve que c'est original, ce sirop-là ! ricana la Taumuche.

— Je dirais plutôt… criminel pour le foie, épilogua un marlou venu écouter la conversation en auditeur libre.

Et sa voix caverneuse résonna comme le couvercle d'un tombeau qu'on referme.

On en était là.

Méfiance, méfiance… Les nerfs étaient tendus, mais l'heure n'était pas à la bravacherie. Au nom de

l'amitié, on resta d'une politesse exquise.

Sourires de circonstance. Sourires sur toutes les lèvres. Et même, murmures flatteurs sur le passage de la môme Pluchet. Un immense savoir-vivre.

Casse-Poitrine, s'exprimant au nom de tous, leva son verre vide à la santé de madame Palmire et résuma la pensée des plus endurcis :

— C'est pas fait pour les chaisières de Saint-Eustache, votre machin, mais c'est rudement comestible !

— Vraiment original, madame Chantal, appuya la Grenade qui se trouvait être le plus proche de la maîtresse de maison. Franchement inhabituel !

Il alluma une cibiche de contrebande. Il applaudit. Il fût suivi à cent pour cent par ses gardes du corps.

Mine de rien, on se résignait doucement à faire une croix sur le pastis habituel. Un jour de chevalerie et de patriotisme comme celui-là, on était prêt à abandonner même les usages. Après tout, la

femme de Lucien Palmire avait beaucoup voyagé. Elle avait ramené des souvenirs personnels. Elle essayait de les faire partager. Il fallait passer l'éponge sur le choix des apéros.

Mais, à peines relâchées, les mines se renfrognèrent bien vite.

C'est que la maîtresse de maison, sans demander l'avis de personne, venait de lâcher une troisième fois Paris-Sports dans les rangs à peine reconstitués des invités. Le loufiat par intérim, glissant sur le parquet avec la vélocité d'un patineur en recherche de vitesse, baladait sous le nez de ses poteaux son chariot archichrome. Sur le miroir du plateau roulant, une trentaine de verres emplis à ras bord reflétaient leurs couleurs attrayantes.

— La boisson des caravaniers ! bonnit l'ancien turfiste en présentant ses trente exemplaires glacés d'une double salve de mélanges dans les verts perroquet et les rouges épaulette.

— « Lait de charnelle » ou « Souci du

légionnaire » ! grasseya-t-il pour faire l'article. À votre libre choix !

On toussota. On choisit chacun un verre. On se regarda.

— C'est moi qui ai confectionné cette revigorante petite mixture informa la pétulante madame Palmire qui avait l'œil à tout.

Tout en secouant ses boucles blondes, elle circulait entre les groupes, exhortant les plus hésitants, ranimant le courage des plus défaillants, offrant à chacun d'user et d'abuser de ses consommations glacées.

— Buvez ! Buvez ! Des boissons d'homme pour de vrais hommes ! Les refuser, c'est gravement offenser le bédouin qui vous reçoit sous sa tente !

Aucune défection notable. On sacrifia au défi. On but jusqu'à la pulpe.

— À la France ! improvisa quelqu'un de bien intentionné en faisant claquer sa langue

brusquement déliée par ce nouveau breuvage.

— Je commence à y voir trouble, constata René Charançon.

Mais la voix était gaie.

Chantal s'était perchée sur un tabouret de bar. Du haut de son observatoire, elle surveillait les effets perfides de ses philtres et paraissait enchantée par les progrès foudroyants qu'elle remarquait sur les visages.

— L'alcool fait son chemin dans les cervelles, confia-t-elle à Paris-Sports. Encore un tour de chariot, Pierre-Georges, et nos amis crieront vive de Gaulle !

— Bien, madame !

Au quatrième passage d'un nouveau cocktail, les plus endurants bronchèrent. Sur les faces burinées par la boxe, par le mitard et l'eau-de-vie de poire, l'embarras prit le pas sur la politesse.

— L'écorce d'orange, le sucre glace, l'angustura et l'alcool de figue, c'est déjà pas mon truc, ronchonna Ramier qui, jadis, avait secoué le shaker dans un rade de la rue Saint-Georges, mais le raki couplé avec de la menthe et du lait, je dételle !

— C'est vrai, ça ! Qu'est-ce qui lui prend, à l'Asticot, de nous inviter sous une tente en plein désert ? s'insurgea vaguement Casse-Poitrine qui n'avait plus toute sa jugeote.

Il chercha Lucien Palmire du coin des yeux et ne le trouva pas. Il lui sembla alors que la terre se dérobait sous ses pas, et il s'appuya au rebord de la table. Un petit rire stupide le secoua.

— Pépé ? interrogea-t-il.

Pépé n'était pas là pour lui répondre. Dès l'ouverture du programme, le chef des harengs du Topol avait disparu mystérieusement sans prévenir.

Les mines de certains de ces messieurs s'allongèrent franchement. Paris-Sports s'évertuait

à écouler ses derniers laits de chamelle.

— Encore un truc comme ça et je rends ma biscotte aux ablettes, objecta la Grenade.

Il s'apprêtait à vider son verre dans la caisse d'un palmier nain lorsque, soudain, comme au théâtre après les trois coups, les portes du grand salon s'ouvrirent à deux battants.

Sur un fond de deux drapeaux entrecroisés, l'Asticot parut.

— Mince, v'ià le pompon, gémit Casse-Poitrine, j'ai un mirage !

Cette fois, un carrousel tournait autour de lui. La bouche arrondie par l'incrédulité, il jeta un regard désespéré à ses voisins les plus proches. P'tit Sifflet et Pégase Antilope se frottaient eux aussi les paupières. Pourtant, ce qu'ils voyaient tous était bel et vrai : Lucien Palmire bougeait.

Et même, il leur souriait.

Il était beau. Il était neuf. Il était rutilant. Il était chamarré dans un bel uniforme de capitaine à trois galons.

Il salua les hommes militairement.

Profitant de leur stupeur, il sortit de sa poche de vareuse une feuille pliée en quatre. Il la déplia lentement et, sans quitter des yeux l'auditoire, s'adressa à lui dans ces termes amidonnés.

— Messieurs, vous n'avez pas ri de me voir ainsi vêtu, et cela prouve, s'il en était besoin, l'estime que nous nourrissons les uns vis-à-vis des autres. Je vous respecte. Et vous avez confiance en moi.

L'instant d'après, il chaussa ses lunettes de vue et entama la lecture de son discours.

— « Mes amis ! lança-t-il (sa voix portait bien), les circonstances que vous vous apprêtez à vivre, bien peu d'entre vous y ont été préparés ! Vous avez partagé vos années entre bonnes et mauvaises fortunes, mais l'aventure que je vous

propose de vivre à mes côtés va bien au-delà de notre passé tumultueux. Je vous apporte la plus grosse affaire du siècle ! Un casse national ! Une aventure qui inscrit son futur dans la volonté d'une fierté retrouvée.

« Vous étiez des repris de justice ? Vous deviendrez des justiciers ! Vous étiez en délicatesse avec la société ? Elle vous adoptera ! Elle vous remerciera d'avoir existé ! Vous étiez des voyous, des marlous, des réprouvés ? Vous serez des héros !

« Messieurs, c'est le souffle de l'Histoire que je vous invite à sentir sur vos épaules ! Vous avez été choisis parmi les premiers pour incarner l'esprit de la France libre. C'est un honneur pour moi de vous guider sur la rive de l'opposition armée et de vous appeler à la résistance. »

L'orateur se tourna vers le grand salon où l'on entrevoyait des chaises vides disposées comme pour une conférence.

— « Passé cette porte, vous signerez votre engagement dans la lutte armée contre le plus grand de tous les grands banditismes. Passé cette porte, vous serez réfractaires ! »

Les yeux agiles de Lucien Palmire balayèrent l'espace. Ils se posèrent sur les visages graves de ceux qu'il avait convoqués. Ils s'attardèrent un bref instant sur sa femme qui l'écoutait les mains jointes dans une pose d'où la religiosité n'était pas exclue.

Le barbeau se redressa. Il se sentait investi par un courage indomptable.

Depuis l'intérieur de la salle décorée aux couleurs de la France, tapi derrière l'interstice de la porte entrouverte, le minuscule Louis la Brocante surveillait le cours de la cérémonie. Il tenait Boro informé de son déroulement.

Entouré de son conseil (Mademoiselle Fiffre, Prakash et Scipion), le reporter avait pris place

derrière une table, face aux chaises vides. Dans une pièce où chaque point fort avait été minutieusement mis en scène par le barbeau, il attendait de jouer son rôle.

— Laisse-moi faire, fils ! avait dit l'Asticot. Je connais mes lascars ! Il leur faut du solennel. De l'envolée. Du liturgique ! Et si tu ne me donnes pas carte blanche, je ne réponds de rien !

Blèmia n'avait pas moufté.

— Attention, la situation évolue ! prévint soudain la Brocante en rejoignant ses camarades derrière la table.

Effectivement, dans la pièce voisine, l'orateur était sur le point de conclure son speech.

Lucien Palmire passa le pouce dans le cuir de son baudrier et se haussa sur la pointe des pieds.

— « Mes amis, fit-il d'une voix cassée par l'émotion, dans un instant je vais vous inviter à franchir la porte qui se trouve derrière moi. Vous

rencontrerez vos chefs. C'est un fait peu ordinaire ! En effet, nul ne l'ignore, nous vivons une époque trouble et nauséabonde. L'ennemi veille. Les murs écoutent. Les mouchards pullulent. Il est généralement prévu que les instances dirigeantes gardent l'anonymat. Mais j'ai plaidé votre cause. J'ai dit à ceux qui vous ont choisis que dans notre corporation, et compte tenu de la fratrie qui nous lie depuis vingt ans, il n'y avait pas de traîtres ! Pas de balances ! Qu'il n'y en aurait pas ! Chez nous, gens du demi-monde et monte-en-l'air, on sait se conduire ! Pas de donneurs ! Pas de fiotes ! C'est déjà notre code. »

Il mesura les caïds du regard :

— Ai-je pas eu raison de me porter caution pour vous tous ?

En réponse à la question, trente poitrines tonitruèrent leur loyauté.

— Jurez-vous de garder le silence même sous la torture ?

— Oui !

D'un geste, le capitaine imposa de nouveau la réserve à ses troupes.

— Je le répète : passé cette porte, ceux qui seraient tentés de transgresser la règle du silence seraient punis de la peine de mort !

Un brouhaha difficile à interpréter vint saluer ces derniers propos du capitaine Palmire. Pressé de se faire une opinion sur ce remue-ménage, ce dernier consulta la Grenade qui lui adressa son assentiment. Il darda ses yeux agiles sur Casse-Poitrine et rencontra la même détermination. Il jaugea ensuite P'tit Sifflet et Pégase Antilope.

Toute ivresse dissipée, l'air grave, ce dernier s'avança d'un pas et, s'exprimant au nom de ses camarades, déclara fièrement :

— Tu nous vexes, l'Asticot ! Nous ne sommes pas des danseuses.

Et, avec un large sourire :

— Présente-nous plutôt à celui que nous sommes venus rencontrer !

Lucien Palmire fit un pas en arrière et désigna la salle voisine.

— Mes amis ! Je vous invite à rencontrer le représentant du général de Gaulle pour le secteur Banlieue sud-est de Paris ! Messieurs, voici votre chef ! Bienvenue au groupe Kerberos !..

Il ouvrit les portes.

— Boro !

Le premier qui poussa ce cri de ralliement fut Pégase Antilope. Les autres suivirent aussitôt, manifestant bruyamment leur joie de revoir le photographe. On le porta en triomphe. On lâcha la bonde de l'euphorie.

D'un coup, galvanisés, sublimés, excités par l'absorption des capiteuses préparations concoctées par Chantal, les grands anciens du banditisme et les nouveaux proxos de la capitale se

sentirent portés par un immense souffle lyrique. Les esprits devinrent plus larges, les cœurs plus généreux, les pensées plus lucides. Quand on en vint à parler d'organisation, d'armement, de carburant, de caches, les voyous s'aperçurent avec orgueil qu'ils étaient déjà détenteurs de mitraillettes et de pistolets, de voitures rapides et de planques en tous genres, et que leurs rangs regorgeaient de spécialistes du renseignement et du coup de main.

Les cris fusaient dans l'assemblée. Ils s'adressaient à Boro.

— Hé, gentleman ! Qu'est-ce que tu veux leur reprendre, cette fois-ci, aux Allemands ?

— La Bastoche ?

— Le Topol ?

— Le One Two Two ?

— La tour Eiffel ?

— Mieux que cela, répondit Blèmia Borowicz.

Le silence descendit sur la salle. Alors, pour la première fois, devant une assistance enfin nombreuse et décidée, le chef de Kerberos parla du mouvement qu'il comptait développer et de la mission initiale qu'il avait mise au point : la libération des otages.

Vers le mont Valérien

Le camion peinait dans la côte. Il grinçait de tous ses essieux. Les roues chassaient parfois dans la boue, provoquant une glissade légère qui précipitait les captifs les uns contre les autres.

Deux soldats allemands montaient la garde, assis dos à dos près des ridelles. Chacun portait une mitraillette dont le canon graisseux luisait dans l'ombre.

Pázmány ne les regardait pas. Il contemplait Paris. Il s'était abreuvé de la montée des Champs-Elysées. Il avait conservé l'œil rivé sur la place de l'Étoile. Maintenant que les bâches claquaient au vent, signe de vitesse et d'accélération, il cherchait dans l'obscurité les prémices de Maillot. Il ne reverrait rien de tout cela. Cette ville qu'il avait découverte quinze ans auparavant, qui l'avait fasciné par ses grandeurs multiples, ses innombrables richesses, ses lumières incomparables, allait disparaître de son champ de vision et de conscience, bientôt, sur les contreforts du mont Valérien.

Páz ressentait en lui un vide absolu qu'il avait lui-même creusé depuis que Cosini l'avait fait sortir de sa cellule, une heure auparavant. Il avait rejoint les quelques personnes qui se trouvaient dans le

camion, martyrs, otages, tous la tête basse, tous recueillis en d'intimes profondeurs.

Contrairement à ses voisins, Páz regardait Paris pour ne pas regarder en lui. Car alors apparaissait à sa conscience le visage de Gerda détruite. Sauvant Blèmia, il avait condamné son amour. Il ne se le pardonnait pas. La mort lui serait une douceur. Les nazis l'avaient atteint dans son âme et dans son corps. Qu'ils en finissent, maintenant !

Pázmány était assis entre l'une des deux sentinelles et un homme vêtu d'un pardessus vert. Celui-ci donnait la main à une femme qui pleurait doucement, appelant à voix basse ses enfants. L'homme lui chuchotait qu'ils étaient cachés, qu'ils vivraient, que c'était là, désormais, la seule chose qui devait compter.

— Sarah, murmurait-il, Sarah, ma femme…

Dans l'ombre de ce matin tragique, Páz distinguait les phalanges du couple nouées les unes aux autres, enfermées comme pour une

étreinte éternelle.

Le camion crachota, carburateur encrassé. Il eut un hoquet, puis un autre, et soudain le moteur cessa de battre. D'instinct, tous les occupants dressèrent le nez. Les muscles se tendirent sur les bancs. Les regards se tournèrent vers l'arrière où, dans l'ouverture de la bâche, l'Arc de triomphe dressait sa silhouette blanchâtre. Il était huit heures. Le camion glissait vers la droite, le souffle court désormais. Il buta contre le trottoir. La carcasse frémit, les freins grincèrent.

Sans se concerter, les sentinelles prirent appui sur les ridelles et basculèrent de l'autre côté. On entendit le bruit d'une portière, des vociférations.

— Il faut foncer ! cria quelqu'un.

Pázmány fut le premier à basculer derrière les Allemands. Son pied toucha le sol et rebondit comme un ressort. Le Hongrois détala. Il regardait droit devant lui, suivant le bord d'une rue assez large qu'il ne connaissait pas. Il courait au plus près

des façades afin d'être protégé par elles, et son dos se tendait comme pour faire dévier la balle qui le toucherait. Derrière lui, il entendait un pas symétrique au sien, mais il ne se retournait pas, ignorant si son poursuivant était un nazi ou un otage.

La première rafale claqua vingt secondes après l'arrêt du camion. Elle se mêla à des ordres gueulés en allemand, puis Páz entendit trois coups secs, et de nouveau une rafale. Il tourna à main droite, dans une allée boisée. Sa tête était en feu. Il lui semblait que ses poumons allaient imploser. Mais il ne ralentissait pas. Son poursuivant n'avait pas décroché.

Páz tourna la tête et croisa le regard exorbité de l'homme au pardessus. Il portait la main à son côté. Il haletait, bouche ouverte.

— Allez ! cria le Hongrois. Courez !

— Je ne peux plus, souffla l'autre.

Páz lui empoigna le poignet, l'obligeant à poursuivre.

— Avance !

Il avait crié.

— Cours ! Sinon, tu vas nous faire reprendre !

Le type en manteau vert était comme son frère. Ils cavalaient du même côté de la vie.

— On va y arriver ! criait le Hongrois.

Il avait l'impression qu'il courrait ainsi pendant des siècles, jusqu'au bout de la terre.

— Le métro !

Ils plongèrent dans les escaliers, bousculant quelques voyageurs, semant des cris, des protestations.

Ils parvinrent sur un quai, grimpèrent dans une rame, n'importe laquelle. Leur voiture était vide. Ils ne remarquèrent pas le petit chasseur en

imperméable qui s'était glissé de justesse dans le wagon voisin. Le sergent Oskar Bauer se mêla à un groupe d'ouvriers courant vers l'embauche. Il avait du métier, un fameux don de mimétisme ; solidaire des autres, il devint un travailleur de l'espèce harassée, une parcelle grise d'un univers gris.

Il y eut un souffle d'air comprimé, un choc, et la station s'effaça, happée par l'obscurité du tunnel. Les longs chuintements des mitraillettes, les faces apeurées, les poings tendus, les vociférations haineuses, tout cela disparut dans le noir.

— On a réussi ! bredouilla Pázmány.

— On l'a fait ! murmura l'homme au manteau.

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils étaient comme deux moineaux dépareillés. Ils se laissèrent tomber sur un banc.

Et puis, brusquement, le compagnon de Pázmány poussa un cri déchirant. Il desserra son col de chemise. La chair de son visage avait viré au

gris.

— Ma femme ! Ma femme, gémit l'homme. Sarah !

Comme s'il lui manquait quelque chose, une partie vitale de sa chair, il se mit à palper son propre corps. Les mains en pinces de crabe, il inventoriait chaque pouce de lui-même. Puis les larmes brouillèrent son visage. Son nez devint rouge. Il pleurait la bouche ouverte, comme un enfant.

Pázmány suivait attentivement la descente aux enfers de son compagnon. Ce dernier se tordait les mains de désespoir. Il se regarda avec horreur dans la glace et s'en prit à sa propre image.

— Merde d'homme ! cria-t-il.

Il se frappa le crâne contre les montants du wagon. Pázmány se leva et le ceintura. Le type se rassit.

— Sarah, murmura-t-il encore. La mère de mes

enfants !

Ensuite, toute capacité de rebiffe dissoute, il s'abandonna à son désespoir, pleurant, affaissé sur son siège. Puis il parla : il était juif. Il avait cinquante-trois ans. Il était fourreur. Il travaillait les queues de vison. Il avait eu trois enfants sur le tard. Les gosses étaient en sûreté du côté de Lyon. Il s'appelait Samuel Stern. En Allemand, *Stern* signifie « étoile ». Sa sœur s'appelait Stern également, mais elle avait fait franciser son nom. Maintenant, elle s'appelait Berger. Berger, comme l'étoile. On irait la voir. Elle les cacherait…

Il racontait tout. Ça le faisait rire, ça le faisait pleurer. Il déraillait au milieu de ses larmes. Il perdait la raison. Les stations défilaient. La voiture restait vide. Le métro ouvrait une route hurlante, cahotante, grinçante sur le rail luisant.

— Où habite ta sœur, Samuel ? demanda Páz. Peut-elle te cacher ?

Et, comme l'autre ne répondait pas :

— Moi, c'est Pierre.

— Pierre ?

— Pierre Pázmány. Je suis hongrois d'origine.

— Merci, Pierre. Sans toi, je n'aurais pas trouvé l'énergie de courir si longtemps.

— Il faut descendre et changer de direction, dit Páz. Il faut changer plusieurs fois de direction.

Une femme en fourrure venait de monter dans le compartiment. Elle les dévisageait.

Les deux hommes avaient oublié leur état de délabrement physique. Pázmány était couvert d'ecchymoses. Ses mains étaient enflées. Il avait un vague pansement au pouce. Son costume était déchiré aux poches et aux coudes. Son compagnon était dans un état à peu près analogue.

— Nous sommes à Bonne Nouvelle, dit soudainement Samuel. Allons chez ma sœur : mademoiselle Colette Berger, 175, faubourg

Poissonnière.

Ils sautèrent sur le quai et reprirent leur course.

Le petit homme en imperméable était descendu derrière eux. Grâce à un solide entraînement et à des chaussures à semelles de caoutchouc, le sergent Oskar Bauer avait acquis ses galons de chasseur silencieux.

L'étoile du berger

Dix-huit minutes plus tard, les fugitifs frappaient à la porte vernie d'un modeste appartement. Le

visage d'une femme timide et terrorisée apparut dans l'entrebâillement d'un solide panneau de bois maintenu par une chaîne.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ton frère, Judith…

La femme fit un saut en arrière.

— C'est toi, Samuel ? Tu t'es sauvé ?

Elle entrouvrit la porte et leur livra passage. Elle était vêtue d'une robe de chambre molletonnée. Elle trottina devant eux dans l'entrée, ne cessant de répéter :

— C'est toi, Samuel ? Tu t'es sauvé ? Tu t'es sauvé, mon frère !

Elle se retourna et désigna Pázmány.

— Et celui-là ? C'est aussi un Juif qui n'a pas voulu changer de nom ?

— Oui… Je t'ai tirée du lit, Judith ?

— Pas Judith ! Colette. Je ne dormais pas. N'oublie pas, je suis française. Ni alsacienne ni juive… Ne faites pas de bruit !

Ils pénétrèrent dans un salon. Elle les autorisa à se laver les mains et leur offrit de l'eau à boire. Sous la lampe, elle remarqua les traces des sévices dont son frère avait été victime.

— Mon Dieu, petit, est-ce que c'est eux qui t'ont arrangé de la sorte ?

— Moi, ce n'est rien.

— Qu'ont-ils fait d'autre ?

— Sarah est morte, Judith. C'est pour elle qu'il faut prier. Ils l'ont tuée sous nos yeux.

— Ah, murmura la petite femme en se laissant tomber sur une chaise, comme c'est grave ! Comme c'est grave !

Elle roulait des yeux chagrins. Elle déglutissait. Elle frottait ses poignets.

— Que vont devenir tes enfants ?

— Je dois à toute force les rejoindre.

— Tu as tes papiers ?

— Tant pis.

Samuel regarda sa sœur qui semblait s'abîmer dans une profonde réflexion.

Il prit Pázmány par le coude.

— Viens…

Il l'entraîna tout au bout d'un long couloir, vers une penderie où se trouvaient des costumes d'homme. Il l'ouvrit.

— Sers-toi. Mon père avait à peu près notre taille.

Ils choisirent chacun une veste et un pantalon. Ils trouvèrent également des chemises dans une armoire. Ils se changèrent.

Lorsqu'ils revinrent dans le salon mal éclairé, ils

retrouvèrent la petite dame dans l'état de prostration où ils l'avaient quittée.

— *Lieber Gott !* murmura Colette. Qu'est-ce qu'on va devenir ?

Elle s'avisa de leur changement de tenue et hocha gravement la tête.

— C'est mieux, reconnut-elle.

Elle ajouta :

— Il m'est venu une idée, et je sais qu'elle est bonne pour tout le monde.

Elle se leva et leur fit signe de la suivre jusqu'à sa chambre à coucher.

Là, fixant son frère, décidée sous son casque de cheveux gris, elle parla avec l'autorité d'une sœur aînée :

— Tu sais que notre père est mort d'une pneumonie à l'entrée de l'hiver. Avant de partir, il a

tenu à ce que toutes ses affaires soient en ordre. Il disait : « On ne sait jamais. Tout peut servir. Un peu d'or et un peu de sel, un peu de poivre et un couteau suisse… » Il n'avait pas d'or, mais il avait une voiture. Si tu veux aller voir tes enfants, il est naturel que tu la prennes.

Elle plongea sa main dans la poche d'un manteau et tendit une clé à son frère.

— C'est une Renault neuve avec le plein d'essence. Elle est au garage. Le garage se trouve juste à côté, au 173.

— Ne veux-tu pas la garder ? demanda Samuel.

— Je n'en ferai jamais rien : je ne sais pas conduire, répondit Colette.

Elle ajouta :

— Et moi, je ne suis pas juive. Colette Berger, ça n'est pas un nom juif. Tu me vois en train de conduire une voiture ayant appartenu à Isaac Stern ?

— On fait tous ce qu'on peut pour essayer de rester en vie, murmura Samuel.

Il se pencha vers sa sœur et l'embrassa.

L'homme de trop

La chance avait souri à Oskar Bauer : un café se trouvait en face de l'immeuble où Pázmány et Samuel Stern étaient entrés. À la lueur d'une pauvre loupiote, le taulier passait la serpillière du matin sur les tables.

Le gestapiste frappa au carreau et exhiba sa

carte du Sicherheitsdienst. L'effet fut foudroyant.

Du comptoir, Oskar Bauer téléphona rue des Saussaies. Frau Spitz y tenait son état-major dans le bureau de Cosini. Il rendit compte de sa filature.

— J'ai un homme de trop ! glapit-il. Je me retrouve avec un type qui est passé entre les balles !

— Nous le savons déjà ! Supprimez-le. Il faut que le Hongrois n'ait pas d'autre ressource que de rejoindre l'Untermensch… Où êtes-vous, Oskar ? *Wo ?*

Oskar Bauer donna l'adresse du bistrot.

— J'ai besoin d'une voiture. Ils vont peut-être repartir d'ici.

Elles étaient dix à patrouiller dans Paris, prêtes à foncer au moindre de ses appels.

— Nous n'avons pas de temps à perdre ! aboya Frau Spitz au bout du combiné. Le Feldgeneral

Riegenburg ne peut pas attendre ! Il est tellement gonflé de haine et de rage que je crains pour sa santé ! Son médecin vient de lui faire une piqûre. Schnell, Oskar…

— *Heil Hitler !* jura le sergent en raccrochant.

Cinq minutes plus tard, Cosini en personne garait une Citroën banalisée devant le bistrot. Cinq minutes encore, et Pázmány sortait de l'immeuble, précédé par l'homme de trop.

Oskar Bauer suivit des yeux son gibier. Il nota que les deux hommes s'étaient changés. Il les observa tandis qu'ils soulevaient le rideau de fer d'un garage particulier. Il était déjà installé derrière le volant de sa propre voiture lorsqu'il vit une Juvaquatre flambant neuve sortir de l'immeuble sur les chapeaux de roue.

Oskar Bauer abaissa la vitre de sa Citroën et démarra derrière la Renault.

Samuel conduisait lentement. L'itinéraire prévu était fort simple. Avant de faire route sur Lyon pour retrouver les siens, il déposerait Pázmány à Joinville. Le Hongrois espérait que Boro n'avait pas décampé — et, surtout, qu'il se trouvait bien là où Germaine Fiffre avait prévu qu'ils se cacheraient tous.

Páz gardait le silence. Il lui répugnait de bousculer le veuf, mais l'allure d'escargot imposée par le fourreur était intolérable à ses nerfs.

— Pourriez-vous accélérer un peu ? demanda-t-il au bout de quelques centaines de mètres.

— Pour vous être agréable, dit le fourreur en poussant sa voiture dans la zone des soixante à l'heure. Mais je ne dois pas forcer : nous sommes en rodage.

— Hâtez-vous, Samuel, je vous prie ! Il me paraît que nous sommes un peu pressés !

La Juvaquatre fit un bond en avant.

Suivis et suiveur traversèrent Paris à une allure déraisonnable.

Ils se dirigèrent vers la porte de Brancion. Ils abordèrent le bois de Boulogne.

Les véhicules étaient rares. Un fin crachin commençait à tomber, qui faisait luire l'asphalte et nécessitait les essuie-glaces.

Oskar Bauer mit les siens en service. Ceux de la Juvaquatre demeurèrent inertes.

— Cette voiture n'a pas tourné depuis longtemps, s'affola Samuel en cherchant à effacer la buée du plat de la main.

— Les caoutchoucs sont collés, dit Pázmány. C'est tout simple, il suffit de s'arrêter et de les décoller.

Samuel Stern freina sans prévenir.

Oskar para en catastrophe à l'imprévisible. Devant lui, la petite voiture noire venait de stopper

sur le bord de la route. Un homme sortit, contourna le véhicule et se pencha sur le capot. Bravant la pluie, il s'affairait sur le pare-brise avec un acharnement que l'averse rendait plus dramatique.

L'envoyé des services spéciaux du Sicherheitsdienst dépassa la Juvaquatre et stoppa cinquante mètres plus loin. Bauer obéissait à une série de réflexes bien huilés. Il savait qu'il tenait l'occasion rêvée de supprimer celui qui n'avait rien à faire sur l'échiquier de Frau Spitz.

Il baissa la vitre de sa voiture côté passager et sortit son parabellum de son étui. Il introduisit une balle dans le canon et déposa son arme à côté de lui. Il enclencha la marche arrière. L'embrayage de la Citroën émit une sorte de ricanement qui attira l'attention de Páz. Il leva la tête et vit s'approcher le véhicule : il reculait vers eux en zigzaguant.

— Derrière vous ! Couchez-vous ! cria le Hongrois à l'adresse de son compagnon.

Il avait gueulé de toutes ses forces. L'autre le

regarda avec étonnement.

Dans un fulgurant réflexe de survie, Pázmány se jeta sur le siège. La Citroën freina brutalement. L'instant d'après, par deux fois, une arme tonna à l'extérieur.

Páz entendit comme un choc sourd, puis reçut une dégringolade de verre cassé sur le dos et à l'arrière de la tête. Il ressentit la morsure de plusieurs éclats dans son cuir chevelu.

Sa main s'était mise à trembler sans qu'il puisse la contenir.

Il attendait sa dernière heure. Un troisième coup de feu viendrait, qui le laisserait sans vie à son tour.

Au lieu de cela, il entendit redémarrer l'agresseur.

Il se redressa lentement sur la banquette. La voiture s'éloignait. Par rafales, la pluie entrait à travers la brèche ouverte dans le pare-brise, et mouillait son visage.

Sur l'asphalte, Pázmány découvrit le corps renversé de Samuel. Sa boîte crânienne avait littéralement explosé. Sa main droite était tendue vers le ciel. Ses yeux grands ouverts gardaient la marque d'un profond étonnement.

Páz se retourna. Deux véhicules arrivaient derrière lui. À sa droite, sous le couvert du bois, un homme à l'abri de son parapluie courait dans sa direction. Le Hongrois s'installa derrière le volant de la Juvaquatre, serra les dents, passa la première et démarra en trombe. Il ne comprenait rien à ce qui venait d'arriver. Mais il n'avait pas le temps de se poser d'insolubles questions : il lui fallait arriver au plus vite à Joinville.

Páz conduisait les dents serrées.

La Juvaquatre dansait sur la route. C'était une voiture assez haute sur pattes et relativement étroite. Passé le cent dix, elle devenait une véritable savonnette sur l'asphalte mouillé.

L'essuie-glaces ne fonctionnait toujours pas mais, plus que tout, le chauffeur recevait de plein fouet les baquets d'eau que lui réservaient la pluie battante et la vitesse.

Cette course au jugé avec un pare-brise éventré se poursuivit jusqu'aux abords du pont de la Marne.

De temps à autre, le fugitif jetait un regard dans le rétroviseur. Il y retrouvait fidèlement accroché à son sillage le museau trapu de la calandre aux chevrons. Son suiveur ne cherchait même plus à se dissimuler. Il n'envisageait pas non plus de le rattraper.

« Je lui sers de lièvre, pensa Pázmány avec amertume. Je le conduis tout droit là où il souhaite aller. »

La Renault se trouvait maintenant dans une zone située à environ huit cents mètres de chez Pépé l'Asticot. Il fallait à tout prix perdre le suiveur.

Le Hongrois bénéficiait d'un atout : étant déjà venu là, il connaissait le terrain.

Il emprunta la rue Transversale qui conduisait droit à la Marne. Il vira sec sur le quai du Barrage, tourna dans la rue des Tilleuls, y remarqua un vélo appuyé contre un mur et laissa germer dans sa cervelle un plan quasi désespéré. Puisque son poursuivant laissait environ deux à trois cents mètres d'espace entre les deux véhicules, il devait foncer par ces rues suffisamment rapprochées les unes des autres pour que, à un moment donné, le suiveur perdît la Juvaquatre des yeux.

Il accéléra à la limite du possible et vira rue Vautier, puis rue Transversale à nouveau, tourna

sur deux roues au ras de la Marne, redressa la voiture, accéléra encore, coup de volant, rue des Tilleuls. Le vélo était toujours là. Le suiveur, surpris par la manœuvre, avait pris du retard. La Juvaquatre n'était plus dans son champ visuel.

Páz freina brutalement, tourna, accéléra. La voiture vibrait. Rue Vautier, il accéléra, cisaillant la route. La Citroën n'avait pas remonté son handicap. Rue Transversale, Páz remit brusquement les gaz. Au loin, le fleuve se rapprochait dangereusement. Le Hongrois serra les dents. Il s'arc-bouta sur le volant, le lâcha d'un seul coup, ouvrit la portière et sauta aussitôt. Il se reçut sur les épaules, fit un roulé-boulé sur l'herbe de la berge, se redressa, à peine endolori, et suivit du regard la voiture folle qui poursuivait sa course. Elle percuta le parapet, se souleva un instant dans les airs et retomba dans une gerbe d'eau à vingt mètres de la rive.

Páz gagna le couvert d'un pavillon tout proche. Il se risqua dans la cour, ressortit par un jardinet et se glissa dans les fourrés, où il resta immobile.

Dans un hurlement de pneus bloqués, la Traction venait de stopper devant la rivière. La portière s'ouvrit sur un petit homme au visage ravagé par les soubresauts de ses sourcils. Les traits décomposés, Oskar Bauer regardait la Juvaquatre qui achevait de sombrer dans un bouillonnement d'eau glacée. La pluie rabattait ses cheveux sur son front. Deux rides amères lui scarifiaient les joues.

— *Ach, Schweinhund !* murmura-t-il. Qu'as-tu fait, vermine hongroise ! Qu'as-tu fait, pourriture étrangère ! s'écria-t-il, la voix concassée par la rage.

Malgré l'averse qui redoublait, il ôta son imperméable.

— Salaud ! gueula-t-il en dévoilant une langue saburrale. Faire échouer ma mission en te donnant la mort ! Pourriture communiste ! Racaille des bas-fonds de Buda ! Saloperie de crevure !

Il s'était mis à courir, à revenir, à partir. Il était hors de ses bottes.

— Que va dire Frau Spitz ? Que va faire le *Feldgeneral* ? Tu es fini, Oskar Bauer ! Balancé ! Grillé ! Fusillé !

Le mercenaire se pencha soudain vers l'intérieur de sa voiture. Sa vareuse était dégrafée, sa chemise sortie de son pantalon. Quand il ressortit, il tenait une cannette d'alcool dans une main, son parabellum dans l'autre.

Le visage cireux, il s'avança jusqu'à la Marne qui coulait, si noire qu'elle ne lui était d'aucune consolation. Les traits creusés par le désespoir, l'Allemand but sans respirer une bonne moitié de la bouteille de schnaps. Il brandit son pistolet dans les airs.

— Si je suis un homme décevant, toi, tu n'es qu'une ordure ! *Ein Schwein !* Une chiure du sous-monde ! Je vais te régler ton compte une bonne fois !

Tout en prononçant ces anathèmes, le nazi, ivre mort, déchargea son arme de poing par deux fois

en direction des eaux opaques.

Un volet claqua derrière lui. Par-dessus son épaule, il aperçut une femme qui l'observait depuis son pavillon. Au jugé, il expédia un projectile dans sa direction.

Balle perdue. Rage sans conscience.

Oskar acheva sa bouteille de schnaps. Il se tenait au bord de l'eau, le ventre en avant. Il semblait fasciné par les remous.

— Pázmány ! hurla-t-il. Je sais que tu es là-dessous ! Tout près ! Tu ne réponds pas, sac à vermine ? Pourriture tzigane ! Eh bien, je vais venir ! Je vais descendre là où tu es ! Je tire sur ton ventre ! J'éclate ton foie ! Je vide tes tripes ! Je fais sauter ton vilain caisson !

Il tirait. Il tirait. La bouche brûlante du parabellum reculait sans cesse. Quand, faute de munitions, le luger percuta à vide, Oskar Bauer, les narines pincées par l'ivresse, descendit dans l'eau glacée. Il

comptait étrangler de ses mains nues *l'Untermensch* qui lui avait échappé.

Très vite, la Marne referma sa poigne liquide sur l'enveloppe raidie de son corps glacé.

Et l'emporta.

Après la tempête

Caché dans les fourrés, Pázmàny avait assisté à l'agonie du sergent Oskar Bauer. Lorsque le fleuve eut recouvré son masque sombre et étale, le Hongrois quitta les branchages qui l'avaient

dissimulé.

Il fit quelques pas en direction de la berge, puis chercha, sur les hauteurs, un repère qui lui indiquât la maison de Pépé l'Asticot. Il avait beau tenter de se rassurer en établissant la liste des périls auxquels il venait d'échapper, la situation lui paraissait improbable, et même aussi dangereuse que trois heures auparavant.

Páz ne connaissait pas le visage de l'homme qui venait de sombrer au fond de la Marne, mais il pensait que si le tueur l'avait suivi depuis l'arrêt du camion, s'il avait exécuté le pauvre Samuel Stern tout en le laissant, lui, en vie, c'était que sa fuite avait été facilitée de plus haut, peut-être même provoquée, car on comptait bien l'utiliser comme hameçon pour repêcher Blèmia. Or, rien ne prouvait que le noyé se fût lancé seul dans la filature, et rien n'assurait non plus que Boro, malgré les dires de Germaine Fiffre, se fût réfugié à Joinville.

Pázmány craignait d'être repris. Dans le meilleur des cas, il serait seul ; dans la pire des hypothèses,

Boro serait arrêté avec lui. Dans tous les cas, l'un serait abominablement torturé, et l'autre renvoyé devant un poteau d'exécution après un sale quart d'heure passé en compagnie de Cosini et de ses sbires.

L'œil de Páz allait des fourrés aux frondaisons. Il ne savait plus exactement ce qu'il cherchait — une maison amie, l'uniforme d'un ennemi, le paradis, l'enfer… ? Il claquait des dents. L'épuisement l'habillait comme un scaphandre de plomb. Il se fût volontiers allongé sur l'herbe rase et trempée, laissant son regard dériver au fil d'un monde meilleur, exempt de violences.

Il eût probablement obéi à cette pulsion intense s'il n'avait entendu un bruit de pas sur le gravier de la berge. Aussitôt, il se mit à couvert. A travers un feuillage roux et épineux, il distingua la silhouette de deux hommes qui furetaient à vingt mètres. Il les reconnut aussitôt. Mais, en dépit de tous ses désirs, il ne se montra pas. Il craignait qu'eux-mêmes ne fussent suivis. Ou, ce qui n'eût guère mieux valu,

qu'un acolyte, peut-être deux, peut-être trois, de l'individu barbotant désormais dans les dessous de la Marne, n'eût identifié avec autant de précision que lui-même Blèmia Borowicz et Béla Prakash allant de conserve sur les berges du fleuve.

Ils avaient quitté la demeure de l'Asticot après avoir entendu les détonations du luger d'Oskar Bauer. Paris-Sports et Louis la Brocante cherchaient de l'autre côté. Les deux Hongrois n'avaient rien relevé de suspect.

— Peut-être était-ce un enfant avec des pétards ? suggéra le Choucas de Budapest.

— Poursuivons, commanda Boro.

Il ne se souciait plus guère de la succession de coups de feu qui les avait attirés là. Le danger, apparemment, s'était évanoui dans la nature. Il était seul avec son ami, son frère, son double.

— Marcher tôt le matin est la meilleure des initiatives pour penser clair et juste le reste de la

journée, dit-il en ralentissant le pas.

Prakash faisait aller et venir son bras gauche comme une bielle de locomotive.

— T'as vu cela ? Plus de bras en écharpe ! Il ne me reste qu'un pincement minuscule.

Boro modula un petit sifflement admiratif :

— Il faut dire que tu as été bien soigné !

Il prit Béla par le coude et l'entraîna.

— Viens-tu, don Juan ? Faisons quelques pas ensemble.

— Toi, tu as à me parler…

Le Choucas de Budapest se tourna un bref instant vers son camarade. Il constata immédiatement que sous la désinvolture de son presque frère se dissimulait un véritable bouillonnement.

— Nous ne nous sommes guère vus depuis notre

arrivée ici, commença Boro.

— Les circonstances, reconnut Prakash.

— Nous allons vers quelques dures épreuves, poursuivit Boro.

— Quand comptes-tu mettre ton plan à exécution ?

— Lorsque Pépé se sera assuré de sa filière vers la Suisse. Demain. Après-demain…

Dans ses yeux passa comme un trait sombre.

— Si un jour je disparaissais inopinément… S'il arrivait quelque chose, je voudrais que tu sois en mesure de prendre la relève.

— Que veux-tu dire exactement ?

— Le rendez-vous avec Riegenburg approche, murmura Boro d'une voix fermée.

Il se mordit presque instantanément la lèvre. Il venait de manquer à l'obligation de légèreté dont il

s'était fait le chantre jusqu'à ce jour.

— Allons, fit-il d'une voix sourde. Après, tu diras que je me traîne !

Les deux compagnons poursuivirent leur course sur le chemin de halage. Ils parcoururent une cinquantaine de pas à vive allure, puis Boro s'arrêta. Il s'appuya sur sa canne et feignit de réfléchir.

— L'affaire de l'héroïsme me dépasse, dit-il en relevant la tête.

— Je sais.

— Jure-moi que nous ne serons jamais des types respectables !

— Ma tête à couper ! s'exclama Prakash.

— De la slibovice, mais pas de Légion d'honneur !

Le Choucas de Budapest dévisagea son ami. Il

n'ignorait pas que le rire cachait la gravité.

— Si je devais partir, reprit Boro, j'aimerais laisser derrière moi un jardin bien ratissé.

Il serra plus fortement le pommeau de son stick.

— Kerberos a trois têtes, mais va dans une seule direction. Si ce n'est pas moi qui la donne, tu t'en chargeras.

— Et réciproquement.

— Bien entendu, répondit Blèmia.

Ses yeux dérivèrent sur l'immensité d'un paysage de brume qui perdait peu à peu ses contours. L'air sentait la terre mouillée, la vase et la résine. Une nuée de corbeaux s'envola. Au loin, dans le paysage immobile de cette matinée glacée, une forme bougea. Un buisson. Quelques feuilles.

— Attention ! souffla Boro.

Il tendit son stick.

— Il y a quelqu'un.

Mû par un vain réflexe, il assura le jonc dans sa main droite, s'apprêtant à basculer le lacet. Le Choucas scruta dans la même direction.

— Regarde, murmura Blèmia.

Ils ne bougeaient plus. Ils observaient la lente métamorphose du proche paysage.

Un homme de haute taille s'était extrait des taillis. Il avançait très lentement. Il s'arrêta à quelques pas, tendit ses bras devant lui, comme dans une muette imploration. Puis, vaincu par les épreuves, il se cassa et tomba sur les genoux.

— Páz ! s'écria Boro, incrédule.

— Pierre ! fit à son tour Béla.

Ils se précipitèrent.

Les trois Hongrois

D'abord, ils furent dans les bras les uns des autres. L'émotion les paralysait. Ils se tenaient tous trois solidement embrassés, se distribuant bourrades et accolades. Ils se retrouvaient comme dans leur jeunesse, à leurs débuts, dans ce Paris dont ils ne connaissaient pas alors les paysages.

— J'ai tant attendu ce moment, murmurait Páz.

— J'ai si souvent voulu te demander pardon, répondait Boro.

Une intense chaleur bouleversait les trois garçons qui renouaient avec une amitié légendaire

alors qu'alentour tout n'était que désastres et effondrements. Ils récupéraient de la force et du courage à être ensemble. Soudain, Pázmány allait mieux, Prakash avait oublié son bras endolori, Borowicz ne pensait plus aux otages. Ils soufflaient, respiraient avec plus d'amplitude.

Le Choucas fut le premier à voir réellement son compagnon. Il s'écarta :

— Qui t'a fait ça ? demanda-t-il d'une voix de ciment.

Il montrait le visage du Hongrois, bleui, rougi, enflé, tailladé.

— Blessures de guerre, répondit Páz avec plus de tristesse que de forfanterie.

Boro, à son tour, fit un pas en arrière.

— Qui ?

— Le *signor* Cosini.

— Où ?

— Rue des Saussaies. A la Direction des étrangers et des affaires juives.

— Je le tuerai, dit froidement Blèmia Borowicz.

— Il a aussi violé Marinette Merlu.

Un blanc descendit sur le visage du Choucas de Budapest.

— Je le tuerai aussi.

— Je le tuerai également, fit Pázmány.

Ils se firent le serment de ne jamais se séparer avant d'avoir eu la peau du cagoulard.

— Viens te réchauffer, dit Blèmia en se penchant vers son camarade.

Il glissa sa main sous son bras.

— Je préfère rester ici, déclara doucement le Hongrois. Ce que j'ai à vous dire ne se partage

qu'entre frères.

Il raconta les tortures, Gerda, le chantage de Riegenburg, le mont Valérien, la panne du camion, Samuel Stern, l'individu qui, certainement, le suivait. Il sanglotait tout en parlant. Il n'y avait pas plus de haine que de violence dans ses paroles. Mais de la honte. Un sentiment d'appauvrissement extrême. Une douleur venue des profondeurs, qui jaillissait pour la première fois, car en cet endroit, devant ses deux plus fidèles amis, Pierre Pázmány se laissait enfin déborder par le chagrin qui l'étouffait depuis des semaines.

Il parla longtemps sous le regard de marbre, puis de glace, puis d'acier de ses deux frères d'armes. Lorsqu'il eut fini, Boro posa trois questions. Il demanda si Noémie Albeniz et Marinette Merlu étaient encore en vie.

— Oui, répondit Pázmány.

Blèmia demanda ensuite si Noémie Albeniz et Marinette Merlu avaient été torturées.

— Non.

Enfin, Boro demanda s'il y avait un moyen de les sauver.

— Oui, répondit Pierre Pázmány. Mais il faut faire vite.

Il expliqua que, enfermée à Alpha-Press, Frau Spitz passait ses journées à consulter les archives de l'agence dans l'espoir d'y découvrir des pistes conduisant à des amis, des relations, des proches de Blèmia Borowicz.

— Elle est capable d'exploiter tous les renseignements qu'elle découvrira, de faire arrêter toutes les personnes dont l'enfermement toucherait Boro, précisa le reporter.

— Comment peut-on sauver Marinette et Noémie ? s'enquit Prakash.

Páz ne répondit pas. Le Choucas insista. Boro s'était levé.

— Je sais ce que j'ai à faire, dit-il.

Il s'éloigna sur la berge.

— Quel est ce moyen ? insista Prakash.

— Ils veulent Blèmia, répondit lugubrement Páz. Ils le veulent à tout prix. S'il se livre, les autres auront la vie sauve.

Le Choucas se retourna vers la Marne. Non loin, Blèmia Borowicz s'était assis sur une borne érigée au bord de l'eau. Il regardait la surface noire.

Le jour, mal dessiné, donnait à son visage aigu les contours d'une tête de loup aux joues caves.

Retrouvant les gestes de l'enfance, le reporter confia une poignée d'herbes au courant. Pendant un long moment, il accompagna du regard les fragiles esquifs emportés par le clapot de vaguelettes opalescentes. Puis il releva les yeux et, se tournant vers l'amont, contempla le cours de la rivière.

Il pensait à Noémie. Il pensait à Marinette. Deux jeunes femmes qu'il avait précipitées au bas des abîmes. Peut-être y en aurait-il d'autres si les archives d'Alpha-Press délivraient des noms. Anne Visage, par exemple. Ou Liselotte Declercke. Comment avait-il pu croire que les négatifs se révéleraient muets ?

Passant d'une vision de cauchemar à une image de rêve, et comme chaque fois qu'il avait à prendre une décision difficile, Boro entrevit le visage de sa chère cousine Maryika. Il l'imagina vivant dans le paisible cocon de sa villa californienne, détachée des lointaines tribulations secouant l'Europe. Il se demanda combien de barrières, combien d'années, combien de siècles la guerre mettrait entre eux deux avant qu'ils ne se revoient — s'ils se revoyaient un jour. Quel âge aurait donc Sean, Sean qui était peut-être son fils, lorsqu'il le serrerait à nouveau dans ses bras[32] ? Combien de combats lui faudrait-il gagner ? Combien de plaques d'égout faudrait-il soulever avant de pouvoir vivre au grand jour ? Le reporter s'arracha à ses pensées.

Il se leva, adressa un signe de son stick à ses deux amis restés en arrière, puis il reprit le chemin de la villa de Pépé l'Asticot.

Oui, il savait ce qu'il avait à faire.

Des amis de dix ans

Le hareng du Topol égalisait les tiges des arbustes le long des haies.

Boro l'aborda sans détour. Il lui demanda s'il avait retrouvé les clés de la frontière suisse. À quoi le barbeau répondit qu'il ne les avait jamais perdues.

— J'en aurai besoin demain, fit le reporter.

— Elles sont à ta disposition. À quelle heure ?

— Je te le dirai dans la journée.

L'Asticot considéra son invité avec suspicion.

— Toi, le reporter, tu me caches quequ'chose. Je l'vois à ta figure. T'es parti rosé comme un steak, tu me reviens gris charbon. Ou que t'as passé ta matinée ?

— Es-tu certain, éluda Boro, que tu pourras faire franchir la frontière à deux personnes en fuite ?

— Si c'est tes donzelles, y a pas de risque. Mon circuit est breveté.

— Il faudra payer ?

— On verra pour les comptes après. Mes passeurs sont dans la gendarmerie. Y font crédit.

— Si mes filles se font prendre, je t'étrangle, grommela Boro en menaçant l'Asticot de son stick.

— Je les entourerai, répondit le maître des lieux. Personnellement, si tu me le demandes.

— Alors je te le demande. Vas-y, toi.

— Je peux choisir la bagnole ?

— Elles viendront jusqu'ici avec Scipion et l'Aston Martin.

Pépé secoua la tête.

— Je veux du discret. Je roule qu'avec ma Lagonda personnelle. Et c'est Pégase Antilope qui conduit. Y a pas meilleur bonze pour la discute automobile.

— D'accord, acquiesça Boro. Mais il faudra avoir deux jeux de plaques.

— Tu me prends pour un demi-naze ?

Blèmia réfléchit un court instant et ajouta :

— J'ai confiance en toi. Mais ces filles ont beaucoup souffert. Je ne veux pas qu'elles soient

reprises.

— Calme tes chocottes, rétorqua le hareng. Si je m'y colle, y a pas de risque. D'abord parce que quand je fais, c'est sécur. Et si je rate, on vient me chercher.

Il adressa un clin d'œil à son interlocuteur.

— Ta marchandise sera sous ma coupe, aussi protégée que mes gagneuses.

— Merci, répondit Boro.

— Et pour le reste du bastringue ?

— Combien de personnes peux-tu emmener en zone sud ?

— Combien il te faut de places ?

— Prakash, énuméra Boro, Pázmány, Scipion, Germaine et Louis la Brocante.

— C'est comme si c'était fait.

Le marlou présenta un visage incliné vers la gauche, signe chez lui de suspicion.

— Et toi, journaliste ? Où que tu te planques, après ?

— Je ne sais pas, dit Boro. On avisera.

Il s'éloigna dans l'allée, laissant le hareng sur sa faim.

Il entra dans sa chambre, verrouilla à double tour, s'assit sur le matelassé de la couverture du lit et attira le téléphone à lui.

Il composa le numéro de l'agence Alpha-Press. Il dit, espaçant bien ses syllabes :

— Je voudrais parler à Frau Spitz.

Elle n'était pas là.

— Alors, passez-moi Herr Riegenburg.

À l'autre bout de la ligne, il y eut comme un tumulte. Blèmia attendit quelques secondes, puis

son interlocuteur revint vers lui.

— Qui êtes-vous ?

— Blèmia Borowicz.

Il sembla au reporter qu'on avait laissé tomber le combiné. Il perçut quelques exclamations en allemand, un froissement de papier, puis une nouvelle voix se fit entendre. Elle était mièvre d'amabilité.

— Frau Spitz est rue des Saussaies… Pourrait-elle vous rappeler dans quelques instants ?

La voix était teintée d'un accent germanique aussi douceâtre et épais qu'une coulée de guimauve.

— Je téléphonerai moi-même dans dix minutes.

Il raccrocha.

Il s'allongea sur le lit. Quelqu'un tambourina à la porte. C'était le Choucas de Budapest. Boro refusa

d'ouvrir. Il demanda où se trouvait Páz.

— Ici, répondit Prakash. Dans ma chambre. Il dort. Laisse-moi entrer.

— Non, répliqua froidement Boro.

Dix minutes plus tard, il rappela l'agence. Il tomba directement sur Frau Spitz. Il l'imagina, debout au desk, cramoisie de bonheur à l'écoute de sa voix. Il dit :

— *Guten Morgen*, Frau Spitz. C'est l'*Untermensch*.

— *Ach !* s'écria la Bavaroise. Quelle joie de vous entendre, Herr Blèmia !

— Friedrich est à côté de vous ?

— Il vous envoie son bonjour.

— Saluez-le de ma part… Vous me cherchez, il paraît ?

— Il faut que nous causions un peu, répondit la gorgone en se faisant miel et sucre, bonté et gentillesse… Je suis très satisfaite de vous parler, car j'avais envoyé un de mes amis en émissaire, et il n'est jamais revenu.

— Deux amis, rectifia Blèmia.

— *Was ?*

— Le deuxième vient de prendre un bain dans la Marne. Le premier était très gros, très bête et très curieux. Nous l'avons envoyé par le fond.

— Werner Werner ? ! s'étrangla l'Allemande.

— Je croyais que c'était un nom d'emprunt.

A l'autre bout de la ligne, l'émetteur fût masqué. Instinctivement, Boro éloigna le récepteur de son oreille : il sentait presque sur son pavillon la sueur coulant de la grosse paume de Frau Spitz.

Elle revint cinq secondes plus tard. Le reporter comprit qu'elle avait transmis les dernières

nouvelles à Friedrich von Riegenburg.

— Il faut que vous veniez nous voir très vite, Herr Borowicz.

— C'est ce que je comptais faire, Frau Spitz. Demain ?

— *Morgen,* répéta-t-elle au nazi que Boro se représentait, assis sur sa chaise, collé au desk de l'agence Alpha-Press.

Puis, de nouveau à son affaire :

— Il ne faudra pas nous faire faux bond. Comme vous le savez, nous avons invité chez nous deux de vos amies.

— Je ne vous rendrai visite que si elles sont libres d'aller prendre le thé où elles le souhaitent.

A l'autre bout de la ligne, il y eut à nouveau conciliabule.

— *Gut,* reprit la gorgone aux macarons après un

instant d'absence. Herr Friedrich est d'accord. Si vous le voyiez, vous seriez très ému. Son désir de vous revoir est si grand !

— Je viendrai à l'agence. J'espère qu'il y sera.

— *Naturlich !*

— A demain matin.

— Parfait. Je mettrai une robe neuve.

— J'arriverai dans une Lagonda. La voiture stationnera sur le trottoir, devant l'entrée de l'agence…

— En face, rectifia Frau Spitz. Comme ça, nous vous verrons descendre. Nous serons sûrs que ce sera vous. Nous nous réjouirons dès le premier instant.

— En face, si vous voulez, acquiesça Boro. Mes deux amies doivent me rejoindre avant que je ne descende. Je veux les voir approcher.

— Et après ?

— Quand elles seront dans la voiture, je descendrai à mon tour.

— *Nein !* Imaginez que vous ne descendiez pas et que votre voiture s'échappe.

— Je compte sur vous pour avoir truffé les rues avoisinantes d'agents bien dévoués.

— Admettons. La suite, *bitte !*

— La Lagonda partira. Quant à moi, je me serai présenté à ceux de vos amis que vous aurez dépêchés pour me recevoir… Et je compte sur eux pour me conduire jusqu'à vous, dans les locaux de l'agence.

— *Ein Moment !* éructa l'Allemande.

Le silence, cette fois, parut s'éterniser.

Quand elle reprit l'appareil, Frau Spitz paraissait être la proie d'une intempestive excitation.

— C'est presque parfait, mais Herr Friedrich suggère une petite modification à votre programme.

— Dites-moi…

— Il propose que la Juive et l'enjuivée… euh… les deux mignonnes *Mädchen*, les petites *Französinnen* vous attendent dans une voiture, sur le même trottoir que la vôtre, un peu plus loin. Quand vous descendez, elles descendent. Vous marchez jusqu'à leur voiture, et elles jusqu'à la vôtre. Ainsi, vous pourrez vous dire bonjour au passage. Quand elles montent dans votre voiture, nos amis vous… vous accueillent.

— Dans l'autre voiture ? questionna Boro.

— Non. Ils vous mèneront jusqu'à nous.

— J'espère que vous m'attendrez à l'agence. Je tiens absolument à revoir mon bureau avant de… avant de vous suivre.

— C'est tout naturel, *Herr Untermensch…* Herr Borowicz !

— Une dernière chose, Frau Spitz.

Boro prit son inspiration. Il voulait que l'Allemande perçoive son trouble.

— Si vos amis commettent la moindre erreur concernant les deux jeunes femmes…

— Vous voulez dire : s'il devait leur arriver malheur ?

— C'est exactement à quoi je songeais… Si les choses ne se déroulent pas comme prévu, si la Lagonda ne peut les emmener loin de notre champ de bataille, le chauffeur qui me conduira a ordre de me tirer dessus, dans le dos.

— Vous ne nous arriveriez pas intact ? s'affola Frau Spitz.

— Seulement si votre parole est respectée.

— Herr Borowicz, comment pouvez-vous imaginer un seul instant que nous vous tromperions ?

— Je me le demande.

— Ne vous mettez pas de mauvaises idées en tête ! Nous vous voulons tout entier ! Tout neuf ! Tout à nous ! À partir de maintenant, nous sommes presque des amis !

— Alors à demain, conclut Blèmia.

— Vous ne nous avez pas dit l'heure !

— Midi.

— Quel bonheur, gargouilla l'Allemande. Le plus beau jour de notre vie !.. Friedrich vous envoie ses bonnes amitiés.

Boro raccrocha. Il réfléchit une minute, puis décrocha de nouveau le combiné et composa le numéro de Vanessa d'Abrantès.

Pégase Antilope fait trois petits tours

La rue du Four était d'un calme hivernal et trompeur. Non loin, le clocher de l'église Saint-Germain-des-Prés distillait régulièrement ses quelques notes qui réveillaient à peine les rares passants engourdis, partis en quête d'un ravitaillement hypothétique. Les lois antijuives avaient fermé nombre de devantures. La plupart des magasins ouverts affichaient des panonceaux avertissant le chaland que le pain, ou le beurre, ou la farine manquait.

Au volant de sa Traction personnelle, Pégase Antilope avait fait sept fois le tour du quartier. Dès huit heures du matin, dépêché par Pépé l'Asticot

soi-même, il avait observé la mise en place du dispositif qui devait accueillir le Hongrois Blèmia Borowicz.

Les voitures étaient arrivées peu à peu : une Hotchkiss rue du Dragon, deux Traction avant de part et d'autre de l'intersection des rues de Rennes et du Four, une camionnette rue du Sabot.

À dix heures quarante-cinq, de retour dans la propriété de Joinville, Pégase Antilope fit son rapport :

— Quatre bouzigues, à raison de quatre gus inside, c'est pas la mer à boire.

— Ezact, répliqua Lucien Palmire qui comprenait une bribe d'anglais.

Il se pencha sur le plan du quartier dessiné par Boro.

— À cela, faut ajouter le carrosse dans lequel ils veulent faire monter le reporter, soit trois ou quatre zigs en plus, ça fait toujours pas une montagne.

— On dégagera par Croix-Rouge, proposa Pégase Antilope en posant un doigt rayé de noir sur le rond dessinant le carrefour. Après, je file par Raspail, je remonte jusqu'au lion de Belfort et je sors de Paris par la porte d'Orléans.

— Et si les gonzesses ont le mal de mer ? objecta Lucien Palmire.

— Ça change rien au programme.

— Imagine qu'elles régurgitent.

— Si c'est pas sur ma liquette, ça ralentira pas la moyenne.

— Il faut changer les plaques, fit remarquer Boro. Pégase, où t'arrêtes-tu ?

Le chauffeur n'eut pas le temps de se gratter le nez que le hareng du Topol se garait en double file devant sa phrase.

— On change pas de plaques, fit-il, s'efforçant de jouer les rusés. On a trouvé mieux. On s'est dit que

visser et dévisser, c'était pas une activité digne des demoiselles.

— Quelle proposition fais-tu ? s'enquit le Choucas de Budapest.

— On change carrément la caisse. On prend une Mercedes que Tatave et René ont gonflée et trafiquée toute la nuit. Elle battra pavillon boche et fera du cent trente en crête. Si les Chleuhs nous suivent, ils commenceront avec une Lagonda immatriculée en Frankreich et finiront avec une Mercedes Deutschland über alles. Y verront que du feu, et de toute façon, s'y voient quequ'chose, y sera trop tard. Pégase sera loin.

Le barbeau enfourna fièrement ses mains dans les poches de son gilet.

L'assistance applaudit. Elle était composée d'un petit carré dont les deux Hongrois, Lucien Palmire et Pégase Antilope formaient les côtés. Les autres, tous les autres s'étaient retrouvés sur le lieu de ralliement. Certains depuis la veille au soir, d'autres

le matin même, juste après la levée du couvre-feu. Le rendez-vous définitif avait été donné pour plus tard.

— Imagine qu'ils prennent en chasse la Lagonda dès que les filles y seront montées, suggéra Boro.

— Sois quiet, répondit l'Asticot, se voulant rassurant. D'abord, on aura dix bonnes minutes d'avance. Et puis, quand Pégase caresse un accélérateur, il le fait monter en régime plus vite que ma Chantal par une nuit de pleine lune.

Pégase Antilope, de son vrai nom Jean-Marie Petitpouce, apprécia. Il émit le vœu secret que son patron lui prêtât un jour sa bagnole conjugale afin qu'il la démarre en côte, sa spécialité après le talon pointe, selon les dires de plus d'une. On peut toujours rêver.

— Que prévoyons-nous pour les autres ? s'enquit Blèmia.

Il ne voulait rien laisser au hasard.

— Quand tout sera fini, on a rencart ici, d'où qu'on mettra les bouts plus tard, affirma Pépé. Y aura des orangeades et des faux papiers pour tout le monde. Faudra décaniller dans la nuit et passer la ligne entre six et sept.

— Tu as oublié le couvre-feu, objecta Prakash.

— Nenni, mon pote. Je fais du transport de nuit, et j'ai tous les laissez-passer qu'il faut. Vous vous mettrez à l'arrière du fourgon, et ce sera veilleuse jusqu'au bout. On sort à Chalon, et après, c'est chacun pour soi.

Boro consulta sa montre.

— Il faut que je me prépare…

Il s'approcha du chef de bande et dit :

— Scipion partira plus tard.

— Avec toi ?

— Il veut rester. Il dit qu'en zone sud, il ne

retrouvera jamais sa femme naine et ses dix enfants.

Le reporter se dirigea vers la porte. Il posa la main sur la poignée. Il ne l'avait pas encore abaissée que le Choucas de Budapest l'interpella.

— Et toi, Blèmia ? questionna-t-il. Tu comptes nous rejoindre comment ?

— Par mes propres moyens, répondit froidement le reporter.

— On peut en savoir un peu plus ?

— Non.

Ils le regardaient tous avec une certaine gravité. Boro balança son stick sur le côté et lâcha :

— Je ne partirai pas avec vous parce que mon signalement sera donné partout. Donc, je vous mettrais en péril.

— Qui t'emmènera ?

— Je ne te dirai rien, répondit Blèmia à son ami hongrois.

Il ouvrit la porte. Avant de se retirer, il fixa Prakash droit dans les yeux et ajouta :

— N'oublie pas, Choucas, que Kerberos a trois têtes. Pour que chacune puisse prendre la relève des deux autres en cas de nécessité, il importe que le cloisonnement soit respecté.

Sur ces mots, il quitta la pièce et alla s'enfermer dans sa chambre.

Surprise

À onze heures cinquante, Pégase Antilope mit sa flèche à gauche et tourna dans la rue Bonaparte. La Lagonda LG 45 de Pépé l'Asticot pointa son museau en direction de la rue du Dragon. Sur ordre de son patron, le champion du bitume ralentit. Au carrefour, Pépé l'Asticot remarqua les deux Traction signalées préalablement par son chauffeur.

— Tu prends à droite, commanda-t-il, et tu presses un peu la pédale…

— Pas trop, conseilla le reporter assis à l'arrière après qu'ils eurent dépassé l'une des deux Citroën.

— Inside, c'est des Chleuhs, déclara Pégase Antilope comme ils remontaient vers la rue de Rennes.

— Quand la flicaille est pas en uniforme, je fais pas la différence, nota l'Asticot. Tu me descends là, au coin du Vieux-Colombier.

La Lagonda freina dans un silence pneumatique.

Lucien Palmire se retourna vers le reporter.

— Prends ma place devant, tu verras mieux le paysage… Il lui tendit la main.

— Bonne chance, pirate. On se retrouve au paradis. Sans plus attendre, il descendit sur la chaussée.

Il suivit la rue du Vieux-Colombier en direction du carrefour de la Croix-Rouge. Il marchait vite. Il avait remonté le col de son manteau pécari pur fil, et portait son galure incliné sur la ligne des sourcils. Il avait préféré sortir tout nu, c'est-à-dire non enfouraillé, au cas où les gardiens de la rue s'aviseraient de le fouiller avant l'heure. Il tenait à assumer jusqu'au bout la responsabilité de ses trois ficelles récemment octroyées.

Une Peugeot stationnait non loin du carrefour. Pépé la dépassa puis se retourna, feignant de chercher le nom de la rue. La conduite intérieure était habitée, mais pas par des souliers à clous. Une donzelle et un loufiat occupaient le terrain.

Lucien Palmire reprit son chemin. Il fit encore quelques pas et obliqua dans la rue du Four. Deux cents mètres plus loin, la Lagonda venait de s'arrêter à distance d'une conduite intérieure grise près de laquelle deux hommes en feutre et manteau long montaient la garde.

Lucien traversa. Il passa devant la rue du Sabot et constata que la fourgonnette dont Pégase avait fait mention était devenue un camion bâché occupé par six soldats allemands et une mitrailleuse sur pied. Il grimaça.

En face, le reporter était sorti de la Lagonda. Il portait son raglan, une écharpe remontée sur le nez, et balançait sa canne avec une allégresse qui parut admirable au barbeau. Le Hongrois avançait à la rencontre des deux jeunes femmes qu'on avait fait sortir de la conduite intérieure et qui se hâtaient vers la Lagonda.

Le porche du numéro 6 était fermé. Le capitaine Palmire le dépassa, puis il hâta le pas, refit un tour du pâté de maisons et pénétra dans un immeuble

voisin dont le lourd battant de chêne pivota sans un bruit. Le hareng du Topol se retrouva dans un couloir sombre. Il chercha le bouton de la minuterie. Ne le trouvant pas, il siffla délicatement. Aussitôt, la lumière se fit.

— C'est toi, patron ?

Pépé sourit en reconnaissant le timbre haut perché de P'tit Sifflet.

— Les autres sont là ?

— Depuis hier, grinça la Taumuche. Avant le couvre-feu.

— Moi, j'suis arrivé à pas d'heure. J'ai le torticolis du sommeil qui grimpe aux épaules.

C'était Paris-Sports.

— Tu m'la copieras, Lulu : me faire visiter un couloir où y a même pas une gagneuse dispo, c'est indigne de toi !

— Tais-toi, Ramier ! gronda Casse-Poitrine. Quand on ronfle, on n'a pas son mot à dire !

— Y a tout le matos ? questionna Pépé.

— Soude, chaux et acide.

— Impec pour la fonte des papelards.

— Oùskissont ceux qui guident nos pas ? s'enquit la Grenade.

— Ils arrivent avec Tatave et René.

— Et le reporter ?

— C'est du tout doux, sourit Pépé l'Asticot. À c'te heure, il doit serrer la pogne aux deux greluches.

En quoi il se trompait. Le Hongrois était passé devant Noémie Albeniz et Marinette Merlu sans leur décocher plus qu'un regard glacé leur intimant le silence. L'heure n'était pas aux effusions. Et elles, qui attendaient leur sauveur, celui qui se livrait pour

leur rendre la vie, qui allait mourir tandis qu'elles tenteraient de renouer avec une existence nouvelle, étaient passées devant lui sans même prononcer une parole, sans l'arrêter, sans pouvoir l'encourager d'un geste tant il paraissait pressé d'en finir et de rejoindre son destin.

Elles avaient marché jusqu'à cette voiture qui semblait les attendre, dont la portière était restée ouverte.

Une main se tendit vers elles, et elles entendirent une voix toute en gouaille leur susurrer :

— Grimpez, fillettes, c'est Pégase qui convoie !

La dernière vision qu'elles eurent du Hongrois, après qu'elles se furent installées toutes deux à l'arrière de la Lagonda, fut celle d'un homme seul que trois malabars fouillaient au corps. Quand la voiture eut décollé du trottoir, elles regardaient encore par la lunette arrière, mais, très vite, on fut sur le boulevard Raspail, et elles ne virent plus rien.

Le Hongrois abaissa les bras et, ravi par la tournure que prenait l'affaire, dit que maintenant qu'on avait vérifié qu'il était sans armes, on pourrait peut-être monter rejoindre ceux qui attendaient depuis si longtemps.

Peu désireux de se mal conduire alors que ses hôtes avaient permis à Marinette et à Noémie Albeniz de filer vers le grand large, il leva le bras et agita sa canne en direction des étages. Un signe de main lui fit écho : Frau Spitz, floue dans le lointain, répondait à son salut.

— Messieurs, pressons !

Et, devançant les trois policiers de la Gestapo qui l'avaient accueilli, le reporter se dirigea vers l'entrée du numéro 6.

Il escalada les marches, les autres sur ses talons, constata qu'un soldat de la SS en armes et en uniforme montait la garde à chaque palier, grimaça

intérieurement et poussa la porte de l'agence.

— Salut ! lança-t-il joyeusement.

— *Guten Morgen !*

Le comité de réception était formé de la grosse et ondoyante personne qui l'avait accueilli quelques semaines plus tôt, d'un officier général installé sur une chaise roulante, et de l'Italien qui les avait poursuivis sur le toit lorsqu'ils avaient quitté la rue des Jardiniers.

L'Allemand, surtout, était impressionnant. Il se tenait le cou raide, maintenu par une minerve d'acier sur laquelle scintillaient deux croix gammées en diamants. Une casquette plate à visière brillante dissimulait le front, faisant ressortir l'éclat de feu des prunelles. L'uniforme était noir, barré de quelques sobres décorations et d'une Croix de fer retenue par une chaîne. L'homme portait des gants. Une tête de mort en brillants avait été cousue sur chacun d'eux. Le fauteuil était en chrome, en cuir, en bronze, pourvu de pneus à flancs blancs et de

roues à fils.

Le Hongrois en siffla d'admiration :

— Le *Feldgeneral* a sorti son équipement et sa tenue d'apparat, je vois !

Ce fut Cosini qui réalisa le premier la supercherie. En une seconde, il passa d'un crème un peu mat à un vermillon si prononcé que le Choucas de Budapest crut qu'une attaque l'emporterait.

— Ce n'est pas l'*Untermensch* ! coassa-t-il. C'est un faux ! Un usurpateur !

— Calmez-vous ! conseilla le reporter.

Il dénoua l'écharpe dont il s'était entouré et éleva gracieusement sa canne.

— Qu'en dites-vous, madame et messieurs ?

Il se tourna vers les trois gestapistes qui l'avaient accompagné.

— Je m'appelle Béla Prakash, je suis hongrois et reporter, comme l'autre. Souvent, nous nous prêtons nos rôles.

Il sourit à la matrone et à l'invalide. Ils le considéraient tous deux avec une haine furieuse dans le regard. De la bouche de l'officier sortait un tumulte d'imprécations aussi inaudibles qu'incompréhensibles. L'Allemande oscillait sur place, hochant du chef en cadence comme si elle avait pris un coup de matraque sur la tête.

— Je vais te tuer, siffla l'Italien en mettant la main à la poche.

— Vous ne devriez pas. Si j'ai pris la place de mon ami Borowicz…

— *Schwein !* grommela la femme.

Suivirent une douzaine d'insultes du même ordre que le Choucas laissa passer sans s'émouvoir. Lorsque le silence fut revenu, il reprit :

— … Si j'ai pris la place de mon ami Borowicz,

c'est justement pour éviter qu'un geste déplacé de l'un d'entre vous ne le conduise trop vite là où vous voulez le mener.

Un sifflement jaillit de la poitrine de l'invalide. Sa main droite se souleva légèrement, puis retomba sur le bras du fauteuil. Il avait voulu donner un ordre, puis avait renoncé, vaincu par l'insolence du Hongrois.

— Vous le haïssez tant, déclara Prakash avec une bonhomie parfaitement feinte, qu'il était à craindre que vous ne vous exprimiez devant lui de manière imprudente. Un pruneau est si vite parti, ajouta-t-il en montrant d'un geste les trois armes qui avaient jailli dans les trois mains des hommes de la Gestapo qui l'avaient conduit jusque-là.

— Votre sort est d'ores et déjà réglé, rota la Bavaroise en recouvrant ses esprits. Considérez-vous comme un homme mort.

— Tsssssst ! fit Béla Prakash. Pas si vite, ma bonne dame. Vous vouliez voir Blèmia Borowicz,

c'est cela ?

Elle acquiesça. Friedrich von Riegenburg fit de même. Et Cosini, qui avait la bave à la lèvre.

— Eh bien, allons dans son bureau.

— *Warum ?* marmonna le responsable du Reichssicherheitshauptamt.

— Pourquoi ? renchérit Frau Spitz.

— Mais tout simplement parce qu'il vous y attend !

Le sabordage d'Alpha-Press

Frau Spitz fut la première à démarrer. Elle avait oublié le nazi. Il la rappela à l'ordre d'un cri puissant et pour ainsi dire animal. Elle revint sur ses pas, penaude. Elle empoigna les manettes du fauteuil et se précipita dans le couloir. Cosini suivit. Puis Prakash. Les trois gestapistes fermaient le ban.

La porte du bureau directorial n'était pas fermée.

— *Halt !* ordonna Riegenburg.

D'un signe de l'index, il commanda aux trois policiers de passer devant.

Ils s'exécutèrent. Le Choucas les vit disparaître dans le bureau qu'il partageait naguère avec Blèmia. Puis son regard s'égara au loin, au fond du couloir. Les portes étaient toutes fermées. L'ombre régnait.

Un cri fusa de l'intérieur du bureau :

— *Herein !*

Aussitôt, Frau Spitz et l'invalide pénétrèrent dans la pièce. L'arme au poing, Cosini poussa Prakash devant lui.

Ils entrèrent.

Confortablement assis à la table qui était la sienne avant son départ de l'agence, les pieds reposant sur le plateau, la canne passant nonchalamment d'une main à l'autre, Blèmia Borowicz dardait sur les arrivants un regard qu'on eût dit attendri.

— Herr Riegenburg ! s'écria-t-il. Voilà si longtemps !

Il fronça les sourcils.

— Mais dans quoi vous promenez-vous ? Ce n'est pas un fauteuil ! C'est un trône ! Une vespasienne de grand luxe ! Vos goûts ont donc tellement changé ?

Le nazi rayonnait. Il tétait goulûment l'air. Sous les lanières de soie noire, les muscles morts

paraissaient renaître à la vie. Sa main valide s'agitait follement comme si elle suivait le tempo d'une fantastique symphonie. Derrière, appuyée aux tubulures en bronze, Frau Spitz se jouait le même air. Ses macarons étaient la proie d'un vibrato que leur communiquait le reste du corps, parcouru de haut en bas d'une pulsation quasi électrique. Boro s'en félicita :

— Je ne puis que louer le sort qui enfin nous réunit. C'est un tel plaisir que de constater votre bonheur !

Il voulut se lever. Cosini braqua son arme.

— Assis, journaliste ! Et n'oublie pas de me compter parmi les heureux. Crois-moi, te voir là me réjouit autant que ces deux empafés…

La promesse de la vengeance lui faisait perdre le contrôle de lui-même. Mais l'infirme et sa garde-malade étaient trop occupés à renifler de loin la proie qu'ils avaient si longtemps attendue pour se soucier d'une parole que, de toute façon, ils

n'avaient pas entendue. Ils regardaient Boro avec autant de frénésie contenue que deux chiens de chasse s'apprêtant au carnage. Tous avaient oublié Béla Prakash. S'il l'avait voulu, le Hongrois aurait pu s'enfuir. La pensée ne l'en effleura même pas : outre qu'il n'aurait pu s'échapper par l'escalier, solidement gardé à chaque étage, il était lui aussi comme aspiré par le spectacle de son frère d'armes jouant là une comédie inouïe. Il ne pouvait s'empêcher d'admirer l'aisance avec laquelle Boro se mouvait dans cette situation face à six adversaires qui comptaient bien le mâcher, le déchirer, l'anéantir dans un délai raisonnable. Il ne pliait pas.

— C'est le pacte d'Acier dans mon bureau, pouffa Blèmia en déposant son stick sur ses genoux. L'Allemagne et l'Italie ensemble réunies ! La mafia cagoularde et les bandits hitlériens !

Il consulta sa Reverso. D'après les calculs établis par Pégase Antilope et Pépé l'Asticot, Marinette et Noémie devaient avoir franchi le cap de la porte

d'Orléans. La Lagonda était devenue Mercedes.

— Herr Riegenburg, fit-il en désignant le trio de la Gestapo d'une brève torsion du jonc, pourriez-vous demander à ces messieurs de nous attendre dehors ? Ils n'appartiennent pas vraiment à notre famille, et nous avons tant de choses à nous dire !

Il ajouta, souriant avec ingénuité :

— J'aimerais tellement que nous restions un peu ensemble !.. Qu'ils montent la garde derrière la porte !

Et, comme le nazi paraissait hésiter :

— Cher Friedrich, je suis sûr que vous avez disposé des hommes partout dans un périmètre d'au moins un kilomètre. Que voulez-vous que je fasse de moi-même ? Gardez donc le petit Italien auprès de vous. Il est une très efficace couverture armée… Et si vous estimez que je m'agite trop, rappelez vos trois policiers !

— *Ach so !* acquiesça l'adjoint de Himmler.

Raus !

— Restez derrière la porte, intima la Spitz. Au premier appel, accourez.

Les trois policiers sortirent et refermèrent la porte derrière eux.

— Vous allez venir à Berlin avec nous ! s'extasia Friedrich von Riegenburg.

— Enfin ! répondit Frau Spitz comme en écho.

— Avant cela, fit Boro, je voudrais régler un petit compte avec monsieur.

Il tendit l'index en direction de Cosini. Celui-ci recula d'un pas pour maintenir les deux reporters dans sa ligne de tir.

— Il paraît qu'en plus de vos compétences de tortionnaire, vous violez les femmes ?

— C'est humain, plaida Frau Spitz.

— En temps de guerre, ce n'est pas vraiment un

crime, renchérit Herr Riegenburg.

— Vous l'avez fait vous-même ? questionna Prakash, entrant à son tour dans la danse dialectique.

— Monsieur ne peut pas, se désola Boro. Regarde dans quel état Dimitri et moi l'avons mis[{33}].

— Je me suis habitué, grimaça l'officier général. Mais vous verrez : il faut du temps.

— Je n'en doute pas, répliqua Blèmia.

— Je vous épargnerai cependant la douleur de voir : vous serez aveugle.

— Et je m'occuperai également de vous, déclara l'Allemande avec bonté.

— Jamais je ne songerais à douter de votre double dévouement, remercia le Hongrois.

Il revint à l'Italien.

— Mais vous, monsieur Cosini, qu'allez-vous

devenir ?

— J'aiderai à votre… à votre reconversion.

— Ah oui ? fit Boro.

Il lui sembla avoir entendu un bruit étouffé derrière la porte. Il consulta Prakash du regard. Le Choucas ébaucha une grimace d'incertitude. Mais, lâchant les poignées du fauteuil, Frau Spitz avait déjà fait un pas vers la sortie.

Boro se décida. Il y eut un froissement, une zébrure dans l'air. La canne sembla virevolter sur elle-même, le lacet s'enroula autour du poignet de Cosini. Boro se redressa et tira d'un coup sec. L'Italien ploya. Prakash projeta son pied sur le poignet. Le beretta tomba. Cosini se précipita. Le Choucas envoya valser l'arme à l'autre bout de la pièce.

— *Achtung !* hurla Frau Spitz.

— *Kommt !* cria Friedrich von Riegenburg, hélant les trois gestapistes.

La porte s'ouvrit aussitôt.

Pépé l'Asticot fit une entrée majestueuse.

Il tenait une mitraillette Sten entre les mains.

Il balaya sans tirer.

Derrière lui venaient Ramier, la Taumuche, Ptit Sifflet, la Grenade et Casse-Poitrine.

Les cinq hommes se dispersèrent dans la pièce. Tous étaient armés. Cosini affichait une tête de lait écrémé. Friedrich von Riegenburg avait tourné. Frau Spitz faisait de la peau.

— Et voilà le travail ! s'écria Pépé l'Asticot, suave. Le grand banditisme est entré dans la guerre !

D'un mouvement du canon, il montra Frau Spitz à Paris-Sports qui venait de se présenter dans l'encadrement de la porte.

— Toi, il paraît que tu pelotes dans les grandes largeurs. Charge-toi de cette dune. Je veux savoir

ce qu'elle a sous son sable.

— N'approchez pas ! rugit la Spitz.

Elle exhiba des talents trop méconnus de boxe française. Elle se mit en garde. Les macarons s'agitèrent, découvrant un appareil auditif dans les roses. Paris-Sports la montra du doigt.

— Elle s'excite, patron. Faut que je lui donne du froid.

Il lui envoya une beigne.

Ramier fouillait Cosini. La Taumuche dégagea un petit revolver nickelé du fauteuil de l'invalide.

— Je peux le prendre pour ma fille ? demanda-t-il à la cantonade.

— Elle a pas le port d'arme, contesta P'tit Sifflet.

— Moi non plus.

— On le garde pour nos œuvres, trancha Pépé l'Asticot.

Pázmány et Scipion entrèrent à leur tour. Le Noir se planta devant Riegenburg.

— C'est donc lui qui te fait tant de malheurs, Boroptit ?.. Pourtant, il a pas l'air d'avoir la carrure !

Il décrocha la Croix de fer de la poitrine du dignitaire nazi et entreprit de la tordre entre ses dents.

— C'est pas comestible, cracha-t-il avec dégoût.

La décoration alla se perdre dans une rainure du parquet. Pázmány s'était approché de Cosini. Il l'empoigna au col et le projeta contre le mur.

— Toi, grinça-t-il, tu vas venir avec moi.

— J'ai rien fait ! balbutiait l'homuncule.

Il reçut six paires de claques qui le firent tourner comme une mappemonde. Prakash s'approcha.

— Tu as torturé Páz. Tu as violé Marinette.

— C'est qu'elle voulait bien, gémit l'Italien.

Deux baffes nouvelles accueillirent sa déclaration.

— Tu vas aussi nous dire qu'elle a pris du plaisir ! Qu'elle en redemandait ! Que tu es devenu son prince charmant !

— C'est pas vrai ! Je l'ai pas touchée !

Le cagoulard chialait de trouille.

— Je vous jure, je suis un vantard ! Tout petit, ma mère me le disait déjà ! C'est mon plus gros défaut !

Pázmány lui envoya deux allers-retours.

— Et moi ? Tu me connais pas ? Tu m'as jamais vu ?

Il ramassa le beretta qu'une bonne âme avait posé sur le bureau de Boro.

— Prends ça, conseilla Tatave en tendant à Páz une arme munie d'un silencieux. Faut pas alerter l'extérieur.

Frau Spitz roulait des yeux hagards. Paris-Sports l'avait fouillée sans rien découvrir d'anormal sous les plis. Riegenburg projetait un regard de fou en direction de Boro.

— Vous voulez quelques explications ? proposa celui-ci en approchant une chaise.

Germaine Fiffre pénétra à son tour dans la pièce. Louis la Brocante, Dédé Mésange et Albert Fruges l'accompagnaient. Elle se planta devant Frau Spitz, gardée par P'tit Sifflet à qui Paris-Sports avait donné délégation.

— Si c'est pas malheureux d'avoir causé tout ce mal à une si belle agence ! Un instrument de travail qu'on avait tellement bichonné !

La bouche lui tirait. Une larme allait crever. Elle recula d'un pas, fit monter la sève, la roula sous la langue et envoya un crachat mal visé qui percuta la Bavaroise au menton. Celle-ci voulut s'élancer. Ptit Sifflet lui cloua le pas sous un coup de talon bien ajusté.

— C'est pas l'Anschluss, ici ! gronda-t-il.

— M'sieur Borovice, pleurnicha l'ancienne chef comptable d'Alpha-Press, c'est presque fait. On a tout gommé. Tout effacé. Il y a plus de traces de rien. Il reste les papiers.

— Brûlez-les, ordonna Boro.

Il se ravisa :

— La fumée pourrait alerter. Flanquez tout dans l'acide et la chaux. Avec le reste !

— C'est un jour de calamités ! se désespérait Germaine. Du si beau travail ! Tout 35 ! Tout le Front popu ! L'Expo universelle ! La guerre d'Espagne ! L'Ethiopie !..

Boro fit un signe à Dédé Mésange.

— Va avec elle. Tout ça la désole.

Et à Albert Fruges qui passait par là :

— Fouillez dans les bureaux. Le moindre négatif,

la moindre photo, tous les papelards, à la chaux !

Pázmány revint. Il était blanc comme du linge essoré. Il se dirigea vers Prakash et lui donna le flingue à silencieux.

— Je ne sais plus à qui c'est.

Le Choucas passa un bras fraternel autour des épaules de son camarade.

— Les petits salauds, quand ça crève, murmura Páz, ça doit avoir la même gueule que celle que j'aurais eue au mont Valérien.

Boro retrouva sa place sur la chaise, face à Friedrich von Riegenburg.

— Mon premier plan, dit-il, c'était de vous prendre en otage ici et de vous échanger contre les deux jeunes femmes que vous avez fait enlever.

— Arrêter, rectifia l'Allemand.

— Selon vos mœurs, c'est pareil… Ensuite, j'ai

vraiment pensé me livrer. Mes amis n'ont pas voulu.

— Dommage, articula le nazi. *Ach !*

Il considérait à présent l'homme qu'il haïssait le plus au monde avec une impassibilité de glacier. Il avait effleuré la victoire, et tout était perdu. Il trônait dans son fauteuil sans plus se soucier des macs, des communistes, des anarchistes, des voleurs de tires, des détourneurs de fonds, des maquilleurs, des braqueurs, de ces engeances qui détruisaient méticuleusement toutes traces de ce qui avait été l'une des plus grandes agences photographiques d'avant-guerre.

— On brise tout, poursuivit Blèmia sans un regard pour ce saccage que lui-même avait ordonné, on efface et on rase pour que rien ne tombe entre vos mains. C'est un matériau trop noble pour qu'on vous laisse l'exploiter.

— Vous ne vous en tirerez pas, siffla le nazi.

— Nos hommes sont partout, enchaîna Frau

Spitz.

Elle avait retrouvé sa place derrière le fauteuil de son maître.

— Le monde entier nous appartient.

— Pas encore, rectifia Louis la Brocante qui passait par là, deux cartons de documents sous le bras.

— La rue, en tout cas, grimaça Riegenburg. Vous devriez abandonner maintenant. Vous rendre. Après, je n'épargnerai rien ni personne.

— Tu ne pourras rien, on sera déjà dans les vagues ! chanta Pépé l'Asticot en se plantant devant l'officier allemand.

Il le regarda avec un soupçon de pitié.

— T'as mis des roues de Dakota sur ton tricycle ! Tu fais du combien, avec ça ? C'est avec cette chose que tu vas garder l'Alsace et la Lorraine ?

Il s'éloigna.

— On n'est pas montés par la rue, dit Boro, et on ne redescendra pas par là. On a pris l'autre entrée.

Il montra la passerelle qu'il avait déjà utilisée une fois. Un carré parfait manquait à la vitre : il avait été découpé puis ventousé par la Taumuche.

— Dehors, en ce moment, tout le monde croit que la maison est tranquille. Il n'y a pas eu le moindre mouvement. Quand vous êtes entrés dans le bureau, la bande était déjà là. Planquée dans le labo et dans les bureaux. On repartira tout aussi discrètement.

— Tes trois nazis, on les a eus à la cordelette, se vanta Casse-Poitrine en se campant devant le fauteuil. Couic, sous le citron. Je te montrerai.

Il s'éloigna.

— *Warum ?* se désespéra Riegenburg. C'est la troisième fois que tu me fausses compagnie, Blèmia Borowicz. *Warum ?* Qu'est-ce que tu as et

que je n'ai pas ?

Boro quitta sa chaise.

— Réfléchis. Moi, je dois partir.

Il fila dans le couloir. Devant le labo, Pépé l'Asticot veillait sur les morts.

— Je pensais qu'il y en aurait plus, regretta-t-il. Quatre, c'est pas un chiffre… Les macchabées, c'est comme les roses : ça se porte mieux en impairs.

Boro poussa la porte. Le labo n'existait plus. Les négatifs baignaient dans l'acide.

— Qu'est-ce qu'on fait des deux chariots, celui sur la chaise et celle qui lui sert de parasol ?

— Tu choisiras, répondit Blèmia.

— T'es la tête de Kerberos, non ?

— Je n'ai jamais su donner la mort.

Blèmia fit demi-tour et poussa la porte de la salle des archives. Appuyés au mur, Prakash, Pázmány et Germaine Fiffre regardaient les harengs du Topol et leurs amis déverser la chaux sur les documents.

— On recommencera dans le Sud, murmura Blèmia Borowicz.

Il vint entre ses camarades et les prit par le cou.

— Il y a quinze ans, on arrivait de Hongrie. On ne savait rien faire et on ne connaissait personne. L'avenir, à côté, c'est le soleil !

Il n'en croyait pas un mot.

Il revint vers le bureau, croisa Scipion.

— On s'en va, Borop'tit.

— Où vas-tu, Scipion ?

— Je reste à Paris. Je veux revoir mes enfants.

— Tu sais où je suis. Viens demain.

— J'espère que je ne t'y trouverai pas.

— J'espère aussi. Mais si j'y suis encore, j'aurai besoin de toi.

Ils se donnèrent l'accolade.

Crêpe et cuir

Le chauffeur referma la porte sur le ténébreux qui avait les faveurs de la demoiselle et s'installa derrière le volant de la 402. Il se tourna vers Vanessa d'Abrantès et demanda :

— Où allons-nous, mademoiselle ?

— À la maison.

Le conducteur poussa sur le gazogène, élançant la Peugeot dans un nuage bleuté et malodorant. Boro se retourna vers l'issue de la rue du Vieux-Colombier, sur laquelle débouchait la passerelle. Il aperçut Dédé Mésange qui s'éloignait sur le trottoir, un passant parmi d'autres…

— J'attends depuis midi, gronda Vanessa. Il est presque treize heures.

— Je dois vous demander quelque chose, fit Boro sans se soucier du mécontentement de sa voisine.

— Et moi, vous dire autre chose.

— J'ai besoin de passer en zone libre. Aujourd'hui.

— Vous oubliez que nous sommes occupés !

— Dans vingt-quatre heures, toutes les polices de France et d'Allemagne seront à ma poursuite.

— Vous me décevez : je croyais qu'elles l'étaient déjà.

Vanessa fit crisser un bas de soie à la maille serrée sur une jambe chaussée d'un soulier fin à bride et boucle. Une idée d'avant-guerre vint à Boro. Mais il lui suffit de croiser le spectacle de ses propres brodequins lacés à la ficelle et de ses bas de pantalon bouchonnants au-dessus des revers pour que cette pensée s'en retournât par où elle était venue.

— Savez-vous, dit-il avec une gravité dans la voix, que lorsque j'ai rencontré madame votre mère, c'était dans un équipage qui ressemblait un peu à celui-ci ? Elle était aussi élégante que vous l'êtes aujourd'hui, et moi je sortais tout crotté. Elle était riche et j'étais pauvre. Elle avait tout et je n'avais rien.

— Les temps ont bien changé !

— Je suis revenu à mon point de départ, s'attrista Boro. Je ne pèse pas plus lourd que naguère.

Elle l'observait avec une ironie tranquille qui lui offrait un double avantage, dont, à l'évidence, elle se réjouissait : elle était détentrice à la fois d'un gîte et d'une surprise.

— Alors, cette nouvelle ? quémanda-t-il, rompant le premier un silence qui menaçait de devenir lugubre.

— Vous verrez. Voilà quatre jours que je vous cherche. Si vous ne m'aviez pas téléphoné, je n'aurais rien pu faire.

— De quoi s'agit-il ?

— Un peu de patience, mon cher.

— Est-ce une information agréable ?

— Pour vous, je n'en doute pas.

— Mais pas pour vous ?

La jeune fille grimaça.

— Vous m'en voyez navré, dit Boro, effleurant le soulier de sa lourde semelle.

Elle retira son pied.

— Quelque chose ne tourne pas rond ?

— On peut le dire.

Elle ne dévoila rien de plus, et il dut se contenter de suivre du regard le Paris de l'Occupation, les panneaux en caractères gothiques, les oriflammes claquant au vent mauvais d'une saison frigorifiée, les rares autos, les vélos, les vestiges estompés d'anciennes libertés.

Oui, il était redevenu le jeune homme de ses premières années dans la capitale, aussi démuni, aussi perdu. En une petite décennie, il avait parcouru l'univers, croisé les plus grands, fui les plus lâches, combattu les plus terribles. Il avait aimé des femmes. Il avait fondé une agence qu'il venait de détruire de ses propres mains. Tout était à

refaire, et le décor ne s'y prêtait pas. À quoi, désormais, allait-il employer son énergie ?

— Je dois vous faire une confidence, dit-il en pointant le pommeau de son stick en direction de Vanessa. Pour la première fois depuis toujours, je me sens inutile.

— Vous n'avez donc plus vos appareils ?

— Pour photographier ça ?

Il désigna les colonnes de l'Assemblée nationale incendiées par une croix gammée peinte en noir sur fond rouge.

Quand ils croisèrent au large de la place de l'Étoile, il redemanda à la jeune fille si elle pouvait le faire passer en zone sud. Elle se vexa :

— Est-ce la seule raison pour laquelle vous m'avez priée de venir vous chercher ?

— Oui, reconnut-il.

Elle s'enfonça dans son siège, affichant une bouderie étanche.

— J'aurais pu partir, poursuivit Boro. Suivre des camarades qui passeront la ligne cette nuit. Mais je risquais de les mettre en danger.

— Vous avez l'audace de me demander de faire intervenir mon père ? Après tout ce que vous lui avez fait !

— Pas votre père. Il me dénoncerait. Votre mère… Il me faut un sauf-conduit.

— Elle n'a pas cela dans sa trousse de maquillage… Et puis, il faut du temps.

Elle le dévisagea avec un mépris feint.

— Au moins, avez-vous des faux papiers ? Il secoua la tête.

— Alors je ne peux pas vous aider.

Il n'avait pas prévu cela. Il se trouvait enfermé

dans Paris sans possiblité d'en sortir. Dans une situation beaucoup moins enviable que lorsqu'il avait rencontré la marquise d'Abrantès, en 1932.

Comme la 402 Peugeot abordait la contre-allée de l'avenue Foch pour venir se garer devant le numéro 57, Blèmia Borowicz se demanda s'il avait choisi le meilleur refuge : ce repaire qui abritait jadis les assassins de la Cagoule et les factieux des ligues…

Il se tourna vers Vanessa.

— Mademoiselle, dit-il en enfermant le menton de la jeune fine entre le pouce et l'index, j'espère que vous ne me conduisez pas dans une impasse.

— Pas tout de suite, murmura-t-elle.

— Je ne sais si je vais vous suivre.

— Vous auriez tort… A cause de la surprise qui vous attend.

Il la considéra, dubitatif, puis, comme la figure de

la jeune fille s'égayait d'une lueur matoise, il descendit de voiture et poussa la porte du piège tendu.

La belle endormie

Il reconnut sans peine le vaste hall dallé de noir et de blanc d'où les nervis du sieur Edmond d'Abrantès l'avaient éjecté *manu militari* quelques années plus tôt. Il croisa son propre regard dans les miroirs qui agrandissaient l'entrée, transformant sa personne en un kaléidoscope de lui-même vu de face, de dos et de profil. Le lustre de Bohême

formait une couronne ternie par les restrictions du moment, ses perles-ampoules demeurant figées dans l'ombre muette d'une électricité défunte. Mais les murs n'avaient rien perdu de leur hauteur — six mètres —, les plafonds saluaient toujours de tous leurs festons et de toutes leurs corniches, l'escalier grimpait, aussi pourpre que naguère, vers des étages monumentaux.

— La guerre n'est pas passée par là, constata Boro en se plantant au milieu du hall d'accueil.

— Détrompez-vous : nous n'avons plus de domestiques.

— Oh ! s'ébahit le reporter.

— Seulement le chauffeur et une cuisinière.

— C'est bien court, en effet !

Il se moquait. Elle le comprit, mais ne releva point : la jeune Vanessa était partagée entre le respect des traditions de la lignée des d'Abrantès et une modernité plus conforme aux us et coutumes

de ses camarades de Janson-de-Sailly.

Ces aspirations contradictoires s'exprimèrent dans la galerie qui ouvrait sur le hall. De part et d'autre du couloir, les ancêtres montaient la garde. Une double rangée de d'Abrantès, les uns en perruque, les autres en dentelles, avec lorgnon, majestueusement galonnés, portant bas de soie…

— Je descends de ces illustres personnages, déclama la dernière du nom. J'espère que ça ne se voit pas !

Puis, s'adressant à Boro :

— Qu'en pensez-vous ?

— Vous n'avez rien à craindre.

— Ouf ! s'exclama l'héritière. Mais m'avez-vous bien regardée ?

— Vous, oui. Ceux-là, non.

Boro pointa son stick vers un Vénérable dont la

permanente tirait sur le parme.

— Les marionnettes de ce genre me font aimer mon siècle et ma classe sociale.

— Comme je vous envie ! congratula Vanessa d'Abrantès. Je suis née riche et, franchement, ce n'est pas toujours une chose plaisante.

— C'est tout de même plus confortable que d'être né pauvre, riposta Blèmia, soudain glacial.

— Je vous ai choqué ? interrogea la noblette, redevenue prévenante.

— Il faut m'excuser, mais je n'ai jamais rien compris aux enfants gâtés.

— Vous me jugez ainsi ?

— Seulement lorsque vous passez la ligne de démarcation sous le regard de vos aïeux.

Boro faillit se prendre les pieds dans les épais tapis dessinés par Eileen Gray. Il se retint à un petit

guéridon signé Ruhlmann et suivit l'enfilade des pièces, Vanessa derrière lui.

— Quand, enfin, me dévoilerez-vous cette surprise dont vous m'avez parlé ?

— Dans une minute. Ce ne sera pas plus long, je vous le promets.

Elle passa devant lui, l'entraînant vers des appartements qu'il ne connaissait que trop bien.

— Stop ! s'écria-t-il.

Il marqua le pas.

— Si vous me conduisez sous les lambris d'Albina, je fais demi-tour et nous ne nous reverrons jamais plus.

— Que vous a donc laissé ma mère ?

— Rien, sauf des souvenirs.

— Vous êtes rebelle à la mémoire ?

— Certainement pas à celle-ci. Mais ma vie a divergé, et je ne tiens pas à me repasser d'anciens films.

— Parfait ! s'écria la jeune lycéenne.

Elle s'approcha et, des deux paumes, lissa les revers de sa veste. Elle avait du rouge aux ongles. Quelle femme, en ces temps d'Occupation, pouvait encore trouver des maquillages, et l'énergie pour se les appliquer ?

— Ce n'est hélas pas Albina qui vous attend.

— Une autre, alors ?

— Pour mon malheur.

En une seconde, les lobes cérébraux du journaliste avaient fait le tour des quelques possibles. Il y en avait. Trop, cependant, pour qu'il pût décider.

— Je dois deviner ?

— Ce serait d'une grande muflerie à mon égard.

Vanessa se coula contre lui. Ses doigts s'arrimèrent à sa nuque, et ses lèvres se tendirent.

— Venez, murmura-t-elle. Après, ce ne sera plus possible.

Elle l'embrassa. Il aimait son parfum.

— Où me conduisez-vous ? demanda-t-il dans un souffle.

— Nulle part, répondit la jeune fille. Je me trouve encore trop jeune.

Il se dit que la jeune d'Abrantès ressemblerait un jour à sa mère. Soit dans le registre du mensonge, soit dans son goût des hommes. Et sans doute en confondant les deux.

Elle se détacha et ouvrit la porte des appartements d'Albina. Ils n'avaient pas changé depuis 1932. Les pièces n'avaient rien perdu de ce luxe étourdissant fait de galuchat, d'ivoire, de

macassar et de loupe d'ormeau, auxquels se mêlaient les chromes et le métal du Bauhaus.

Le salon transatlantique était désert. Dans la salle à manger, des housses de toile recouvraient table et chaises. Il régnait là une ambiance de défaite, d'absence, de renoncement.

— Votre mère n'est donc plus jamais là ? s'enquit le reporter en marchant vers le fumoir où elle l'avait reçu la première fois[34].

— Elle passe seulement. Elle reçoit ses conquêtes ailleurs.

— Où est-elle ?

— Aujourd'hui, à Vichy.

— Demain ?

— À Vichy.

— Serait-elle devenue fidèle ?

— En semaine. C'est le dimanche qu'elle se

dépense.

La jeune fille s'était arrêtée. Une lueur sévère brillait dans son regard. Blèmia Borowicz posa la main sur la poignée de porte ouvrant le fumoir.

— Votre surprise se trouve donc là ?

— Hélas.

— M'autorisez-vous à entrer ?

— Je vous laisse.

Sitôt le battant poussé, une odeur de cuir monta jusqu'aux narines du reporter.

La pièce était plongée dans la pénombre.

Il referma doucement la porte et s'aventura à pas lents entre les tables basses et les fauteuils. Des violettes embaumaient dans un vase. Il y avait une valise posée devant la cheminée. Dans le lointain, se mêlant à des effluves plus récents, Blèmia identifia le goût sucré d'un tabac blond d'avant-

guerre. Il se rappela qu'Albina, parfois, fumait des Craven à goût américain.

Une forme allongée reposait sur le canapé. Elle se mouvait au souffle lent d'une douce respiration. Boro s'avança précautionneusement. Une femme. Une femme endormie. Il s'agenouilla. Le fil d'une lampe glissait d'une table. Le reporter le suivit et alluma. Une faible lueur jaune, issue d'un abat-jour en pâte de verre, donna vie à une capeline, à une chevelure ondoyante, au velouté d'une joue que Blèmia eût reconnu entre mille. Il se releva d'un mouvement brusque. Sur la table, la lampe tomba. La femme endormie s'éveilla en sursaut.

Un instant de dépression

Elle souriait. Il lui semblait qu'elle ne cesserait jamais de sourire. Il s'était appuyé à la table et il la regardait, muet lui aussi, s'attachant à ce prodigieux sourire qui lui rappelait un fatras de bonheur, des images par milliers qui naissaient en lui, explosaient, disparaissaient, remplacées par d'autres, à toutes les époques de sa vie. Et elle, semblablement.

— Maryik, ô Maryik ! murmura-t-il.

La dernière fois qu'ils s'étaient vus, c'était au Waldorf Astoria, à New York. Elle avait quitté sa résidence de Beverly Hills pour retrouver son cousin. Dashiell Hammett l'accompagnait[35]. Quelles secousses avaient révolutionné le monde pour que, deux ans plus tard, ils se rencontrent presque secrètement, tous deux dépossédés des splendeurs de naguère ?

Hier elle était une star de Hollywood, et lui un reporter photographe connu dans le monde entier. Les deux personnes qui s'observaient aujourd'hui dans le halo orangé d'une lampe de boudoir ressemblaient, pour l'un, à un vagabond en grande perte de vitesse, pour l'autre à une paysanne apprêtée pour la ville.

— Que t'est-il arrivé ? demanda Blèmia en effleurant le coutil de la robe grise. Et pourquoi es-tu là ? Comment ?…

— Mais toi-même ! le coupa-t-elle, quittant d'un mouvement vif le canapé sur lequel elle s'était étendue. Je ne t'ai jamais vu avec cette tignasse de porc-épic, ces souliers qui bâillent, ce teint jaune ! Même petit, tu avais plus d'allure !

Elle se précipita néanmoins dans ses bras. Il la souleva, et ils virevoltèrent, comme jadis, quand ils dansaient au-dessus du Danube bleu.

— Toi seule me ferais oublier la guerre, chuchota Boro, la bouche dans la chevelure de sa cousine.

Il s'écarta, comme piqué par un insecte malfaisant.

— Qu'as-tu fait à tes cheveux ? ! Ils ont changé de couleur et même de profondeur de champ. Je ne te reconnais pas !

— Je viens de Londres, dit-elle.

— Tombée du ciel ?

— En parachute.

— Toute seule ?

— Tu ne me crois pas ?

— Non.

Elle colla ses pieds aux siens et se laissa aller en arrière, bras tendus devant elle. Il fit de même et prit ses mains. Ils tournèrent autour du pivot formé par leurs chaussures. Ils riaient. Rien n'avait plus d'importance.

— Raconte le parachute, fit Boro.

— Je suis partie d'Angleterre il y a quelques lunes. A bord d'un quadrimoteur qui m'a larguée dans une botte de foin du côté de Châteauroux.

— Mais encore ?

— Pas facile, mon cher cousin, de glisser dans la nuit vers un terrain non balisé. Il faut jouer de la suspente si tu ne veux pas te retrouver en haut d'un arbre !

— Et après ?

— Quand tu t'es reçu au sommet de ta meule, il faut te dépêcher de vider ton parachute de l'air qui s'y trouve encore, parce que si tu ne le replies pas assez vite, tu cours le risque de te faire prendre.

— Évidemment !

— Après, il faut trouver la gare. Et ce n'est pas si simple ! Moi, Châteauroux, je n'en avais même jamais entendu parler !

— Il suffisait que tu me téléphones, lâcha Boro en

abandonnant du même coup sa cousine.

Maryika se rétablit d'un gracieux mouvement de la cheville.

— Tu ne me crois toujours pas ?

— Bien sûr !

— Non. Je vois bien que non. Te faut-il une preuve ?

— Donc, tu atterris et tu prends le train. Après ?

— Avant, mon cher ! Tu ne crois tout de même pas qu'une gare se trouve si facilement, surtout quand on se promène avec une valise aussi repérable que la mienne.

Elle montra son bagage, ouvert devant la cheminée.

— Il m'a fallu trois jours pour aller à Châteauroux.

— Tu as passé la ligne, peut-être !

— Parfaitement.

— Et tu n'as pas été contrôlée ?

— Six fois.

— Par des Français ?

— Des Français et des Allemands.

Boro darda sur la jeune femme un regard suspicieux.

— N'essaie surtout pas de me faire croire que les Allemands n'ont pas reconnu la grande Maryika Vremler !

— Parfaitement.

— Impossible !

La jeune femme s'en fut vers le manteau de la cheminée. Elle ramassa sa paire de lunettes, les chaussa, joua avec les mèches de ses cheveux et se tourna vers son cousin. Elle ressemblait à une jolie fermière de Châteauroux. Il l'admit.

— Sauf qu'il y avait assez peu de chances pour qu'une dame de là-bas ait un accent comme le mien.

— Exact, reconnut Boro. Comment règles-tu la question ? Comment fait la jolie fermière pour expliquer aux policiers qu'elle parle la langue française avec un accent germanique très prononcé ?

— Pas germanique ! Hongrois !

— Dis-moi…

— Elle jure par tous les saints qu'elle est traductrice. Et, pour le prouver, elle leur montre ceci.

Elle exhiba une liasse de feuillets dactylographiés. Boro les prit et les examina : c'était un texte en allemand.

— Je ne te crois toujours pas.

— Même avec ceci ?

Elle lui tendit une carte repliée bordée de rouge, qu'il reconnut aussitôt comme étant une pièce d'identité. Il l'ouvrit. La photo était celle de la jolie fermière ; la profession était bien celle de traductrice ; le nom seul lui était encore inconnu : Patricia Philippe.

— Qui t'a donné ces faux papiers ? demanda-t-il en repliant le sauf-conduit.

— Les Anglais.

— Pourquoi ?

— Une chose à la fois, dit-elle. J'ai parlé. Maintenant, je t'écoute.

Elle le connaissait assez pour savoir que si elle ne créait pas une solide diversion, il la harcèlerait jusqu'à tout savoir. Or, elle avait promis le silence à Artur Finnvack.

— Toi ? demanda-t-elle. Comment vis-tu ? Que fais-tu ? Raconte-moi !

Il avait le sourcil charbonneux. Deux stries longitudinales lui barraient le front. Maryika était la seule personne au monde à pouvoir comprendre le feu qui embrasait son cousin. C'était le même qui l'avait brûlé, neuf ans auparavant, lorsqu'un miracle avait mis une Bugatti Royale à sa disposition et qu'il l'avait rejointe à Munich en aussi piteux état qu'il était aujourd'hui, rongé dans son orgueil, baratineur et insupportable.

Il s'assit sur un fauteuil crapaud et observa ses ongles.

— Je fais la guerre, dit-il.

— Ah !

Elle lui tourna le dos pour éviter qu'il la vît pouffer.

— Je suis à la tête d'une petite armée. Cent cinquante ou deux cents hommes. Nous nous battons avec les moyens du bord.

— Quels objectifs ?

— L'actualité nous les offre. Par exemple, il y a trois jours, nous avons attaqué le Palais de justice.

— Rien que ça !

— Figure-toi que Sacha Guitry poursuivait un journal qui l'accusait d'être juif. Nous avons envahi la 12^{e} chambre correctionnelle et nous avons filé la danse à ce collabo de théâtre.

— Grandiose ! assura Maryika.

— Il a finalement retiré sa plainte.

— Et puis ?

— Et puis nous avons attaqué le théâtre de l'Avenue où l'occupant se rince l'œil tous les soirs… Nous intervenons chaque fois qu'il y a trahison.

— Avec des armes ?

— Des mitraillettes anglaises.

Boro se leva. Il commença de faire les cent pas dans le boudoir d'Albina d'Abrantès. Il se heurtait

aux tables basses, aux pieds cannelés des chaises, aux bibelots que ses gestes, devenus exaltés, expédiaient au large.

— Le pire, c'est la presse. Corrompue ! Vendue ! Il ne reste rien ! Pas un journal ! Pas un photographe ! Tous sous la botte allemande !

Maryika remplaça son cousin sur le petit fauteuil crapaud qu'il venait d'abandonner. Elle l'écoutait désormais avec plus d'attention.

— *Je suis partout ! Gringoire ! Au pilori !* Et j'en passe ! Tous antisémites ! Tous pour Déat, Doriot, Pétain ! Les Lazareff ne sont plus là !.. Hier, nous avons monté une expédition punitive contre *Je suis partout.* On était trois cents ! Pas d'armes, mais du courage, de la volonté ! On a fait irruption dans les bureaux du journal et on a tout saccagé ! Tout ! Prakash hurlait : « Dehors, les nazis ! » On avait des pots de peinture, et sur tous les murs on a tracé des « V » de victoire… Après notre passage, il ne restait plus rien debout !

Boro s'arrêta soudain. Une mauvaise grimace lui tordait la bouche.

— Si seulement… murmura-t-il.

Maryika ne soufflait mot. Blèmia avait enfoncé ses mains dans ses poches et il lui tournait le dos. Il se trouvait face au mur, comme un enfant au piquet.

— En vérité, dit-il d'une voix défaite, je n'ai rien fait d'autre que démolir l'édifice que j'avais construit en arrivant en France. Dix ans de travail partis dans la chaux et l'acide !

Il haussa les épaules.

— J'ai détruit l'agence Alpha-Press. J'en viens. C'est bien le seul acte de guerre que j'aie commis au cours de ces mois de honte.

Sa voix avait dégringolé dans l'incertain.

Maryika se leva et vint à lui. Elle le força à se retourner et le prit dans ses bras. Il n'était plus que

douleurs et chagrins. Il avait détruit son agence ! Alpha-Press ! Fondée de ses mains avec ses camarades de mouise !

Maryika savait combien avait dû lui coûter cette opération, bien plus glorieuse que la destruction de n'importe quel torchon pétainiste ou nazi ! Sa vie de photographe ! Son rêve d'enfant ! Il avait mis à sac sa mémoire de reporter ! Il s'était pillé lui-même !

Doucement, elle murmura :

— Blèmia !

Il s'était abattu contre elle. Ses épaules se soulevaient spasmodiquement. Une digue cédait : celle qu'il avait construite au fil des mois pour tenir bon, malgré les coups portés contre lui et contre ceux qu'il aimait.

Penché sur sa cousine, réfugié en son sein, il s'abandonnait enfin, laissant couler toutes les larmes de la défaite. Et Maryika recueillait en silence la souffrance de cet homme qu'elle aimait.

Elle ne l'avait vu pleurer qu'une fois. C'était dans sa chambre de très jeune fille. C'était quand on y avait installé Blèmia blessé. C'était lorsque les médecins avaient quitté la pièce après avoir annoncé à l'intrépide qu'il boiterait toute sa vie.

SIXIÈME PARTIE

Maryik, ô Maryik !

Du conditionnel

Après avoir frappé discrètement à la porte, Vanessa d'Abrantès déposa un plateau supportant une théière et deux tasses sur le premier guéridon venu.

— Je ne reste pas, s'excusa-t-elle en adressant une mimique de pure désolation à Blèmia Borowicz. Vous me direz seulement ce que je dois répondre à ceux qui vous réclament.

— Qui ? questionnèrent conjointement les deux cousins.

— Un Noir chamarré. Il a demandé « Borop'tit ».

— Scipion est ici ! s'exclama Maryika. Et un sourire lui poussa sur les lèvres.

— Il s'inquiète, et je ne sais pas quoi répondre.

— Dispose-t-il d'une voiture ?

— Certainement, fit Boro. Scipion ne se déplace jamais à pied.

— Qu'il nous attende ! commanda Maryika après avoir consulté sa montre.

Il était neuf heures quinze précises.

— Avez-vous besoin de moi ? s'enquit gentiment Vanessa d'Abrantès.

— Non, répondit fermement Miss Vremler.

Leur hôtesse disparut aussi légèrement qu'elle

était venue. Boro songea qu'il n'était pas si sûr qu'elle ressemblerait plus tard à sa mère.

— Je t'emmène avec moi, dit fermement Maryika.

Elle s'était campée auprès de sa valise. Elle tenait ses deux poings refermés sur ses hanches.

— Nous partons pour Londres, poursuivit-elle. Je ne suis venue que pour cela.

Blèmia l'observait, dissimulé derrière ses paupières mi-closes.

Elle avait décidé de tout dire d'un seul coup, comme pour lui couper la respiration.

— J'ai laissé mon fils aller seul en Amérique, je me suis entraînée pendant des semaines pour sauter en parachute et venir jusqu'ici ; maintenant que je te tiens, je ne te lâcherai pas.

— Ah oui ! s'exclama doucement Blèmia.

Pour l'heure, il n'avait pas d'avis sur la question. Il

aimait sa cousine d'avoir fait tout cela pour lui et la regardait, subjugué.

Elle prit cela pour de l'indifférence, du mépris peut-être. Son regard s'alluma.

— Mais le pire de tout, cher monsieur le suborneur, n'est pas d'avoir atterri sur le cul, d'être passée de zone sud en zone nord tout en me demandant à chaque seconde si les Allemands me reconnaîtraient — ces Allemands que j'avais fuis en partant pour l'Amérique ! —, ce n'est pas non plus d'avoir passé de longues heures à vous chercher partout dans Paris, chez vous où les nazis montent certainement la garde, à Alpha-Press où ils descendent les escaliers par meutes entières, non !

Elle s'arrêta une seconde pour reprendre souffle. Elle était comme une tragédienne. C'était la meilleure actrice, la plus belle, la plus extraordinaire que Boro eût jamais connue.

— Le pire de tout, le plus humiliant, c'est d'être venue ici !

Ses joues étaient pourpres.

— … Chez cette femme abominable qui m'a si mal reçue il y a longtemps ! Cette femme en plâtre à qui vous fîtes les yeux doux pour un loyer dérisoire ! Le seul être assez immonde pour avoir épousé un homme de la Cagoule et se repaître, j'imagine, dans les dorures du Maréchal !

— Pourquoi êtes-vous venue là ? interrompit Boro. C'est une heureuse idée, mais combien étrange !

— Figurez-vous, monsieur Borowicz, que je ne connais personne à Paris ! Je savais votre demeure, je m'y suis rendue, je savais l'agence, mais les uniformes du rez-de-chaussée m'ont dissuadée de pousser plus haut… Et quoi donc ?

— Béla Prakash ?

— Il n'était pas chez lui.

— Germaine Fiffre ?

— J'ignore de qui vous parlez.

— C'est parce que vous avez oublié.

Il s'approcha d'elle et dénoua ses poings de ses hanches.

— Que comptez-vous faire ? demanda-t-il.

Ils rirent tous deux de ce vouvoiement de théâtre qu'il avait emprunté pour lui donner la réplique.

— Je t'emmène, dit-elle.

De nouveau, elle consulta sa montre.

— Dans un quart d'heure, je dois être à Montmartre. Au 13, rue Ravignan.

— C'est faisable.

— Scipion nous conduira-t-il ?

— Sans doute.

Elle attrapa un manteau gris et glissa dans une

poche les faux papiers qui lui avaient été remis à l'intention de Blèmia.

— Il faudra faire très attention. Personne ne doit me surprendre rue Ravignan.

Boro ouvrit une armoire, dénicha un châle et un chapeau à voilette. Il les lui tendit.

— Cache-toi derrière ces jolies choses, commanda-t-il. Dans la voiture, tu ne parleras pas et tu garderas ton visage dissimulé.

— Je connais Scipion, riposta Maryika. Je n'ai rien à craindre de ce côté-là.

— Scipion ne sait pas qui vient avec moi, et c'est mieux ainsi.

— Mais…

— Non ! coupa Boro.

Elle se coiffa du chapeau et répandit le châle sur ses épaules. Elle mit la main devant son visage

comme une personne qui tousse et souhaite protéger autrui de ses miasmes.

— Parfait, jugea Boro. Hâtons-nous, maintenant.

Il releva le col de son raglan.

— Pourquoi Montmartre ? Nous partirions de là-bas ? Y a-t-il un aérodrome sur les hauteurs ?

— Pourquoi dis-tu « nous partirions » ? Le futur écorcherait-il ton orgueil ?

— Sois aimable avec la jeune d'Abrantès, éluda Boro. Elle n'est que la fille de sa mère, et elle m'a rendu de grands services.

— Lesquels ? Sont-ils du même genre que ceux auxquels la marquise s'est naguère prêtée ?

Il coula son bras autour de ses épaules.

— Maryik, murmura-t-il.

Elle se libéra d'une brusque torsion du buste.

— Partons. Nous n'avons le temps de rien.

Vanessa d'Abrantès les attendait devant la lourde porte qui ouvrait sur le trottoir. Elle fit coulisser la barre de fermeture et abaissa la poignée.

— Vous reverrai-je ? demanda-t-elle à Blèmia.

— Si vous m'offrez encore l'hospitalité.

— Avec bonheur.

La jeune fille s'effaça devant Maryika et se pendit au cou de Boro.

— Embrassez-moi encore, dit-elle dans un murmure audible à bonne distance.

Avant qu'il ait pu se dégager, elle avait plaqué sa bouche contre la sienne.

— Peste ! gronda Blèmia lorsqu'il l'eut repoussée. Elle lui adressa un sourire finaud.

Maryika Vremler avait traversé.

La Traction universelle

Il la retrouva sur le trottoir d'en face. Quinze mètres plus loin stationnait une Traction avant noire dont les phares bleutés pointaient comme deux yeux exorbités. À travers le pare-brise étroit, on apercevait le visage rond de Scipion l'Africain.

Boro rattrapa sa cousine et lui prit le bras. Elle boudait.

— Ne t'attache pas à ces petites choses, s'excusa-t-il. Vanessa est une enfant. Elle joue.

— De quoi me parles-tu ? riposta-t-elle.

Elle s'arrêta et se tourna vers lui.

— La fille n'est pas comme la mère, poursuivit Boro. Elle…

Le regard de mépris qu'elle lui décocha eut raison de la fin de sa phrase.

— Je ne pensais pas à cela, dit-elle avec une pointe de dégoût dans la voix. Et tu dois te juger très supérieur aux autres hommes que j'ai pu connaître pour t'imaginer que je me soucie de cela précisément en ce moment.

— Alors pardonne-moi, souffla Blèmia.

— J'espère même que si nous avons le temps, tu profiteras mieux de cette jeune personne qui m'a paru exquise.

C'était comme si elle lui donnait une fessée.

— Je te reproche seulement d'avoir couché avec

sa mère pour payer ton loyer.

— C'était il y a si longtemps…

— Justement. N'en parlons plus. Ma colère n'est pas liée à cela.

— À quoi, alors ?

— Au conditionnel que tu as employé tout à l'heure : « Nous partirions de Montmartre… » Je n'ai pas fait tout ce chemin pour entendre cela. Je veux que tu viennes avec moi.

— Je ne peux pas laisser mes amis dans le pétrin où je les ai mis, repartit Boro.

Il l'obligea à marcher vers la Traction.

— Je veux que tu repartes le plus vite possible. Je te rejoindrai.

Il ouvrit la portière et s'effaça. Maryika monta la première. Boro s'installa à son tour. Scipion lorgna dans son rétroviseur.

— As-tu des nouvelles ? demanda le reporter.

— Les colis sont bien arrivés, répondit l'ancien modèle de Foujita. En Suisse comme à Chalon.

Un léger sourire éclaira le visage de Boro. Noémie, Marinette, Prakash, Pázmány et Germaine étaient en sécurité. Il fit signe à Scipion de démarrer.

— D'accord, Borop'tit. Mais où allons-nous ?

— Montmartre.

— C'est grand.

— Commence.

Scipion mit le contact. La Citroën sembla hésiter un court instant, puis le carburateur fit preuve de bonne volonté, et on fut sur l'avenue. Scipion chercha de nouveau le visage de l'inconnue dans son rétroviseur. Mais Maryika s'était rencognée dans l'angle droit du véhicule, et était invisible au conducteur.

Boro se retourna. Aucune voiture ne les suivait. Devant, l'Arc de triomphe flanqué de son oriflamme à croix gammée paraissait sortir d'une nuit brumeuse. Une dizaine de véhicules suivaient au pas un camion-citerne, comptant profiter du ravitaillement.

Une Simca 5 tirant une remorque-gazogène les dépassa comme ils abordaient la place de l'Étoile. Ils roulèrent quelques instants parallèlement à un autobus à gaz de ville. Boro prit la main de Maryika et la serra doucement. Scipion vit le geste : il se demanda quelle nouvelle mouche amoureuse avait piqué le reporter.

— Borop'tit, dit-il en se retournant pour satisfaire sa curiosité, j'ai remisé l'Aston Martin. Les anglaises, par les temps qui courent, ce n'est pas recommandé…

La dame à la voilette semblait être une veuve. Certainement, elle venait de perdre son mari. Certainement, le reporter avait proposé de le remplacer. La femme n'avait pas retiré sa main

lorsque Scipion s'était retourné. Preuve, sans doute, qu'elle avait déjà donné son accord.

Ils suivirent les boulevards au-delà du parc Monceau. Maryika regardait le dos de Scipion. Si seulement son cousin l'avait autorisée à ôter sa voilette ! Elle imaginait la joie des retrouvailles, le croisement des souvenirs, les embrassades dans cette voiture qui les transportait et où régnait une tension lourde comme un nuage bas.

Elle se pencha vers Boro et chuchota :

— Je ne partirai pas sans toi.

— Tu risques trop en restant.

— Ce sera ta responsabilité.

Il ne répondit pas.

— Tu es brûlé, insista-t-elle.

— Ma place est ici. Pour le moment, je n'ai pas encore agi.

— Personne n'a encore agi, rétorqua-t-elle. J'arrive de Londres. Entre les services spéciaux britanniques et le BCRA français, ils savent tout… Il y a eu quelques tracts, des papillons sur les murs, deux ou trois mouvements en formation et un réseau anéanti à Paris : le groupe du Musée de l'Homme. Rien d'autre.

— Quel est ce rendez-vous auquel tu dois te rendre ?

— J'irai seule, répliqua sèchement Maryika.

La voiture escaladait maintenant les contreforts de Montmartre.

— Où dois-je déposer madame ? demanda le chauffeur.

— Rue Ravignan, répondit Boro.

— Picasso a habité là, commenta Scipion. Et aussi Max Jacob… Quel numéro ?

— Peu importe, répondit Boro.

— Je connais tout ça mieux que personne, exposa Scipion en élargissant son sourire. Figurez-vous qu'avant d'être chauffeur, j'ai été modèle.

Il s'adressait à la dame à la voilette. Il espérait qu'un relâchement la conduirait à montrer son visage.

— J'ai fini à Montparnasse, mais j'ai commencé à Montmartre.

— Elle ne te répondra pas, grogna Boro qui avait compris le manège de son ami.

— J'ai l'habitude, objecta Scipion. Quand il me dessinait, Foujita ne m'adressait jamais la parole. Je parlais tout seul. Les heures passaient plus vite… Et figurez-vous que quand j'étais dans la dèche, je proposais mes services sur les marchés aux modèles. J'ai été la Gloire inspirée, la Patrie reconnaissante, et même l'Afrique en marche !

Il riait.

— Mademoiselle, questionna-t-il, êtes-vous férue

de peinture ?

— Elle est muette ! tonna Boro. Cesse de l'importuner et regarde devant toi !

— Muette ? Et sourde, aussi ?

— Oui, sourde et muette !

— À son âge ! Mais c'est terrible !

Le silence envahit l'habitacle. Maryika se tourna vers la vitre pour étouffer l'hilarité qui s'était emparée d'elle.

— C'est une veuve ? questionna Scipion, libéré du souci d'apparaître comme indiscret au regard de l'inconnue.

— Regarde la route, répondit Boro.

— Vous êtes fiancés ?

— Normalement.

— Ce n'est pas une réponse.

— Ce n'était pas une question.

— Que va-t-elle faire à Montmartre ?

— Son argent de poche.

Maryika manqua d'étouffer. Scipion fit un « O » tout rond avec sa bouche.

— Nous allons au numéro 13 de la rue Ravignan, débita Boro. Il faudra surveiller les parages.

Un « A » de bonheur remplaça la voyelle des surprises déçues.

— Alors ce n'est pas une pierreuse, décréta Scipion.

— Pourquoi cela ?

— Parce que le 13 de la rue Ravignan, c'est le Bateau-Lavoir. Et quand ils veulent des filles, ces messieurs vont les chercher eux-mêmes.

La Citroën longeait le maquis de Montmartre, les herbes folles, les arbres ployés, les constructions

provisoires et anarchiques. Scipion tendit le bras et montra une bâtisse en bois perchée sur les hauteurs. De grandes vitres mangeaient la façade.

— C'est le Bateau-Lavoir. Une ancienne manufacture de pianos. Le cubisme est né là, et j'y ai fait mes classes de garnement. Gris y habitait encore, mais Picasso était déjà parti.

Scipion roula une larme tendre comme le souvenir.

— C'était l'année de la mort de Guillaume Apollinaire. J'avais huit ans. Je me souviens qu'il est mort le 9 novembre 18 et qu'on l'a enterré deux jours après l'armistice. Dans les rues, ça gueulait de partout : *À bas Guillaume !* Fallait pas croire que c'était pour lui. C'était pour le kaiser…

La Traction peinait dans les côtes. Le carburateur devait être encrassé par l'alcool.

— On va stationner en haut de la rue Lepic, décida Scipion. Mademoiselle se rendra à ses

affaires. Toi, Borop'tit, tu descendras sur la place et tu surveilleras les rues Berthe et Gabrielle. Moi, je resterai de l'autre côté.

Maryika montra son bracelet-montre à Boro. Il était neuf heures cinquante. Artur Finnvack avait dit : entre dix heures et dix heures cinq.

— Nous veillerons sur toi. Tout va bien chuchota le reporter. Un nœud s'était formé dans sa poitrine. Il suivit les gestes de Scipion qui, ayant repéré un créneau le long du trottoir, commençait sa manœuvre. Lorsque la voiture fut garée, Boro ouvrit la portière de son côté. Il la rabattit brusquement pour laisser passer une camionnette qu'il n'avait pas vue. Puis il mit pied à terre.

— On se retrouve près de la voiture, dit-il à Scipion.

— Dans combien de temps ?

— Je ne sais pas. De toute façon, nous repasserons tous par la place.

Il tapota l'épaule de son ami et rejoignit sa cousine sur le trottoir opposé.

Dans les profondeurs du Bateau-Lavoir

À neuf heures cinquante-cinq, Maryika Vremler poussa la porte du Bateau-Lavoir. Scipion était resté rue Lepic. Boro avait gagné le bas de la place. Assis sur un banc, près de la fontaine où Picasso avait rencontré Fernande Olivier, il surveillait les contrebas de Montmartre.

Maryika se retrouva dans un corridor sombre. Il lui fallut un certain temps pour s'habituer à

l'obscurité. Elle avança en tâtonnant, les mains s'appuyant à des parois de bois humides. Sur la gauche, à quelques mètres, elle distinguait les marches d'un escalier. Elle se souvint que Donald lui avait commandé de descendre. Deux étages, avait-il dit.

Sa voix lui revint, chaude et rassurante. Et Londres, à la fois si proche et si loin. Dans quelques jours, elle s'y trouverait de nouveau. Sa mission serait accomplie. Elle repartirait aux Etats-Unis. Elle rejoindrait Sean. Une vague de bonheur l'envahit. Elle se demanda si cette brusque marée lui était apportée par son fils, par Donald ou par la satisfaction de les savoir tous à l'abri — Boro le premier, Boro qu'elle ramènerait dans ses bagages, elle n'en doutait pas.

Les marches s'affaissaient légèrement sous son pas. Les lames craquaient. Maryika se trouvait dans une bâtisse toute en bois. Quelques rais de lumière filtraient à travers les planches disjointes qui constituaient les parois des pièces de cette

ancienne manufacture de pianos où les artistes du monde entier avaient naguère trouvé refuge. Peut-être étaient-ils encore là aujourd'hui ? Peut-être était-ce leur souffle que la jeune femme entendait au-delà des minces cloisons ? Elle traversait un monde endormi et glacial. L'odeur même était bizarre : mélange de moisi, de plantes et d'essence de térébenthine.

L'escalier descendait vers des profondeurs inhospitalières. Maryika tendit l'oreille. Oui, c'était bien la respiration de personnes endormies qui lui parvenait à travers les planches séparant les couloirs des ateliers. Des gens vivaient là. Combien étaient-ils ? Pourquoi personne n'était-il levé ? L'inquiétude gagna la jeune femme. La pensée que Boro et Scipion montaient la garde un peu plus haut la rassura à peine. N'importe qui pouvait jaillir de derrière l'une des planches, la saisir, la bâillonner, l'étrangler. Nul n'entendrait son cri. Son cousin interviendrait trop tard.

Maryika parvint à un palier. Une lumière timide et

blanche éclairait les profondeurs du Bateau-Lavoir. Mais, les portes étant closes, il n'y avait rien à observer, sinon ces cloisons de bois qui délimitaient les étages et les pièces où vivaient les artistes.

Elle descendit encore. Deux très hautes fenêtres ouvraient sur le maquis de Montmartre. Maryika se planta face à la lumière. À sa montre, il était dix heures passées de deux minutes. Un quart d'heure, avait spécifié Donald Éliott Tennessee.

Son regard plongea dans l'embrouillamini du feuillage. Les ronces formaient un inextricable lacis. Quelques arbres penchés croisaient leurs maigres branchages. Ici, naguère, des bandes s'étaient mesurées à la lame des couteaux. Les communards avaient croisé le fer avec les versaillais. Le père Peinard avait vendu sa feuille anarchiste. Et Maryika Vremler attendait un signe d'une présence invisible mais évidemment rebelle.

Pourquoi l'avoir fait venir en cet endroit ?

Qui l'avait vue entrer ?

Pourquoi devait-elle se tenir là, face à ces baies ouvertes sur un paysage impraticable ?

Et, soudain, elle comprit. On l'observait sans doute depuis les fenêtres de l'un des immeubles escaladant les pentes de Montmartre, au-delà du maquis. Une personne avec des jumelles. Qui, chaque jour, entre dix heures et dix heures cinq, scrutait l'horizon du Bateau-Lavoir. Quinze minutes, c'était vraisemblablement le temps nécessaire pour rejoindre l'endroit où elle avait été priée d'attendre ; le temps, également, de prendre la place du messager de Londres pour traquer une aventurière munie de faux papiers.

Un long frisson parcourut l'échine de Maryika Vremler. Elle fit brusquement demi-tour. Si c'était un piège, elle n'en sortirait pas.

Comment s'enfuir de ce labyrinthe glacé ? Remonter l'escalier, c'était se heurter à qui descendrait à sa rencontre. Filer sur la droite, c'était buter contre un mur de bois. Pareillement à gauche. Et que pourrait Boro ou Scipion pour la délivrer de

ce traquenard souterrain où on ne l'entendrait même pas crier ?

Il était dix heures quinze. Maryika quitta les fenêtres du Bateau-Lavoir. Elle posa le pied sur la première marche de l'escalier. Elle se sentait plus en danger ici que n'importe où ailleurs, fût-ce dans le train, aux abords de Châteauroux et de la ligne de démarcation. Elle ne pourrait pas fuir.

Elle grimpa une volée de marches. À l'instant où elle parvenait sur le palier, une porte s'ouvrit au-dessus d'elle. Elle fut aussitôt refermée. Un pas lourd se fit entendre. On descendait.

Maryika regarda derrière elle : la vitre. Devant : une poignée. Elle l'abaissa. Un pan tourna. Elle se retrouva dans une pièce vide. Elle s'agenouilla derrière le battant. Elle avait oublié de le refermer. Il était trop tard pour bouger. Le pas approchait. Un pas d'homme. Ce qui terrorisait le plus Maryika, c'était que celui qui descendait ne songeait pas même à dissimuler sa présence. Il était sûr de sa victoire. Un clandestin se fût dissimulé. Il eût fait

comme tous faisaient en ces temps d'Occupation : il eût rasé les murs.

L'homme franchit le palier. Il descendit encore. Maryika décida que lorsqu'il s'arrêterait derrière les vitres où elle s'était tenue, elle quitterait sa cachette et remonterait en courant jusqu'à Boro.

Mais l'homme ne franchit pas le cap de la baie. Parvenu sur la dernière marche, il s'arrêta. Il se retourna. Tout cela parut une éternité. Maryika, tétanisée, ne bougeait pas. Elle respirait à peine. Lorsque l'individu revint lentement sur ses pas, elle se tassa sur elle-même, la tête dans les épaules. Elle ne voulait rien voir. Entendre lui suffisait.

Il remontait désormais sans bruit. Il n'était plus qu'à trois mètres. Malgré sa détresse, Maryika coula un regard par la fente de la porte. De la glace pilée lui descendit entre les deux épaules. L'homme avait un visage. Une stature. Un bras. Une main. Et, au bout de cette main, tendu comme une griffe noire, le long canon d'un revolver.

Maryika bondit. Elle fit voltiger la porte fragile. L'individu se carra devant elle. Il la saisit à la gorge et la fit reculer. L'arme était braquée sur son visage.

It's a long way to Tipperary,

it's a long way to go…

— *Shut up*[36], dit-il. *Be quiet*[37] !

Elle le dévisageait, paniquée. Il la tenait fermement, le revolver non loin de la bouche.

— *I'm a friend.* Un ami.

Il la fixait sans violence, d'un regard rassurant qui l'apaisa quelque peu.

Lorsqu'elle se fut détendue, il relâcha son étreinte et abaissa son arme.

— Nous nous connaissons. Nous nous sommes rencontrés jadis dans le train, entre Francfort et Paris.

Elle ne le quittait pas des yeux, cherchant à ramener ses souvenirs à elle.

— C'était en 1934. J'étais totalement chauve.

Ses cheveux roux formaient comme une perruque mal ajustée sur un front très blanc et une peau constellée de minuscules taches de rousseur.

— Rappelez-vous…

Il glissa son arme dans un étui, sous son bras, puis fit trois pas vers la porte qu'il referma sans bruit. Il revint vers Maryika et commença de fredonner un air qu'enfin elle reconnut : c'était *It's a*

long way to Tipperary, it's a long way to go…

— Helmut Kranz ! s'écria-t-elle. L'adjoint de Friedrich von Riegenburg!

Il posa un doigt sur ses lèvres.

— On ne doit pas faire de bruit. À côté, ils dorment tous.

— Qui sont-ils ?

— Des insectes de la nuit. Peintres, modèles, et leurs amis… Il fait si froid qu'ils restent souvent sous les draps une partie de la journée.

Il l'entraîna vers un volet qu'il entrebâilla délicatement. Le jour parut. Elle ne reconnaissait toujours pas le major Thimoty Singleton, alias Helmut Kranz, agent des services secrets britanniques qui avait infiltré les nazis pour tenter de les secourir, Blèmia et elle, lorsque Himmler avait voulu faire d'elle « la petite fiancée de l'Allemagne[38] ».

— Vous me remettez ? demanda le major.

— Oui, mentit-elle.

— Mieux, comme ça ?

Sa main se porta à son front. D'un mouvement rapide, il souleva une mèche et apparut sans perruque, le crâne lisse et brillant.

— Cette fois, tout va bien, sourit Maryika.

Elle devint plus légère.

— Pourquoi m'avoir donné rendez-vous ici ?

— C'est un lieu historique ! Je croyais que vous apprécieriez !

D'un large geste, le major embrassa la pièce où ils se trouvaient :

— C'est ici que Picasso a peint *Les Demoiselles d'Avignon.* Dans cette pièce il y avait un poêle, un lavabo, une chaise, un tub en zinc, des chevalets, une chienne et une souris blanche. Et cette toile

gigantesque que personne n'aimait… A l'étage du dessous, c'était Juan Gris qui faisait prendre l'air à son bébé en attachant ses langes aux montants des fenêtres. Chaque soir, Guillaume Apollinaire imitait sa mère, et Max Jacob respirait des produits défendus. Ils ont beaucoup ri. Ils ont beaucoup créé. C'était une époque magique.

Le major Thimoty Singleton s'interrompit, coupant court à son exposé artistique.

— Avez-vous convaincu Blèmia Borowicz de vous accompagner ?

— Je l'espère, répondit Maryika.

— Il faudra. Vous partez cette nuit.

Elle faillit répondre que c'était impossible. Puis réalisa, avant même d'avoir ouvert la bouche, que sa première réaction datait d'un autre temps, lorsque, dans un pays sans guerre, elle devait rassembler, trier, choisir ses affaires, les accorder les unes aux autres, acheter la robe qui manquait,

repasser le chemisier, cirer les chaussures, compter les produits de maquillage, chercher le parfum, la trousse de toilette, les savons… Tout cela sous le regard de Sean qui lui donnait alors le nom d'une héroïne d'un de ses livres préférés, *Marion,* une jeune maman toujours pressée, toujours en retard, sortie un jour en oubliant d'enlever une culotte qu'elle portait sur la tête et qui lui avait servi à maintenir ses cheveux.

— Vous partez tout à l'heure pour Mâcon. Là, on viendra vous chercher.

Maryika ne comprenait pas pourquoi il fallait filer si vite.

— Vous êtes prioritaire sur tous les départs. Ordre des services spéciaux britanniques. Un Lysander est prévu demain. Les deux personnes qu'il devait emmener attendront.

— Ne serait-ce pas possible un peu plus tard ?

— Le mois prochain ? À la prochaine lune ?

Un bruit se fit entendre à l'étage du dessous. Le major Thimoty Singleton se coula vers la porte. Il y eut un rire. Puis un froissement, le gond d'une porte pleurant sur sa rouille.

— On se réveille en dessous… On va aller pisser, puis on va revenir. On va se recoucher. Nous entendrons quelques bruits, et après, ce sera le silence.

— Pourquoi connaissez-vous si bien cet endroit ? demanda Maryika avec curiosité.

— J'ai une planque en face. Je donne tous mes rendez-vous ici. J'observe à la jumelle, et lorsque mon invité se présente devant les fenêtres où vous étiez il y a un quart d'heure, je quitte mon perchoir et j'arrive.

— C'est une bonne idée, convint Maryika.

— Avez-vous vos papiers ? s'enquit le major.

Elle répondit que oui.

— Et Blèmia Borowicz ?

— Il a ceux que Londres m'a donnés pour lui.

— L'argent ?

— J'ai quelques billets.

— Vous allez partir aussitôt. Il y a un train pour Mâcon à midi douze.

— Et après ? Que faisons-nous lorsque nous sommes arrivés ?

— Quelqu'un viendra.

— Il nous reconnaîtra ?

— A coup sûr.

— Alors allons-y maintenant, dit Maryika.

Comme chaque fois qu'elle se sentait enfermée dans une situation qu'elle n'avait pas choisie, elle éprouvait le besoin d'aller de l'avant. Elle voulait filer, emmener Boro, monter dans le train, fuir.

— Il faut vérifier que vous n'êtes pas suivis, enchaîna le major. Je serai à la gare. Vous ne me verrez pas, mais j'y serai. Si vous êtes surveillés, je me montrerai. Si vous ne me voyez pas, achetez des billets et montez dans le train.

Maryika empoigna le bouton de la porte. Le major passa devant elle.

— Je sors le premier. Vous attendez cinq minutes et vous y allez à votre tour.

Il posa la main sur son épaule. — Soyez sans inquiétude.

Il lui prit la main, la baisa comme un gentleman et s'en fut sans un mot. Elle entendit décroître son pas en même temps que l'accompagnement musical siffloté par le major : *It's a long way to Tipperary, it's a long way to go…*

Du futur

— Scipion, nous allons gare de Lyon.

Boro voulut plaquer sa main contre la bouche de sa cousine, mais il était trop tard.

Le Noir fit volte-face.

— Mademoiselle Maryika !

— Démarrez, Scipion. Nous prenons le train.

La nouvelle eut raison des surprises et des retournements. Scipion démarra, embraya et quitta le trottoir dans une embardée nerveuse.

— Pourquoi gare de Lyon ? demanda Boro. Et

pourquoi viendrais-je ?

— Ma décision ne prête à aucune discussion, trancha Maryika.

Scipion surveillait ses arrières. Le rétroviseur lui présenta l'image d'un livreur s'agenouillant, consterné, devant la roue crevée de sa camionnette. Puis celle de Maryika, Maryika Vremler, qu'il n'avait pas reconnue en raison de sa voilette et de cette affreuse couleur de cheveux.

— Et moi qui vous croyais muette ! s'exclama-t-il.

Il affichait une mine des plus réjouie.

— Il faut aller vite, décréta Maryika. Nous prenons un train à midi douze… Quelqu'un nous suit-il ?

— Pas que je voie, répondit Scipion. De toute façon, rappela-t-il, je suis la vedette des filatures déjouées. Combien de fois avons-nous déjà pratiqué ce jeu-là ?

— Il faudra prendre garde, recommanda Maryika. Après notre départ, il se peut que vous soyez suivi, vous aussi.

Scipion enregistra la consigne. Il ne posa aucune autre question. Tout comme ses passagers, il savait que la sécurité exigeait de garder ses confidences pour soi. Ce qui ne l'empêchait pas de nourrir un vague ressentiment envers le reporter qui lui avait dissimulé la présence de Maryika Vremler à Paris.

Son œil accrochait tantôt la lunette arrière, tantôt le visage de la jeune femme que la voilette ne dissimulait plus. Il reconnaissait les traits, le regard, et même une lueur d'amusement qui lui rappela d'autres circonstances, des occasions de fuite assez semblables à celle qu'ils vivaient.

Maryika souriait en repensant à sa valise qui passerait la fin de ses jours dans les appartements d'Albina d'Abrantès. Elle se demandait avec une délectation quelque peu déplacée si la vieille aristocrate passerait un jour à son doigt la bague qui s'y trouvait, découvrirait le mécanisme

débloquant le ressort de la pierre, et goberait tout rond la dose de cyanure qui y était dissimulée. Elle étouffa un cri minusculement joyeux qui fit tressaillir Boro. Il lui décocha un regard intrigué. Elle lui demanda si une voiture les suivait, à quoi il répondit que non.

Puis il ajouta qu'il n'aimait pas qu'on disposât ainsi de lui, et qu'il n'irait pas à Londres.

La Traction avait quitté le dédale de Montmartre. Elle roulait maintenant sur les boulevards, en direction de la gare de Lyon. La circulation était presque nulle.

— Tu m'accompagneras, décréta Maryika ; sinon, apprête-toi à ne plus jamais me revoir.

Elle jeta sur son cousin un regard d'une froideur de banquise, et ajouta :

— Je t'en voudrais ma vie entière si j'avais abandonné mon fils et fait ces choses incroyables pour un enfant gâté qui jouerait à risquer sa vie

alors qu'on la lui sauve…

— Je ne risque pas ma vie en restant ici, objecta Blèmia.

— Bien sûr que si, intervint Scipion l'Africain.

Il regardait tantôt la route, tantôt le rétroviseur.

— Tu la risquais déjà avant l'attaque de l'agence. Maintenant, on peut dire que si nous restons, nous sommes tous condamnés.

— Raison de plus pour que je ne parte pas. Je ne laisserai personne entre les mains des Allemands.

— Tu as raison. Mais comme ils n'ont personne, tu peux t'en aller avec ta conscience pour toi.

— Écoute ce qu'il te dit, compléta Maryika.

— Ce que je dis, *moi,* ne le regarde pas, rétorqua Boro.

Scipion donna un brusque coup de volant, suivi d'une talonnade sur la pédale des freins. La

Traction cala contre le trottoir. Scipion se retourna. Il avait la lippe mauvaise. Au loin, une patrouille allemande remontait le boulevard.

— Écoute un peu, Boroptit… Tout ce que tu fais depuis deux mois me regarde, d'abord parce que si je suis ici, c'est que tu t'y trouves aussi. Compris ?

— Roule, commanda Boro.

— Deuxièmement, si tu restes à Paris, tu condamnes Kerberos. Donc, la décision de partir ou de rester ne t'appartient pas à toi seul. Les autres ne sont pas là, mais ils seront d'accord avec moi : si tu peux rejoindre Londres, file !

— Pas question, fit Boro, buté.

— Alors prends, et débrouille-toi.

Scipion se retourna, arracha les clés du tableau de bord et les jeta sur la banquette arrière. La patrouille allemande n'était plus qu'à vingt mètres.

— Si tu vois mes douze enfants, tu leur diras que

leur père est en Angleterre.

Il adressa un sourire tout rond à Maryika.

— S'il ne vient pas lui, moi, je peux y aller ?

— Bien sûr, répondit-elle.

— Alors trouvons un taxi, dit Scipion. Cette voiture est certainement repérée.

Il tendit le doigt vers l'arrière. On distinguait les galons des calots des sous-officiers allemands.

— Tu auras l'air malin quand ils vont te coucher en joue, Borop'tit. Nous, on peut courir, mais toi…

— Démarrez, fit Maryika d'une voix blanche. Il viendra.

— Tu iras ? gronda le Noir.

— Il ne répondra pas.

— Tu nous laisserais prendre tous les trois ?

— Oui, lâcha Maryika. Partez, Scipion.

L'ancien modèle de Foujita se réinstalla à son volant, mit en marche et prit la direction de la gare de Lyon. La patrouille allemande s'éloigna puis disparut.

Maryika avait sorti la fausse carte d'identité remise à Londres. Elle l'ouvrit et la posa sur les genoux de son cousin :

— Tu t'appelles François Barret. Apprends par cœur ta date de naissance. Et ton adresse.

Ils passaient devant la gare du Nord.

— Où va-t-on ? questionna Boro.

— Quelqu'un viendra nous chercher à Mâcon. Nous prendrons l'avion demain.

Blèmia examina sa carte d'identité. La photo était récente. Il se demanda comment les services secrets britanniques l'avaient obtenue.

— Si on te pose des questions, tu réponds avec détachement. On ne se connaît pas. Nous voyagerons ensemble sans nous adresser la parole.

Elle se surprenait à parler à son cousin en employant le ton autoritaire dont Donald avait usé avec elle dans la voiture qui les conduisait à Tangmere. Et Boro l'écoutait sans broncher, comme s'il lui accordait le privilège de l'expérience en matière de clandestinité. À la vérité, il pensait à autre chose. Il pensait à Noémie. Il pensait à Marinette.

Le beffroi de la gare de Lyon pointait sa silhouette au sommet du boulevard. Quelques cyclo-pousses ahanaient sur le raidillon conduisant aux halls des départs et des arrivées.

— Terminus, fit Scipion.

Il arrêta la Traction à l'angle du boulevard Diderot et de la rue de Lyon.

— Restons discrets, commenta-t-il en coupant le moteur.

Il ouvrit sa portière et descendit sur le trottoir. Boro et Maryika le rejoignirent.

— On s'embrasse, dit la jeune femme. On se souhaite à tous bonne chance et on se fait savoir Dieu sait comment que tout a bien marché.

Le Noir la prit dans ses bras. Il la souleva dans les airs et la fit tournoyer, accomplissant un cercle complet.

— Rien de suspect à l'horizon, déclara-t-il en la remettant sur ses pieds. Personne ne fait attention à nous.

Boro avait déjà vérifié.

— À nous l'accolade, fit-il en embrassant son chauffeur.

Dans le creux de son oreille, il souffla :

— De toute façon, je reviendrai.

— Attends quelques semaines, répondit l'autre.

— Il faut y aller, commanda Maryika.

Ils traversèrent le boulevard.

Le major Thimoty Singleton ne s'était pas montré.

Le passage de la ligne

À trente et un ans, Blèmia Borowicz avait sillonné la Terre et ses cinq continents dans tous les sens. Il avait emprunté les avions les plus modernes, les

bateaux les plus luxueux, les trains les plus bringuebalants. Il avait traversé mille paysages : villes, montagnes, steppes, toundra, déserts, océans… Mais il ne connaissait pas la France.

Ses reportages l'avaient conduit sur des champs de bataille très éloignés du pays où il avait choisi de vivre. Il avait fallu la guerre et l'Occupation pour qu'il découvre les couleurs de l'Yonne et celles de la Bourgogne. Il les observait, la main refermée au fond de sa poche sur son Leica. Il mourait d'envie de sortir son 24 X 36 et d'imprimer sur la pellicule les images que sa rétine enregistrait puis perdait au fur et à mesure que d'autres se présentaient. C'étaient moins les vallées, les bourgs, les villages, les forêts qui fascinaient le photographe, que les personnes entrevues. Les expressions, l'aridité des visages, les mines enfouies, les regards bas et scrutateurs… Sitôt que la porte du compartiment s'ouvrait sur un voyageur cherchant une place, ceux qui étaient assis lançaient à l'importun un coup d'œil où la suspicion le disputait à la crainte, et la violence à l'humilité. Seule Maryika échappait au lot

commun.

Ils avaient décidé de feindre d'être étrangers l'un à l'autre. Boro s'était assis dans le coin droit, près de la fenêtre. Elle avait choisi la porte, côté gauche. Entre eux s'étaient installés un homme qui pouvait être voyageur de commerce, un autre qui ressemblait à un fonctionnaire, une femme qui était peut-être commerçante, et sa voisine qui paraissait sortir d'une longue maladie, si l'on en croyait son teint pâle et une immobilité douloureuse.

Boro s'en tenait à des conjectures invérifiables. Car nul ne parlait. Ils avaient quitté la gare de Lyon à treize heures trente. Ils arriveraient à Mâcon dans la nuit, avec quatre heures de retard. Entre les voyageurs qui étaient montés à Paris et ceux qui les avaient rejoints en cours de route, aucun propos n'avait été échangé. Les quelques œillades que Boro avait interceptées étaient toutes empreintes de cette méfiance qui le troublait. Il régnait dans le compartiment une ambiance de plomb. Les gens avaient peur. Des uns. Des autres. Des arrêts

imprévus. Des ralentissements prolongés. Des chuintements de la locomotive lorsqu'elle s'arrêtait en bordure de quai. De ses gémissements dans les longues courbes. De l'obscurité totale qui s'abattait sur tous dans les tunnels…

L'inquiétude virait à l'effroi lorsqu'un mouvement se faisait entendre dans le couloir. Et si un pas un peu martial semblait ralentir puis s'arrêter de l'autre côté de la porte, un même mouvement poussait les reins contre les dossiers, les pieds sous les banquettes, et les visages un peu plus bas. Si rien d'autre ne s'annonçait, c'est-à-dire si aucun soldat, contrôleur ou émanation quelconque de la force publique ne pénétrait dans cet espace fermé sur sa peur, les corps se détendaient, les respirations s'allongeaient, et Blèmia pouvait regarder sa cousine.

Elle était extraordinaire. Elle avait passé toutes ces heures assise à la même place sans se lever une seule fois ni se départir d'une impassibilité tendue qu'aucune expression n'avait troublée.

Blèmia, qui la connaissait si bien et depuis si longtemps, savait parfaitement qu'elle aussi crevait de trouille. Pour des raisons certainement plus légitimes que tous ceux qui partageaient leur compartiment. Mais elle n'en laissait rien paraître.

La nuit était tombée depuis longtemps. Une lumière terne et jaunâtre descendue d'un plafonnier aux contacts épisodiques diffusait un halo alternatif sur les passagers. La lampe brillait. Elle s'éteignait. Puis revenait à la vie. L'homme qui pouvait être voyageur de commerce eut un geste donnant à croire qu'il s'apprêtait à prendre le problème à bras-le-corps. Mais l'intention en resta là, bloquée sur ce geste qui mourut le long de sa cuisse. Et tous contemplèrent cette main redevenue inerte qui avait semblé vouloir exprimer quelque chose.

Il était vingt-deux heures à sa Reverso lorsque Boro crut remarquer que le train ralentissait. Il ne s'agissait pas d'une brusque décélération, mais d'un phénomène lent et régulier. En même temps, les ombres extérieures se modifièrent quelque peu.

Aux longues étendues noires succéda un relief plus accidenté. Un bâtiment. Puis un autre. Un bourg. D'autres constructions. Une ville approchait.

Un mouvement se produisit dans le couloir. Boro se leva. Maryika lui jeta un regard bref et aigu. Il n'y répondit pas. Il lança son stick et enjamba ses voisins. Il fit coulisser la porte. A peine avait-il franchi la limite étouffante du compartiment que la paroi se referma derrière lui. Elle avait été repoussée avec une énergie rageuse par l'homme qui pouvait être fonctionnaire.

Boro s'approcha d'un jeune garçon qui faisait le pitre dans le couloir. Il avait le regard vif et des gestes de clown. Sa mère le réprimanda :

— Pierre ! Ce n'est vraiment pas le moment !

Une presque jeune fille sortit de l'ombre. Elle avait le teint pâle, l'œil bleu et trois taches de rousseur sur le museau. Elle grignotait une châtaigne.

— Maëlia, dit la femme, emmène-le.

— Je veux sa châtaigne, répliqua Pierre.

— T'auras un marron, oui, menaça Maëlia.

— T'as vu comme tu nous as déguisés ? gronda Pierre. On dirait papa !

Ils portaient des tenues de marin et des souliers vernis.

— Rentrons, dit la mère. On approche de la ligne. Ils s'en furent dans l'ombre du couloir.

Boro heurta le dos d'une femme penchée vers la nuit. Elle se tenait dans le couloir, le visage appuyé contre la vitre. Le reporter s'excusa. La voyageuse se redressa et tourna vers lui un visage couperosé, aux lèvres vermillonnées de travers.

— La ligne est là, dans la nuit. Elle défigure le paysage. C'est un grand malheur.

La femme toisa le reporter. Il était près de deux

fois plus grand qu'elle.

— Vous ne manquez pas de courage, fit-il remarquer. Dans ce train, tout est méfiance et chacun pour soi.

— Quand ils vous interrogeront, faites vite et court. Vous avez un accent.

— Eux aussi.

La femme ouvrit la bouche sur un rire silencieux. Son regard accrocha la canne de son vis-à-vis.

— Vous vous êtes fait ça comment ?

— En sautant d'un train en marche pour échapper à des garde-chiourme tout noirs.

— C'était dans un autre pays ?

— Aujourd'hui, tous les pays se valent.

— Chalon approche, commenta la voyageuse en retrouvant son poste d'observation devant la vitre.

Une valise en cuir était posée à ses pieds.

— Bientôt, nous allons les voir. Ils se tiennent tout le long du quai.

Boro se pencha également vers la vitre. Le train ralentissait. Les quelques voyageurs présents dans le couloir réintégrèrent les compartiments.

— Vous devriez faire comme eux, conseilla l'inconnue. Les garde-chiourme prêtent moins attention à ceux qui se fondent dans le paysage.

— Où est votre place ?

— Ici, fit la femme. Tout était plein quand je suis montée.

— Etes-vous en règle ? questionna rapidement Boro.

— Moi, oui, dit-elle sans quitter la vitre.

Elle pointa le doigt vers sa valise et ajouta :

— Pas elle.

— Prenez ma place, dit Boro aussitôt.

Il ne lui laissa pas le temps de répliquer. Il se baissa, ramassa la valise, ouvrit la porte du compartiment et lança le bagage dans le filet. L'homme qui pouvait être voyageur de commerce haussa le menton, s'apprêtant à émettre une remarque. Blèmia fut plus rapide. S'adressant à Maryika, il dit :

— Il y a dehors une femme qui a eu un malaise. Je lui cède ma place.

Il lut dans son regard un éclair de réprobation. Il revint dans le couloir, bloqua la porte que l'homme qui pouvait être fonctionnaire tentait de repousser, et s'effaça devant la voyageuse.

— Merci, dit-elle sobrement.

De l'extérieur, Boro pesait sur la poignée. A l'intérieur, l'autre exerçait une pression inverse. D'un bref mouvement de sa main libre, le Hongrois fit monter son stick. Il le retint par le jonc et dirigea

le pommeau vers l'individu récalcitrant.

— Lâchez cela, dit-il, mauvais.

L'autre céda. Il tenta un court instant de soutenir le regard du reporter, puis abandonna également de ce côté-là. Boro attendit que la voyageuse se fût assise à sa place, contre la fenêtre, pour refermer la porte du compartiment. Maryika n'avait pas bougé.

Le train roulait désormais au ralenti. Boro était seul dans le couloir. À travers la vitre, on voyait se rapprocher les volumes d'une ville. Trois ou quatre lumières percèrent l'ombre. Quelques brèves secousses animèrent la voiture comme une succession de hoquets. Au détour d'une courbe, la locomotive émit un cri plaintif. Les roues cognèrent plus violemment dans l'interstice des rails. Puis, sans autre transition que l'apparition d'une lumière blafarde, cadavérique, le quai de la gare de Chalon apparut. Plantés au sol, immobiles comme des figurines de plomb, la mitraillette au poignet, verts, gris, casqués, bottés, la jugulaire sous le menton,

parfaitement alignés sous les lampes à un mètre l'un de l'autre, les SS montaient la garde.

Boro s'éloigna de la fenêtre. Il sortit son Leica, l'assura dans sa main droite, à hauteur de hanche pour ne pas se faire repérer. Il arma et déclencha une fois, deux fois, tirant au jugé et en pose malgré la vitesse. Lorsque le train freina, il appuya l'appareil sur le rebord de la fenêtre, objectif levé, et il déclencha encore jusqu'à l'arrêt complet. Un brouillard monta du ballast. Le Leica retrouva sa place au fond de la poche du trench-coat.

De la gare, une voix nasillarde s'éleva : « Chalon-sur-Saône. Cinquante minutes d'arrêt. Il est interdit de descendre du train. » Derrière les portes coulissantes, les compartiments s'animaient. Boro entendit quelques murmures, des froissements. Il percevait aussi l'acre odeur du tabac. Les voyageurs s'éveillaient, se préparaient pour le passage de la ligne.

Une porte s'ouvrit sur sa droite. Puis une autre, à gauche. Et aussitôt, ils furent là. Un officier, deux

sous-officiers allemands, une sentinelle aux extrémités des voitures. L'un des nazis repéra Boro. Il hésita un court instant, mais préféra pousser la première cloison :

— *Ausweis, bitte !*

Boro fit coulisser la porte du compartiment qu'il occupait. Elle céda sans résistance. L'idée lui vint aussitôt, en une fraction de seconde. Il se campa dans l'ouverture et ordonna froidement et sans hésitation :

— *Ausweis, bitte !*

Il vit la stupeur apparaître sur les visages.

— *Schnell !*

Maryika fut la première à lui tendre ses papiers. Blèmia n'osait la regarder. La femme à qui il avait cédé sa place le considérait avec rage. Dans le couloir, les Allemands sortaient du premier compartiment.

Boro se retourna vers l'homme qui pouvait être voyageur de commerce et tendit la main. Il récupéra la pièce d'identité. L'individu avait un poste à la préfecture de Versailles : la carte était barrée de tricolore. Celui qu'il avait pris pour un fonctionnaire était un fonctionnaire, la commerçante n'exerçait pas de profession, la femme malade était doctoresse, et celle qui s'était assise à la place de Boro était institutrice.

Les nazis contrôlaient le deuxième compartiment. Dans quelques minutes, ils seraient là. Boro assura sa voix, se tourna vers l'employé de préfecture et demanda :

— Comment vous appelez-vous ?

— Michaël.

— Où descendez-vous ?

— À Mâcon.

Blèmia leva le regard et pointa l'extrémité de son stick vers la valise de l'institutrice.

— Cette valise est à vous.

— Mais ce n'est pas vrai ! répliqua l'autre. C'est vous-même qui l'avez mise là il y a quelques instants !

— Cette valise vous appartient, répliqua Boro. Si vous prétendez le contraire, vous êtes un homme mort.

Les nazis approchaient. D'un bref coup d'œil, Boro regarda tous les autres. Ils l'observaient avec une surprise un peu scandalisée. Le reporter leur rendit leurs papiers.

— Monsieur Michaël est employé de préfecture, expliqua-t-il à la cantonade. Vichyste, ajouta-t-il avec une moue déplaisante.

Puis, s'adressant au fonctionnaire :

— J'ai quelques amis dans le couloir. Je leur donne vos nom et adresse. Si vous vous montrez trop bavard, ils se chargeront de vous faire taire plus tard.

— Quant à vous ? interrogea la doctoresse.

— Cette valise ne me concerne pas. D'ailleurs, je ne voyage pas dans votre compartiment. La preuve : toutes les places sont prises.

Boro revint dans le couloir. Pour la première fois depuis leur départ, Maryika se leva. S'adressant à Blèmia, elle siffla :

— C'est un scandale de se comporter d'une façon aussi irresponsable.

— Asseyez-vous, commanda Boro. Votre tour arrive.

Il s'éloigna de trois pas. Les Allemands se présentèrent. Le plus haut en grade s'adressa au reporter. Il avait un regard et un accent kaki.

— Vos papiers, ordonna-t-il.

Le reporter lui tendit sa carte d'identité.

— François Barret ?

— Lui-même, fit Boro.

— Vous avez voyagé dans le couloir ?

— Hélas, monsieur. Ma jambe a bien souffert du manque de place.

Blèmia montra son stick. L'officier regardait tour à tour le papier officiel et la jambe du voyageur.

— C'est une blessure de guerre ?

La question avait l'acidité du regard. Le nazi avait refermé la carte d'identité mais la conservait dans sa main. Dehors, les casques des SS luisaient sous les lampes blafardes. La sentinelle postée à l'extrémité du wagon balayait le couloir du canon de sa mitraillette.

— D'amour-propre, monsieur. Un fils de bâtard qui prétendait que ma mère n'était pas ma mère. J'avais quatorze ans. Je lui ai cassé six dents, mais il m'a rompu la cheville.

On entendit un cliquetis, comme une culasse

armée. Le regard de l'officier dériva vers le quai. Un homme en manteau était entraîné par une escouade de SS. Une femme les suivait en pleurant. L'un des soldats campés sur le quai s'avança et lui barra le passage.

— *Schnell,* fit l'Allemand en direction des deux sous-officiers qui l'accompagnaient.

Ils interrogeaient les voyageurs du compartiment.

— D'où vient votre accent ?

— De Hongrie, répondit Boro. Ma mère y est née et y habite.

— La Hongrie est un pays ami, déclara l'officier. Pourquoi n'y êtes-vous pas ?

— Je vais chercher ma sœur, malade à Nice, et nous rentrons là-bas.

L'Allemand rendit ses papiers à Boro. Puis il se tourna vers le compartiment où les cartes d'identité passaient des mains des voyageurs à celles des

contrôleurs en uniforme. Il dit, glacé et menaçant :

— Ici, personne ne céderait sa place à un homme blessé ? L'employé de préfecture se leva aussitôt. L'Allemand s'effaça pour le laisser passer. Boro prit sa place à côté de Maryika. Elle venait de récupérer ses papiers. Sa jambe était agitée par un spasme régulier. Boro appuya son genou contre le tissu de la robe. Maryika se dégagea.

— Bagages ? questionna l'un des deux sous-officiers. L'autre avait rejoint son chef pour l'inspection du compartiment suivant.

— Avez-vous des produits prohibés ?

La question était stupide. Les réponses négatives fusèrent. Le soldat observa le filet.

— A qui est cette valise ?

Il montrait celle de l'institutrice. Boro chercha le regard de l'employé de préfecture. Celui-ci s'était avancé. Du couloir, il dit :

— Elle est à moi.

En même temps, il tendait son ausweis barré de tricolore.

— Ouvrez-la.

Une tempête invisible se leva parmi le carré des voyageurs. Blèmia ferma les yeux. La jambe de Maryika vint contre la sienne. Elle lui souffla une injure en hongrois. Tous les regards étaient à présent braqués sur Blèmia. Seule l'institutrice regardait ailleurs. Ses doigts d'une main jouaient avec les doigts de l'autre.

— Ouvrez-la, répéta le sous-officier nazi.

Boro se leva et s'empara de la valise. Elle ne pesait pas bien lourd.

— Vous vous trompez, fit-il en s'adressant à l'employé de préfecture. Celle-ci est à moi.

Le sous-officier attendait. Blèmia avait posé le bagage à la place qu'il occupait. Maryika était

blême.

— Ne l'ouvre pas, chuchota-t-elle.

— Je suis pris, riposta Boro aussi bas.

— Ouvrez ! ordonna de nouveau le sous-officier.

Il avait haussé le ton. L'officier allemand quitta le compartiment suivant et s'en revint sur ses pas. Il se campa derrière le soldat et observa la scène.

Boro fit jouer les ferrures et ouvrit la valise. Les deux Allemands s'approchèrent.

— C'est pour ma sœur, expliqua Boro à l'officier. Je vous ai dit qu'elle était malade.

Il n'en menait pas large.

— Elle souffre d'un terrible dysfonctionnement rénal. La volaille est très recommandée pour soulager son trouble.

L'officier jeta à Boro un regard méprisant. Il s'empara du bras de son sous-officier et

commanda :

— *Raus.*

Les nazis quittèrent le compartiment. Boro prit les deux poulets plumés par le cou et les brandit sous le nez de l'institutrice.

— Madame, fit-il, glacé, j'ai honte pour vous.

Il rejeta les bestioles dans la valise.

Un Versaillais communard

— Tu es un vantard, un irréductible orgueilleux,

un Hongrois de pacotille, et… et…

Maryika cherchait ses mots. Elle n'en trouvait aucun qui fût à la hauteur de sa colère.

— Tu es aussi insupportable que tu l'étais à quatorze ans ! Ta mère me l'avait bien dit ! Si un jour…

Elle en bégayait. Boro l'écoutait avec passion. Ils étaient appuyés à la vitre et le train roulait lentement dans la nuit. Ils avaient passé la ligne de démarcation. Ils étaient en zone libre.

— Continue, murmurait Boro. J'aime quand tu t'écorches la bouche pour me dire des mots d'amour.

— Qu'avais-tu besoin de défendre cette passeuse de poulets ? Tu sais ce que tu es devenu pour moi ? Tu sais comment je penserai désormais à toi ?

— Embrasse-moi, fit-il.

— Un héros de la volaille ! Le grand Borowicz. n'est rien d'autre que le plus petit défenseur de la veuve, de l'orphelin et du poulet !

— Maryik ! souffla-t-il. Maryik, Maryik ! Tu es le seul amour de ma vie !

Il le pensait.

— Et toi, répliqua-t-elle, le plus coquin des plus coquins de tous les cousins du monde.

Elle le pensait aussi.

Ils parlaient en hongrois, la langue de leur enfance. Maryika avait soulevé sa voilette. Son regard brillait d'un feu magique qui rappelait à Boro les heures extraordinaires de leur jeunesse. Elle était comme naguère, lorsqu'ils avaient joué un bon tour à Josek Szajol, beau-père et épicier en gros, ou encore quand il l'avait soustraite à un cours qui lui déplaisait, ou même après ces assommants goûters d'enfants qu'ils fuyaient dès que possible pour se retrouver ensemble derrière la glace de

leurs complicités.

— Maryik ! Maryik ! Mais je t'aime !

Ils avaient échappé au danger. Tout paraissait facile. La guerre s'était évanouie, le passé proche, l'avenir incertain. C'était comme s'ils avaient joué. Ils l'avaient emporté sur plus fort qu'eux, et cette victoire, malgré la colère de la jeune femme, les rapprochait en ce qu'elle leur rappelait leurs jeux de jadis.

— Embrasse-moi, répéta Boro.

Elle fit comme lorsqu'elle avait quinze ans : elle approcha ses lèvres et effleura sa bouche. Il la prit contre elle.

— Maryik, murmura-t-il, nous sommes des fous. Nous vivons trop loin l'un de l'autre. Je ne connais pas Sean…

— Ne parlons pas de Sean. Sean me manque !

Elle ajouta, fuyant son regard :

— Je ne resterai pas à Londres. Je repartirai en Amérique. Ma vie n'est plus ici.

Un instant, Boro se demanda où était la sienne.

— Maryika, demanda-t-il, approchant ses lèvres de la chevelure de la jeune femme, crois-tu qu'un jour nous nous retrouverons ? Crois-tu que nous pourrons être ensemble, avec le temps devant nous, sans ces secousses, tous ces départs, ces retrouvailles si rares ?

— Viens en Amérique avec moi, dit-elle en se tournant vers lui.

Son visage était radieux.

— Alors nous changerons de vie. Alors, peut-être, nous ne nous quitterons plus.

Ce n'était pas ce qu'il avait prévu. De nouveau, leurs routes allaient suivre des courbes différentes.

Il la regarda et lui adressa un sourire d'une immense tendresse. Bientôt, elle le maudirait. Elle

se reprocherait d'avoir été si courageuse pour lui, un traître, puisqu'il ne s'était pas montré à la hauteur de ce qu'elle avait fait pour lui.

— Maryik, dit-il dans un souffle.

Et le souffle en resta là, parce qu'il ne savait pas quoi ajouter et parce que, dans le lointain, les lumières de Mâcon approchaient.

La porte du compartiment était restée ouverte. Ils avaient oublié leurs compagnons de voyage. Ceux-ci se rappelèrent à eux par la voix de l'employé de préfecture qui sortit avant les autres et s'appuya à la vitre auprès de Maryika.

— Vous avez failli nous précipiter de très haut, lança-t-il à Borowicz.

Le ton n'était pas agressif.

— Vous pensiez que la carte tricolore me protégerait ?

— Plus que nous autres, répondit froidement

Blèmia.

— Et si elle avait été fausse ?

— Pour deux poulets de marché noir, la préfecture de Versailles aurait certainement eu le bras assez long.

— Mais en attendant ?

— Ils vous auraient retenu une heure.

— Non, répliqua l'homme avec une nuance de fermeté.

— Et pourquoi non, s'il vous plaît ?

Boro avait dressé le cou, ce qui amusa grandement Maryika : à dix-sept ans, face à trois voyous de Pest, il avait crâné de cette façon-là, asséchant sa voix et gonflant ses pectoraux. Il s'était retrouvé au tapis, la bouche en sang, un doigt cassé.

— Pourquoi non ? répéta Boro.

— Parce que mes papiers sont faux, répondit l'homme sans se démonter.

Le quai de la gare de Mâcon apparut, gris, terne mais vide, aucun SS ne le gardait.

— Quand le major les a fait fabriquer, nous n'avions pas encore les moyens dont nous disposons aujourd'hui. Vous auriez pu me faire prendre.

Boro n'avait pas abdiqué.

— De quel major parlez-vous ?

— Demandez à votre cousine.

— Comment connaissez-vous ma cousine ?

— Nous vous expliquerons en chemin. Nous n'avons plus le temps.

Le train stoppa dans un embrouillamini de taches sonores.

— Le major Thimoty Singleton, expliqua

rapidement Maryika, est l'homme que j'ai vu au Bateau-Lavoir. Il a dû nous envoyer monsieur…

Elle adressa à l'employé de préfecture une question muette à laquelle il répondit brièvement :

— … On dira Simon. Descendons…

Ils quittèrent le train en compagnie d'une douzaine de voyageurs qui portaient tous une valise. De loin, Boro aperçut l'institutrice qui l'avait trompé. Elle filait, tête basse, habillée d'un froid manteau de honte. Comme il faisait un pas de côté, peut-être pour la rejoindre, Simon le retint par la manche.

— Il faut faire vite, maintenant.

Des hommes en tenue bleue et d'autres, en feutre et pardessus, se tenaient en bordure du passage menant à l'intérieur de la gare. Ils scrutaient les voyageurs. Boro, Maryika et Simon passèrent.

Ils franchirent un hall presque désert et, ayant

dépassé un vantail métallique, se retrouvèrent de l'autre côté, sur la rue. Simon promena un regard circulaire et se dirigea vers la droite. Une voiture stationnait. C'était une Juvaquatre, un modèle récent, quoique tout crotté.

Simon frappa à la vitre. Le chauffeur lui ouvrit. C'était un homme assez jeune qui portait une casquette. Il bascula le siège du passager.

— Il faut se mettre à l'arrière, dit-il. Ce n'est pas très confortable.

Il avait l'accent du Sud.

— Après, s'excusa-t-il, ce le sera encore moins.

Simon voulut monter, mais Maryika l'en empêcha. Elle souhaitait rester avec son cousin, s'asseoir à côté de lui, sur les bâches et les cartons vides qui formaient un informe matelas à l'arrière de la camionnette.

Boro s'installa le premier et la prit devant lui, ses jambes encadrant les siennes, ses bras enfermant

son cou.

Elle se blottit contre lui. Il ferma les yeux et respira son odeur, et sa peau, et cette âme qu'il avait tant aimée, qu'il aimait tant et qui, il le comprenait maintenant, lui avait tant manqué.

La Juvaquatre s'ébranla. Il n'y avait pas de fenêtres à l'arrière. Le dos appuyé à la tôle, les pieds reposant sur le plancher recouvert de cartons, Boro ne distinguait que l'encolure de Simon et la casquette du conducteur.

— Où va-t-on ? demanda-t-il.

— Nous arriverons bientôt, éluda Simon.

Il se retourna. Sous l'éclat de la pleine lune, le regard du faux employé de préfecture luisait d'une flamme amicale.

— Vous prenez la place de deux personnes qui doivent traverser depuis un mois. Je crois que Londres vous attend avec beaucoup d'impatience.

Boro montra Maryika endormie devant lui.

— Je suis là pour elle. Sinon, je resterais. Je hais ces salauds autant que vous.

— Vous les combattez ?

— Avec les moyens du bord.

Boro laissa filer quelques centaines de mètres, puis, comme ils roulaient désormais sur une route plate et droite, il dit :

— En zone nord, nous ne savons pas quoi faire.

— En zone sud, pour le moment, nous improvisons.

Simon expliqua à Boro que les premiers réseaux se formaient, qu'ils étaient nés spontanément à Marseille, à Toulouse, à Nice, à Lyon. Ils étaient communistes, patriotes, certains même cagoulards. Sur la côte méditerranéenne, un certain Frenay, qui était par ailleurs officier au 2e Bureau de Vichy, avait créé un Mouvement de libération nationale. Du côté

de Clermont-Ferrand, un officier de marine devenu journaliste, Emmanuel d'Astier de La Vigerie, avait réuni un groupe composé de syndicalistes et de militants de gauche. La résistance à l'occupation allemande naissait partout. Elle n'était pas encore organisée, mais cela viendrait.

— Et que faites-vous ? questionna Boro. En quoi consiste cette résistance ?

— Nous vous faisons passer en Angleterre, répondit Simon. D'autres traversent par mer depuis le Portugal…

— Nous diffusons des tracts et des journaux clandestins, enchaîna le conducteur. Nous les glissons dans les boîtes aux lettres, au fond des magasins, sous les nappes des restaurants…

Boro voulut dire quelque chose, mais Maryika bougea doucement entre ses bras. Il se tut. La Juvaquatre filait sous la lune.

— Devez-vous vraiment partir ? demanda Simon

à voix basse.

Boro inclina le visage vers la chevelure de Maryika. Il ferma les yeux, inspira profondément, absorbant l'odeur et la peau de sa cousine.

— Alors ? demanda Simon.

Blèmia Borowicz redressa la nuque. Il posa doucement la main sur la joue de Maryika. Il regarda Simon et, d'une voix très calme, répondit :

— Non. Ce n'est pas obligatoire.

Epilogue

La Juvaquatre quitta la route pour s'aventurer sur un chemin sablonneux où elle faillit s'embourber. Le chauffeur stoppa la voiture entre deux arbres. Maryika s'éveilla. Elle regarda autour d'elle, se rappela où elle se trouvait et, comme une enfant, se réfugia contre la poitrine de son cousin.

— Descendons, dit Simon.

Il posa le pied à terre et fit basculer le dossier du

siège. Boro aida Maryika à s'extraire de la voiture. Ils se trouvaient au creux d'un petit vallon, dans une forêt. Plus bas coulait un fleuve.

— C'est la Saône, déclara le chauffeur sans élever la voix. Nous allons prendre une barque. Le terrain est de l'autre côté.

— L'avion viendra ?

— Radio-Londres l'a confirmé dans la soirée.

— A quelle heure ?

— Bientôt.

Ils descendirent une pente douce qui menait au fleuve. Près de la berge, une ombre sortit d'un fourré. Boro aperçut le visage d'un jeune garçon. Il portait une casquette. Il était nu-pieds.

— Allons-y, Nathan, commanda le chauffeur d'une voix à peine audible.

Le garçon dégagea une corde du fourré où il

s'était dissimulé. Simon, le chauffeur et Boro la saisirent. Maryika les rejoignit. Une barque apparut, qu'ils firent glisser sur quelques mètres, jusqu'à la Saône. Maryika et Boro montèrent à l'avant. Simon et le chauffeur s'assirent sur le banc du milieu. Nathan empoigna deux raines et les plongea délicatement dans l'eau du fleuve.

La Saône était noire, sans tumulte. Le garçon souquait ferme.

Ils passèrent d'une rive à l'autre en quelques minutes. Le chauffeur sauta à terre le premier et amarra la barque. Maryika le suivit, puis Boro. Nathan resta à son poste. Tout semblait parfaitement organisé, minuté.

— Le terrain est derrière, chuchota le chauffeur.

Ils franchirent une haie d'arbustes assez hauts, passèrent une ligne d'arbres et se retrouvèrent sur un champ à l'herbe rase. Aux quatre coins du périmètre, des silhouettes scrutaient le ciel. D'autres s'étaient regroupées près d'un tronc

couché, humide et mort.

— Nous ne sommes pas seuls à partir ? demanda Boro au chauffeur.

— Si. Un Lysander ne peut emmener que deux personnes. Ceux qui sont là constituent l'équipe d'atterrissage.

L'homme consulta sa montre. Les chiffres et les aiguilles dessinèrent un sourire dans la nuit.

— Il est trois heures cinquante. L'avion ne va pas tarder. La pleine lune disparaissait derrière des nuages disparates.

Maryika n'avait pas quitté le bras de son cousin. Elle ne parlait pas. Boro non plus, qui pensait à plus tard, espérant presque que l'appareil ne se poserait pas. Il scrutait le ciel, se demandant comment ferait le pilote pour atterrir sur un terrain aussi étriqué. S'embourberait-il au décollage ? La longueur du pré serait-elle suffisante ?

Il pencha sa joue contre les cheveux de Maryika

et souffla :

— Je ne te l'ai pas encore dit, mais c'est extraordinaire que tu sois venue jusqu'ici pour me chercher.

— Tu as fait pareil à Berlin en 1934. Alors, tu m'avais sauvé la vie.

Cette réponse lui brisa le cœur.

— Je n'oublierai jamais ce que tu as fait, murmura-t-il.

Elle le connaissait si bien qu'elle se raidit brusquement. À l'instant où elle s'apprêtait à lui poser une question qu'elle n'eut jamais le temps de formuler, on entendit un bourdonnement dans le ciel. Tous les visages se levèrent. Le chauffeur vint à eux. Il dit à Maryika que l'appareil ferait escale à Alger, puis à Gibraltar.

— On ne peut plus revenir à Londres par le nord. Le jour va poindre trop vite. Les Allemands repéreraient l'appareil avant qu'il ait atteint la

Manche.

Le bourdonnement devint vrombissement. Non loin, une lampe brilla. L'appareil poursuivit sans changer de cap. Le silence redescendit sur le pré. Quelques secondes plus tard, le moteur de l'avion se fit de nouveau entendre. La lampe brilla encore. Le Lysander se présenta face au nord, glissa vers le sol puis, brusquement, reprit de la hauteur.

— Pourquoi ne se pose-t-il pas ? questionna Maryika, une pointe d'angoisse dans la voix.

Aux quatre coins du pré, quatre projecteurs s'allumèrent soudain. L'avion jaillit à la cime des arbres. Il descendit brusquement, freina sec, oscilla latéralement, comme un canard, et ses roues firent jaillir la terre de l'aérodrome improvisé. Il roula, tanguant d'un côté puis de l'autre, et s'arrêta court, à dix mètres du tronc affaissé.

— Allons-y ! cria Boro.

Simon le retint d'un geste.

— Attendez encore une minute.

Une porte s'ouvrit sur le côté de la carlingue. Le pilote apparut dans l'encadrement. Il tenait une caisse.

— Des armes et des tracts, commenta Simon.

L'équipe chargée de l'atterrissage avait formé une chaîne. Six paquets passèrent de mains en mains. Les gestes étaient fébriles. Nul ne parlait. Le doute, l'angoisse rôdaient. La garnison allemande stationnée à Chalon n'avait-elle pas été avertie de l'opération ? Le bruit, les radars, les lumières… Soudain, comme sous l'effet d'un puissant souffle d'air, tout cela fut balayé par un ordre beuglé en anglais par l'homme qui avait ouvert la porte de la carlingue.

— *Go!*[39]

Boro partit avant Maryika. Elle s'accrocha à lui.

— Vite ! hurla-t-il.

Elle le dépassa. Il perdit son stick.

— Ma canne ! cria-t-il.

Elle lâcha sa main. Il rebroussa chemin, courbé dans la nuit. Il la vit monter dans l'appareil. Il attrapa son stick par l'embout. Déjà, les moteurs gagnaient des tours. Blèmia obliqua sur la droite et rejoignit Simon près du tronc couché.

— Peut-elle faire arrêter l'appareil ? demanda-t-il.

— Le pilote refusera. De toute façon, dans la cohue du décollage, elle ne verra rien…

La carlingue se referma. Déjà, l'avion amorçait son demi-tour. Par chance, les hublots étaient trop éloignés pour qu'elle le vît ou pour que lui-même, croisant son regard, se maudît davantage encore. Il avait une boule dans la poitrine. Les larmes lui montaient aux yeux. Une question le hantait : la reverrait-il un jour ? Sinon, si la guerre l'emportait dans son sillage de sang, quelle autre image conserverait-elle de son cousin que celle d'un

abominable Iago qui avait trahi tous leurs serments, leur histoire, leur enfance ?

L'avion prenait de la vitesse. Il se cabra, emporté par le hurlement de ses moteurs, et s'enfonça dans la nue environnante. Bientôt on ne le vit plus. Lorsque l'ombre eut recouvert la scène d'un théâtre qui retrouvait peu à peu la paix de ses rideaux d'arbres, Simon posa sa main sur l'épaule de Blèmia Borowicz et demanda :

— Pourquoi ne l'avez-vous pas gardée avec vous ?

Le reporter lança crânement son stick dans les airs, le rattrapa et dit :

— Elle est ma seule famille.

Il scruta le ciel une dernière fois et ajouta :

— Je veux qu'elle vive !

(A suivre)

Composition : P.F.C. Dole

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en mai 2001
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
61250 Lonrai
N° d'impression : 011059

N° édition : 35042
Dépôt légal : mai 2001

Notes

1. Voir *Les Aventures de Boro, reporter photographe, La Dame de Berlin,* Fayard, 1987.

2. Voir *Les Aventures de Boro, reporter photographe, Le Temps des Cerises,* Fayard, 1990.

3.Voir *Les Aventures de Boro, reporter photographe, La Dame de Berlin* Fayard, 1987.

4.Voir *Les Aventures de Boro, reporter photographe, Le Temps des Cerises,* Fayard, 1990.

5. Voir *op. cit., La Dame de Berlin.*

6. *Ibid.*

7. Voir *Les Aventures de Boro, reporter photographe, Le Temps des Cerises,* Fayard, 1990.

8. Voir *Les Aventures de Boro, reporter photographe, Mademoiselle Chat,* Fayard, 1996.

9. De vous et de la guerre.

10. Voir *Les Aventures de Boro, reporter photographe, Les Noces de Guernica,* Fayard, 1994.

11. Voir *Les Aventures de Boro, reporter photographe, Les Noces de Guernica,* Fayard, 1994.

12. Il n'y a personne.

13. Sale con.

14. Vous vous moquez de moi ?

15. Pourquoi ?

16. Pas aujourd'hui. Désolé…

17. Vous pouvez jeter un œil sur les bagages ?

18. Voir *Les Aventures de Boro, reporter*

photographe, Les Noces de Guernica, Fayard, 1994.

19. Où étais-tu ?

20. C'en est assez !

21. Vous m'avez blessée !

22. Voir *Les Aventures de Boro, reporter photographe, La Dame de Berlin,* Fayard, 1987.

23. Voir *Les Aventures de Boro, reporter photographe, Mademoiselle Chat,* Fayard, 1996.

24. Nous restons ici.

25. Voir *Les Aventures de Boro, reporter photographe, Le Temps des Cerises,* Fayard, 1990.

26. Voir *Les Aventures de Boro, reporter photographe, La Dame de Berlin,* Fayard, 1987.

27. Voir *Les Aventures de Boro, reporter photographe, Le Temps des Cerises,* Fayard, 1990.

28. Voir *Les Aventures de Boro, reporter photographe, Le. Temps des Cerises,* Fayard, 1990.

29. Faites attention.

30. Vous aussi.

31. Bâtard!

32. Voir *Les Aventures de Boro, reporter photographe, Le Temps des Cerises,* Fayard, 1990.

33. Voir *Les Aventures de Boro, reporter photographe, La Dame de Berlin*, Fayard, 1987.

34. Voir *Les Aventures de Boro, reporter photographe, La Dame de Berlin,* Fayard, 1987.

35. Voir *Les Aventures de Boro, reporter photographe, Mademoiselle Chat,* Fayard, 1996.

36. Taisez-vous.

37. Restez calme !

38. Voir *Les Aventures de Boro, reporter photographe, La Daine de Berlin*, Fayard, 1987.

39. Allez !